



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



FR 42.3

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY



BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

TOME XXIV.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET C^o), RUE TAILLEFER.

1897

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

TOME XXIV.



PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET C^o), RUE TAILLEFER.

1897

Fr 42.3

Harvard College Library

JAN 19 1912

Gift of
Prof. A. C. Coolidge



STATUTS
DE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD,

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

Par décret du 19 Avril 1886.

ARTICLE PREMIER.

La Société historique et archéologique du Périgord a pour but : la recherche, l'étude et la conservation des documents et des monuments anciens, de tous les âges, qui intéressent l'histoire de notre province et l'histoire générale du pays.

ART. 2.

Le siège de la Société est fixé à Périgueux.

ART. 3.

La Société se compose :

- 1° De Membres Titulaires ;
- 2° De Membres Associés ;
- 3° De Membres Honoraires ;
- 4° De Membres Correspondants.

Le nombre des Membres de ces différentes catégories n'est pas limité.

ART. 4.

Les Membres Titulaires et Associés ne sont admis que s'ils en font la demande par écrit au Président et s'ils sont présentés par deux Membres Titulaires ou Associés.

ART. 5.

Les Membres Honoraires et les Membres Correspondants sont nommés en assemblée générale sur la présentation du Bureau; lorsqu'ils assisteront aux séances, ils pourront siéger avec les administrateurs de la Société.

ART. 6.

Les Membres Titulaires et Associés doivent, annuellement, une cotisation de dix francs, et les Membres Titulaires seuls, le jour de leur réception, un *Droit de Diplôme* de dix francs.

ART. 7.

La Société est administrée par un Bureau composé de dix Membres :

Un Président ;
Cinq Vice-Présidents (un par arrondissement) ;
Un Secrétaire-Général ;
Deux Secrétaires-Adjoints ;
Un Trésorier.

ART. 8.

Le Bureau est nommé pour un an, en *Assemblée générale*, au scrutin de liste, et il doit être renouvelé chaque année, le 27 mai, le lendemain de la fête dite de la St-Mémoire. Les mêmes administrateurs sont rééligibles. Le Bureau ne peut prendre de décision qu'en présence de cinq de ses Membres, le président, deux vice-présidents, le secrétaire général et le trésorier. Les procès-verbaux des séances sont rédigés par le secrétaire général, signés de lui et du président.

ART. 9.

Le Président propose les questions à résoudre, qui sont adoptées ou rejetées à la majorité des votes des Membres Titulaires ou Associés présents. Mais, pour qu'une décision soit valable,

il sera nécessaire que quatorze de ces Membres assistent à la séance. En cas de partage égal des votes, la voix du Président est prépondérante.

ART. 10.

Le Trésorier est dépositaire des fonds de la Société ; il est chargé du recouvrement des cotisations et de toutes les sommes dues ou données ; il débat tous marchés, revise les mémoires de fournitures et de travaux faits pour le compte de la Société ; il acquitte, après contrôle du Bureau et approbation du Président, les dépenses votées en assemblée générale ou en séance mensuelle. Chaque année, dans la séance du premier jeudi de janvier, il rend compte de sa gestion.

ART. 11.

Le Trésorier représente la Société en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 12.

Les ressources de la Société se composent : 1° des cotisations annuelles des Membres Titulaires et des Membres Associés ; 2° des dons et legs ; 3° des subventions qui peuvent lui être allouées ; 4° et du revenu de ses biens et valeurs de toute nature.

ART. 13.

Les délibérations relatives à l'acceptation des dons et legs, aux acquisitions, aliénations ou échanges d'immeubles, seront soumises à l'approbation du Gouvernement.

ART. 14.

Les excédents de recettes, qui ne sont pas indispensables aux besoins ou au développement de la Société, seront placés en fonds publics français, en actions de la Banque de France, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations de chemins de fer français, émises par des compagnies auxquelles un minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

ART. 15.

La Société se réunit dans une des salles du Musée archéologique du département : 1° en *Séance mensuelle*, tous les premiers jeudis du mois ; 2° en *Assemblée générale*, le 27 mai, le lendemain de la fête de la Saint-Mémoire.

ART. 16.

Un règlement intérieur, adopté par l'Assemblée générale et approuvé par le Préfet, déterminera les dispositions accessoires propres à assurer l'exécution des présents Statuts ; il pourra être modifié dans la même forme.

ART. 17.

En cas de dissolution de la Société, la dévolution et l'emploi de son avoir, tant mobilier qu'immobilier, feront l'objet d'une délibération prise en Assemblée générale, qui sera soumise à l'approbation du Gouvernement. L'Assemblée générale doit compter vingt-cinq Membres Titulaires ou Associés au moins pour que ses décisions soient valables.

ART. 18.

Les présents Statuts ne pourront être modifiés qu'en vertu d'une délibération de l'Assemblée générale et de l'approbation du Gouvernement. L'Assemblée générale, saisie du projet de modification par le Bureau ou par vingt-cinq de ses Membres, ne peut prononcer qu'à la majorité des deux tiers des Membres présents. Cette même Assemblée doit être formée du quart au moins des Membres en exercice.

Périgueux, le 4 Mars 1886.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

BUREAU.

Présidents d'honneur.

M. BARDI DE FOURTOU,  I, ancien ministre, ancien député de la Dordogne.

M^{re} DABERT, *, évêque de Périgueux et de Sarlat.

Président.

M. DE ROUMEJOUX, inspecteur de la Société française d'Archéologie.

Vice-Présidents.

M. Philippe DE BOSREDON, C *, ancien conseiller d'Etat.

M. DUJARRIC-DESCOMBES,  I.

M. le marquis DE FAYOLLE.

M. Élie GONTIER MAINE DE BIRAN,  I.

M. le baron DE VERNEILH-PUTRASEAU.

Secrétaire-Général.

M. VILLEPELET,  I, archiviste du département.

Secrétaires-Adjoints.

M. l'abbé BRUGIÈRE.

M. l'abbé PRIEUR.

Trésorier.

M. DE SAINT-PIERRE.

MEMBRES TITULAIRES.

MM.

ARCHEZ-BIRAN (Louis), propriétaire, à Sainte-Alvère.

Le comte d'ARLOT DE SAINT SAUD, au château de la Valouze, par La Roche-Chalais.

AUBLANT (Charles), dessinateur à la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, rue de Strasbourg, 26, à Périgueux.

AUDEMARD (Gérald), ancien juge de paix, à Montanceix, par Razac-sur-l'Isle.

AUGIÉRAS (Léonce-Silvio), propriétaire, à La Trade, commune du Grand-Brassac, et rue Nouvelle, 7, à Paris.

DE BAILLET (Henri), au château de Sireygeol, par Mouleydier.

Le docteur BARBANCEY, lauréat de la Faculté et des hôpitaux de Paris, à Montpon-sur-l'Isle.

BARDI DE FOURTOU (Oscar), ~~et~~ I, ancien ministre, ancien député de la Dordogne, à Ribérac, et rue Boissière, 30, à Paris.

BAREAU (Anatole), pharmacien, à Excideuil.

BARRAILLIER, *, procureur général à la Cour d'appel, à Agen (Lot-et-Garonne).

BEAU-VERDENEY (Alexis), boulevard Montparnasse, 13, à Paris.

L'abbé E. BEAU DE VERDENEY, chanoine honoraire, missionnaire apostolique, supérieur du collège Saint-Joseph, à Sarlat.

Le comte Georges DE BEAUMONT, sous-lieutenant de réserve au 10^e régiment de dragons, à Saint-Cyprien.

Le comte Soffrey DE BEAUMONT, au château de la Roque, par Saint-Cyprien.

DE BELLUSSIÈRE (Fernand), rue de Paris, 25, à Périgueux.

BESSE (Léon), maire de Saint-Méard de Drôme, par Tocane-Saint-Apre.

BIBLIOTHÈQUE DES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES, à Périgueux.

BIBLIOTHÈQUE DU LYCÉE, à Périgueux. (Abonnement.)

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE, à Périgueux.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE, à Périgueux.

BOISSERIE DE MASMONTET (E.), au château de Fayolle, par Gardonne.

BONNARD (Julien), contrôleur des contributions directes, hôtel des Arcades, à Toulouse (Haute-Garonne).

Bos (Émile), notaire, à Villefranche-de-Longchapt.

DE BOSREDON (Philippe), C *, ancien conseiller d'Etat, ancien conseiller général de la Dordogne, rue Verte, 8, à Montretout, près Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

DE BOSREDON (Alexandre), *, ancien sénateur, ancien conseiller général de la Dordogne, à la Fauconnie, par Terrasson.

Le comte Henri BOUDET, ancien conseiller général de la Dordogne, à Lamonzie-Saint-Martin.

BOULLE (E.), photographe, rue Bourdeilles, à Périgueux.

Le marquis DE BOURDEILLE (Henri), membre titulaire du Conseil héraldique de France, rue de Grenelle, 148, à Paris.

Le R. P. BOUSCAILLOU, prêtre de l'Oratoire, à Juilly (Seine-et-Marne).

BOYER (Fernand), étudiant en droit, à Ribérac.

Le général DE BOYSSON (Bernard), O *, commandant la 6^e division de cavalerie, à Lyon.

DE BOYSSON (Richard), chevalier de l'ordre de Malte, ancien receveur particulier, à Cénac, près Domme.

DE BOYSSON (Bernard), rue des Remparts d'Ainay, 17, à Lyon.

DE BRACHET DE LA MENUSE (Joseph), cours Victor-Hugo, à Bergerac.

L'abbé BROCAS, professeur au Petit-Séminaire, à Bergerac.

Le docteur BROU DE LAURIÈRE (Paulin), A, rue Louis-Mie, 25, à Périgueux.

L'abbé BRUGIÈRE, chanoine titulaire de la cathédrale, rue de la Nation, 4, à Périgueux.

BUSSIÈRE (Georges), conseiller à la Cour d'appel, rue d'Issoudun, 119, à Bourges (Cher).

CANTILLON DE TRAMONT (Adrien), inspecteur des contributions directes, rue Victor-Hugo, 4, à Périgueux.

DE CARBONNIER DE MARZAC (Guy), ancien juge de paix, à Saint-Cyprien.

Le marquis **DE CARBONNIER-MARZAC**, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, au château de Puymartin, par Sarlat.

DE CARDENAL, docteur en droit, ancien magistrat, avocat, à Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne).

L'abbé **CARRIER**, curé de Saint-Amand-de-Coly, par Montignac.

CARVÈS (Élie), propriétaire, à Bézenac, par Saint-Cyprien.

M^{me} la marquise **DE CASTERAS-SEIGNAN**, au château de Seignan, par Saint-Girons (Ariège).

CAZALAS (Eutrope), capitaine du génie, à Ribérac.

CERCLE DE LA PHILOLOGIE, à Périgueux. (Abonnement.)

M^{me} la comtesse **DE CHABANS**, au château de La Chapelle-Faucher, par Saint-Pierre-de-Côle.

Le vicomte **DE CHALUP**, licencié en droit, au château Darricaud, par Landiras (Gironde).

CHAMBON (Tony), banquier, à Sarlat.

Le marquis **DE CHANTÉRAC** (Audoin), *, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, rue du Bac, 40, à Paris.

M^{me} la comtesse **DE CHANTÉRAC**, au château de Chantérac, par Saint-Vincent-de-Connezac.

CHARBONNEL (Augustin), rue des Remparts, 50, à Bordeaux.

CHARRIER (Gustave), conservateur des archives municipales, quai de l'Alba, à Bergerac.

L'abbé **CHASTAING**, curé de Bourniquel, par Lalinde.

CHATAIGNON (Emile), négociant, rue des Chaines, 10, à Périgueux.

Le docteur **CHAUME**, ancien interne des hôpitaux de Paris, médecin inspecteur de la compagnie d'Orléans, rue Victor-Hugo, à Périgueux.

CHAVOIX (Pierre-Ernest), propriétaire, rue Saint-Thomas, à Excideuil.

CLÉDAT (Jules), ancien juge au tribunal de commerce, banquier, rue de Paris, 5, à Périgueux.

CLÉDAT (Léon), *,  I, chevalier du Mérite agricole, ancien élève de l'Ecole des Chartes, ancien membre de l'Ecole française de Rome, lauréat de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres, membre du conseil général de l'Université, rue Molière, 29, à Lyon (Rhône).

CLUGNIAC DU REPAIRE, propriétaire, à Lavit, près Saint-Pierre-de-Côle.

L'abbé COMBE, aumônier des Frères, rue Chanzy, 31, à Périgueux.

CORNEILHAN,  A, ancien conseiller de préfecture, place du Palais, 16, à Périgueux.

Le marquis DE COSSÉ-BRISAC (Antoine), au château de la Chabrerie, par Château-l'Evêque.

COULOMBEIX, docteur en droit, ancien juge de paix, rue du Plantier, 24, à Périgueux.

COURTEY (Gabriel), propriétaire, rue Victor-Hugo, 6, à Périgueux.

COURTEY (Léon), licencié en droit, notaire, à Nontron.

COYRAL-LAPRADELIE (Jean-Louis-Bertrand-Augustin), capitaine au 20^e régiment d'artillerie, à Poitiers (Vienne).

CRÉDOT (Julien), chevalier de la Couronne d'Italie, chevalier de l'ordre pontifical de St-Grégoire-le-Grand, licencié en droit, à Pomiers, près Périgueux.

Le prince Louis DE CROÏ, au château de Paluel, par Carsac.

Le marquis DE CUMOND, au château de Cumond, par Saint-Privat-des-Prés.

M^{me} la marquise DE CUMONT, née DE DAMAS, au château de la Roussière, par Coulonges-sur-l'Autize (Deux-Sèvres).

M^{sr} DABERT, *, évêque de Périgueux et de Sarlat.

DAURIAC (Ludovic), percepteur, rue de Paris, 21, à Périgueux.

DEBETS DE LACROUSILLE (Armand), docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Paris, directeur de la vaccination, président de la Société de géographie commerciale, à Périgueux.

DECOUX-LAGOUTTE (Edouard),  A, ancien magistrat, maire de Trélissac, rue Bourdeilles, 9, à Périgueux.

DELSUC (Paul), banquier, cours Tourny, 3, à Périgueux.

DÉLUGIN (Antony), ancien pharmacien, rue La Boétie, 22, à Périgueux.

DEMARTIAL (Alfred), C  *, contrôleur général de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, rue La Boétie, 23, à Périgueux et boulevard Saint-Germain, 203 bis, à Paris.

DENIS DE RIVOIRE,  *, ancien officier de cavalerie, ancien sous-préfet, au château de Prats, par Villefranche du Périgord.

DENNERI (Maxime), architecte, rue des Mômes de Coulmiers, 10, à Périgueux.

DESCHAMPS (Antoine),  I, directeur de l'école Saint-Martin, membre du conseil départemental de l'enseignement primaire, conseiller d'arrondissement, maire de Boulazac, rue Louis-Blanc, à Périgueux.

DETHAN (Georges), chevalier du Mérite agricole, docteur en droit, conseiller d'arrondissement, maire de Biras, boulevard St-Michel, 2, à Paris, et au château de la Côte, par Bourdeilles.

DORSÈNE, photographe, cours Tourny, 12, à Périgueux.

DOSE,  A, ancien élève lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts, professeur honoraire au lycée, rue Kléber, 32, à Périgueux.

DOURSOUT (Maurice), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, place Bugeaud, à Périgueux.

DOURSOUT (Edmond), négociant, rue des Marronniers, 16, à Caudéran-Bordeaux.

DROUAULT (Roger), receveur de l'enregistrement, à Saint-Sulpice-les-Feuilles (Haute-Vienne).

DUBET (Auguste), architecte de la Banque de France, rue Bourdeilles, à Périgueux.

DUDOIGNON-VALADE (Louis), avocat, place du Palais, 10, à Périgueux.

M^{sr} DUFOURGT, protonotaire apostolique, vicaire-général du diocèse, rue du Palais, 35, à Périgueux.

DUJARRIC-DESCOMBES (Albert),  I, correspondant du

Ministère de l'Instruction publique, licencié en droit, ancien notaire, rue de Paris, 9, à Périgueux.

Le docteur Albert DUMONT, place du Palais, 14, à Périgueux.

DUPONT (Paul), *, imprimeur, rue du Bouloi, 4, à Paris.

DUPUIS (Jean), avocat, ancien notaire, cours Montaigne, 27, à Périgueux.

L'abbé DURAND (Mathieu), curé de Tayac, près les Eyzies.

DURAND (Charles), conducteur des ponts et chaussées, rue Carnot, 22, à Périgueux.

DURAND DE RAMEFORT, avoué-licencié, rue Bourdeilles, 15, à Périgueux.

DURIÉUX (Joseph), avocat à la Cour d'appel, place de l'Estrapade, 1, à Paris.

DUVERGIER DE HAURANNE (Emmanuel), *, conseiller général du Cher, au château d'Herry (Cher).

DUVERNEUIL (Alcide), instituteur public, à Saint-Michel de Montaigne, par La Mothe-Montravel.

D'ESCATHA (Ferdinand), propriétaire, au château de Boisset, commune de Saint-Aquilin, par Saint-Astier.

D'ESCODECA DE BOISSE, receveur des postes et télégraphes, à Ribérac.

EYSSALET aîné, propriétaire, place des Prisons, à Périgueux.

Le docteur Charles FAGUET, ancien chef de clinique chirurgicale, rue du Palais, 8, à Périgueux.

FARGAUDIE, C *, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, au château de Corail, par Bergerac.

FARGEOT (Camille), avocat, à Ribérac.

FARGIS (Alexandre), * A, ancien professeur de dessin au lycée, rue Salinière, à Périgueux.

FAURE (Paul), négociant, rue de la République, à Périgueux.

Le docteur FAURE-MURET, rue du Quatre-Septembre, 6, à Périgueux.

Le marquis DE FAYOLLE, licencié en droit, attaché honoraire à la Direction des musées nationaux, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France,

conservateur du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre.

FÉAUX (Maurice),  A, attaché à la conservation du Musée du Périgord, agent-voyer, boulevard des Arènes, 12, à Périgueux.

Le comte FERAY BUGAUD D'ISLY, *, ancien officier, rue de Penthievre, 9, à Paris.

Le comte DE FLEURIEU, au château de Marzac, par les Eyzies.

FOURGEAUD (Antoine), pharmacien, rue de Bordeaux, à Périgueux.

FOURNIER (Élie), agent comptable de la C^{ie} des Forges et Chantiers de la Méditerranée, villa Amiante, rue Raibaud, 11, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

FRENET (Ernest),  I, licencié en droit, chef de division à la préfecture, boulevard de Vésone, 22, à Périgueux.

M^{lle} DE FROIDEFOND DE BOULAZAC, rue La Boétie, 25, à Périgueux.

Le docteur GADAUD, *, ancien ministre, sénateur, conseiller général de la Dordogne, avenue de l'Observatoire, 5, à Paris.

Le docteur GAILLARDON, au château de la Molle, par Montpon.

Le comte Roger DE GALARD-BÉARN, ancien secrétaire d'ambassade, au château de Borie-Petit, près Périgueux.

GAUTHIER (François), propriétaire, rue Puébla, 11, à Périgueux.

GENDRAUD (Pierre), notaire, à Verteillac.

GENEBRIAS DE BOISSE (Philippe), propriétaire, rue Candillac, 33, à Bergerac.

DE GÉNIS (Joseph), au château de Veyrignac, par Calviac.

Le comte René DE GÉRARD DU BARRY, ancien officier de cavalerie, au château de Giverzac, par Domme.

Le vicomte Gaston DE GÉRARD DU BARRY, docteur en droit, rue La Boétie, 23, à Paris, et rue de Paris, 10, à Rennes (Ille-et-Vilaine).

GILLES-LAGRANGE (Fernand), *, notaire, à Périgueux.

DE GIMEL (Charles-Maurice), *, rue Madame, 1, à Paris.

GIRARD DE LANGLADE (Cyprien), au château d'Eyliac, par Saint-Pierre-de-Chignac.

GISCLARD, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien conseiller de préfecture, avocat, à Périgueux.

Le comte Théodore DE GONTAUT-BIRON, rue de Varennes, 45, à Paris.

GONTIER DU SOULAS (Adalbert), membre du Conseil héréditaire de France, au château du Soulas, par Lalinde.

GONTIER MAINE DE BIRAN (Elie), M^{I} , sous-chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, rue Mozart, 21, à Passy-Paris.

L'abbé GOULARD, professeur de sciences au Petit Séminaire, à Bergerac.

Le comte Henri DE GOURCY, au château de Chaltrait, par Montmort (Marne).

Le comte Henri DE GOURGUE, ancien officier, au château de Lanquais, par Couze-Saint-Front.

L'abbé GOUSTAT, curé de Pontours, par Lalinde.

Le docteur GOUYOU-BEAUCHAMPS (Adrien), conseiller général de la Dordogne, à Pontours, par Lalinde.

L'abbé GOYHENÈCHE, M^{A} , docteur en théologie, chanoine honoraire de Saint-Front et de la cathédrale d'Auch, curé de Bourgnac, par Mussidan.

L'abbé GRANGER, curé de Château-l'Evêque.

Le docteur GRELLETY, commandeur de l'ordre du Monténégro, secrétaire de la Société de thérapeutique, boulevard Malesherbes, 83, à Paris et rue Prunelle, 4, à Vichy (Allier).

GRENIER (Amédée), ancien notaire, villa Barbeyrolle, près du Fleix.

L'abbé GROS (Jean-Joseph), curé de Mescoules et Flaugeac, par Sigoulès.

GROS DE BÉLER (Albéric), M^{C} , capitaine adjudant-major au 114^e régiment d'infanterie, à Saint-Maixent (Deux-Sèvres).

Le colonel baron DES HAUTSCHAMPS, C^{M} , au château de Griffoul, par Carsac.

DE GUIGNARD, vicomte DE SAINT-PRIEST (Henri), au château du Roukal, près Sarlat.

HERMANN (Gustave), M^{I} , ancien sous-préfet, à Excideuil.

HOARAU DE LA SOURCE, ancien conseiller général de la

Dordogne, maire de Rouquette, au château de Pouthet, près Eymet.

JAUVINAUD, propriétaire, à Léguilhac-de-l'Auche, par Razac-sur-l'Isle.

JOUANEL (André), avocat, à Sarlat.

Le baron René DE LA BASTIDE-PARCOUL, chevalier de Malte, maire de Parcoult, au château de Parcoult, par La Roche-Chalais.

DE LABONNE (Martial), au château de Montbrun, par Dournazac (Haute-Vienne).

L'abbé LABORIE-FÉNELON (Jean), curé de Pressignac, par Lalinde.

Le baron Roger DE LA BORIE DE LA BATUT,  A, chevalier de l'ordre de Charles III, ancien secrétaire-général, avenue du Roule, 36, à Neuilly-sur-Seine.

Le docteur DE LABROUSSE, ancien conseiller général de la Dordogne, à Mussidan.

LABROUSSE (Maurice), pharmacien, à Montmoreau (Charente).

LABUTHIE, licencié en droit, au château de Filolie, près Thiviers.

LACOMBE (Maurice), boulevard Malesherbes, 20, à Paris.

LACROIX (Emile), notaire, à Sarlat.

Le docteur LADEVI-ROCHE, publiciste, au château de Saint-Germain, par Neuvic-sur-l'Isle.

LAFARGUE (Jules), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, propriétaire, cours Montaigne, 23, à Périgueux.

LAFON (Gabriel), licencié en droit, notaire, à Terrasson.

Le marquis DE LAGARDE SAINT-ANGEL,  *, conseiller d'arrondissement, au château de Lapouyade, par Nontron.

DE LAMOTHE (Alexandre),  A, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, membre de la Société des gens de lettres, rue Sainte-Praxède, à Avignon (Vaucluse).

LAMOTHE-PRADELLE (Emile),  A, notaire, à St-Pierre-de-Chignac.

Le baron LAPEYRE DE LA PAGÉGIE, à Saint-Lazare, par Condat-sur-Vézère.

LAPEYRE (Fernand), avocat, maire de la ville, à La Roche-Chalais.

L'abbé **LARGE**, curé de Ribagnac, par Bouniagues.

DE LARIGAUDIE (Philippe), ancien préfet, rue Saint-Dominique, 27, à Paris, et au château de Blessel, par Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais).

Le docteur **LAROCHE**, à Montignac-le-Comte.

LAROCHE (Léo), ancien conseiller d'arrondissement, au château de Labesse, par Saint-Pierre-de-Chignac.

DE LA SALLE DU MAIGNAUX, au Maignaux, par Thiviers.

DE LASSERVE (Maurice), au château d'Issac.

Le marquis **DU LAU D'ALLEMANS**, *, rue Neuve-des-Petits-Champs, 99, à Paris.

LAVIGNÉ, instituteur public, à Monsac, par Beaumont-du-Périgord.

LAVY (François-Gustave), propriétaire, à Brantôme.

LÉONARDON (Léon), ancien juge de paix, notaire et maire, à Vanxains.

Le docteur **LE ROUX** (Emile), rue Victor Hugo, 21, à Périgueux.

LESPINAS (Edmond), avocat, ancien magistrat, boulevard de Vésone, 35, à Périgueux.

Le comte **DE LESTRADE DE CONTI**, chevalier de l'ordre de St-Grégoire-le-Grand, président de la Société d'horticulture de la Dordogne, avocat, rue Romaine, à la Cité, à Périgueux.

L'abbé **LIFFORT**, professeur à l'institution Saint-Joseph, à Périgueux.

MAGNE (Charles), officier du Nicham Iftikar, chevalier de l'ordre Jerusalemite du Saint-Sépulcre, géomètre, secrétaire général du Comité historique et archéologique de la montagne Sainte-Geneviève et de ses abords, membre correspondant des Sociétés historiques et archéologiques de Toulouse, de Dunkerque et de Melun, rue Lebrun, 37, à Paris.

MAGUEUR (Georges), pharmacien, à Sainte-Livrade (Lot-et-Garonne).

Le marquis **DE MAILLARD-LAFAYE**, conseiller général de la Dordogne, maire de Saint-Sulpice-de-Mareuil, au château de Lafaye, par Mareuil-sur-Belle, et rue Goethe, 6, à Paris.

MAISONNEUFVE-LACOSTE (André), à Thiviers.

Le marquis **DE MALET**, *, lieutenant colonel, chef d'état-major de l'artillerie de la place et des forts de Paris, rue de Varenne, 63 bis, à Paris, et au château de Puycharnaud, par Bussière-Badil.

Le marquis **DE MALEVILLE**, au château de Caudon, par Domme.

MANDIN (Jules), architecte, place Saint-Martin, 2, à Périgueux.

Le comte André **DE MARCILLAC**, au château de Mellet, commune de Beauregard, par Condat-sur-Vézère.

MARÉCHAL (Alexis), ancien député, conseiller général de la Dordogne, au château de Puyferrat, près Saint-Astier, et rue Balzac, 21, à Paris.

MARMIER (Gaston), O *, ancien conseiller général de la Dordogne, colonel du génie, rue de Noailles, 5, à Versailles.

MÈGE-LAVIGNOTTE, avoué-licencié, à Ribérac.

MÉNIEL fils (Joseph), négociant, à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

L'abbé **MERRIEN**, licencié ès-lettres, vicaire de Saint-Lambert de Vaugirard et aumônier du lycée Buffon, rue Bausset, 10, à Paris.

L'abbé **MESTAÏEZ**, curé-doyen, à Savignac-les-Eglises.

Le docteur Georges **MILLET-LACOMBE**, ancien conseiller général de la Dordogne, maire, à Mialet.

Le vicomte Edouard **DE MIRANDOL**, *, capitaine en retraite, à Terrasson.

DE MONTAIGUT (Joseph), rue Paul-Louis-Courier, 10, à Périgueux.

DE MONTARDY (Gaston), propriétaire, rue Sirey, 1, à Périgueux.

DE MONTARDY (Elie), propriétaire, rue Victor-Hugo, à Périgueux.

Le baron P. **DE MONTCHEUIL**, avocat, maire de Saint-Martial-de-Valette, au château de Montcheuil, par Nontron.

DE MONTÉGUT (Henri), correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, ancien

magistrat, au château des Ombrais, par La Rochefoucauld (Charente).

DE MONTEIL (Xavier), licencié en droit, au château du Bourbet, par Verteillac.

L'abbé MONTET (Charles-Emile), chanoine d'honneur de la basilique de Lorette, missionnaire apostolique, rue Antoine Rocher, 16, à Auteuil-Paris.

Le comte Hugues DE MONTEYNARD, rue de Martignac, 16, à Paris.

Le marquis DE MONTFERRAND, au château de Montréal, par Issac.

Le comte Charles DE MONTFERRAND, *, directeur de la C^e d'assurances l'*Union*, quai d'Orsay, 11, à Paris.

Le marquis DE NATTES, O *, ancien lieutenant-colonel du 93^e régiment de l'armée territoriale, au château du Mas-de-Montet, par Ribérac, et rue de Marignan, 21, à Paris.

Le comte DE NATTES, au château du Mas-de-Montet, par Ribérac.

Le baron Henri DE NERVAUX, licencié en droit, rue du Plantier, 14, à Périgueux.

Le baron OBERKAMPFF DE DABRUN, au château de Sauvebœuf, par Montignac-sur-Vézère.

PALUT (P.-P.), tonnelier, rue Valette, 10, à Bergerac.

PARADOL (Raoul), * A, avocat, président de la Société de gymnastique *Les Enfants de la Dordogne*, boulevard de Vé-sone, 7, à Périgueux.

L'abbé PARROT (Ernest), chanoine honoraire, curé doyen, à Montpon.

Le R. P. DE PASCAL, rue de Commaille, 4, à Paris.

PASQUET (Ludovic), ancien officier d'infanterie, à Thenon.

L'abbé PASQUET (Michel), professeur à l'institution Saint-Joseph, à Périgueux.

PASSEMARD (Georges), avocat, ancien conseiller d'arrondissement, au Jarry, par La Bachellerie.

Du PAVILLON (Xavier), au château de Larigaudie, par Villamblard.

PÉCOU (Gabriel), négociant, rue Louis-Blanc, 13, à Périgueux.

L'abbé PERGOT, chanoine honoraire, curé doyen, à Terrasson.

PERIER (Maurice-Casimir), juge suppléant chargé de l'instruction au tribunal civil, à Bordeaux.

DE PEYRONNY (Raoul), aux Gendres, commune de Ribagnac, par Bouniagues.

PICHON-VENDEUIL (Émile), ~~Q~~ A, conseiller général de la Dordogne, maire de St-Martial-d'Albarède, à Excideuil.

DE POURQUERY DE BOISSERIN, président du tribunal de commerce, négociant, à Bergerac.

POURQUIÉ, avoué-licencié, rue Louis-Mie, 30, à Périgueux.

POUYAUD (Aubin), *, ancien président du tribunal de commerce, maire de Mayac, au Dognon, par Savignac-les-Eglises.

POUYAUD (Henri), juge au tribunal de commerce, pharmacien, place du Coderc, à Périgueux.

Le docteur Samuel Pozzi, O *, ~~Q~~ I, ancien conseiller général de la Dordogne, membre titulaire de l'Académie de médecine, professeur agrégé à la Faculté de médecine, chirurgien de l'hôpital Broca, place Vendôme, 10, à Paris.

L'abbé PRAMIL, chanoine honoraire, curé doyen, à Eymet.

PRAT-DUMAS (Edmond), industriel, à Couze.

DE PRESLE, ancien conseiller d'arrondissement, à Saint-Martial-Laborie, par Cherveix.

L'abbé PRIEUR, curé de Boulazac, près Périgueux.

PRIVAT (J.), attaché à la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, rue Gambetta, 80, à Périgueux.

Le docteur PUYGAUTHIER, conseiller général de la Dordogne, à Tocane-Saint-Apre.

L'abbé REBIÈRE, chanoine honoraire, curé de la Cité, à Périgueux.

DU REPAIRE (Maurice), propriétaire, au château de Brochard, commune de St-Front-d'Alemps, par Agonac.

REVERDIT, garde-magasin comptable à la Manufacture des tabacs, à Tonneins (Lot-et-Garonne).

RIBETTE, chef de section de la C^{ie} du chemin de fer d'Orléans, rue du Plantier, 17, à Périgueux.

DE RICARD (Raoul), avocat, à Bergerac.

L'abbé RICHARD, membre correspondant de la Société de Borda, curé de Lagny (Seine-et-Marne).

Le vicomte DU RIEU DE MAYNADIÉ, au chalet de Cocagne, à Bergerac.

Le comte DE ROCHEFORT, rue Newton, 4, à Paris.

Le comte Martial DE ROFFIGNAC, au Castel-Fadèze, près Périgueux.

DE ROUMEJOUX (Anatole), inspecteur de la Société française d'Archéologie, au château de Rossignol, par Bordas.

ROUSSELET (J.), expert en immeubles, rue du Palais, 1, à Périgueux.

Le docteur ROUSSELOT-BEAULIEU, rue Maleville, à Périgueux.

ROUX (Eugène), rédacteur en chef du *Journal de la Dordogne*, à Périgueux.

Le comte DE ROYÈRE, lieutenant au 15^e régiment de dragons, à Libourne.

Le comte DE SAINT-LÉGIER, maire de St-Crépin, au château de Richemont, par Brantôme.

M^{me} SAINT-MALO, institutrice à Corzé, par Seiches (Maine-et-Loire).

DE SAINT-MARTIN (Albert), au château de Puyfateau, par Nontron.

SAINTMARTIN (André), licencié en droit, propriétaire, place Francheville, 22, à Périgueux.

DE SAINT-PAUL (Maurice), rue de Saint-Denis, 10, à Montmorency (Seine-et-Oise), et villa Caprice, à La Condamine, principauté de Monaco.

M^{me} la marquise DE SANZILLON, au château du Lieu-Dieu, près Périgueux.

Le marquis DE SANZILLON DE MENSIGNAC, au château de Mensignac.

SARLANDE (Albert), ancien député, rue de Monceau, 64 bis, à Paris.

SARLANDIE DES RIEUX (Arthur),  A, chevalier de l'ordre

de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien chef de division à la préfecture de la Dordogne, à Périgueux.

SARLAT (Ludovic), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, homme de lettres, greffier du tribunal civil, à Sarlat.

SAUVO-DESVERSANNES (Louis), propriétaire, maire de Bussière-Badil.

Le général SAVIN DE LARCLAUZE, G. O. *,  I, à Saint-Martin la Rivière, par Chauvigny (Vienne).

SCHOEFFER (Paul), chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien sous-préfet, avocat, rue La Boétie, 28, à Périgueux.

Le général SERMENSAN, C *,  I, à Excideuil.

SINSOU (Augustin), *, ancien agent voyer en chef du département de la Dordogne, rue Nicole, 22, à Paris.

DE SIORAC (Armand), *, ancien inspecteur divisionnaire des lignes télégraphiques, aux Maurilloux, près Périgueux.

SORBIER (Théodore), propriétaire, ancien conseiller général, à Montignac-sur-Vézère.

SORBIER (Georges), licencié en droit, au château de La Faye, par Montignac-sur-Vézère.

TAILLEFER (Oswald), *, ancien officier de marine, ancien député et ancien conseiller général de la Dordogne, à Costecalve, près Domme.

DE TARDE (Gabriel), *, chef de la Statistique criminelle au Ministère de la Justice, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, rue Saint-Placide, 62, à Paris.

Le docteur Léo TESTUT, *,  I, correspondant national de l'Académie de médecine, professeur d'anatomie à la Faculté de médecine, avenue de l'Archevêché, 3, à Lyon.

L'abbé TEYSSANDIER, curé d'Allemans, par Ribérac.

DE TEYSSIÈRE (Edouard), capitaine breveté attaché à l'état-major de la 24^e division, rue Louis Mie, 41, à Périgueux.

THIRION-MONTAUBAN, *, ancien député de la Dordogne, boulevard Magellan, 12, à Paris, et au château de Michel de Montaigne, par Lamothe-Montravel.

DE THOMASSON DE SAINT-PIERRE (Ferdinand), archiviste-

adjoint du département, membre titulaire du Conseil héraldique de France, maison Daumesnil, à Périgueux.

Le baron DE LA TOMBELLE,  I, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, vice-président de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne, au château de Feyrac, par Domme, et rue Newton, 6, à Paris.

VACQUAND (Charles), propriétaire, rue de Bordeaux, 14, à Périgueux.

DE VALBRUNE (Ivan), chevalier du Mérite agricole, propriétaire, ancien conseiller d'arrondissement, au château de La Batut, près Saint-Astier.

VALETTE (Théodore), pharmacien, à Lesparre (Gironde).

Le baron DE VERNEILH-PUYRASEAU, correspondant honoraire du Ministère de l'Instruction publique, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Puyraseau, par Piégut-Pluviers, et rue Beaubadat, 10, à Bordeaux.

VIEILLEMARD père, imprimeur-lithographe, rue de la Glacière, 16, à Paris.

VILLEPELET (Ferdinand),  I, archiviste du département de la Dordogne, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, boulevard Lakanal, 21, à Périgueux.

VILLEPELET (Robert), archiviste-paléographe, licencié ès lettres et en droit, rédacteur au Ministère de l'Instruction publique, avenue du Maine, 7, à Paris.

WATELIN (Louis), artiste peintre, boulevard Pereire, 59, à Paris, et au château de Campagnac, par Sarlat.

MEMBRES ASSOCIÉS.

MM.

ASHER, libraire, Unter den Linden, 5, à Berlin (Allemagne).

Le comte Charles DE BEAUMONT, au château de Châtigny, par Fondettes (Indre-et-Loire).

BEAUNE (Joseph), ancien magistrat, boulevard du Bouscat, 27, à Bordeaux, et au château de Bistauzac, par Gontaud (Lot-et Garonne).

BOURGEADE (Éloi), propriétaire, aux Planchettes, par Riomès-Montagnes (Cantal).

Le chanoine DE CARSALADE DU PONT,  A, archiviste du diocèse d'Auch, hôtel de l'archevêché, à Auch (Gers).

Le marquis DE COUSTIN DU MASNADAUD, au château de Sazeirat, par Bénévent l'Abbaye (Creuse).

DULAU, libraire, Soho square, 37, à Londres.

Le comte DE FERRAND, au château de Mouton-Armailhac, par Pauillac (Gironde).

Le vicomte Louis DE GIRONDE, O  *, ancien capitaine de frégate, au château de La Mothe-Ferrensac, par Castillonès (Lot-et-Garonne).

HUET (Paul), rue de Vaugirard, 23, à Paris.

Le baron DE LANAUZE-MOLINES, au château de Lescaut, par Lauzun (Lot-et-Garonne).

Le comte Albert DE LAVAU DE SAINTE-FORTUNADE, à Sainte-Fortunade (Corrèze).

TENANT DE LA TOUR (Albert), à l'abbaye du Chalard, par Ladignac (Haute-Vienne).

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

ALLMER,  *, correspondant de l'Institut de France, quai Claude Bernard, 47, à Lyon.

Le chanoine ARBELLOT,  I, correspondant honoraire du Comité des travaux historiques, président de la Société archéologique et historique du Limousin, à Limoges (Haute-Vienne).

M^{re} BARBIER DE MONTAULT,  I, prélat de la maison de Sa Sainteté, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, rue Saint-Denis, 37, à Poitiers (Vienne).

DE BARTHÉLEMY (Anatole),  *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre honoraire de la Société nationale des Antiquaires de France, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

BERTRAND (Alexandre),  *, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, conservateur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, au château de St-Germain (Seine-et-Oise).

BULLIOT (J.-G.),  *, membre non résidant du Comité des

travaux historiques, président de la Société Éduenne, à Autun (Saône-et-Loire).

Le marquis DE CASTELNAU D'ESSENAULT,  A, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, au château de Paillet, par Rions (Gironde).

CHABANEAU (Camille),  I, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur de philologie romane à la Faculté des lettres, à Montpellier (Hérault).

CHABOUILLET, O  *, vice-président du Comité des travaux historiques, conservateur honoraire du département des médailles et antiques, à la Bibliothèque nationale, rue Colbert, 12, à Paris.

CHAMPEVAL (J.-B.), avocat, à Corrèze (Corrèze).

Le comte Alexis DE CHASTEIGNER, ancien officier des haras, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, rue de Grassi, 7, à Bordeaux.

DE CHODZKO (Vitold), docteur en droit, au château de Lacôte, par Aixe (Haute-Vienne).

DE CROZALS,  A, professeur d'histoire à la Faculté des lettres, boulevard de Bonne, 1, à Grenoble (Isère).

DELISLE (Léopold), G. O.  *, membre de l'Institut, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale, à Paris.

DEZEIMERIS (Reinhold), O  *,  A, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au château de Loupiac, par Cadillac (Gironde), et rue Vital Carle, 11, à Bordeaux.

DUCROCQ, O  *, correspondant de l'Institut de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur de droit administratif à la Faculté de droit, rue Stanislas, 12, à Paris.

ESPÉRANDIEU (Émile),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, capitaine au 61^e régiment d'infanterie, 12, rue Lafon (place de Rome), à Marseille.

FAGE (René),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, avocat, boulevard Gambetta, 25, à Limoges.

GUIBERT (Louis),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, vice-président de la Société archéologique

et historique du Limousin, rue Jeanty-Sarre, 8, à Limoges.

LALANNE (Ludovic), bibliothécaire de l'Institut, au palais de l'Institut, à Paris.

LARTET (Louis), professeur à la Faculté des sciences, à Toulouse (Haute-Garonne).

Le comte DE LASTEYRIE, *,  I, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur à l'Ecole des Chartes, député de la Corrèze, secrétaire du Comité des Travaux historiques, rue du Pré-aux-Clercs, 10 bis, à Paris.

LE BLANT (Edmond), O *,  I, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur honoraire de l'École française d'Archéologie de Rome, rue Leroux, 7, à Passy-Paris.

MASSÉNAT,  A, paléontologiste, à Brive (Corrèze).

RUPIN (Ernest),  I, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, président de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.

TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe), *,  A, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au Pavillon Peiresc, par Gontaud (Lot-et-Garonne).

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Ministère de l'Instruction publique.

- *Journal des Savants.*
- *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques.*
- *Bulletin et Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France.*
- *Bibliothèque de l'École des chartes.*
- *Bibliothèque de l'Université de France, à la Sorbonne.*

- Hautes-Alpes.** *Société d'Études, à Gap.*
- Calyados.** *Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres, rue Élie de Beaumont, 5, à Caen.*
- Charente.** *Société historique et archéologique de la Charente, à Angoulême.*
- Charente-Inférieure.** *Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, cours National, 89 ter, à Saintes.*
- Cher.** *Société des Antiquaires du centre, à Bourges.*
- Corrèze.** *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze, à Brive.*
- Id.** *Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze, à Tulle.*
- Drôme.** *Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.*
- Id.** *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, à Romans.*
- Haute-Garonne.** *Société archéologique du Midi de la France, hôtel d'Assézat, à Toulouse.*
- Gironde.** *Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux.*
- Hérault.** *Société pour l'étude des langues romanes, rue de l'Ancien-Courrier, 3, à Montpellier.*
- Id.** *Société archéologique de Montpellier.*
- Ille-et-Vilaine.** *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.*
- Landes.** *Société de Borda, à Dax.*
- Loire-Inférieure.** *Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, à Nantes.*
- Loiret.** *Société archéologique et historique de l'Orléanais, à Orléans.*

Lot.	<i>Société des Études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot</i> , à Cahors.
Lot-et-Garonne.	<i>Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen</i> , à Agen.
Nièvre.	<i>Société Nivernaise des lettres, sciences et arts</i> , à Nevers.
Oise.	<i>Société française d'Archéologie</i> , à Compiègne.
Basses-Pyrénées.	<i>Société des sciences, belles-lettres et arts</i> , à Pau.
Rhône.	<i>Société littéraire, historique et archéologique</i> , à Lyon.
Saône-et-Loire.	<i>Société Éduenne</i> , hôtel Rolin, à Autun.
Sarthe.	<i>Société historique et archéologique du Maine</i> , Grande-Rue, 11. au Mans.
Savoie.	<i>Académie des sciences, belles-lettres et arts</i> , à Chambéry.
Seine.	<i>Académie des Inscriptions et Belles-Lettres</i> , au palais de l'Institut, à Paris.
Id.	<i>Société nationale des Antiquaires de France</i> , au palais du Louvre, à Paris.
Somme.	<i>Société des Antiquaires de la Picardie</i> , au Musée de Picardie, à Amiens.
Tarn-et-Garonne.	<i>Société archéologique de Tarn-et-Garonne</i> , faubourg du Moustier, 59, à Montauban.
Vienne.	<i>Société des Antiquaires de l'Ouest</i> , rue des Grandes-Ecoles, à Poitiers.
Haute-Vienne.	<i>Société archéologique et historique du Limousin</i> , à Limoges.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

Belgique.	<i>Académie royale d'archéologie de Belgique</i> , longue rue Lozane, 22, à Anvers.
Etats-Unis de l'Amérique du Nord	<i>Smithsonian Institution</i> , à Washington.
Suède.	<i>Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités</i> , à Stockholm.

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 3 Décembre 1896.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX, président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle de notre bibliothèque.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, le marquis de Cumond, Antony Délugin, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, Jules Mandin, le vicomte de Mirandol, de Roumejoux et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

Notre bibliothèque a reçu pendant le mois dernier les ouvrages suivants :

The Architectural record, volume VI, n° 2, décembre 1896, un fascicule in-8°, New-York, contenant la huitième partie des *French cathedrals*, de M. Barr Ferree ;

Le *Journal des Savants*, cahiers de septembre et d'octobre 1896, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

L'Inventaire général des Richesses d'art de la France, Province, Monuments civils, tome VI, un volume grand in-8°, broché, Paris, librairie Plon, 1892 ;

La *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques*, par Robert de Lasteyrie, avec la collaboration de Bougenot, tome III, première livraison, un fascicule in-4°, Paris, Imprimerie nationale, 1896 ;

La *Revue archéologique*, troisième série, tome XXIX, septembre-octobre 1896 ; in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur,

contenant, page 177, la *Paléographie des inscriptions latines du III^e siècle à la fin du VII^e*, par notre savant correspondant M. Edmond Le Blant ;

Les *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, tome XXV, un fascicule in-8°, Rennes, imprimerie Marie Simon et C^{ie}, 1896 ;

Les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, deuxième série, tome VIII, deuxième trimestre de 1896, avril-mai-juin, in-8°, Poitiers, Druinaud et Bonamy, libraires éditeurs ;

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, bulletin de la Société des Archives historiques, XVI^e volume, 6^e livraison, 1^{er} novembre 1896, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire, contenant, page 403, dans le discours de M. le baron Oudet, aux fêtes de Broue en l'honneur de Bertrand Du Guesclin, un passage qui nous touche : «..... C'est ainsi qu'en 1375, une puissante armée anglaise, débarquée à Calais, traverse la France se dirigeant vers l'Aquitaine, toujours accompagnée par Du Guesclin, qui la menace sans cesse sans l'attaquer jamais, jusqu'aux environs de Périgueux où il lui inflige un grave échec ; les restes de cette troupe se réfugient à Bordeaux, hors d'état de rien entreprendre » ; — et, page 440, une note de notre aimable et spirituel correspondant M. Tamizey de Larroque, rappelant une anecdote relative à *Une visionnaire périgourdine*, Suzanne Courcelles de Labrousse, qui aurait tenté, à neuf ans, de s'empoisonner en avalant des araignées : « Les araignées, écrit M. Tamizey de Larroque, empoisonnent-elles ? Je n'en crois rien et j'ai pour garant l'astronome Lalande, qui les croquait sans danger. Aussi ai-je toujours douté de ce fait, rapporté par le P. Paquot, que l'abbé Daniel Picart, ayant voulu ramener l'ordre dans son abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, près Toul, fut empoisonné par des araignées que mêlèrent à son potage les chanoines ennemis de la réforme. Paquot a calomnié tout à la fois les araignées et les chanoines » ;

Le fascicule du troisième trimestre de la vingt-unième année (1896) de la *Société de Borda, Dax (Landes)*, in-8°, Dax, imprimerie-reliure Hazael Labèque, 1896 ;

Deux fascicules de la *Revue des langues romanes*, quatrième

série, tome IX, juillet-octobre et novembre 1896, in-8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire-éditeur ;

Le *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, quinzième année, 2^e série, n° 19, troisième trimestre 1896 ; in-8°, imprimerie Louis Jean et Peyrot ;

La *Revue épigraphique du Midi de la France*, n° 83, juillet, décembre 1896, in-8°, Lyon, imprimerie Ogeret et Martin à Vienne, contenant la traduction d'une communication de Hirschfeld à l'Académie des Sciences de Berlin sur l'*Aquitaine à l'époque romaine* ;

De M. Emile Rivière, deux brochures où sont publiées ses communications à l'Académie des Sciences de Paris sur *La grotte de la Mouthe* et *l'Abri-sous-roche de la Source*, in-4°, Paris, imprimerie Gauthier-Villars et fils ;

De M. Labroue, proviseur du lycée de Périgueux, le numéro d'octobre-décembre 1896 de la *Revue des Universités du Midi* où, dans un *Bulletin historique régional*, il signale les travaux les plus connus publiés depuis six à huit ans sur la préhistoire, l'histoire et l'archéologie du Périgord, in-8°, Bordeaux, Feret et fils, éditeurs ;

De notre confrère M. le marquis de Lambertye, un somptueux volume in-4° sur beau papier, orné de belles et nombreuses planches, contenant la *Généalogie de la Maison de Lambertis* par l'abbé Lecler, membre de la Société archéologique et historique du Limousin, imprimerie-librairie veuve Ducourtieux, à Limoges, 1895 ;

De M. Dujarric-Descombes, le numéro du 16 novembre 1896 du *Journal de la Dordogne*, contenant son article relatif aux importants travaux sur la Cochinchine de notre compatriote M. le docteur Camille Baurac ;

Et de M. Albéric Rastouil, le numéro spécimen de l'*Union-vélo-sport du Sud-Ouest*, revue hebdomadaire illustrée qu'il vient de fonder à Tulle, in-4°, imprimerie administrative et commerciale de Marc Rastouil, à Tulle.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous envoie la *Revue des autogra-*

phes de décembre dans laquelle sont mises en vente des pièces signées de Périgourdins :

1° Deux lettres autographes du marquis de Langeron, datées de Paris les 10 et 24 mai 1777 et signées du célèbre maréchal de France J.-H. Bouchard d'Esparbès d'Aubeterre, commandant en Bretagne, né en 1714, mort en 1788. Elles sont relatives au voyage de Joseph II, empereur d'Allemagne, sous le nom de comte de Folkenstein, en Bretagne ;

2° Une curieuse lettre de Jules Claretie, de l'Académie Française, à Louis Combes, publiciste, du 5 septembre 1871, et toute relative à son Histoire de la Révolution de 1870-71 ;

3° Huit spirituelles lettres sur la littérature et le théâtre adressées à l'auteur dramatique Quétant, en 1768-1769, par le prieur de Saint-Sernin, J.-B. de Salignac, abbé de Fénelon, surnommé l'évêque des Petits Savoyards, et dont la charité était proverbiale, né en 1714, décapité le 19 messidor an II ;

4° Une lettre adressée, vers 1745 à la comtesse de Verteillac par Ulric-Frédéric de Lowendal, abbé de la Cour-Dieu en France, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, fils de Woldemar et de Dorothee de Brockdorf, frère du maréchal de France ; il entra dans les ordres après la mort de sa femme Ferdinande de Creutz. Il félicite le fils de M^{me} de Verteillac d'être devenu l'aide de camp du maréchal de Lowendal, son frère ;

5° Une minute de supplique adressée en 1780 par le comte François-Xavier de Lowendal, général commandant les Iles du Vent, fils du maréchal, à la Tournelle criminelle du Parlement de Paris. Le comte de Lowendal s'était opposé à la saisie du mobilier de la comtesse de Coustin par ses créanciers et propriétaires, M. et M^{me} de Chavandon qui l'impliquèrent dans les poursuites. — Curieux détails pour l'histoire des saisies exécutoires au dix-huitième siècle, « un commis-
» saire, un huissier, des archers de robe courte, des soldats
» de la garde de Paris, en un mot, une cohorte effrayante
» investit la maison. » — Des fauteuils, des ottomanes, des tentures furent déchirés, hachés, coupés ; des effets furent

soustraits par un trou à fumier et enlevés dans des carrosses de remise ; d'autres furent cachés dans un tas d'ordures. Il y avait cependant aux abords plus de 60 hommes de garde ;

Et 6^e une lettre historique du grand diplomate Charles-Maurice, prince de Talleyrand, écrite, de Philadelphie, le 12 décembre 1795, pendant son exil en Amérique, à MM. Bourdin et Chollet, banquiers à Londres. Il doit retourner en Europe au printemps prochain. « J'ai l'honneur de vous » adresser le discours d'ouverture du président des Etats- » Unis (Washington) à la rentrée du Congrès. Aucune pièce » ne vous instruira mieux de la situation du pays que » celle-ci ; et en la lisant avec soin, vous y appercevrez la » disposition de ce gouvernement et le peu de crainte qu'il » doit avoir des partis qui se sont agités dans tous les sens » pendant le dernier été. »

M. l'abbé Camille LACOSTE, élu membre titulaire dans la dernière séance, adresse ses remerciements à la Société qui a bien voulu l'admettre dans ses rangs.

Notre confrère M. DE BELLUSSIÈRE, qui a eu récemment l'occasion d'acheter à la librairie Voisin, de Paris, un lot de papiers périgourdins, veut bien nous communiquer une analyse des onze pièces qui le composent. Deux sont des bulles de 1529 et de 1655 concernant les titulaires du prieuré de Bussière-Badil ; les autres concernent presque toutes M^{sr} de Macheco de Prémieux, nommé évêque de Périgueux le 25 décembre 1731, après la mort de M^{sr} d'Argouges, et l'administration temporelle de son diocèse.

Cette analyse faite avec soin pourra être publiée dans nos *Varia*.

M. l'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, écrit de nouveau au Président au sujet de l'article qu'a publié M. Mandin sur son église dans la première livraison de notre *Bulletin*, de 1896. M. Mandin dit, page 53, première ligne :

« L'ordre des frères ermites de Saint-Augustin vint habiter » ce désert et commencer, au milieu du XII^e siècle, la construc- » tion d'une église (de Saint-Amand), etc. »

Même page, 19^e ligne, il dit encore :

« Ce transept, *la partie la plus ancienne* de l'église, etc. »

Et page 54, vingt-sixième ligne :

« Conçue dans un caractère de simplicité primitive,
» suivant les règles naissantes du *xiii^e siècle*, *cette nef* pro-
» cure, etc. »

« Il y a là trois fautes, écrit M. l'abbé Carrier, qu'il me paraît important de rectifier pour qu'elles ne soient pas reproduites par ceux qui écriront plus tard sur ce beau monument.

» Je dis : à 0^m60 du transept, sur le mur de la chapelle, côté nord, est l'inscription tumulaire de W. (Guillaume), abbé du monastère de Saint-Amand, sous le pontificat d'Honorius II, 1124-1130. Cette date est certaine, historique même (Catalogue des abbés, Mss. Lespine à la Bibl. nat.) J'ai prouvé dans mon article sur l'*Ouverture du tombeau de Guillaume* (tome XVI du *Bulletin*, 4^e livraison) que cette chapelle avait été construite *avant 1130*.

» Le chœur fut construit le premier au commencement du *xii^e siècle*, jusque vers le milieu des chapelles; la reprise qui se voit là sur le mur l'indique suffisamment, et d'autres preuves que je possède le prouvent encore davantage.

» Ensuite, jusqu'en 1130 furent construits le transept et les chapelles.

» Puis, à trois époques différentes, la nef, ainsi que l'indiquent les reprises qu'on voit sur les latéraux; et enfin le porche surmonté du clocher, 1178, date qui se trouve dans le *Périgord illustré*, de l'abbé Audierne. »

M. MANDIN répond que, dans un grand nombre de cas, en archéologie surtout, les preuves ne prouvent rien. N'en avons-nous pas pour gage la date si controversée de la fondation de notre basilique de Saint Front ?

« Nous ne pouvons donc, ajoute-t-il, accepter comme des fautes, d'avoir dit, nous servant du langage même des pierres : que c'est au milieu du *xii^e siècle* que l'église de Saint-Amand de Coly avait été commencée. Nous étions

dans le vrai puisque la date rectificative, 1130, qui est donnée, est bien celle du ^{xii}^e siècle, presque à moitié écoulé.

» Quant à la date de 1178, qui ne peut admettre la belle aurore du ^{xiii}^e siècle, elle ne saurait avoir une bien grande valeur et ne ferait que confirmer, du reste, ce qui a été dit, les extrêmes se touchant, que c'est bien la fin du ^{xii}^e siècle et que les règles naissantes du ^{xiii}^e apparaissent,

» Que notre très honoré confrère en prenne donc son parti, en songeant que, dans quelques siècles, les vieux archéologues écriront dans notre chère revue : « C'est à la brillante aurore du ^{xx}^e siècle (1896), que les robustes pylônes, couverts en matériaux de choix, inconnus jusqu'au milieu du ^{xix}^e siècle, ont été magistralement soudés à la base de notre clocher de Saint-Front. »

M. Ludovic PASQUET veut bien nous envoyer trois dessins à la plume, représentant : un menhir haut de 4^m 50 environ, situé près du village de Paley, commune d'Azerat; une pierre levée ou dolmen situé sur la commune de Brouchaud, et qui figure dans la *Nomenclature des monuments et gisements de l'époque anté-historique dans le département de la Dordogne*, publiée par M. Philippe de Bosredon, dans le tome IV du *Bulletin*, page 57, et une ancienne porte ou vieille tour de Thenon, dite le Pigeonnier, qui a été démolie en vertu d'une délibération du conseil municipal du 17 mars 1872. Ce dessin, pris sur la photographie d'un monument intéressant qu'on aurait pu vraisemblablement conserver, sera publié dans le *Bulletin* avec les notes sur Thenon qui y sont jointes.

M. Charles DURAND met ensuite sous nos yeux des photographies de *pietàs* qu'il a recueillies dans plusieurs églises du département, à Saint-Jory-las-Bloux, Coubjours, Saint-Pierre-de-Chignac et Saint-Martin de Périgueux.

Puis, M. DUJARRIC-DESCOMBES nous apprend que depuis l'impression de son étude, *Le présidial de Périgueux érigé en cour souveraine* (1590), il a découvert un fait intéressant qui viendrait à l'appui des raisons qu'il a fournies du réta-

blissement, à l'époque de la Ligue, des assises judiciaires de l'antique Vésone.

Périgueux n'avait pas seulement l'archidiacre Arnault de La Borie, député des trois Etats de la province, pour faire valoir auprès du duc de Mayenne ses droits anciens à la possession d'un tribunal d'appel.

Le secrétaire lui-même du chef de la Ligue était périgourdin. C'était Jean de Laval, fils de Pierre de Laval, procureur aux sièges royaux de Périgueux, et de Gabrielle Caley. Il devait sans doute, observe M. Dujarric, à la renommée littéraire de son père, — dont notre confrère M. Hermann s'est chargé de publier les poésies inédites, — le poste de confiance qu'il occupait depuis quelques années auprès du lieutenant-général du royaume.

Enfin M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL communique une requête présentée en 1618 aux trésoriers de France, généraux des finances en Guienne, par Hector de Pontbrian, seigneur de Montréal, chevalier de l'ordre du roi, conseiller en son Conseil d'Etat et privé, qui député par la noblesse de Périgord, avec le comte de Ribérac, aux Etats généraux de 1614, avait été chargé à la suite de lever sur tous les fiefs nobles de la sénéchaussée, contribuables au ban et à l'arrière-ban, une somme de 9280 livres, par moitié pour chaque député et qui serait mise entre les mains du receveur des tailles du pays. Or, il arrive que l'homme chargé de la perception, un nommé Bascle, soi-disant receveur du domaine du roi en Périgord, est un homme notoirement insolvable, criblé de dettes, ayant des biens hypothéqués à la veille d'être saisis, ce qui pourrait être d'un grand préjudice au suppliant si la somme de 4240 livres, qu'il s'est chargé de lever pour sa part, était dilapidée. Ledit receveur n'a rien vaillant au monde; son office est saisi; il pourrait aussi « vexer et travailler des » gentilshommes ausquels le suppliant pourroit estre porté » d'inclination à leur faire courtoisie, comme il le peult faire, » estant ce son bien. » Le suppliant s'oppose en conséquence, pour son particulier, à ce que ledit Bascle s'ingère dans la levée et perception de la somme. Le 3 août 1618, le Bureau

des finances de Guienne rend une ordonnance conforme et défend au receveur de s'immiscer dans l'affaire à peine de 10,000 livres.

Cette pièce est tirée du fonds de Foucauld, aux Archives de la Dordogne, série E.

Avant la clôture de la séance, LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL met l'assemblée au courant de l'état d'avancement des travaux de la *Bibliographie du Périgord*. Vingt feuilles d'impression sont déjà tirées, et le premier volume pourra paraître au commencement de l'année prochaine. Il contiendra les lettres A à F inclusivement avec l'introduction : le nombre si considérable des éditions françaises et étrangères des œuvres de Fénelon qui y figure, a exigé des soins longs et minutieux dans la correction des épreuves, et ce sont ces dernières feuilles qui ont un peu retardé le tirage et le brochage. Néanmoins, le premier volume sera distribué dans les premiers mois de l'année prochaine.

La séance est levée à deux heures et demie.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 7 Janvier 1897.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le chanoine Brugière, Gustave Charrier, Antony Délugin, Drouault, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, Antoine Fourgeaud, Jauvinaud, le docteur Ladevi-Roche, le marquis de Lagarde, Lespinas, Jules Mandin, le docteur Georges

Millet-Lacombe, du Rieu de Maynadié, de Roumejoux, de Saint-Pierre, le comte de Saint Saud et Villepelet.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce que la mort vient de frapper trois de nos membres titulaires : M. le marquis de Lambertye qui avait voulu, quoique habitant la Lorraine, rester fidèle à son pays d'origine, et avait racheté, il y a plusieurs années, dans la commune de Mialet, le château portant son nom ; — M. Léon Lafosse, greffier honoraire du tribunal civil de Bergerac, qui s'intéressait à nos études et nous l'avait prouvé en entrant dans notre compagnie dès la fondation, — et M. Hubert Barrière, pharmacien à Belvès, qui voulut bien nous envoyer des études sur les *Polissoirs de la Bessède ou de Saint-Pardoux* et sur le *Contre-sceau du consulat de Domme*.

Suivant une pieuse coutume, des notices seront consacrées à la mémoire de nos chers confrères.

L'assemblée exprime de sympathiques regrets.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant du mois dernier les ouvrages suivants :

D'abord, de M. le Directeur des Beaux-Arts, sur l'initiative de M. Dujarric :

1° *Le Catalogue raisonné des moulages du Musée de sculpture comparée*, au Palais du Trocadéro, par MM. Courajod et Marcou, xiv^e et xv^e siècles, un volume broché, grand in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1892 ;

2° *Le Catalogue de la bibliothèque de la Commission des Monuments historiques* dressé par Perrault-Dabot, archiviste de la Commission, un volume broché in 8°, Paris, Imprimerie nationale, 1895 ;

3° *Les Monuments historiques de France à l'Exposition universelle de Vienne en 1873* par M. du Sommerard, commissaire général, un volume broché grand in 8°, Paris, Imprimerie nationale, 1876 ;

4° *Rapports de la Commission supérieure de France à l'Expo-*

sition internationale de Londres, en 1874, un volume broché grand in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1895 ;

Et 5° un assez grand nombre de fascicules disponibles de la publication des *Archives de la Commission des Monuments historiques*, Moyen âge et Renaissance, feuilles in-folio détachées ;

Puis, de M. le Ministre de l'Instruction publique, le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1895, troisième livraison, in 8°, Paris, Imprimerie nationale, Ernest Leroux, éditeur, 1895, où, page 275, est nommé François de Marcillac, alors premier président du Parlement de Normandie, qui paie, devant notaires, et au nom du roi, le transport d'objets d'art expédiés de Rome, en 1544, pour la décoration du palais de Fontainebleau. Ce Marcillac testa en 1552 ; il était fils de Jean de Marcillac, greffier au Parlement de Bordeaux, qui avait, en 1506, acheté la terre des Combes d'Antoine d'Authon ;

Le *Bulletin historique et philologique* du Comité des Travaux historiques et scientifiques, année 1896, numéros 1 et 2, un volume broché in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1897, où, page 169, est publiée par M. Dujarric-Descombes une *Lettre de Charles IX au lieutenant général de Guyenne* au sujet du trouble causé par le retour du cardinal de Lorraine (1565) ;

Les Comptes rendus des séances de l'année 1896 de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, quatrième série, tome XXIV, bulletin de septembre-octobre, un fascicule in-8°, Paris, Imprimerie nationale, Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1896 ;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XLV, première livraison, un volume broché in-8°, Limoges, imprimerie veuve Ducourtioux, 1896, contenant, page 63, une étude de notre érudit vice-président M. le baron de Verneilh sur *l'Eglise des Salles La Vauguyon* ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*, quatrième livraison 1896, octobre novembre décembre, in-8°, Tulle, imprimerie Crauillon, administrative et commerciale ;

La Revue de Saintonge et d'Aunis, bulletin de la Société des Archives historiques, XVII^e volume, 1^{re} livraison, 1^{er} janvier 1897, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire, contenant, page 52, une question de M. de Saint Saud sur la seigneurie de Thenac ou Tenac : « Où était ce fief dont la branche de Jovelle de la famille de La Croix se qualifia seigneur pendant une génération seulement, au XVIII^e siècle ? » — et, page 64, quelques chansons lestement tournées, de l'aimable poète musicien Lacout, publiées par M. Pellisson, juge au tribunal civil de Périgueux ;

Les 3^e et 4^e fascicules du tome XX de la *Société archéologique de Bordeaux* (3^e et 4^e trimestres), in 8°, Bordeaux, Feret et fils, libraires-éditeurs ; veuve Cadoret, imprimeur, 1895 ;

Le Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, série in-8°, numéro 18, séances du 24 mars 1896 au 13 juillet 1896 inclus, un fascicule, Toulouse, Edouard Privat, libraire-éditeur ;

Le Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts, cinquième volume, n° 8, in-8°, Foix, imprimerie veuve Pomiès, 1896 ;

La Revue des langues romanes, quatrième série, tome IX, n° 12, décembre 1896, in 8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire éditeur, où, page 361, dans une lettre inédite de deux amis à Jean de Boyssoné est mentionné Junius Rabirius, auteur d'un opuscule fort rare sur les ventes publiques, *Hastarum et auctionum origo, ratio ac solennia* (1) ;

De M. Piette, ses *Etudes d'ethnographie préhistorique* ; les plantes cultivées de la période de transition au Mas d'Azil,

(1) Authore Junio Rabirio jureconsulto, et apud Petragorios in subælliis Bergeraci causarum capitalium quaestore ac praefecto regio. Apud Carolum Stephanum typographum regium. M D LIII (Bibl. munic. de Lyon, numéro 339, 195). Cet ouvrage est dédié à Henri II. Il nous apprend qu'au moment de l'impression Junius Rabirius était descendu à Paris chez Jean Lucius, parisien, probablement avocat au Parlement de Paris. Il qualifie son hôte de « testis locupletissimus et eloquentissimus », page 11. Un exemplaire de ce rare opuscule était dans la bibliothèque du docteur Galy et a été acquis par notre confrère M. Lespinas.

extrait de l'*Anthropologie*, tome VII, n° 1, une plaquette in 8°, Paris, Masson et C^{ie}, éditeurs ;

De M. Philippe Salmon, *La Société, l'Ecole et le Laboratoire d'Anthropologie de Paris* à l'Exposition universelle de 1889, palais des Arts libéraux, Instruction publique, un volume in-8°, broché, Paris, Imprimeries réunies, 1889 ; — et l'*Ecole d'Anthropologie de Paris* (1875-1896), extrait de la *Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, 1896, brochure in-8°, Paris, Félix Alcan, éditeur, 1896 ;

De M. Gustave Charrier, le tome VI des *Jurades de la ville de Bergerac*, extrait des registres de l'hôtel de ville, 1614-1628, un volume broché petit in-8° carré, Bergerac, Imprimerie générale du Sud-Ouest, 1896 ;

Et de M. Dujarric-Descombes, le *Journal de la Dordogne*, du 19 décembre dernier, contenant son article sur la nouvelle publication de M. Léon Clédât, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, *Le Théâtre en France au moyen-âge* ;

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Obligé de se retirer, M. LE TRÉSORIER demande à lire tout de suite son compte de gestion de l'exercice 1896. De son exposé de la situation il résulte que les recettes se sont élevées à 4,722 fr. 50 et les dépenses à 4,283 fr. 55 : il y a par conséquent un excédent de recettes de 438 fr. 85.

M. LE PRÉSIDENT félicite notre trésorier de la prudence qu'il apporte à l'administration de nos finances.

L'assemblée apprend avec plaisir que M. le colonel Marmier, de retour de Madagascar, est promu officier de la Légion d'Honneur, que M. le capitaine Gros de Beler est nommé chevalier, et qu'à l'occasion du jubilé de l'abbé Roussel, le charitable fondateur de l'orphelinat des apprentis d'Auteuil, notre vice-président M. Elie Gontier de Biran, sous-chef de bureau au Ministère de l'Intérieur, vient d'obtenir du ministre une médaille d'argent pour sa coopération au service de la protection des enfants du premier âge. Elle envoie ses sincères félicitations à nos trois confrères.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL rappelle à l'assemblée qu'elle doit élire dans cette réunion, conformément aux circulaires ministérielles des 1^{er} et 6 décembre dernier, les délégués qui seront chargés de représenter la Société, le 20 avril prochain, au Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne et à la 21^e session des Sociétés des Beaux-Arts des départements.

L'assemblée consultée désigne, pour les Beaux-Arts, MM. de la Tombelle, Lespinas et Fargis ; et pour les Sociétés savantes, MM. de Chantérac, Gaston de Gérard, de Saint-Saud, Ferdinand et Robert Villepelet.

M. DE FAYOLLE nous dit ensuite qu'il vient de voir dans la plaine de Vésone des pierres de 1585, que lui a signalées M. le docteur Chaume, et qui ont servi à l'aqueduc construit par l'évêque Foucaud de Bonneval pour amener les eaux de la fontaine de Jameaux sur la place de la Clautre. En faisant cette course, notre confrère M. le docteur Chaume lui a montré, sur la rive droite du chemin de Campniac, la trace d'une voie romaine parfaitement conservée, en béton compact, et qui a dû servir tout au moins de passage aux piétons, sinon aux voitures.

M. CHARRIER met sous nos yeux un petit sceau rond en bronze de 0^m 025, du xv^e siècle, portant sur son écu un lion debout et pour légende † S. BERNART : DESCOSAN. Quelques-uns de nos confrères croient que ce sceau a dû appartenir à une famille de l'Agenais.

M. Charles DURAND met également sur le bureau des photographies représentant des *pietàs* de Sarlat et de Varaignes ; il en a maintenant recueilli un peu de tous les coins du département et il sera bientôt en mesure de rédiger un mémoire assez complet sur ce sujet.

M. le chanoine BRUGIÈRE nous montre aussi une photographie représentant un petit tableau *ex voto* peint avec quelque talent aux frais d'une sœur bénédictine de Périgueux, Marie de la Bache....., et qui se trouve aujourd'hui à Tarbes. Au bas de ce petit tableau est l'inscription suivante :

Virgini sine peccato conceptæ votivum pro recuperatâ sanitate anathema

Maria de la Bacher... in conventu sancti Benedicti Petragorensi sanctimonialis professa.

Un chanoine de Tarbes, M. l'abbé de Nodrest, écrit à M. l'abbé Brugière que :

La toile en question a environ 1^m 25 de hauteur sur 1^m de largeur. Elle avait été déposée, sans cadre ni châssis, chez un antiquaire de Tarbes, pour être vendue. Le mérite de la peinture tentait quelques amateurs. Pour moi, cette pièce avait en outre une valeur historique, et aussi une valeur dogmatique, à cause du culte affirmé de la conception immaculée de la Sainte Vierge. Je l'achetai. Le temps et le roulement sans doute avaient causé quelques avaries, mais dans les fonds seulement ; les têtes et les vêtements étaient bien conservés ; la légende aussi, à part les dernières lettres du nom propre de la religieuse. Je l'ai fait restaurer. Ce travail a été fait convenablement, et maintenant le tableau est presque à l'état de neuf. Il est réellement bien.

Comme vous, je crois que la religieuse guérie est Nicole de la Bacheretie. Quelque temps avant d'avoir reçu votre communication, j'avais fait voir la peinture à un artiste distingué de Paris qui expose au Salon, et qui a la spécialité de restauration de tableaux, ce qui lui donne une grande connaissance des tableaux anciens, et voici son jugement : « Cette peinture » remonte à la fin du xvii^e siècle ou au commencement du xviii^e. Elle » est beaucoup mieux traitée que ne le sont généralement les ex-voto. » Les têtes et le coloris pourraient être d'un maître. »

Conformément au désir qui m'en a été exprimé à deux reprises par M. de Saint Saud, je l'ai fait photographier ; mais nos artistes de Tarbes n'ont pas l'habitude de ces travaux. Plusieurs essais ont mal réussi ; le dernier laisse aussi beaucoup à désirer. Les têtes de l'évêque et de saint Benoit sont mal venues, à cause de leur teinte un peu sombre. Pour les examiner et vous en faire une idée, vous devrez recourir à la loupe. L'inscription ou dédicace est en lettres jaunes sur la peinture elle-même ; j'ai dû la retracer naturellement sur un fond blanc.

J'ai prié l'antiquaire, qui m'a vendu, de faire des recherches sur l'odyssée du tableau. S'il réussit, et que cela vous intéresse, je pourrai vous communiquer ces nouveaux renseignements.

Coloris du tableau : la Vierge a une robe rouge, un manteau vert foncé, un voile marron clair sur la tête et les épaules, un bandeau en ruban rouge sur les cheveux, un croissant vert clair au-dessous de ses pieds ; le manteau passe sous les pieds. L'évêque placé à sa droite porte un rochet vert clair, une mitre vert clair avec broderies d'or, une chape rouge avec broderies d'or. Les robes de sainte Scholastique et de la religieuse et le manteau de saint Benoit sont noirs.

M. DE FAYOLLE dit que le Musée du Périgord possède deux tableaux de ce genre qu'il doit à la générosité du regretté abbé Estignard, et qu'en général ces tableaux faits sur commande n'ont pas grande valeur artistique. L'un représente la fondation du couvent de Notre-Dame à Périgueux par M^{me} de Lestonnac. Il a oublié le sujet de l'autre.

M. DUJARRIC-DESCOMBES rappelle ensuite les liens qui rattachaient au Périgord l'un des plus célèbres magistrats des xvi^e et xvii^e siècles, Antoine de Lestang, — que Moréri appelle à tort François, — né en Limousin en 1538, mort en 1617 à Toulouse, où il exerçait les fonctions de président à mortier du parlement.

Devenu périgourdin par son mariage avec Honorée de Chalup, fille de Jean, sieur de La Chalupie, il s'était vivement intéressé aux antiquités de notre ville. Grâce à M. de Roumejoux, qui en a publié l'extrait dans le *Bulletin* (tome X, p. 230-2), nous connaissons la description qu'il a insérée des monuments de Vésonedans son *Histoire des Gaules et Conquêtes des Gaulois*, etc.

En 1604, on trouve l'érudit président à Périgueux, consentant, le 29 octobre de cette année, devant M^e Magot, notaire royal, en faveur de Guillaume de Lestang, conseiller au présidial de Brive, la donation d'une créance de 77 écus sur la succession d'Etienne de Lestang, son père, ancien président au même siège.

Durant son séjour à Périgueux, il logeait dans la maison de sa femme. Celle-ci étant décédée sans postérité, ses biens passèrent à sa nièce Anne de Chalup, épouse de Jean de Chancel, sieur de Genebrières.

M. Dujarric ajoute que le grand-père de Lagrange-Chancel, Pierre-Jean de Chancel sieur de La Grange, avait été reçu avocat en la cour du Parlement de Bordeaux pour succéder à la charge de son oncle Antoine de Lestang, président au Parlement de Toulouse.

M. DE LAGARDE nous communique une supplique non datée, probablement du xvii^e siècle, qui vient confirmer ce que nous a dit autrefois notre confrère M. Hermann touchant les

lettres de rémission. Cette pièce, adressée à quelque prince, prouverait en effet qu'on avait besoin de lettres de rémission lorsqu'on avait commis un homicide en défendant sa propre vie.

Lapoyade, l'un des cheveu-légers de la garde du roi, expose dans sa requête qu'étant à la promenade avec l'abbé de Beaulieu, son frère, ils furent attaqués à coups de fusil par les deux frères Lamberterie, aidés de quatre hommes tous à cheval. Ceux-ci tuèrent l'abbé de Beaulieu et tirèrent un coup de fusil dans les reins au plaignant qui tomba. Ce dernier, voyant son frère mort, tira à son tour un coup de fusil chargé de menu plomb à l'un des Lamberterie, qui fut blessé et en mourut quelques jours après. Dans ce moment-là, l'autre frère avec les assassins furent lui donner plusieurs coups d'épée et le laissèrent pour mort, croyant l'avoir tué. Il demande aujourd'hui des lettres de grâce qu'il veut faire entériner, quoiqu'il ait été en état de légitime défense.

M. DE SAINT SAUD désire que cette pièce lui soit réservée pour une étude de mœurs sur cette époque en Nontronnais qu'il a le dessein de publier.

M. DROUAULT a trouvé dans les archives de Ramefort un registre assez curieux des recettes et des dépenses du receveur de la seigneurie de Bourdeilles ; il y a lu des détails fort intéressants sur les sommes distribuées, à l'époque de la Fronde, à des gentilshommes du Périgord chargés de faire des levées d'hommes et de les équiper. Il en prendra des extraits qu'il destine au *Bulletin*.

M. CHARRIER nous apporte la copie d'un codicille mystique écrit le 26 février 1755 pour faire suite au testament clos, du 23 janvier 1747, du seigneur de Pille, messire Sarraïn comte de Durfort-Boissière, maréchal des camps és armées du roi, et contenant des legs en faveur des hôpitaux de Toulouse et de Bergerac, de la Miséricorde de Bergerac et des pauvres de Cours-de-Pille.

Pour compléter son étude sur le traiteur Courtois, M. Charles AUBLANT nous lit un de ses mémoires antérieur à 1784,

contenant le menu d'un repas pantagruélique, offert par le marquis des Bories aux officiers de son régiment lors de son passage à Périgueux. Le montant du mémoire, qui s'élève à 446 livres 14 sols, ne fut entièrement soldé qu'à la fin de 1787. On doit supposer que le nombre des convives de la grande table était de 30 puisqu'on y compte 30 tasses de café; on n'y voit pas figurer moins de 6 plats de poisson, 20 plats de viande, 6 plats de légumes, 10 plats de pâtisseries, sans compter les potages, salades, compotes, confitures, fruits, etc. « Ce qui étonne un peu, dit M. Aublant, et qui n'est pas en rapport avec le nombre de plats servis, c'est le chiffre relativement faible de bouteilles bues. On peut présumer, pour expliquer ce petit nombre de flacons vidés, que la cave du marquis fit les frais des vins vieux dont il n'est pas parlé dans le mémoire et qui durent certainement figurer à ce dîner. La petite table de 20 couverts fut servie dans les mêmes proportions. »

M. Robert VILLEPELET nous écrit que le jour de la peur plusieurs fois signalé dans le *Bulletin*, de cette panique causée par les imaginations affolées (30 ou 31 juillet 1789) n'est pas particulier au Périgord; on en voit aussi les effets dans les provinces voisines. En revoyant, au Ministère, les épreuves de l'Inventaire des archives de Lot-et-Garonne, il y trouve ce passage :

E. suppl. 2089. (BB. 41.) (Liasse). — 1789. Correspondance échangée entre le comité de Clairac et des municipalités ou des particuliers d'Aiguillon, Laparade, Grateloup, Tonneins, sur les fausses alarmes du 30 juillet... Les officiers municipaux de Laparade communiquent une lettre de Gay, juge à Tombelœuf, qui tient d'un exprès venu de Lauzun les nouvelles suivantes : « C'était d'abord 600 gentilshommes de la Saintonge qui, pour » se soustraire aux presses (*sic*) du tiers-état d'arborer la cocarde nationale, se réfugièrent dans le château de La Roche-Chalès (*sic*), situé » entre Engoulême et Périgueux, avec des armes et des munitions. Le » tiers-état leur envoya une députation pour les sommer de prendre ladite » cocarde; ils reçurent cette députation et l'égorgerent. Le château qui » les enfermait a été incendié, de sorte que lesdits 600 nobles y ont tous » péri. Cette scène se passa avant-hier, et hier M. le chevalier Cadeau » occasionna aussi quelques troubles à Eymet pour le même sujet; il fut

- » emprisonné et élargi ce matin après des excuses ; il peut dire l'avoir
- » échappé belle. Voilà tout et ce sont les nouvelles que quatre députés de
- » Lauzun ont été recueillir ce matin à Eymet. — Tombeboeuf, vendredi
- » 31 juillet. »

Enfin il est procédé à l'élection de deux candidats qui demandent à entrer dans notre compagnie.

Après deux votes à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Joseph Durieux, avocat à la Cour d'appel, place de l'Estrapade, 1, à Paris, présenté par M. Villepelet et M. l'abbé Prieur ;

Et M. l'abbé Gros, curé de Mescoules et Flaugeac, par Sigoulès, présenté par M. Raoul de Peyronny et M. l'abbé Large.

La séance est levée à deux heures.

Le Secrétaire-général,
FERD. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

COMPTE DE GESTION DU TRÉSORIER.

(Exercice 1896.)

Je viens, Messieurs, conformément à nos statuts, vous faire connaître la situation financière de notre Société pour l'exercice 1896 :

Recettes.

Cotisations de 1896.....	3.000 »
Cotisations arriérées.....	60 »
Diplômes	70 »
Subvention du Conseil général....	1.000 »
Vente de livraisons du <i>Bulletin</i>	24 »
— de l' <i>Inventaire de la Collection Périgord à la</i> <i>Bibliothèque nationale</i> , par M. de Bosredon.	4 50
Intérêts du capital.....	564 »
TOTAL des recettes	4722 50

Dépenses.

Compté à l'imprimerie de la Dordogne.....	2.086 25
— à MM. Berthaud frères, à Paris.....	246 »
— à MM. Ronteix et Bonhur.....	12 »
— à M. Royer, à Nancy.....	286 85
— à M. Lavène, relieur.....	20 75
Déboursés de M. de Bosredon pour les travaux préparatoires de la la <i>Bibliographie du Périgord</i>	212 50
— de M. Durand pour fournitures de pro- duits photographiques et plaques....	7 »
Affranchissement du <i>Bulletin</i>	95 85
Abonnement à la <i>Revue archéologique</i>	32 »
Payé à M. de Montaigut la prime d'assurance de 1897 à la <i>Nationale</i>	10 25
Payé à M ^{lle} de Froidefond le loyer de notre ap- partement.....	300 »
Subvention accordée à M. Rivière pour fouilles faites aux Eyzies.....	300 »
Frais de bureau du Secrétaire-général.....	300 »
— du Trésorier.....	200 »
Traitement du concierge de la salle.....	60 »
Timbres-poste, colis postaux, ports, confection des diplômes, éclairage de la salle, étrennes et autres dépenses portées au livre de caisse	114 20
TOTAL des dépenses.....	4.283 65

Récapitulation.

Recettes	4.722 50
Dépenses.....	4.283 65
Excédent de recettes.....	438 85
Actif de la Société au 31 décembre 1895.....	18.060 65
Actif de la Société au 31 décembre 1896.....	18.499 50

Cette somme est représentée par :



Phototypie Bertheud, Paris

ÉGLISE DE LA MOUZIE — MONTASTRUC

1° Un certificat nominatif n° 44,349 de 30 obligations du Crédit foncier de 1883, achetées	11.218 20
2° Un autre certificat n° 52,510 de 5 obligations du même emprunt, achetées.....	1.935 »
3° Un titre de rente de 60 francs 3 %, n° 12,121, vol. 7, acheté	1.942 50
4° Argent placé à la Caisse d'épargne.....	2.000 »
5° Argent en caisse.....	1.403 80
TOTAL égal..	18.499 50

Le Trésorier,

F. DE SAINT-PIERRE.

L'ÉGLISE DE LA MONZIE-MONTASTRUC.

L'église de l'ancien prieuré de La Monzie-Montastruc, près Bergerac (Dordogne), date du ^{xii}^e siècle, mais elle a subi de nombreuses restaurations dont quelques-unes ont malheureusement altéré d'intéressantes particularités.

Elle se compose d'un chœur rectangulaire à chevet droit et d'une nef sans bas côtés avec transepts peu développés. Sur la croisée s'élève une coupole sur pendentifs appareillés, portée par quatre piles dont les angles intérieurs sont abattus en pans coupés, disposition peu commune, mais ancienne, à en juger par les tailloirs qui couronnent les piliers. La calotte de la coupole a été grossièrement refaite à une époque récente, les pendentifs seuls sont anciens.

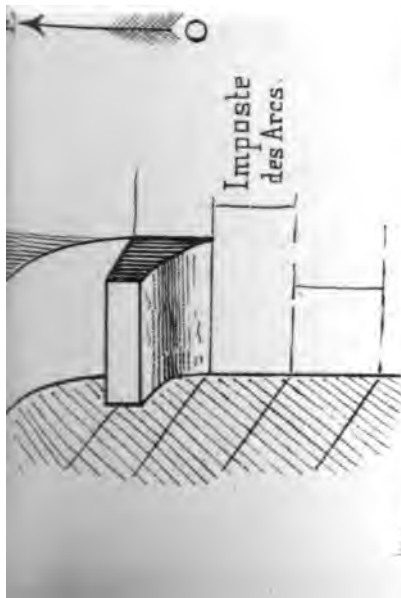
Le chœur, les transepts et la nef sont voûtés en berceau. Le chœur tout entier paraît postérieur au reste de l'église ; la voûte de la nef a été reconstruite et remplace un berceau plus ancien, mais moins élevé, dont les premières assises, visibles au-dessus de l'extrados des arcs saillants latéraux lui servent d'appui. L'intertransept est séparé de la nef par un arc plein cintre moins élevé que la voûte actuelle de la nef ; il repose sur un encorbellement qui paraît avoir été taillé dans les gros murs dont la saillie devait primitivement

se trouver à l'aplomb des sommiers. A ce niveau, on voit, du côté de la nef, les restes des tailloirs qui correspondaient à ceux des piles opposées et qui ont été rasés à l'intérieur de l'arc. Il semble qu'on ait voulu, au moyen de ce maladroit remaniement, donner à tout le vaisseau la même largeur que la nef en supprimant la forte saillie des supports sans toucher à l'arc dont la courbe détermine deux des pendentifs de la coupole.

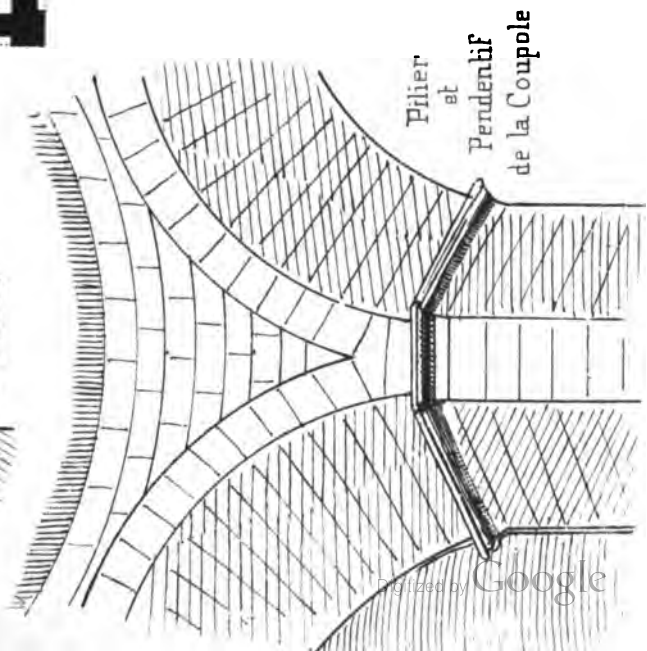
Trois arcs saillants en plein cintre décorent chaque côté de la nef ; leur retombée se fait directement sur des pieds droits, mais une moulure avec gorge et un fragment décoré de têtes de clous, encore en place, indiquent qu'il existait primitivement des impostes. Au milieu de chaque arc s'ouvre une fenêtre en plein cintre profondément ébrasée. Ces fenêtres ne prenaient jour extérieurement que par des ouvertures hautes et étroites, véritables meurtrières qui donnaient peu de lumière. Aussi, pour éclairer davantage l'église, on les a, il y a peu d'années, considérablement élargies, et il est probable que l'ébrasement intérieur a dû être également agrandi. Au dessous des fenêtres, on a ménagé dans l'épaisseur de la muraille des arceaux voûtés en plein cintre, véritables rudiments de bas côtés, aujourd'hui bouchés en partie par de la maçonnerie et destinés à loger des autels ou des tombeaux. Une pierre sur laquelle on lit l'inscription suivante est encastree dans le mur formant le fond du premier de ces arceaux à gauche :

L'AN MIL : CINQ CENS XL SIX
MAISTRE : LEONET : DE TIREMONT
A FAIT · FAIRE : LE PRESENT EDIFICE
LAVS AVSSI
DEO G [ABRIE ?] LO

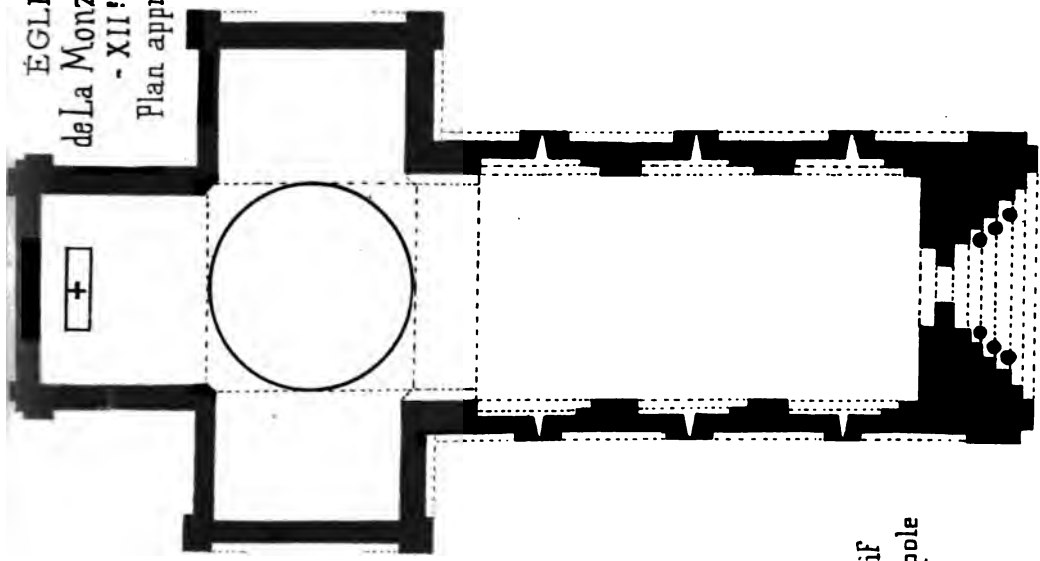
Le dernier mot est presque entièrement effacé par des ratures, on ne peut cependant y lire que le mot EDIFICE. Indique-t-il que le monument ayant souffert pendant les guerres anglaises, qui ravagèrent cette contrée, fut réparé par Léonet de Tiremont qui assimila sa restauration à une construction ? Ne s'applique-t-il au contraire qu'aux arceaux



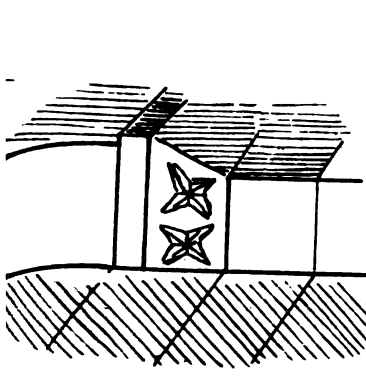
Imposte
des Arcs.



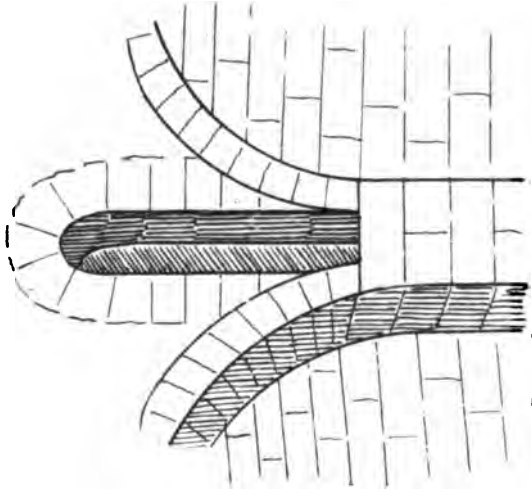
Pilier
et
Pendentif
de la Coupole



ÉGLISE
de La Monzie-Montastruc
- XII^e S^e -
Plan approximatif.



Couronnement
de pilastre.



Fenêtres extérieures
(restitution.)

peut-être faits après coup, ou seulement à un édicule placé sous l'arceau ? Il est à remarquer que les combles élevés et les pignons aigus des transepts, qui donnent à l'extérieur de l'église un faux air gothique, paraissent concorder avec la date de l'inscription.

La façade ouest, suivant un type assez répandu en Périgord au ^{xiii}^e siècle, est entièrement occupée par un large portail formant un léger avant-corps et pénétrant dans le massif jusqu'à la baie cintrée de la porte par cinq voussures décroissantes qui reposent, les deux premières sur des pilastres, les trois suivantes, sur des colonnettes tournées, ornées de filets en creux et en relief et couronnées par des chapiteaux plats rectangulaires. Ce portail est assurément par son importance et par l'appareil de ses claveaux la partie la plus soignée de l'édifice. Un grand mur nu et sans style, de construction relativement récente, dont la reprise est visible sur les côtés extérieurs de la nef, surmonte le portail.

Les murs de la nef sont décorés à l'extérieur, comme à l'intérieur, par des arcatures saillantes en plein cintre, retombant sur des pieds droits. Mais, au lieu de trois à l'intérieur, elles sont au nombre de quatre, peu élevées et la plus rapprochée de la nef moins large que les autres. Il résulte de cette disposition que les pieds-droits sont placés en quinconce sur les deux faces de la muraille et que ceux du dehors se trouvent dans l'axe des arcs intérieurs, ce qui donne une forte résistance à la poussée de la voûte, mais a amené l'ouverture des fenêtres sur les pieds droits entre deux arcatures consécutives. Les fenêtres, par suite de l'élargissement moderne dont il a été déjà question, coupent aujourd'hui les claveaux des arcs de la manière la plus fâcheuse, tandis que primitivement elles étaient assez étroites pour trouver place entre eux. On a en même temps couronné les pieds-droits par une moulure sans caractère. Une fenêtre, aujourd'hui condamnée, se voit encore sous le pignon du transept sud, au-dessus d'une fenêtre moderne. Quoique son appareil ne soit pas peut être plus ancien que celui d'une ouverture semblable et également fermée, pratiquée dans le chevet, elle doit pourtant reproduire les dimensions des fenêtres primitives de la nef.

Les transepts étaient également décorés sur chaque face d'une arcature saillante plus élevée que celles de la nef et en raison du peu de saillie des bras de la croix butant directement sur les murs de l'église. Les façades sud et nord des transepts ont été exhaussées de manière à former des pignons aigus, et comme le mur a été repris assez bas, les arcatures de ces façades ont été détruites, mais leurs pieds-droits et une partie des claveaux existent encore. La nef paraît également avoir eu ses murs surélevés, et il semble par les différences d'appareil qu'ils étaient crénelés, genre de défense qui a été ajouté au *xiv^e* et au *xv^e* siècle à beaucoup d'églises périgourdines.

Le chœur est une bâtisse grossière et sans aucun ornement avec deux contre-forts plats à chaque angle ; il semble postérieur au reste de la construction. En somme, cette église est intéressante, malgré ses nombreuses transformations, par les particularités de sa construction et par son ampleur peu commune dans une église rurale. Si sa nef unique et la coupole de l'intertransept rentrent dans le plan communément adopté en Périgord pendant la période romane, il faut noter la présence des transepts rarement employés alors dans cette province, et surtout la disposition singulière des fenêtres ouvertes contre l'usage dans les parties saillantes. On rencontre quelques exemples de contre-forts ajourés, comme dans les églises de Saint-Martial-de-Viveyrols et de Bourges-Maisons, où un contre-fort plat placé dans l'axe du chevet est percé par une fenêtre ; mais ici le système se généralise aux façades latérales, par suite d'une habile combinaison des pleins et des vides qui a amené l'ouverture des fenêtres dans la partie formant contre-fort extérieur et qui témoigne du souci de donner aux murs la plus grande force de résistance tout en diminuant leur épaisseur. Au surplus, on avait pu, ces fenêtres étant très étroites, les appareiller sans nuire aux arcs ni à l'aspect du monument, ce qui n'existe plus depuis leur transformation.

M^{re} DE FAYOLLE.



Confessionale

[illegible][illegible]

Forma absolutionis per confessorum penitentem

[illegible]

JEAN TEXIER

SECOND IMPRIMEUR DE PÉRIGUEUX.

On sait que l'imprimerie fut importée à Périgueux à la fin du xv^e siècle.

Dès ses débuts, elle y atteignit un haut degré de prospérité.

Non seulement le diocèse de Périgueux, ainsi que nous l'avons montré (1), mais encore des provinces voisines eurent recours à l'habileté typographique de Jehan Carant pour l'impression de divers ouvrages.

Aussi vit-on notre premier imprimeur acquérir à Périgueux une rapide fortune, et sa postérité occuper bientôt une place prépondérante dans la bourgeoisie et le haut commerce périgourdins.

Son fils Hélié (2) siégea parmi les huit prud'hommes de Périgueux (1540). Il était fermier des droits du roi de Navarre, comte de Périgord, dans la terre et juridiction du commun pariage de l'église collégiale de Saint-Front. C'est en cette qualité qu'en 1551 il se rendit adjudicataire après criées, moyennant soixante livres dix sols, de onze aunes de drap de soie et dix aunes de velours, satin cafard, le tout saisi au préjudice d'un précédent fermier de la juridiction, Pierre Desmaison, greffier (3).

En 1546, il avait acquis, dans les environs de Périgueux, le fief noble de La Renolpnie, paroisse de Boulazac, qui allait échanger désormais son nom pour celui de son nouveau maître (4).

Les cinq filles qui naquirent du mariage d'Hélié Carant avec dame Almoyse Poulaud furent recherchées par les

(1) *Maistre Jehan Carant, prototypographe de Périgueux*, Paris, Fomarty 1893.

(2) Cet Hélié Carant dit Castilhe figure dans un acte de prestation de serment, de 1539, du fonds St-Astier.

(3) Archives de la Dordogne, *Sénéchaussée de Périgueux*.

(4) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome XX, p. 363.

bourgeois les plus considérés de Périgueux. Trois d'entr'elles épousèrent des procureurs aux sièges royaux de la ville : Françoise, M^e Léonard Dartenset ; Almoyse, M^e André Charles, et Marguerite, M^e Jehan Dubet, qui fut consul. Marie devint aussi la femme d'un consul, Jehan Tourtel, et Catherine, déjà veuve de Jehan Codet, marchand, épousa en secondes noces, en 1587, un procureur au siège présidial, François Varailhon.

Le fils d'Hélie Carant, Pierre, fut le dernier représentant mâle de la famille. Qualifié de clerc en 1572, il épousa quatre ans plus tard Hélis Durieu, fille de M^e Hélie Durieu, procureur ès sièges royaux de Périgueux, et de Marie Coudoing. Nous avons retrouvé son contrat de mariage, passé le 21 novembre 1576 devant M^e Labrousse, notaire royal, au château du Lieudieu, paroisse de Boulazac, en présence de Guillaume de Saint-Astier, chanoine de la collégiale de Saint-Front, et Guillaume de Leymarie, s^r du Rat (1). Pierre Carant devait terminer sa carrière en s'associant publiquement à un hommage rendu, en 1582, par la ville de Périgueux à son libérateur Chilhaud des Fieux (2).

Nous n'avons insisté sur la situation vraiment exceptionnelle que la famille Carant dut à l'imprimerie que pour montrer l'importance de notre premier atelier typographique. Grande était sa vogue, lorsqu'il passa, vers 1507, aux mains de Jehan Texier.

Les produits des presses de notre second imprimeur sont moins nombreux et moins connus que ceux de son prédécesseur.

Le *Rituel* du diocèse de Périgueux, cité par le canoniste Gibert comme ayant été imprimé en 1509, n'a pas été retrouvé.

Il a fallu les heureuses trouvailles faites par notre collègue M. Charrier, archiviste de Bergerac, dans les couvertures d'anciens registres, pour qu'il nous fût donné de pou-

(1) Archives de la Dordogne, *Insinuations*.

(2) *Bulletin* de la Société historique et archéologique du Périgord, tome XXI, p. 318, *note*.

voir parler en connaissance de cause des impressions de Jehan Texier.

Le *Bulletin* (tome XXII, p. 275) a publié le dessin de la marque de cet imprimeur, représentant probablement son monogramme (J H S *Johannes*) enfermé dans un cartouche fermé par les branches d'un T renversé (*Textor*), et surmonté de la couronne royale de France (plutôt que d'une couronne de marquis).

Cette marque où l'on pourrait voir aussi le monogramme de Jésus et de Marie, — ce qui ne s'expliquerait guère par le caractère profane de l'opuscule latin sur lequel il est apposé, — figure sur le premier feuillet et au-dessous du titre d'un dialogue entre Pilade et Oreste : *Dialogus Piladis et Horestis*.

La seconde impression que l'on connaisse de Jehan Texier est la pièce reproduite aujourd'hui par le *Bulletin*, d'après une photographie de notre très obligeant collègue M. Ch. Durand. Comme la précédente, elle n'est point signée.

C'est un acte ecclésiastique imprimé sur parchemin. Il est surmonté d'une croix, traversée d'une banderole portant les mots : *In hoc signo vinces*. A droite est dessiné le sceau pontifical aux armes des Médicis, et à gauche les armes royales de France.

Ce document, à part son intérêt typographique, a une valeur historique, car il a trait aux fameuses indulgences promulguées par Léon X.

Il nous apprend qu'Hélie de Laurière, licencié en droit, chanoine de l'église de Saint-Front de Périgueux, fut spécialement nommé et subdélégué pour publier et faire exécuter les lettres apostoliques relatives à la croisade contre les Turcs, les Sarrazins et autres ennemis du nom chrétien.

Par ces lettres, le pape accorde les plus grandes faveurs aux fidèles, habitant les terres et lieux soumis au roi de France, qui prendront part à la croisade, soit dans l'armée de terre, soit dans l'armée de mer, ou qui par quelque industrie que ce soit ou quelque don en argent, aideront au succès de la sainte expédition.

Outre les indulgences plénières et très plénières que le souverain pontife accorde à cette occasion, il donne aux con-

fesseurs le pouvoir d'absoudre des cas qui lui sont réservés, et permet, entre autres choses, aux croisés qui seront malades, de faire célébrer le saint sacrifice de la messe dans leur maison par tout prêtre régulier ou séculier, pourvu que le lieu soit convenable et digne.

Il est regrettable que les déchirures du parchemin tronquent le texte, dont nous devons le résumé à notre érudit collègue M. le chanoine Brugière.

Cet acte, portant les concessions papales, devait être délivré à ceux qui les auraient méritées. Le nom de l'impétrant, l'année et le jour y sont laissés en blanc. Il se termine par la formule de l'absolution à donner aux pénitents.

Les faits auxquels se rapporte le document permettent de fixer la date de son impression. Elle a eu lieu en l'année 1517, époque à laquelle Léon X fit prêcher dans toute la chrétienté de nombreuses indulgences, d'abord dans le but de faire les frais d'une croisade contre les Turcs, puis afin d'achever la basilique de Saint-Pierre. On sait qu'elles furent l'occasion des querelles qui amenèrent la Réforme.

En tous cas, l'impression est postérieure au mois de juillet 1517, époque à laquelle Louis Canossa, évêque de Tricarico dans le royaume de Naples, prêta serment comme évêque de Bayeux, et antérieure au mois de novembre 1519, date de la mort d'Antoine Boyer, archevêque de Bourges et primat d'Aquitaine, prélats auxquels il est fait allusion.

L'exécution matérielle rappelle celle du *Dialogus Piladis et Horestis* ; la lettre initiale est semblable à celles employées dans ce dernier opusculé.

Malheureusement, les deux seuls ouvrages qu'on soit jusqu'à ce jour en droit d'attribuer à Jehan Texier ne portent pas sa signature ; car, comme nous l'avons vu, la marque du *Dialogue* peut être diversement interprétée.

Pour François Texier, qui succéda à son père vers 1522, l'on est moins embarrassé. Ses impressions portent la belle fleur de lys, qui lui sert de marque, et sur laquelle aucun doute n'est possible (1).

(1) Elle a été reproduite dans le *Bulletin*, tome XXI, p. 318.

L'imprimerie qui s'était maintenue avec honneur à Périgueux pendant soixante-dix ans, tomba après les Texier dans une décadence, que les de Goix et les Dalvy ont eu de la peine à arrêter.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

LETTRES DE SAUVEGARDE

données par le roi Henri IV

AU SEIGNEUR DE LA DOUZE

Du 9 décembre 1590.

De par le Roy

A tous nos lieutenans généraux, gouverneurs de nos provinces, maréchaux de France, collonels, cappitaines, chefs et conducteurs de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, de quelque langue et nation qu'ilz soient, maréchaux de camp des logis et fourriers, commis et à commettre à faire les départemens de nos ditz gens de guerre et tous autres qu'il appartiendra auxquels ces présentes seront monstrées, salut.

Désirant gratifier nostre ame et féal chevalier de nostre ordre le s^r de la Douze, nous vous deffendons très expressément sur tant que craignez nous desobeyr et desplaire, que en ses maisons, terres et seigneuries de la Douze, Vielleville, Peyramont, Vern, Rilhac et autres à luy appartenans, vous n'avez à loger ne promettre logis aucuns de nos ditz gens de guerre, ne en icelles prendre fourages ny enlever aucuns bleds, vins, chairs, foings, avoynes, pailles, poulailles, moutons, agneaux, lards, chevaux ne autres choses quelzconques, sinon du gré et consentement dudict s^r de la Douze, ses procureurs et fermiers, ne pareillement attempter à sa personne, famille, receveurs et fermiers, lesquels à ceste (fin) nous avons prins et mis, pre-nons et mettons en notre protection et sauvegarde speciale. En signe de la quelle nous avons au dit s^r de la Douze promis de faire mettre et apposer sur les principales portes de ses dites maisons, ou tel autre lieu éminent que bon luy semblera, nos panonceaux, armoiries et bastons royaux. A ce que aucun ne prétende cause d'ignorance. Et ou aucuns seroyent si temeraires et outrecuydez que de contrevenir à nostre dite presente sauvegarde, nous voulons que par le premier des prevostz de nos tres chers cousins les maréchaux de France, il en soit fait telle et si prompte pugnition quelle serve d'exemple à ung chacun. En tesmoing

de quoy nous avons signé la présente de nostre main et a icelle faict apposer le scel de nos armes, car tel est nostre plaisir.

Donné à St Quentin le IX^{me} jour de décembre 1590.

HENRY.

Par le Roy,

NOTIER.

Pour copie conforme :

M^{ls} D'ABZAC DE LA DOUZE.

LETTRES AU MARÉCHAL DE BIRON (1)

écrites par ses cousins

MM. DE GONTAUT DE SALIGNAC et DE SAINT-GENIEZ.

I

(1575) *Lettre de Jean de Gontaut-Salignac concernant la capture du capitaine Polverel et le pillage de Salignac.*

Monsieur,

Monsieur de Biron, chevalier de l'Ordre du Roy, capitaine de cent hommes d'armes, conseiller en son conseil privé et grand maistre de l'artillerie de France.

Monsieur, Pour respondre à celle qu'il vous a pleu m'escripre par M. de Flaujat (2) touchant la prinse du capitaine Polverel et son frère (3), je vous proumes que la dicte prinse fust faicte quatre jours avant que j'en seusse rien, et en fus marry ; et le suis maintenant davantage, voyant la faveur que vous leur pourtés ; et si mes enfens fussent esté seulz à la prinse pour le désir que j'ay de satisfaire à vous voulantés, j'eusse uzé de droict de père. Mon ayné vous en escript que sera cause ne vous en

(1) Armand de Gontaut, baron de Biron, grand maître de l'artillerie en 1570, maréchal de France, tué au siège d'Eprenay en 1592. Quand en 1581 Henri III le fit chevalier du Saint-Esprit, il se contenta d'apporter cinq ou six titres fort anciens devant le roi et le commissaire, et dit en les présentant : « Sire, voicy icy ma nobloisse comprinse, — puis mettant la main sur son épée il ajouta : — mais, Sire, la voicy encore mieulx. »

(2) Le savant annotateur de l'Arde n'a pu identifier ce personnage, qui pouvait être un Durfort seigneur de Flaujac en Quercy, ou un Touchebœuf seigneur de Flaugéac en Sarladais.

(3) La famille Polverel existait encore en Sarladais au xviii^e siècle.

tiendray plus long propos. Au reste, Monsieur, je vous diray que si mes voisins ussent tenu tant peu soy de compte de la sainte garde que Monsieur le Maréchal de Monluc m'avoit envoyée par Monsieur de Floyrac, mes enfens, luy, les aultres qu'ilz ont esté contrainctz de tenir dans mon bourg pour la tuiysion d'ice'luy et de mes aultres pources bonnes gens, nous ne fussions en esté peiné. Mais comme en dessaing de ceste sauvegarde, ils ont tant ruyné ma pource terre par piliaiges, emprisonnement et feu, que c'est une pitié, de le scavoir, qu'estoit la cause que si instement je vous prioys, par mes precedentes, me faire envoyer une lettre de mon dict sieur Mareschal à ceux qui commandent à Sarlat et aux fortz d'icy autour, ou bien quelqu'ung des vostres, affin que sur l'asseurance qu'il peust prendre, veulx j'eusse osté de ce lieu tous ceulx qui auroyent envye de faire la guerre : ce que j'ay toujours désiré et désire encore. Il ne faut que vous souyes en peine pour la sauvegarde, qu'il vous pleust m'envoyer, vous assurant que je ne m'en suis aydé, ny personne ne l'a jamais veue, voyant le peu de conte qu'on avoyt faict de la précédente. Je atens le retour de Monsieur de Veyrières (1), par lequel je escripvis anplement ce que m'en senbloit. Ce sera l'endroit où presanteray à vous bonnes gens mes très humbles recoumandations priant le créateur,

Monsieur,

en parfaite sanité, vous donne très longue et heureuze vye. De Salaignac ce XV^e martz 1575.

Votre très humble cousin et serviteur

DE BIRON (2).

II

(1578) *Lettre d'Armand de Gontaut sollicitant la mise en liberté de Meynier, médecin de Sarlat.*

Monsieur,

Monsieur de Biron, capp^{ne} de cent homes d'armes des Ordonnances du Roy et Grand maistre de l'artillerye de France. — A Biron.

Monsieur, Je viens tout presentement d'estre adverty que quelques ungs de Sarlat, ont prins ung medecin dans le bourg de Beynac, où il fesoyt sa

(1) François de Veyrières, seigneur de Saint-Germain et Campagnac en Quercy, beau-frère d'Annet de Comarque, seigneur de Pechgaudou. Il fut chef de bandes de protestants.

(2) Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, chevalier des ordres du roi, gouverneur du Périgord, ambassadeur à Constantinople où il mourut en 1610.

residence, qui estoit dans Sarlat, et qui nous reste en luy seul en ce pays, qui me faict vous supplier très-humblement, Monsieur, que par vostre moyen je puyse sortir; parceque c'estoit luy qui me vouloit faire la dieble; et (il) n'en y a point peust-estre en toute la Guyene un pareil. Il se nomme Meynier. (Ce seroit) une perte irréparable pour tout le pays. Monsieur le mareschal de Monluc l'avoit mis sous la protection du Roy. Mays vous diriyés que vostre petit fournais de vippères ne recognoyssoit personne.

Vous suppliant bien humblement derechef luy voulloyr, à ma comtemplation, estre agréable, ce qui vous sera fort facile, s'il vous plaist avoyr ung commandement exprès dud. seigneur mareschal, adressant à Puy-martin (1), gouverneur de la place, au capitaine Solvignac (2), et quonsuls d'icelle; et me voulloyr tant faire de grace que quelqu'un des vostres passast par icy, pour leur aller faire le quommandement. Il n'est homme de guerre ni entrepreneur; bien est-il de la religion, se meslant simplement de son art et vocation.

S'il vous plaist, Monsieur, que celuy qui yra leur dye (dise) troys mots de grosses dents, je m'asseure qu'ilz le rendront. Et sy je ne m'estois dedyé de longue main à vous faire service, je vous en feroys a present plus ample œffre, me remettant (?) en cest endroit bien humblement à voz bonnes graces, priant le créateur vous donner,

Monsieur, en parfaicte sancté heureuse et longue vie. De Badeffou (3) ce xx^{me} de avril 1578.

Vostre plus humble et plus obeyssant cousin à vostre service.

SAINT GENIEZ (4).

(P. S.) Monsieur, S'il vous playsoit, en attendant que la despesche de monsieur le Mareschal vinst, voulloyr envoyer deux de vos lettres, l'une adressant à Puymartin et l'autre aux quonsuls de lad. ville, je les envoy-

(1) Raymond de Saint-Clar, chevalier, seigneur de Puymartin, chevalier de l'Ordre, époux de Louise d'Hautefort. Il avait contribué en 1563 à la défense de Sarlat. En 1577, son fils Renaud de Saint-Clar, appelé aussi le capitaine Puymartin, commandait la garnison catholique de Domme.

(2) Solvignac est une forme ancienne de Solminihac. Plusieurs membres de cette famille, ayant pris part à la défense de Sarlat et du Sarladais, à cette époque troublée, il est difficile d'identifier ce personnage qui fut gouverneur de Domme.

(3) Badeffou, forme ancienne de Badefol, baronnie des Contaut, sur les bords de la Dordogne près de La Linde.

(4) Armand de Contaut, baron de Badefol, seigneur de Saint-Geniez, chevalier de l'Ordre, sénéchal de Béarn en 1564, gouverneur de Navarre en 1584, mort vers 1594. Il avait épousé Jeanne de Foix.

roys à sa femme. Ce qui me faist telle haste, Monsieur, c'est qu'il est entre les mains des plus grans ennemys qu'il ayt en ce monde ; et si cela a lyeu, il est impossible que ceux de la Religion ne montent à cheval, car ils ne scauroient à quoy s'astreindre (1).

Pour copie conforme :

C^{te} DE SAINT-SAUD.



INVENTAIRE

DU CHATEAU DE PUYGUILHEM

(1766).

A la suite du décès, arrivé au château de Puyguilhem, en juillet 1766, de Pierre-Louis Chapt de Rastignac, comte de Puyguilhem, un inventaire (2) de ses meubles fut dressé (3) au mois d'octobre suivant, à la requête de ses trois enfants, « très haut et très puissant seigneur messire Jacques-Gabriel Chapt de Rastignac, comte de Rastignac, baron de Luzech, première baronnie du Quercy, s^{er} de Combebonnet, Clermont dessous, Villars, Milhac, l'Encontrade de Champagnac, Firbeix et autres places, enseigne des gendarmes-Dauphin, mestre de camp de cavalerie et chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis ; très haut et très puissant s^{er} Gabriel Chapt de Rastignac, chevalier de Puyguilhem, mousquetaire de la 1^{re} compagnie, et très haute et puissante d^{lle} Jeanne-Charlotte Chapt de Rastignac, d^{lle} de Puyguilhem », en présence de Joseph de Lestrade de Bouilhem, chevalier, s^{er} de la Trémouille.

Dans la grande salle à manger du château de Puyguilhem citons 6 pièces de tapisserie d'Aubusson en verdure, dont 3 fort usées ; dans la chambre, appelée chambre boisée, au bas de la tour, un sofa garni

(1) Ces lettres originales sont conservées aux archives du séminaire d'Auch sous les cotes 4246 et 4251.

(2) La minute comprend 119 feuillets.

(3) Par Pindray, notaire, à Saint-Front-la-Rivière.

de damas des Indes et dans le milieu d'une étoffe à fleurs, un lit garni de même. Le ciel, dossier et tour de lit d'étoffe en soie avec fleurs d'or et d'argent, 6 portraits de famille et 8 petits tableaux à cadres dorés, une carte de France.

La salle de compagnie est parquetée, plafonnée et boisée en entier à l'exception de la place qu'occupent 6 tableaux encastrés, représentant l'histoire de Méléagre et Atalante et 3 autres petits tableaux de paysage ; au-dessus de la cheminée qui est en marbre, il y a une glace à cadre doré de 4 pieds $1/2$ de haut ; en face une autre glace de 3 p. sur $5\ 1/2$, surmontée d'un fronton en bois sculpté et doré, fauteuils à l'ancienne mode de tapisserie à gros points.

Le petit salon à manger est tendu de 4 pièces de tapisserie à personnages.

Une salle vernie en bleu contient 2 tables couvertes de tapis d'Aubusson sur l'une desquelles se trouve une bourse de velours brodé d'or renfermant 91 jetons d'argent, dont partie aux armes de la maison de Rastignac.

Dans l'office, le notaire rencontre l'argenterie : « une écuelle, une huilière, une paire de mouchettes, un sucrier, 2 petits flambeaux, autre paire de mouchettes sans porte mouchettes, 4 cuillers à ragout, 27 couverts, 12 cuillers à café, une ancienne cuiller, une cafetière, le tout d'argent du poids de 20 livres ; 11 couteaux à manche d'argent, une paire de girandoles d'argent aché », 7 plats et 52 assiettes de faïence, 4 tasses à café en porcelaine, 3 saliers et 3 huiliers de cristal.

Une armoire placée dans la chambre dite de la Cabane renferme « une livre d'étain, un calice d'argent, une seringue d'étain fin avec sa boîte de cuir, 4 boîtes à toilette, une couverture de toilette en velours cramoisi, des rideaux de lit en pequin ou satin des Indes en velours cramoisi avec son impériale contenant les petits et grands pentes, dossier, bonnes grâces et 3 soubastements. »

Dans la chambre placée au-dessus de la salle de compagnie « la cheminée est à l'antique en sculptures en pierres et à personnages assez en bon état » ; elle est garnie de 3 tapisseries, l'une à personnages, les 2 autres à rames. La salle placée au-dessus du petit salon à manger est boisée et vernie en jaune, à l'exception de la place qu'occupent 5 tableaux et 4 pièces de tapisserie d'Aubusson à rames et verdure où sont les armes de la maison de Rastignac ; à signaler dans cette salle, une pendule à répétition, une table à écrire avec une grande écritoire fermant à clef garnie de sa botte et sablier, une petite clochette de composition.

Tapisseries à personnages dans la pièce haute dite de la Tour, 3 tapisseries d'Aubusson à personnages dans une autre chambre.

Une armoire à quatre portes placée dans une petite pièce renferme les

titres et papiers⁽¹⁾ de la maison et terre de Puyguilhem : notons parmi ceux décrits par le notaire, le contrat de mariage du défunt avec Suzanne-Anne Dulaux d'Allemands du 27 mars 1734 (Saunier n°); le testament de cette dernière du 3 septembre 1754 (Pindrai); celui de Jacques-Gabriel Chapt de Rastignac comte dud. lieu, baron de Luzech, s^r de Clermont, Combebonnet et Sarrazac, du 28 octobre 1738 (Combe); celui de Françoise Chapt de Rastignac, marquise de Laxion, de Puyguilhem, Villars, Milhac, Firbeix, Montchapeix et la Glandie, du 28 janvier 1748 (Grandcoing); les hommages rendus au roi par Jacques-François Chapt de Rastignac en 1710, des terres de Puyguilhem et Firbeix, hommages pour les mêmes terres rendus par le défunt en 1764, de Rastignac, Clermont dessous. Contrat de mariage de Charles Chapt de Rastignac et de la d^{lle} de Prugues (1687); une procédure et procès-verbal du 10 juillet 1652 à l'occasion du pillage, brullement et enlèvement des papiers du present chateau; testament de Marie de Roquart, épouse du marquis de Laxion du 19 mars 1704 (Besse); inventaire fait au château de Coupiat après le décès de Jacques-André Chapt de Rastignac, s^r desd. lieux, Firbeix et autres places, époux de Anne du Barry, du 5 décembre 1699 (du Gadonneix); cession de la justice de Coupiat par la dame de Puyguilhem à la marquise d'Aubusson du 12 mars 1720 (Grandcoing); partage des terres de la Marthonnie et Puyguilhem, entre Gaston, Jacques, Henry et Geoffroy de la Marthonnie du 15 septembre 1571 (Pailhet); vente par M. de Marquessac au marquis de Laxion de Puyguilhem de la justice de L'Encontrade de Champagnac du 13 avril 1714 (Labrousse); contrat de mariage d'Armand de la Marthonnie⁽²⁾ s^r de Puyguilhem, et de Marie de Roquart du 22 novembre 1666 (Fredurens); contrat de mariage de Jacques-François Chapt de Rastignac, chevalier, s^r de Laxion, Puyguilhem, Villars et Milhac, avec Françoise Chapt de Rastignac, d^{lle} de Firbeix du 9 avril 1709 (Andrieu); vente par le s^r de Rostignac de Saunat père et fils, à la marquise de Laxion, de la terre de Monchapeix du 19 janvier 1743 (Lacongerie); un terrier de Puyguilhem fait en 1573 par Delapierre notaire.

La bibliothèque renferme 64 volumes de piété et 41 ouvrages d'histoire ou généalogie : Mezeray, Le Ragois, Varillas, le P. Anselme, etc.

Dans deux bourses se trouve une somme de 4,786 livres 4 sols; les frais funéraires, services et aumônes se sont élevés à 600 livres.

(1) La description de ces titres occupe 40 feuillets.

(2) Nous avons retrouvé dans les minutes de la même étude l'inventaire dressé le 2 août 1680, après le décès d'Armand de la Marthonnie. Ce document fait connaître que les désastres causés par l'incendie de 1652 n'avaient pas encore été réparés, et que le château était en grande partie inhabitable; il ne renfermait qu'un très petit nombre d'objets mobiliers sans intérêt.

A la suite inventaire des meubles du château de Firbeix, visite de la halle de Villars et des « fournaux où sont les fours bannaux » de ce bourg.

Le 7 décembre, jour de la clôture, M. de Puyguilhem évalue à 42,000 livres la valeur des meubles et cheptels inventoriés.

Roger DROUAULT.

V A R I A .

DOSSIER PÉRIGOURDIN

ACHETÉ A LA LIBRAIRIE A. VOISIN, DE PARIS.

1. — 9 Mai 1529. — Bulle du pape Clément VII et provision en forme du prieuré de la bienheureuse Marie de Buxière-Badil, de l'ordre de Saint-Benoît au diocèse de Limoges, en faveur de Martial de Colonges, clerc du diocèse de Périgueux, au lieu de Jean Helies de Colonges clerc. (Pièce sur parchemin).

2. — 4 des Ides de Septembre 1655. — Bulle du pape Alexandre VII en faveur de Gilbert Cuissot, prêtre du diocèse de Bourges, pour le prieuré de Buxière-Badil et ses annexes, au lieu de Claude de Blampignon, clerc. (Pièce sur parchemin).

3. — 10 Février 1582. — Commandement de Henry, roi de France et de Pologne, à M^e Jacques Le Roy, trésorier de son épargne, de payer comptant sur les deniers de son épargne à son cher et bien aimé Jacques de la Forge, chevaucheur ordinaire de son écurie, la somme de sept vingt dix écus qui lui est due, assignée sur la recette de Poitiers, pour un voyage qu'il a fait en poste vers les s^{rs} de Bellière et de Villeroy étant lors à Coutras et au Flaiz en Périgord pour porter des lettres concernant ses affaires ; daté de Paris le 10 février 1585 et de son règne le huitième. (Pièce sur parchemin).

4. — 5 Octobre 1629. — Procuration donnée, pardevant Simon Boucher, n^o r^{al} et garde note héréditaire des prevoté et chatellenie royales de Samois, Fontaine le Mouceau et leurs deppendances aux baillages de Melun et Moret, par noble Jacques Bourzac, s^r de la Soulle, dem^t en la ville de Limel en Périgord à noble Gérauld de Gat, s^r de Lavelle, dem^t en la ville de Sarlat

aud. pais de Perigord, en vue de l'achat d'une charge de gentilhomme servant de la Reine. (Pièce sur papier).

5. — 22 Février 1722. — Brevet de bachelier donné à Maître Jean Chrétien de Macheco, sous-diacre du diocèse de Langres, par les doyen et maîtres professeurs de la Sacrée congrégation de Sorbonne. (Pièce sur parchemin).

6. — 2 Septembre 1726. — Brevet de doctorat en la faculté de Sorbonne délivré à maître Jean Chrétien de Macheco prêtre du diocèse de Langres. (Pièce sur parchemin).

7. — 25 Décembre 1731. — Don par le roy au s^r Jean Chrétien de Macheco de Prémieux, prêtre et vicaire général de l'archevesché de Sens, de l'évêché de Périgueux vacant par le décès du s^r d'Argouges, dernier titulaire à la charge de quatre mille livres de pensions annuelles et viagères que S. M. veut être dorénavant payées sur les fruits et revenus dud. évêché savoir : mille livres au s^r Louis de Murat de Montfort, clerc tonsuré du diocèse de Clermont, mille livres au s^r Parey de Cuillé, diacre et bachelier de Sorbonne, huit cents livres au s^r Pierre-Paul Denise, prêtre du diocèse de Paris, huit cents livres au sieur le Gay, prêtre et curé de Chateaufort et quatre cents livres au s^r de la Tude du diocèse de lesd. pensions franchises et quittes de toutes charges et payables tant par led. s^r de Macheco de Prémieux que par ses successeurs. (Pièce sur parchemin).

8. — 23 Janvier 1732. — Don par le roy au s^r Jean Chrétien de Macheco de Prémieux, évêque désigné de Périgueux, des fruits et revenus de l'évêché de cette ville, depuis le jour qu'il a vaqué jusqu'à celui de sa prise de possession, sauf distraction du tiers, par le s^r Marchal, économe général, destiné pour les nouveaux convertis et fixé par année à la somme de cinq mille livres. (Pièce sur parchemin).

9. — 1^{er} Février 1732. — Acte par lequel maîtres D. Pierre de Mèredieu, Jacob Coignet et messire Dejean, prêtres chanoines prébendés au nom du chapitre de l'église cathédrale des Saint-Etienne et Saint-Front de Périgueux, transfèrent à Illustrissime et Reverendissime seigneur J. C. de Macheco, évêque désigné pour le diocèse de Périgueux, de l'administration, etc., de ce diocèse qui incombait aud. chapitre par suite du décès d'Illustrissime et Révérendissime seigneur D. Michel-Pierre d'Argouges, dernier titulaire.

Acte muni du sceau du chapitre et insinué à Périgueux le 1^{er} février 1732 au greffe des insinuations ecclésiastiques du présent diocèse. (Pièce sur parchemin).

10. — 1^{er} Juin 1732. — Lettres du roy à ses amés et féaux les gens de ses comptes, leur faisant connaître qu'ayant nommé le s^r Jean Chrétien

de Macheco de Premeaux à l'évesché de Périgueux, il en a obtenu les bulles et provisions apostoliques de notre Saint-Père le Pape et lui a fait don par ces présentes, signées de sa main, de tous les fruits et revenus dud. évesché échus et à échoir, depuis le jour qu'il a vaqué jusqu'à ce qu'il en ait pris possession. Après l'enregistrement en note : Chambre des comptes du serment de fidélité qu'il a presté entre ses mains.

Lettres enregistrées en la Chambre des comptes le quatre juillet mil sept cent trente-deux. (Pièce sur parchemin).

11. — 10 Juillet 1732. — Lettres des gens des comptes du roy aux juge royal de Périgueux, procureur du roy, receveur du domaine au dit lieu, les informant que M^{re} Jean Chrestien de Macheco de Prémcaux, eveque de Périgueux, a presté entre les mains du roy les foy et serment de fidélité qu'il lui devait pour raison et à cause de la temporalité dud. évesché et en conséquence enjoignant chacun d'eux de remettre entre les mains dud. évêque les fruits et revenus du temporel dudit évêché à commencer du jour de la présentation qu'il leur fera de ces présentes. (Pièce sur parchemin).

Pour extrait :

F. DE BELLUSSIÈRE.

NÉCROLOGIE.

M. LÉON LAFOSSE.

Le 29 décembre 1896 est décédé à Bergerac, dans la soixante-dixième année de son âge, notre confrère M. Barthélemy-Léon Lafosse, qui occupa durant quarante ans, dans cette ville, les délicates fonctions de greffier en chef du tribunal civil.

D'un caractère loyal, droit, intègre, M. Lafosse eut toutes les vertus de son état et, nous inspirant des paroles que M^e Morand, avocat, a prononcées sur la tombe du regretté défunt, nous pourrions résumer sa vie en deux grands traits qui la caractérisent. Notre confrère a vécu à la lumière de la saine raison et des principes de la foi chrétienne. Qu'on ne s'étonne point ensuite si M. Lafosse fut l'homme du devoir, le travailleur constant, le modèle d'assiduité, d'exactitude.

D'un abord un peu froid pour ceux qui ne le voyaient qu'en passant, il se laissait aller dans l'intimité à une aimable gaité toujours émaillée de

finies et gauloises réparties dont ses amis garderont longtemps le meilleur souvenir.

M. Lafosse a été unanimement regretté à Bergerac et la presse locale, sans distinction de parti, s'est associée à la douleur de la famille.

Notre confrère laisse deux fils dont l'un continue au greffe les traditions de son respectable père, et l'autre, bâtonnier de l'ordre des avocats, est aussi distingué par son talent et son esprit que par l'élévation et la générosité de ses sentiments.

La Société archéologique prie MM. Jules et Edmond Lafosse de recevoir l'expression de sa douloureuse sympathie.

J. R. M.

Trois planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente l'Eglise de La Monzie-Montastruc ; — la 2^e, le Plan approximatif de la dite église ; — et la 3^e un Fac-simile d'une impression de Jean Texier, imprimeur à Périgueux.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

SEANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 4 Février 1897.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi, dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le chanoine Brugière, Antony Délugin, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le docteur Ladevi-Roche, Lespinas, Jules Mandin, de Roumejoux et Villepelet.

M. le marquis de Fayolle se fait excuser de ne pas assister à la séance.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce deux nouvelles pertes pour la Société qui est bien éprouvée depuis quelque temps, la mort de M. Léon du Pavillon et celle de M. Larguérie.

« M. du Pavillon, nous dit-il, était une des personnes les plus en vue de la société périgourdine; il était membre de toutes les associations où ses aptitudes et ses goûts le portaient, et dans presque toutes il avait pris un rang éminent. D'autres, très éloquemment et avec vérité, ont retracé la vie et les actions de cet homme de bien, mieux que nous ne saurions le faire; aussi nous n'insistons pas pour ne pas répéter ce qui a été si bien dit.

» M. du Pavillon, s'il ne prenait pas une part active à nos

travaux, lisait le *Bulletin* avec assiduité ; il nous signalait les découvertes ou les faits qu'il croyait devoir nous intéresser, et souvent il nous donnait des indications sur des monuments qu'il avait vus dans sa jeunesse, disparus ou modifiés depuis. — Nous lui consacrerons une notice plus étendue que M. de Fayolle s'est chargé de préparer.

» M. Larguérie était un des plus anciens membres de la Société, et dans les rares occasions que nous avons eues, autrefois, de le voir, il a toujours manifesté le regret de ne pas prendre part à nos réunions ; nous ne savons pourquoi, mais M. Larguérie était très modeste et n'osait pas. Depuis longtemps il s'était retiré du monde, fatigué, malade, et peut-être un peu misanthrope. M. Sarlandie a bien voulu se charger de nous envoyer quelques mots sur M. Larguérie. »

L'assemblée exprime de sympathiques regrets.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant du mois dernier les ouvrages suivants :

Le Bulletin de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique, 4^e série des Annales, 2^e partie, tome XXVIII, in-8°, Anvers, imprimerie veuve de Backer, 1896 ;

Le Journal des Savants, cahiers de novembre et de décembre 1896, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

La Revue Archéologique, troisième série, tome XXIX, novembre-décembre 1896, in-8° (abonnement), Paris, Ernest Leroux, éditeur, contenant des mémoires de deux de nos correspondants, *Les druides et le druidisme. Leur rôle en Gaule*, par M. Alexandre Bertrand, et la suite du mémoire sur la *Paléographie des inscriptions latines, du III^e siècle à la fin du VII^e*, par M. Edmond Le Blant ;

La Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, tome LVII, cinquième livraison, septembre-octobre 1896, in-8°, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils ;

La Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, du 7 au 10 avril 1896, 20^e session, ouvrage orné de 48 planches, un gros volume in-8°, broché, Paris, typographie de Plon,

Nourrit et C^{ie}, 1896, contenant, page 367, un mémoire de M. Etienne Parrocel, sur *La statue de Belzunce*, évêque de Marseille, œuvre de Ramus, en bronze, érigée à Marseille en août 1852, sur le cours Saint-Louis ;

Les Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles lettres de Caen, un volume broché in-8°, Caen, Henri Delesques, imprimeur, 1896 ;

Le Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, tome XI, n° 158, deuxième trimestre de 1896, in-8°, Orléans, Herluison, libraire-éditeur, et Paris, Lechevalier, libraire-éditeur ;

Le Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, tome XXI, 3^e fascicule, in-8°, Cahors, imprimerie Laytou, 1896, contenant, p. 151, un passage du *Livre de main des Du Pouget* qui nous touche :

« Le pays de Périgord feust tempesté en l'année précédante 1594, par trois foyz, tant bled, vin que chataignies, de sorte que les povres habitantz dud. pays, du moins la plus grande part, feurent contraintz aller mandier ès aultres pays, mesmes au pays de Quercy, que feust cause qu'en l'année 1595 le bled froment se vandit sing à six livres la carte, tant pour la pénurie et indigence dud. Périgord que voiture fréquente que se faysoit dud. bled de Cahors aud. Périgord, et toutes aultres denrées à l'équipolant dud. froment, ormis le vin qui demeura au prix commun, ne se vendant que 6 deniers la pauque le meilleur » ;

Le Bulletin trimestriel de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 1894-1895, II^e série, tome 24^e, 1^{re}-4^e livraisons, quatre fascicules in-8°, Pau, veuve Léon Ribaut, libraire, 1895 ;

Le Bulletin de la Société archéologique du midi de la France, série in-8°, n° 17, séances du 26 novembre 1895 au 17 mars 1896 inclus, Toulouse, Edouard Privat, libraire-éditeur, 1896, renfermant, page 30, une communication de M. Joseph de Malafosse sur *Les églises à coupes d'Aquitaine d'après trois récents articles*, de MM. A. Saint-Paul, Berthélé et Brutails ;

La Revue des langues romanes, quatrième série, tome X, n° 1, janvier 1897, in-8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire éditeur ;

Le Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de

statistique de la Drôme, année 1897 (janvier), 120^e livraison, in-8°, Valence, imprimerie de Jules Céas et fils ;

De M. le Maire de la ville de Bordeaux, le tome 1^{er} de l'*Inventaire sommaire des registres de la jurade de Bordeaux*, 1520-1783, publié et annoté par Dast Le Vacher de Boisville, secrétaire-général de la Société des Archives historiques de la Gironde, un gros volume broché in-4°, sur papier de fil, Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1896 ;

De M. Charles Aublant, la thèse pour le doctorat en médecine de son oncle maternel P. S. Charles Banaston, né à Siorac (Dordogne), qui contient des *Etudes sur quelques points de l'histoire de l'albuminurie*, brochure in-4°, Paris, Rignoux, imprimeur de la Faculté de médecine, 1853 ;

De M. Dujarric-Descombes, le n° de *La Géographie*, du 24 décembre 1896, contenant, page 149, son article bibliographique sur l'ouvrage de M. le docteur Baurac, *La Cochinchine et ses habitants*, et le n° du *Journal de la Dordogne*, du 29 janvier 1897, contenant son article sur le tome VI des *Jurades de Bergerac*, publié par M. Charrier ;

De M. Gabriel Lafon, sa brochure sur la *Découverte des terres kaoliniques de Tayac-les-Eyzies*, in-8°, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1896 ;

De M. de Roumejoux, trois de ses brochures, *L'ornementation aux époques mérovingienne et carlovingienne*, extrait du compte-rendu du LXI^e Congrès archéologique de France, tenu en 1894 à Saintes et à La Rochelle, petit in-8°, avec quatre planches, Caen, imprimerie Delesques ; *Le château du Claud*, in-8°, avec deux planches, et la *Neuvième excursion archéologique*, in-8°, avec deux planches, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne ;

De M. le docteur Ladevi-Roche, un exemplaire du journal illustré qu'il vient de publier au profit des pauvres, *Périgueux, 1897*, avec d'élégants dessins de M. Marcel de Fonrémis, grand in-4° de 8 pages, Bordeaux, imprimerie Demachy, Pech et C^{ie}.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay nous envoie sa *Revue des autographes*,

de janvier 1897, dans laquelle figurent quelques pièces émanées de Périgourdins :

1° Un document, daté du camp de Blangy-l'Abbaye-en-Artois (Pas-de-Calais), 1596, qui est un ordre du maréchal de Gontaut-Biron, grand-amiral de France, de procéder aux montres et revues de la province de Bourgogne, dont il était gouverneur, et spécialement à celle de Claude de Saint-Thion, prévôt des maréchaux au comté d'Auxerre. (Biron, chargé de défendre la Picardie, ravagea trois fois l'Artois, alors aux Espagnols, du 1^{er} septembre au 13 octobre 1596 ; cette pièce prouve qu'on attaqua Arras à la fin de 1596, comme en mars 1597) ;

2° Une lettre du roi Henri III à M. de Saint-Goart, son ambassadeur à Rome, datée de Paris, le 10 mars 1585. Il le prie de faire approuver par le pape la résignation que Geoffroy de La Marthonnye fait de son prieuré de Saint-Etienne du Pérat au diocèse de Périgueux, en faveur de Hélye Patris ;

Et 3° une lettre du diplomate Charles-Maurice, prince de Talleyrand, datée de Paris le 20 août 1814. Il lui adresse copie d'une lettre du cardinal Consalvi qui réclame le rétablissement d'une pension accordée par Louis XVI à Piccolomini qui avait apporté le chapeau de cardinal à l'archevêque de Sens.

M. Charles AUBLANT offre à nos archives un fragment de registre d'un marchand de cuirs, du commencement de ce siècle, contenant des livraisons de peaux aux cordonniers de Saint-Victor, Villeloureix, Ribérac, etc., et une expédition sur parchemin un peu mutilée de la vente de la justice et seigneurie de Saint-Paul-la-Roche en Périgord pour la somme de 18,300 livres, par Jean de Saint-Fief, écuyer, seigneur baron de Saint-Paul et de Puy-d'Aougst, demeurant en la paroisse de Saint-Cyr en Poitou, à Pierre Expert, écuyer, seigneur de la Vallade, demeurant au château de la Vallade, paroisse de la Vallade. L'acte est passé à Limoges, chez le notaire Debeaubreuil, le 21 août 1651.

L'assemblée le remercie.

M. le professeur E. Révillout, conservateur au Musée

national du Louvre, à Paris, nous informe qu'il se rendra, en octobre prochain, en mission officielle du Gouvernement français, en Egypte, Haute-Egypte et Nubie, en remontant le Nil par bateau spécial jusqu'à Wady-Halfa (2^e cataracte), afin de prendre des moulages d'anciennes inscriptions, de faire des fouilles pour en découvrir de nouvelles, ainsi que pour l'étude des anciens monuments.

Par faveur spéciale, afin de faciliter l'étude et la connaissance de l'ancienne civilisation égyptienne, les savants et les personnes s'intéressant à l'étude de l'antiquité pourront être autorisés à suivre la mission avec l'assentiment de M. le professeur Révillout et profiteront d'une occasion unique pour faire cet admirable voyage.

M. Révillout, ne voulant et ne pouvant s'occuper que de la direction scientifique de la mission, a chargé M. Maurice Junot de l'organisation matérielle du voyage : c'est par conséquent à celui-ci que les personnes qui voudraient l'entreprendre doivent s'adresser pour avoir tous renseignements d'abord, puis pour adhérer s'il y a lieu.

MM. Joseph DURIEUX et l'abbé GROS, élus membres titulaires dans la dernière réunion, adressent leurs remerciements à la Société.

M. le docteur FARGE, de Salignac, écrit à M. LE PRÉSIDENT pour préciser une date qui n'était pas connue de M. Jouanel. « Il croit pouvoir affirmer que l'avocat Loys fut mis en réclusion par ordre du Comité de Salut public de Sarlat, non dans les premiers mois de 1794, mais le 13 novembre 1793, et que sa détention se prolongea jusqu'au 5 janvier suivant (1794). »

M. LE PRÉSIDENT nous apprend ensuite que notre confrère M. Lafon, « toujours à l'affût des découvertes qui se font à Terrasson ou dans les environs, toujours prêt à nous signaler les objets ou les monuments qui peuvent intéresser la Société archéologique, l'a prévenu de la découverte qui a été faite au lieu de Gaubert, à deux kilomètres de Terrasson,

sur la route de Condat. Nous nous sommes empressé de nous rendre à son appel, poursuit il, et, en effet, nous avons trouvé dans un champ appartenant à M. Rosier une mosaïque gallo-romaine qui mesure cinq mètres environ de côté ; elle est d'une conservation absolue, multicolore, à fond jaunâtre. Les dessins sont bordés de noir bleuâtre et colorés en rouge et jaune brun. Un panneau central de 1^m28 sur 0^m80 représente deux biches s'abreuvent à une pièce d'eau ; un cerf couché les regarde ; derrière lui, une cascade tombant d'un rocher alimente ce lac ; au premier moment, nous n'avons pas pu nous rendre compte de ce qu'était cet amalgame de cubes bleus, verts et blancs, formant comme des raies courbes derrière le cerf ; ce n'est qu'à la réflexion que nous avons reconnu que c'était une cascade. Ce tableau qui manque d'arbres, est d'une grande finesse d'exécution, formé de cubes de couleur de dimensions différentes, qui ont permis aux mosaïstes de donner aux tons une dégradation très étudiée et de mettre en relief les membres exactement dessinés des trois animaux du sujet. Des demi-cercles compliqués encadrent ce tableau ; lui-même est bordé de grands losanges au milieu desquels est un quatre-feuilles allongé ; enfin une série d'encadrements de 0^m51 centimètres sur 0^m53 entoure la mosaïque de motifs variés ; aucun, croyons-nous, n'est semblable : fleurons, quatre-feuilles, cœurs réunis à leur partie inférieure, beau vase à deux anses, des boucliers échancrés de la forme *pelta*, des cercles concentriques, des imbrications, une petite figure humaine dans une sorte de petit cadre, etc. Une torsade pourtourne l'ensemble de cette œuvre jusqu'à présent intacte. On se demande comment elle a pu arriver si complète jusqu'à nous, n'étant qu'à environ soixante-dix centimètres de profondeur, dans un sol qui certainement a été cultivé de tout temps. Le propriétaire a trouvé tout autour de cette mosaïque des fondations de murailles qui se dirigent dans tous les sens et formaient l'ensemble de la villa ».

L'assemblée exprime le vœu que cette mosaïque en si bon état soit conservée.

Au sujet des *Vierges noires*, dont il a été question dans l'une de nos dernières séances, M. DUJARRIC-DESCOMBES nous apporte l'explication qu'il en trouve dans le *Magasin pittoresque*, année 1835, page 341.

Ce serait à la suite des invasions des Sarrasins et des croisades que beaucoup de statues d'Isis antiques se seraient répandues en France ; on en faisait don aux églises, où on les appelait *Vierges noires*.

La statue de la vierge du Puy-de-Dôme, qui fut brisée pendant la Révolution, n'aurait été autre chose qu'une Isis de basalte tenant son fils Horus sur ses genoux.

M. le docteur LADEVI-ROCHE dit qu'il lui paraît impossible de voir dans ces figures des statues d'Isis : ce sont tout simplement, suivant lui, des vierges en bois qui ont noirci, entourées de lumières fumeuses.

M. le chanoine BRUGIÈRE veut bien nous en donner une explication plutôt liturgique qu'archéologique : il pense que les artistes ont voulu réaliser le passage des Ecritures : « *Nigra sum.* »

« Il y a des statues de la Vierge que le temps, l'intempérie, la fumée, etc., ont noircies ; mais il y en a d'autres, même très anciennes, qui ont été noircies à dessein. Quel en a été le motif ? Nous croyons que les artistes ont voulu en cela rappeler ce passage du Cantique des Cantiques :

Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem, sicut tabernaculum Cedar, sicut pelles Salomonis. — Nolite me considerare quod fusca sum, quia decoloravit me sol. (Cant. des Cant. ch. I, v. 4 et 5.)

« Ces paroles qui s'appliquent principalement, et dans un sens mystique, à l'union de J.-C. avec son Eglise, sont aussi dans nos livres liturgiques (1) et dans les commentaires de l'Ecriture, appliquées à la sainte Vierge.

» On lit dans Corneille de La Pierre (2) :

• B. Virgo quoad colorem fuit fusca et subnigra, quales sunt Ægyptii et

(1) III^e antienne de vêpres et III^e antienne de laudes dans l'office de la Sainte-Vierge.

(2) Corneille de La Pierre, jésuite (1556+1637). Ses commentaires sur la Sainte Ecriture ont fourni 26 volumes in-4^o à l'éditeur Vivès.

Palestini, quia sole torrentur. Id liquet ex imagine ejus à S. Luca depictâ, quæ Romæ in basilicâ S. Mariæ Majoris religiosè colitur.

On ne sait pas bien au vrai quelle était la couleur de la Sainte-Vierge. On peut conjecturer pourtant, par ces paroles prophétiques de Salomon, « qu'elle était brune et qu'elle ne laissait pas d'être belle. » (Collin de Plancy, *Dictionnaire critique des reliques et des images.*)

» Mais c'est surtout dans un sens spirituel et mystique qu'on attribue cette couleur noire ou brune à la Sainte-Vierge.

» Voici les raisons principales qu'en donnent les commentateurs du texte cité plus haut :

» Quoique belle par la plénitude de la grâce, la Vierge Marie est noire, étant fille d'Adam qui a péché, et par son péché a souillé toute sa postérité. Mais Marie qui a été exemptée de la loi commune, n'a qu'en apparence cette souillure.

» La Vierge Marie, dit Rupert (1), parut noire, lorsque Joseph voulut la renvoyer en secret, croyant qu'elle était devenue mère d'après la loi commune, mais en réalité elle était belle, parce qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit.

B. Virgo nigra visa est cum à Joseph inventa est gravida, qui proinde voluit occultè eam dimittere ; sed formosa fuit in veritate, quia concepit obumbrante Spiritu Sancto.

» La Vierge Marie parut noire, lorsqu'assistant au crucifiement de son fils, elle fut, au pied de la croix, défigurée et comme noircie par les excès de la douleur.

» Il est tout naturel que ces souvenirs bibliques aient suggéré aux artistes l'idée de représenter la Vierge Marie avec un teint brun foncé ou même noir. »

M. LE PRÉSIDENT met ensuite sous nos yeux un dessin d'armoiries particulières, sculptées au xvi^e siècle, au-dessus

(1) Rupert, bénédictin, supérieur de l'abbaye de Deutz, en face de Cologne Ses commentaires sur les livres saints le placent au premier rang des exégètes de son siècle. Il est mort en 1125.

de la porte de la maison des Dames de la Foi, rue des Farges, et qu'il n'a pu attribuer à aucune famille périgourdine.

M. LESPINAS nous présente également la matrice en cuivre d'un petit sceau ovale de Langlade, officiel, portant pour légende :

S. B. G. D. LANGLADE OFFICIALIS GENERAL.

Les émaux ne sont pas marqués. Au chef chargé de trois étoiles : parti au premier d'une moitié de chêne fruité, au second d'un soleil en haut et d'un œil de face en bas.

M. de Froidefond, dans l'*Armorial de la noblesse du Périgord*, tome I^{er}, p. 239, donne des armoiries différentes. D'or, au globe de gueules, sommé de sa croix de même, accosté de deux branches de chêne de sinople fruitées, affrontées et chargées dans la partie inférieure et au-dessous du globe d'une fleur de lis de gueules ; au chef d'azur, chargé de trois étoiles d'or.

De quelle époque est la matrice en question, nous dit M. Lespinas ? Remonte-t-elle au xvii^e siècle ? Son style semblerait l'indiquer. Il serait du reste facile de retrouver dans les archives de la cathédrale de Saint-Front le nom de Langlade parmi les chanoines.

M. l'abbé BRUGIÈRE dit qu'en effet il y avait en 1601 un chanoine du nom de Girard de Langlade.

M. le capitaine DE TEYSSIÈRE nous communique la copie de douze pièces, du xvii^e siècle, rédigées après la prise du château de Puyguilhem, près Villars, par le marquis de Sauvebœuf, pour le roi, à l'époque de la Fronde. Malheureusement, aucune de ces copies n'indique sur quel original elle a été prise : proviennent-elles des archives de Puyguilhem ? Il faudrait le savoir pour leur assurer leur caractère d'authenticité. Toutes sont intéressantes, depuis le procès-verbal dressé les 11 et 12 août 1653, par Théophile Du Cheyron, conseiller du roi au siège de Périgueux, qui fait la visite et l'inventaire des bâtiments du château, jusqu'à l'information faite à Villars les 11 et 12 août 1654 par Jean

Charon, écuyer, sieur de La Réal, conseiller du roi au siège présidial de Périgueux, au sujet de la prise, des pillage et saccagement dudit château de Puyguilhem par le marquis de Sauvebœuf, dans la nuit du 10 au 11 août 1653, deux heures avant le jour. Mais avant de les publier, il sera nécessaire de vérifier si elles ne l'ont pas été autrefois dans le *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*.

M. Gustave CHARRIER nous envoie aussi la copie de la nomination, faite le 4 octobre 1785, d'un père spirituel dans la paroisse de Gleyzedals par les Frères Mineurs conventuels de Sarlat, chargé de recueillir les aumônes. Leur choix se porte sur M. Jean Paviot sieur du Sorbier, connu par sa charité et ses bienfaits à leur égard, et ils le font savoir au juge de la paroisse pour qu'en cette qualité il jouisse des indulgences accordées par le Saint-Siège et des exemptions octroyées par le roi, de séquestrations, tutelles, curatelles et autres charges personnelles.

Cette pièce sera publiée dans le *Bulletin*.

La séance est levée à deux heures.

Le Secrétaire général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 4 Mars 1897.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX, président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le chanoine Brugière, le marquis de Fayolle, Adalbert Gontier du Soulas, l'abbé Goyhenèche, Jauvinaud, le docteur Ladevi-Roche, le marquis de Lagarde, Lespinas, l'abbé Prieur, de Roumejoux et Villepelet.

M. Dujarric-Descombes empêché se fait excuser de ne point assister à la séance.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

A propos de cette lecture et des Vierges noires, M. le marquis DE FAYOLLE fait observer qu'il lui semble « inutile de chercher ailleurs que dans un fait naturel la coloration noire d'un grand nombre de Vierges miraculeuses, fort anciennes, et que la tradition vieillit encore davantage. Pour ne parler que des pèlerinages de notre région : les Vierges de Roc-Amadour, de Verdélais et d'Arcachon sont noires. Il est si bien admis que les Vierges, objet d'un culte très ancien, sont ou doivent être noires, qu'un curé que je pourrais citer, voulant rétablir le culte d'une madone disparue depuis longtemps, fit faire une statuette en bois qu'il noircit, non pas pour tromper sur son ancienneté ou pour en faire une négresse, mais parce que c'est la couleur des anciennes statues de pèlerinages célèbres. La singulière habitude d'habiller d'une manière uniforme ces Vierges d'une robe en forme d'entonnoir aplati qui ne laisse passer que les têtes de la madone et de l'Enfant Jésus, les fait paraître encore plus noires au milieu des dentelles, des soies et des ors.

« L'article du *Magasin pittoresque* de 1835, cité par M. Dujarric, parle d'une introduction en France, au moyen-âge, de figurines d'Isis, que l'on aurait honorées plus tard comme des Vierges. Encore ce fait devrait-il être établi autrement que par l'exemple de cette Vierge de Clermont qui aurait été détruite à la Révolution et n'aurait été qu'une statuette d'Isis en basalte noir. Il faut énormément se méfier de la manie qu'on avait, vers 1830, de mettre l'antiquité partout, et il serait cruel de rappeler comment certain savant, fort clairvoyant pour le reste, torturait les sujets chrétiens les plus évidents pour en faire des scènes du paganisme ; aussi bien du reste que des arguments sur lesquels a été plus anciennement échaffaudée plus d'une description par des auteurs comme Odo de Gisse, chez lesquels la piété ne remplaçait pas la critique. Rencontrer une statue en pierre noire dans un pays calcaire pourrait être à considérer, mais à Clermont,

dans le pays des laves et des volcans, cela n'a rien d'extraordinaire.

« Au point de vue de la matière qui les compose, on peut ranger les statues de la Vierge en trois catégories. Elles sont en métal, en pierre ou en bois. Le métal est souvent émaillé ; beaucoup de Vierges émaillées sont contemporaines de celles qui sont en bois. Connait-on une Vierge émaillée noire ou dont les traits soient noirs ? S'il s'agit de statuettes en bronze, on ne peut rien induire de la patine sombre de ce métal. Mais le plus souvent on s'est servi d'argent, presque toujours appliqué en lames minces sur une âme en bois. Cet argent, par suite d'une longue oxydation, a pris une teinte générale noire, mais il suffit de le nettoyer pour lui rendre son éclat. La Vierge de Roc-Amadour, qui est du ^{xiii}^e siècle, a conservé quelques traces des feuilles d'argent qui la recouvraient. Cet argent est presque aussi noir que le bois qui apparaît presque partout.

« Les Vierges miraculeuses les plus anciennes, ceci est à noter, ne remontent pas au delà du ^{xiii}^e siècle et elles sont en bois. Elles sont représentées assises sur un siège toujours caractéristique de leur époque et portent l'Enfant Jésus entre leurs genoux ou assis sur le genou gauche. Les étoffes qui les habillent actuellement empêchent de voir ces détails. Une coloration noire les recouvre en entier. Il est évident que si une pensée symbolique avait chez leurs auteurs rappelé le *Nigra sum*, le visage et les mains de la Vierge seraient seuls noirs, la figure de l'Enfant Jésus ne le serait pas, car on n'a jamais dit qu'il fût noir, non plus que les vêtements et les accessoires. Cette coloration n'est donc pas autre chose que la teinte foncée que prennent les bois très anciens, exposés surtout, comme l'a dit le docteur Ladevi-Roche, pendant des siècles à la fumée des cierges et des lampes. Je ne connais pas de Vierge en bois portant des traces d'ancienne peinture où les chairs de la Vierge soient noires et les vêtements colorés. Au contraire, il en existe dont les chairs sont peintes au naturel aussi bien que les vêtements, telle la statue de la Vierge du Mont Cornadore à Saint-Nectaire, qui remonte, comme l'église, au ^{xiii}^e siècle et qui est

recouverte d'une toile marouflée sur le bois et encore revêtue d'une partie de son ancienne polychromie.

« Les Vierges que l'on honore dans certains pèlerinages et qui sont noires sont toutes en bois naturel ou recouvert de feuilles d'argent oxydé, elles sont toutes fort anciennes ; celles-là seulement sont noires et le temps, combiné avec la fumée des cierges, leur a naturellement donné cette couleur. Il n'est pas impossible que quelques-unes aient reçu une teinte artificielle pour faire croire à une antiquité dont cette couleur est la caractéristique, mais rien, si on considère l'ensemble des statuettes de la Vierge, ne permet de croire qu'il y ait là une pensée symbolique. »

L'assemblée remercie M. de Fayolle de ses intéressantes explications.

Notre bibliothèque a reçu pendant le mois dernier les ouvrages suivants :

The Architectural Record, january-march, 1897, in-8°, New-York, contenant la suite du mémoire de M. Barr-Ferree sur les *French cathedrals*, partie IX ;

Les comptes-rendus des séances de l'année 1896 de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, quatrième série, tome XXIV, bulletin de novembre-décembre, in-8°, Paris, Imprimerie nationale ; Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1896 ; contenant, p. 450, une communication de notre savant correspondant M. Alexandre Bertrand, sur *Les Druides et le Druidisme, leur rôle en Gaule* ;

Le *Bulletin* et les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France*, 23^e année, 1896, et tome XXIII, 1896, deux volumes brochés, in-8°, à Paris, chez Champion, libraire ;

La *Revue des Etudes grecques*, tome IX, n^o 33-36, cahier de juillet-décembre 1896, un fascicule in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

Les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, deuxième série, tome VIII, troisième trimestre de 1896, juillet-août-septembre, in-8°, Poitiers, Druinaud et Bonamy, libraires éditeurs, où l'on voit, p. 315, qu'il existait à Poitiers, comme

à Périgueux, une rue de l'Aguillerie, dès le milieu du XIII^e siècle ;

Le tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde*, (abonnement) un volume in-4^o broché, accompagné de 14 planches, Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1896 ; contenant, entre autres communications de M. de Saint Saud, des Lettres de commission de Philippe le Bel, du 7 mai 1292, au sujet de la permission demandée par le comte de Périgord de changer sa monnaie blanche en monnaie noire ; — et des Lettres de Philippe le Bel, données à Saint-Germain-en-Laye, en novembre 1301, portant union à la sénéchaussée de Périgord des châtellenies de Puynormand et de Grignols, et des bastides de Villefranche-de-Longchapt, Saint-Astier, Estissac, Beauregard, Clermont, Lalinde ;

La *Revue des langues romanes*, quatrième série, tome X, n^o 2, février 1897, in-8^o, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire-éditeur ;

Le *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, seizième année, de janvier à décembre 1896, sept fascicules in-8^o, Romans, imprimerie Jules Céas et fils, à Valence ;

Le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, quinzième année, deuxième série, n^o 20, 4^e trimestre 1896, in-8^o, Gap, imprimerie Louis Jean et Peyrot ;

De M. Gabriel de Mortillet, professeur à l'Ecole d'Anthropologie de Paris, deux de ses brochures, les *Faux paléoethnologiques*, extrait du journal illustré des sciences anthropologiques, *L'Homme*, du 10 septembre 1885, p. 513-526, in 8^o ; et *l'Evolution quaternaire de la pierre*, extrait de la *Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris*, n^o du 15 janvier 1897, in-8^o, p. 18-26, avec dessins dans le texte, Paris, Félix Alcan, éditeur.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Etienne Charavay nous envoie son *Bulletin d'autographes*, n^o 276, de janvier-février 1897, dans lequel est mentionnée une pièce sur vélin, datée d'Angoulême le 1^{er} juin 1455 et signée de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, qui

donne à Arnaud de Bourdeille, seigneur des deux tiers de La Tour Blanche, les tour et hôtel assis au châtel de La Tour Blanche avec la tierce partie de la dite ville appartenant au dit comte d'Angoulême, à charge de l'hommage d'une paire d'éperons d'or et d'une rente de 40 livres.

M. Eugène Charavay fils nous adresse également sa *Revue des autographes*, de février 1897, dans laquelle sont indiquées :

1° Des lettres du chevalier de Ramsay, historien de Fénelon qui l'avait converti au catholicisme. Il écrit de Paris le 5 janvier 1731 :

... On va faire une nouvelle édition de *Télémaque* en Hollande. M. le marquis de Fénelon me presse d'ajouter des nouvelles remarques à mon discours sur le poème épique.

2° Une importante lettre politique, datée de Paris le 17 floréal an XII et écrite par le diplomate Charles-Maurice, prince de Talleyrand au baron Bignon, à Cassel, où il lui annonce la transformation du gouvernement consulaire en empire ; la France le désire :

Ce vœu, manifesté au sein de deux autorités, dont l'une est la première et l'autre la plus populaire de l'Etat, éclate aujourd'hui de toutes parts, dans les villes, dans les campagnes, dans les camps, dans les ports, sur les flottes françaises.

La Société des Archives historiques de la Gironde nous envoie un exemplaire imprimé des procès-verbaux de ses séances des 31 octobre, 28 novembre et 19 décembre 1896.

M. le capitaine DE BÉLER, fort sensible aux félicitations qui lui ont été adressées dans la séance du 7 janvier, à l'occasion de sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur, remercie la Société d'avoir bien voulu penser à lui en cette heureuse occurrence.

Une Société félibréenne de Carcassonne, l'*Escolo Audenco*, s'adresse à M. LE PRÉSIDENT pour obtenir une subvention qui l'aiderait à pratiquer des fouilles dans la Cité de Carcas-

sonne en vue de dégager le cloître contigu à l'église Saint-Nazaire. « L'existence de ce cloître, écrit M. Henri Salières, n'est point douteuse puisque d'ores et déjà on voit trois ogives dont l'arcature émerge du sol. Les chapiteaux apparaissent à fleur de terre ; les colonnes sont évidemment ensevelies dans le sol, ainsi que d'autres. En effet, le mur auquel sont appliquées ces ogives est, dès la troisième, démoli ou effondré ; mais on peut en suivre les traces au ras de terre, très loin, à droite de la photographie ci-jointe. Le cloître était donc très grand. On peut aussi espérer que ces fouilles amèneront d'autres découvertes. »

Quelles qu'intéressantes que promettent d'être ces fouilles, l'assemblée consultée préfère réserver ses fonds pour les fouilles à faire dans le département et a le regret de ne pouvoir accorder la subvention sollicitée.

M. l'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, mande au Président qu'il désire donner encore des explications au sujet de ce qui a été dit sur son église à la fin du procès-verbal de la séance du 1^{er} octobre 1896. On y dit que « des bancs en pierre de taille, destinés au service des religieux, entouraient le chœur ».

« Je suis de plus en plus convaincu, répond notre zélé confrère, que sur ces bancs reposaient et contre les murs latéraux du chœur étaient appliqués des sièges ou stalles.

» A 1^m15 au-dessus de ces bancs, est une corniche encastrée dans le mur, supportée par des modillons, d'une épaisseur de 0^m15, et qui émerge de 0^m23 ; on voit très bien qu'elle y fut placée après la construction du mur, et qu'elle formait le couronnement des sièges ou stalles. Trois des crampons en fer, profondément oxydés, existent encore.

» Cette corniche, avec ses modillons et les stalles, furent placés là, non dans le xiv^e siècle, mais dans le xiii^e, l'église n'ayant été terminée ou achevée de construire qu'en 1178.

» La citation de M. de Caumont n'a donc pas ici son application, pas plus que celle de Viollet-le-Duc, puisque l'autel étant sous la coupole, les moines-chantres seuls occupaient le chœur.

» Si des bancs en pierre existaient dans le chœur, ils existaient également dans l'avant-chœur, qui est de 1^m30 plus bas que le chœur, — aussi dans les chapelles, hauteur 0^m30, et autour du transept, hauteur 0^m90. Ils existent encore à 1^m30, plus bas, autour des murs de la nef, sous l'exhaussement fait en 1761, par l'abbé Géraud de Vassal, largeur 0^m40, hauteur 0^m36. Ainsi l'église serait partout entourée de bancs en pierre sur lesquels, en maints endroits il eût été impossible aux religieux de s'asseoir, à cause de leur élévation.

« Si ces bancs de pierre ne servaient pas de sièges, M. Mandin se demande à quel usage ils pouvaient être destinés ? »

» Le dallage étant à triple étage et sur le versant de la montagne, n'ayant point été juxta-posés, mais faisant partie du soubassement, je suis persuadé qu'ils avaient été établis pour fixer le *nivellement* de l'édifice à sa base et aussi du plan par terre dans chacun des trois étages. Dans chacun, en effet, ils forment une ligne horizontale parfaite et en assurent l'ineffaçable existence.

» Par un manque d'attention ou de souvenir, M. Mandin a dit : « La nef est voûtée en berceau de forme ogivale, » d'une seule venue, ainsi que les bras du transept ».

» Oui pour la nef ; les bras du transept seuls sont franchement voûtés en berceau à la romaine.

» Je vous prie, Monsieur le Président, de ne voir dans l'humble prêtre qui a l'honneur de vous écrire, d'autre prétention que celle de défendre, dans la vérité, les gloires architecturales de son église qu'il a sauvée, qu'il a étudiée, et dont il a été depuis trente ans le fidèle et dévoué gardien ».

M. LE PRÉSIDENT priera notre vénéré confrère de nous apporter prochainement la monographie historique de sa belle église abbatiale.

M. Richard DE BOYSSON nous envoie la continuation de ses études sur le XI^e siècle. Son mémoire est intitulé, cette fois, *Bertrand de Born et la troisième croisade*. Les premiers

chapitres en sont consacrés à des considérations générales sur les croisades, sur l'esprit généreux qui les fit entreprendre, et les suivants nous rappellent, d'abord, le *sirventes* pleins d'enthousiasme qu'inspira au troubadour d'Hautefort la résolution prise par Richard Cœur-de-Lion, duc d'Aquitaine, de se rendre à cette troisième croisade, pendant que son père Henri II, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste hésitaient encore, puis les chants où Bertrand de Born célèbre la bravoure des croisés, notamment de Conrad de Montferrat.

Ce mémoire sera publié dans le *Bulletin*.

M. DE FAYOLLE nous remet ensuite, de la part de M. de Saint Saud, la copie de deux pièces qui ont été seulement analysées dans le tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde*, comme on l'a vu plus haut, et qui seront publiées *in extenso* dans notre *Bulletin*, où est leur place.

La première contient la commission du 7 mai 1292, du roi Philippe le Bel à son sénéchal pour enquérir sur la commodité ou incommodité d'une permission demandée par le comte de Périgord de changer sa monnaie blanche en monnaie noire. La seconde contient des lettres du même roi, données à St-Germain-en-Laye, au mois de novembre 1304, qui rattachent à la sénéchaussée de Périgord les châtellenies de Puynormand et de Grignols, les bastides de Longchapt, Beauregard, Clermont, La Linde, les villes de Saint-Astier, avec Estissac, Villefranche, dépendant précédemment du ressort de la sénéchaussée de Gascogne.

Puis, M. AUBLANT nous lit une chanson sur la bulle *Unigenitus* qu'il a recueillie sur l'un des derniers feuillets du registre paroissial des baptêmes, mariages et mortuaires de Vanxains, de l'année 1742. C'est une satire du Parlement de France comme il en a couru à cette époque sur le même sujet : il y aura lieu de vérifier si elle est inédite.

Enfin M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL est heureux de pouvoir annoncer à l'assemblée que les érudits auront pro-

chainement à leur disposition un répertoire de précieuses informations dans l'Inventaire sommaire des archives de la ville de Périgueux antérieures à 1790, dont on assemble les feuilles en ce moment et qui sera broché incessamment. L'honorable M. Saumande, maire de la ville, l'avait prié, par lettre du 20 mai 1893, de se charger, avec l'autorisation de M. le Préfet, de terminer l'œuvre du regretté M. Hardy : il restait à surveiller l'impression et corriger les épreuves des huit dernières feuilles contenant les articles analytiques des dernières séries, à rédiger la seconde partie de l'introduction, et enfin à dresser ou faire dresser les trois tables des matières, des noms de lieux et des noms de personnes. Depuis près de deux ans déjà, le tout était achevé. L'imprimeur met la dernière main à ce beau et gros volume in-4° de 543 pages qui fait honneur au patriotisme éclairé et à la générosité persévérante des conseils municipaux de Périgueux depuis 1880. Il est orné d'une planche représentant la Maison de ville en 1646, telle qu'elle figure au *Livre Vert*, et il a été tiré à 420 exemplaires dont 200 au moins seront réservés au public et mis en vente chez le Receveur municipal. Le Secrétaire général pense que, sur sa proposition, M. le Maire voudra bien en offrir un exemplaire à la bibliothèque de notre Société.

Il reste à procéder à l'élection d'un candidat qui demande à entrer dans notre compagnie.

Après un vote à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. le docteur Alphonse Langle, à Terrasson, présenté par M. l'abbé Pergot et M. Gabriel Lafon.

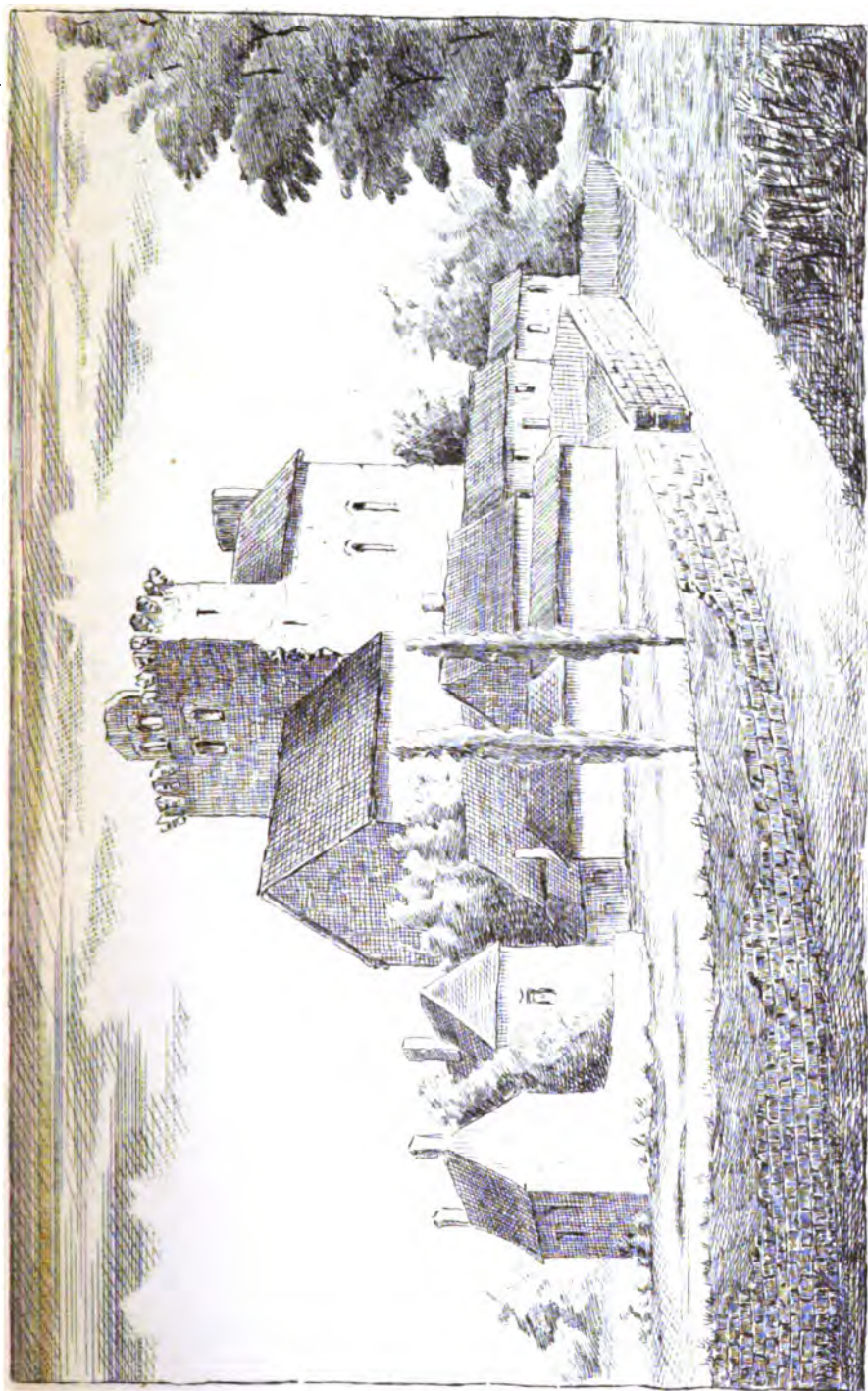
La séance est levée à deux heures du soir.

Le Secrétaire-général,

FERD. VILLEPELET.

Le Président,

A. DE ROUMEJOUX.



Église de SERGEAC

L'ÉGLISE DE SERGEAC.

L'église de Sergeac était sur le programme de la cinquième excursion archéologique ; une lacune dans nos moyens de transport, la disparition d'un bac sur lequel nous comptions pour passer la Vézère nous empêcha de la visiter. J'ai pu depuis satisfaire ma curiosité.

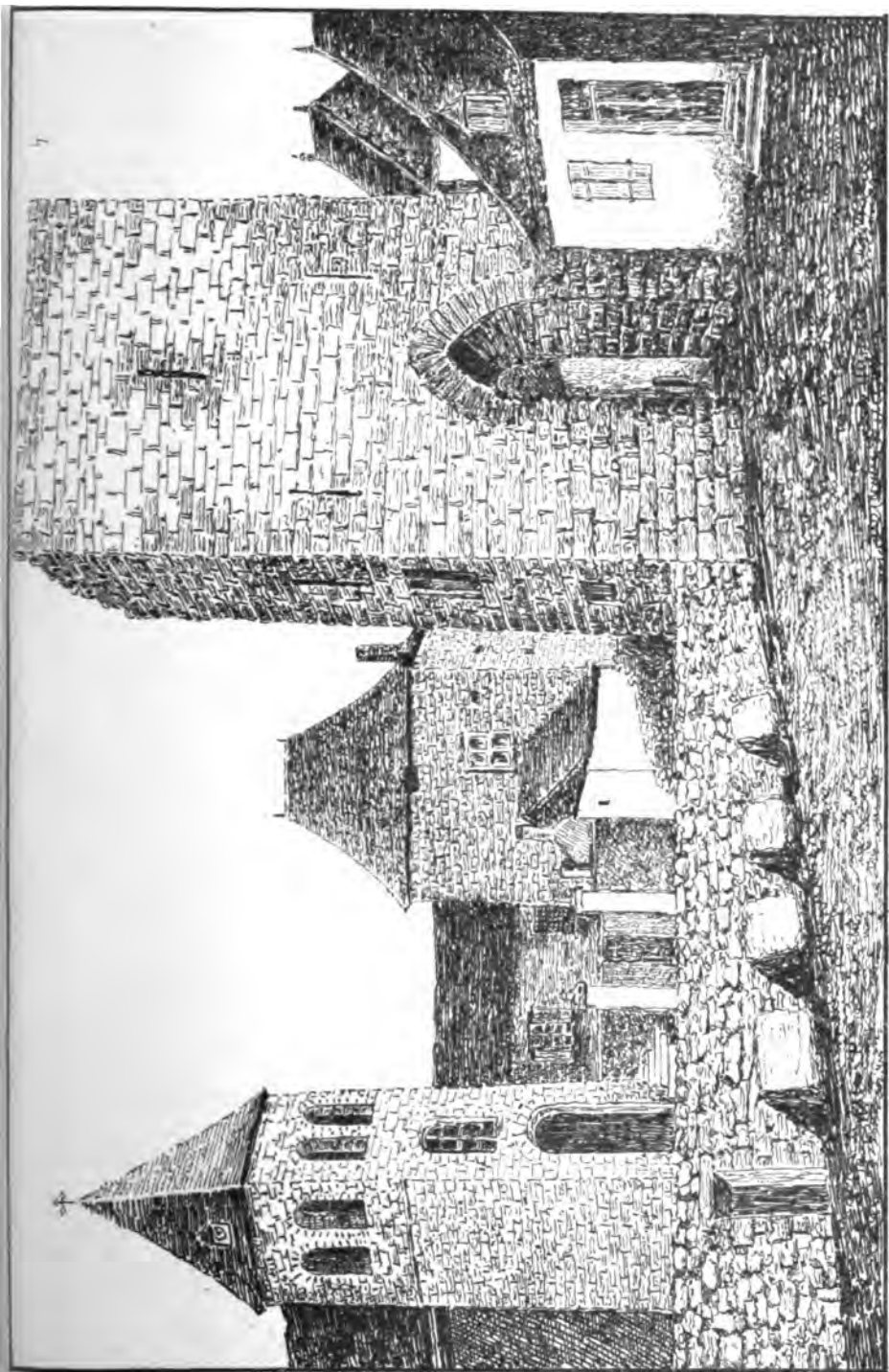
L'église, dédiée à saint Pantaléon, a appartenu aux Templiers ; plus tard elle passa aux chevaliers de Saint Jean ; nous la trouvons mentionnée en 1053 dans la bulle du pape Eugène III sous le vocable de Sainte Marie. Une partie, en effet, de cet édifice est bien du ^xⁱ siècle, car nous y trouvons des détails bien archaïques, mais il n'est pas douteux qu'elle a été remaniée et agrandie. Il est assez difficile de se prononcer d'une manière absolue, quand il s'agit de ces petites églises rurales, construites par des ouvriers maladroits exécutant très maladroitement les parties ornementales ; quand on n'a pas l'habitude de sculpter, lorsque la main fait défaut et qu'on ne sait pas dessiner, il n'est pas possible même de mal copier un élément d'architecture le plus simple qu'il soit ; or c'était le cas des constructeurs et des ornemanistes de ces petites églises où les défauts abondent, mais où l'on trouve parfois des détails intéressants.

Sergeac est, nous le croyons, et c'était aussi l'opinion du regretté M. Hardy, un très ancien monument, non parce que ses sculptures sont grossières, mais parce qu'elles nous semblent porter en elles-mêmes le cachet de leur antiquité. La façade à pignon est extrêmement simple, une porte à plein cintre et à plusieurs arcades décorées de boudins, de câbles et d'autres ornements gravés, ellipsoïdes et dont l'arc principal formé par un gros tore repose sur des chapiteaux grossiers dont le tailloir porte des ornements très lourds ; un de ces chapiteaux, celui de gauche, semble représenter Dieu, les deux bras levés, bénissant. Les murs sont nus, percés d'étroites ouvertures, avec des contre-forts aplatis, très espacés. Le clocher central, barlong, s'appuyant

sur les murs latéraux, a été fortifié vers le xiv^e siècle et couronné de mâchicoulis. La nef était, primitivement, plus élevée que maintenant, car on voit les arrachements de ses murailles plus haut que le point où elles s'arrêtent aux angles du clocher, plutôt tour de défense que destiné à recevoir des cloches ; ce double emploi a singulièrement nui à son élégance. Le chevet est terminé par un mur droit renforcé par une sorte de ressaut dont le sommet était probablement fortifié par des créneaux.

L'intérieur est des plus simples comme plan : une nef, un transept, un chœur. La nef est séparée du transept, qui a la forme d'un parallélogramme et sur lequel s'élève le clocher, par deux piliers carrés posés sur socles, la face formant pilastres. L'entrée du chœur, surélevée de trois marches, s'ouvre sous une grande arcade qui retombe sur des colonnes rondes à chapiteaux sculptés ; ce chœur se divise en trois travées dont les arcatures reposent sur des colonnes à chapiteaux ornés. Ces colonnes aux bases toriques en forme de câbles, reposent sur un stylobate sur lequel les fidèles pouvaient s'asseoir. Ces arcades n'existent pas du côté de l'évangile qui a été complètement modifié. Le chevet est éclairé par une très étroite ouverture dont une des trois archivoltes est amortie par un boudin ; elles reposent sur des colonnettes. Les sculptures de tous les chapiteaux sont très difficiles à déterminer ; on les voit mal, elles sont couvertes de badigeon et leur peu de relief à la hauteur où elles sont en rend impossible, pour nous du moins, la détermination. Les tailloirs sont à biseau et quelques-uns sont décorés de feuillages. La voûte du chœur est en berceau.

A gauche, une chapelle ajoutée au xv^e siècle reçoit le jour par une baie à meneau central ; la voûte de la nef est plate et date sans doute du moment où cette partie de l'édifice fut abaissée ; des fenêtres modernes ont été percées çà et là. Les fonts baptismaux peuvent être attribués au xv^e siècle. Dans le bourg, des bâtiments avec une ou deux tours rondes et plus soignés que les masures qui les environnent sont les restes de la commanderie. Au delà de Sergeac, pour arriver à la passerelle de Saint-Léon, on suit un sentier qui longe les



Ancienne porte du château de Thenon .

pittoresques roches de Saint-Léon dominant la Vézère de leur masse élevée, percées de grottes et couvertes d'arbres touffus et de mousses verdoyantes.

A. DE ROUMEJOUX.

THENON.

La ville de Thenon est située sur les bords d'un plateau élevé de 189 mètres au-dessus du niveau de la mer, et formé par une sorte de ligne de partage des eaux d'où descendent plusieurs ruisseaux. L'un de ces ruisseaux, le Laurence, partant du Cheylard, se dirige vers l'est, en suivant la vallée d'Auriac et va se jeter dans la Vézère, tout près de Montignac ; un autre, le Manoir, court vers l'ouest et se déverse dans l'Isle, non loin du Petit-Change ; un troisième, dit ruisseau de Fon-Galo, coule au nord, forme l'étang de Lavaud, se perd immédiatement au-dessous, dans les terres du Causse, pour reparaître au puits de Bontemps, près la Messelie. Enfin, au nord-est, la fontaine du Var verse ses eaux abondantes dans le ruisseau le Sern, qui passe à Azerat.

La position élevée de ce site, la fertilité de ses terres, la fraîche verdure de ses vallons, l'abondance de ses eaux et ses abords presque inaccessibles, du côté du midi, devaient inciter les nombreuses peuplades qui, dans les temps anciens, parcouraient cette contrée à se fixer dans ce pays. Aussi trouve-t-on fréquemment des traces de leur passage ; les nombreuses stations de pierres taillées que l'on remarque au Gannat, aux Burladis, à la Croix des Aiguillons, et la découverte que l'on fit de cercueils en pierre et de monnaies romaines, pendant les travaux de terrassements de la route de Thenon à Montignac, tout indique que l'occupation de Thenon remonte à une époque très ancienne.

Mais pour ne pas nous égarer dans les ténèbres des temps

préhistoriques, consultons les documents authentiques, et ils nous apprennent que Marguerite de Born (1), petite-fille de Bertrand, apporta la terre d'Hautefort en dot à Aymar de Faye, seigneur de Thenon, et que Marthe de La Faye de Born, dame d'Hautefort, épousa, en 1388, Hélié de Gontaut, seigneur de Badefol ; mais laissons ces preux reposer en paix et occupons-nous du château.

Cette dénomination de château paraît prétentieuse à ceux qui examineront ce vieux repaire. Un bâtiment carré, d'une longueur de 15 mètres, d'une hauteur de 25 mètres environ, c'est tout ce qui reste de l'habitation d'Aymar de Faye. Au rez-de-chaussée, on remarque une porte, au premier une fenêtre croisée ; çà et là quelques meurtrières et créneaux, et pas de traces de machicoulis. Les autres parties de l'édifice, qui devait être considérable, ont été démolies et les matériaux employés à la construction de murs de jardins et de maisons modernes. Nous avons dit que l'édifice devait être considérable : car, si l'on fixe son attention sur les terrains qui entourent le château, on remarque que les jardins et cours qui occupent cet emplacement sont tous en terrasse, et que par conséquent il devait exister autrefois, autour du château, un terre-plein soutenu par des murs d'enceinte et que ces murs étaient entourés de fossés, ainsi que l'indique la dénomination de *lous Foussas* que l'on donnait à une pièce d'eau qui se trouvait près du château. Enfin nous dirons, pour appuyer cette assertion, qu'en 1872 il existait encore un vieux donjon faisant, sans aucun doute, partie de l'enceinte. Ce donjon avait une hauteur de 40 mètres et une largeur de 15 mètres environ. Au centre, se voyait une porte ogivale. Ce donjon a été démoli en 1872 à la suite d'une délibération du conseil municipal de Thenon (2).

Quittons, par la pensée, un instant, cette ville, dirigeons nos regards de l'autre côté du vallon, et nous apercevrons les

(1) *Armorial du Périgord*, par M. de Froidefond, t. I, page 264.

(2) Voir les délibérations du conseil municipal de Thenon, des 2 février 1790 et 17 mars 1872.

ruines du château de Lamouthe appartenant autrefois aux d'Hautefort (1), et si le touriste ne craint pas d'affronter la côte assez raide qui y conduit il sera surpris, en arrivant, de ne trouver qu'un vieux pan de mur, des caves voûtées et un trou en forme de puits aboutissant à un souterrain qui mettait, dit-on, en communication le château de Thenon et celui de Lamouthe. S'il pousse plus loin ses investigations, il pourra voir, dans les murs d'une étable à poules, bâtis avec les matériaux des démolitions, les armoiries des anciens châtelains. Il semble que le sculpteur a voulu reproduire les armes des d'Hautefort écartelées avec celles d'une famille dont nous ignorons le nom.

Nous devons terminer ici cette notice et exprimer nos regrets de ne pouvoir, faute de documents, la présenter plus complète. Le petit croquis que nous joignons à cette note donnera, nous l'espérons, un peu de clarté aux parties trop obscures de la description.

Ludovic PASQUET.

JACQUES DE LANGLADE,

BARON DE SOMMIÈRES.

M. Ph. Tamizey de Larroque, à qui la Société historique et archéologique est déjà redevable de nombreux documents intéressant l'histoire de notre province, a publié jadis dans notre *Bulletin* une lettre inédite de Jacques de Langlade, baron de Sommières, « espérant, dit notre savant correspondant, que l'on consacrerait quelque jour une ample notice à ce Périgourdin autrefois célèbre et maintenant bien oublié, » lequel, dit également Paulin Paris, a joué un rôle assez

(1) Voir le baptême du 8 octobre 1606 sur les registres paroissiaux de Thenon.

important dans l'histoire politique et anecdotique du xvii^e siècle.

Les détails qui suivent, extraits de notes recueillies sur la famille, pourront peut-être avoir quelque utilité pour l'œuvre à laquelle nous conviait M. Tamizey de Larroque.

Plusieurs biographes, entre autres l'abbé Audierne, font naître l'auteur des *Mémoires sur la vie de Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon*, vers 1620. C'est là une erreur; l'époque du mariage de son père, qu'ils ne font pas connaître, permet d'affirmer qu'il n'a pu naître, au plus tôt, qu'à la fin de 1621.

Et en effet, noble Simon de Langlade, conseiller du roi, secrétaire de la maison et couronne de France, épousa par contrat du 18 janvier 1621, passé au bourg de Cendrieux, juridiction de Limeuil (en Périgord), demoiselle Jeanne de ou du Chambon, fille de Jacques de Chambon, bachelier en droit, juge de la terre et juridiction de Lerm et de Rouffignac.

A la date de ce contrat de mariage notarié, le père de Simon de Langlade n'existait plus, puisque la mère de ce dernier, Marguerite Veymard, fille de Léonard Veymard, y est dite mariée en secondes noces avec Gédéon de Lafon.

Les documents font défaut pour faire remonter plus avant la filiation des Langlade de Sommières et, ainsi, pour pouvoir trouver, peut-être, leur jonction avec les Girard de Langlade, lesquels reçurent, dans la personne de Raymond Girard de Langlade, maire de Périgueux, en 1593-1594, du roi Henri IV, des lettres patentes de noblesse, pour services rendus par lui et sa famille.

Plusieurs enfants naquirent de ce mariage :

1. Jacques de Langlade dont l'article suit.
2. Pierre de Langlade, abbé.
3. Autre Pierre qualifié, dans un titre sur parchemin daté de la Chancellerie le 23 septembre 1711, messire de Langlade écuyer s^r de *Sirieux* (1), Saley, Sommières et autres places,

(1) Ce mot souligné se retrouve dans l'énumération de plusieurs biens que Pierre Girard de Langlade, écuyer, s^r de Laborie vendit, le 25 juillet 1706, sous la réserve, est-il dit dans l'acte, de quelques tènements de la fondalité du

lieutenant-général au bailliage présidial d'Evreux (en Normandie) et maire perpétuel de la dite ville.

4. N. de Langlade mariée au S^r de Fontanelle (?).

5. Louise de Langlade qui épousa noble Louis de Bessot, écuyer, seigneur de la Queyrie (voir la généalogie de la maison de Touchebœuf, par de Saint-Allais), duquel mariage provint :

Jeannede Bessot, mariée en 1690 à messire Pierre de Beaumont (de Touchebœuf-Beaumont), écuyer, seigneur de la Plaigne, capitaine au régiment d'Aubusson, dont sont issus :

A. Jean de Touchebœuf-Beaumont, chevalier seigneur de Beauregard, qui épousa, en 1720, Marie de Bessot, damoiselle de Lamothe, fille de Théophile de Bessot, s^r de Beauregard et de Marguerite de Montozon.

B. Jeanne de Touchebœuf-Beaumont, mariée, en 1719, à messire Jacques de Chambon, chevalier, seigneur de Lissac et de Cendrieux. Cette dernière seigneurie, provenant d'un legs fait à sa femme par sa tante M^{me} de Langlade, baronne de Sommières, fut vendue, le 25 mai 1753, par elle et son fils messire Henri du Chambon, chevalier, seigneur de Lissac, capitaine, dans Royal Normandie, pour tenir rang de lieutenant-colonel, au marquis de Ste-Alvère (de Lostanges).

Le dit seigneur de Lissac épousa, le 2 avril 1778, Suzanne de Gontaut de St-Geniès, dont il eut deux filles : Pauline et Marie-Rosalie. Cette dernière se maria, le 23 février 1809, avec François-Marie de Froidefond de Boulazac, chevalier de St-Louis, retraité chef de bataillon.

Mais laissons là la lignée collatérale, plus ou moins éloignée, et revenons au sujet qui nous occupe en ce moment :

Messire Jacques de Langlade, bien que seigneur baron de Sommières (en Poitou), était également, comme il est dit plus haut, seigneur de Cendrieux en Périgord. Ce fut lui qui, par acte du 2 janvier 1665, passé au château du Peuch, paroisse de Fleurac — il y est qualifié messire Jacques de

seigr abbé de Boschaud, entre autres d'un pré dont jouit le dit s^r de Laborie de *Siriex*; ne serait-ce pas là un indice d'une communauté d'origine des Girard de Langlade et des Langlade de Sommières?

Langlade, conseiller du roi en ses Conseils, seigneur baron de Sommières et autres places — vendit à messire François de Salagnac (de Salignac-Fénelon), seigneur de Grolezac, la Poncie et autres places, et à Jeanne d'Aubusson, sa femme, une maison située au bourg de Cendrieux, granges, étables, etc., sauf cependant les meubles contenus dans la dite maison ; plus, grand nombre de domaines, dîmes à lui inféodées, rentes, haute, moyenne et basse justice, qu'il avait acquis du seigneur de Bouillon, par acte du 7 septembre 1660. La dite vente s'élevant à 65,000 francs.

Il avait épousé dame Catherine de Roux de Campagnac. — Mais là s'éteignit, sans doute, la branche masculine des barons de Sommières puisque, dans ses dispositions testamentaires, le dit Jacques déclare qu'à défaut d'enfants de Jean — dans le même acte il est Jacques — et de Pierre — ses frères sans doute, — il donne la moitié de ses biens à l'hospice de Paris, et l'autre moitié à ses neveux (1), et que, de son côté, sa veuve, par testament de 1711, — elle mourut en 1715, — fait des legs importants aux séminaires de Poitiers, à celui de St-Lazare, diocèse de Sarlat, et à l'église de Campagnac ; elle demande, de plus, qu'incontinent après sa mort, la terre de Sommières soit vendue, et qu'après avoir prélevé sur cette vente une somme de 80,000 francs, pour servir à des fondations pieuses, le reste soit distribué par égale portion, à M^{me} de Fontanelle, à M. de Fongoffler (de Bessot), neveu et nièce de son mari, et institue pour son héritier universel messire de Roux de Campagnac, son propre neveu.

Alfred DE FROIDFOND.

(1) Ces dispositions sont rappelées dans une pièce signée de MM. Silvestre et le Doux, à la date du 27 avril 1719, jurisconsultes à Bordeaux, consultés relativement à une clause du testament de Jacques de Langlade, diversement interprétée. Il s'agissait de savoir si, dans le mot générique de neveux, le testateur avait voulu y comprendre nièces et neveux.

LETTRE DE NICOLAS LEFEBVRE

A JEAN BRUN, DE BERGERAC.

On a déjà vu précédemment que l'apothicaire Jean Brun, de Bergerac, était en correspondance avec plusieurs savants de son époque. En voici un autre non moins renommé, qui lui écrit du palais de St-James, à Londres, afin d'avoir de l'eau de la reine de Hongrie pour sa femme et pour le roi Charles II son maître, qui, un an auparavant, l'avait appelé en Angleterre pour lui confier la direction d'un laboratoire établi dans le palais même de St-James. C'est Nicolas Lefebvre, qui, avant d'aller à Londres, avait été choisi par Vallot, premier médecin de Louis XIV, pour occuper la place de démonstrateur de chimie au Jardin des plantes à Paris, et qui eut ainsi la gloire d'inaugurer en France l'enseignement de la chimie (1). La communauté d'opinions religieuses était-elle un lien de plus entre les deux correspondants ? Nous ne saurions l'affirmer, ne connaissant pas la religion de notre analyste bergeracois ; mais nous inclinons à le penser en lisant la formule un peu mystérieuse de salutation qui termine la lettre.

F. V.

(1) Nicolas Lefebvre est l'auteur d'un ouvrage estimé, intitulé, *Chymie théorique et pratique*, Paris, Thomas Joly, 1660, 1669, 1674, deux volumes in-12 ; Leyde, 1699, deux volumes in-12, et qui a été traduit en anglais, en allemand et en latin. Voir ce que pensent de cet auteur, Orfila, dans la *Biographie médicale* ; Dumas, dans ses *Leçons sur la philosophie chimique* ; les frères Haag, dans *La France protestante* ; Hoefer, dans l'*Histoire de la Chimie*, édition de 1843, tome II, p. 286 ; et la *Nouvelle biographie générale* de Firmin Didot.

A Monsieur

Monsieur Jean Brun,
à Bergerac.

A St-James, ce 1^{er} may 1665.

Je ne scay si la rigueur de l'hyver aura maltraité vos rosmarins comme elle à traité les nôtres : mais ie scay que si vous ne nous secourés, que nous sommes en risque de souffrir beaucoup et que l'eau de la Reyne de Hongrie venant à manquer à ma femme et à moy, que vous y pourriés perdre des personnes qui vous cherissent. Je vous prie donc au nom de Dieu de faire le plus grand amas que vous pourrés de fleurs avec les sommités et de les envoyer dans un baril avec de l'esprit de vin : mais surtout qu'il y en ait une cruche de fleurs espluchées pour le Roy mon maistre, qui ne s'en peut passer ; faites cela de grace au plutot, et en la plus grande quantité que vous pourrés, autrement cela me feroit grand tort. J'attens le partement de vos M^{rs} de Bordeaux, pour vous envoyer ce que ie vous dedie, car le partement de M^r Gillet (1) m'a surpris. Vous y ioindrés, s'il vous plaist, un baril de conserve de capillaires et que ce soit au plutot que faire se pourra. Monseig^r le duc de Verneuil (2) et sa maison m'enbarassent et me tiennent au collet, de sorte que ie suis pressé de sortir pour leur servir de truchement, ie m'y trouve obligé parce que l'ay été de la maison à Paris et de plus que Son Altezze m'en a prié, vous sçavés outre cela que c'est aujourd'huy un iour de débauche, nous boirons à vos santés de votre bon vin. Baisemains à 1000000 aux amis et sur tout au cher Patron, aies soin ie vous prie de Mons^r Gillet.

N. LEFEBVRE.

(1) Gillet était un médecin connu de Bergerac. Bordeu le cite dans ses *Recherches sur l'histoire de la médecine*.

(2) « Gaston-Henri duc de Verneuil, fils d'Henri IV et de Catherine-Henriette de Balzac d'Entraigues, marquise de Verneuil, né en octobre 1601 à Paris, mort le 28 mai 1682. Légitimé en 1603, il fut pourvu en 1608 de l'évêché de Metz, dont il ne se démit qu'en 1632, et de l'abbaye de St-Germain-des-Prés. Il fut nommé chevalier des Ordres du roi en 1662, duc et pair le 15 décembre 1663, avec le titre de duc de Verneuil, et reçut en 1665 une mission extraordinaire en Angleterre. Sa veuve, Charlotte Seguier, fille du chancelier, qu'il avait épousée en 1668, mourut le 3 juin 1704, avec le rang de princesse légitimée, et Louis XIV porta son deuil. » (*Nouvelle biographie générale*, de Firmin Didot, tome XLVI.)

LETTRE DE LA COMTESSE DE FENELON

(2 MARS 1720).

L'auteur de la lettre dont nous allons reproduire le texte est Marie-Françoise, *aliàs* Marie-Thérèse Françoise de Salignac, fille unique d'Antoine de Salignac, marquis de Laval, maréchal-de-camp et lieutenant-général au gouvernement de la haute et basse Marche, et de Marguerite de Montberon.

Elle était veuve en premières noces de Pierre de Montmorency, marquis de Laval-Lezay, mort à Paris le 10 juillet 1687.

Elle avait épousé en secondes noces, avec dispense et par contrat du 20 février 1694, le frère puîné de l'archevêque de Cambrai, Henri-Joseph de Salignac, comte de Fénelon, seigneur de Beauséjour et de Saint-Abre, son cousin germain, exempt des gardes du roi, dont elle n'eut pas d'enfants.

De son premier mariage était issu un fils Guy-André de Montmorency-Laval, marquis de Lezay et de Magnac, premier baron de la Marche, qui fut colonel d'un régiment d'infanterie de son nom. Il avait été blessé, en 1713, au siège de Fribourg d'un coup de mousquet, qui lui perça les deux joues.

Il fut un des plus chauds partisans du duc et de la duchesse du Maine et se mêla à leurs intrigues politiques.

A la suite de la découverte de la conspiration de Cellamare, le duc et la duchesse furent arrêtés à Sceaux, par ordre du duc d'Orléans, le 19 décembre 1718, ainsi que leurs amis et diverses personnes de leur suite.

Au nombre de ceux-ci se trouva le comte de Laval, qui fut emprisonné à la Bastille, où il demeura plus longtemps que les autres comme étant le plus compromis.

La comtesse de Fénelon ne négligea rien pour obtenir du Régent l'élargissement de son fils. Plusieurs prisonniers ayant été relâchés au commencement de l'année 1720, elle crut le moment venu d'aller implorer elle-même, à Paris, le duc d'Orléans.

La famille de Fénelon se mit en mouvement pour appuyer les démarches de la comtesse.

La lettre que nous publions révèle ses préoccupations, dont elle fait la confidence à Gabriel-Jacques de Salignac, son neveu. Elevé sous les yeux de l'archevêque de Cambrai, ce jeune officier avait acquis de bonne heure les talents et les connaissances variées auxquels il dut son rapide avancement et ses succès dans la double carrière des armes et de la diplomatie. Inspecteur général de l'infanterie, il avait commandé le régiment de Poitou, avec lequel il servit en Espagne, où il reçut au genou une blessure dont il resta estropié toute sa vie.

La comtesse de Fénelon, tout en lui parlant de son fils délégué à la Bastille, le met au courant des nouvelles du jour ; ce qui donne à sa lettre, ainsi qu'on va le voir, un réel intérêt historique.

A Paris, ce 2^m mars 1720.

Nous avons reçu votre lettre, mon cher neveu, avant hier. Depuis mon arrivée ici, je suis furieusement enrhumée, à ce que je croy pour avoir été mal logée : car il n'a pas plu à M. et Madame de Bayers (1) de me loger dans la moitié de la maison qui appartient à mon fils, et on a trouvé aucun logement vide en aucun hôtel garni à Paris, en sorte que nous avons été cinq ou six jours très mal logés ; et nous serions encore de même si M^r de Bomon (2) ne nous avait résolu. Mille très humble remerciement, mon très cher neveu, de l'amitié que vous nous avez témoignée en cette occasion au sujet de notre voyage et du cher frère aussi. M^r de Fénelon est toujours en ville pour suppléer autant qu'il peut à ce que

(1) Mathieu de La Rochefoucauld, marquis de Bayers, ancien colonel du régiment d'Oléron, et Marie-Anne de Turmenies, demeurant dans la paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris.

Marie-Anne de La Rochefoucauld, sœur du marquis de Bayers, avait épousé un cousin du comte de Fénelon, Jean-Isaac-François de La Crompte, seigneur de Saint-Abre, gouverneur de Salce, mort en 1727.

Devenue veuve en 1721, la marquise de Bayers devait se remarier l'année suivante avec ce même comte de Laval, qui est l'objet de cette lettre.

(2) Henri de Beaumont du Gibeau, fils d'Henri, seigneur de Juignac, maréchal de camp, et de Marie de Salignac-Fénelon, et frère de Léon, évêque de Saintes.

je ne puis fere pour mon fils, a coze de mon indisposition. L'afere de mon fils parès sa dousir. J'aves ecrit a Son Altesse royale du milieu de ma route : le marquis de Fénelon (1) présenta ma lettre qu'il resu assè gra-sieusement. Je doit luy estre présenté par M^{de} la princesse (2) si elle est rétablie de l'indiposition en laquelle elle est lorsque je le serè de la mienne, sinon par M. le duc de S^t Simon (3).

Après vous avoir parlé de ce qui nous regarde, je vous parlerè par rapor à vous. M^r le duc du Mene est à Cléni ou il resoit fort onetement les personne qui le vienne voir, mes a qui il temoigne qu'on luy fera plus de plesir de ni pas venir : il renvois à M^r Le Blanc (4) et à M. Turenny (5) tout ce qui feret luy mesme si il esté dans un autre état. Il est à Clagny par lettre de caset aussi bien que M^{de} du Menne à Sceau, où elle ne voit personne que par la permission de M^{de} la princesse. M^r Malezieux (6) est sorti après avoir fait une confesion generale, ausi bien que les autre. Il ne reste à la Bastille de ses sorte de prisonier que M^r de Laval et M^{lle} de Launay (7), qui jusqu'à present non rien du tout voulut avoir. M^r de Malezieux est par ordre à une de ses mesons, et M^r et M^{de} de Pompadour (8)

(1) François de Salignac, maquis de Fénelon, lieutenant-colonel du régiment d'Angoulême, marié à Elisabeth de Beaupoil Saint-Aulaire, demoiselle de Pontville, père de Barthélemy, futur évêque de Pamiers.

(2) Louise-Elisabeth de Bourbon, épouse de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti.

(3) L'auteur des *Mémoires*, qui, en diverses circonstances, se rendit utile aux Périgourains.

(4) Claude Le Blanc, secrétaire d'Etat de la guerre depuis 1713, dont le frère Denis-Alexandre, allait être nommé évêque de Sarlat.

(5) Probablement Jean de Turmenies, garde du trésor royal, qui était dans la familiarité de M. le duc et du prince de Conti, père et fils.

C'est sa sœur qui, veuve du marquis de Bayers, épousa le comte de Laval.

(6) Nicolas de Malézieu, précepteur du duc du Maine, membre de l'Académie Française, chancelier de Dombes.

(7) Marguerite-Jeanne Cordier de Launay, baronne de Staal. On la retint deux ans à la Bastille dans l'espoir de tirer d'elle des révélations sur la conspiration ourdie par ses maîtres.

(8) Léorard Hélié de Pompadour, marquis de Laurière, dit le marquis de Pompadour, baron de Nontron, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur et grand sénéchal du Périgord, marié à Gabrielle de Montaut de Benac, fille du maréchal de Navailles, dame du duché-prairie de La Valette. Leur fille unique, Françoise de Pompadour, ancienne gouvernante des enfants de la duchesse de Berry, avait épousé, en 1708, le fils de Dangeau.

ches M^r Dangeau (1), après avoir dit beaucoup plus qu'on ne leur demandé ; et M^{de} Du Mene dict que cest à la veue de leur confesion quelle cest rendue. Ne seré vous pas surpris d'aprendre qu'on ne doute pas que M^r l'abbé Du Bois, (2) ne se vis archevêque de Cambré ? Il a été fait pretre en trois jours de tans. On dit que l'acor pour la pès se fera à Paris ou à Versailles. Les affere de la banque ont porté des cous mortel depuis s^t jours a tout les personnes qui ont des actions. Loing di ganier M^r de Montaget (3) ihi perdera plus de douze mille francs : je lay veu se malein, résolu de se retirer de la a quelque pris que ce soit. C'est tout ce que je puis vous écrire pour aujourd'huy. Il est minuit sonnet.

M. FENELON.

Fete savoir de nos nouvelles à Monsieur et à Mademoiselle de La Lande (4). et quelle me mende le non le son parant qui n'a point laissé d'ériticr ; je n'ay pas aporté sa lettre. Adressés moy vos lettres rue S^t Benoit chez M^{de} la comtesse de Tallerend (5). »

Ce ne fut qu'à la fin de janvier, l'année suivante, que le comte de Laval obtint sa sortie de la Bastille.

La comtesse de Fénelon, sa mère, en apprit la nouvelle en ces termes à M. de La Lande dans une lettre conservée aux Archives de la Dordogne, au *Fonds Labonne*, où sera également déposé l'original de celle que nous venons de publier (6).

(1) Philippe, marquis de Dangeau, de l'Académie Française, ambassadeur de France à la cour d'Espagne. C'est son fils, Philippe, marquis de Courcillon, gouverneur de Touraine, mort l'année précédente, qui avait été le gendre du marquis de Pompadour.

(2) L'abbé Dubois, qui n'avait que la tonsure, obtint un bref pour recevoir à la fois tous les ordres. Fait sous-diacre, diacre et prêtre le même jour à Pontoise, il fut sacré le 9 juin suivant archevêque de Cambray.

(3) Il ne nous a pas été possible d'identifier ce personnage.

(4) François de La Lande, époux de Marie-Philippe Marcheix, fermier de la terre de Beauséjour-sur-Dronne, paroisse de Saint-Apre.

(5) Marie-Guyonne de Rochefort-Théobon, épouse de Daniel-Marie-Anne de Talleyrand, comte de Grignol et de Mauriac, colonel du régiment de Normandie.

(6) Lettre datée de Paris le 21 janvier 1721, avec cette suscription « Mons^r de La Lande, au château de Beauséjour, S^t-Abre. » La comtesse n'a fait que signer cette lettre, où l'orthographe est autrement respectée que dans la précédente.

« C'est pour vous apprendre, Mademoiselle, et à M. de La Lande que mon fils est enfin sorti de la Bastille, et ainsi que les autres prisonniers qui ont esté cy devant mis en liberté, il a eu l'ordre d'aller à une de ses terres jusqu'à nouvel ordre. Nous irons le voir en partant d'icy, la terre est près d'Angers (7). Nous sommes resté M^r de Fénelon et moi pour nous reposer un peu et faire quelque remède, car il y a longtemps que M^r de Fénelon est incommodé, et moy un peu échauffé de toutes les peines d'esprit que j'ay eu pour parvenir à la sortie de mon fils ; il s'est fort engraisé dans sa prison, il se porte très bien, Dieu mercy. »

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter ici que Saint-Simon qui avait promis son concours à la comtesse de Fénelon, écrit lui-même dans ses *Mémoires*, au sujet du comte de Laval, dont il compare le sort à celui des prisonniers sortis plus tôt de la Bastille, mais légèrement et courtement exilés :

« Laval, dit-il, fut plus mal traité, ou pour mieux dire le moins bien traité. Il avoit été l'âme au dehors de toute la conspiration et dans tout le secret du duc et de la duchesse du Maine, qui en dit assez dans son interrogatoire.....

» Aussi sortit-il de la Bastille enragé contre elle et ne lui a pas pardonné, dont elle se soucia aussi peu que font tous les princes et princesses quand ils n'ont plus besoin des gens, parce qu'ils se persuadent que tout est fait pour eux et eux uniquement pour eux-mêmes. Le courant de la vie dans tous les temps et les conspirations de tous les siècles en sont la preuve et la leçon ».

Le récit de cet épisode ne pouvait mieux s'achever que par cette réflexion du piquant mémorialiste.

La comtesse de Fénelon mourut en 1726. Quant à son mari, il lui survécut une dizaine d'années. Il mourut le 2 mars 1735, après avoir institué, pour son légataire universel le marquis de Fénelon, son petit-neveu, ambassadeur en Hollande, le destinataire de la lettre publiée par nous. On peut voir aux Archives de la Dordogne (B. 395 layette), l'inventaire qui fut dressé après sa mort, au château de Beau-séjour.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

(4) Probablement Trèves, où la famille de Laval avait fondé un monastère.

LA CLOCHE D'ABJAT.

La pièce suivante, tirée des archives du château de Vaucocour, à Thiviers, nous apprend l'histoire de la cloche dont il a été plusieurs fois question dans le *Bulletin*.

19 février 1735.

A Monseigneur Boucher, chevalier, seigneur des Goutes, Habecour, Ste-Geneviève et autres lieux, président honoraire de la Cour des Aydes de Paris, conseiller d'honneur au Parlement de Bordeaux, intendant de justice, police et finances en la Généralité de Bordeaux.

Messire Pierre Foucault, archiprestre de Thiviers, assisté du syndic fabrien, les consuls seigneurs et recteurs de la ville, patrons fondateurs et marguilliers nés de l'église, bourgeois et communauté de Thiviers, et Jean-Léonard Gaillard, avocat, seigneur de Vaucocour, remontrent très humblement à votre Grandeur qu'en l'année 1640 les habitants du bourg et paroisse d'Aiat, s'estant soulevés et refusé le logement d'une compagnie de cavalerie que le seigneur de Vaucocour en estoit capitaine conduisoit en Italie pour le service de Sa Majesté et ayant mesme tué ledit seigneur de Vococour, Monseigneur Soullé, intendant de Guienne, fut commis par arrest du Conseil du 4 décembre 1640 pour faire le procès aux coupables, et par jugement rendu le huitième may 1644, par lequel tous les manans et habitants d'Aiat sont déclarés sussesivement atteints et convaincus des crimes de révolte et sédition pour la réparation desquels ils sont condamnés aux peines y portées, et en outre il est ordonné que les cloches dudit bourg d'Aiat seront descendues et que la principale sera portée en l'église de Thiviers, en la chapelle ou le d. feut seigneur de Vaucocour est inhumé pour icelle estre mise et posée au clocher de laditte église, si mieux led. Sr Gaston-François de Vaucocour n'aime faire bâtir à ses dépens un clocher joignant lad. chapelle, auquel cas est ordonné que lad. cloche seral mise et posée audit clocher, en exécution de ce jugement, et le clocher a esté construit par led. seigneur Gaston-François de Vaucocour sur la chapelle et lad. cloche y fut posée au mois d'août de lad. année 1641. Le Sr Gaillard supliant ayant acquis la seigneurie de Vaucocour par contrat du 1^{er} avril 1730, il voulait réparer le clocher qui en a besoin et faire descendre la cloche qui casée et fêlée depuis longtemps pour la faire refaire et remestre à sa place ; néanmoins le sr archiprestre, la dite communauté et le sieur Gaillard ayant examiné unanimement que les murs qui forment extérieurement le carré de la

chapelle de St Laurant de Vaucocour sous le mesme couver menassant d'une eminante ruine, y ayant mesme une grande brèche au coin du cotté du levant et l'autre coin du cotté du couchant est aussi en danger de tomber, aussi bien que la voute de la dite chapelle, et par la tout le corps de l'église est en danger de tomber aussi bien ; et ils ont remarqué que les ruines pouvoit estre occasionnées entre la par le poids de la cloche et le clocher et lesd. réparations extérieures sont le cas toujours esté une charge de la communauté, et le S^r Gaillard n'est tenu que de faire les réparations intérieures à lad. chapelle, c'est à dire à crépir, blanchir, entretenir la voûte et la charpante de lad. chapelle. Les suplians espèrent que vostre Grandeur voudrat bien leur permettre de luy représenter que led. clocher estoit construit et la cloche y a esté posée pour perpétuelle memoire du meurtre commis en la personne dud. seigneur de Vaucocour et que la vengeance publique et particulière se trouve satisfaite, la race de messieurs de Vaucocour est entièrement estainte, et il y a près de cent ans que cette cloche a esté exposée, outre que c'est un monument aujourd'huy inutile, son poids pouroit occasionner l'entière ruine des murs de l'église qui forment lad. chapelle, et par là pouroit aussi occasionner celle de l'église, et les réparations à faire sont urgentes et nécessaires ; et la fabrique n'a pas pour le présent assez de fonds et il faudroit indispensablement faire de l'autorité de vostre Grandeur une imposition sur les paroissiens qui se trouveroient hors d'estat de payer à cause qu'ils sont asses chargés par les anciens et nouveaux sucides royaux que la nécessité et la conjecture des temps ont fait imposer, de manière que toutes ces considérations engagent les suplians d'agir unanimement pour l'intérêt du public et de l'église, en présence de messire Estienne Arneaud, vicaire général du présent diocèse et supérieur de la mission de Périgeux, qui s'estant transporté sur les lieux et veut le danger évident d'une ruine prochaine des murs et la nécessité pressante et indispensable de les réparer, ils ont convenu sous le bon plaisir de vostre Grandeur que la cloche serait descendue et vendue par les sieurs consuls pour l'argent en provenant estre mis entre les mains du sindic fabricien pour estre employé en premier lieu à la réparation des murs extérieurs de lad. église qui forme la chapelle de St Laurent de Vaucocour, et en second lieu aux réparations nécessaires de la voute, de la charpante et couverture de lad. chapelle, à laquelle réparation de la voute, charpante et couverture serat tenu le S^r Gaillard en cas d'insuffisance, sans que pour cela il soit tenu à la réparation des murs quand mesme le prix de la cloche ne suffiroit que pour son contingent, et pour l'advenir led. S^r Gaillard serat tenu comme auparavant de la charpante, la voute et autres réparations intérieures de la dite chapelle,

crépir, blanchir et vitrer, et lad. communauté entretiendrat, comme elle y estoit obligée, les murs de l'église qui forment lad. chapelle.

Ce considéré, Monseigneur, il vous plaise de vos grâces octroyer acte de la requeste des supplians, approuver, homologuer leurs convantions ; cet faisant permettre que lad. cloche serat descendue et vandue sans autre formalité par les sieurs consuls et que l'argent provenant de lad. vente serat mis entre les mains du sindic fabricien, pour estre en premier lieu employé aux réparations des murs extérieurs de lad. église qui forment la chapelle de S^t Laurent de Vaucocour et que le restant du prix serat employé aux réparations nécessaires de la voute, la charpante et couverture de lad. chapelle, lequel mur extérieur la communauté serat tenue comme auparavant d'entretenir ; led S^r Galliard serat tenu d'entretenir à l'avenir, comme il estoit aussi tenu auparavant, la charpante, la voute, crepir, blanchir et vitrer lad. chapelle, toutes parties se réservens leurs droits et les suplians continueront leurs vœux pour la santé et prospérité de vostre Grandeur.

Arnaut, vicaire général, attestant véritable l'exposé des suplians, Foucaut, archiprestre de Thiviers, de Lescuras de Lestang, procureur du roy et premier consul, Puyravaut, second consul, Bouneau, consul, de Larivière, consul, Noël, sénéchal, juge royal, Lavaure, lieutenant de police, Noël, sindic fabricien, du Peyrat-Lapeyronnie, advocat, Dupeyrat, Bouneau, Papon, Noël commissaire, Papon, Bonet advocat, Magne de Vauriat, Beylot, Rougier, Desvergnies, Lescuras, Marcheys, Meliot, Lagrange de Noël, Noël, Noël, Monleau, Galliard.

Vent la requeste, nous ordonnons que la cloche dont est question serat descendue à la diligence du sindic fabricien de l'église paroissiale de Thiviers, et qu'elle serat par luy vendue au plus offrânt et dernier enchérisseur, après avoir fait publier la vente à la magniere ordinaire, ordonnons pareillement que le prix qui en proviendrat serat mis entre les mains du sindic fabricien, employé aux réparations des murs extérieurs de lad. église que forme la chapelle de S^t Laurens de Vaucocour et que le restant serat employé aux réparations nécessaires à la voute, charpante et couverture de lad. chapelle ; serat tenue la communauté de Thiviers d'entretenir lesd. murs extérieurs comme cy-devant et le S^r Galliard entretiendrat à l'avenir, comme il en estoit tenu auparavant, la charpante et la voute de lad. chapelle qu'il fairat crépir, blanchir et vitrer, les drois de toutes parties réservés, ordonnons en outre que led. sindic fabricien serat tenu de compte de l'employ du prix de la ditte cloche, ainsy et à qui il apartiendrat. Fait à Bordeaux ce 19 février 1735. Boucher.

Cejourd'huy, 1^{er} mars 1735, en la ville de Thiviers en Périgord, dans l'estude du notaire royal soubsigné, par devant luy pressent les témoins

bas nommés fut present François Noël s^r de Laborde, encien garde du roy et sindic fabricien de l'église Nostre Dame de Thiviers, y habitant, le quel nous at pressentement remis la requeste cy-dessus, et des autres purs la escrite représentée par le sieur archiprestre, consuls et sindic fabricien et notables habitans dud. Thiviers denommes dans lad. requeste, ensemble l'ordonnance de monseigneur l'intendant pour en délivrer des copies à qui appartiendrat, de laquelle remise le sieur sindic fabricien m'a requis luy faire acte soubz le scel royal, en présence de Jean Bouneau, maistre perruquier, et Pierre Boussavy, selier, témoins cognus, habitans du dit Thiviers, qui ont signé avec led. s^r sindic fabricien à Thivier le dit jour premier mars 1735, ainsin signé Noël sindic, Bouneau, Boussavy, et moy Mouleau, notaire roya^l.

Pour copie conforme :

A. MAISONNEUFVE-LACOSTE.

REPAS PANTAGRUÉLIQUE

SERVI PAR COURTOIS.

Il y a quelques jours, M. Dujarric-Descombes, l'obligeant vice-président de notre Société pour l'arrondissement de Ribérac, me signalait un mémoire de Courtois, le célèbre traicteur dont j'ai parlé dans une de nos précédentes séances, mémoire trouvé dans le fonds Saint-Astier, déposé à la bibliothèque de notre ville.

J'ai pensé que ce compte pourrait intéresser notre Société. C'est donc dans cette intention que je l'ai copié et que je le lui apporte.

Ce mémoire de Courtois donne le menu du repas offert par le marquis des Bories aux officiers de son régiment, lors du passage, à Périgueux, de ce régiment.

Je n'ai pas eu le temps de faire les recherches nécessaires pour fixer la date de ce substantiel repas. Néanmoins, je le crois antérieur à l'année 1784, car, ainsi que l'indique le mémoire du pâtissier périgourdin, que le marquis des Bories

finit d'acquitter le 31 décembre 1787, Courtois envoie, le 25 janvier 1784, un pâté de perdrix à M. le chevalier de Villeblanche, à Rochefort. Or, selon toute probabilité, ce dernier devait appartenir au régiment qui passa à Périgueux, et ce ne doit être que quelque temps après le repas servi par Courtois qu'il se fit envoyer le pâté en question ou qu'il lui fut offert par le marquis, son camarade de régiment.

A ce pantagruélique repas (qui donne une idée des estomacs de ce temps et de la façon dont certains personnages traitaient leurs invités), et à la grande table de 30 couverts (en supposant que les 30 tasses de café mentionnées dans le mémoire représentent chacune 1 convive), on ne voit pas figurer moins de 6 plats de poisson, 20 plats de viande, 6 plats de légumes, 10 plats de pâtisseries, sans compter les potages, salades, compotes, confitures, fruits, etc. Ce qui étonne un peu, et qui n'est pas en rapport avec le nombre de plats servis, c'est le chiffre, relativement petit, de bouteilles bues. On peut supposer, pour expliquer ce petit nombre de flacons vidés, que la cave du marquis fit les frais des vins vieux dont il n'est pas parlé dans le mémoire et qui durent certainement figurer à ce dîner. La petite table de 20 couverts fut servie dans les mêmes proportions.

En faisant la copie du mémoire de Courtois, je n'en ai pas respecté l'orthographe qui était absolument fantaisiste.

Ch. AUBLANT.

MÉMOIRE de ce que j'ai fourni à Monsieur le marquis des Bories (1), lorsque son régiment a passé à Périgueux.

PREMIER SERVICE POUR LA GRANDE TABLE :

4 potages.....	3 n10 s.
Une pièce de bœuf sauce aux câpres.....	6 10
Une longe de veau rôtie sauce aux cornichons.....	4 10
Un pâté chaud de pigeon.....	4 10
Un vol-au-vent rempli d'une béchamel.....	2 10

(1) D'après la généalogie de de Courcelles, le marquis des Bories dont il est question doit être Pierre Astier, comte de Saint-Astier, marquis des

Une entrée de pigeon au beurre d'Isigny.....	3 10
Une moitié de raie frite sauce piquante.....	4 10
Une moitié de raie au beurre noir.....	4 10
Une perche aux fines herbes.....	4 15
Une entrée de poulet à l'estragon.....	3 15
Une entrée de turbot aux câpres.....	6 "
— de sole aux câpres.....	2 10
— de gigot de mouton à l'eau.....	3 10
— de tête de veau farcie.....	4 10
Deux entrées de fricandeau à la purée d'oseille.....	6 "
Une entrée de filet de bœuf.....	3 10
— de filet de mouton aux épinards.....	3 10
Deux plats de petits pâtés.....	2 10
— de marinade.....	4 10
— de côtelettes.....	3 "
Un plat de poulet à la tartare.....	2 10
Un plat de paupiettes.....	2 10
Deux plats de petites raves.....	" 15
— de sole (roulle ?) (1).....	4 15
Un jambon.....	9 15
Une croquante.....	2 10
Deux levrauts rôtis.....	4 "
Deux dindons rôtis.....	8 "
4 poulets rôtis.....	4 10
4 pigeons rôtis.....	4 10
Un gâteau d'amandes.....	3 "
Un gâteau de Savoie.....	3 10
2 tourtes de confitures.....	4 10

Bories, lieutenant-général des armées du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, né le 7 janvier 1750.

En 1778, il était capitaine dans le régiment du Roi-dragons, et sous-lieutenant des gardes du corps du roi en 1786.

Il avait épousé demoiselle Ursule de la Baume de Forsac, fille de messire Jean-Annet de la Baume, vicomte de Forsac, et de dame Catherine de Belcier de Crain, dont : Jean-Baptiste et François mort jeune en 1791.

Jean-Baptiste, comte de Saint-Astier, né en 1778, épousa demoiselle Antoinette-Eugénie-Ernestine d'Escayrac dont : Antoine-Astier-Albéric et Louise-Stanislas-Irène. Derniers descendants de cette illustre famille, morts sans postérité il y a quelques années.

(1) Probablement mis pour sauce rouille, rouilleuse.

2 plats de pain à la duchesse.....	4 10
2 plats de ramequin.....	3 10
2 plats d'amandes, noix, en pâte d'amande.....	4 10
2 crèmes.....	3 "
2 ragoûts de pois.....	16 "
2 plats d'asperges à l'huile.....	3 10
— de culs d'artichauts.....	3 10
— de rôties au jambon.....	5 10
— d'épinards.....	2 "
2 salades.....	" 13
8 compotes.....	8 10
Massepains, macarons, pralines, gaufres.....	6 12
Fromages, pommes.....	2 "
Confitures (chasse?) (1).....	18 10
32 bouteilles de vin.....	9 12
19 pains.....	5 10
30 tasses de café.....	7 10
	241 17

POUR LA PETITE TABLE :

2 potages.....	2 10
Une pièce de bœuf sauce aux câpres.....	5 "
Un rôti de bif d'agneau.....	2 15
2 entrées de fricandeau.....	5 "
1 entrée de filet de mouton.....	2 10
— — de lièvre.....	3 "
— de gigot de mouton.....	3 "
— de tête de veau à la poivrade.....	4 "
— de poulet à la landesse.....	2 10
— de pigeon aux petits pois.....	3 10
— de tourte de pigeon.....	3 10
1 vol-au-vent.....	2 10
2 plats de petits pâtés.....	2 "
— de marinade.....	3 10
— de côtelettes.....	4 "
— de poulet à la tartare.....	4 "
2 assiettes de petites raves.....	" 12
1 gâteau au riz.....	2 "
1 nougat.....	2 10

(1) On peut aussi bien lire chesse.

2 dindons rôtis.....	6 10
4 poulets rôtis.....	4 "
4 pigeons rôtis.....	4 "
2 ragoûts de pois.....	14 14
2 plats d'asperges.....	2 10
1 plat d'épinards.....	2 "
1 plat de culs d'artichauts.....	1 20
2 crèmes.....	3 "
1 tourte de frangipane.....	1 10
1 plat de pain à la duchesse.....	1 10
2 plats de ramequin.....	1 10
2 salades.....	" 16
8 compotes.....	8 "
Massepains, macarons, gaufres, pralines et fromages...	4 6
Pommes.....	" 16
24 bouteilles de vin.....	7 4
17 pains.....	4 10
20 tasses de café.....	5 "

373 10

Le 25 janvier 1784, j'ai envoyé un pâté de 4 perdrix à M. le chevalier de Villeblanche (1), à Rochefort.....	40 "
Le 2 août 1784, 24 petits pâtés.....	1 4
— 1 plat de meringues.....	1 10
— 1 plat de pain à la duchesse.....	1 10
— 1 gros fromage à la glace.....	8 "
— Plus 16 gobelets de glace au citron.....	7 "
Le 12 août, 16 gobelets de glace au citron.....	7 "
Le 13 août, d° d°	7 "

446 14

Reçu acompte..... 144 "

Reçu de plus de Monsieur le marquis des Bories la somme de trois cent deux livres pour solde de compte jusqu'à ce jour.

A Périgueux, le 31 décembre 1787.

Signé : COURTOIS aîné.

(1) Dans l'*Armorial général* de J.-B. Rietstap (1861), on lit : Villeblanche-Bretagne, de gueule à la fasce d'argent, accolée de trois hures de saumon du même en fasces 2 et 1. Je n'ai pas trouvé autre chose sur cette famille.

V A R I A .

LETTRES DE JOUANNET

Conservateur du Musée de Bordeaux

A L'ABBÉ AUDIERNE.

I

Mon cher élève,

J'ai chargé le jeune homme qui me remit la fameuse hache en pierre de vous témoigner toute ma reconnaissance et de vous remettre une petite brochure qui venait alors de paraître. J'imaginai que vous la liriez peut-être avec quelque intérêt.

A peine votre jeune homme était-il parti que je regrettai de n'avoir pas son adresse ; je vous devais des remerciements, mon cher élève. Souffrez que j'acquitte ma dette, un peu plus tard, mais avec le même plaisir.

Vous me mandiez, cher Audiern, que vous aviez en main d'autres objets, mais que le port vous effrayait pour moi. Ne craignez rien. Envoyez, tout sera bien reçu. Seulement ayez la complaisance d'emballer le tout de manière à ce que rien ne cahotte. Du foin ou du son rempliront l'objet.

Savez-vous, mon ami que vous habitez un pays riche en pétrifications ? Vous avez surtout de très belles cornes d'ammon bien conservées, elles sont curieuses.

En voilà une grossière image : c'est un disque ayant quelquefois jusqu'à un pied de diamètre et plus. Si le hasard vous en jette quelqu'un sous les pieds, qui soit bien conservé, pensez à moi.

De mon côté, mon cher élève, si je puis vous être ici bon à quelque chose, employez-moi avec toute confiance. Je désire que quelque raison vous appelle ici. Je vous y recevrai comme je vous aime, c'est-à-dire tout de cœur.

Adieu, je vous aime, vous salue et vous embrasse.

F. JOUANNET,

*Membre de l'Académie de Bordeaux,
rue Judaïque-Saint-Seurin, hôtel Castelnau.*

15 mai 1821.

II

Mon cher élève,

Je vous souhaite la bonne année, et je vous embrasse bien cordialement. Le porteur de ce billet vous remettra une pale brodée par une de mes élèves : je vous prie de l'accepter et comme un échantillon du savoir-faire de nos jeunes enfants, et comme un souvenir de ma tendre amitié.

J'ai reçu, car avec vous c'est toujours le commencement de mes phrases ; j'ai reçu les fossiles que vous avez eu la bonté de m'adresser. Je vous en remercie.

Une personne inconnue est venue pendant que j'étais sorti remettre chez moi deux échantillons de silx avec quelques cristaux. Un billet sans signature me prie de vous adresser l'un de ces deux échantillons. Je vous garde le plus joli : quoique cela soit bien peu de chose, cependant je tiens à remplir les vues de l'inconnu.

Mes amitiés aux Dupont, à M. Taillefer et à M. Mourcin.

Je n'ai que le temps de vous réitérer l'assurance de ma tendre amitié et mes offres de services ici. J'ai l'honneur d'être votre serviteur et ami.

Salut et entier dévouement.

F. JOUANNET.

Mardi, veille de Noël.

III

Mon cher élève,

Je serais bien coupable envers vous, si j'avais pu dérober un moment à mes travaux pour les donner à l'amitié ; mais croyez-moi bien, mon cher monsieur Audiern, depuis cinq mois je n'ai pas eu une minute de repos. Recevez mes tendres remerciements pour votre dernier envoi : il renferme des choses précieuses ; mais je vous demande avec les plus vives instances cette autre carrière que vous avez exploitée en ma faveur. Ces petits trésors ont éveillé ma cupidité. Si je ne vous les ai pas demandés plutôt, il faut que j'aye été muselé par le travail. Ne me parlez plus, mon cher élève, de me les envoyer franc de port : cela me fait de la peine. Vraiment ! ce n'est pas assez de tous vos bons soins ; il faut encore que je vous force de mettre la main à la bourse ! Il n'en sera pas ainsi si vous m'aimez, si vous voulez me faire plaisir. J'ai ici quelque chose que je vous destine et que je mets en ordre en ce moment même : vous verrez, mon ami, que si je n'écris pas, je garde du moins le souvenir. Vous recevrez cela aux vacances, peut-être de mes mains : quoi qu'il arrive vous le recevrez toujours.

Adieu, mon cher élève. Recevez mes remerciements de l'intérêt que

vous me promettez en faveur de Bellille. C'est un bien brave et bien digne homme (1). Adieu, je vous embrasse du fond du cœur.

Mes respects à l'estimable M. Taillefer. Je viens de relever ici un aqueduc de 2 lieues 1/2 de long : on grave en ce moment le tracé. Je cours après un autre. Obligez-moi, mon ami, de lui donner ces nouvelles ; aussitôt que ce sera imprimé, il en saura quelque chose de plus.

Mes amitiés au bon M. Mourcin et à la famille Dupont, et à vous, mon cher ami, tous les sentiments de la gratitude, de l'estime et de l'affection.

Votre ami et votre dévoué serviteur,

F. JOUANNET.

8 Juillet 1826.

IV

25 décembre 1826.

Mon cher élève,

Je vous embrasse du fond du cœur et je m'empresse d'arriver le premier de tous vos honorables amis pour vous souhaiter la bonne année. Au premier jour, vous recevrez un exemplaire du Musée d'Aquitaine, 3 vol. in-8° ; il vous viendra de moi. Je veux que ces faibles étrennes soient du moins pour vous les premières de l'année. Ce sera tout leur mérite. Dans ce recueil, tous les articles signés F. J. sont de moi. S'ils vous ennuiant, ne vous en prenez pas à d'autres.

Si par hasard, mon cher élève, il vous tombait encore quelque *hippurite*, car les voilà nommées ces jolis coquilles du Creuset, emparez-vous en pour moi : mais laissez sans regret celles dont les stries et les cannelures ne sont pas belles : souvenez-vous aussi que les meilleures ont leur opercule.

Autre sujet d'importunité. Je l'ai enfin trouvé dans les morceaux que j'emportai ce fossile que vous voyez en marge. Il est petit ; mais son existence dépose de celle des grands. Il a deux valves qui s'emboîtent : mais souvent sa forme est plus plate et les deux becs moins opposés.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher élève, que vous pouvez continuer de me jeter tant de pierres que vous voudrez : il ne m'en est pas encore venu de vous une seule qui n'ait son prix.

Présentez, je vous prie, mes respects à cette aimable et respectable dame qui m'accueillit avec tant de bonté, présenté que j'étais par vous. N'oubliez pas les haches, et n'en déplaise au grand hastaire Mourcin, pensez un peu à mon arsenal, le sien est assez fourni.

(1) M. Révolte-Bellille, qui dirigeait alors, au château de La Valade, commune de Saint-Apre, un pensionnat, où il enseignait le latin aux enfants des meilleures familles de la région. Il avait été professeur au collège de Périgueux en même temps que M. Jouannet, qui venait passer une partie des vacances chez son collègue et ami, à La Valade, dont les environs offraient de quoi satisfaire ses goûts archéologiques. A la fin de cette même année (1826), le fils de M. Bellille achetait de M. Bardi-Fourtou, notaire à Celles, l'étude qu'il a si dignement gérée pendant presque un demi-siècle.

Adieu, mon cher élève, croyez que vous avez en moi un bon et sincère ami qui voudrait trouver l'occasion de vous être agréable.

Je vous embrasse du fond du cœur. Mille choses aux Dupont, à M. Taillefer et au grand hastaire.

Votre dévoué serviteur et ami.

F. JOUANNET.

V

Monsieur et cher élève,

Vous voyez un homme tout confus, je voulais que mes pauvres étreintes arrivassent les premières, et voilà qu'un peu plus tard elles vous seraient parvenues comme un poisson d'avril ! Excusez-moi. Les chagrins et les affaires m'ont volé tout mon temps. Je vous remercie de votre bon souvenir, mon cher élève : ce m'est une douce consolation de penser que je vis dans le souvenir de quelques-uns de ceux auxquels j'ai eu le bonheur d'être utile.

Vos détails sur les tombeaux d'un vallon que je vois d'ici et que j'ai traversé au moins dix fois, m'ont beaucoup intéressé. C'est cependant pour moi que vous vous donnez tant de soins et de peines ! En vérité, toute ma reconnaissance ne m'acquitte que bien faiblement envers vous. Avez-vous entendu parler des haches de votre médecin, de celui dont vous me parliez avant de partir pour Paris ?

Vous saurez, mon cher élève, que vos fossiles des Piles font merveille à Paris. Les savants ne sont pas d'accord, le feu est aux étoupes. Bonnes gens ! ils me rappellent le *tradidit mundum disputationibus eorum*. Pour moi, mon ami, plus j'y pense, soit que je veuille expliquer les faits en géologue, soit que je veuille les faire concorder avec les livres saints, je vois partout des choses que la raison humaine ne peut expliquer. Nos cerveaux sont trop étroits pour y loger l'univers et ses révolutions.

Apprenez que j'ai été tellement accablé de quêteurs, parisiens et autres, que mes boîtes sont vides : mes fossiles des Piles, je parle des *bien conservés*, sont éparpillés. J'irai à l'immortalité à cheval sur mes coquilles. Si, *sans frais*, et c'est mon *sine qua non*, vous pouvez me procurer une demi-douzaine de beaux individus, vous ajouterez à tout ce que je vous dois déjà.

Je rêve que dans le Sèrladais vous avez trouvé quelques pierres à jeter dans mon jardin. Je les attends ; et si vous m'en lancez, vous me trouverez prêt à soutenir le siège.

Adieu, mon cher élève ; pardonnez un grain de folie à celui qui mit peut-être un grain de sagesse de plus dans votre tête. Adieu, je vous embrasse bien cordialement.

Ne vous verrai-je donc jamais ici, pour vous fêter en ami ! Adieu, je vous embrasse.

Mes respectueuses civilités à Madame Gérard et à ses aimables nièces.

Tout à vous pour la vie.

F. JOUANNET.

Je vais écrire au cher Mourcin : il doit m'en vouloir à la mort. J'ai heureusement des moyens de le calmer.

Mes respects et mes amitiés à lui, à l'excellent M. Taillefer, aux Dupont et à tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi.

1^{er} avril 1827.

VI

Mon cher élève,

Agréez, je vous prie, mes souhaits de bonne année. Soyez aussi heureux que vous le méritez, et vous n'aurez rien à désirer. Je vous adresse un exemplaire de mon petit ouvrage sur nos antiquités ; il est inséré dans le recueil académique de Bordeaux. C'est une misère ; mais si elle vous intéresse, je me féliciterai de la peine que ce travail minutieux m'a donnée. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de l'aimable veuve. Si mes antiquités étaient moins sérieuses, je les lui adresserais, mais je crois que Madame Gerard attache peu d'intérêt à ces recherches. Vous recevrez, et pour vous et pour elle, un exemplaire de mon second Voyage d'Hastings.

Adieu, mon cher élève et bon ami, puissé-je vous être ici bon à quelque chose. Ne viendrez-vous donc jamais nous voir et me lapider de plus près ?

Tout à vous et pour la vie.

Votre ami et votre dévoué serviteur,

F. JOUANNET.

28 décembre 1827.

Mes amitiés au respectable M. Taillefer et au grand hastaire. Vous lui direz, de ma part, que deux dépôts que je viens de trouver de monnaies *anglo-gascones*, me permettent d'établir d'une manière positive que cette pièce si commune ici et à Périgueux, qu'il attribuait à sa chère ville ou plutôt à ses comtes, appartient aux comtes d'Angoulême, à l'époque où ceux-ci n'avaient rien de commun avec les comtes du Périgord. Elles datent de la fin du 14^e siècle et du commencement du 15^e.

P.-S. — J'adresse à MM. Taillefer et Moursin 1 exemplaire de mes anti-quaiïeries.

VII

Monsieur et bon ami,

J'ai eu l'honneur de vous entretenir, à Périgueux, du fils de M. Dambier,

demeurant à Sourzac, au Chaufour. Ce jeune homme faisait ses études à Mucidan, chez M. Labraud. Celui-ci vient de quitter et n'est point remplacé ; le jeune Dambier ne peut donc faire la classe dans laquelle il allait entrer. Son père, peu fortuné, mais qui sent tout le prix de l'instruction, voudrait que son fils, qui se destine à l'état ecclésiastique, entrât au séminaire de Bergerac : le jeune homme le désire. M. Dambier désire, et sa fortune lui en fait une loi, obtenir une bourse ou au moins une demi-bourse. Pouvez-vous, mon cher abbé, lui procurer cette faveur ? Vous m'avez promis vos bontés pour cette famille, j'ose les réclamer, comme je réclamerais un service personnel. Le père vous remettra lui-même ma lettre. Puisse mon suffrage lui être de quelque utilité auprès de vous ! Vous acquérerez de nouveaux droits à mon éternelle reconnaissance.

Mes tendres amitiés à vous, mon cher élève, au comte de Taillefer et au gros papa Mourcin. Je me rappelle également au souvenir de la famille Dupont.

Votre très dévoué serviteur et votre ami pour la vie,

F. JOUANNET.

Bordeaux, 20 novembre 1828.

VIII

Mon cher élève,

Je vous remercie de vos souhaits de bonne année : acceptez les miens en échange. Entre nous, c'est monnaie de bon aloi. Le pape vous a envoyé vos étrennes : recevez maintenant celles d'un homme qui vous aime et vous estime de tout son cœur. Si j'avais des ordres à ma disposition, vous en auriez déjà les insignes ; si je disposais des mitres, vous seriez coiffé avant l'âge. Je n'ai que des gravures, et je vous expédie deux portraits dont je crois vous avoir parlé : ce sont ceux de notre archevêque actuel et de son prédécesseur. Ils vous parviendront sous huit jours. Quelquefois dans mes rêves, je vous vois avec la crosse. Je ne sais si ces rêves se réaliseront ; mais ce que je sais bien, c'est que vous auriez avec elle les douces vertus, la bienfaisance et la tolérance évangélique des deux prélats dont je vous offre le portrait.

Mille choses amicales à MM. Taillefer et Mourcin. Ne m'oubliez pas auprès de Madame Gerard. J'ai vu son neveu, mon ancien élève : c'est un homme très intéressant.

Adieu, je vous embrasse du fond du cœur.

Rappelez-moi au souvenir des amis Dupont, de la chère tante et de Mlle Anette.

J'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur et ami,

F. JOUANNET.

10 janvier 1829.

(A suivre).

NÉCROLOGIE.

LE MARQUIS DE LAMBERTYE.

La Société historique et archéologique du Périgord vient de perdre un de ses membres les plus honorables.

M. le marquis de Lambertye est décédé, en son château de Cons-la-Grandville, le vendredi 11 décembre : il était âgé de 88 ans. Ses obsèques ont eu lieu le mardi 15. La population tout entière de la commune et une foule considérable venue des localités environnantes avaient tenu, émues et recueillies, à rendre les derniers devoirs à cet homme de bien.

Le deuil était conduit par le comte Raymond de Lambertye, maire de Cons-la-Grandville et le vicomte Jean de Lambertye, ses deux fils ; par le comte de Limburg-Stürum, sénateur de Belgique, son beau-frère ; par le comte de Saintignon, le comte Giloës d'Eyssem et le comte Adolphe de Limburg-Stürum, ses neveux.

Antoine-Philippe-Lucien marquis de Lambertye et de Cons-la-Grandville était un représentant des anciens seigneurs de Miallet et de la branche de cette famille établie en Lorraine ; il était allié aux plus grandes familles de France : ses ancêtres ont occupé de grandes charges à la Cour, dans l'armée et dans la magistrature.

Les armes de la famille sont : d'azur à deux chevrons d'or ; et la devise :
• Fais le bien, advienne que pourra. •

Né le 13 décembre 1808, Antoine de Lambertye se destinait à la carrière des armes ; il allait entrer à l'école polytechnique, quand la Révolution de 1830 vint briser sa carrière. Pour oublier cette épreuve, il voyagea beaucoup. Son mépris des honneurs, son peu d'ambition et ses convictions politiques et religieuses auxquelles il est resté fidèle jusqu'à sa mort, l'empêchèrent d'accepter des situations qui lui furent offertes.

Il se contenta en 1876 d'accepter d'être maire de sa commune, où il sut, par une sage administration, sortir d'une situation difficile. Il céda sa place, en 1884, à son fils, le comte Raymond de Lambertye, qui fut heureux de trouver toutes les dettes payées et une caisse qu'une bonne gestion avait su remplir.

Indépendant de caractère, il ne flatta jamais le pouvoir et ne sollicita aucune faveur pour les siens ; mais il fut toujours prêt à donner son appui à ceux qui venaient le solliciter.

Il sut faire emploi de sa fortune pour soulager les malheureux. Sa mort est une grande perte pour Cons-la-Grandville et pour Miallet où sa générosité l'avait encore mieux fait connaître que sa haute situation.

Il était devenu en 1875 acquéreur de la terre de Lambertye, berceau de

sa famille. Le souvenir du Périgord était un rayon de soleil qui réchauffait sa vieillesse.

Cet automne, il avait encore tenu à revoir Lambertye se relever de ses ruines. Il a eu la joie, avant de quitter ce monde, de voir que son œuvre allait être bientôt achevée. Hélas ! un mois après son retour en Lorraine, il quittait cette terre, entouré du respect et de l'affection des siens.

Plus modeste que celle de ses aïeux, la vie du marquis de Lambertye n'en aura pas été moins belle : il l'a consacrée à consoler les misères et à soulager les infortunes.

D^r G. MILLET-LACOMBE.

M. LÉON DU CHEYRON DU PAVILLON.

En M. Léon du Pavillon disparaît l'un des derniers représentants d'une génération héritière de traditions qui s'éteignent chaque jour et dont l'un des caractères principaux fut un profond attachement à notre Périgord et à ses institutions locales.

Dès sa jeunesse, M. du Pavillon se consacra à l'administration de ses propriétés, et sa vie s'écoula entre Périgueux et cette commune de Sarliac dont pendant trente-huit ans il devait être le modèle des maires. Il avait reconstruit la Dulgare et avait joint à cette terre de famille celle du Cheyron dont il portait le nom. Là se développèrent de rares qualités d'agriculteur pratique et éclairé dont l'influence s'étendit heureusement autour de lui et qu'il savait allier aux devoirs de l'homme du monde. Issu d'une maison où le dévouement aux nobles causes est héréditaire, il ne faillit jamais à ce qu'il considéra comme un devoir, devoir du cœur ou devoir social. Aussi, lorsque la plupart des Sociétés les plus considérables de notre province voulurent mettre à profit la droiture de son jugement, la courtoisie de ses manières, la fermeté et la prudence de son administration, il accepta de joindre de nouvelles occupations au soin de ses propres affaires, ne négligeant jamais les unes au profit des autres, et il lui fallut toute l'activité que lui permettait seule la force d'un tempérament entraîné sans cesse par les exercices du corps, la chasse et le cheval, auxquels il excellait, pour conserver jusqu'à ces derniers temps, avec l'élégance de tournure de la jeunesse, l'énergie que nécessitait une existence si occupée.

Sa réputation d'excellent agriculteur lui avait depuis longtemps valu la vice-présidence de la Société départementale d'agriculture pour l'arrondissement de Périgueux, et en 1886 il fut acclamé président de la Société hippique de la Dordogne et du Cercle de la Philologie. Sous son impulsion courtoise et ferme, avec l'autorité que lui donnait son âge et le respect qui s'attachait à la dignité de sa vie, il sut maintenir prospères ces deux associations dont chacun des membres déplore sa perte comme celle d'un ami sûr et dévoué. Il en gouvernait les intérêts avec la même prudence

que les siens propres et, au milieu de relations anciennes, savait accueillir les derniers venus bien vite attirés vers lui par la loyauté et la franchise qui faisait le fonds de son caractère.

C'est qu'en effet il possédait toutes les qualités qui rendent aisée la direction d'une réunion d'hommes et la font unanimement accepter : ses idées étaient larges, son conseil sûr, ses décisions réfléchies, sa foi politique sans variations.

M. du Pavillon fit partie de la Société historique et archéologique du Périgord dès la seconde année de sa fondation, et il s'intéressa toujours à ses travaux. Il en donna la preuve en recevant la commission chargée d'étudier le Roi des Chauses, son cluseau et ses silos, et en usant de son influence sur ses administrés pour y faire exécuter des fouilles intéressantes.

Il fallut de longs mois à un mal sans espoir pour abattre ce corps si énergique et cet esprit si clairvoyant ; terrassé par la maladie, il conservait encore pour ceux qu'il affectionnait un mot aimable et pour les œuvres qu'il dirigeait un témoignage d'intérêt.

M. Léon du Pavillon est mort en chrétien comme il avait vécu, se soumettant à la volonté qui le frappait, espérant dans la récompense d'une existence qu'il avait consacrée au bon et au bien. Exemple élevé du noble emploi que peut faire de sa vie l'homme que Dieu a placé dans une situation supérieure, lorsqu'il en use non pas pour des satisfactions égoïstes, mais pour instruire et guider ceux qui l'entourent, laissant encore après lui par l'enseignement d'une existence toute entière le plus précieux modèle et le plus cher souvenir.

M^{re} DE FAYOLLE.

M. LARGUÉRIE.

M. Larguérie (Calixte) est décédé à Périgueux, le lundi 25 janvier, en sa demeure de la rue Victor-Hugo, à l'âge de 71 ans. C'était un homme simple, modeste, timide même, vivant retiré du monde, au milieu de ses livres et de ses tableaux qui faisaient le charme de sa solitude.

M. Larguérie était en effet un lettré et un amateur de peinture. Périgourdin très attaché à son pays, il suivait avec intérêt les travaux de la Société historique et archéologique dont il tint à honneur de devenir un des membres ; aussi, saluons-nous sa perte de nos vifs regrets.

A. S. R.

Deux planches accompagnant cette livraison : la 1^{re} représente l'Eglise de Sergeac ; — la 2^e, l'Ancienne porte du château de Thenon.

Le Gérant responsable : J. BOURNET.

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 1^{er} Avril 1897.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX, président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le chanoine Brugière, Dubet, Dujarric-Descombes, le marquis de Fayolle, Lespinas, Jules Mandin, de Roumejoux et Villepelet.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de notre honoré confrère M. le général de division Savin de Larclause, grand-officier de la Légion d'Honneur, entré dans le cadre de réserve depuis 1891. Il avait fait de brillantes études militaires et était entré dans la cavalerie depuis la suppression du corps de l'état major. Il vint commander en 1886 la division de Périgueux, où son affabilité, autant que ses hautes aptitudes, universellement appréciées, lui avaient conquis l'estime et la sympathie générale. Il avait demandé alors à faire partie de notre Société qu'il ne manquait pas de suivre dans ses excursions annuelles. Il assistait également à nos séances où les questions préhistoriques paraissaient l'intéresser plus particulièrement. On se rappelle qu'il fit des fouilles à ses frais dans l'abri de Raymonden, près de Chancelade.

Une notice sera consacrée à sa mémoire par notre confrère M. Féaux qui avait conservé des relations avec lui.

L'assemblée exprime d'unanimes et de sympathiques regrets.

Notre bibliothèque a reçu pendant le mois dernier les ouvrages suivants :

Kongl. Vitterhets historis och antiquitets akademis Manadsblad, avec 108 figures, 1892, un fascicule in-8°, broché, Stockholm, 1896 ;

Le Journal des Savants, cahiers de janvier et de février 1897, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

La Revue archéologique, troisième série, tome XXX, janvier-février 1897 (abonnement), in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ; contenant la suite du mémoire de M. Edmond Le Blant, sur la *Paléographie des inscriptions latines du III^e siècle à la fin du VII^e* ;

Le Bulletin du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements, n° du 1^{er} mars 1897 ; in 8° de 8 pages, Paris, typographie de Plon, Nourrit et C^{ie} ;

La Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, tome LVII, sixième livraison, novembre-décembre 1896, in-8°, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils ;

Le Bulletin de la Société Nivernaise des lettres, sciences et arts, troisième série, tome VII, premier fascicule, in-8°, à Nevers, chez M. Mazon, libraire, 1896 ;

Le Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot, tome XXI, quatrième fascicule in-8°, Cahors, imprimerie Layton, 1896 ;

La Revue de Saintonge et d'Aunis, bulletin de la Société des Archives historiques, XVII^e volume, 2^e livraison, 1^{er} mars 1897, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire ; contenant, page 126, une spirituelle étude de M. Jules Pellisson, juge au tribunal de Périgueux, sur les *Cartes de visite saintongeaises*, où est citée une carte d'un boulanger périgourdin qui se qualifie « d'insouciant boulanger et penseur romanesque » ;

Les brochures tirées à part et extraites du tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde* : les « *Marques de besognes* » d'artisans, XVI^e et XVII^e siècles, publiées par M. Roborel de Climens ; la notice bio-bibliogra -

pique sur *Leo Drouyn*, par M. Francisque Habasque ; le *Testament de Simon Millanges*, imprimeur bordelais, avec fac-similé, 4 pages in-4° ; et un *Autographe de Victoire de Donnissan, marquise de La Rochejaquelein, et fragments inédits de ses Mémoires*, fac-similé, 1 page in-4° ;

Le fascicule du quatrième trimestre du bulletin de la *Société de Borda, Dax* (Landes), 21^e année (1896), in-8°, Dax, imprimerie-reliure Hazael Labèque, 1896 ;

Les *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, tome XV, 2^e livraison, in-4°, Toulouse, Edouard Privat, libraire, 1896 ;

Le *Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts*, cinquième volume, numéro 9, in-8°, Foix, imprimerie veuve Pomiès, 1897 ;

De l'*Escolo Audenco* de Carcassonne, une *Notice sur les fouilles à la cité de Carcassonne*, placard in-8°, signé de M. Henri Salières ;

De M. Charles Aublant, *Le Journal*, du mercredi 10 mars 1897, contenant dans son premier article un éloge par André Theuriot, du *Moulin du Frau* ;

De M. Dujarric-Descombes, le *Journal de la Dordogne*, du 16 mars 1897, contenant son article bibliographique sur l'ouvrage de M. Mayjonade, chanoine de Périgueux, intitulé *Pensées et pages inédites de Maine de Biran*, un volume in-8°, de 288 pages, avec portrait ;

De M. Pierre Meller, la *Généalogie de la famille Buhan*, in-8° de 13 pages, Bordeaux, 1897, imprimerie Bellanger à Tonneins ;

De M. Luc de Saint-Ours, cinq numéros du *Bulletin quotidien de la Bourse de commerce de Paris* contenant ses articles sur *La Moule du moulin*, *Des ocres comme couleurs* et *La colonne de la Bourse de commerce*.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils veut bien nous envoyer sa *Revue des autographes* de mars 1897, dans laquelle sont citées des lettres de Périgourdins :

1^{re} Une lettre intéressante de l'amiral Fourichon, du 13 j an-

vier 1878, toute relative à sa mission à Madrid, où il allait représenter la France au mariage du roi Alphonse XII et de la princesse Mercédès de Montpensier ;

2° Une pièce signée par les conventionnels Elie Lacoste, député de la Dordogne, Jagot et Louis du Bas-Rhin, comme membres du Comité de sûreté générale, à Paris, le 18 floréal an II, et relative à l'arrestation du citoyen Guibout-Midy, administrateur de l'hôpital militaire de Soissons ;

3° Une lettre, de 1812, de Jeanne Gravier de Vergennes, comtesse de Rémusat, auteur de *Mémoires sur Napoléon I^{er}*, à J.-V. Leclerc, écrivain et philologue, collaborateur de Renan. Épître des plus curieuses sur l'*Eloge de Montaigne*, de Leclerc, dont elle avait accepté la dédicace. Elle lui donne des conseils et lui reproche quelques vivacités de langage à l'égard de l'Académie. « L'Institut peut s'être trompé et vous » avoir jugé avec rigueur, mais il vous a jugé, car une mention est un jugement, et en lui soumettant votre travail, » vous avez d'avance reconnu son autorité. » Elle l'engage, dans son intérêt, pour ne pas compromettre ses débuts, à respecter l'âge de M. Suard et à écouter l'avis de M. de Fontanes ;

4° Une belle lettre du maréchal de Thémynes, gouverneur de Bretagne, à J.-N. de Caumont La Force, datée de Paris le 23 mars 1614. J'ai « sceu comme vous aviés satisfait au » désir de la reyne et noumé trois de vos amis afin que Sa » Majesté pregne celui qu'elle ara acréable ». Comme MM. de Grammont et de Mieusan et le marquis de La Force procéderont de la même manière, il devra donner à son représentant les pouvoirs qu'auront ceux de ces personnages ; il se propose même pour défendre les intérêts de son « cher frère ». (On sait que La Force avait essayé d'arrêter la cour dans sa marche sur Bordeaux et que le traité de Loudun stipula pour lui une abolition spéciale) ;

5° Parmi les documents, une pièce originale sur vélin du 12 février 1375 (1376), qui est une quittance de Robinet Rousset, écuyer, à Jacques Renart, trésorier des guerres, de 75 livres tournois « en prest sur les gaiges de moy escuier et » neuf autres escuiers de ma chambre desserviz et à desser-

» vir en ces presentes guerres, es parties de Perregort et de
» Limosin, en la compaignie et sous le gouvernement de
» Thibaut du Pont, escuier. » (Malgré la trêve conclue entre
Edouard III et Charles V, il était nécessaire de surveiller la
frontière de Guyenne, province alors anglaise) ;

6° Et une autre quittance sur vélin, du 18 juin 1388, de
Pierre de Mornay, sénéchal de Périgord, de Quercy et de
Saintonge, au trésorier des guerres, Jean Le Flament, de
675 francs « en prest sur gaiges de nous, de quatre autres
» chevaliers et de trente cinq escuiers de nostre compaignie
» desservis et à desservir es guerres du Roy nostre dict sei-
» gneur es parties de Guienne en la compaignie et soubz le
» gouvernement de mous^r Loys de Sancerre, mareschal de
» France. »

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous offre l'empreinte en noir,
obtenue avec une matrice en cuivre trouvée dans une fouille
à Cahors, du sceau de Nicolas de Sevin, évêque de Sarlat,
puis de Cahors, mort en 1678 : écusson d'azur à la gerbe
d'or.

Le cachet ovale publié sous le numéro 1069 de la seconde
édition de la *Sigillographie du Périgord*, par M. de Bosredon,
n'a que 0^m013 sur 0^m010, tandis que celui ci en a 0^m035
sur 0^m027.

M. le chanoine BRUGÈRE offre également à notre biblio-
thèque les positions d'une thèse de baccalauréat en droit,
sur papier, dédiée à la Vierge immaculée et soutenue à Tou-
louse en juillet 1767 par Jacques Mourniac de Sens, de Péri-
gueux.

M. DUJARRIC nous montre le 34^e fascicule d'une collection
intitulée *Album national* qui paraît chez l'éditeur Boulanger,
boulevard Montparnasse, 90, à Paris. Ce fascicule contient
le Périgord, un petit nombre de ses monuments représentés
par des phototypies obtenues sur les clichés de M. de La
Tombelle ; le texte qui les explique a été tiré des notes de
M. le docteur Grellety.

M. le Directeur de la Société française d'Archéologie nous envoie le programme du Congrès archéologique qui sera tenu à Nîmes du 18 au 23 mai et nous invite à assister à ses réunions et à prendre part à ses travaux.

La Société y sera représentée par deux de ses membres au moins.

M. DE FAYOLLE voudrait nous poser une question. Il est allé récemment, avec notre confrère M. d'Escatha, voir la motte de la Vigerie, commune de Saint-Aquilin, dite Motte de Ventadour, qui a été décrite par M. de Mourcin, dans le tome VI du *Bulletin*, p. 511.

« Cette motte, nous explique notre érudit vice-président, est ronde ; elle est sur la pente d'un coteau, au-dessus d'un étroit vallon dominé par la Vigerie-Haute. Un superbe chêne qui était à son sommet a été coupé. Un vieux paysan, nommé Duteil, m'a affirmé avoir trouvé dans le haut un mur de 1^m d'épaisseur, en ciment et moëllon. Un fossé à peine visible séparait du coteau cette motte, qui est escarpée du côté de la fontaine située à sa base. Elle n'est pas grande : M. de Mourcin nous dit qu'elle a 30 pas de diamètre ; elle n'a pas plus de 3 mètres de flèche. La présence d'un mur indique qu'elle servait de base à une tour féodale : elle rentre donc dans la catégorie des châteaux en terre, et il paraît qu'un peu en arrière on trouve des substructions nombreuses. Il y a près de là une maison appelée de Ventadour. Cette maison rustique a le linteau de la porte et les côtés d'une fenêtre chamfrénés, du xv^e ou du xvi^e siècle. Dans le mur de cette maison, près de la porte, on a encastré dans la maçonnerie un écusson du xvi^e siècle, sculpté sur une pierre ronde et placé la tête en bas : de..... à une fasce de....., trois fleurs de lis en chef et une en pointe. Le seul écusson qui se rapporte à celui ci en Périgord serait celui des Jaubert, mais ils portaient six fleurs de lis : la forme triangulaire a-t-elle empêché de placer les trois du bas ? Cet écusson viendrait-il de Ventadour même ? Était-ce un fief des Jaubert ? Viendrait-il de l'abbaye de Boisset assez voisine ? Au village du Grand-Boisset, il ne reste rien du prieuré. Y a-t-il eu un

prieur de ce nom ? Viendrait-il du château de Bellet qui est en face ? Je ne le crois pas ».

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL fait remarquer qu'on trouve aussi les armes des Jaubert avec trois fleurs de lis seulement, deux en chef et une en pointe, ainsi qu'elles sont figurées dans la première édition de l'*Armorial du Périgord*.

M. l'abbé CARRIER fait savoir au Président qu'il nous enverra d'ici à peu de temps toutes les notes et les documents qu'il a recueillis sur sa belle église de Saint-Amand-de Coly.

M. MANDIN nous rappelle que, dans la dernière livraison du *Bulletin* (tome XXIV, p. 54), M. de Fayolle terminait ainsi son attachante notice sur l'église de Lamonzie-Montastruc en Bergeracois :

« On rencontre quelques exemples de contre-forts ajourés, »
» comme dans les églises de Saint-Martial-de-Viveyrols et »
» de Bourg-des-Maisons, où un contre-fort plat placé dans »
» l'axe du chevet, est percé par une fenêtre. »

» Deux églises situées près de Mussidan, ajoute M. Mandin, à une faible distance l'une de l'autre, dans une charmante vallée, dont le silence n'est troublé que par l'éternel murmure de la Crempse, ont été élevées, au XI^e siècle, en reconnaissance, après les affres de l'an mil.

» Celle de Bourgnac, probablement la plus jeune et la moins considérable, de forme semi-circulaire, a son abside parfaitement conservée, cantonnée à l'extérieur de trois contre-forts méplats, dont celui du milieu est placé dans l'axe longitudinal du petit édicule et ajouré d'une baie très étroite. Sa largeur est de 1^m20 et son relief sur le nu du mur de 0^m25. Les deux autres contre-forts sont beaucoup moins larges. Ils affleurent tous la tablette rectangulaire de couronnement que soulagent des corbeaux dont quelques-uns appellent l'attention. Une autre petite baie placée entre l'avant-chœur et le premier contre-fort au sud, ne parvient pas à diminuer le respect craintif dont on est saisi en entrant dans le sanctuaire.

» Celle d'Issac, sans doute la plus ancienne, possède aussi

une abside de même forme que la précédente. Elle est appuyée dans son milieu, à l'extérieur, d'un unique et large contre-fort de 1^m70, en saillie de 0^m25 et percé d'une baie de 0^m50 de largeur. Cinq arcs formerets sur colonnes flanquent, également espacés, le mur circulaire à l'intérieur qui a déjà 1^m10 d'épaisseur. Quatre autres baies, semblables à celle du milieu, étaient ouvertes dans l'axe de chacun des arcs. Dans ces conditions l'abside devait être rayonnante de lumière que l'espoir des ouvriers des forges, florissantes dans la contrée, devait souvent habiter.

» Trois de ces baies n'existent plus. Il en est de même des forges. La guerre étrangère amenée par les Anglais, puis les réformés, puis les ligueurs, ont fait disparaître cette splendeur. Les murs du sanctuaire furent surélevés et percés de cinq étages de meurtrières.

» La coupole qui portait le clocher et qui précédait le sanctuaire est à moitié démolie ; de la nef ancienne, il ne reste plus de traces apparentes. Telle qu'elle est vue, cependant, de la voie ferrée qui conduit de Mussidan à Bergerac, l'église d'Issac attire encore avec émotion, par son ancienneté et par son imposante masse, l'attention de tous ceux qui la regardent. Enfin, il faut aussi citer dans les environs, aux confins de la Double, l'église de Beaupouyet. »

M. DE FAYOLLE fait remarquer à M. Mandin que les contre-forts ajourés dont il a parlé sont adossés à des églises à chevets droits et non à absides semi-circulaires.

M. le baron DE VERNEILH mande au Président qu'il prépare pour le *Bulletin* deux dessins, dont l'un représentera le château de Fayolle vu du côté de l'arrivée ; l'aimable propriétaire mettra à la disposition de la Société un cliché de la grande façade avec les deux pavillons et le fronton. Mais le texte n'est pas prêt, bien que notre honoré vice-président ait déjà écrit un préambule sur les châteaux du siècle dernier dont le *Bulletin* ne s'est pas encore occupé.

Le second dessin serait celui du château de Puycharnaud avant sa reconstruction.

M. DE FAYOLLE est heureux de nous apporter enfin le vo-

lume qu'il nous promettait depuis plusieurs mois, contenant reliés 170 croquis ou dessins que le regretté Leo Drouyn nous destinait. Ces dessins ont été faits sur le terrain, de 1845 à 1851, pour une publication projetée en collaboration avec MM. Charles des Moulins et le vicomte de Gourgues. Plusieurs représentent des monuments disparus ou détruits, et à ce titre ils sont très précieux pour nous. M. Léon Drouyn fils, architecte à Bordeaux, pense qu'il ne peut mieux les placer que de les offrir, conformément aux dernières volontés de son père, à la Société qui tâchera d'en tirer le meilleur parti possible pour son *Bulletin*. Voici d'ailleurs la lettre qu'écrivait à ce sujet le maître éminent quelques jours avant sa mort :

Mon fils, à son prochain voyage à Fayolle, vous apportera mon album qui a été trop vanté par Verneilh qui, dans cette occasion, a parlé en ami. Il n'y a là dedans que des croquis, quelques-uns à peu près complets, d'autres faits avec quelques traits, et la plupart accompagnés de notes prises à la hâte et presque illisibles. Croquis en un mot que je faisais pour une publication projetée entre MM. des Moulins, de Gourgues et moi. Vous voyez ça d'ici : Verneilh et moi, peut-être seuls, sommes capables d'en tirer quelque chose, et nous sommes bien vieux. Je crains que votre Société ne soit bien désillusionnée en les voyant. Enfin si ça lui fait plaisir, ce que je désire, ce sera une des plus grandes récompenses de ma vie, parce que j'aime le Périgord d'où sortent mes ancêtres maternels, où j'ai eu de bons amis, et que je trouve d'autant plus beau que je l'ai vu d'ensemble, étudié en détail, parcouru à pied, à cheval, en voiture, enfin de toutes les façons ; ah ! quelles jambes et quelle volonté j'avais alors. Hélas ! tout cela est fini.

L'assemblée prie le Président de transmettre ses vifs remerciements à M. Léon Drouyn pour le généreux don de son père.

M. CRÉDOT mande au Secrétaire général, qu'il y a plusieurs mois M. de Saint Saud voulut bien le consulter sur la sœur bénédictine de Périgueux, qui avait fait peindre le petit tableau *ex voto* conservé aujourd'hui à Tarbes.

« De douloureuses préoccupations m'absorbaient alors, écrit-il, et j'avais fini par oublier la communication de notre

sympathique confrère (auquel j'adresse toutes mes excuses) quand le *Bulletin* m'a apporté le compte rendu de la séance du 7 janvier dernier.

» Je me suis mis à l'œuvre, et voici les deux documents que j'ai relevés :

» C'est d'abord une quittance, datée du 3 novembre 1692, par Nicole de Bascharetie, religieuse professe au prieuré de Saint Benoit-de-Périgueux, du consentement de révérende dame Marguerite Dupuy de Laforest de Lamothe, prieure, à Antoine Faure, praticien à Eyvirat, payant en l'acquit de Sicaire de Bascharetie, écuyer, sieur de Mazardy, paroisse de Marsaneix — aujourd'hui commune d'Atur — frère de ladite Nicole, de la somme de 45 livres, formant l'entier paiement des termes arriérés de la pension revenant à celle-ci. Nicole et Sicaire de Bascharetie avaient pour père Pierre de Bascharetie, écuyer, sieur du Biard, Mazardy et Peyrelade. La signature de Nicole de Bascharetie a été apposée par elle très lisiblement au bas de cet acte, retenu par Rousseau, notaire royal à Périgueux. Son frère a simplement signé : de Mazardy.

» C'est ensuite un acte, du 17 mai 1730, portant constitution, par Marie Dalesme, veuve de M^e Sicaire de Bascharetie, écuyer, sieur de Mazardy, au profit des dames religieuses de Saint Benoit-de-Périgueux, d'une rente annuelle de 25 livres, rachetable au prix de 500 livres. Caution : Nicolas de Bascharetie, écuyer, sieur de Mazardy.

» Comme on le voit, ces deux actes témoignent de la perspicacité de notre érudit confrère M. le chanoine Brugière : l'*ex voto* dont il s'agit émane bien, d'après ses suppositions, de Nicole de Bascharetie, et l'artiste questionné par M. le chanoine de Nodrest fait justement remonter la peinture à la fin du xvi^e siècle ou au commencement du xviii^e.

M. l'abbé CARRIER offre au Président une belle œillère en cuivre de harnais de mule, du xvii^e siècle, sur laquelle sont figurées au trait des armoiries qui pourraient être celles des Montozon.

M. DUJARRIC-DESCOMBES présente ensuite une feuille de papier d'emballage, fabriquée probablement au siècle dernier dans une papeterie de Couze. Elle porte le dessin des armes d'Amsterdam, avec cette indication au-dessous :

« Papier fin aux armes d'Amsterdam du poids de douze à seize livres la rame, fait par Arnaud Dumas à Couze en Périgord. »

A ce propos, M. VILLEPELET fait remarquer que nos anciennes papeteries du Bergeracois fabriquaient beaucoup de papier pour la Hollande, aux armes de la ville d'Amsterdam. Il nous montre, en effet, une marque de fabrique en bois, de 0^m 20 sur 0^m 15, d'un papetier périgourdin, Jean Jardel cadet à Couze, servant à fabriquer le papier moyen de Périgord, du poids de 10 à 11 livres la rame, aux armes d'Amsterdam, 1742. Elle lui a été donnée, il y a une vingtaine d'années, par M. le marquis de Losse, alors maire de Bayac.

Cette marque aux armes d'Amsterdam n'était point particulière aux papeteries du Périgord. On la retrouve dans la Corrèze. M. DUJARRIC a relevé dans un inventaire dressé en 1694 à la mort de Nicolas Beronnie, maître papetier au moulin de Gouteneygre, paroisse de Saint-Julien-de-Tulle, la mention de papiers aux armes d'Amsterdam qui, avec quantité d'autres papiers, n'avait pu être vendue à cause des guerres.

Il est bon de rappeler que si les Périgourdins ont fabriqué du papier pour les Hollandais, ceux-ci sont venus jusque chez eux se livrer à cette industrie.

On lit, en effet, dans le *Dictionnaire universel de la géographie commerciale*, que les Hollandais établirent, en 1776, à Périgueux, une manufacture de papiers peints qui eut des succès. Peuchet ajoute qu'on y en faisait encore, en l'an VIII, de différentes espèces dont les dessins étaient du plus joli goût. Ce rouleau contenait 9 aunes de long sur une demi-aune de large.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL présente également un dossier de notes recueillies en Périgord par un médecin militaire, de 1820 à 1825, le docteur Chéron, sur toute sorte de sujets,

l'histoire naturelle, les eaux, les monuments, etc. Il propose de soumettre ces notes, dont plusieurs concernent Vernodes, Douchapt, Margaux, Segonzac, à l'examen de M. de Fayolle qui nous dira s'il y a quelque parti à en tirer pour le *Bulletin*.

Enfin M. LE PRÉSIDENT nous entretient de son projet d'excursion pour l'année 1897. Il en a deux en vue : dans le premier, la Société verrait Puyguilhem, La Chapelle Faucher, Bruzac, Lempzours, Saint-Jean-de-Côle, et le lendemain Jumilhac, Sarrazac, Nanthiat et Nantheuil. Dans le second, elle visiterait Saint-Geniès, Pellevezy, Salignac, le Claud, Carlux. Il examinera les deux itinéraires.

Il reste à procéder à l'admission de deux candidats qui ont témoigné le désir d'entrer dans nos rangs. M. LE PRÉSIDENT propose aux suffrages de l'assemblée :

M. Léon Deschamps, notaire à Périgueux, présenté par M. Dubet et M. Dujarric-Descombes ;

Et M. Domège, libraire à Périgueux, présenté par M. Charles Durand et M. Villepelet.

Après deux votes à mains levées, MM. Deschamps et Domège sont admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord.

La séance est levée à deux heures un quart.

Le Secrétaire-général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 6 Mai 1897.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle de notre bibliothèque.

Sont présents : MM. Ch. Aublant, A. Délugin, le marquis de Fayolle, le chanoine Goyhenèche, Jules Mandin, l'abbé Prieur et de Roumejoux.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

M. le Président rend un hommage de sympathiques regrets à la mémoire d'un de nos membres les plus actifs, qui est mort récemment, M. le docteur Laroche, de Montignac. « Il était doué, dit-il, d'une intelligence élevée ; sa droiture était proverbiale ; ses études avaient été couronnées de succès. Les questions historiques l'intéressèrent toujours ; et, lorsque ses occupations professionnelles lui laissaient quelques loisirs, il se mettait à l'œuvre, rédigeait ses notes et les envoyait au *Bulletin*. C'est ainsi que parurent successivement ses travaux sur Jean de Losse et sur la petite ville de Montignac, présentés sous une forme distinguée, et appuyés de recherches puisées aux sources les plus sûres. Nous donnerons à la suite de la notice qui lui sera consacrée, la liste de ses diverses publications. »

L'assemblée exprime ses respectueuses condoléances.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce que M. le comte d'Arlot de Saint Saud vient d'être nommé officier d'académie. C'est une distinction justement décernée à un travailleur et à un érudit, à laquelle tout le monde sera heureux d'applaudir.

Notre bibliothèque a reçu, dans le courant du mois dernier, les ouvrages suivants :

Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, à Washington, government printing office, 1896, un gros volume in-8° de 770 pages, relié, avec planches. A signaler, dans cet ouvrage, une étude sur les progrès de la géographie depuis la découverte du nouveau monde, avec reproduction de cartes anciennes très curieuses ;

Les Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, quatrième série, tome XXV, in-8°, bulletin de janvier-février, Paris, Imprimerie nationale, 1897 ;

Le Bulletin de la Société des lettres, sciences, et arts de la Corrèze, 1^{re} livraison de 1897, in-8°, Tulle, imprimerie Crauffon.

Le Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, deuxième série, tome VIII, quatrième trimestre de 1896, octobre-

novembre-décembre, in-8°, à Poitiers, librairies E. Marche et G. Bonamy ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie de la Drôme*, année 1897, 121^e livraison, in-8°, Valence, imprimerie de Jules Céas et fils ;

Le *Bulletin de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique*, 4^e série des Annales, 2^e partie, XXIX, un fascicule in-8°, à Anvers, imprimerie veuve de Backer, 1897 ;

Les *Séances générales tenues à Abbeville en 1893*, et les *Séances générales tenues à Saintes et à La Rochelle en 1894 par la Société française d'archéologie*, LX et LXI sessions, deux volumes in 8°, à Paris, Alph. Picard, libraire, 1896 ;

Le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, année 1896, 1^{er} et 2^e livraisons in-4°, Paris, Imprimerie nationale, chez Ernest Leroux, éditeur. Il est question, dans une monographie de l'église de Chissey (Jura), que renferme ce bulletin, d'une statue de la Vierge de 0^m85, pas très ancienne, dit l'auteur, M. l'abbé Brune (elle date probablement du milieu du xvii^e siècle), mais qui présente des particularités iconographiques intéressantes. La tête gracieusement penchée et les mains jointes, la Vierge semble adorer l'Enfant Jésus, figuré sur son sein, debout et entouré de rayons. Cette statuette d'un art naïf méritait, sans doute, d'être signalée, après les divers échanges d'idées, qui ont eu, pour point de départ, les Vierges honorées sous ce vocable : *Virgini parituræ* ;

Les *Comptes-rendus et mémoires du Comité archéologique de Senlis*, troisième série in-4°, t. X, année 1895, à Senlis, imprimerie Eugène Dufresne, 1896 ;

La *Revue des langues romanes*, quatrième série, tome X, n^o 3, mars 1897, fascicule in-8°, à Montpellier, au bureau des publications de la Société, à Paris, chez G. Pedone-Lauriel, libraire éditeur.

Notre collègue, M. Ivan DE VALBRUNE, nous envoie le premier numéro de ses *Ephémérides de Périgueux et de Bordeaux*, qu'il vient de fonder, revue bi-mestrielle de huit pages. Il y publie un fragment de l'histoire de Saint-Astier durant les guerres de religion.

M. le marquis DE FAYOLLE nous fait hommage de ses *Études sur quelques églises périgourdines*, petite brochure in-8^e de 12 pages, qui reproduit ses articles, parus naguère dans le *Bulletin*, sur Lisle et Brassac, et sur Lamonzie-Montastruc, Périgueux, imprimerie de la Dordogne, 1897. Il y ajoute le tirage à part de son article : *Les Beaux-Arts à l'exposition nationale de Périgueux*, dont le Bulletin de la Société d'agriculture de la Dordogne a eu la primeur.

! M. le comte Ch. DE BEAUMONT, membre associé, nous adresse deux plaquettes, l'une intitulée : *Un prototype inédit de la tapisserie d' « Artémise »*, dont la lecture fut écoutée avec intérêt à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, dans la séance du 10 avril 1896 (in-8^e, à Paris chez Plon et Nourrit, 1896) ; et l'autre qui renferme une communication faite par lui à la Société nationale des Antiquaires de France, le 20 mai 1896, sur une tête de femme en marbre blanc, de l'époque romaine, trouvée dans l'Hérault.

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous a remis un numéro du *Journal de la Dordogne*, du 14 avril 1897, dans lequel a paru une lettre écrite par lui à propos des armoiries de la ville sculptées sur la porte d'entrée de la nouvelle bibliothèque. En présence des altérations, dont elles sont l'objet, il conclut à l'adoption d'un blason unique, officiellement imposé, celui qui est consacré par une tradition constante et glorieuse, et qui, de 1483 à 1789, n'a jamais varié. L'assemblée s'associe à ce desideratum, sans se faire l'illusion de croire qu'elle pourra, par ses vœux, rien empêcher ; car notre époque (c'est là un déplorable oubli du passé) considère ces armes plutôt comme un motif d'ornementation que comme un souvenir sacré de ses gloires d'autrefois.

M. l'abbé BEAU DE VERDENY nous offre un hommage de ses *Plans oratoires*, qui sont arrivés si vite à la neuvième édition, un vol. de 600 pages in-12, à Paris, librairie Haton, à Sarlat, imprimerie L. Michelet.

M. Tony CHAMBON nous envoie deux photographies du Calvaire de Sarlat, dont nous avons parlé dans une de nos

précédentes réunions. Elles donnent bien l'idée de l'œuvre, qui est d'une belle inspiration mystique.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT nous entretient, pendant quelques instants, de l'excursion archéologique en projet, dont il propose un nouvel itinéraire. Mais il estime qu'il ne pourra l'arrêter définitivement que dans notre réunion de la Saint-Mémoire, parce que l'avis de ceux qui doivent y prendre part est chose avec laquelle il convient de compter ; et nous sommes aujourd'hui presque réduits à notre plus simple expression pour mériter le titre d'assemblée. A ce sujet, M. le Président nous fait la théorie des excursions : elles ont pour but d'exciter la curiosité et de poser des jalons. Ensuite ceux qui veulent faire une étude spéciale de tel ou tel monument, ainsi signalé en passant, reviennent seuls pour le revoir, et, après l'avoir contemplé dans le recueillement d'une admiration solitaire, ils nous en révèlent les grandes lignes, les détails, et nous en font jouir dans une vision presque plus animée que la réalité, parce que nous en comprenons mieux toute l'harmonie.

M. Jules MANDIN a tout de suite appliqué cette théorie ; il nous a lu une monographie de l'église forteresse de Saint-Martial-de-Viveyrol, au point de vue purement architectural, et cette lecture nous a donné une sensation intense de ce vieux monument, divisé en deux étages, l'église en bas, la citadelle en haut, comme si le monde du moyen âge avait fait le rêve généreux d'établir toujours la force sur le droit. Cette monographie sera prochainement publiée dans le *Bulletin*, avec les plans relevés, comme ceux de Saint-Amand-de-Coly, avec cette scrupuleuse exactitude, qui, chez notre docte confrère, va jusqu'au fini de l'art.

M. le marquis DE FAYOLLE nous parle de la très belle mosaïque, récemment découverte aux environs de Terrasson : il vient de l'acquérir pour le Musée communal ; puis il nous montre une statuette d'Actéon, en bronze, trouvée dans le cimetière de Condat, que M. Georges Passe-

mard a bien voulu lui offrir, également pour le Musée. La statuette est très admirée, et la nouvelle que la mosaïque sera conservée parmi nous, à une place digne d'elle, est accueillie avec une réelle satisfaction.

M. LE SECRÉTAIRE-ADJOINT communique une lettre de M. Léon Deschamps, récemment élu membre titulaire de notre Société, qui nous remercie de l'avoir, dit-il, très gracieusement honoré de nos suffrages. « Il m'est doux de penser, ajoute-t-il, que je vais pouvoir remplacer au milieu de vous, grâce à votre bienveillant accueil, mon regretté oncle M. Romain Deschamps, de Razac, qui était si profondément dévoué à votre Société. » M. Romain Deschamps était un de nos membres fondateurs.

M. le Secrétaire-adjoint donne lecture d'une très courte notice sur la chapelle de Peymilou de Prignonrieux, que nous a envoyée M. Armand de Termes. Cette chapelle fut bâtie en 1888, grâce aux libéralités du marquis de Lavalette. Une école avait été construite : il fallait, dans le voisinage, une église. Pour convaincre le ministre, alors tout puissant, M. de Termes lui montra, par des titres collationnés par un chancelier du nom de Lavalette-Monbrun, que ses ancêtres avaient eu des oratoires. « A la vue de cette signature, apposée depuis plus de cent ans, pour un titre deux fois et demi séculaire, l'atavisme sembla se réveiller dans l'esprit du marquis » ; et c'est ainsi que fut décidée la construction de cette chapelle, où le nom de M. de Lavalette est encore et sera longtemps murmuré par la reconnaissance de ceux qui y viennent et qui y viendront prier.

La séance est levée à deux heures et demie.

Le Secrétaire-Adjoint,

C. PRIEUR.

Le Président,

A. DE ROUMEJOUX.

NOTES SUR QUELQUES MONUMENTS

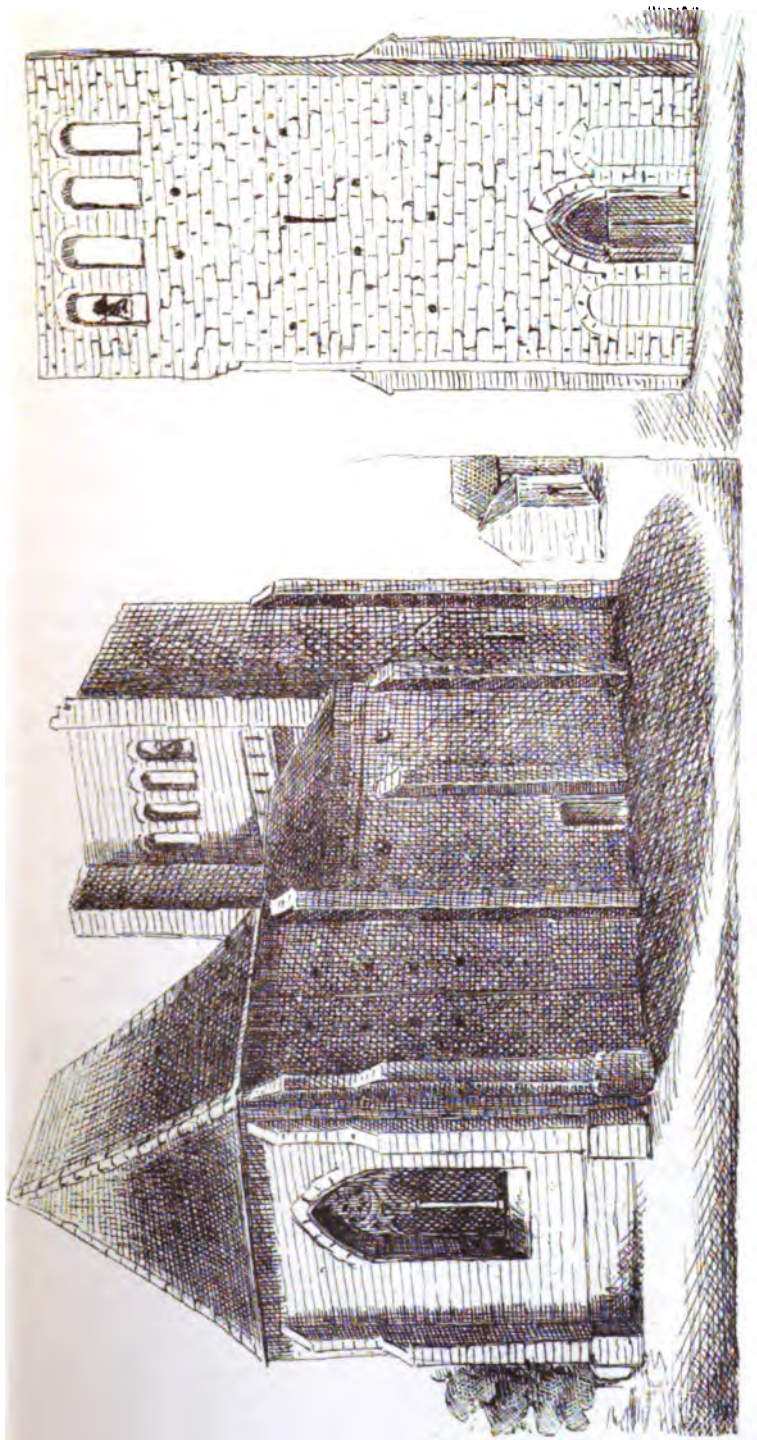
DES ENVIRONS D'EXCIDEUIL.

Clermont-d'Excideuil, lieu très ancien, puisque c'est là que naquit Geoffroy de la maison du Breuil, prieur du Vigois en Limousin, auteur d'une *Chronique de l'histoire de France* depuis l'an 886 jusqu'en 1184, citée fréquemment par les historiens.

D'après l'abbé Audierne et M. de Mourcin, l'église passe pour être d'une haute antiquité; nous n'avons pu découvrir ces vestiges, cachés qu'ils sont, sans doute, par une série de crépissages; cette église est dénuée de tout intérêt. Sur un rétable en bois, nous avons cru reconnaître les armes de la famille Chaudru de Trélissac: d'azur à la fasce d'or, accompagnée de trois roses d'argent, deux en chef et une en pointe.

Saint-Médard nous montre une église bien bâtie; elle fut donnée en 1070 à l'abbaye d'Uzerche par l'évêque de Périgueux, Guillaume de Montbron. Le chœur est ancien, de style roman, ainsi que l'extérieur de la nef et le clocher carré situé sur l'intertransept; à l'intérieur, une seule nef à deux travées, couverte par un plafond qui nous a paru peu ancien; une coupole sur pendentifs couvre l'intertransept; une statue de Saint-Médard est située dans une niche, au-dessus du portail; à côté, dans une muraille, est encastrée une fort laide *picta* du xvi^e siècle. Cette église est à revoir.

Au château de la Jorie, ancienne habitation des Malet de la Jorie, il ne reste rien qu'une très ordinaire cheminée du xvi^e siècle et une tour de l'enceinte. L'habitation a été défigurée, modernisée. Il n'y a rien qui vaille une description; nous y avons trouvé un écusson qui n'a pas été décrit par M. de Froidefond; nous n'en avons ni les couleurs ni les émaux. C'est un écu à une bande accostée de cinq feuilles de chêne, trois à la partie senestre et deux à la partie dextre de l'écu.



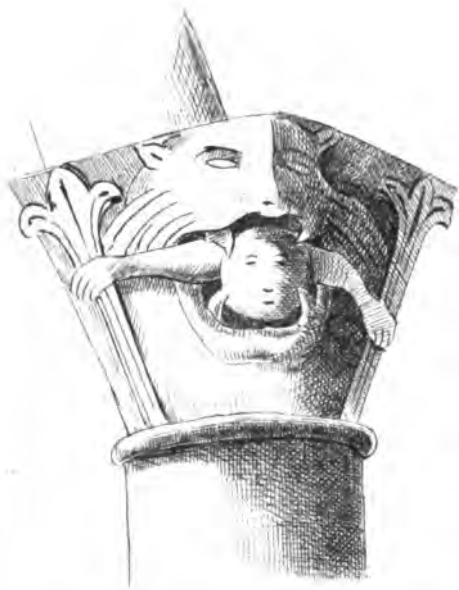
PREYSSAC D'EXCIDEUIL



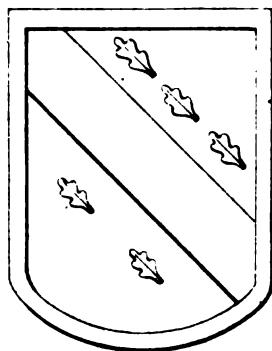
CLERMONT d'EXCIDEUIL



Chaudru de Trélissac



Preyssac d'Excideuil.



La Jorie .

Saint-Pantaly-d'Excideuil n'a rien qui mérite qu'on s'y arrête. L'abside de l'église est romane, et la voûte est en cul-de-four ; à l'entrée du chœur, deux chapiteaux sculptés sont les seules œuvres qui puissent arrêter l'œil du visiteur.

Le bourg de Preyssac-d'Excideuil n'est pas curieux, mais toutes ses maisons, sans valeur architecturale, sont anciennes ; l'église offre de l'intérêt et son clocher arcade élevé donne à cet ensemble un aspect antique qui attire l'attention du voyageur. A l'extérieur, cette église offre une masse assez importante ; son clocher, à quatre baies cintrées, domine le monument, et sa seule ouverture en forme de meurtrière lui donne une apparence militaire ; une porte ogivale, remontant à la fin du ^{xiii}^e siècle, en a, croyons-nous, remplacé une autre plus ancienne qui devait être en plein cintre, accompagnant les deux fausses baies que nous voyons encore et remontait, comme la masse du monument, au ^{xi}^e siècle. Les colonnettes et les quatre chapiteaux qui les surmontent sont très curieux : un d'eux représente des feuillages entrelacés, un autre une harpie, peut-être femme à la poitrine nue, aux pieds fourchus ; de sa bouche sortent des tiges feuillagées ; le troisième, Jonas vomit par la baleine ; de la gueule du monstre semble sortir péniblement la tête du prophète et de ses mains, qui ont saisi des plantes du rivage, il s'aide avec effort pour revenir au jour et fuir de son étrange prison ; le quatrième représente saint Pierre dans une auréole ; ses cheveux sont courts, il est vêtu d'une tunique à larges manches, serrée à la taille ; ses pieds sont nus ; il tient une clef de la main droite. Nous ne savons si le sculpteur naïf a voulu indiquer le nombril du saint apôtre par les lignes qu'il a tracées entre la ceinture et le bas de la tunique, cela est bien possible.

Ces chapiteaux n'ont pas de tailloirs et les nervures ne tombent pas régulièrement sur le sommet du chapiteau, ce qui corrobore notre opinion que la porte a changé de forme et qu'elle a été surélevée pour passer du cintre à l'ogive. Le clocher et la nef sont renforcés par des contre-forts plats ; mais vers la fin du ^{xiii}^e ou commencement du ^{xiv}^e, ils furent doublés dans la portion qui contient le chœur. Ce chœur fut

remanié à cette époque et peut-être agrandi. C'est alors que dans ce chevet carré, on ouvrit la grande fenêtre à meneaux qui éclaire l'intérieur, ainsi que celle que l'on voit du côté du Sud. Ces deux ouvertures sont d'heureuses proportions et de lignes sévères. Nous ne savons pas comment était voûtée la nef ; elle est très longue, nue, sans travées ; il est possible que jamais elle n'ait été voûtée qu'en lambris ; elle a conservé deux fenêtres romanes, étroites et courtes à grande embrasure, à ébrasement seulement indiqué. Le chœur, nous l'avons déjà remarqué, est éclairé par deux fenêtres ogivales, bordées de colonnettes très minces dont le chapiteau sans tailloir soutient un tore de même diamètre que la colonne ; l'imposte de la croisée centrale est décorée d'un côté de pointes de diamant et de l'autre de sortes d'oves ou de rais de cœur, la voûte à simple croisée d'ogive est plus élevée que le plafond aplati de la nef, et ce qui fortifierait notre opinion sur la reprise du chœur à la fin du ^{xiii}^e siècle, c'est que les retombées des nervures reposent au fond sur des colonnettes à chapiteaux à crochets, et à l'entrée sur des piliers carrés, restes de la construction primitive ; le pavé monte sensiblement de la porte vers l'autel. Un fragment de rétable en bois provenant des Cordeliers d'Excideuil se voit à droite en entrant, avec quelques statuettes peintes.

Dans un coin de l'église, malheureusement en proie à l'incurie d'un sacristain qui empile les chaises sur son couvercle, un grand coffre bombé avec ses ferrures entières, ses moulures et sa frise sculptée, assez bien conservé, du ^{xvii}^e siècle, sans être une œuvre d'art de premier ordre, mérite qu'on le traite avec plus de respect et de soin ; il serait fâcheux qu'il se détériorât plus qu'il ne l'est, car il est presque intact.

A. DE ROUMEJOUX.



BERTRAND DE BORN

ET LA TROISIÈME CROISADE.

I

Bertrand de Born n'est pas resté, plus que les autres troubadours de son siècle, indifférent au grand mouvement des croisades ; il en a cependant très peu parlé dans ses *sirventès* antérieurs à 1188, et les rares allusions sur cette belle épopée, contenues dans ses premières poésies, ne nous permettraient pas de définir son opinion.

Son silence à cet égard doit s'expliquer ainsi :

Pendant le long intervalle qui sépare la seconde croisade de la troisième (1149 à 1189), l'enthousiasme des chevaliers pour la guerre sainte s'était sensiblement refroidi.

La première expédition, commandée par Godefroy de Bouillon, avait eu de très heureux résultats pour un assez grand nombre de croisés ; parmi ceux qui résistèrent aux fatigues du « passage », aux périls des combats, beaucoup gagnèrent des fiefs plus ou moins importants ; tous recueillirent une grande renommée de prouesse et de générosité.

La seconde croisade, que dirigea Louis VII, accompagné par la reine Eléonore d'Aquitaine, eut un échec complet. Les Français de ce temps là, comme ceux d'aujourd'hui, n'attribuaient pas volontiers leurs revers aux fautes qu'ils avaient pu commettre ; ils préféraient les reprocher à la trahison de leurs chefs. Les chroniques du moyen âge en fournissent de très nombreux exemples.

Après l'insuccès de Louis VII, le bruit se répandit en France, comme dans toute l'armée d'Orient, que les premiers croisés, satisfaits de leur sort, avaient délaissé la cause de l'Eglise et de la patrie, dans le seul but d'empêcher ceux qui voudraient les imiter, d'aller faire fortune comme eux et auprès d'eux.

Dès lors, le nombre des chevaliers partant pour la Palestine diminua rapidement. Il est cependant à remarquer

qu'aucun trouvère ou troubadour du douzième siècle ne s'est fait l'interprète de ce sentiment injustifiable ; tous ont, au contraire, exalté toujours la grandeur des croisades et le mérite des croisés. Nul n'est brave à leurs yeux, s'il ne prend pas la croix ; nul n'acquerra bonne renommée, s'il ne passe outre-mer ; nul ne gagnera le paradis, s'il ne va jusqu'à Jérusalem, pour chasser les musulmans et pour arracher de leurs mains sacrilèges la vraie croix du Sauveur du monde.

Le seul troubadour connu, qui se soit permis de critiquer le grand mouvement des croisades, est Ousteau d'Orlhac ; mais ses blâmes s'adressent surtout aux moines. Il les accuse d'envoyer la chevalerie périr en Palestine, tandis qu'eux-mêmes, ne songeant qu'à dormir et s'engraisser, se gardent bien d'aller affronter les dangers de la guerre. Il est certain que cette grande épopée du moyen âge réunissait toutes les conditions voulues pour exalter l'imagination des poètes et l'ardeur belliqueuse des chrétiens.

Ce dut être un tableau magique, pour un observateur susceptible d'enthousiasme, que de voir tous les peuples d'Occident s'armer et se précipiter en Orient, comme une horde irrégulière, dans le but éminemment religieux d'arrêter l'invasion des Sarrazins et de mettre à l'abri des profanations de l'Islam le tombeau vénéré du Christ.

L'idée première de ces expéditions lointaines se présentait certainement, résumée dans cette double ambition, à tous les esprits chevaleresques et poétiques de ce temps-là.

Ce serait néanmoins commettre une erreur, que d'attribuer aux croisés passant en Palestine, l'unique désir de faire un pieux pèlerinage à Jérusalem ou de mourir en combattant contre les infidèles. Ce serait tomber dans une autre exagération que d'attribuer aux troubadours, chantant les mérites de la croisade, l'unique pensée d'encourager ou de promouvoir une vaste manifestation religieuse.

Le chevalier qui s'armait et partait pour l'Orient, obéissait sans doute à la généreuse intention que le Pontife de Rome signalait à sa foi catholique ; mais lorsqu'il prenait cette grande résolution, il envisageait aussi, bien souvent, les séduisants plaisirs qu'il trouverait sur sa route, pendant

qu'il traverserait l'Europe en brillant équipage, le faucon sur le poing. Il songeait encore certainement à la gloire qu'il allait obtenir en accomplissant des prouesses contre les ennemis du Christ ; et parfois enfin, il escomptait déjà, en s'éloignant de sa famille, le fief dont il espérait s'emparer bientôt.

Le jeune bourgeois ambitieux, qui voulait conquérir la noblesse, allait lui-même avec une louable ardeur, faire sur le grand champ de bataille du moyen âge, ses preuves de bravoure et de largesse.

Ce côté profane de l'acte accompli par les guerriers recevant la croix de la main des évêques, ne doit pas diminuer leurs mérites à nos yeux. Le soldat qui, de nos jours, va sur la frontière exposer sa vie, a-t-il moins de droits à la reconnaissance publique parce qu'il a mêlé le désir d'une récompense à son dévouement pour la patrie ?

Les troubadours n'oubliaient pas d'encourager dans leurs poésies ce sentiment de bien légitime ambition ; c'est ainsi que dans le *sirventès* « Pois lo gens », Bertrand de Born, parlant d'Alphonse II, roi d'Aragon, a dit :

« Issu d'un bas lignage, il s'éleva trop vite ; aussi doit-il
» revenir d'où il est parti ; et quand chacun aura reconquis
» sur lui tous ses droits, il fera bien d'aller à Tyr. »

Ce qui signifiait sans aucun doute :

« Il fera bien d'aller refaire en Palestine sa fortune féodale. » Cette seconde illusion était surtout puissante au premier siècle des croisades, avant que les difficultés de la guerre, la résistance opiniâtre des musulmans, et par dessus tout les innombrables fautes commises par les croisés, eussent démontré aux chevaliers de la fin du douzième siècle, qu'il y avait, au point de vue matériel, plus de dangers que de profits à recueillir dans le passage en Terre-Sainte.

Cependant les poètes ne cessèrent pas encore de chanter les grandes récompenses dues aux soldats du Christ et les mérites par eux acquis. Il serait facile de démontrer que les troubadours, dans leurs chants, n'ont rien respecté, si ce n'est la croisade. On les voit critiquer tour à tour les rois et

les vilains, les nobles et les bourgeois ; leurs satires ont bien souvent attaqué les moines, les évêques, les souverains pontifes ; plus souvent encore, ils ont blasphémé dans leurs *sirventés* contre les plus utiles institutions de l'Eglise. On les voit railler toutes les choses saintes ; mais tous ont toujours montré la plus grande admiration pour la croisade et pour les croisés.

Le plus ancien des troubadours connus, le célèbre duc d'Aquitaine, grand-père de la reine Eléonore, Guillaume IX, qui pendant sa jeunesse avait accumulé sur son nom d'innombrables méfaits, donna l'exemple de ce profond respect pour la guerre sainte.

Après avoir reçu la croix, l'un des premiers parmi les nobles chevaliers de France, il célébra sa pieuse résolution en composant un chant plein de grâce et de foi chrétienne, dans lequel il déplore ses crimes et déclare qu'il veut « passer outre mer » pour obtenir le pardon de ses fautes.

« Adieu, dit-il, adieu brillants tournois, adieu grandeur et magnificence, et tout ce qui touchait mon cœur ; rien ne m'arrête, je vais aux champs où Dieu promet la rémission des péchés. »

Tous les nombreux troubadours du douzième siècle, dès qu'ils parlaient de la croisade, montraient, comme le noble duc d'Aquitaine, un sentiment, un enthousiasme religieux, qui ne s'accordait guère avec l'habituelle légèreté de leurs mœurs. La grande influence qu'ils exerçaient autour d'eux, avait fait admettre, comme une incontestable vérité, que les pécheurs avaient tous un infailible moyen de racheter leur salut : c'était d'aller en Orient exposer leur vie pour le Saint Sépulchre et pour la vraie croix.

Leurs chants, animés par ce puissant souffle chrétien, révélaient la foi des indifférents, encourageaient ceux qui paraissaient hésiter, et couvraient d'éloges tous ceux qui prenaient la croix et partaient pour Jérusalem.

Toutefois, ils sont très peu nombreux les troubadours qui, mettant en pratique leurs conseils généreux, ont été combattre ou chanter dans les armées croisées. Après avoir vivement engagé les guerriers à s'embarquer, presque tous

expriment, dans leurs poétiques strophes, tout le regret qu'ils éprouvent à ne pouvoir pas suivre en Orient les glorieux ennemis de l'Islam.

Pour justifier leur abstention, ils donnent des prétextes plus ou moins futiles ; l'un d'eux renonce aux bénéfices de la croix, parce que les rois eux-mêmes hésitent encore. Un autre déclare qu'il n'est pas assez riche pour entreprendre une aussi coûteuse aventure. Un troisième est retenu par le violent amour qui l'attache à sa dame, belle et blonde.

Mais nul ne blâme ou critique le croisé ; tandis que le « décroisé » est honni par tous les troubadours.

De sorte que les deux grandes forces si souvent rivales, qui, pendant le douzième siècle, ont tour à tour exercé leur influence sur le peuple, la religion et la poésie, s'étaient pour ainsi dire coalisées, au temps de Bertrand de Born, pour appeler tout l'Occident en Palestine.

Ainsi doivent s'expliquer ces masses incalculables de chevaliers et d'archers, de nobles seigneurs brillamment équipés et de gagistes armés d'un arc ou d'une arbalète qui se sont précipités sur l'Orient. Les uns comme les autres abandonnaient leur famille, leur repos, leur bien-être, pour aller, à travers des pays inconnus, en bravant partout mille dangers, arrêter aux portes de l'Europe les progrès menaçants de l'Islam.

II

Le généreux enthousiasme qui portait la France du moyen âge en Orient, n'avait aucun rapport avec les préoccupations économiques et sociales, que les historiens modernes ont souvent attribuées aux propagateurs des croisades.

Les bienfaits du commerce international, qui paraissent avoir été l'un des résultats de ces grandes guerres, n'avaient certainement pas frappé l'esprit des contemporains ; il est aussi bien probable que les papes et les rois ne s'étaient pas laissé séduire par les progrès que la civilisation universelle devait retirer un jour de ces expéditions lointaines.

Les inspireurs et les chefs des croisades avaient d'autres

ambitions. Pour eux, le véritable but des armées chrétiennes devait consister à repousser la terrible invasion des Sarrazins, qui menaçait de placer le monde tout entier sous le joug démoralisateur et impie de l'Islam. Les musulmans, en moins de cinq siècles, avaient conquis l'Afrique, envahi l'Asie, soumis à leurs lois l'Espagne, la Sicile et le Sud de la France. L'Europe entière était menacée par leurs armées. Tous leurs projets orgueilleux paraissaient se réaliser au gré de leurs désirs ; jamais une aussi colossale invasion n'avait obtenu des résultats aussi considérables.

Charles Martel avait cependant arrêté dans leur marche rapide ces hordes envahissantes, et leur avait infligé sous les murs de Poitiers (732) une défaite capable d'enrayer pour longtemps leurs progrès. Mais les musulmans ne s'étaient pas laissés décourager, et, trois siècles après la déroute complète d'Abdérame, ils avaient repris toute leur audace et ils se montraient plus redoutables que jamais.

Le Souverain Pontife, effrayé par ces terribles menaces, chercha le moment favorable pour faire appel à la chrétienté tout entière, et pour convoquer tous les fidèles à la défense de l'Eglise.

Il semble aujourd'hui que ce seul intérêt religieux n'aurait pas dû frapper l'esprit des masses populaires de ce temps-là, au point de les entraîner ainsi vers les combats meurtriers de l'Orient. On ne croit pas facilement aux dangers lointains. Mais les chrétiens du moyen âge fréquentaient bien plus que les chrétiens de nos jours les sanctuaires les plus éloignés. Rocamadour et Cadouin étaient constamment visités par les pèlerins de tous les pays d'Europe. C'est alors que les Français, habitués à suivre la voie lactée pour se rendre à Compostelle, appelèrent ces nébuleuses « le chemin de Saint-Jacques ».

Ils allaient déjà bien plus facilement et plus nombreux que de nos jours prier sur le tombeau du Christ. Les chroniques d'Hugues de Fleury parlent, comme d'un événement tout naturel, d'un pèlerinage de sept cents hommes, conduit en Palestine par Richard, duc de Normandie, l'an 1026 ; vers la même époque, l'évêque de Cambrai y conduisit cinq mille

Français et l'évêque de Mayence sept mille chrétiens de tous pays. Avant eux, et peu de temps après l'an 1000, Raoul de Couhé, évêque de Périgueux, avait déjà fait ce grand pèlerinage et conduit à Jérusalem un nombre considérable de pieux Aquitains (1).

Il était donc facile aux légats du pape d'impressionner assez vivement l'esprit des familles chrétiennes, pour entraîner les peuples vers l'Orient, en montrant l'entrée de Jérusalem interdite aux fidèles, le tombeau du Christ souillé par les impies et la vraie Croix profanée par des mains sacrilèges.

Les jeunes guerriers qui, grâce aux fréquentes descriptions faites par les pèlerins, connaissaient déjà dans tous ses détails le berceau de la chrétienté, se laissaient aisément émouvoir par l'éloquent récit des souffrances et des cruautés que les musulmans infligeaient à ceux qui venaient visiter pieusement les Saints-Lieux.

Excités par la voix des évêques, les chevaliers et les archers des unions communes n'hésitaient pas à se grouper pour aller jusqu'en Palestine combattre les farouches soldats de l'Islam. D'ailleurs, l'organisation militaire de la féodalité avait singulièrement préparé l'Europe occidentale à ces expéditions; elle avait développé partout la valeur guerrière inséparable du noble sentiment d'indépendance de ce temps-là; elle avait établi le droit de guerre privée, qui porta si souvent les enfants de l'Eglise à combattre, sans motif sérieux, les uns contre les autres. Le grand pontife Urbain II, avant de monter sur le siège de Rome, avait maintes fois protesté contre ce fléau du moyen âge. Devenu pape, il s'efforça d'appeler sur les ennemis du Christ cet amour des combats, qui divisait partout, en Occident, les plus fidèles chrétiens. Dans cette atmosphère de foi religieuse et de passions guerrières, il dut suffire à ses légats de présenter le Saint-Sépulcre profané par les musulmans, pour faire aussitôt retentir dans toute l'Europe féodale le merveilleux cri de ralliement : « Dieu le veut! »

(1) Martial Delpit, *Essai sur les anciens pèlerinages à Jérusalem*.

Les contemporains de Bertrand de Born n'avaient pas su prévoir, en s'engageant dans le beau mouvement des croisades, tous les heureux résultats que les historiens et les économistes ont découverts plus tard ; mais ils n'avaient pas mieux prévu les conséquences regrettables que ces longues et lointaines guerres devaient forcément entraîner.

Le passage en Terre-Sainte exigeait des nobles seigneurs qui voulaient l'entreprendre, de grands sacrifices pécuniaires. Les revenus de plusieurs années étaient souvent absorbés par l'armement et le voyage d'un croisé ; d'ailleurs, ceux-là même qui ne partaient pas contribuaient aux frais de l'expédition, en donnant au roi une partie considérable de leurs ressources.

Toutes ces épargnes, tout ce numéraire ne pouvait pas être transporté en Orient, sans laisser en Occident un vide difficile à combler ; ce vide entraîna forcément la suppression de grands travaux de culture.

En même temps que le numéraire disparaissait en France, on vit disparaître aussi, comme archers ou sergents, les hommes les plus vigoureux du pays, et presque tous ceux à qui les unions communes avaient confié le soin d'assurer la sécurité des villes et des campagnes.

Il résulta de ces diverses circonstances, que la terre, moins cultivée que d'habitude, donna beaucoup moins de récoltes. En outre, les seigneurs croisés, emportant avec eux l'or disponible, laissèrent sans travail les ouvriers qu'ils occupaient ordinairement dans leur châtellenie.

Enfin, ces mêmes seigneurs, qui, grâce à leurs richesses, avaient jusqu'alors distribué la main-d'œuvre à la classe ouvrière, devaient en même temps, en leur qualité de châtelains, faire respecter autour d'eux l'ordre public et les droits de chacun.

Leur départ pour la Terre Sainte laissa donc une grande partie du pays privée de travail assurant la vie des artisans, privée aussi de force et d'autorité pour maintenir en paix ceux qui cherchaient à provoquer le désordre.

Ce fut la véritable origine des routiers ; ils commencèrent leurs déprédations pendant la seconde croisade, à laquelle

le roi de France Louis VII prit part avec de nombreux châtellains de toutes les provinces. Le rapide développement des unions communes ne tarda pas à les dissoudre ; on la croyait réduite à tout jamais par la défaite que leur avait infligée le charpentier Durand en 1183 ; mais les débris de ces compagnies révoltées allèrent exercer leurs ravages dans les châtellenies en guerre avec les suzerains. Ils reprirent toute leur audace et se développèrent rapidement après le départ pour la Palestine de Richard Cœur de Lion et de Philippe-Auguste.

Les rois d'Angleterre, dans leurs luttes avec les rois de France, eurent maintes fois recours à ces bandes de malfaiteurs ; les récompenses éclatantes qu'ils ne craignirent pas de leur donner trop souvent, encouragèrent leurs brigandages ; elles suffirent à nous expliquer les désordres effrayants qui se produisirent dans tout le royaume, et surtout en Aquitaine, pendant nos longues guerres contre les Anglais.

III

Henri II et Philippe-Auguste avaient pris la croix sous l'orme de Gisors, le 21 janvier 1188, obéissant aux exhortations de Guillaume, archevêque de Tyr. Avant eux, le fils du roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-Lion, qui n'avait pas la lourde responsabilité d'un royaume, s'était déjà croisé, sans avoir demandé le consentement de son père. En apprenant cette chevaleresque résolution, Bertrand de Born donna libre cours à son poétique enthousiasme, et chanta, dans son style entraînant, les mérites de Richard, duc d'Aquitaine ; mais ne voulant pas sans doute adresser ses éloges aux deux rois, qu'il redoutait, en même temps qu'à Richard Cœur-de-Lion, qui seul plaisait à son caractère indépendant et fier, il affecte, en célébrant la généreuse décision du duc, de présenter, comme étant encore incertaine, celle des deux monarques.

Ce fut donc au commencement de l'année 1188 qu'il composa le *sirventès* suivant :

« Notre Seigneur vient de rappeler lui-même au devoir.

» les hardis, les vaillants et les preux ; jamais encore le carnage et la défaite ne l'avaient aussi vivement attristé ; mais
» Il est aujourd'hui bien affligé, car la vraie croix a été prise
» et le roi de Jérusalem est captif. Comme il a grand besoin
» de secours, ce Saint-Sépulcre, où le feu sanctifié descend
» tous les ans, ainsi que nous le croyons tous d'une foi sûre ;
» on l'a vu ; voilà pourquoi nous le croyons sans efforts.

» Celui qui est comte et duc (1), et qui sera roi, s'est déjà
» mis en avant ; sa réputation va partout grandissant ; car il
» veut surpasser en prouesse les plus braves dans les deux
» lois, les chrétiens et les impies. Puisqu'il veut avoir le
» prix, qu'il sache donc le gagner par ses œuvres avec une
» heureuse fortune. Pour que sa réputation croisse encore et
» s'améliore, qu'il essaie de vaincre à la fois par le bien et
» par le mal. Il aime tant la gloire, qu'il saura l'acquérir par
» les deux moyens.

» Maintenant, je sais aussi qu'à juste titre Philippe veut
» enfin se conduire comme un roi. On dit qu'il s'est croisé
» et que jamais Charlemagne ne montra tant de bravoure
» qu'il en veut montrer lui-même. C'est là du moins ce dont
» il s'est vanté..... »

Les dernières strophes de ce *sirventés* ne sont pas arrivées jusqu'à nous ; peut-être dans celles qui nous sont inconnues, Bertrand de Born faisait-il aussi quelque allusion au roi d'Angleterre ; en ce cas, il devait certainement, pour lui aussi bien que pour le roi de France, affecter de mettre en doute la pieuse résolution prise par les deux rois, le 21 janvier 1188, à la conférence de Gisors. C'était un excellent moyen de rehausser la réputation du duc d'Aquitaine, que de le présenter ainsi comme ayant seul pris la croix.

On voit dans ce *sirventés* que le troubadour met Philippe-Auguste en parallèle avec Charlemagne, comme s'il eût pressenti que l'histoire devait l'appeler un jour : le Charlemagne capétien.

(1) Richard Cœur de Lion, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, futur roi d'Angleterre.

Il ne néglige rien, d'ailleurs, pour encourager les princes et les grands à prendre la croix et à marcher vers Jérusalem, où Notre-Seigneur appelle tous les braves. Il fait allusion, dans la première strophe de ce chant, à la pieuse légende du feu sacré :

« Le samedi saint, à dix heures du matin, l'évêque grec
» de Pétra, surnommé l'Evêque du Feu, en grand habit de
» chœur, pénètre seul dans les cryptes du Saint Sépulcre,
» un flambeau éteint à la main. Après une longue prière,
» son cierge, touché, dit-on, d'un rayon céleste, s'enflamme
» subitement. Passant son flambeau allumé par une des
» ouvertures circulaires pratiquées dans le vestibule exté-
» rieur du sépulcre, il tend la flamme à la foule qui, avide,
» fanatique, hurlante, affolée, se presse, s'étouffe, s'écrase
» et se tue pour allumer plus tôt sa lampe ou son cierge au
» flambeau miraculeux (1). »

Dans un prochain *sirventés*, rappelant une autre légende du moyen âge, Bertrand de Born montrera Philippe-Auguste remportant une victoire près d'un arbre sec ; ces arbres secs étaient assez nombreux en Orient au temps des croisades ; ils s'étaient desséchés, disait-on, lorsque le Christ avait rendu son dernier soupir ; ils devaient renaître et reverdir quand les infidèles auraient été chassés à tout jamais de la Terre-Sainte par un prince chrétien. Toutes ces légendes, publiées par les chants des troubadours et propagées par la voix du peuple, contribuèrent pour une large part à frapper vivement l'imagination des fidèles, appelés par les moines et les évêques à la défense des Saints-Lieux.

Nulle croisade ne fut aussi puissamment entraînée que la troisième.

Le désastre de la Tibériade, où Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, avait été fait prisonnier, justifiait bien toutes les graves appréhensions de l'Eglise. Saladin, victorieux, s'était facilement emparé de Samarie, de Jéricho, de Césarée, de

(1) *Les Légendes du Saint-Sépulcre*, par A. Couret, p. 70.

Jaffa, de Ptolémaïs, etc. ; il poursuivait avec la plus brillante ardeur la glorieuse série de ses succès, déployant parfois sur son passage autant de chevaleresque générosité que de téméraire bravoure ; il se croyait appelé à renouveler la marche triomphante d'Abdérame, et se flattait de ne jamais rencontrer devant lui un guerrier capable de l'arrêter ; il est d'ailleurs vraisemblable que, sans la persévérante intervention de l'Eglise, l'Europe eût subi quatre cents ans plus tôt la triste conquête de Constantinople par l'Islam, qui aurait peut-être porté jusqu'en Occident les effets de sa civilisation séduisante en apparence au point de vue des sciences, des lettres et des arts, mais bien corruptrice au point de vue de la famille et de la société.

Dociles à la voix du Saint-Père, trois puissants monarques, Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste et Henri II avaient pris simultanément la croix. Un enthousiasme contagieux se manifesta dans toutes les villes et dans tous les hameaux, lorsqu'on apprit que ces princes, dont la valeur était universellement connue, allaient se mettre à la tête des armées chrétiennes ; il dépassa tout ce que l'on avait pu voir au temps de Pierre l'Hermite et de saint Bernard, et le nombre des chevaliers prenant la croix augmentait tous les jours.

Dix-huit mois s'écoulèrent, après le colloque du 21 janvier 1188, sans que Henri II et Philippe-Auguste aient réalisé leurs promesses. L'union entre les rois chrétiens devait sauver l'Eglise en leur assurant une glorieuse victoire sur l'Islam ; la triste rivalité qui ne cessa de les diviser enraya leurs efforts jusqu'aux derniers jours de la troisième croisade et entraîna le plus complet et le plus douloureux échec.

Cependant les chevaliers croisés attendaient impatiemment le signal du départ ; ils avaient depuis longtemps rassemblé les fonds nécessaires à leur expédition ; ceux que l'âge ou les infirmités devaient retenir en France, avaient acquitté « la dime Saladine » votée avec le même enthousiasme par les châtelains, les évêques et les tenanciers. Mais Philippe et Henri II, au lieu de réunir leurs contingents et de courir au secours de Jérusalem s'épuisaient dans de futiles querelles.

Les riches seigneurs qui, par obligations féodales, prenaient part à ces guerres privées, voyaient avec grande tristesse leurs épargnes se dissiper ainsi, sans aucune utilité pour eux, tandis que si les rois avaient été fidèles à leurs serments, ils auraient déjà traversé les mers et conquis gloire et profits en Orient.

Voilà ce qui se murmurait dans tous les camps ; bientôt les évêques protestèrent aussi.

Frédéric Barberousse, malgré ses soixante-dix années, avait pris les devants et conduit en Palestine une brillante armée de chevaliers d'Allemagne ; les efforts de ces premiers croisés furent bientôt enrayés par la mort du vieil empereur qui périt en se baignant dans le Sélif, entraîné par la force du courant (10 juin 1190).

Lorsque Bertrand de Born connut cette mort si douloureuse, il jugea nécessaire de réveiller l'ardeur des croisés de France et d'Aquitaine. Il lança son *sirventés* « Folheta vos », dans lequel il célèbre les mérites de Conrad de Montferrat, fils de Guillaume IV et frère de Guillaume V longue épée. Tout jeune encore, Conrad s'était croisé, comme les rois, en 1188 ; plus empressé qu'eux à courir au secours de Jérusalem, il avait devancé Frédéric Barberousse et pris une part brillante à de nombreux combats. La mort de l'empereur avait redoublé l'audace de Saladin qui porta tous ses efforts contre les croisés enfermés dans la ville de Tyr ; ceux-ci parlaient de capituler, lorsque le jeune Conrad vint ranimer leur courage.

La bravoure déployée par Conrad de Montferrat dans cette grave circonstance justifie bien les éloges que lui décerne Bertrand de Born, après avoir lancé dans les premières strophes de son *sirventés* quelques mordantes épigrammes à son jongleur :

- « Folheta, vous me priez de faire une chanson pour vous ;
- » je ne connais pas en vérité un seul seigneur ou voisin qui
- » trouve plaisir à me faire chanter, pour que je dise du mal
- » de lui ; vous préférez vous-même avoir la honte et le profit,
- » qu'avoir l'honneur et le dommage. Vous avez fait là, ce me
- » semble, un bien mauvais choix.

» La voix rauque avec laquelle vous criez en chantant, et
» votre peau noire vous font ressembler aux Sarrazins; vous
» vous servez d'expressions vicieuses, quand vous faites vos
» récits, et vous répandez une odeur de sapin, de poix et de
» résine, comme un vil habitant de Savoie. Vous êtes mal
» appris et mal vêtu, pourvu que vous partiez vite, je ferai
» ce que vous désirez.

» Il me faut célébrer celui qui, par sa vaillance l'emporte
» sur les plus diligents; messire Conrad est le plus brave de
» tous sans aucun doute, car il combat à Tyr contre Saladin
» et sa mauvaise engeance. Que Dieu veuille lui envoyer des
» secours! mais les nouveaux croisés se font depuis longtemps
» attendre. Seul il mérite le prix, puisque seul il supporte la
» peine.

» Seigneur Conrad, je vous recommande à Jésus. J'aurais
» été près de vous, je vous le jure; je me suis arrêté quand
» j'ai vu les plus nobles barons s'attarder, les rois aussi bien
» que les princes. Et puis aussi j'ai vu ma dame blonde et
» belle, et voilà pourquoi mon cœur reste hésitant; j'irai
» près de vous, si vous m'offrez pareil bonheur.

» Pour Oui-et-Non (1) je ne suis plus à craindre; cepen-
» dant il est inquiet lorsque je ne châtie personne; quant
» au roi de France, il devient plus redoutable, et j'ai peur
» de le voir tomber sur moi. Depuis le siège de Troie, jamais
» on ne vit autant de ducs, de princes et d'amiraux assem-
» blés, que j'en ai mis à mes trousses avec mes *sirventés*.

» Vers mon Isembart, près de Troyes, va, *sirventés*, et dis-lui
» que la honte pèse sur les rois croisés, parce qu'ils ne par-
» tent pas. »

On remarque dans ces vers, comme dans ceux du précé-
dent *sirventés*, un souffle plus religieux que celui des pre-
mières œuvres de Bertrand de Born; on le constatera mieux
encore dans la suite, est-ce le prélude de sa vocation pro-
chaine?

Cependant il déclare qu'on ne le verra pas en Terre-Sainte:

(1) Oui-et-Non désigne Richard Cœur de Lion.

il avait un excellent motif pour ne pas entreprendre le grand passage, puisqu'il venait, malgré ses cinquante ans environ, de contracter son second mariage, et c'est même sans doute à sa femme Philippa qu'il fait allusion lorsqu'il dit :

« J'ai vu ma dame belle et blonde ».

C'était bien montrer quelque hardiesse, que prendre ainsi femme belle et blonde au moment où ses fils briguaient les honneurs de la chevalerie, et quand sa fille Emmeline venait de le rendre grand-père pour la troisième fois. Bertrand jugea sans doute que ce mariage devait suffire à sa réputation et qu'il s'exposerait à la compromettre s'il passait en Terre-Sainte au lendemain de ses noces. Il resta prudemment en Aquitaine.

IV

Sur ces entrefaites, Henri II mourut (juillet 1189). Son fils Richard I^{er} s'empressa d'aller en Angleterre, où il séjourna quelques semaines pour la première fois de sa vie ; aussitôt après s'être fait couronner roi, il se hâta de préparer son départ pour l'Orient. Bertrand de Born ne pouvait pas rester indifférent devant cette élévation au trône et devant ce noble projet publié par le jeune roi avant même qu'il eût pu consolider la couronne royale sur sa tête. Aussi le troubadour jugea-t-il nécessaire d'encourager une seconde fois Conrad à la résistance ; en même temps, il insiste très habilement auprès de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, pour qu'ils aillent tous les deux, sans plus de retard, secourir le noble défenseur de Tyr.

C'est en ce double but qu'il composa le *sirventès* « Ara sui », dans lequel, soit par erreur de copie, soit par une singulière coïncidence, les deux premières strophes sont la reproduction à peu près textuelle de deux couplets du *sirventès* « Folheta vos ».

« Maintenant je sais quel est celui qui déploie la plus
» grande vaillance, parmi tous ceux qui se montrent dili-
» gents. Messire Conrad est le plus brave sans doute ; car
» il défend Tyr contre Saladin et sa mauvaise engeance.

» Que Dieu l'assiste ! mais le secours se fait bien longtemps attendre. Seul il aura la gloire puisque seul il a la peine.

» Seigneur Conrad, je vous recommande à Jésus. J'aurais été à Tyr, je vous le jure ; je me suis arrêté quand j'ai vu les plus riches seigneurs s'attarder : comtes, ducs ou princes. Puis j'ai vu ma dame belle et blonde ; voilà pourquoi mon cœur s'est affaibli ; sans cela je serais près de vous depuis plus d'un an.

» Seigneur Conrad, je sais deux rois qui vont vous porter secours. Ecoutez leurs noms : le roi Philippe est l'un d'eux ; il redoute le roi Richard qui le redoute aussi. En attendant, ils trompent tous les deux Saladin ; mais ils trompent aussi Dieu ; car ils se sont croisés et ils ne sont pas encore partis.

» Seigneur Conrad, je chante par amour pour vous, sans me préoccuper d'amis ou d'ennemis. Je veux blâmer les croisés pour ce seul motif qu'ils laissent leur passage en oubli ; je pense que Dieu gemit en les voyant mener bonne vie dans leurs palais. Ils se reposent tandis que les autres souffrent la faim et la soif.

» Seigneur Conrad, la roue va toujours en tournant dans le monde, le haut arrive ainsi jusqu'en bas. Je ne connais pas de croisés partant sans éprouver quelque chagrin et sans regretter les voisins et les non voisins. Mais celui qui perd ne le fait jamais pour son plaisir. Tous ceux qui souffrent savent que Dieu marque ce que chacun de nous fait et dit.

» Seigneur Conrad, le roi Richard a tant de valeur (sur son compte je dis grand mal quand je le veux) qu'il passera la mer cette année ci avec autant de forces qu'il le pourra. Le roi Philippe va, je vous le dis en toute confiance, s'embarquer aussi avec d'autres rois. Ils mèneront de si puissantes armées qu'ils remporteront la victoire près de « L'arbre sec ».

» Beau Papiol, suis ton chemin vers la Savoie ; pique des deux sur Brindisi, et passe la mer. C'est vers le roi Conrad que je t'envoie (1).

(1) Conrad disputait la couronne de Jérusalem à Guy de Lusignan ; il allait être proclamé lorsqu'il fut assassiné par le vieux de la Montagne.

- » Quand tu seras là, ne perds pas ton temps ; tu lui diras que
- » si je ne vais pas encore vers lui, avec mon épée, je ne me
- » ferai pourtant pas attendre longtemps ; pourvu que les rois
- » ne me trompent pas.
- » Il est bien vrai cependant que j'obéis à une si belle
- » dame que je ne pourrais pas m'embarquer si mon passage
- » lui déplait ».

Pendant que Conrad se défendait avec tant d'énergie dans Tyr, Guy de Lusignan, à qui Saladin venait de rendre la liberté, avait entrepris le siège de Ptolémaïs. Le troubadour qui nous a transmis les hauts faits de Conrad de Montferrat, ne nous dit rien sur Guy de Lusignan, qui cependant appartenait à une illustre famille d'Aquitaine, souvent nommée dans les *sirventés* de Bertrand de Born.

Mais le roi découronné de Jérusalem, neveu d'Hugues le Diable, mort dans la première croisade et croisé lui-même depuis 1137, avait soulevé contre lui de vives jalousies.

« Cadet de Poitou, sans intelligence et sans autorité, pré-somptueux et vain, il n'avait pour lui que la noblesse de sa race, sa belle figure et son incontestable bravoure »

Le *sirventés* « Ara sui » fut publié vers le commencement de 1190 ; quelques semaines plus tard, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion appelaient sous les armes leurs vassaux croisés, et les convoquaient pour prendre la mer à Gênes et à Marseille.

Les contingents féodaux, allant en Orient, ne voyageaient pas comme les armées modernes, sous la direction d'un généralissime, assisté d'un chef d'état-major et de nombreux intendants ; le roi donnait rendez-vous aux croisés dans un port d'Europe, et l'esprit merveilleux d'association qui rendit la France du moyen âge si prospère et paisible, suffisait à tous les besoins de ces armées improvisées. Des groupes nombreux se formaient ; ils élisaient leur chef et mettaient en commun les ressources nécessaires au voyage du groupe. Le mot d'ordre du roi, accepté par tous, assurait l'exacte concentration de l'armée tout entière. Souvent quelque imprudent croisé dépensait toutes ses économies dans ce premier acte de la croisade ; les juifs avaient prévu cette

éventualité ; ils se trouvaient toujours aux ports d'embarquement et de débarquement, offrant leurs services fort intéressés aux chevaliers en détresse qu'ils accompagnaient, pour les secourir, jusqu'en Palestine.

C'est ainsi qu'en arrivant à Tyr, trois nobles seigneurs d'Aquitaine durent sceller l'acte suivant :

- « A tous ceux qui ces présentes verront, moi, Bertrand de
» Cugnac, chevalier, je fais savoir qu'envers Tomabel Spi-
» nelli et ses associés, citoyens de Gênes, je me suis cons-
» titué garant de la somme de cent livres tournois pour très
» chers seigneurs Jourdain d'Abzac et Jean de Chaunac, en
» sorte que si lesdits seigneurs manquaient au paiement de
» ladite somme au terme fixé par eux, je serais tenu de la
» payer en leur lieu et place. A cet effet, j'engage mes biens.
» En foi de quoi, j'ai apposé mon sceau sur les présentes
» lettres.
» Fait à Tyr au mois de mai, l'an du Seigneur 1192 ».

Les deux rois se mirent en route pour la Palestine le 1^{er} juillet 1191. Richard Cœur-de-Lion avait rassemblé ses contingents à Marseille ; avec lui s'embarquèrent les nobles chevaliers d'Aquitaine, dont les noms suivent :

Jourdain d'Abzac, Raoul d'Aubigné, Guy d'Aubusson, Simon de Balathier, Hugues et Jean de Bardon, Jean de Belleville, Pierre et Geoffroy du Bois, Hugues Bonnin, François du Bouchard d'Aubeterre, Guillaume de Boussay, Géraud de Boisseuilh, Geoffroy de Brilhac, Nompert de Caumont, Jehan de Bueil, Geoffroy de Cacqueray, Juel de Champagné, Hugues de Chasteignier, le sire de Chatellerault, Jean de Chaunac, Galguier de Chénèche, Elie de Chérissey, Guy de Chevreuse, Albéric de Metz, Archambeaud VI de Comborn, Elie de Cosnac, Bertrand de Cugnac, Léon de Dienne, Guillaume de Durfort, Guillaume des Ecotais, Guillaume d'Estaing, Jean de la Faye, Bernard de Fayolle, Roger de Foix, Guillaume des Forts, Bertrand de Foucaud, Raoul de Frétard, Elie de Gontaud, Guillaume des Granges, Géraud de Labarthe, Jean de Labéraudière, Elie de Lacropte, Humbert et Gilon de Lagrange, Etienne et Jean de Laporte, Guillaume

et Foucaud de Larochevoucauld, Philippe de Lévis, Guillaume de Lostanges, Geoffroy et Aymar de Lusignan, Guillaume de Mareuil, Hugues de Marsan, Raoul de Mauléon, Bégon de Mellet, Gervais de Menou, Aymeric II de Montesquiou, Raoul de Montfaucon, Barthemy de Mortemart, Hugues de Moutiers, Elie de Noailles, Laurent du Plessis, Pierre des Prés, Geoffroy de Rancon, Jean de Saint-Avit, Gérard de Saint-Chamans, Jean de Saint-Julien, Eustache de Saint-Hermine, Raoul de Saint-Georges, Guillaume Herbert et Hugues de Saint-Maur, Elie de Salignac, Manassès de Thou-vres, Raymond II de Turenne, Henri de Turpin, Renaud du Verger et Raoul de Wismes.

Avec ces nobles seigneurs s'embarquèrent aussi de nombreux prélats, parmi lesquels l'archevêque d'Auch, l'évêque de Bayonne, l'évêque d'Evreux, etc., etc.

Les deux rois s'étaient donné rendez-vous en Sicile pour y passer l'hiver. Cette île était beaucoup trop étroite pour garder en paix deux puissants monarques, tels que Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion :

Déjà le roi Richard était bien connu des Siciliens, car sa sœur Jeanne, veuve du roi de Sicile Guillaume II, résidait à Messine en qualité de reine douairière. On le voyait tous les jours visiter ses cantonnements, monté sur de magnifiques chevaux de guerre, qu'il conduisait avec une vigueur sans égale. Il faisait l'admiration des croisés et des insulaires, par son activité dévorante, par sa résistance aux fatigues, par son autorité parfois féroce et toujours obéie.

C'est là, dit-on, qu'il reçut le surnom de Cœur-de-Lion ; cependant Bertrand de Born l'avait déjà plusieurs fois comparé au lion dans ses *sirventés* antérieurs à la troisième croisade.

La brillante réputation si rapidement acquise par le roi d'Angleterre, fit naître dans le cœur du jeune roi de France un dangereux sentiment de jalousie, prélude d'une haine plus dangereuse encore ; il semble qu'une fatalité désolante s'attachait à dissiper, comme une vaine fumée, les espérances que cette expédition avait fait naître dans le cœur de tous les chrétiens. Tout contribuait à diviser de plus en plus

ces deux rois, dont l'union eût assuré les plus glorieux succès.

La reine Eléonore détestait à juste titre Alix de France, sœur de Philippe-Auguste, fiancée par le traité de Montmirail (1169) à Richard Cœur-de-Lion ; elle n'ignorait pas que son fils avait pris devant le roi de France l'engagement formel de réaliser ce mariage dès son retour de la croisade. La vieille reine mit tout en œuvre pour empêcher l'exécution de cette promesse, et sa fille, Jeanne, la seconda très utilement dans ce projet.

Alix avait alors vingt-huit ans. Le roi Henri II avait laissé courir sur son compte des bruits fâcheux qui justifiaient les sentiments hostiles manifestés par la reine Eléonore.

A peine les croisés furent-ils rassemblés en Sicile, que la vieille reine d'Angleterre se rendit auprès du roi de Navarre, et lui demanda la main de sa fille Bérengère pour Richard Cœur-de-Lion. Les négociations eurent un plein succès ; bientôt Eléonore débarquait à Messine avec la jeune princesse.

A cette nouvelle imprévue pour lui, Philippe-Auguste, irrité, voulut rappeler au roi d'Angleterre les clauses du traité de Montmirail, et les serments engagés au moment du départ pour la croisade. Rien ne put amener son fougueux rival à respecter les traités signés par son père et les promesses si souvent faites par Henri II et par lui-même, tant au roi de France qu'au légat du pape et aux évêques.

Les fiançailles de Richard et de Bérengère de Navarre furent solennellement célébrées en Sicile, devant un immense concours de prélats et de chevaliers croisés ; le saint temps du carême empêcha les cérémonies du mariage qui furent retardées jusqu'à l'arrivée des armées en Palestine.

Ce sont deux lamentables histoires que celles d'Alix de France et de Bérengère de Navarre. Elles auraient certainement inspiré quelques planhs à Bertrand de Born, si ce troubadour avait eu dans le cœur d'autres sentiments que l'amour de la guerre et de l'indépendance.

Triste victime des négociations diplomatiques, la malheureuse Alix, dont les chroniques du douzième siècle ont si

souvent décrit les infortunes et la beauté, avait été fiancée, dès l'âge de six ans, à Richard Cœur-de-Lion. Elle fut en même temps ravie à sa famille et transportée loin de sa patrie, pour être élevée dans la cour royale d'Angleterre, où la destinée de sa vie tout entière semblait être à tout jamais fixée.

Elle n'était pas encore nubile, lorsque le brutal Henri II, transforma, dit-on, sa chambre de vierge en un boudoir de sérail. En vain Richard Cœur-de-Lion réclamait à son père sa jeune fiancée ; en vain Louis VII et Philippe-Auguste voulurent-ils à diverses reprises exiger la loyale exécution du traité de Montmirail ; le Souverain Pontife envoya deux fois en 1173 et en 1178 son légat, le cardinal Philippe de Pavie, rappeler au roi d'Angleterre le respect dû à la foi jurée ; la reine Eléonore, que le peuple appelait « l'Aigle d'Aquitaine » fit souvent entendre ses cris de jalousie féroce.

Henri II retenait toujours Alix de France, enfermée dans la tour de Woodstock, comme une captive du Sultan.

La mort du vieux roi d'Angleterre rendit à « l'Aigle » sa liberté ; l'infortunée princesse, toujours ballottée par les orages politiques, attendait tremblante que Richard vint prendre, à la cour de Londres, la place laissée vacante par son père.

Eléonore, enfin délivrée de sa longue captivité, arriva la première ; par son ordre, Alix de France fut ramenée tout en larmes à Paris, tandis que son fiancé arrivait triomphant à Londres.

Alix entendit raconter, peu de temps après, que Richard Cœur de-Lion avait été fiancé en grande pompe, devant tous les croisés de France et d'Aquitaine, à Bérengère de Navarre. La malheureuse princesse alla chercher la paix de son cœur au fond d'un cloître, dans la prière et la solitude.

Un an plus tard, Philippe Auguste, revenu de la croisade, la conduisit un jour belle et brillante encore dans un tournoi. Parmi les plus nobles et les plus braves combattants, elle distingua Guillaume comte de Ponthieu, qui reçut bientôt après sa main et son cœur.

Elle n'avait pas encore vu la fin de ses souffrances.

Deux années étaient à peine écoulées depuis son mariage, lorsqu'elle fut abandonnée par son mari, tout surpris, dans sa présomptueuse illusion, que la captive d'Henri II n'ait pas immédiatement oublié, près d'un époux tel que lui, les tristes habitudes de Woodstock.

Voyant, dans la suite des années, le malheureux sort fait à Bérengère de Navarre par Richard Cœur-de-Lion, Alix de France a dû penser bien souvent que le fiancé de son enfance aurait sans doute flatté parfois son ambition, mais qu'il était, avec son caractère brutal et dépravé, impuissant à modifier la destinée de sa vie, trop douloureuse pour avoir inspiré la poésie des légers troubadours.

Bérengère eut aussi sans doute quelques doux rêves de gloire et de bonheur.

Lorsque, fiancée au jeune roi d'Angleterre, elle voyait les Siciliens l'acclamer partout sur son passage, elle dut souvent bénir la Providence et se féliciter de sa brillante union.

Peu de jours après, faisant voile vers la Palestine avec Jeanne, reine de Sicile, les deux princesses furent jetées par la tempête dans l'île de Chypre, que gouvernait l'usurpateur Isaac Comnène, avec le titre pompeux d'empereur. Isaac voulut retenir Bérengère et Jeanne comme prisonnières, afin d'obtenir d'elles une forte rançon ; Richard Cœur-de-Lion survint ; il attaqua l'empereur avec cette fougue chevaleresque qu'il mettait dans toutes ses expéditions guerrières.

Comme un preux chevalier, comme un galant troubadour, le jeune roi d'Angleterre s'empara de l'île de Chypre sous les regards émus de sa fiancée.

Ce fut certainement une splendide fête pour elle, lorsque le dimanche 12 mai 1191, inspirant tout à la fois l'enthousiasme et la terreur, Richard, vainqueur d'Isaac Comnène, fit célébrer son mariage dans ce royaume qu'il venait de conquérir et posa lui-même sur le front de Bérengère la couronne royale de Chypre.

Elle dut croire un moment qu'elle serait la plus heureuse des reines.

Quelques jours plus tard, elle reprenait la mer avec la reine Jeanne et débarquait près de Ptolémaïs, où le roi Philippe-Auguste, dissimulant tous ses griefs, la reçut avec la plus généreuse courtoisie.

La voile qui portait Bérengère en Palestine avait à peine disparu sur les flots, que Richard Cœur-de-Lion enlevait la fille d'Isaac Comnène et partait avec elle pour l'Orient. Le doux rêve de Bérengère était à tout jamais fini.

Le roi son époux la contraignit à vivre avec sa rivale. Elles avaient la même tente, la même escorte, les mêmes serviteurs ; mais elles furent bientôt délaissées l'une et l'autre.

Lorsque Richard, renonçant à la couronne de Jérusalem qu'il avait tant désirée, fit voile pour l'Europe, les deux reines d'Angleterre et de Sicile furent embarquées sur un autre navire. Elles étaient à Rome quand le roi d'Angleterre devint le prisonnier du duc d'Autriche ; elles rentrèrent rapidement en France, et débarquèrent à Marseille, où Raymond de Saint Gilles alla les recevoir et les accueillit avec la largesse légendaire des comtes de Toulouse. Il les accompagna jusqu'à la cour de Poitiers, et la reine Jeanne le récompensa en lui donnant sa main.

Il ne semble pas que Bérengère ait été consolée par la reine Eléonore de tous les outrages que le roi Richard lui avait fait subir ; car elle dut quitter le palais d'Aquitaine, pour se réfugier dans le sombre et solitaire château de Roquebrune (1). Elle usa cependant de son influence et de sa faible autorité, dans le louable but de faire respecter les droits de son mari captif, que de nombreux vassaux abandonnaient pour s'attacher soit à Philippe-Auguste, soit à Jean-sans-Terre.

Elle mit aussi tous ses efforts à hâter la délivrance du roi.

Lorsque le prisonnier de Tréfels, après avoir retrouvé sa liberté, put revenir en Aquitaine, Bérengère s'installa dans le palais de Poitiers, où les chroniques nous la montrent

(1) Canton de Monségur (Gironde).

célébrant les fêtes de Noël 1196 ; mais la vie commune ne dura pas longtemps ; car, en 1198, la rupture était devenue définitive et complète. La malheureuse reine, repoussée par son mari, alla vivre presque sans ressources dans le château de Beaufort (1).

Elle ne fut pas appelée près du roi Richard mourant, et n'assista pas à ses funérailles, qui furent cependant célébrées à quelques lieues seulement de sa résidence, dans l'abbaye de Fontevrault.

Jean-sans-Terre, successeur de Richard Cœur-de-Lion, ne voulut pas lui venir en aide ; Philippe-Auguste, qui ne lui devait aucun témoignage de sa royale bonté, lui donna généreusement l'hospitalité dans la ville du Mans, avec un douaire convenable. C'est là qu'elle mourut en 1230, vénérée par tous les habitants de la ville et des environs ; les Manséens lui firent de touchantes funérailles, et perpétuèrent sur son nom des souvenirs légendaires de tristesse et de charité ; ils entretiennent encore avec un soin jaloux la maison qu'elle aurait habitée.

V

Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion débarquèrent en Palestine au mois de mai 1191 ; leur arrivée fut signalée par de remarquables exploits, accomplis sous les murs de Ptolémaïs, que les croisés tenaient assiégés depuis deux ans. Saladin, qui passait aux yeux de ses armées pour un guerrier invincible, occupait la campagne, harcelant sans cesse les assiégeants. Il fut obligé de fuir devant Richard et Philippe qui rentrèrent triomphants dans la ville.

Ces succès, promptement enlevés, produisirent dans tout l'Orient la plus vive impression : les chrétiens sentirent naître dans leur cœur une souveraine espérance, et les musulmans, un moment effrayés, rassemblèrent promptement leurs forces autour de Jérusalem.

(1) Chef-lieu de canton de Maine-et-Loire.

Richard Cœur-de Lion passait son temps dans les fêtes et les débauches, tandis que Philippe-Auguste, oubliant la noble mission à laquelle il semblait appelé, reprit la mer le 31 juillet 1191, pour revenir en France, heureux de laisser le roi d'Angleterre en Orient.

Richard n'eut jamais le moindre souci de son royaume et de ses devoirs ; par suite, le noble but de la croisade ne dut pas le préoccuper bien souvent ; mais il déploya, dans maintes aventures, un courage plein de témérité, qui fut parfois terni par une cruauté pire que celle de Saladin lui-même.

Son caractère ardent et généreux le rendit bientôt aussi populaire parmi les musulmans qui le redoutaient, que parmi les chrétiens qui mettaient en lui leur confiance.

Le plus beau succès de Richard Cœur-de-Lion fut la victoire d'Assur, gagnée sur cent mille Sarrazins ; bientôt après, le roi d'Angleterre apprit que, malgré toute la vigilance de la reine Eléonore et de Bérengère, Jean-sans-Terre et Philippe-Auguste avaient organisé contre lui une dangereuse conspiration. Il se hâta de reprendre la mer (9 octobre 1192) regrettant amèrement, dit-on, de n'avoir pas pu délivrer Jérusalem.

Jeté par la tempête sur la côte de Dalmatie, il jugea prudent de se cacher sous un déguisement pour traverser l'Allemagne ; il fut trahi et remis entre les mains de Léopold, duc d'Autriche (fin décembre 1192), qui le garda pendant quelques semaines dans le château de Durrensstein (1). Il le livra bientôt après à l'empereur Henri VI. Celui-ci, moins loyal et moins généreux que ne l'eût été son père Frédéric-Barberousse, le fit enfermer dans le château de Tréfels (2).

La légende nous dit que le trouvère Blondel, s'étant mis à sa recherche, finit par le découvrir en chantant, sous les remparts de ce vieux château-fort, le premier couplet d'une

(1) Puissante forteresse sur le Danube, près de Krems.

(2) Château-fort de la Bavière rhénane, près de Landau.

chanson qu'il avait jadis composée avec le royal prisonnier.

L'histoire nous raconte que la reine Eléonore, oubliant le poids des années, fit, ainsi que Bérengère, d'actives démarches pour obtenir la délivrance de son fils. Elle suppliait humblement l'empereur d'Allemagne ; elle cherchait de tous côtés la rançon nécessaire au roi. Dans des lettres restées célèbres, « celle que la colère de Dieu avait fait monter sur le trône d'Angleterre », implorait l'intervention du pape en faveur de Richard Cœur de-Lion, bien injustement privé de sa liberté.

Grâce à ces persévérantes sollicitations, le roi d'Angleterre fut enfin délivré de ses chaînes et put rentrer dans ses Etats (janvier 1194).

Nous ne connaissons aucun *sirventés* écrit par Bertrand de Born depuis le départ des rois pour la croisade, jusqu'à l'arrivée de Richard à Londres.

Tout nous fait supposer que, durant ces quatre années, le troubadour a laissé reposer sa plume ; il aurait eu cependant de nombreux sujets à traiter : les glorieux faits d'armes accomplis en Terre-Sainte, le retour imprévu de Philippe-Auguste, la trahison de Jean-sans Terre, la captivité de Durenstein et de Tréfels, offraient à sa verve poétique des inspirations entraînantes.

Bertrand de Born goûtait sans doute, dans son nouveau mariage, les douceurs de la vie calme du foyer. Il oubliait auprès de Philippa la brillante épopée des croisades ; il oubliait aussi les prouesses accomplies par ses deux fils, Bertrand et Constantin, qui furent armés chevaliers, en sa présence, dans l'église Notre-Dame-du-Puy, à l'occasion d'une assemblée solennelle, tenue en 1192.

Comment se fait-il que cette grande cérémonie féodale n'ait pas provoqué le troubadour à composer quelque beau chant guerrier ? Cela nous paraît aussi surprenant que son silence devant les exploits des croisés et devant les infortunes de Richard Cœur-de Lion captif.

Si, pour savoir ce que faisait Bertrand de Born pendant ces

quatre longues années, nous consultons son principal biographe, Hugues de Saint-Cyr, nous trouvons l'explication suivante :

« Tandis que Richard faisait ses prouesses en Orient, » Bertrand resta guerroyant contre Adhémar, vicomte de » Limoges, contre le comte de Périgord et contre tous les » autres barons à l'entour. Plus tard, Richard, revenant dans » son royaume, fut pris en Allemagne ; il resta captif pen- » dant deux années, et il se racheta par rançon.

» Lorsque Bertrand sut que le roi devait sortir de prison, » il fut très joyeux en raison du grand bien qu'il devait re- » cevoir du roi, et du grand dommage réservé à ses enne- » mis. Et sachez que Bertrand avait écrit dans son cœur » tous les méfaits et préjudices que ces guerriers avaient » faits en Limousin et sur les terres du roi Richard. C'est » alors qu'il fit son *sirventés* « Bem platz. »

Richard Cœur-de-Lion venait donc d'obtenir sa délivrance, lorsque Bertrand de Born composa le beau *sirventés* « Bem platz quar trega » ; mais il avait voulu se rendre immédiatement en Angleterre, où de nombreuses révoltes s'étaient produites pendant sa longue absence.

Après avoir pris le temps de conférer avec sa mère et ses conseils, il avait résolu de châtier rigoureusement tous ceux qui s'étaient insurgés contre son autorité royale, et de consolider son pouvoir si longtemps discuté, en se faisant couronner roi une seconde fois.

Un long séjour de Richard dans son île ne pouvait pas convenir à Bertrand de Born, qui ne voulait pas reconnaître au duc d'Aquitaine le devoir ou le droit de gouverner son duché comme un véritable roi d'Angleterre.

Pour lui, l'Aquitaine devait être le seul royaume de Richard Cœur-de-Lion, son unique résidence et l'objet de ses principales préoccupations.

Il éprouva le besoin de le lui rappeler, au moment où il venait d'arriver à Londres.

Dans son superbe chant de guerre « Bem platz quar trega », comme dans ceux qui le suivront, le troubadour d'Haute-

fort reste absolument muet sur les lutttes qu'il aurait, d'après son biographe, soutenues de 1190 à 1194, en faveur de son suzerain, contre les nobles barons d'Aquitaine.

Semblable modestie n'était pas dans les habitudes de Bertrand de Born ; il s'est vanté quelquefois de coups de lance et de coups d'épée qu'il aurait voulu donner ; il n'aurait certainement pas négligé de signaler dans ses chants guerriers les combats qu'il aurait livrés contre ses puissants adversaires, si réellement il avait accompli les exploits dont parle son historien.

En outre, les chroniques du temps ne signalent aucun fait d'armes survenu, soit en Périgord, soit en Limousin, pendant la troisième croisade, avec le concours de Bertrand de Born ; voilà pourquoi nous ne craignons pas de dire que durant les quatre années passées par Richard Cœur-de-Lion, loin de son royaume, le troubadour d'Hautefort resta paisiblement auprès de sa femme Philippa, belle et blonde, qui l'empêchait de passer outre-mer.

Mais si les *sirventés* de Bertrand ne nous prouvent pas qu'il se soit réellement battu pour défendre les intérêts du duc d'Aquitaine, ils nous démontrent bien qu'il avait, suivant l'expression d'Hugues de Saint-Cyr, gravé dans son cœur le nom des riches barons coupables d'avoir abusé des infortunes et de l'éloignement du duc d'Aquitaine. Il les signale à la sévère répression de Richard Cœur-de-Lion dans plusieurs beaux chants de guerre et tout d'abord dans celui-ci qui date de mars 1194 :

« Je suis heureux parce qu'il n'y a plus trêve ni paix entre
» les barons, qui naguère passaient leur temps à planter des
» buissons, tant ils aiment les jardins et les fleurs, tout
» joyeux de vivre en petite compagnie. Ils ressemblent
» ainsi à des gardes d'assassins, chez qui l'on ne peut jamais
» pénétrer sans livrer bataille.

» On pourra se réjouir encore. Les preux vont reprendre
» leurs droits ; ils recevront bon accueil ; on leur dis-
» tribuera des barbarins, s'il leur plaît de rester sur leurs
» terres ; car il ne suffira plus à ceux qui n'ont pas la vail-

» lance nécessaire de crier « Paris », pour qu'ils puissent
» conquérir ainsi de nouveaux fiefs.

» Ne croyez pas qu'un homme sans énergie gravisse hardiment deux échelons à la fois. Quand il est sur la marche inférieure, il préfère demeurer tranquille et rester sur place. Pour mille livres sterlings, il ne voudrait pas monter au second degré, même si l'argent lui manquait.

» Je voudrais que le roi fût sorcier, qu'il arrivât au milieu de nous et qu'il pût distinguer parmi ses barons quels furent les traîtres et quels furent les fidèles. Je voudrais qu'il connût bien la maladie dont souffre le Limousin, qui fut sa terre et qui le redeviendra, mais qu'un ulcère a tant gâté.

» Lorsqu'il connaîtra le mal, et pendant qu'il en sera temps encore, il voudra le traiter avec deux setons, avant que la plaie soit endurcie. Le voilà revenu d'Allemagne. Il veut qu'Adhémar et Guy fassent un partage assez équitable, pour que ni l'un ni l'autre ait sujet de se plaindre.

» Marinier, je ne veux pas que vous fassiez en cachette du mal à Chanzy, parce qu'il héberge Malmiro ; je ne vous serais plus attaché. Ne contrariez pas Pierre de La Chasagne, sur ce motif que Guy s'est mal conduit envers moi de deux façons, en amour et en amitié.

» Papiol, jamais Frédéric n'eût fait la vilenie dont Henri, son fils, s'est rendu coupable, quand il a pris les pèlerins et leurs bourdons, ce qui lui a déjà fait perdre la Pouille et la Romagne ».

Bertrand de Born, dans ce *sirventés*, engage Richard Cœur de Lion à venir au milieu de ses barons distinguer les traîtres des fidèles ; car ce n'étaient que des traîtres tous ces riches seigneurs qui, sacrifiant l'indépendance de l'Aquitaine, se rangèrent en criant « Paris ! » sous la bannière du roi de France. Il est temps de couper le mal dans sa racine, et Richard fera bien de venir, avant que le mal soit endurci.

Mais le roi d'Angleterre fut retenu dans son île par la nécessité de châtier les habitants de Wittingham qui s'étaient

révoltés ; ils reconnurent que le roi venait d'arriver, lorsqu'on leur dit que tous les prisonniers avaient été pendus ; la ville se soumit immédiatement. Richard y réunit son conseil, et après avoir rendu diverses ordonnances empreintes de son caractère despotique et prévaricateur, il se rendit à Winchester pour la cérémonie du couronnement ; il fallut un second *sirventés* de Bertrand de Born pour qu'il se décidât enfin à revenir en Aquitaine (mars 1194).

R. DE BOYSSON.

LETTRES ROYAUX

relatives

AUX MONNAIES DES COMTES DE PÉRIGORD.

7 mai 1292.

(Bibliothèque nationale. *Manuscripts* : Fonds Doat 242 f. 491. — Transcrit et communiqué par M. de Saint-Saud.)

Lettres de commission du roi Philippe pour enquerir sur la commodité ou incommodité d'une permission demandée par le comte de Périgord de changer sa monnaie blanche en monnoye noire. — Du mercredy (lendemain de) saint Jean Porte latine 1292.

Johannes de Arreblay, miles, senescallus Petragoricensis et Caturcensis, pro illustri Rege Franciæ, Salutem. Noveritis nos recepisse litteras dicti Domini nostri Regis clausas in hæc verba :

Philippus, Dei gratia Francorum rex, senescallo Petragoricensi, vel eius locumtenenti, Salutem. Supplicationem comitis Petragoricensis recepimus continentem quod nos permetteremus ipsum suam monetam candidam mutare in nigram cum circonvisinæ monetæ candidam in nigras mutentur, et nemini sicut dicit præiudicium posset generari, quare mandamus vobis quatinus informetis vos super pondere, et lege monetæ suæ et qualiter causus fait, et quod commodum vel incommodum habere possemus in mutatione prætaeta et si alicui præiudicaretur, et super his omnibus et circumstantiis nobis rescribere curetis, quæ inveniretis ad futurum proximo parlamentum. Datum Parisiis die lunæ ante Ramis palmas.

In cuius visionis et inspectionis testimonium præsentî transcripto sigillum nostrum duximus apponendum. Datum die mercurii in crastinum Sancti

Johannis Evangelistæ ante Portam Latinam, anno Domini millesimo ducentesimo nonagesimo secundo.

Le premier avril mil six cents soixante-sept, la presente copie a esté bien et deueman vidimée et collationnée à l'original escrit en parchemin... par moy soubssigné estant en la ville de Rodez à la suite de monsieur de Doat, consêler du Roy...

(Signé) CAPOT.

Pour copie conforme

Comte DE SAINT SAUD.

CODICILLE DU SEIGNEUR DE PILE

27 février 1755.

Dans le château de Pille, paroisse de Cours, juridiction dudit Pille en Périgord, le dix septième avril après midy mil sept cent cinquante cinq. pardevant le no^re royal de la ville de Bergerac audit Périgord soussigné et présent les tesmoins bas nommés, ont été presents messire Arnaud François comte de Durfort Boissière seigneur de Boissière, habitant du château de Mons, paroisse de Saint-Germain, juridiction de Mons, et messire Joseph François Armand comte de Durfort Clairmond, habitant de la ville de Figeac en Quercy, et messire Annet Geneste, prêtre et archiprêtre de Bouniagues y habitant, faisant pour et au nom de dame Catherine de Turenne d'Aynac, veuve de messire René de Lagarde comte de Seignes, et pour dame Magdelaine de Turenne d'Aynac, épouse dudit seigneur de Durfort comte de Clairmond, et pour messire Joseph Mercure de Turenne et encore pour haut et puissant seigneur messire Louis Anne de Turenne marquis d'Aynac, en consequence de leur procuration des dousiesmes et traisième du courant, retenuës par Cyrolle et Prat, no^{res} royaux d'ueement contrôllés et legalizées. Lesquels dits seigneurs de Durfort frères nous ont dit que feu messire Sarraïn comte de Durfort, marechal des camps et armées du Roy, auroit fait son codicille clos remis devers le No^re royal soussigné, écrit en trois feuilles de papier timbré suivant l'acte de suscription du vingt septième février dernier, enlassé d'un petit rubant bleu et cachetté de sire ardente rouge aux quatres coins dicelluy du caché et armes dudit feu seigneur signé de son seings ordinaire, en presence de messire Simond de Chapelle, sieur Yzaac Couderc, Habram Gerbet, Jean Duqueyla, et autre Jean Duqueyla, et maltre Jean Foussal sieur de Belair, tous tesmoins signataires; et par le susdit acte de subscription ledit feu

seigneur auroit vouleü qu'il feut ouvert par moy dit notaire royal ou autres subrogés en présence de deux tesmoins cy-dessus nommés et à leur deffaud de deux autres sans aucune formalités de justice. Mais comme lesdits seigneurs de Durfort freres ont interet de scavoir la disposition dudit feu seigneur insérée dans le susdit codicille, ils ont fait prier ledit sieur de Chapelle et ledit sieur Couderc pour estre présent à l'ouverture du susdit codicille comme tesmoins neumeraires et signataires au susdit acte de suscription lesdits autres tesmoins etant absent, et apres avoir représenté ausdits sieurs de Chapelle et Couderc icy present le susdit codicilles, et après avoir veü, examiné leur seing, ceux des autres tesmoins et celluy dudit feu seigneur comte de Durfort, ils ont dit et déclaré les reconnoistre et averer pour être les mêmes seings qu'ils firent en leur présence, après laquelle averation et atestation lesdits seigneurs comte de Durfort freres mon requis voulloir procéder en présence dud^t sieur Geneste audit nom a l'ouverture du susd^t codicille sans avoir trouvé aucunes alterations ausdits cachets, ce que j'ay à l'instant fait en présence de Monsieur M^e Jean Labarte, avocat en la cour, et sieur Jean Person, praticien, tous deux bourgeois et habitants de laditte ville de Bergerac, tesmoins connus et appelés qui ont signés avec lesdits seigneurs comte de Durfort freres, lesdits sieurs de Chapelle et Couderc, ledit sieur de Geneste et moy, contrôlé à Bergerac par Montaigne.

Bouguet, no^{re} royal.

Suit la teneur du codicille de feu Monsieur le comte de Durfort :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Je Sarraïn comte de Durfort Boissière, marechal des camps et armées du Roy, etant par la grace de Dieu en mes bons sens, memoire et entendements, voulant ce jourd'huy vingt sixième fevrier mil sept cent cinquante cinq faire suite de mon testament clos du vingt trois janvier mil sept cents quarante sept ou je me suis reservé certaines dispositions par un codicille tant pour assigner à mes héritiers les deux freres de Boissières et de Clairmont, mes neveux a mode de Bretagne, chacun leur lot des deux tiers de mes biens, et en outre de disposer de l'autre tiers restant réservé dans ledit testament, concistant en la terre de Puybeton, comprenant Landion, ou du prix qui en sera retiré, ensamble de mes effets mobiliaries, codicillant dans cette intention et dans celle de faire dans mon susdit testament les explications, additions et révocations que je jugeray convenables. Je declare que j'assigne à l'ainé de mesd^{ts} cousins la terre de Boulvé pour son lots, croyant quayant édifié son domicile pour lequel sans doute il a pris affection ce luy sera un plaisir d'avoir tous ses biens à portée l'un de l'autre, et j'assigne à son frère de Clermont la terre de Pille et ses appartenances et dependan-

ces ou sont compris mon domaine et phiefs de Caudon et moulin de Bergerac, s'ils sont existans dans mes biens à mon décès, j'y comprends aussy sans difficulté mes phiefs de St Germain, de St Aignes, de Verdon et d'autres, s'il y en a de cette dépendance, aussy bien que tous les meubles et effets qui se trouveront dans le chateau de Pille, même la vaisselle d'argent, en quoy je comprends celle que je pourray avoir avec ma personne, et comme dans mon susdit testament, j'ay enoncé que je donnois a mon neveu layné le rachapt de la terre de Puybeton pour soixante mille livres, à des conditions que je me reservois de luy imposer, qui sont que mondit cher neveu reprendra les biens qu'il a donné à son frère et luy en restituera le prix, pour que son dit frère puisse acquérir quelque terre a la portée de la terre de Pille, sans quoy le rachapt de la terre de Puybeton pour soixante mille livres cedera à l'avantage de mon cher neveu de Clairmont, continuant donc mondit codicille, et ayant reflechi qu'il pourroit y avoir de l'embarras ou du retardement pour l'acquit de mes debtes et legats, insérés dans mon testament et présent codicille, s'il falloit que mes héritiers concertassent pour lesdits acquit et payemens surtout etant éloignés de domicile, je revoque toutes clauses a ce tandantes dans mon susd^t testament du vingt trois janvier mil sept cent quarante sept, et je veux et entends que si mon cher neveu layné profite du susd^t rachapt de la terre de Puybeton, il compte à son frère mon cher neveu de Clairmont laditte somme de soixante mil livres, au moyen de laquelle somme et de tout l'argent monnoyé, billiets et autres sommes qui me seront deües et dont je seray nanty à mon décès, mondit cher neveu de Clairmont sera chargé de toutes mes dispositions a executer et debtes quelconques, soit dans mondit testament soit dans mon présent codicille, et si lad^e somme de soixante mille livres, argent monnoyé, billiets et autres sommes deües estoient plus que suffisante pour l'entière exécution de mes disposition et debtes quelconques, je fait don du reliquat à mondit cher neveu de Clairmont ; je déclare réduire le legs de trois mille livres, que j'avois fait aux héritiers de feu Valladié, mon ancien agent, a celle de deux mille livres, ayant donné manuellement et par gratification cents pistoles audit Valladié père. Continuant mondit codicille, je legue six mille livres aux deux hopitaux de Toulouse, heritiers particuliers de feu mon père, qui ne seront exigibles que lorsque lesdits hopitaux ou directeurs diceux porteront des preuves suffisantes qu'ils ont effectué les trois mil livres de messe ordonnées par mon père, pour le repos de son âme dans l'année de son décès, ensemble preuve que lesdits hopitaux ont acquitté les legats que mon père a fait aux domestiques de feu Madame de Turet et autres petits legats urgents, libre à eux de leur deleguer sur lesd^e six mil livres, plus je donne et legue, six mil

livres à l'hôpital de Bergerac, à la charge que les malades ou pauvres impotents de ma terre de Pille y seront recüs sur la requisition de M^r le curé de Cours, jusques à la concurrence du revenü desd^e six mil livres chaque année sans repetition sur le passé ; plus je donne et legue à la Misericorde de Bergerac quatre mil livres une fois payées, pour concourir à la bonne œuvre de cet établissement ; plus je donne et legue cinq cents livres à la paroisse de Cours pour être distribués et appliqués à la direction de M^r le curé et de deux principaux habitans dans les occasions urgentes sans limiter dans quel tems cette petite somme sera distribuée, pour inviter mes chers heritiers d'en faire de meme, et comme maditte paroisse de Cours porte un petit revenu au curé, manquant meme de logement convenable et d'aisines, ce qui fait que les ecclesiastiques de distinction ne scauroint sy arretter, je donne et legue la somme de mil livres pour concourir avec ce que les paroissiens seront tenus de contribuer à l'edification d'une maison presbiteralle convenable, et pour que M^r le curé ait toutes ses aisines nécessaires, de plus je confirme en cas de besoin les dons des morceaux de terre que feu mon pere et moy avons donné à leglise pour faire un petit jardin, le presbiter ne n'ayant que peu de chose, voulant toutes fois que Mess^{rs} les curés acquittent annuellement et à perpetuité une messe le premier jour libre apres toutes les quatre grandes fetes de chaqu'année pour le repos de mon ame et de feus mon pere et mere, plus je donne et legue à leglise de Cours la somme de trois cents livres, outre et pardessus celle de deux cents livres enoncée dans mon testament, pour achever de rendre l'église decente sy elle ne l'est pas, à mon decés, ou pour des augmantations convenables à la direction de M. le curé et de deux principaux parroissiens, plus je donne et legue la somme de quinze cents livres une fois payée pour joindre au legat de feu M^r Sirvain, ancien curé de Cours, d'un pred pour l'establissement d'une mission, de plus je donne et legue à messieurs de laditte mission les droits que j'aurois eu à prettandre pour les droits de main morte dudit pred. Et quoique que je n'aye dans mon susd^t testament excepté que trois de mes emphiteautes pour le don que je leur fait des arerages qui me seront personnellement deüs lors de mon decés, dans mes trois terres de Pilles, du Boulvé et de Puybeton comprenant Landion ; je veux neantmoins et entend qu'il en soit excepté huit des plus forts articles de chacune desdittes trois terres, et que les arerages desdits huit plus forts articles soient employés pour liquider les affaires des autres plus pauvres de mes tenanciers, le tout au choix de mes heritiers ou de ceux qu'ils commettront pour cela ; j'excepte neantmoins et n'entends comprendre dans la clause precedante M^r ou Madame de Solminiac aux enfants de qui je donne et legue la moitié des arerages que leur metairie de Cours pourra me devoir à mon decés. Je donne et legue deux cents livres à six de mes

premiers domestiques qui m'auront servi quatre ans, cent francs à chacun des autres et trois cent livres à deux de mes domestiques qui m'auront servy douze ans et qui se trouveront à mon service lors de mon décès et pour leur tenir lieu du payement d'une année audela de leurs gages que je leur donnois, je crois, dans mon testament. Plus je donne et legue à mon fillieul mons^r du Faux, fils de mons^r du Faux, encien capitaine dans le regiments que j'avois l'honneur de commander, et puis dans celuy de Foret la somme de deux mil livres en reconnoissance de mil marques d'amitié et bons offices que j'ay reçû du père, plus je donne et legue deux mille livres au couvent de Sainte Ursule de la ville de Bordeaux, outre les deux mil livres que je leur ay donné à prendre sur M^r de Bacalan, lors avocat, desquelles deux mil livres que je legue presentement, les dames de cette communauté fairont cent autres livres de pension à ma sœur religieuse dans ce monastère, donnant les susdits capitaux en consideration de ce quelles ont perdû l'aumone dotale de ma ditte sœur a elles payée en billets de la Banque par le debiteur de laditte aumone à luy laissée en rente constituée ; plus je donne et legue cent livres à chacune des paroisses de mes trois terres pour y dire ou faire dire dans chacune deux cents messes, revocquant le legat de cinquante messes fait dans mon testament ; plus je donne et legue aux pères Carmes, Jacobins et Récolets de Bergerac, à chaque maison, deux cents liures, pour dire deux cents messes chaqu'un pour le repos de mon ame, de celle de mon père et de ma mère, plus pour donner une marque d'estime et damitié aux enfans et filles de feu madame la marquise d'Aynac, ma cousine germaine, je les supplie d'accepter chacun de ceux qui seront vivants à mon décès un diamant de cinquante louis, et je charge mon cher neveu de Clairmont de le leur faire tenir incessamment, me recommandant à leur bonne prières. Je declare de plus avoir legué a Mad^{me} Denise de Guionnet de Pontcastel, ma commère, en reconnoissance des bons offices et services qu'elle m'a rendû et a mes recommandés, lorsqu'elle faisoit des remedes dans ma petite maison de Bergerac, connoissant même que l'air luy estoit bon et à la guerison de ses maladies, d'ailleurs ayant une grande confiance dans le S^r Fajol, médecin de cette ville, et pour pouvoir y obvier et pour marquer ma reconnaissance de son grand zèle pour moy et pour tout ce qui m'interesse, je la suppliois dans mondit testament d'accepter le don que je luy faisois de mad^e maison de Bergerac et quelques petis ustanciles, mais n'ayant plus besoin de ce séjour, le S^r Fajol l'ayant suivie à Bordeaux a demeuré, d'ailleurs ayant besoin moy même du prix de cette maison je revoque ledit leguat que je lui en avois fait et tout ce qui le regarde ; mais comme il ne seroit pas juste que je ne lui donnasse plus aucune marque de ma gratitude, je luy donne et legue à la place de ce legat un diamant de quatre mil livres, moyennant quoy comme je ne me rappelle point ce que je puis

avoir donné pour elle en commission ou quelle peut avoir donné pour moi ou prêté de petites sommes moyennant quoy, dis-je, je la supplie que nous demeurions respectivement quittes, nonobstant billets ou lettres à ce contraires, a moins que ses avances n'excedent. Voulant enfin finir mon présent codicille, en obéissant par complaisance à mon père dans son testament, quoique je ny sois pas obligé, et où il me prie, en cas que je naye pas d'enfants de legitime mariage de donner partie de ce que tiens de luy à nos plus pauvres parents ; pour lui obéir, dis-je, et en suivant mon inclination, declarant que j'avais legué à Monsieur de Durfort de Pestillac père la somme de vingt mil livres payable après mon décès, pour eu faire la répartition à ses enfans et filles selon l'ordre quacquier la primogéniture, mais comme il étoit plus utile a son ayné en se mariant que je luy fisse le legat à luy seul, je revoque le susdit legat audit père pour l'avoir porté à Monsieur son ayné en partie de droit dans son contract de mariage, dans lequel je me suis engagé que laditte somme luy sera payée d'abord après mon décès, et je declare partant que de besoin confirmer le don dudit legat, chargeant même de nouveau mon cher neveu de Clairmont dexecuter ma disposition à cet egard ; et comme il se pourroit que mon cher neveu layné ne laissera que des filles et quelles seront assez riches, je le greve de rendre ma terre du Boulvé à Sarraïn de Durfort, son neveu et le mien, et mon filieul et à ses enfans mâles. Je greve de même mon cher neveu de Clairmont, son père, de luy rendre ma terre de Pille sulement ; j'entend neantmoins que supposé que un ou plusieurs des legats, exprimés dans le présent codicille fussent de même exprimés dans mondit testament et dont je ne me souviens pas, ma volonté est telle que lesdits legats ne puissent être exigés qu'une seule fois, et je declare et je veux et entends que le contenu de mon susdit testament en ce qui n'est pas changé par le présent codicille soit exécuté selon sa forme et teneur, de même que le présent codicille, voulant qu'ils vallent et soient exécutés en la meilleure forme que de droit, vallant même comme testament et donation entre vif, declarant que sy j'ay manqué par quelque forme dans ledit codicille et testament, je veux qu'ils ayent la force de testament militaire et toutes celles qui puissent assurer l'execution de ma volonté dans lesd^{ts} testaments, codicille, déclarant en outre qu'étant paralysé de la main et ne pouvant qu'a peine former mon seing, je me suis servi d'une main affidée, et ay signé à toutes les pages selon la coutume en pareil cas, et après avoir leu et releu d'un bout à l'autre le présent codicille, je l'ay trouvé conforme à ma volonté, Dieu surtout agréé mes susdites dispositions, je le supplie très humblement que celles que je crois faire selon les inspirations de sa sainte Providence ayent pas au contraire a rajeunir le viel homme chez mes heritiers et legataires. Fait au chateau de Pille le vingt septième février mil sept cent cinquante cinq avant midy, ainsin signé

Durfort aprouvant lecriture cy dessus estrangere et rayeures a quelques petis mots et encore insin signé Geneste, archiprete de Boniagues, pour avoir ecrit le present codicille a la priaire de Monsieur le comte et aprouvant comme luy les rayeures a quelques petis mots.

Bourgue no^{re} royal.

Suit la teneur de l'acte de subscription.

Au nom de Dieu soit, amen, qu'aujourd'hui vingt septième février avant midy mil sept cents cinquante cinq, dans le chateau de Pille, parroisse de Cours, jurisdiction dudit Pille en Perigord, par devant le no^{re} royal sous signé, présent les tesmoins bas nommés, a été présent haut et puissant seigneur Messire Sarraïn comte de Durfort, chevalier, seigneur baron dudit présent chateau, Puybeton, Landion, Voulve, Caudon et autres places, marchal des camps et armées du Roy, habitant dudit présent chateau, lequel a dit que les trois feuilles de papier marqué qu'il nous presente et aux temoins cy après nommés cy clos et entouré d'un rubans bleü, cachetté aux quatre coints dicelluy d'une sire ardente rouge du caché et armes dudit seigneur et sa dernière disposition codicillaire et dernière volonté qu'il a fait écrire de main d'autrui et signé de la sienne au bas de chaque page et a la fin dicelluy, et veü et pretend ledit seigneur que le present codicille soit exécuté après son décès en tous ses points et clauses, et que le présent codicille soit le sien dernier, et dernière volonté, lequel il nous depose et qu'il soit ouvert après son décès par moy dit no^{re} royal ou autres subrogés en presence de deux temoins cy bas nommés ou a leur défaut de deux autres, sans aucune formalité de justice que le dit seigneur prohibe à tous sieurs juges quant a ce dequoy et de tout ce dessus ledit seigneur en a requis acte que je luy ait concedé. Fait et passé dans ledit chateau de Pille en présence de messire Simond de Chapelle, ecuyer, gouverneur de la ville de Bergerac, sieurs Izaac Couderc ayné, négociant fils de sieur Zacharie, bourgeois de Bergerac, Habram Gerbet de la Graulet, bourgeois de Bergerac, Jean Duqueyla, negociant dudit Bergerac, tous quatre y habitans, Jean Duqueyla fils dudit s^r Jean, habitant dudit Bergerac, M^e Jean Foussal sieur de Belair, juge de la ville de Beaumont, y habitant, tesmoins connus et appeles, qui ont signé avec ledit seigneur comte de Durfort et moy, ainsin signés Durfort codicillaire, de Chapelle, Gerbet de Lagraulet, Izaac Couderc lainé, Belerd, Duqueyla Jean, Duqueyla fils et moy, controle et insinue a Bergerac par Montaigne, qui a reçen douze sols les droits d'insinuation ayant été pris sur le testament.

Bouigue, No^{re} Royal,

gratis.

Pour copie conforme :

Gustave CHARRIER.

V A R I A .

LETTRES DE JOUANNET

Conservateur du Musée de Bordeaux

A L'ABBÉ AUDIERNE.

(Suite).

IX

Mon cher abbé,

Je vous recommande mon cher ami Brard, et en vous le recommandant je vous prie, si la chose est possible, de trouver une place de sous-maitresse à une de nos anciennes élèves, instruite, bonne *grammairienne*, travaillant au mieux en *couture, broderie* et autres *ouvrages de ce genre*. Elle a déjà été sous-maitresse pendant trois ans. Elle a son diplôme. Sa conduite est et a toujours été irréprochable ; ma femme se joint à moi pour vous recommander M^{lle} Estelle Rodrigue. C'est le nom de notre jeune protégée.

Si vous trouvez, mon cher abbé, mandez-moi les conditions. Au cas où elles conviendraient, je vous en instruirai aussitôt.

Agréez, mon cher abbé, mes tendres amitiés et mes deux Anglais que vous n'avez encore qu'en almanach (1).

Adieu, votre sincère ami et votre dévoué serviteur,

F. JOUANNET.

4 avril 1833.

X

Mon cher élève et bon ami,

Depuis longtemps, je suis tellement écrasé de travail que j'ai à peine le temps de respirer. Excusez-moi donc si je vous ai négligé. Je vous dois d'abord des remerciements pour des manganèses et des hydrosilicates de Nontron : ces échantillons m'ont fait le plus grand plaisir, surtout parce qu'ils me viennent de vous, ensuite parce que je n'avais pas si bien. Je

(1) Le *Voyage de deux Anglais en Périgord* avait paru dans le *Calendrier de la Dordogne* de 1826 et 1828.

vous remercie aussi de l'hommage que vous m'avez fait de votre petite Notice, et je vous envoie la mienne en retour.

Je viens maintenant à votre découverte de Paluel. Elle constate fort bien qu'il y eut à l'endroit indiqué un établissement romain et des *derniers temps*, à en juger par la ceinture de briques qui entoure la petite croisée F de votre dessin. Dans le bon temps, le *cintre seul* eût été entouré de briques alternant avec des carreaux en pierre. Le surbaissement de la voûte au-dessus de ce qui vous semble une baignoire, et sa ceinture de briques, viennent aussi à l'appui de ma conjecture.

Votre cuve en ciment, avec un bourelet de ceinture intérieure et de fond est-elle un bain ? Je ne le crois pas. Ses dimensions ne sont pas celles d'une baignoire. Je ne vois là qu'un réservoir destiné à quelque usage domestique ou de fabrique. Remarquez bien que ce petit édifice ou du moins ce que m'a montré le dessin est complet et de façade ; il serait aisé, par une tranchée à droite ou à gauche, de s'assurer si la construction se continuait. Alors sur le même alignement, se rencontrerait peut-être quelque autre cuve du même genre ; mais quand cela serait, rien encore ne prouverait qu'il y eût ni un bain ni des bains dans l'endroit. Au reste, mon cher élève, il faut voir pour prononcer : tout ce que vous avez retiré de la baignoire suivant vous, du réservoir suivant moi, est de remplissage ; ce sont des débris provenant du voisinage et jetés là pour combler. La hache de granit est très remarquable. Si elle est empreinte de ciment, et que ce ne soit pas seulement un dépôt des eaux dont la trace vous aurait trompé, il faudrait en conclure qu'elle fût enveloppée dans quelque mur comme l'aurait été un simple caillou. Dans tous les cas, sa présence au milieu des débris est sans autre relation avec eux.

Je ne sais pas sur votre dessin le rapport des marches L avec votre baignoire. Lui sont-elles extérieures ? cela, suivant moi, prouverait que cette cuve est un véritable réservoir, une piscine, un lavoir, enfin tout ce que vous voudrez, mais non une baignoire.

Je vous remercie des détails dans lesquels vous êtes entré avec moi. Comptez toujours, mon cher élève, sur mon inaltérable amitié. Je fais toujours avec ardeur votre petite collection. Je vous en donnerai des preuves.

Votre dévoué serviteur et ami,

F. JOUANNET.

29 mars 1834.

Mes amitiés à MM. Dupont. Je ne les oublie pas.

XI

Mon cher abbé,

Vous recevrez au premier jour les manuscrits dont je vous ai parlé, et

que je vous dois, d'abord parce que je vous les ai promis, ensuite parce qu'ils seront beaucoup mieux dans vos mains que dans les miennes. Recevez ce qui les accompagne comme un bien faible hommage de l'amitié reconnaissante. Obligez-moi de demander à M. Deley les renseignements qu'il vous a promis. Deux fois je me suis présenté chez lui, sans le trouver. Assurez-le de mon sincère attachement.

J'ai aussi, mon cher abbé, quelques renseignements à vous demander :

Le trou pratiqué pour recevoir les graines des tombeaux de Lamongie était-il pratiqué dans la brique de tête et dans la terre au-dessous (A), ou seulement dans la terre sous la brique (B). Dans le premier cas, si le trou était pratiqué dans la brique, y avait-il, entre cette brique et la tête, quel que couverture placée sur le trou ? (C).

Quel est le nom du jardinier de Bergerac chez qui les graines ont été semées et ont germé ? Je l'ai oublié.

En a-t-il été semé chez d'autres particuliers ?

A qui les graines envoyées à Paris ont-elles été adressées ?

M. Giraud de Marcillac en a-t-il semé ?

Les inhumés avaient-ils la tête à l'orient et les pieds à l'occident, ou leur pose variait-elle ?

Quels sont les objets trouvés dans ces cercueils ? La médaille en provient-elle ? Le cachet ? le poids de romaine ? Y avait-il des vases en verre ou en argile ?

Quelle est la date de l'acte qui mentionne *St-Sernin* ou *Cernin Lamongie* ; le nom de la communauté de Sainte à laquelle appartenait le domaine ou les domaines de ce *Saint-Sernin* ? Je désirerais avoir la note latine que vous avez.

Voilà bien des questions. J'ose attendre une prompte réponse.

Je vous embrasse du fond du cœur.

Votre dévoué serviteur et bon ami.

F. JOUANNET.

P.-S. — Y a-t-il une église au Monteil ? Y en a-t-il une à St-Martin ? Sont-elles ruinées ? Si elles ne le sont pas, ont-elles un desservant ? quel est leur état ?

XII

Mon cher abbé,

Vous recevrez par la diligence qui part ce jour les manuscrits suivants :

1° Histoire de la ville de Périgueux, 2 vol. rel. in-48 ; je la crois de l'abbé Leydet, c'est du moins son écriture. —

2° Quelques feuillets relatifs à l'histoire de Périgueux (à la chambre de commerce).

3° 1 cahier in-8° intitulé : *Mémoire sur Chancelade*, daté de 1732. Il contient l'histoire de la fondation et des abbés (il me vient de Prunis).

4° Copie de l'épithaphe de Saffarius et un bout de notice.

5° Histoire chronologique de l'Eglise et pays de Sarlat, cahier in-8° complet mais qu'on voit avoir été détaché d'un plus gros volume. (Vient de l'abbé Lespine).

6° Mémoire pour servir à l'histoire de Dome, 1 cahier in-18. — (Il vient de la succession de Prunis).

7° Acte concernant le prieuré de St-Cyprien. — Extrait du trésor de la cathédrale de Sarlat (idem).

8° Un feuillet extrait du Cartulaire de Cadouin (idem).

9° Plusieurs pièces isolées : deux se recommandent par la signature de Henri IV.

Joint à ces manuscrits :

1° Un œuf de chaux fluatée qui servit de gland aux rideaux d'un kiosque du dernier Dey d'Alger.

2° Un échantillon d'agate d'Oberstein.

3° Un caillou du Médoc taillé à facette. Je l'ai trouvé dans le bien de M. Lafitte, de Bordeaux.

4° Une lampe antique.

J'ai d'autres objets que je vous destine, mon cher abbé ; mais j'ai besoin de quelques moments pour les étiqueter, et je ne veux pas différer le trop tardif envoi des manuscrits que vous attendez ; je n'ai pu aller plus vite.

J'ai envoyé l'article à Dupont. Demandez à le voir et dites-moi si vous le trouvez bien.

Je vous aime et vous embrasse bien cordialement.

Votre dévoué et bon ami.

F. JOUANNET.

Lundi, 15 décembre 1834.

P.-S. — Vous trouverez dans l'envoi une petite boîte à l'adresse de notre ami Brard. Obligez-moi, mon cher abbé, de la lui faire tenir par une voie sûre.

XIII

Recevez, mon cher abbé, mes compliments de bonne année, et l'expression du sincère attachement que je vous porte. Ne regrettez plus le gland des rideaux du Dey ; j'ai son pendant, je n'en fais rien. Regardez-le comme à vous. Je vous l'enverrai avec quelque autre chose.

J'ai lu votre travail sur le Périgord. Je ne partage point vos idées sur

les premiers temps de ce pays ; mais tout cela est dans la nuit, dans la nuit la plus profonde, et, comme vos prédécesseurs, comme moi tout le premier, vous avez erré dans le vague. Au resté vous n'avez point à craindre que personne vienne vous donner un démenti. Mais je dois vous adresser un mot de critique dont je vous invite à faire votre profit. L'erreur du manuscrit que vous avez pris pour guide, vous l'avez partagée, et vous avez eu tort, mon cher abbé. L'auteur du *Gallia christiana* ne portait point le nom de *Sammarthe* ; cet ouvrage est des frères *Sainte-Marthe* (Scévole et Louis, frères jumeaux, nés en 1571). Jamais écrivain nommé *Sammarthe* n'a existé. Ne manquez pas, mon cher élève, de corriger cette faute dans l'annuaire prochain et dans l'ouvrage que vous annoncez. Il serait même bon que la première fois que le nom se trouvera sous votre plume, vous ajoutiez cette petite note. « Dans l'*Annuaire de la Dordogne*, année 1835, la personne chargée des corrections a laissé passer une faute étrange : Dans plusieurs endroits, il a lu SAMMARTHE au lieu de Sainte-Marthe. Heureusement que pareille faute ne saurait être imputée à l'auteur. Ou seulement on pourrait mettre dans un des prochains numéros du journal : ANNUAIRE. — Erratum, pages 175 et 176, au lieu de *Sammarthe* lisez *Sainte-Marthe*.

Vous m'offrez votre cabinet ou du moins ce que j'en désire : je ne veux point, mon cher abbé, vous ruiner ; il me serait plus doux de vous enrichir. Je vous dirai seulement que je vous demande continuation de votre bonne amitié ; voilà qui vaut mieux que votre cabinet, que le mien et que tous les cabinets du monde.

Je vous embrasse du fond du cœur.

Votre vieux professeur et toujours bon ami,

F. JOUANNET.

2 janvier 1835.

XIV

Mon cher abbé,

Avez-vous reçu nouvelle de la remise de ma lettre ? En vérité, le cher Molène est inexplicable. Si par hasard vous le voyez, plaignez-vous pour moi auprès de lui : mais souvenez-vous de ne rien laisser percer de la petite confidence que je vous ai faite. Rappelez-vous que je lui avais *promis le secret*, et que vous me l'avez promis. C'est comme une confession.

Adieu, mon cher abbé, ma femme vous dit mille choses aimables. Donnez-moi de vos nouvelles et croyez-moi pour la vie votre sincère ami,

F. JOUANNET.

6 décembre 1836.

XV

Bon jour, bon an, mon cher abbé, fasse le ciel que le malheur que vous sembliez craindre dans votre dernière lettre ne soit pas arrivé ! Je le désire pour vous, pour votre respectable mère à laquelle je vous prie de présenter mes respects. Jamais je n'oublierai les bontés dont elle, et son mari, et vous, mon ami, vous m'avez comblé. Je vous fais passer le manuscrit dont je vous avais parlé. Avez-vous vu ce bon et bizarre Molène ?

Adieu, mon bon ami, le courrier part, je n'ai que le temps de vous embrasser du fond du cœur. La première fois, je serai plus long.

Votre bon et sincère ami,

F. JOUANNET.

20 Janvier 1837.

XVI

Mon cher abbé,

Cette femme que vous avez connue si bonne, si spirituelle et si gaie, cette femme qui vous aimait, parce qu'elle savait que je vous aimais, ma pauvre Marianne n'existe plus. Elle est morte dimanche dernier, à 4 h. 1/2 du matin, après une maladie que j'ai vue commencer il y a plus d'un an, mais dont j'étais loin de prévoir la funeste issue. Le mal a fait des progrès si rapides depuis deux mois, que j'ai pu dès lors pressentir le coup affreux dont j'étais menacé. Jugez, mon ami, de ce que j'ai souffert : surtout quand je voyais qu'elle dissimulait ses douleurs, de peur de nous affliger, son fils et moi. Quelle âme ! quel courage ! Il égalait son intarissable bonté. Voilà de ces pertes, mon cher abbé, qui laissent dans le cœur un vide que rien désormais ne peut remplir. On ne vit plus, on végète, en attendant la faux. Ministre du ciel, rendez-lui un honneur qu'elle mérite : célébrez une messe à son intention, vous obligerez votre inconsolable ami. Je ne suis malheureusement pas très dévot, mais ces hommages religieux ont en eux-mêmes quelque chose à la fois de saint et de touchant. S'ils sont inutiles à ceux qui ne sont plus, ils rappellent du moins à ceux qui vivent qu'on ne trouve au delà du tombeau rien, absolument rien, que Dieu : tout le reste est un seuil impénétrable à l'homme. Je vous embrasse du fond du cœur, mon ami.

F. JOUANNET.

XVII

Mon cher abbé,

C'est bien de M. L..., rue de Sully n° 1, qu'il s'agit ; mais les renseignements demandés ne regardent point ses enfants ; c'est sur lui,

sur sa moralité, sa réputation qu'on désire être bien renseigné. On ne s'informe de sa fortune qu'en seconde ligne. Je vous demanderais une prompt réponse, et je vous remercie bien cordialement de votre dernière lettre.

Je tâcherai de vous voir ces vacances, mais ce sera en courant. Je ne séjournerai pas chez M. D.... ; M. Auguste n'a pas daigné répondre un mot à mon neveu, j'en suis fâché dans l'intérêt de la famille D....

Je n'ai que le temps de vous embrasser du fond du cœur. Conservez-moi toujours votre amitié. Comptez pour la vie sur la mienne.

Votre dévoué serviteur et ami,

F. JOUANNET.

27 août 1838.

XVIII

Mon cher abbé,

J'ai reçu votre aimable lettre. L'affection que vous me témoignez m'est bien chère et je vous paye de retour. L'année qui vient de s'écouler m'a causé de bien vifs chagrins. La mort de Brard est venue m'accabler encore tout déchiré par celle de mon épouse : vos paroles de bonne amitié sont une de mes plus douces consolations.

Je n'ai pas le temps de vous écrire longuement, mon cher abbé, mais je vous répète avec toute la sincérité que vous me connaissez, que je vous regarde, vous estime et vous aime, comme homme digne du nom d'ami, de ce nom sacré que trop de gens prodiguent sans en connaître la portée.

Présentez mes respects et mes souhaits de bonne année à votre maman. Jamais je n'oublierai ni son bon accueil, ni vos bons sentiments pour moi.

Votre ami,

F. JOUANNET.

La personne qui vous remettra ce billet a vu mourir mon épouse et lui a donné les derniers soins ; elle est encore à la maison ; elle y restera tant qu'elle voudra. Elle mérite toute notre estime.

13 janvier 1839.

XIX

Mon cher abbé,

Je recommande à votre bienveillante amitié l'un de nos jeunes architectes, M. Marcelin, rempli d'urbanité et de savoir. Il désire connaître vos monuments anciens et modernes. Obligez-moi d'être son cicerone, vous y gagnerez et lui aussi.

Mes respects à Madame votre mère, et à vous mes hommages les plus affectueux.

Votre dévoué serviteur et ami,

F. JOUANNET.

25 janvier 1839.

XX

Personne, mon cher abbé, n'a songé à vous nuire dans mon esprit ; on n'oserait pas, car on sait combien je vous estime et comme j'accueillerais qui viendrait me dire du mal de vous. N'attribuez mon silence qu'à mes occupations. Enfin voilà la 1^{re} partie de mon second volume imprimée, je respire et je puis m'entretenir avec vous.

Votre belle médaille est fausse.

L'Agrippine au revers de Calligula serait ou sa mère ou sa sœur. La mère ne porta point le titre d'Augusta, et la fille ne le porta que lorsqu'elle devint l'épouse de Claude, après la mort de Calligula. Ainsi la médaille est fausse. Il existe de par le monde une médaille de Calligula au revers de sa sœur ; mais cette médaille a pour légende autour de la tête d'Agrippine IVLIA AGRIPPINA. Cela ne l'empêche pas d'être réputée fausse, ou au moins très suspecte, à plus forte raison devez-vous regarder comme fausse votre *Agrippinæ Augustæ*. Si la médaille est de coin romain, il faudrait en conclure que de deux vérités on aurait fait un mensonge. On aurait pris une tête de *Calligula* et on l'aurait accolée à une *Agrippine, épouse de Claude*, qui se trouve quelquefois au revers de son mari avec la légende AGRIPPINAE AVGVSTAE.

Mais par hasard auriez-vous mal défini la médaille, les deux têtes seraient-elles du même côté ? Affrontées, ou opposées ? N'importe, je n'en tiendrais pas moins la médaille pour fausse.

Ce trésor a beau avoir été trouvé dans le jardin du Collège : ce n'en est pas moins un mensonge, et un mensonge assez maladroit.

Voici la médaille vraie :

Tête de Calligula : C. CAESAR. AVG. GERMANICVS. P. P.

Revers, tête d'Agrippine : AGRIPPINA. MAT. C. CAES. AVG. GERM.

Ne vous étonnez pas, mon ami, de ce manège de faussaire ; j'en vois ici tous les jours ; mais faites comme moi, soyez sur vos gardes.

Adieu, je vous embrasse du fond du cœur, mes respects à madame votre mère, tout à vous pour la vie.

F. JOUANNET.

Vendredi.

XXI

Mon cher et respectable abbé,

Je viens de me présenter chez vous ; mais vous étiez près de Monseigneur. Je vais donc vous écrire ce que j'allais vous dire

Voilà, je crois, le temps revenu au beau. S'il ne nous trahit pas, et que le cœur vous en dise, nous partirons demain matin, à l'heure qui vous sera la plus commode. Votre idée de nous mettre en route à une heure, aujourd'hui, me souriait ; mais voilà que des lettres reçues demandent une réponse.

Agréez, je vous prie, l'expression de ma tendre amitié et de ma haute considération pour vous. Je vous embrasse du fond du cœur.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

F. JOUANNET.

XXII

Mon cher abbé,

Je vous envoie ma dernière notice ; j'en adresse un exemplaire à Auguste et un à son frère. Mes respects à Madame votre mère ; j'espère bientôt vous embrasser.

Tout à vous pour la vie, votre ami,

F. JOUANNET.

15 septembre 1840.

XXIII

Mon cher abbé,

J'ai reçu votre toute aimable lettre ; je ne mérite pas la moitié du bien que vous me dites de moi à moi-même ; mais je mérite l'amitié que vous me témoignez. On m'a dit que j'allais recevoir la notice de Charrière avec les dessins de Cadéuin. Rien ne m'est parvenu.

Obligez-moi de me répondre courrier par courrier à la demande suivante. Elle intéresse un brave homme qui fait en ce moment l'histoire de la ville de Libourne, et le cher homme est pressé. Il le serait moins s'il m'en croyait.

Avez-vous encore une petite pièce d'or que j'eus le bonheur de vous donner, et que je crois frappée à l'occasion d'une prise d'habit. Je vous ai dit qu'elle avait été trouvée à Libourne. Serez-vous assez bon pour m'envoyer sa *description*, ce qu'elle porte et les *légendes de chaque côté*. — Je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre. — Je tiens à transmettre ce document à M. Guinodie, c'est l'auteur en question.

Mes respects à Madame votre mère et à vous tout ce que l'on peut dire et sentir d'affectueux.

Votre ami,

F. JOUANNET.

21 janvier 1840.

XXIV

Mon cher élève,

J'ai reçu dans le temps votre toute aimable lettre de bonne année ; je me trouve bien en retard pour répondre, mais excusez-moi je n'ai pas eu un moment à moi. Excusez-moi surtout auprès de votre bonne mère, que je remercie de tout ce que vous me dites d'aimable en son nom.

J'espérais vous voir ici au sacre de votre nouvel évêque. Je désire que le changement de prélat vous soit avantageux et agréable. Que dois-je en croire ? Je devrais ne concevoir aucun doute à cet égard, si tout ce qu'on me dit du neveu de M. de Cheverus est vrai ; mais j'ai besoin de savoir de vous ce qui en est.

Et les antiquailleries, les médailles, les temples, les merveilles d'autrefois, comment vont-elles ? Ah ! méchant, voilà encore un médaillon d'argent que je vous avais donné et qui m'est revenu par le colporteur de Bergerac. En cela, je ne suis fâché que d'une chose : je crains qu'il ne vous ait donné du mauvais pour du bon. Si l'échange a été avantageux pour vous, loin de me plaindre je me réjouirai. Car en fait de nos relations numismatiques, je ne désire qu'une chose, c'est qu'elles tournent à votre avantage et à votre plus grand plaisir, chose donnée n'est pas une chaîne. Je refuserais un empire si l'on me condamnait à le garder.

Adieu, mon bien cher abbé. Mes respects à Madame votre mère.

Votre ami pour la vie,

F. JOUANNET.

6 mai 1841.

Mille choses au papa Dupont et à Auguste et à Mlle Annette.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE.

Inventaire sommaire des Archives communales de la ville de Périgueux antérieures à 1790, par Michel Hardy, archiviste, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Périgueux, Delage et Joucla, in 4^e de xxxv-543 pages, avec une planche.

Il nous est doux de saluer ici, dans ce *Bulletin* qu'il aimait, la publication de l'œuvre posthume de M. Michel Hardy, cet inventaire depuis longtemps promis à notre impatience, et qui restera comme son œuvre maîtresse. La mort impitoyable, qui l'enleva prématurément à la science et à notre affection, n'a point permis que notre regretté président vît paraître le précieux répertoire qui aujourd'hui nous est donné. Cruelle ironie du destin qui frustre le laborieux ouvrier du spectacle de la tâche accomplie ! Mais nous gardons trop fidèlement la mémoire de M. Michel Hardy pour n'essayer pas de redresser en quelque manière cette iniquité du sort. Nous tenterons donc de rendre un compte exact de l'*Inventaire des Archives de la ville de Périgueux* : nous voudrions en dire l'idée directrice et aussi les ressources infinies que les érudits, curieux de l'histoire de notre ville, ne sauront manquer d'y trouver. Nous tâcherons d'apprécier enfin si l'œuvre répond au dessein que l'auteur s'est proposé. C'est ici le lieu de chercher cette impartiale vérité que la critique a pour mission de faire entendre. Nous aurons le triste avantage de n'en rien diminuer, car il semble bien que la très grande modestie de notre regretté président s'en fût mal accommodée : nous croyons n'être pas emporté au delà de la stricte justice par la reconnaissance que nous avons vouée à l'auteur en demeurant persuadé que cette vérité ne peut et ne doit être qu'un long éloge.

Il est bon de rappeler ce que sont ces inventaires dont la collection s'enrichit sans cesse de volumes nouveaux, de façon qu'elle embrassera un jour tous les dépôts d'archives et qui, une fois achevée, constituera le monument le plus considérable sans doute et le plus grandiose que l'on ait élevé à l'histoire des provinces. Œuvre immense, élaborée patiemment, qui révélera tant de richesses inconnues et saura nous en exprimer la moelle ! Nous ne pouvons mieux faire, pour préciser l'esprit et la méthode dans lesquels elle est conçue, que d'extraire quelques phrases d'un rapport présenté au ministre par M. X. Charmes, dont nul ne récusera l'autorité, à la date du 1^{er} août 1887 : « Les inventaires présentent aujourd'hui un triple caractère : tantôt, lorsqu'il s'agit de papiers sans importance, on se contente d'une indication brève, semblable au titre d'un livre ; tantôt, si un registre ou dossier offre quelque intérêt, sans mériter pourtant une des-

cription de tous les actes qu'il contient, on choisit les plus saillants, afin que des exemples rendent compte au lecteur des ressources qu'il en peut tirer ; tantôt enfin, lorsqu'on est en présence de pièces tout à fait remarquables, on les analyse une à une, en détail, et on ajoute des citations à l'analyse, si cela est nécessaire... Pour qui sait s'en servir, la collection des inventaires est une mine où l'on trouve sur le passé les renseignements les plus variés. On n'entreprendra pas de citer des exemples ; il suffira de dire qu'elle fournit des indications sur tout ce qui peut faire l'objet d'un acte public ou privé, d'un contrat, d'une sentence, etc. ; en un mot, sur tous les détails de la vie d'un peuple aussi bien que de la vie d'un individu. Le laboureur, l'artiste, l'artisan, le marchand, y ont leur histoire, comme le souverain, le noble, l'homme d'église ou le riche bourgeois. La politique, la guerre, l'administration, la justice, la religion, la condition des personnes et des propriétés, l'agriculture, le régime des eaux, l'exploitation des bois, les travaux publics, le commerce et l'industrie, les arts, les mœurs, les usages, etc., s'éclairent d'une lumière inattendue par la déposition de ces témoins, contemporains des faits qu'ils nous rapportent. »

L'*Inventaire*, en tête duquel une phototypie reproduit, d'après un antique dessin à la plume, l'image de la *Maison de Ville* en 1646, s'ouvre par une introduction dont nous ne saurions trop recommander la lecture à ceux qui veulent connaître l'histoire des collections municipales de Périgueux. Cette histoire méritait d'être retracée. Nous pouvons ajouter qu'elle est ici à sa place et comme le préambule naturel et nécessaire de ce catalogue. Il est intéressant de suivre la fortune de ces archives qui, peu nombreuses dans le principe, puis grossies avec les années par le travail de plus en plus complexe d'une administration presque autonome dont elles nous décèlent les rouages, apparaissent si précieuses aux magistrats communaux, qui voient en elles les témoins de l'indépendance de la ville et les garanties de ses privilèges, qu'ils veillent jalousement à la conservation de leurs chartes et, quand ils s'absentent, se font suivre de l'*arche* qui les contient. Il semble que le dépôt, qui traversa sans encombre bien des âges réputés d'ordinaire pour barbares, reçut de notre siècle les seules injures qui le devaient atteindre. Il est avéré qu'un gardien des collections, plus éclairé que scrupuleux, détourna naguère quelques titres importants qui manquent aujourd'hui ; quelques érudits en empruntèrent d'autres et, est-il besoin de l'ajouter, ne les rendirent jamais. Cette ère de dilapidation est close : les mesures de conservation sont maintenant si bien ordonnées que les documents demeurent désormais à l'abri des convoitises.

La circulaire ministérielle du 25 août 1857 a établi, pour les collections

communales, un cadre de classement uniforme. C'est partout la même succession logique de séries, entre lesquelles les documents sont répartis suivant leur nature. Dans le présent répertoire, la série AA, réservée aux actes constitutifs et politiques de la commune, comprend principalement les privilèges et franchises de la ville, les lettres des souverains et ministres d'Etat, les hommages et serments de fidélité aux maire et consuls, les pièces relatives à la réunion de la Cité et du Puy-Saint-Front et aux Etats de la province. Nous venons, avec la série BB, à l'administration communale proprement dite. On y voit consignés les élections consulaires et les offices municipaux, les lettres de bourgeoisie et d'habitation. La suite précieuse des quatre livres *mémoriaux*, dont la continuité presque ininterrompue embrasse près de quatre siècles, est ici inventoriée. On sait ce que sont ces registres et que les greffiers communaux y inscrivaient régulièrement les résultats des élections consulaires, les listes des prud'hommes et des officiers, enfin les événements les plus importants survenus au cours de l'année administrative. Il y faut joindre les délibérations des conseils de ville dont l'analyse ferme cette belle série. Aussi bien, la suivante n'est pas d'un moindre intérêt. Ce sont les impositions communales, les taxes perçues au nom du roi et la comptabilité même de la ville qui remplit de nombreux registres dont le plus ancien est de 1314, le plus récent de 1576. Déjà, en 1838, Martial Delpit les signalait dans un rapport au Ministre de l'Instruction publique : « Pleins de renseignements sous le rapport financier et industriel, ces livres, en même temps qu'ils nous font connaître les ressources et les dépenses de la communauté, nous donnent sur son administration intérieure des notions que nous ne pourrions trouver ailleurs. Chaque année, le comptable commence par raconter les élections municipales, la manière dont elles ont été faites, le nom des magistrats élus ; puis il mentionne les divers salaires payés aux officiers municipaux, les dépenses faites pour les fortifications, la guerre, le commandement des troupes, les voyages des ambassadeurs de la cité. » Ajoutons que ces registres, écrits pour les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles en langue vulgaire de Périgueux, peuvent fournir une ample matière à des travaux philologiques. — Il nous faut passer rapidement sur les séries DD (propriétés communales, etc.), EE (affaires militaires), FF (justice, procès intentés et soutenus par la ville). La série GG (cultes, assistance publique), où est classé l'état-civil, contient d'utiles informations sur le passé des familles. On y verra aussi l'analyse des *registres des rentes de la Charité*. L'un d'eux est daté de 1247 : « C'est évidemment, dit encore Martial Delpit, le compte original tenu par les maire et consuls chargés du recouvrement de ces rentes ; il porte en marge plusieurs additions qui y ont été inscrites à différentes époques et l'on pourrait y trouver les éléments

d'une curieuse étude, analogue à celle qui a été publiée sur le *Livre de la taille de la ville de Paris en 1292*, qui aurait pour but de retrouver, à l'aide des indications du manuscrit, les anciennes divisions de la ville, son étendue au XIII^e siècle, la place occupée par les fortifications, les noms des portes et des rues. » — Les deux dernières séries sont moins importantes. Enfin, trois tables, analytique et alphabétique des matières, des noms de lieux et des noms de personnes, terminent l'*Inventaire* et facilitent les recherches.

Il est permis de dire que chacun retrouvera ici les qualités que notre regretté président laissa paraître à ceux qui le connurent : sa belle et nette intelligence, ce souci, qui se lit dans toutes les études qu'il nous a données, de ne rien publier qui ne fût achevé, ce sens exercé du passé qui le vouait à l'érudition, aussi cette finesse exacte, plus rare qu'on ne le croit et qui ne s'acquiert que par un long exercice, qui, d'un coup d'œil embrasse le document et sait en dégager la substance. Peut-être pourrait-on souhaiter, puisqu'il faut absolument que la critique trouve partout à reprendre, que l'auteur eût mis dans les articles de son inventaire un plus grand nombre de dates et indiqué toujours, pour la période qui précéda l'établissement d'un système chronologique uniforme, le *style* auquel il se référerait. Mais ce sont là vétilles qui disparaissent dans le mérite irréprochable de l'ensemble, qui fait que l'on peut louer sans restriction cette dernière œuvre d'un homme dont le talent n'eut d'égal que la modestie et dont la règle de vie fut : *Science et conscience*.

R. VILLEPELET.

NÉCROLOGIE.

LE DOCTEUR PHILÉMON LAROCHE, DE MONTIGNAC.

Le 12 avril avaient lieu les obsèques du D^r Philémon Laroche dans la nouvelle église de Montignac, au milieu d'un concours immense d'habitants de la ville et de la campagne.

Toutes les classes de la société étaient confondues ce jour-là dans une pensée de commune reconnaissance pour le savant si simple, si modeste, si doux, si bienveillant, si charitable.

Savant, il l'était par l'étendue de ses connaissances dans les lettres, les sciences, les arts, la médecine.

En outre et avant tout, c'était un bon fils, un mari affectueux, un père dévoué dont la pensée dernière était la préoccupation du sort futur de ses quatre fils qui restent aujourd'hui privés de leur plus précieux appui.

Philémon Laroche était né en 1840 d'un père receveur de l'enregistrement que ses occupations éloignèrent de sa famille dont il s'occupa d'ailleurs fort peu.

Sa mère, d'une famille très honorable, dont l'un des membres fut je crois, maire de Montignac, à la suite de revers de fortune, fit preuve de sentiments héroïques pour élever ses enfants et s'occupa de leur instruction avec tout le dévouement dont est capable une mère chrétienne.

Brillant élève, esprit pénétrant et délié, après de remarquables études au collège de Montignac, il eut un moment d'hésitation dans sa vocation, mais il tourna bien vite ses idées vers la médecine ; et comme il n'avait pas les avances nécessaires, il entra comme répétiteur au lycée d'Angoulême et devint le collègue d'un des prêtres les plus éminents de notre diocèse, qui dirige un grand établissement libre avec la plus grande autorité et le plus légitime succès.

Son séjour à Angoulême avait pour but de se créer les premières ressources pour gagner la capitale et commencer ses études médicales sans être à la charge de sa mère, à laquelle il ne demanda jamais rien.

À Paris, grâce à un de ses amis, il entra bientôt comme maître d'étude au lycée Henri IV, et donna des leçons pour vivre.

Malgré l'insuffisance de ses ressources, il achetait bientôt, sur ses économies, un piano pour sa sœur, et tous les ans il faisait à sa mère quelque coûteuse gracieuseté.

Il était très lettré, très instruit, d'une mémoire prodigieuse, d'une facilité d'élocution merveilleuse et d'une énergie de volonté extraordinaire.

Atteint depuis longtemps d'une maladie qui ne pardonne pas, il a travaillé et lutté jusqu'au dernier moment.

Pour lui la médecine était un sacerdoce, alors que pour tant d'autres ce n'est qu'un moyen d'arriver aux honneurs. Aussi laissa-t-il absolument la politique de côté, et obtint-il en échange l'estime et l'amitié de tous.

C'est dans cette ville de Montignac, ce pays ravissant, coquet et poétique qu'il vint se fixer, dans cette ville où il avait fait des études si brillantes et où il devait faire un médecin si parfait.

Sa haute intelligence, sa culture littéraire si élevée, ses connaissances médicales si étendues, le firent rapidement apprécier.

Par une coïncidence bizarre, il se retrouva dans cette ville avec deux de ses contemporains, les docteurs Boudy et Delsoulier qui, élevés au collège de Montignac avec lui, furent ses camarades en

médecine à Paris, et se fixèrent presque à la même époque dans la même ville. Il eut avec eux toujours les meilleurs rapports, chose si rare parmi les membres de notre corporation, que cet accord si parfait est à noter en passant.

Il appartenait à cette génération que ni une soif ardente de popularité, ni l'ambition politique, ni l'amour immodéré de l'argent, n'avaient atteint, ce qui lui donna une popularité qu'il ne recherchait pas.

C'était un causeur agréable, spirituel ; et son talent oratoire, dont il ne faisait pas parade, était vivement apprécié par les présidents des assises lorsque le hasard des événements l'y envoyait comme médecin expert.

Il menait de front les travaux très absorbants d'une clientèle très étendue, l'instruction de ses fils, et l'étude de questions archéologiques ou d'histoire locale qui ont valu à notre Société de très intéressantes communications.

Aimé et apprécié des pauvres comme des riches, il donnait à tous les mêmes soins dévoués.

Libéral dans toute l'acception du mot, il ne fuyait pas la controverse et voulait la liberté pour tous.

Catholique convaincu, il remplissait sans forfanterie, et, comme l'a dit le curé de Montignac, avec la simplicité d'un enfant, ses devoirs religieux.

Et il meurt sans fortune, laissant à ses fils, pour unique patrimoine, l'estime et la reconnaissance de tous.

Trois discours remarquables ont été prononcés à ses funérailles par M. Daurios, maire de Montignac, et par les docteurs Boudy et Delsoulier. Je regrette de ne pouvoir les reproduire, car ils retracent les étapes brillantes de la carrière de celui dont nous ressentons si vivement la perte.

Heureux l'homme qui en mourant emporte de si unanimes regrets, et dont l'un de ses collègues, le docteur Delsoulier, a pu dire sur sa tombe :

« Il fut un homme de bien ; sa vie fut toute faite d'honnêteté, de labeur, d'intelligence et d'affection. Nul souffle ne ternira le souvenir de cette existence si dignement remplie. »

Dr A. DE LACROUSILLE.

Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente l'Eglise de Preysse-d'Excideuil ; et la 2^e, des Chapiteaux de ladite église ; des armoiries placées dans l'église de Clermont-d'Excideuil et dans le château de la Jorie.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Du 26 mai 1897.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX, président.

La séance est ouverte à sept heures et demie du soir, dans la salle de notre bibliothèque.

Sont présents : MM. Charles Aublant, de Bellussière, le chanoine Brugière, Antony Délugin, Dujarric-Descombes, le docteur Faure-Muret, le marquis de Fayolle, Maurice Féaux, le marquis de Maleville, Jules Mandin, André de Marcillac, de Roumejoux, de Saint-Pierre et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de notre vénérable confrère M. Guy de Carbonnier de Marzac, ancien juge de paix de Saint-Cyprien, qui faisait partie depuis quinze ans de notre Société et dont le nom était honoré dans tout le pays sarladais. Son âge et l'éloignement de son domicile l'empêchaient d'assister à nos réunions.

L'assemblée témoigne de sympathiques regrets.

M. LE PRÉSIDENT rappelle qu'aux termes de l'article 8 de nos statuts, il y a lieu de procéder aujourd'hui au renouvellement du bureau. M. l'abbé Prieur, nommé curé-doyen de Mareuil, ne peut, à cause de son changement de résidence, conserver ses fonctions de secrétaire-adjoint dont il s'acquittait d'ailleurs fort bien ; il est nécessaire, par conséquent, de le remplacer. Et pour ne pas troubler la séance, M. le Président invite les membres présents à venir voter immédiatement, l'urne devant néanmoins rester ouverte jusqu'à la fin.

Répondant à cette invitation, nos confrères se font inscrire successivement et apportent leur bulletin de vote.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant de ce mois les ouvrages suivants :

De l'Académie royale d'Archéologie de Belgique, un fascicule de 16 pages qui ont été oubliées dans son *Bulletin*, 2^e partie, tome XXIX ;

Le *Journal des Savants*, cahiers de mars et avril 1897, deux fascicules in-4^o, Paris, Imprimerie nationale ;

La *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, tome LVIII, première et deuxième livraisons, janvier-avril 1897, un fascicule in-8^o, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils, où dans un article de M. Jules Viard (p. 155) sur les *Documents français remis au gouvernement anglais à la suite du traité de Brétigny*, sont cités : 1^o un mandement de Jean-le-Bon, du 18 janvier 1362 (n. st.), enjoignant au sénéchal et au receveur de Saintonge de livrer aux gens du roi d'Angleterre tous les livres, papiers, registres, comptes, chartes et lettres qui seraient en sa possession et concernant les terres, domaines et revenus de Saintonge, excepté les comptes qui ne sont pas encore réglés.

..... Item, en pareille forme aux seneschal et receveur de Caourssin et de Pierregort.

2^o Une quittance donnée le lendemain 19 janvier 1362 (n. st.) par les envoyés du roi d'Angleterre à la Chambre des comptes, des livres et comptes énumérés dans cette pièce.

..... Item, les comptes de Perigort de l'an 1298 et de l'an 1336 et de l'an 1353 ;

Les *Bulletin et Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, sixième série, tome V, *Mémoires 1894*, un volume broché in-8^o, Paris, Klincksieck, libraire, 1895, et le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France 1895*, un volume broché in-8^o, Paris, Klincksieck, libraire ;

De la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France, les *Lettres de M. de Marville, lieutenant général de police, au*

ministre Maurepas (1742-1747), publiées d'après les originaux par A. de Boislisle, membre de l'Institut, tome I^{er}, années 1742-1744, un volume in-8° broché, à Paris, chez Champion, libraire de la Société, 1896 ; à la page 197, est une lettre de Maurepas à l'abbé de Saint-Exupéry, maître chantre, puis doyen du chapitre de Paris, qui mourut à Paris le 1^{er} février 1758, âgé de cinquante-sept ans ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, siège à Brive, tome XIX, 1^{re} livraison, janvier-février 1897, in 8°, Brive, Marcel Roche, imprimeur ;

Le *Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, tome XXIV, année 1896, quatre fascicules in-8°, dont celui du 3^e trimestre est en double, Montauban, imprimerie et lithographie Forestié, 1896 ;

La *Revue des langues romanes*, quatrième série, tome X, n^{os} 4-5, avril-mai, 1897, un fascicule in-8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire éditeur ;

Le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, seizième année, deuxième série, n^o 21, 1^{er} trimestre 1897, in 8°, Gap, Jean et Peyrot, imprimeurs ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, n^o 84, janvier, février, mars 1897, in-8°, Lyon, imprimerie Ogeret et Martin, à Vienne ;

De M. le général de La Noë, deux de ses brochures, *Les enceintes vitrifiées et les enceintes calcinées*, extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive* n^o 4, 1892, in-8° de 20 pages, Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1893 ; et le *Compte-rendu d'une exploration de quelques enceintes fortifiées antiques*, extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive* n^o 1, 1893, in-8° de 7 pages, Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1893 ;

De M. Charles Magne, le n^o du *Journal officiel* du 28 avril 1897 où est analysée la notice qu'il a communiquée au Congrès de Sorbonne, sur ses découvertes dans les fouilles faites en 1896 au pied du mur d'enceinte de Philippe-Auguste, à l'angle de la rue Clovis et de la rue du Cardinal-Lemoine ;

De M. Tamizet de Larroque, son élégante plaquette sur *Le*

maréchal de Biron et la prise de Gontaud en 1580, avec deux photogravures, in-8° de 24 pages, Agen, imprimerie veuve Lamy, 1897, « qui contient un important document émané d'un des personnages les plus illustres non seulement du Périgord, mais de la France, le premier maréchal de Biron. »

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils veut bien continuer à nous envoyer sa *Revue des autographes* d'avril et de mai 1897. La première mentionne des lettres de Maine de Biran, du diplomate Charles-Maurice prince de Talleyrand, et une de l'évêque de Belzunce, datée de Marseille le 12 août 1729, contenant d'intéressants détails au sujet d'un prêtre de son diocèse, qui a joué à des jeux défendus dans un cabaret et s'y est battu.

La seconde indique des pièces signées : le 24 mai 1764, d'Antoine de Gontaut duc de Biron, maréchal de France, né en 1700, mort en 1788 ; — le 3 mars 1643, par le maréchal Jacques Nompar duc de Caumont La Force, un des plus célèbres capitaines protestants, par Henri Nompar de Caumont marquis de Castelnau, son fils, et François de Pontac, qui est la reconnaissance d'une dette de 45,000 livres tournois par les duc de La Force et marquis de Castelnau, agissant pour Gabriel de Caumont, comte de Lauzun, envers le sieur de Pontac ; — et enfin en 1780, par le célèbre marin, le chevalier du Pavillon, qui prit part à la guerre d'Amérique, né à Périgueux en 1730, tué à la bataille de la Dominique le 12 avril 1782. La pièce, signée aussi par le chevalier de Serigny, contient les dessins en couleurs des pavillons qui manquent à bord du *Guerrier*.

En nous adressant ses brochures par l'entremise de M. DE SAINT-SAUD, le général de La Noë lui mande que « le travail de M. Michel Hardy et le rapport de la commission des fouilles sur l'enceinte de Castel-Sarrazi lui ont été très utiles. J'y ai puisé les meilleures preuves sur lesquelles je m'appuie dans un mémoire plus général pour me faire une opinion sur les enceintes vitrifiées.

» Je vous envoie un exemplaire de ce travail en vous priant d'en faire hommage à la Société. S'il ne parvient pas

à convaincre mes contradicteurs, du moins il répondra, je le crois, à leurs objections. J'avais envoyé cette note à M. Michel Hardy ; mais j'ignorais son décès et je ne sais ce qu'elle sera devenue. »

De son côté, M. Fernand Donnet, de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique, écrit d'Anvers au SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL au sujet de la Vierge de Roc-Amadour, dont il a été incidemment question dans un de nos derniers procès-verbaux :

..... Je lis les intéressants détails dont M. le marquis de Fayolle a fait part à votre Société au sujet de la Vierge de Roc-Amadour. Autrefois le magistrat d'Anvers, pour punir les bourgeois de certaines fautes ou méfaits, les condamnait à exécuter un pèlerinage. Roc-Amadour était une des localités assignées comme but à ces voyages forcés. Si votre Société s'intéressait à ces détails, je lui communiquerais bien volontiers les renseignements que je pourrais trouver à ce sujet dans nos archives locales. D'autre part, les pèlerins étaient obligés de rapporter un témoignage officiel de l'accomplissement de leur pénitence. N'existerait-il plus par hasard de registres ou d'autres documents attestant la remise des certificats officiels de pèlerinages ou donnant la liste des pèlerins flamands de passage à Roc-Amadour. Ces renseignements seraient précieux pour notre histoire locale, et je vous serais fort obligé si, le cas échéant, vous pouviez me les communiquer.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL remerciera M. Donnet de son aimable intention et lui fera remarquer que c'est en effet incidemment, et à propos des Vierges noires, que M. de Fayolle a parlé de celle de Roc Amadour, qui n'est pas dans notre province, mais dans le Quercy. Nous nous occupons seulement du Périgord, et nous ne pouvons publier dans le *Bulletin* que ce qui le concerne. Peut-être à Tulle et à Cahors a-t-on quelques documents sur cet ancien lieu de pèlerinage, et aussi à Paris, à la Bibliothèque nationale ? Ici, nous n'avons rien. Nous ne pourrions donc utiliser les renseignements que M. Donnet veut bien nous offrir qu'autant qu'ils auraient trait au Périgord.

M. Jules MANDIN met sous nos yeux le plan exact d'une vieille église du Ribéracois, de l'église de Bourg-des-Maisons, à contre-fort central ajouré, située près de La Tour-Blanche. « Ce vieux monument, bâti au commencement du ^x^e siècle en forme de parallélogramme rectangulaire, est orienté suivant l'antique tradition. Il a 22^m55 de longueur hors œuvre des murs et 9^m15 de largeur ; l'aspect en est sévère. Il est composé de trois travées, que dessinent extérieurement des contre-forts méplats, peu saillants, qui cantonnent aussi les angles et s'arrêtent à 0^m 60 centimètres au-dessous de la sablière.

» Ce qui distingue surtout ce monument, c'est un contre-fort central, renforçant le mur plat du chevet ; il a comme les contre-forts des angles 1^m15 de largeur, est ajouré d'une baie de 0^m15 de largeur et de 2^m10 de longueur. La tête de cette espèce de meurtrière est demi circulaire et ceinte d'une archivolte, dont la gracieuse impression est celle d'un diadème de jeune reine.

» Un autre contre-fort ajouré, placé contre le mur goutterot sud, dans la 3^e travée, augmente le peu d'intensité de la lumière dans le sanctuaire, etc. »

Le plan soigneusement dressé de ce monument sera publié dans le *Bulletin*.

Notre honorable confrère rappelle ensuite qu'une subvention de 25 francs lui a été promise, à la séance du 6 mai, pour faire déblayer le sol de l'église forteresse de St-Martial-de-Viveyrol, afin d'en retrouver l'ancien. — L'assemblée confirme la promesse précédemment faite.

M. le baron OBERKAMPFF DE DABRUN nous envoie un dessin à la plume d'une ancienne grange qui doit être la grange des dîmes de l'abbaye de St-Amand de-Coly ; il nous adressera ultérieurement le texte qui doit l'accompagner.

Puis, M. DUJARRIC-DESCOMBES nous signale le supplément au tome I^{er} des *Rôles gascons*, paru il y a quelques mois, et nous dit que cette publication nous intéresse tout particu-

lièrement par les détails qu'elle contient sur la dévolution de la seigneurie de Bergerac.

« Elie Rudel II dit le Vieux, seigneur de Bergerac, dont les possessions s'échelonnaient sur les limites du territoire anglais, était mort vers la fin de l'année 1251, laissant deux fils :

» Elie Rudel III le jeune et le cadet Rudel, entre lesquels il avait partagé son héritage.

» En 1254, le premier mourut, laissant de son premier mariage avec Alix de Turenne une fille, Marguerite.

» Qui allait hériter de ses biens ? Son frère Rudel, à qui Henri III d'Angleterre avait promis la succession à défaut de descendant mâle, ou sa fille qui avait épousé un vassal du roi de France, Renaud de Pons ?

» Après un long procès, dans lequel on vit le monarque anglais, qui avait engagé le conflit en qualité de souverain seigneur de Bergerac, cité devant le Parlement de Paris comme simple vassal du roi de France, Renaud de Pons fut maintenu en possession de la seigneurie de Bergerac dont les habitants l'avaient déjà reconnu.

» Les pages que M. Charles Bémont consacre, en tête du volume, à cette importante question de succession féodale, complètent utilement l'exposé qu'en a donné M. Dessalles dans son *Histoire du Périgord*, tome II, pages 3 et suivantes. »

M. DE MONTEIL nous communique l'extrait qu'il a trouvé dans ses papiers d'un inventaire du château de Ribérac qui fut dressé en janvier 1629, après la mort de messire Armand d'Aydie, comte de Ribérac, vicomte d'Espeluche, seigneur de Montagrier, conseiller du roi en son Conseil d'Etat, capitaine de 50 hommes d'armes de ses ordonnances, mestre de camp de 10 compagnies françaises, maréchal de camp es armées du roi, etc., laissant de son mariage avec Marguerite de Foix trois fils. Le mobilier décrit dans cette pièce est fort modeste : notre studieux confrère a eu le soin de n'en extraire que ce qui lui semblait le plus intéressant, le mobilier de la chambre de la châtelaine, l'arsenal, la panoplie et l'argenterie.

Cet extrait sera inséré au *Bulletin*.

M. Louis SAUVO nous envoie également copie d'une pièce qu'il a dans ses archives particulières, d'un acte d'institution, en 1675, de la confrérie de N.-D. du Saint Rosaire en l'église de Bussière-Badil que vient fonder le sous prieur des Frères Prêcheurs de Saint-Junien au diocèse de Limoges. — Cette pièce sera publiée.

D'autre part, M. Amédée GRENIER nous adresse des notes sur les crues de la Dordogne, que les marins et les riverains appellent des « soubernes » depuis 1783 jusqu'à 1897. Suivant lui, la rupture du pont de Bergerac doit être attribuée à un barrage formé par les pièces de bois de la forêt de Clérans qu'on exploitait à cette époque, qui furent entraînées par les pluies et qui, amoncelées les unes sur les autres en travers des arches du pont, le firent sauter.

Avec sa plaquette, notre érudit correspondant M. TAMIZEY DE LARROQUE nous envoie la copie d'une lettre inédite de 1827, du comte Wlgrin de Taillefer à Jean-Florimond Boudon de Saint-Amans, l'auteur de l'*Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne*, relative à la publication de ses *Antiquités de Vésone*, dans lesquelles il rappelle un si grand nombre de traditions conservées. Cette lettre, dont lecture est donnée, sera publiée dans nos *Varia*.

A ce propos, M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL est étonné qu'aucun de nos folkloristes ne nous ait parlé du *chabrol* auquel on attribue en Périgord tant de vertus hygiéniques. Il communique à ce sujet une note signée du médecin Margontier, de Terrasson, qui a dû être envoyée, vers 1835, à Prosper Brard, chargé de dresser la statistique officielle du département de la Dordogne. Après avoir énuméré les maladies dont le *chabrol* pris à temps peut préserver, la pleurésie, la fluxion de poitrine, la courbature, en un mot de toutes les maladies qui peuvent être la suite d'une transpiration contrariée, l'auteur en conclut cependant que ce vin bu dans une assiette tiède et mêlé à du bouillon gras ou maigre « satisfait plutôt un besoin créé par l'habitude qu'il ne préserve et guérit de certaines maladies. »

Le vieux médecin Margontier, dont nous publierons la note, était connu à Terrason sous le nom de *Quinze-onces*, à cause de sa petite taille. Né en 1791, il y mourut le 14 juin 1875. Notre érudit vice-président M. Philippe DE BOSREDON nous écrit qu'il ne peut entendre citer son nom sans se rappeler le plaisir qu'il avait à l'entendre réciter ou plutôt chanter ses ravissantes productions. « A mon avis, dit-il, il n'est pas inférieur à Jasmin, dans un tout autre genre. Ses vers sur le rocher de Saint-Sour sont exquis. Il est bien fâcheux que rien de tout cela n'ait été publié et que presque tout soit perdu peut-être. Mon frère en a copié autrefois quelque fragment qu'il conserve précieusement. »

M. DUJARRIC ajoute que le médecin Margontier était le grand-oncle maternel de M^{lle} Elise Constant, qui avait hérité de son talent poétique et qui est morte à la fleur de l'âge au moment où grandissait sa réputation de poète.

Enfin M. LE PRÉSIDENT confirme son projet d'excursion pour les 28 et 29 juin. Le premier jour, partant de Périgueux à 5 h. 40 du matin, la Société visiterait Agonac, Saint-Front-d'Alemps, La Chapelle-Faucher, Puyguilhem, Villars, Saint-Pierre-de-Côle, les ruines de Bruzac, Lempzours, Saint-Jean-de-Côle, et irait coucher à Thiviers. Le second jour, Jumilhac, Sarrazac, Nanthiat, Cognac, Saint-Jory-las-Bloux, et retour à Périgueux par Coulaures.

Il reste à procéder à l'élection d'un candidat qui demande à entrer dans notre compagnie.

M. LE PRÉSIDENT soumet en conséquence aux suffrages de l'assemblée le nom de M. Benjamin Buisson, propriétaire à Mussidan, présenté par M. Villepelet et M. de Labrousse, et qui, après un vote à mains levées, est admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord.

Après un dernier appel aux votants, M. LE PRÉSIDENT déclare clos le scrutin pour l'élection du bureau et procède sur le champ au dépouillement des bulletins qui donne les résultats suivants.

Sont élus pour l'année 1897-1898 :

Président : M. de Roumejoux ;

Vice-présidents :

Pour l'arrondissement de Périgueux, M. le M^{re} de Fayolle ;
— de Bergerac, M. Gontier de Biran ;
— de Nontron, M. le baron de Verneilh ;
— de Ribérac, M. Dujarric-Descombes ;
— de Sarlat, M. Philippe de Bosredon ;

Secrétaire général, M. Villepelet ;

Secrétaires adjoints, M. le chanoine Brugière ;

— M. Charles Durand ;

Trésorier, M. de Saint-Pierre.

Se faisant l'interprète des sentiments du bureau tout entier, M. LE PRÉSIDENT remercie l'assemblée de la nouvelle marque d'estime et de sympathie qu'elle vient de lui accorder et promet que ses collaborateurs et lui feront tout leur possible pour la justifier.

La séance est levée à dix heures du soir.

Le Secrétaire-général,

FERD. VILLEPELET.

Le Président,

A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 4^{er} Juillet 1897.

Présidence de M. DE ROUMEJOUX, président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. Charles Aublant, le capitaine Cazalas, le marquis de Cumond, Dujarric-Descombes, le marquis de Fayolle, Lespinas, Jules Mandin, de Roumejoux, le comte de Saint-Saud et Villepelet.

Le procès-verbal de l'assemblée générale est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort d'un de nos plus aimables confrères, M. le comte Henri Claret de Fleurieu, décédé en son hôtel à Neuilly le 23 juin dernier, et qui pos-

sédait le beau château de Marzac, dans la vallée de la Vézère, où il venait passer la belle saison.

Une notice consacrée à sa mémoire sera publiée dans le *Bulletin*.

L'assemblée exprime ses sympathiques regrets.

Notre bibliothèque a reçu pendant le mois dernier les ouvrages suivants :

Les comptes-rendus des séances de l'année 1897 de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, quatrième série, tome XXV, bulletin de mars-avril, Paris, Imprimerie nationale, Alphonse Picard et fils, éditeurs ;

La *Revue archéologique*, troisième série, tome XXX, mars-avril 1897, in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur, contenant la suite du mémoire de notre savant correspondant M. Edmond Le Blant, sur la *Paléographie des inscriptions latines du III^e siècle à la fin du VII^e* ;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, tome XI, n° 159, troisième et quatrième trimestres de 1896, in-8°, Orléans, Herluison ; Paris, Lechevalier, libraires éditeurs, 1897 ;

Le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XLV, deuxième livraison, in-8°, Limoges, imprimerie et librairie limousine, V^e Ducourtieux, 1897, contenant, page 380, un beau dessin du château de Bort et une notice intéressante par M. le baron de Verneilh ; — page 417, un inventaire du mobilier du château de la Renaudie en 1686, appartenant à messire Jacques Descars comte de Saint Bonnet ; — page 506, une liste, fournie par M. de Saint Saud, de jeunes filles de la généralité de Limoges reçues à St-Cyr entre 1719 et 1728 ; — et page 554, l'analyse dans le procès-verbal du 27 octobre 1896 d'un mémoire envoyé par notre érudit vice-président, le baron de Verneilh, sur le bourg et la ville de Nexon, son église, son château et son histoire ;

Le *Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, tome XXII, premier fascicule in-8°, Cahors, imprimerie Coueslant, 1897 ;

Le fascicule du premier trimestre de la *Société de Borda*,

Dax (Landes), vingt-deuxième année (1897), in-8°, Dax, imprimerie-reliure Labèque ;

Les *Mémoires et comptes-rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, année 1895, tome XXVI, un volume in-8°, Alais, typographie et lithographie Brabo, 1897 ;

Les *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, tome XV, un volume in-8°, Nice, imprimerie Malvano-Mignon ; Paris, Champion, libraire éditeur, 1896 ;

Le *Bulletin de la Société Neuchâteloise de Géographie*, tome VIII, 1894-1895, in 8° ; Neuchâtel, imprimerie Attinger frères, 1895 ;

De MM. Alphonse Picard et fils, éditeurs, rue Bonaparte, 82, à Paris, un exemplaire de la chronique d'*Adémar de Chabannes*, publiée par Jules Chavanon, archiviste du département de la Sarthe, dans la Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire ; aux membres de la Société, ce volume serait vendu au prix de souscription, 4 fr. 50 au lieu de 6 fr. 50 ;

De M. Richard de Boysson, sa *Notice sur l'église et le prieuré de Notre-Dame de Cénac* (Dordogne), faite en collaboration avec M. Ernest Rupin, in-8°, avec dessins, Brive, imprimerie Roche, 1897 ;

De notre confrère, M. Ernest Chavoix, une collection de plaquettes imprimées ou réimprimées par lui, à très petit nombre d'exemplaires, dans sa typographie privée d'Exci-deuil, quelquefois sur une presse en bois du xvii^e siècle, avec des caractères anciens : le *Testament du mardy gras* qui a laissé son manteau en gaige le jour du Roy boit au grand Baccus, tiré à 25 exemplaires, avec bois gravés en fac-simile, in-8° de 8 pages ; une *Notz sur les rignes américaines*, par Hernest Chavoix et Robert Déroulède, première édition, in-16 de 59 pages, Imprimerie privée agricole, 1892 ; une réimpression de la *Pernicieuse entreprise des gens de la religion prétendue réformée sur la garnison du roy à Navarrins en Béarn*, à Paris, chez Pierre Rocollet, 1620, tiré à 28 exemplaires, dont 4 sur papier de couleur, 14 pages ; la poésie patoise de *Lou Noblé e lou Peyson*, reipounso o Marsau, publiâ sur lou monucrît oréginâu par M. Arnesto Chauvoix,

imprimé à Eissideur en Périgord, tiré à 44 exemplaires, dont 6 sur papier de couleur, 16 pages ; *Manuel pratique pour l'ensilage des fourrages et des racines* par I. Couplier, professeur spécial d'agriculture, 1896, tiré à 1,000 exemplaires et distribué gratuitement, 27 pages, Imprimerie privée agricole Hernest Chavoix ; *Maranzakiniana*, de l'imprimerie du Vourst, l'an M DCC XXX, tiré sur une presse en bois du XVIII^e siècle à 14 exemplaires, 53 pages ; *Le rouget du porc* par I. Couplier, professeur spécial d'agriculture et Hernest Chavoix, tiré à 1,000 exemplaires et distribué gratuitement, 8 pages, Excideuil, musée typographique Hernest Chavoix, 1897 ;

De M. de Valbrune, les *Ephémérides de Périgueux et de Bordeaux*, historiques, littéraires et agricoles, revue bimestrielle de la Dordogne et de la Gironde, 1^{re} année, n^o 2, mars-avril 1897, in-8^o de 8 pages, Périgueux, Imprimerie de la Dordogne ;

De M. Gabriel Lafon, le *Journal de la Dordogne*, du 30 mai 1897, contenant son article, *Une réparation qui s'impose*, dont le but est d'amener le transport dans l'église de Terrasson de la statue tombale de l'abbé de Roffignac, qui réédifia l'église abbatiale de Saint-Sour, vers la fin du XV^e siècle.

M. DE FAYOLLE fait observer que rien ne prouve que cette pierre tombale soit celle d'un abbé ; on n'y voit ni crose ni mitre ; mais elle est intéressante, elle est celle d'un ecclésiastique certainement antérieur à Bertrand de Roffignac et mérite qu'on la conserve en bon lieu. Il pense que la Société pourra accorder un subside de 15 francs qui permettra à M. l'abbé Pergot et à M. Lafon d'exécuter leur projet. — L'assemblée approuve.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils nous envoie la *Revue des autographes*, de juin 1897, dans laquelle sont mentionnés des noms périgourds :

1^o Un brevet d'adjudant-major de la garde du roi signé le 5 juin 1792 par Ant.-P. Jos. Chapelle marquis de Jumilhac, comme lieutenant-colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI ;

2° Une belle et intéressante lettre de François d'Aubusson duc de La Feuillade au généalogiste Jean du Bouchet : il lui demande en quelle année la vicomté d'Aubusson est sortie de sa maison ;

3° Une lettre du conventionnel Pierre Roux-Fazillac, datée d'Angoulême le 28 septembre 1793 : curieuse pièce relative à l'arrestation du citoyen Latranchade, lieutenant de vaisseau ;

4° Deux lettres autographes de Jean de Talleyrand, prince de Chalais, marquis d'Excideuil, baron de Mareuil, gouverneur de la Bastille, au marquis d'Argenson, datées de Paris 1712-1713 ;

5° Une pièce en latin et en français sur vélin, double in-folio, datée d'Hautefort, 28 mai 1515 — 7 novembre 1520, qui est le contrat de mariage de Boson de Hautefort (de la maison de Gontaut) seigneur de la Mothe, avec Agnès Bertin de la Raymondie, demeurant à Ayen (Corrèze) ; dans l'acte, il est parlé de Jean de Hautefort, père du fiancé, de Jean de Saint-Aulaire, chevalier, de Raymond de Peyrault, etc. ;

Et 6° une pièce en latin sur vélin, datée de Périgueux le 9 mai 1507 (copie de 1610) qui est le testament de Joseph Bertin, de Périgueux, donzel (*domicellus*) ; il veut être enterré en l'église Saint-Front de Périgueux, il fait des donations à l'intention des prêtres qui assisteront à ses funérailles ; ses fils Etienne et Pierre Bertin seront ses héritiers ; il parle de son domaine de la Rivière-Basse, sis en la paroisse de Saint-Georges, près Périgueux. La copie est signée par Jean de Marqueyssac, écuyer, seigneur de Bruzac, juge-mage de Périgord.

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous signale dans le n° du 26 juin dernier de la *Revue encyclopédique* de Larousse, pages 519-520, un article de trois colonnes, *Les gravures préhistoriques de la Mouthe*, par M. Aug. Robin, d'après le travail et les recherches de M. E. Rivière, assisté de notre confrère M. Charles Durand, attaché à la carte géologique de France ; on y voit quatre gravures d'animaux dessinés sur les parois et la voûte de cette grotte de la commune de Tayac.

M. Charles DURAND, empêché d'assister à la séance, écrit pour remercier ses confrères de la bienveillante attention qu'ils ont eue, et à laquelle il a été très sensible, de l'élire secrétaire-adjoint en remplacement du regretté abbé Prieur.

M. Benjamin BUISSON, félibre de Mussidan, élu membre titulaire dans la dernière séance, adresse à la Société ses remerciements dans la langue des poètes :

LE CÈDRE ET LE BUISSON.

LE CÈDRE.

Pauvre arbuste de la nature !
Pourquoi venir, petit buisson,
A mes pieds, et sans horizon ?
Tu feras, là, triste figure.

Je dois te dire, sans façon,
Qu'une lande pour ta parure,
Au loin de ma verte ramure,
Serait bien mieux à l'unisson.

LE BUISSON.

Ici-bas, chacun fait sa trace,
A tout un Dieu marque une place,
Parfois, près du cèdre géant.
Suis heureux, dans ma petitesse,
D'admirer en vous une altesse,
Car j'aime — tout ce qui fait grand.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce que M. Raoul Paradol vient de recevoir les palmes d'officier de l'instruction publique à la fête fédérale de gymnastique de Roubaix ; que M. le marquis de Fayolle est nommé correspondant du Comité des monuments historiques pour le mobilier de la Dordogne ; que M. Lespinas est nommé membre correspondant de la Société archéologique et historique du Limousin, et que lui-même est nommé correspondant de la Société archéologique du midi de la France, de Toulouse.

Des félicitations sont adressées à tous nos confrères.

M. le Directeur des Beaux-Arts nous informe que la vingt-deuxième session des Beaux-Arts des départements aura lieu à Paris en 1898, pendant la semaine de Pâques, du 12 au 16 avril, en même temps que la session des Sociétés savantes. Les mémoires préparés en vue de cette session devront être adressés à la Direction des Beaux-Arts, rue de Valois, 3, avant le 1^{er} février 1898, terme de rigueur.

L'Association française pour l'avancement des sciences nous annonce qu'elle tiendra son 26^e congrès à St-Etienne, du 5 au 12 août 1897, et nous prie de nous y faire représenter. La Société déléguera à ce congrès notre confrère M. Antony Délugin.

Du congrès de la Société archéologique de France, tenu cette année à Nîmes et Avignon, M. LE PRÉSIDENT nous apporte un résumé qui sera publié dans nos *Varia*.

M. DE SAINT SAUD dit qu'à propos de l'article de M. de Froidefond sur Jacques de Langlade, baron de Sommières, publié dans une de nos précédentes livraisons du *Bulletin*, il ajoutera quelques détails qui lui paraissent avoir leur intérêt. Son père, Simon de Langlade, n'était pas seulement conseiller secrétaire du roi, il avait le titre, à défaut des fonctions, de son *Maître-d'Hôtel* ; il fut maire de Bergerac en 1656 et 1657. Peut-être descendait-il de Guillaume de Langlade, juge royal de cette ville en 1405. Quant à son fils, le baron de Sommières, qui fut secrétaire de Mazarin, il mourut, dit-on, du chagrin qu'il éprouva au refus de Louvois de s'arrêter chez lui, lors d'un voyage de ce ministre dans le Midi.

M. le capitaine CAZALAS veut bien nous signaler aussi deux éditions des *Aventures de Télémaque* qui ne sont pas mentionnées dans la *Bibliographie générale du Périgord*.

1^o Les *|| Aventures || de || Télémaque, || fils d'Ulysse, ||* (d'après le faux-titre).

Annotées en allemand par Ehrenreich, avec « table des matières où l'on a inséré les remarques historiques. » — (A Stuttgart, chez Ehrard, 1732) (?) — 2 vol. in-8^o ; tome 1^{er}, 5 f. non chiffrés — 344 p. ;

tome II, 296 p. — 50 (?) f. non chiffrés ; carte, 24 figures gravées par Roesel, 96 culs-de-lampe, titres ou initiales.

Avertissement || au || lecteur françois. || Cher lecteur ! || Le plaisir que le public a pris... et Préface en allemand (Vorrede) par l'annotateur Joseph-Anton von Ehreinrech, professeur au gymnase de Stuttgart, avec la date du 5 avril 1732.

Cette édition est présentée à MM. les professeurs et maîtres de la langue française comme beaucoup plus correcte et plus parfaite que les précédentes. Le texte a été revu par M. François-Louis Poitevin, professeur de français à la « Ritter-Academie » d'Esslingen (Wurtemberg). Au bas de chaque page des notes donnent l'explication en allemand des gallicismes et des phrases les plus difficiles, et on trouve à la fin du second tome une table des matières contenant des remarques sur la fable ou l'histoire ancienne.

Les deux tomes sont reliés en un seul volume avec pagination distincte. L'ouvrage est divisé en 24 livres avec sommaires, ornés chacun d'une gravure et accompagnés d'une carte des voyages de Télémaque.

Le 24^e livre porte au sommaire « Eumée » et dans le texte « Eumènes ».

Le titre manque ainsi que 4 pages du 1^{er} livre et les derniers feuillets de la table des matières, de U à Z.

D'après la préface, cette édition paraît remonter à 1732.

Le lieu de l'impression et le nom de l'imprimeur ne peuvent être déterminés qu'approximativement par comparaison avec la traduction italienne, avec notes en allemand, par le même Ehrenreich, signalée dans la Bibliographie et publiée par Ehrard à Stuttgart en 1747, in-8°, qui paraît avoir suivi cette édition, dont elle se rapproche comme format et comme annotations (1).

(Appartient à M. Cazalas, à Ribérac).

2^e Les Aventures || de || Télémaque || fils d'Ulysse, || par feu messire François de Salignac, || de la Mothe Fénelon, || précepteur des enfants de France || et depuis || archevêque duc de Cambrai, prince du Saint-Empire, || Nouvelle édition || augmentée des Aventures d'Aristonous. || (et précédée du Discours sur la poésie épique et sur l'excellence du

(1) Cf. *Bibliographie générale du Périgord*, p. 362, 1^{re} col. Ed. en italien. Stuttgart, 1747 ; p. 327, Augsburg, Wohler 1762, in-12, et p. 354, Ulm, Wohler 1805.

poème de Télémaque, par Ramsay). — Limoges, Ardillier, 1834 ; in-12, 420 p. (1).

(Appartient à M. Cazalas, à Ribérac).

M. le capitaine Cazalas ajoute que les éditions mentionnées à la page 365, dans le paragraphe commençant par les mots : *Telemacus Bujdosanakak...* et sq., ont dû être par erreur rangées parmi des publications *en langue russe*. Ces ouvrages ont pu être publiés en Russie ; mais, d'après leurs titres, ils ne sont pas en dialecte slave ; peut-être en hongrois (?). Il y aurait lieu de vérifier.

De même pour l'édition dite *en suédois*, *Pribehové Telemaka, syna Uliissova* ; c'est un livre en dialecte slave, tandis que le suédois est une langue germanique.

La vérification demandée par M. Cazalas sera faite immédiatement.

Notre studieux confrère nous présente ensuite le moulage en plâtre d'une hache de l'époque de la pierre polie.

« La hache en pierre d'une seule pièce, nous dit-il, dont le moulage est devant vos yeux, provient de la commune du Grand-Brassac. Elle est en ma possession depuis plus de vingt ans. Les recherches faites pour contrôler son origine n'ont pas donné de résultat. M. de Mortillet, professeur à l'École d'anthropologie, à qui je l'ai décrite, ne la croit pas de provenance européenne. Elle ne rappelle, en effet, aucun des modèles courants des haches de l'âge de pierre en Europe. Elle est d'ailleurs conforme, comme type, à certains instruments, employés à des époques plus rapprochées de nous par les naturels du Nouveau-Monde. Pour ma part, je n'en ai vu d'exemplaire aussi achevé ni dans les musées, ni dans les collections ethnographiques que j'ai pu visiter, ni dans les ouvrages qui traitent de la question.

» Dans le doute, j'incline à penser qu'elle a dû être importée dans notre pays.

» Cette hache est taillée dans une pierre dense, à texture compacte, à cassure inégale, inattaquable par l'acier et

(1) Cf. *Bibliographie générale du Périgord* p. 348. Limoges, Ardillier 1857.

rayant facilement le verre. Sa couleur gris-noirâtre rappelle celle de certaines pierres à aiguiser. Assez douce au toucher, sa surface grenue ne paraît pas susceptible d'un poli parfait.

» Le bras supérieur de la hache présente sur une de ses tranches des traces évidentes de sculpture grossière. Selon moi, l'artiste a cherché à y représenter, en guise d'ornementation, la figure d'une divinité ou celle d'un de ses semblables.

» Je vous laisse juges de l'interprétation de cette ébauche, qui est plus visible sur l'original que sur le moulage. Elle m'a été suggérée par des décorations analogues que l'on trouve fréquemment sur des haches ou des casse-tête polynésiens ».

M. LE PRÉSIDENT fait observer que pour se prononcer il faudrait voir l'objet lui-même

Puis M. DE FAYOLLE nous donne quelques détails intéressants sur la belle mosaïque gallo-romaine de Gaubert, près de Terrasson, achetée par la ville de Périgueux qui la destine à son musée, et sur la façon de procéder à l'enlèvement par M. Joachim Gallone, maître mosaïste à Angoulême, qui est chargé de la reconstitution et de la restauration.

L'enlèvement s'effectue ainsi : on enduit une feuille de papier fort, de 50 centimètres carrés environ, d'une solution de gomme arabique. On l'applique sur la partie du pavage que l'on veut enlever : l'adhérence se produit quand le papier devient sec ; on l'enlève avec précaution en faisant passer une truelle sur le béton qui supporte la mosaïque, et l'on voit tous les petits cubes de marbre et de pierre rester collés au papier. On procède de même pour enlever les parties suivantes. Chaque morceau de papier porte un numéro qui permettra plus tard de reconstituer la mosaïque dans son ordonnance première sur un béton qui sera composé à cet effet.

Le sujet de cette mosaïque est un chasseur sonnante de la trompe et ayant un chien qui porte un collier jaune. Des bandes de 5 mètres de long sur 4 mètres de large forment

l'encadrement d'un panneau central dont l'entourage est octogone. Elle a subi vraisemblablement deux restaurations, dont l'une à l'époque mérovingienne ou carlovingienne. On y voit également des entrelacs qui rappellent le haut moyen âge. La villa aurait donc été habitée pendant une période assez longue. On y voit encore, derrière la mosaïque, un foyer ou *brasero* à grands carreaux plats, qui est d'une époque postérieure.

Notre érudit vice-président a profité de son séjour dans le pays pour aller voir la cloche de Lavilledieu qui, suivant lui, n'a rien de la forme d'un casque gaulois. Elle se compose de deux plaques de fer ayant la forme elliptique et liées par le haut au moyen d'un pli ; elle est certainement fort ancienne, mais nullement faite de plaques de tôle, comme on l'avait cru.

Il a visité aussi le château de Montmège qui a des parties intéressantes du xv^e et du xvi^e siècle, et où il a vu une cloche, datée de 1508, dans un campanile du château, et dans le salon une assez bonne peinture à l'huile représentant une femme nue qui est la Fortune. Un lion lui met les pattes sur l'épaule, et d'une main elle repousse un cerf.

L'assemblée vote des remerciements à M. de Fayolle pour la peine qu'il a prise pendant huit jours, par cette haute température, à surveiller les travaux d'enlèvement de la mosaïque.

A propos de cloche, M. LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL donne communication d'un procès-verbal qui serait plus justement intitulé « de la fonte de la petite cloche de Saint-Germain-du-Salembre » que « de la bénédiction. » Quatre lignes seulement sont consacrées à la bénédiction ; tout le reste concerne la façon de procéder du fondeur lorrain, Jean-Baptiste Richard, qui va chercher le métal manquant chez un chaudronnier de Bergerac, un certain Courtine, et se fait fournir 500 briques pour construire le fourneau. Cette pièce complètera le mémoire de M. Drouault.

Comme la pièce précédente qui sort des registres paroiss-

siaux d'état-civil, M. DE SAINT SAUD nous apporte un acte de sépulture tiré de ceux d'Issigeac et nous demande si nous connaîtrions quelques détails biographiques sur le défunt :

« Le premier de mars mil sept cens un, est décédé en la communion de nostre s^{te} mère l'Eglise Antoine Daudet m^{tre} escultur (*sic*), âgé de cinquante ans ou environ, dont le corps a esté ensevely dans le cimetière de la presente paroisse d'Issigeac et ce en presence de Benoit, clerc tonsuré et de Beniamin Labrouë. (signé) J. Benoit, Lamothe, Labreue, Bréluc. »

M. Jules MANDIN nous signale ensuite l'existence d'un petit oratoire appelé Bouley, situé dans les bois, près de Montignac-sur-Vézère, et nous en présente un très bon dessin. Cet édicule orienté a 14 m. 24 centimètres de long hors œuvre des murs et 7 m. 95 de large. De forme rectangulaire, sans aucune saillie à l'extérieur comme à l'intérieur, il accuse, par les contours des ouvertures qui l'éclairent, la construction du milieu du xii^e siècle. La nef a 6 m. 65 de long et 5 m. 65 de large. Des bancs en maçonnerie sont adossés aux murs goutterots nord et sud. Le sanctuaire auquel on accède par deux degrés a 4 m. 47 de profondeur, etc.

La description de cet édicule sera publiée dans le *Bulletin*, accompagnée d'un dessin.

De son côté, M. le baron OBERKAMFFF DE DABRUN nous envoie le texte qui doit se joindre à son dessin à la plume de la grange de l'abbaye de Saint-Amand-de-Coly et où il nous fournit des détails instructifs sur l'origine de ces granges monacales.

De notre laborieux vice-président, M. Elie DE BIRAN, qui remercie la Société des marques réitérées de sympathie qu'elle lui donne chaque année, nous recevons la fin de son mémoire sur *Les seigneurs de Bergerac* ; il traite, dans cette partie, de Jeanne de Pons, dame de Bergerac, Montignac, et de Roger Bernard, comte de Périgord, seigneur de Bergerac. A partir du traité de 1339, la seigneurie de Bergerac fut rattachée à la couronne de France, du moins en principe, car l'occupation anglaise devait se prolonger encore.

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous dit ensuite qu'il faut se mettre en garde contre une assertion de l'*Inventaire des archives de la Gironde* (1892) relative aux obits fondés dans l'église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux.

Dans la liste des personnages dont l'anniversaire devait être célébré en mai 1362 on trouve, à la page 245 : « Pierre de La Colre, évêque de Dax, *originnaire du diocèse de Périgueux*, enseveli dans l'église de Lunel, diocèse de Nîmes ».

Il y a eu là une confusion que M. Brutails, archiviste de la Gironde, a aidé notre confrère à dissiper, en lui donnant le texte même du passage de l'obituaire concernant cette fondation, texte d'ailleurs conforme à celui qui a été publié en 1878 dans les *Archives historiques de la Gironde* (tome XVIII, p. 81) :

Anniversarium domini Petri de La Colra, episcopi Aquensis, et domini Petri Embaudi, ejus familiaris, presbiteri, oriondi de dyocesi Petragoricensis, debet fieri xvii^o Kalendas maii. Quod quidem anniversarium dictus presbiter pro anima sua et progenitorum suorum et etiam dicti domini episcopi instituit. . »

C'est donc Pierre Embaud qui était originaire du diocèse de Périgueux. Pour la célébration de l'anniversaire fondé par lui, il assigna une certaine somme à prendre sur Pierre Mordan, boucher de Périgueux, son débiteur.

Ce Pierre de La Colre, que nous devons renoncer à considérer comme un compatriote, est très peu connu. Il avait été official du diocèse de Bordeaux et vicaire général de l'archevêque Amanieu de La Mothe. Il occupa peu de temps l'évêché de Dax. Le *Gallia christiana* le prend pour Pierre de Castelnau, et Oihenard, qui a rencontré son nom dans les archives de l'église de Bordeaux, se demande si ce n'est pas lui qui figure dans la liste des évêques de Dax sous le nom de Pierre de Bosc. Il est certain que Pierre de La Colre avait précédé ces deux prélats, étant mort en 1362.

M. Dujarric dit que ce n'est pas seulement à Dax qu'au xiv^e siècle le catalogue des évêques est rempli de confusion. A Périgueux, en moins de huit ou neuf ans, on changea quatre ou cinq fois de prélats, et les historiens ne sont d'accord ni sur les noms ni sur les dates.

Ainsi, Pierre des Fontaines, que les frères de Sainte-Marthe placent avec raison entre Hélié Servient et Guillaume Faure, n'a pas été connu par le P. Dupuy, par Chevalier de Cablanc et l'auteur anonyme du manuscrit de la bibliothèque de Périgueux, *Histoire des évêques de Périgueux*. Ces anciens chroniqueurs, trouvant en 1391 et les années suivantes un évêque du nom de Pierre, croient tout concilier en prolongeant l'épiscopat de Pierre Tison : or, ce prélat était mort à Château l'Evêque, après 36 années de règne, le 11 août 1384. Hélié Servient qui avait pris possession le 1^{er} novembre 1385, est placé par eux en 1437, et ils lui donnent pour successeur l'année suivante Pierre Durfort, qui, lui, se trouve à sa date.

Nos modernes ne sont guère plus exacts. L'abbé Audierne et Dessalles prennent Pierre des Fontaines pour Pierre Durfort, qu'ils font mourir à la fin de l'année 1403.

Il est temps que Pierre des Fontaines (*à Fontibus*) soit restitué à nos annales religieuses. Les auteurs du *Gallia christiana* (tome II, col. 1479) prétendent qu'il avait été élu l'année même de la mort d'Hélié Servient, qui arriva le 12 mars 1387 ; mais s'ils n'avaient rencontré son nom dans le testament d'Hélié de Talleyrand, seigneur de Grignols et de Chalais, qui le choisit pour son exécuteur testamentaire le 14 novembre 1400, ils n'auraient eu aucun détail à nous signaler.

M. Dujarric possède des documents authentiques qui dissipent désormais tous les doutes au sujet de ce prélat.

Ils permettent tout d'abord de fixer la date de la prise de possession de son siège, qui eut lieu le 26 novembre 1390. Sa prestation de serment entre les mains des maire et consuls de Périgueux avait eu lieu le 24 décembre de l'année précédente, ainsi qu'il résulte du *Recueil des titres* de la ville. (Paris, Quillau, 1775, p. 402.)

Les procès-verbaux de ces deux cérémonies ne désignent Pierre des Fontaines que sous son prénom de Pierre : c'est ce qui a fait tomber tous nos historiens locaux dans la confusion que vient de renouveler l'*Inventaire des archives de la ville de Périgueux* (p. 8).

Voici maintenant deux actes de juridiction épiscopale. Le 6 avril 1396, avec l'avis de son chapitre, Pierre des Fontaines unit la cure de Bussac au prieuré de Merlande, mais pour la vie seulement du prieur Hélié Girmond, et sans préjudice du droit de patronage appartenant aux chanoines. Le 13 mai 1400, il reçut l'hommage d'Aymar de La Porte, damoiseau de Lusignac, pour la viguerie du bourg de Lusignac et le mas du Colombier.

Enfin, notre vice-président relève une erreur de Saint-Allais qui fait évêque de Périgueux en 1550 Jean Demartin, fils de Jean, seigneur de La Roque, et de Jeanne de Belloquet, et frère de Mathieu, capitaine au service du roi de Navarre et commandant au château de Nérac. (*Nobiliaire universel*, III, p. 238.)

Périgueux, ajoute M. Dujarric, a eu un Jean Martin pour évêque cinquante ans plus tard : mais celui-ci était fils d'une dame Catherine Penicalhe et avait deux frères : Joseph, conseiller au présidial de Périgueux, et Jean, procureur au siège de Limoges.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL pense qu'avant de se prononcer définitivement sur l'origine non périgourdine de l'évêque de Dax, Pierre de La Colre, il y aura lieu de vérifier de nouveau ; il invite nos confrères ecclésiastiques à faire des recherches à ce sujet. Il a acheté tout récemment, en effet, un fonds d'archives d'une famille qui possède justement la seigneurie de La Colre (et non de La Coste, comme l'a dit M. de Froidefond), c'est la vieille famille périgourdine des d'Aitz de Meymy, de La Feuillade ; il trouve, parmi ces parchemins, deux pièces du xvi^e siècle mentionnant les seigneurs de La Colre : d'abord, un testament du 14 juin 1512, de Charles d'Aitz seigneur de La Colre, demandant à être enseveli dans la chapelle de La Colre, paroisse de Cumont ; puis, les articles de mariage, du 23 avril 1526, passés en la ville de Sarlat, de noble Bernard d'Aitz seigneur de La Colre avec damoiselle Anne de Cazenac. Cette seigneurie pouvait parfaitement, déjà au xiv^e siècle, être aux mains de la famille d'Aitz, et l'évêque de Dax serait en conséquence un membre de cette famille.

M. le docteur BARBANCEY nous envoie une notice historique du couvent des Minimes de Plagnac, fondé en 1615 par messire Jean-Frédéric de Foix, comte de Gurson, et Charlotte de Caumont de Lausun, son épouse, détruit de 1791 à 1793, et sur lequel nous ne connaissons à peu près rien. Une vue du monastère et de la chapelle, d'après un ancien dessin, et un plan de l'assiette des bâtiments seront joints au mémoire.

M. DE SAINT SAUD désirerait que quelqu'un de nos confrères voulût bien publier une liste aussi complète que possible des magistrats ayant composé les tribunaux du sénéchal de Bergerac, puis des sénéchaux et présidiaux de Sarlat et de Périgueux; pour Bergerac, le travail n'offre pas la même difficulté que pour les autres sièges. Pour sa part, il réunit des notes sur les conseillers de l'Election de Périgueux et serait heureux qu'on entreprit des recherches semblables pour l'Election de Sarlat.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL dit qu'on trouvera les noms de ces magistrats, soit au bas des sentences, soit encore mieux en marge des registres plumitifs d'audiences, dans la série judiciaire aux Archives de la Dordogne.

Du Limousin, M. Roger DROUULT nous signale un livre de raison périgourdin qui lui a été très obligeamment communiqué par M. Lapoulle, docteur en médecine, à Saint-Sulpice-les-Feuilles (Haute-Vienne).

Ce journal, qui occupe les 16 dernières pages d'un registre de métayage, porte comme titre :

« Nottes de plusieurs chauses des plus remarcable depuis le mariage de M. François de Fornel, né à Reilhac le 2 novembre 1784, fils de messire Aubin de Fornel et de dame Suzanne de Roux, son épouse, avec demoiselle Jeanne-Renée Laforest, nés à Laval le 28 mai 1791 du mariage de M. Guillaume Laforest, homme de loi et juge de paix du canton de Champagnac-de-Belair et de dame Renée-Rose Delière, son épouse, habitants au village de Charteau, commune de Saint-Pancrace. »

Depuis la mort de M. de Fornel (1855), ce registre a été continué jusqu'en 1870 par son gendre M. François-Alexandre

Regnault, architecte de la ville de Limoges, chevalier de la Légion-d'honneur, père de M^{me} Lapoulle.

Deux passages sont particulièrement à signaler, l'un sur la *Peur* de 1789 dont il a été plusieurs fois question dans le *Bulletin*, l'autre sur une *Chasse volante*, cris aériens dus à des troupes d'oiseaux migrateurs.

« Le 29 juillet 1789, jour de la peur ou terreur panique, entre 6 heures et 8 heures du matin, tout le monde courait de tous les côtés, armés de fusils, fourches, etc., criant que les ennemis étaient partout, mettant tout à feu et à sang ; on disait que c'était des Anglais, des Arabes, des sauvages, des galériens, etc.

« Le 12 mai 1819, à 9 heures du soir, nous avons entendu ce que les paysans appellent vulgairement chasse volante : en effet représentant parfaitement la chasse du chien courant, distinguant au moins 10 à 12 voix des plus sonores que l'on puisse entendre dans une meute de plus de 40 à 50 chiens ; enfin il y en avait de toutes les manières faisant une symphonie des plus agréables à entendre dans l'air pour celui qui connaît et aime la chasse du chien courant. Nous l'entendîmes au moins de 8 à 10 minutes, nous étions 5 personnes qui l'écoutions depuis la croisée de la cuisine. Le bruit commença comme un hurlement de chien quand ils sont plusieurs à caresser une chienne qui est en feu, et peu à peu finit comme s'il y avait eu un lièvre de lancé ne perdant pas un coup de voix ; nous continuâmes à l'entendre sur les hauteurs du village du Puy, passant au haut de la montagne, se dirigeant du côté de la tuilière du marquis où nous cessâmes de l'entendre tout à coup.

« Le fait est sincère et véridique tel qu'il a été entendu ».

Le surplus du registre est occupé par de nombreuses notes sur l'état-civil des principales familles du Nontronnais, par des renseignements sur les propriétés de ses rédacteurs et quelques brefs récits des événements politiques du temps.

Toujours à propos de cette question, M. DE SAINT SAUD a été très intéressé par la communication de M. Robert Villepelet au sujet de la *journée de la peur*, en Agenais, où le bruit courut que des massacres avaient eu lieu à la Roche-Chalais, localité pour la monographie de laquelle il réunit des documents. Il se demande si ce bourg n'a pas été un des points de départ des faux bruits mis en circulation. C'est en effet la Roche-Chalais qui avisa Coutras, et cette ville à son

tour la région de la Dordogne, d'où les nouvelles se répandirent en Agenais, augmentées, bien entendu, et exagérées **en raison** directe de la distance. Voici en effet ce qu'il a relevé **dans les registres** paroissiaux de Coutras :

« A la postérité ! — Le **trante** juillet mil sept cent quatre vingt-neuf, les Etats généraux tenants et seants à **Versaille**.

« Il y a eu epouvante dans tout le païs, occasionnée par des bruits vagues qui ont déterminé cependant M. Galleau, juge de la Roche (Chalais) a ecrire à nos officiers municipaux pour nous demander des secours, dans la crainte où l'on étoit à la Roche et dans le païs voisin d'être attaqués par une troupe de brigants que les uns portoint de six à dix mille, d'autres de vingt à trante mille, qui mettoit tout à feu après avoir pillé et égorgé ce qui leur résistoit. Sur cette lettre qu'on a receu vers les quatre heures après midi, par un exprès venu à toute hate, un des officiers de police... s'est déterminé... à faire sonner les cloches et battre le toxin, pour assembler plutôt le peuple. Ce son a été suivi et imité dans toutes les paroisses et très loin dans le païs pendant toute la nuit... Tous, à comprendre le Fronsadois, St-Emilion, Castillon, le Puynormand, partie du Périgord qui rapproche, se randoint de toute part pour secourir Coutras qu'on croyoit exposé au carnage, au massacre et au feu. »

Puisque ce n'est que le lendemain 31 que le bruit courut à Tombebœuf, localité d'Agenais proche du Périgord, du massacre de 600 personnes à la Roche Chalais, il est donc vraisemblable de supposer que les nouvelles arrivèrent par Coutras. La question qui se pose est de savoir si c'est à la Roche que les faux bruits répandus dans la contrée ont pris naissance, ou bien si le 29 juillet, ils furent mis en circulation plus au Nord. Il serait bon de connaître, pour les localités qui en ont conservé le souvenir, de quel côté et à quelle date la *peur* est venue. Nous voici déjà sur une trajectoire : la Roche Chalais le 30 vers midi, Coutras prévenu par exprès vers quatre heures, les cloches sonnent dans toute la contrée, la vallée de la Dordogne est avisée la nuit et le lendemain 31 des bruits de massacre courent dans celle du Dropt.

M. DE MAYNADIÉ serait reconnaissant à ceux de nos confrères qui pourraient lui fournir des renseignements généraux.

logiques sur la famille de Carbonnières dont il entreprend la généalogie. Il connaît déjà des pièces imprimées et des manuscrits, mais on peut lui en indiquer qu'il ne connaît pas.

En lui répondant, LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL l'invitera à se mettre en rapport avec notre confrère M. Gaston de Gérard, qui a sur cette famille beaucoup de notes tirées des fonds Chérin et Clairambault, de la Bibliothèque nationale.

M. DE SAINT SAUD, se trouvant de passage à Bouniagues, a remarqué sur un joli repaire, voisin de l'église, dont la construction est de la fin du xv^e siècle, des armoiries sur la porte d'entrée qui peuvent se blasonner ainsi : de... semé de losanges de... au franc-quartier sénestre chargé de 8 molettes (ou étoiles à plusieurs rais) de... placées 3, 2 et 3. Il ne sait à quelle famille les attribuer. Aux xvii^e et xviii^e siècles les Estutt de Solminihac et les Saint Ours possédaient des maisons nobles dans Bouniagues, dont l'une, celle de ces derniers, dit on, est l'auberge actuelle sur la route nationale ; la première serait donc celle des Solminihac, mais ce ne sont pas là les armes de ces familles.

Enfin il est procédé à l'élection d'un candidat qui demande à entrer dans notre compagnie.

Après un vote à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. le comte d'Argy, ancien officier d'infanterie, rue de La Boétie, 1, à Périgueux, présenté par M. de Fayolle et M. de Roumejoux.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire-général,
Ferd. VILLEPELLET.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.



DORDOGNE.

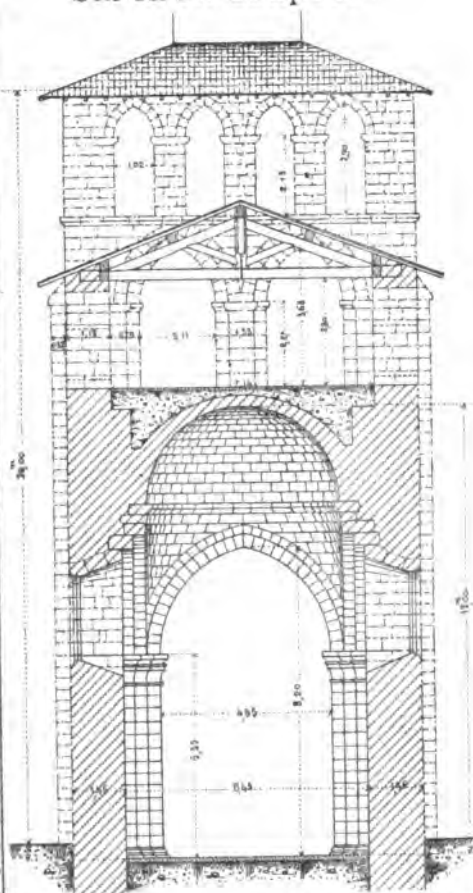
RIBÉRACOIS.

S^T. MARTIAL-DE-VIVEYROL.

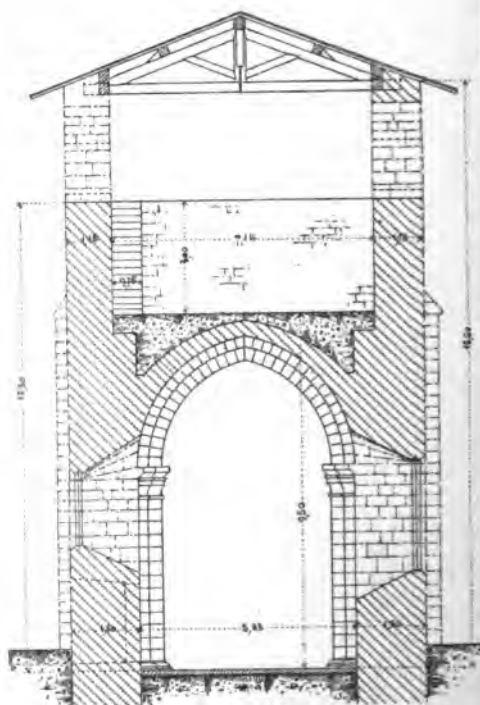
EGLISE FORTERESSE.

Echelle de 0^m.01 par mètre.

Coupe transversale
sur la 1^{re} coupole.



Coupe transversale
sur le chœur.



Plan de l'étage supérieur
du clocher.



Relevé par l'Architecte
Inventeur du tombeau
de S^t Martin de Tours.

S^t Martial-de-Viveyrol le 27 Avril 1897

[Signature]
Digitized by Google

UNE ÉGLISE FORTERESSE

A SAINT-MARTIAL-DE-VIVEYROL, EN RIBÉRACOIS.

La force s'appuyait volontiers sur le droit, dès la fin du ^{xiii}^e siècle, ainsi que le montre l'édifice dont le relevé vous dira, Messieurs, sa double destination.

Bâti isolément, à 112 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un mamelon au pied duquel coule la Sauvannie, il fut orienté suivant la tradition antique et élevé en calcaire demi-dur du pays, par assises de 0^m30 à 0^m35 de hauteur.

Sa longueur totale, hors-œuvre des murs, est de 26^m70 et sa largeur, dans les mêmes conditions, est régulièrement de 10^m. Près du pignon d'entrée, sur la droite, un puits de 0^m85 de diamètre avait été préalablement foré.

La hauteur totale des murs latéraux est de 15^m50, divisée en deux parties inégales, dont la plus grande pour l'église est de 12^m50. La hauteur de la salle d'armes est donc réduite à 3^m00.

L'ensemble est de la plus grande sévérité et sans aucune ornementation.

L'ÉGLISE

Composée de quatre travées inégales, a 23^m35 de longueur dans œuvre et 6^m43 de largeur. Ces travées sont appelées extérieurement par des contre-forts méplats de 1^m80 de largeur sur 0^m30 à 0^m35 d'épaisseur. De pareils contre-forts accentuent les quatre angles et se terminent sous la sablière, tandis que les intermédiaires s'arrêtent à dix mètres.

La première travée d'entrée est barlongue et voûtée en arc de cloître de forme ogivale. Elle supporte le clocher dont l'étage supérieur, ajouré de douze baies, a dû être élevé au milieu du ^{xiv}^e siècle. Des piles à ressauts, avec colonnes engagées demi cylindriques, la séparent de la travée suivante.

Les deuxième et troisième travées sont voûtées en coupes demi-sphériques dont l'intrados est à 12 mètres au-dessus du dallage. Elles reposent sur des pendentifs engendrés par des arcs formerets en ogive et finissant sur l'angle, comme à Saint-Front. Un cordon biseauté les couronne. Des piles semblables aux précédentes séparent les deuxième et troisième travées.

La quatrième travée ou chœur, un peu moins large que les précédentes, est voûtée en berceau demi-cylindrique de forme ogivale, dont l'intrados est à 9^m au-dessus du dallage. Un mur droit la clôture.

Les colonnes engagées et les jambages des arcs reposent sur une base peu élevée, d'un délicat profil, dont la plinthe est demi-octogonale pour les colonnes

Les chapiteaux de 0^m80 de hauteur, astragale compris, se composent d'un tailloir biseauté, reposant sur un tore et d'une corbeille simplement épannelée, profil qui couronne aussi tous les jambages des arcs.

Les baies très étroites, au nombre de sept, qui éclairent l'église, ont de 0^m12 à 0^m15 de largeur, mais elles sont largement ébrasées de 1^m10 à 1^m80 et d'inégale longueur, variant de 1^m45, 2^m30, 2^m90, atteignant 4^m16 dans la troisième travée, mur sud.

Les proportions générales sont élégantes et répandent un grand charme.

L'escalier qui conduit à la salle d'armes est à noyau plein et parfaitement conservé. Placé à peu près à égale distance des extrémités, il débouche au milieu de cette salle.

LA SALLE D'ARMES

Occupe un rectangle de 23^m33 de longueur sur 7^m10 de largeur. Le sol est établi sur les voûtes des trois premières travées, à 12^m50 au-dessus du dallage de l'église. Sur la voûte de la quatrième travée, celle du chœur, le sol est à 3^m en contre-bas ; on y descend par un escalier de 0^m75 de largeur. C'est là que se réfugiaient sans doute les enfants, les vieillards et les femmes à l'approche de l'ennemi.

DORDOGNE.

RIBÉRACOIS.

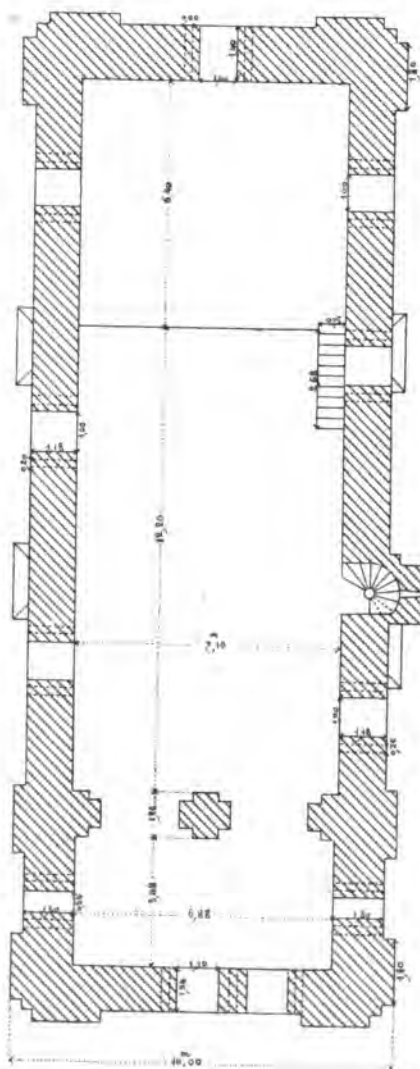
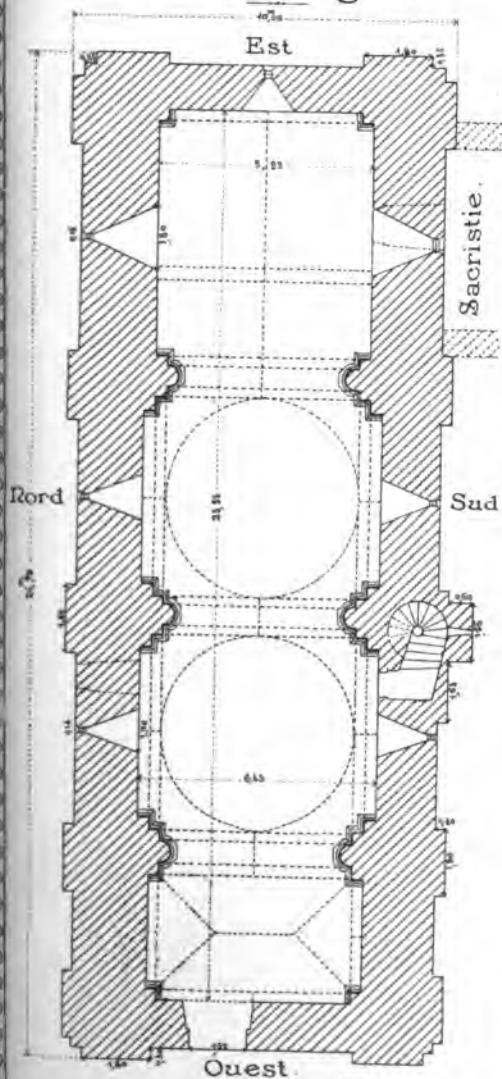
S^t. MARTIAL-DE-VIVEYROL.

EGLISE FORTERESSE.

Echelle de 0^m.01 par mètre.

Plan de l'Eglise.

Plan de la Forteresse.



Putts



Relevé par l'Architecte
Inventeur du tombeau
de S^t. Martin de Tours.

S^t. Martial-de-Viveyrol, le 27 Avril 1897.

J. B. B. B.

Des ouvertures au nombre de onze, établies dans les murs au niveau du sol supérieur, permettaient aux assiégés de s'avancer sur les hourds, dont les trous, espacés de 1^m00 en hauteur et de 0^m20 sur 0^m25, sont faits de part en part des murs et recevaient les pièces de bois qui formaient encorbellement. Sous le clocher, des traces d'incendie se voient sur les pierres rongées par le feu, notamment sur celles des jambages de la belle baie géminée, qui met en communication le premier étage du clocher avec la salle d'armes. Tous ces bois servaient aux vainqueurs d'aliments à l'incendie.

Enfin, le deuxième étage du clocher, ajouré de tous côtés, à 20 mètres au-dessus du sol, servait d'observatoire aux assiégés.

De cette hauteur, en regardant à l'horizon, la savante aurore du xx^e siècle, on se demande avec anxiété si, désormais, ce n'est pas la force qui, de tous côtés, va primer le droit.

J. MANDIN.



UNION A LA SÉNÉCHAUSSEE DE PÉRIGORD

DE LA CHATELLENIE DE PUYNORMAND,

DES BASTIDES DE BEAUREGARD, LA LINDE, etc...

Novembre 1301.

(Bibliothèque nationale. *Manuscripts*; Fonds Doat, 242 f° 497. — Transcrit et communiqué par M. de Saint Saud.

Philippus, Dei gratia Francorum rex, notum facimus... quod cum nos dilecto et fideli nostro Helix Talayrandi, comiti Petragoricensi, dederimus... in permutationem... comitatu Leomanix... et aliis certis rebus nobis ab eodem comite in permutationem castrum Podii nar-

mandi (1), bastidam de Copehaco, villam dictam Villamfrancam (2), villam de Sancto Asterio (3), cum honoribus Estissaco (4), bastidam Belli Regardi (5) cum Claromonte (6), bastidam Lindiæ (7) cum paxeris, castrum de Granolho (8)... Nos eiusdem comitis supplicationibus inclinati, castra, villas et loca prædicta cum pertinentis eorumdem; quorum quidem de senescallia Vasconensi esse solebant, in senescallia Petragoricensi, et eius ressorto transferimus... Actum apud Sanctum Germanium in Laya, anno Domini millesimo trescentesimo primo, mense novembris.....

Collatio facta est cum originali ad requestam... potentis domini de Alebreto, comitis Petragoricensis... Actum Burdegalaë, anno Domini millesimo quadringentesimo septuagesimo sexto, signé de Marcillac.

(Copie vidimée et signée en original).

Pour copie conforme :

C^{te} DE SAINT SAUD.

NOTE SUR LES D'AYDIE

ET LE CHATEAU DE RIBÉRAC.

La plupart des anciens châteaux du Périgord sont restés debout malgré les guerres, les incendies et les siècles; beaucoup sont intacts; quelques-uns, à demi-ruinés, offrent à l'archéologue l'attrait d'une restitution. Très peu ont complètement disparu.

Parmi ces derniers, — je veux dire ceux dont il ne reste aucune trace, — il faut compter celui de Ribérac, le vieux

(1) Puynormand, commune du canton de Lussac (Gironde).

(2, 3, 7), Villefranche-de-Longchapt, Saint-Astier, La Linde, cantons de la Dordogne.

(4) Estissac, ancienne châellenie entre l'Ille et la Dordogne : voir à son sujet notre *Bulletin*, tome XXII, p. 107.

(5, 6) Beauregard et Clermont, communes du canton de Villablard (Dordogne).

(8) Grignols, châellenie érigée plus tard en comté, canton de Saint-Astier (Dordogne).

château des comtes d'Aydie. Possédée de temps immémorial par ceux de la maison de Pons (1), la seigneurie et comté de Ribérac entra chez les d'Aydie par le mariage d'Anne de Pons avec Odet d'Aydie, chambellan du roi Louis XI, chevalier de son ordre et grand sénéchal de Carcassonne. Les d'Aydie ayant joué un rôle important dans l'histoire de notre province, il était permis de penser que le château de Ribérac, où résidèrent plusieurs des chefs de cette maison, devait être, par sa construction, son mobilier, ses moyens de défense et toute son ordonnance, en rapport avec la situation de ses possesseurs. J'avais longtemps espéré en trouver un dessin, un plan, une description, et, rapprochant ce document d'un inventaire daté de 1629 que le hasard me fit découvrir, il y a quelques années, pouvoir reconstituer en partie ces choses disparues à tel point que leur emplacement est à peine indiqué par quelques terrassements, quelques ressauts de terrain, aujourd'hui recouverts de gazon, cultivés, plantés. Encore un peu de temps et ces signes eux-mêmes ne se liront plus sur le sol nivelé.

Messire Armand d'Aydie, seigneur comte de Ribérac, vicomte d'Espeluche, seigneur de Montagrièr, conseiller du roi en son Conseil d'Etat, armé capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, mestre de camp de dix compagnies françaises, maréchal de camp aux armées du roi... etc., testa le 10 juillet 1628, étant revenu « malade et indisposez » de son corps du camp de devant La Rochelle. » Il mourut peu de temps après, et fut, selon son désir, « son dict corps » inhumé aux monumentz des seigneurs ses prédécesseurs » estantes la chapelle fondée et dobtée par lesdits prédécesseurs en l'esglise du présent lieu (2). »

Il laissait trois fils : Jacques-Louis, l'aîné, François et Antoine (3).

Sa veuve, Marguerite de Foix, fit dresser l'inventaire de janvier 1629.

(1) Requête adressée à d'Aguesseau par François d'Aydie.

(2) Ribérac.

(3) Ce dernier devint bénéficiaire de l'abbaye collégiale de St-Astier.

Réduit à lui-même, ce document manque d'intérêt, aussi n'en donnerai-je que quelques courts extraits, évitant cette aride nomenclature commune à tous les inventaires : description de chambres « avec leurs chaslits, tables et estrateaux, coffres bahuts fermant à clef, landiers, etc. » Je dois dire, du reste, qu'à Ribérac, comme en bien d'autres châteaux de cette époque et plus peut-être qu'ailleurs, on est frappé de l'extrême pauvreté du mobilier. A part la chambre de Marguerite de Foix et quelques pièces d'argenterie, tout indique un état fort voisin de la misère. Que deviennent, en présence de ces témoins indiscutables, les légendes qui nous représentent les châteaux des anciens temps comme autant de palais luxueusement meublés, aux remparts garnis d'artillerie et aux greniers regorgeant de richesses ?

La chambre de la comtesse d'Aydie, quoique fort modeste, est la seule où tous les objets ne soient pas « fort uzés et rompuz. » Au surplus en voici la description :

.....
» Et della avons esté conduitz dans une chambre estant au bout
» de la dite salle, appelée la chambre de Madame, laquelle nous avons
» trouvé entierement tapissée de sarge noyre de Poitou toute neufve,
» plus troys chayses garnyes de même sargo, ung banc de la longueur de six pieds, large ung pied et demy, couvert de mesme
» sarge.

» Plus six escabeaux se fermant et six cuyssintz (1) couvertz de
» mesme sarge, plus ung grand chaslit neuf de menuyserie, les montantz couvertz de la mesme sarge, les courtines et housses (?) de la
» mesme sarge, et autour du lit ung tapis de gros drap sur de la
» natte et tresse de pays sur lesquels on marche.....

» Plus une petite table avec ses estrateaux sur quatre piez faitz au
» tour, la diete table de la longueur de troys grands piez et largeur de
» deux petitz piez sur laquelle table y a ung tapis de mesme estoffe
» que dessus noyre a quatre pantz.

» Plus une payre de landiers de fert pezent trante livres.

» Plus une couverte de mesme sarge noyre de la longueur de deux
» aulnes et largeur une aulne et demy. »

(1) Coussins.

Rien de bien luxueux, il me semble, dans la chambre de la châtelaine !

Trouverons-nous au moins à Ribérac, chez les d'Aydie, toujours occupés à guerroyer pour le roi et la religion, un arsenal bien garni, une formidable artillerie ?

.....
« Et della passant par la galerye estant sur le portail à l'entrée de
» la bassecour avons trouvé six fauconneaux de métalilh. »
.....

« Plus ung fauconneau aussi de métalilh.
» Della sommes allés dans la chambre estant au dessus le portaut
» estant à l'entrée du présent chasteau ès laquelle a esté trouvé vingt
» neuf canons de mousquetz sans futz. »

Si on y ajoute les armes du feu seigneur comte :

« Une espée ayant la garde argentée, la poignée de fil d'argent et
» son fourreau de cuir et un grand poignard de combat avec sa co-
» quilhe et gerde noyre, plus une longue espée la garde noyre... »

On aura le total de cet appareil de guerre peu fait pour inspirer une grande terreur à la ville assise aux pieds du château, non plus que pour la protéger de façon efficace.

Reste l'argenterie :

« Plus troys douzaines et demys d'assietes d'argent peçant vingt
» livres et demy.
» Plus quarante cinq platz d'argent la plus grand partye rompuz,
» huit culhieres, une neufviesme rompue aussy d'argent peçant le tout
» avec les loppins rompuz deditz platz peçant soixante douze livres
» ung cart.
» Plus troys salhieres, ung petit vaz a mettre vinaigre, troys eguiè-
» res (?), troys platz bassins, le tout d'argent peçant vingt livres.
» Plus six flambeaux aussy d'argent peçant dix livres le tout à poix
» de marc.
» De laquelle sus dicte vesselle d'argent madicte dame a dict avoir
» fait apport de Montagrier au présent chasteau pour la.... de feu
» Monsieur, douze platz, douze assiettes, deux flambeaux, un bassin
» et une salhière et deux culhieres d'argent dont et de tout ce que
» dessus... etc. »

Et plus bas :

« Que lors de l'exhibition et représentation de la vesselle elle (Marguerite de Foix) a obmis par mesgarde d'exiber et représenter une coupe d'argent fin doré, deux rachaux, ung coquamard à faire tizane avec son couvercle et ung plaquard, le tout d'argent qu'elle a presentement exhibé et représenté... »

On trouvera sans aucun doute que c'était là un maigre trésor pour les descendants de deux grandes maisons telles que les d'Aydie et de Foix, et on se demandera si les charges de la guerre avaient épuisé leurs ressources ou si les revenus de leurs terres étaient des plus médiocres. Cette dernière hypothèse paraîtrait justifiée par l'inventaire des greniers, où, au milieu de janvier, c'est-à-dire alors qu'il reste sept longs mois avant qu'ils se regarnissent, se trouvent seulement des récoltes insuffisantes :

« Et della avons esté conduitz au grenier du dit chasteau dans lequel a esté trouvé quarante deux charges froment, neuf charges sebvres, dix charges bailharge, cinq boyseaux orge, dix huit boyseaux mesture de payz. »

Comme conclusion, il est permis de dire qu'à l'époque où nous le visitons, le château de Ribérac était fort pauvrement meublé, mal défendu et mal approvisionné.

Cet état n'était pas près de cesser, car un siècle plus tard, Odet d'Aydie laissait à son héritier Gabriel Chapt de Rastignac la charge de payer

« Ceux qui tenoient des billets de lui, n'ayant pu les acquitter jusqu'à présent à cause de ses grands embarras et affaires. »

En bornant là cette note déjà trop longue, je voudrais signaler aux amateurs d'autographes le curieux et symbolique monogramme dont la comtesse d'Aydie qui, à plusieurs reprises, au cours de l'inventaire, a signé de son nom de Marguerite, signe la dernière vacation. C'est un monogramme original et gracieux et que nul ne pourrait confondre avec les savants et compliqués paraphes des sergents ou notaires royaux.

X. DE MONTEIL.

PRISE DU CHATEAU DE PUYGUILHEM.

11 et 12 août 1653.

Extrait de l'inventaire ou procès-verbal fait à la requête de M. le marquis de Saulvebœuf après la prise du château de Puyguilhem, qu'il fit occuper dans la nuit du 10 au 11 août 1653 (2 heures avant le jour).

Procès-verbal par Théophile Du Cheyron, conseiller du roy au siège de Périgueux, (11 et 12 août 1653), assisté de deux notables bourgeois de la ville de Nontron, Thibaud Fourien sieur Du Reclaud et l'ierre Boyer, procureur d'office.....

« Le onzième jour du mois d'août mil six cent cinquante trois, en la ville de Nontron, pardevant nous Théophile Du Cheyron, conseiller du roy au siège de Périgueux.

« A comparu haut et puissant messire Anthoine-Charles De Farières de Saulvebœuf, marquis dudit lieu et premier baron de Limouzin, conseiller du roy en ses conseils, chevalier de ses ordres, lieutenant-général des armées de Sa Majesté, commandant les troupes d'icelle en Périgord et provinces voisines, assisté de Masière son procureur ;

« Lequel nous a dit qu'ayant reçu diverses plaintes contre le seigneur et dame de Coniac, tant sur l'enlèvement du régiment d'infanterie de Saulvebœuf, dans la paroisse de Milhiac, des cavaliers de la compagnie de Veubrone, que des vols commis contre divers marchands, et autres sujets du roy, et des intelligences avec les sieurs de La Borie-Saulnier, Nantheuil et autres, qui sont ordinairement fréquentant le château de Puyguilhem, il a été obligé, en suite des ordres donnés par messieurs les comte De Lurbaine et le marquis Du Plessi-Bellière de faire prendre ledit château, comme a été fait ce matin.

« Et afin de faire voir qu'il n'entend qu'il soit fait aucune violence ni pillage dans ledit château, et d'ailleurs pour intérêt qu'il a à son particulier à la conservation des titres de la maison, comme lui appartenant à cause de la succession de feu messire Charles Des Carts, évêque duc de Langres, pair de France, son oncle, il nous requiert nous vouloir porter sur les lieux pour faire procès-verbal et inventaire de ladite maison, pour lui servir de raison. — Ainsi signé Saulvebœuf requérant, et Masière.

« Soiet monstré à M^e François Eyriaud, conseiller esleu en Pe-

» rigord, commis pour le roy en ceste sénéchaussée, en absenco et
» vu la rebellion du procureur du roy. »

Suit le réquisitoire conforme du substitut du procureur du roy (*il n'empesche*) — il requiert que le commissaire se choisisse un greffier, et se fasse assister dans son inventaire par deux des plus notables bourgeois de Nontron. Signé : Deyriaud.

Sur quoi le commissaire (Théophile Du Cheyron) octroie acte des requête et conclusion, et ordonne qu'il se transportera aux fins ci-dessus au château de Puyguilhem ; nomme pour son greffier M^e Jehan Mestayer, praticien, et pour l'assister comme bourgeois notables de la ville de Nontron, Thibaud Fourien sieur Du Reclaud et M^e Pierre Bouyer, procureur d'office des paroisses « distraictes », avec lesquels il s'achemine vers Puyguilhem ;

Où étant arrivés, ils ont d'abord trouvé le corps d'un paysan mort, étendu sur le dos, blessé au côté droit d'un coup de fusil « perçant en jour », et d'un coup d'épée dans les reins. Bertrand Rat, de Lascaud, Jean Vigier, de la Farge, et François Chantay, de la Farge, ont reconnu le corps pour celui du nommé Andrieu, de Mourelieras, et l'ont réclamé pour lui donner la sépulture.

Intervient le sieur de Laserlos qui allègue qu'ayant reçu l'ordre écrit et signé de « Saulvebœuf, » qu'il représente daté du 10 août, de réduire le château de Puyguilhem « en l'obéissance du Roy », il l'a fait occuper : et qu'à l'entrée de la troupe, il a été tiré divers coups (de feu) dont l'un a blessé à mort le sieur de Belleguarde, qu'on a transporté au bourg de Villars chez le sieur de Laserre. Signé « Laserleau ».

En même temps, se présente le sieur de La Fontayne, capitaine « yrlandois », qui dit avoir le commandement dans le château : ce matin, à l'entrée de sa troupe, « il a crié à diverses foyes au paysan dont » nous voyons le corps, de prendre cartier » ; mais le paysan n'ayant voulu quitter la hallebarde qu'il avait en main, on l'a tué, (le capitaine ne sait signer.)

Les sieurs de Laserleau et de La Fontayne disent qu'à leur entrée dans le château, ils y ont trouvé la dame de Condac, son fils le sieur de Puyguilhem, la demoiselle Pollissène sa sœur, et 8 ou 10 paysans ou domestiques — « et quantité de femmes qui estoient tant dans les » granges que dans le corps du logis » ; — les deux officiers ci-dessus, sur la demande de ladite dame, lui avaient donné la liberté pour elle, sa fille et sa sœur, sous la parole de divers gentilshommes qui étaient survenus et qui les avaient conduites à Villars, dans la maison dudit sieur de Laserre.

Le conseiller commissaire (Du Cheyron) fait ensuite intimer la

dame de Condac par le greffier, au lieu où elle s'est retirée, d'avoir à se présenter le lendemain, au château de Puyguilhem, à six heures du matin, pour assister à la visite et à l'inventaire auxquels il sera procédé. Il délivre ensuite le corps d'Andrieu à François Chantay, de la Farge, son beau-frère, qui le réclame.

Le lendemain 12 août 1653, le commissaire (Du Cheyron) procède aux visite et inventaire en présence d'Héliès Chevallier, prêtre curé de Villars, qu'il a fait intimer, et après avoir inutilement fait réintimer la dame de Condac, qui a déclaré positivement se refuser à comparaître. Il a passé outre en l'absence des officiers de la juridiction qui, ainsi que cela est attesté par serment par plusieurs personnes dénommées, se sont absentées « depuis hier ».

« Suit la visite inventaire des bâtiments dépendant du château.....

« Etant entrés dans la cour dudit château, se sont trouvés cinq
» chevaux dans l'écurie qui est à main droite savoir un gris que
» ledit sieur de Laserleau a attesté moyennant serment l'avoir vu à
» un garde du sieur de Folleville, nommé L'espérance, et appris par
» oui-dire que ledit L'espérance auroit été tué et jetté dans l'étang
» proche du présent château ; — une petite cavalle castillane baie ; —
» un petit bidet alezan et deux poullaynes bai obscur, le tout estimé
» à quatre cent cinquante livres par les sieurs Fourien et Bouyer. »

Le curé de Villars réclame au nom des habitants qui avaient refusé leurs effets dans le château, et demande qu'on leur rende ce qu'on leur a pris.

« Ledit sieur marquis de Saulvebœuf a fait assembler tous les soldats qui sont en garnison dans ledit château, iceux fait mettre en deux haies et visiter l'un après l'autre, fait remettre tout ce qu'ils avoient pris :

» Et parce que ledit sieur curé de Villars a dit que il y avoit un calice d'argent qui avoit été dans l'abbaye de Boschaud, que feu mons de Puyguilhem abbé, auroit acheté, ledit sieur marquis de Saulvebœuf auroit ordonné que les dits soldats tireroient à la courte-paille pour l'un d'iceux être pendu en cas que ledit calice ne fût remis.

» Et un desdits soldats a remis un voille de taffetas changeant, incarnat et jaulne, et dit avoir vu un cavalier de l'escorte qui acista la prinse dudit chasteau qui avoit le courpoualhier dudit calisse ; et ainsy a esté remis par ledict sieur M^{re} de Saulvebœuf à procéder au jugement du vol, jusques à ce qu'il seroit informé du cavalier allégué par ledict soldat » ...

Survient M^{re} Jean Duchassain sieur de La Font, juge de la présente juridiction, qui déclare vouloir assister conjointement avec le sieur

Chevallier, curé de Villars, à l'inventaire à raison duquel il a reçu intimation.....

Suit un inventaire dépourvu de tout intérêt.....

L'inventaire des titres et papiers se borne à l'énonciation de quelques pièces souvent incomplètement désignées :

Un codicille de Jean de Mureau, escript en latin en trois peaux de parchemin du 7 juillet 1610, signé Bordas ;

Un testament du même, de la même date ;

Un codicille du même, sans autre énonciation ;

Un livre de reconnaissances faites en faveur des sieurs de Laxion ; deux dates 2 juin 1620 et 1^{er} juin 1625 ;

Une sentence de décat bailhée en la cour de la présente sénéchaussée entre Arnaud de Laborie et messire Henry de La Marthonie, comme tuteur des enfants de feu sieur de Puyguilhem, et Anne de Nesmon, enchérissante 12 mai 1599 etc., etc.

.... f. 21. Un certain Gratien Boussarie, du village des Cheyroux, est qualifié notaire royal.

f. 24. Louis de Villemouneys, notaire royal, désigne les propriétaires de quelques objets trouvés au château.

f. 25. Divers meubles sont réclamés comme appartenant à Charlotte Boussarie, veuve de Nicolas Desthoumas.

id. — un coffre à Pierre Delangeas.

f. 25. 40 septiers de blé sont indiqués comme provenant de la ferme de Monsieur le prieur de Saint Jean de Côte, et du sieur de Laserre.

f. 30. Il est réclamé pour Pierre Boussarie une bassine et une arbalète qui lui appartiennent, etc.

« Sur les trois heures le sieur marquis de Saulvebœuf repassant par le présent château, s'est présenté pardevant nous dans la basse cour dudit château ledit Mazière son procureur, et dit que ledit seigneur a été averti que la dame de Condac a fait emporter ses principaux papiers lors et depuis la prise du château, dont il prétend informer « signé Mazière. »

(Il lui est donné acte de cette protestation.)

Sur la déclaration du sieur Duchassain sieur de Lafont, juge de la juridiction de Puyguilhem, qu'il n'y a pas d'autres chambres à visiter, le conseiller commissaire clôt son inventaire.

Et il a laissé les meubles et papiers sous la garde du sieur Bernard Choumel, lieutenant dans le régiment du sieur marquis de Saulvebœuf, commandant dans ledit château par ordre dudit marquis de Saulvebœuf, lequel Choumel s'en est chargé.

« Declarant n'omettre que les cinq chevaux par nous trouvés dans

» l'écurie du château et inventoriés, avoient été emmenés par le
» sieur marquis de Sauvebœuf ce jourd'hui, ou quoique soit par ses
» domestiques. »

Le commissaire étant redescendu aux écuries, ayant vérifié l'absence des chevaux et constaté d'après les soldats de garde que le sieur de Sauvebœuf les avait fait emmener, en décharge ledit sieur Choumel.....

Il renvoie à un autre jour l'inventaire dans les métairies.

« Fait audit château de Puyguilhem en présence desdits sieurs
» Fourien et Bouyer par nous mené de la ville de Nontron, du sieur
» Chevallier, curé de Villars, et du sieur Chassaing sieur de Lafont
» et juge de ladite juridiction, le douzième jour du mois d'août mil
» six cent cinquante trois, signé Choumels, commandant dans ledit
» château, promettant garder et remettre à qui il appartiendra ce que
» dessus. — Chevallier, curé de Villars, présent audit inventaire. —
» Chassain, sans préjudicier au procès-verbal ci-devant par moi fait
» — Boyer et Fourien, présents — Et Du Cheyron.

» MESTAYER, greffier prins d'office »

» ne varietur

» DAURIAC.

13 et 14 août 1653.

Réception et constatation de la plainte de Jehane Chapt de Rastignac et information à raison de la prise et pillage du château de Puyguilhem par le marquis de Sauvebœuf, par devant Pierre Amblard, sergent royal général, et Guilhen de Lafon, notaire royal, tous deux du village de Vaudrude, paroisse de Cognac.

Plainte de Marie Dourgeaud, veuve Boussarie dit Lauvergnac, sur le meurtre de son mari tué par les soldats de la garnison de Puyguilhem...

Copie. (L'original est sur des feuilles séparées et qu'il a fallu retrouver et réunir dans leur ordre naturel).

« Au lieu de Saint Jehan Descolle, en Périgord, le treizième
» jour du mois d'août mil six cent cinquante trois, par devant nous
» sergent et notaire royal sous-signés, dans le château dudit lieu,
» après midi, s'est présentée Janne Chapt de Rastignac, dame de
» Puyguilhem, laquelle nous a dit :

» Qu'avant-hier, jour de lundi, environ l'heure de deux heures
» avant jour, elle étant dans sa maison et château de Puyguilhem,
» avec son fils et fille et une sœur, sieur de Sauvebœuf en haine de

» la querelle et différend qui sont entre le seigneur marquis de
» Iaxion, son frère, et ledit sieur de Sauvebœuf, se prévalant de ce
» qu'il commande l'armée du roy en ce pays, et sans considérer que
» le sieur de Puyguilhem, son fils, a toujours servi le parti du roy
» de tout son pouvoir, donné retraite aux troupes qui servent Sa
» Majesté, a fait assemblée de ses amis et de ceux de sa terre pour
» servir à toutes les exactions des sièges et autres qui se sont
» effectués, ainsi que Monsieur de Folleville et autres qui ont com-
» mandé les armées certifieront, même envoyé tous les soldats de sa
» terre pour servir sous ledit sieur de Sauvebœuf, à cause de quoi il
» a souffert la ruine de ses terres, les ennemis de Sa Majesté ayant
» été plusieurs fois prendre, piller, ravager ses bestiaux, fruits et
» revenus, brûler son moulin et métairies de sa terre.

» Néanmoins, le sieur de Sauvebœuf ayant donné les ordres à
» plusieurs troupes ledit jour de lundi dernier, de forcer le château
» de Puyguilhem, il seroit arrivé qu'ils auroient exécuté leur dessein
» et seroit entré par les ordres du sieur de Sauvebœuf grande
» quantité de gens de guerre qui auroient tué Andrieu de Maureliéras,
» (*lacune en blanc sur l'original*) qui étoient dans le château sans
» qu'ils fissent aucune défense et résistance, auroient jeté la dame de
» Puyguilhem, son fils, sa fille et sa sœur, après les avoir grande-
» ment battus et maltraités, mis en chemise hors ladite maison,
» moyennant la somme de six cents livres que ladite dame a donnée
» pour sa liberté ; lesquels se seroient retirés après au château de
» Saint Jehan Descolle où ils sont, et ladite dame auroit laissé dans
» ladite maison cent mille livres d'or ou argent ou obligations,
» grande quantité de vivres qu'il y avoit, meubles et autres choses
» de grande valeur, outre ce que ceux de la terre y avoient réfugié
» de la valeur de plus de deux cent mille livres, en blé, vin, or,
» argent, meubles et papiers qu'ils y avoient portés pour les garantir
» de la violence des gens de guerre du parti qui est contre Sa Ma-
» jesté.

» Et d'autant que l'autorité dudit seigneur de Sauvebœuf étant
» commandant l'armée du roy sur les lieux dans le Péri-
» gort, empêche que ladite dame ne peut trouver aucun officier du roy
» ni autre qui ait voulu informer contre lui, elle nous a requis acte
» de sa plainte, et vouloir procéder à l'audition des témoins qui peu-
» vent savoir la vérité de ladite action et excès, pour se pourvoir
» ainsi qu'elle verra être offert.

» De quoi lui avons fait acte et offert procéder à l'audition des
» témoins qu'elle fera venir déposer devant nous pour servir ainsi
» qu'il appartiendra.

» Ainsi signé de Rastignac, plaintive. Ainsi signé Amblard, sergent royal, Delafon, notaire royal.

» Et advenant le quatorzième desdits mois et an, par devant nous Pierre Amblard, sergent royal général, en notre maison au village de Vaudrude, paroisse de Courgnhat, juridiction du marquisat d'Excideuilh en Périgort, s'est présenté Thony Maridat, lequel nous a dit que par commandement de Janne de Rastignac dame de Puyguilhem, il a conduit devant nous Jehan Josse sieur de Pressilhac, Louis Morynet sieur de Foncouyou, Louys Leyraud sieur de La Vergne, Sicaire Bousserye sieur de Lafon. . . . Aymard Lapiere, Charles Chevalhier, Pierre Bousserye, Pierre Cyzeau, Jehan Barby, et Guilhaume Bataille, pour être témoins des excès qu'elle dit par sa plainte avoir été commis par les nommés en icelle, lesquels requiert que nous ayons à faire juger et prêter le serment au cas requis, iceux recevoir et ouïr sur lesdits excès de fait portés par sa plainte et interdy, qu'elle a réunis par devers nous, et de tout lui en faire procès-verbal et informer pour lui servir que de raison et à telles fins que de droit.

» Sur quoy nous sergent susdit lui avons fait acte de ses dires et présentation de témoins, et attendu qu'ils sont ici présents et avec Guilhem de Lafon, notaire royal et habitant dans le présent village, avons ordonné qu'il sera appelé et mené à l'heure même devant nous, aux diligences dudit procureur, aux fins portées aux dires.

» Et à l'heure même s'est présenté ledit Maridat, lequel nous a dit avoir mené le sieur de Lafon, avec lequel, après avoir fait prêter le serment en tel cas requis, et lever la main et jurer de dire vérité, ce qu'ils ont fait, avons iceux reçus en conséquence de ladite prestation de serment, et ouïs et examinés en conséquence de ladite prestation de serment, singulièrement et à part, et du tout concédé acte étant à telles fins que de droit.

» Ainsi signé Amblard, sergent royal; de Lafon, notaire royal.

» Et advenant le jour quatorzième desdits mois et an, par devant nous Pierre Amblard, sergent royal, et Guilhem de Lafon, notaire royal, habitants au village de Vaudrude, paroisse de Courgnhat, juridiction du marquisat d'Excideuilh en Périgort, s'est présentée Marye Dourgeaud, veuve de feu Pierre Bousserye dit Lauvergnhat, laboureur, habitants du village de la Chaboussye, paroisse de Villars en Périgort, juridiction de Puyguilhem. Ensemble se sont présentés avec elle Louys et Bernard Bousserye, fils dudit défunt et de ladite Marye, lesquels se plaignant de l'action et cruautés commises envers ledit défunt, nous ont dit et remontré :

» Que le seigneur de Sauvebœuf ayant fait prendre la nuit de lundi

» dernier, environ deux heures avant jour, par grande quantité de
» gens de guerre, le château de Puyguilhem, et piller partie de ce
» qui étoit dedans, le mardi suivant il fut dans ledit château et en
» sortit le même jour, y laissa une forte garnison ; et le mercredi
» après, ledit feu Pierre Bousserye, mari et père des plaignants,
» voulut aller dans le château, par les conseils du vicaire du bourg
» de Villars, pour voir s'il pourroit retirer ses papiers, et partie des
» meubles qu'il avoit réfugiés dans ledit château avec d'autres
» juridictz et circonvoysins.

» Où étant entré et demeurant longtemps... lesdits plaignants...
» mauvaise augure de son retardement, ladite Marye fut au château
» pour apprendre la cause, et s'étant enquis avec les soldats de la
» garnison de son mari, elle n'en put apprendre de nouvelles, sy ce
» ne fust par un domestique dudict chasteau nommé Villemouneys,
» notaire royal, lequel lui dit que son mari étoit prisonnier, mais qu'il
» tâcheroit à le faire sortir. — Alors ladite plaignante avec ledit
» Villemouneys fut prier le commandant de la garnison, qu'elle ouït
» nommer le sieur Choumel, de lui rendre son mari qui n'avoit fait
» aucun mal, à quoi il ne fit aucune réponse, et fut contrainte de s'en
» retourner fort mal satisfaite.

» Et peu de temps après, ayant appris que son mari avoit été tué
» d'un coup de mousqueton dans sa bouche par un soldat de ladite
» garnison, parce qu'il n'avoit voulu enseigner où étoit l'argent de
» ladite dame de Puyguilhem ; comme il ne le savoit pas, elle vint se
» plaindre de cette inhumanité audit commandant, et lui demande
» instamment le corps de son défunt mari pour le faire mettre en
» terre sainte, duquel elle ne put tirer aucune satisfaction, si ce
» n'est que son mari étoit mort et enterré, et que toute terre étoit
» sainte, et la chassa dehors à coups de bâtons.

» Ce qu'elle nous a remonstré avec sesdits enfans, et requis de
» faire notre procès-verbal à telles fins que de droit, et vouloir
» informer desdits excès. avec les témoins par nous reçus, qui
» savent la vérité du fait, offrant d'en administrer d'autres en temps
» libre, et déclarant qu'elle s'est pourvue devant le juge ordinaire
» des lieux de l'excès, qu'il n'a voulu recevoir sa plainte et de ses
» enfans, ni lui faire justice, attendu la crainte qu'ils ont dudit sieur
» de Sauvebœuf qui commande l'armée du roy.

» Et n'ont signé parce qu'ils ont dit ne savoir de ce enquis. Ainsi
» signé Amblard, sergent royal, et de Lafon, notaire royal. »

26 septembre 1653.

Arrêt sur requête présentée au Conseil privé du roy, par la dame

de Puyguilhem, Jehane Chapt De Rastignac. — L'arrêt ordonne au premier juge royal qui sera requis d'informer sur les excès, meurtres, pillage, voleries, saccagements du château de Puyguilhem... et de l'église de Villars.

La requête qui précède contient l'énonciation des faits, et fait ressortir que la dame de Puyguilhem et son fils ont toujours été zélés pour le service du roy. Le fils, quoique n'étant âgé que de quatorze ou seize ans, a déjà porté les armes pour le service de Sa Majesté, a plusieurs fois amené son contingent de tenanciers armés pour grossir les armées du roy, « ayant même servi en qualité de volontaires avec » six vingts fusillers à l'attaque et prise de Latour-blanche... et » depuis sous le sieur de Sauvebœuf qui commandait les troupes de » Sa Majesté en Périgord, auquel il envoya cent fusillers avec vivres » pour dix jours.....

Elle dit que :

» Dans toutes ces guerres, elle a toujours été attachée au service » de Sa Majesté ; qu'elle n'a jamais voulu souffrir que ses tenanciers » aient payé les deniers des tailles et autres qu'à M^r Jehan..... son » trésorier des tailles en..... de Périgueux, et qui est toujours » demeuré dans l'obéissance ; en hayne de quoi les troupes du prince » de Condé lui pillèrent sa terre, lui onlevèrent tous ses bestiaux, et » lui firent brûler un moulin ainsi qu'il est notoire... »

Le sieur de Sauvebœuf, auprès de qui une veuve et deux enfants en bas âge, auraient dû trouver protection, « ennemi mortel et capital du marquis de Laxion », abusant de l'autorité que lui donne le commandement que lui a confié le roi, surprit le 11 août dernier (1653) deux heures avant le jour, le château de Puyguilhem ; il fit tuer un domestique et un métayer, bien que personne ne fit résistance. La dame de Puyguilhem fut traitée indignement et sa sœur la demoiselle de Nantheuilh mise tout en sang à coups d'éperons : elles furent enfermées presque en chemise dans une chambre d'où elles s'échappèrent moyennant six cents livres « données à un d'iceux... »

Le marquis de Sauvebœuf a mis dans le château une garnison qui y a commis toute sorte d'excès.

Le marquis de Sauvebœuf étant commandant des armées du roi en Périgord, l'autorité que lui donne ce commandement, et ses violences, intimident tout le monde dans ce pays, et la dame de Puyguilhem n'a pu trouver un juge qui voulût informer des violences, meurtres, pillages, saccagements, dont elle se plaint de la part de Sauvebœuf ; c'est pourquoi elle recourt à l'autorité du roi, et le supplie d'enjoindre au premier juge royal requis, d'informer, et en attendant, de faire sortir la garnison du château de Puyguilhem.....

L'arrêt se termine ainsi :

« Et enjoignons à notre garnison dudit château de Puyguilhem,
• mise par le sieur de Sauvebœuf, de laisser la possession libre et
• rendre à la suppliante, à peine de punition exemplaire, et aux sieurs
• ducs de Vendôme et de Candal de tenir la main à l'exécution de
• notre arrêt. »

Cette pièce est une copie de copie, tirée et collationnée elle-même sur une copie de copie certifiée de *vidimus* à Cognac par Beylot le 18 novembre 1653.

Celle-ci est certifiée de *vidimus* à Puyguilhem le 13 mai 1670 ; elle est signée Puyguilhem et Boussarie notaire royal.

Du 24 novembre 1653.

« Par devant nous Anthoine Duboys, écuyer, sieur de La Jourdanie,
• conseiller du roy, assesseur en la grande prévôté de la généralité
• de Limoges et provinces qui en dépendent, ce jourd'hui 24^{me} du
• mois de novembre 1653, en notre logis en ladite ville,

« S'est présenté M^e Jehan Deschamps comme procureur de Jehane
• Chapt De Rastignac, dame de Puyguilhem, Condac et autres places...
• Disant :

Il énumère les vexations et violences souffertes par la dame de Puyguilhem, sur ses terres de la part des soldats de l'armée de Condé... Dénonce la prise et pillage du château de Puyguilhem par Monsieur de Sauvebœuf dans la nuit du 10 août 1653, dont les soldats trouvèrent la porte ouverte par la trahison d'un domestique nommé Mazeau pratiqué à cet effet à prix d'argent... le pillage du château, les violences des soldats, la fuite de la dame et de sa fille se sauvant demi-nues, rachetées par une rançon de 600 livres pour la mère et de 50 pistoles pour la fille, etc., etc.

Enfin plainte aux Maréchaux de France qui par deux ordonnances, l'une du 9 septembre et l'autre du 18 septembre, ordonnent d'informer, et qui sont adressées audit Anthoine Duboys.

Faisant droit, le commissaire ordonne qu'il se transportera pour exécuter sa commission, à Saint-Pardoux-la-Rivière, maison de la Poste, le samedi 29 novembre à huit heures du matin.

Fait à Limoges le 24 novembre 1653.

Signé : Duboys.

Et advenant le 28 novembre, le commissaire sieur Anthoine Duboys, est parti de la ville de Limoges, accompagné de M^e Jean Boulhon, commis greffier, de Jean Chambon et Pierre Faudry, ses archers, et

de François Marguinier, son valet de chambre. Ils sont arrivés le premier jour à Souillac en Périgord à sept lieues de Limoges, et le lendemain 29 novembre au bourg de Saint-Pardoux, maison de la Poste, vers les dix heures du matin, et là, peu de temps après son arrivée s'est présentée Jeane Chapt de Rastignac dame de Puyguilhem qui lui a présenté et l'a requis d'entendre comme témoins : 1° Jean Pourtenc sieur du Breuilh ; 2° Jean Darpes sieur de Chastanet ; 3° Jean Darpes sieur de Couderc-Ferry ; 4° Jean Quilhac sieur des Roches ; 5° Jean Desport, greffier de Milhac ; 6° Léonard Pourtenc, praticien, du bourg de Saint-Pardoux. Il a vaqué aux auditions de témoins ce jour 29 et le lendemain 30 novembre.

Et le 1^{er} décembre 1653, sur la réquisition de la dame de Puyguilhem, assistée de Beausoleilh, son procureur, le commissaire Anthoine Duboys s'est transporté au château de Puyguilhem pour y continuer ses opérations. A cet effet, il est monté à cheval avec son greffier, ses archers, son valet de chambre, et Pigot, sergent royal du bourg de Saint-Pardoux qu'il a pris pour guide. Partis à dix heures du matin, ils sont arrivés à l'aspect du château de Puyguilhem distant d'une lieue et demie du bourg de Saint-Pardoux.

Avant de se présenter au château, il y envoie Jean Faudry, l'un de ses archers, qui revient bientôt dire qu'on peut se présenter en toute sûreté. Le commissaire s'étant approché avec son escorte, un soldat armé d'un fusil sort au-devant de la porte et avertit qu'on peut entrer deux, mais pas davantage. Sur cette invitation, le commissaire et son greffier mettent pied à terre, et se présentent au seuil de la porte, où se présentent de leur côté deux jeunes gens avec sept à huit fusillers ayant les armes à la main ; il leur fait part du sujet de son transport et leur exhibe l'ordre des Maréchaux de France.

L'un des jeunes gens qui a dit se nommer Chaumeilh, a dit qu'il est dans le château par l'ordre des lieutenants-généraux de l'armée du roi, et qu'il est prêt à en sortir dès qu'il verra un bon ordre de route pour aller rejoindre le corps auquel il appartient.

L'autre jeune homme de plus haute taille a refusé de dire son nom ; il a dit que le château de Puyguilhem « étoit gardé pour les propres » intérêts du sieur de Sauvebœuf pour la succession du feu seigneur » évêque et duc de Langres qui l'avoit acquis et fort bien payé. »

Voyant qu'avec sa faible escorte il n'y avait guère moyen de s'aventurer dans le château aux fenêtres duquel il voyait des soldats armés, maître Duboys se retire d'abord vers le moulin de l'étang de Puyguilhem, découvert, inhabitable, et où il constate des traces d'incendie, et de là il s'est rendu au bourg de Villars.

Et là un des deux jeunes gens du matin, celui qui avait refusé de

dire son nom, suivi de huit fusillers l'a abordé sous la halle, et lui a dit
» qu'il avoit appris que la damoizelle de Condac, parlant de ladite
» dame de *Puyguilhem*, étoit dans le présent bourg pour solliciter
» des faux témoins contre le sieur de Sauvebœuf, de laquelle sorte
» de gens ledict présent bourg du Grand Villars estoit bien fourny et
» qu'il ne la pouvoit souffrir dans les terres et maison dudit sieur de
» Sauvebœuf et falloit qu'elle délogeât.

Le commissaire continue son information le 1^{er} et le 2 décembre à Villars, et le 2 décembre, sur le requis de la dame de *Puyguilhem*, il se transporte à Saint-Jean-de-Côle pour y continuer son opération. A la sortie du bourg de Villars, le sieur Villemouneix dudit bourg, lui remet un billet sans date ni signature qui vient de lui être remis par un laquais du château ; il est ainsi conçu :

» Villemouneys, vous ne manquerez de dire à madame de Condac,
» de sortir incontinent de la terre de M. le marquis de Sauvebœuf,
» car il ne trouveroit pas bon qu'elle fût là pour solliciter des faux
» témoins comme elle a accoustumé. Les habitants de la terre de
» Monsieur de Sauvebœuf feront bien d'être saiges s'ils veulent, et
» vous même aussi ; c'est pourquoy elle ne manquera donc assen
» aller incontinent, ou autrement nous la ferons desloger sans trom-
» pette. Pour ce qui concerne Monsieur l'assesseur, nous n'empêche-
» rons pas qu'il fasse sa charge là où il lui plaira. »

Le commissaire arrive vers les 10 heures du matin à Saint-Jean-de-Côle, il y reçoit des dépositions de témoins.

Le lendemain 3 décembre, il revient à Saint-Pardoux où il continue son information le 4 et le 5. Ce jour-là 5 décembre, il reçoit par le nommé Tourbander de Laschenaud communication d'un ordre de M. de Sauvebœuf qui ordonne aux habitants de Villars et Condac d'armer vingt hommes des plus aguerris de fusils et mousquets, de les pourvoir de poudre, de balles et de mèches...

Le 6 décembre il est de retour à Limoges.

1^o Du 9 septembre 1653, ordonnance des Maréchaux de France ordonnant aux officiers de la prévôté d'informer. Signée de Grandmont, Lospital, d'Albret, et le maréchal de Clérambaud.

2^o Informations faites en exécution de cette ordonnance par devant Anthoine Duboys, écuyer, sieur de La Jourdanie, conseiller du roy assesseur en la grande prévôté de la généralité de Limoges :

I. Le 1^{er} décembre 1653, au bourg de Villars ;

II. Le 2 décembre 1653, à Saint-Jean-de-Côle ;

III. Le 4 décembre 1653, à Saint-Pardoux.

Du 9 septembre 1653.

LES MARÉCHAUX DE FRANCE :

« Vu les plaintes qui nous ont été faites par le sieur marquis de Laxion de violences et excès commis dans le château de Puyguilhem »
» par quelques troupes du roy dans la province de Périgord, »
» lesquelles étant entrées dans ledit château, l'auroient entièrement »
» pillé et fait plusieurs outrages à la personne de la dame de Puy- »
» guilhem, sœur dudit sieur de Laxion, à son fils et à sa fille, auroient »
» tué quelques-uns de ses domestiques, et fait plusieurs autres vio- »
» lences mentionnées dans les informations qui ont été faites par »
» devant Pierre Amblard, sergent royal général, assisté de M^e Guilhem »
» Lafont, notaire royal, à la requête de Jehane Chapt de Rastignac, »
» dame de Puyguilhem. Vu les dites plainte et informations du »
» treizième et quatorzième du mois d'août dernier, nous ordonnons »
» et très expressément enjoignons à notre prévôt général en Limouzin »
» ou au premier de ses lieutenants ou assesseurs sur ce requis, de »
» se transporter incessamment audit château de Puyguilhem pour »
» informer plus amplement de tout ce qui a été fait et commis dans »
» ledit château par lesdites troupes et les commandants d'icelles, »
» pour, sur les informations rapportées et vues, être ordonné par »
» nous ou par notre général à la Connétablie et Maréchaussée de »
» France ce que de raison.

• Défendons à tous commandants et conducteurs de gens armés »
» étant au service du roy, de maltraiter les sujets de Sa Majesté »
» pour semblables violences dans leurs personnes ou dans leurs »
» biens, sur les peines portées par ses édits et ordonnances,

• A officiers sur ce requis, nous certifier de ses diligences et pro- »
» cédures d'aujourd'hui en six semaines sur peine de suspension de »
» sa charge et privation de ses gages.

• Fait à Paris le neuvième septembre 1653. Signé... de Grammont, »
» Lospital, d'Albret. Le Maréchal de Clérambaud et plus bas »
» Guilhet. »

I. — Du 1^{er} décembre 1653, plainte portée au bourg de Villars par devant Anthoine Duboys, écuyer, sieur de la Jourdanie, conseiller du roy, assesseur en la grande prévôté de la généralité de Limoges,

Par Jehane Beron, veuve d'André de Maurelieras, demeurant en la grande métairie de Puyguilhem, âgée de 30 ans.

Après la moisson dernière elle s'était retirée à Puyguilhem avec sa famille, ils y avaient réfugié tous leurs meubles et leur blé, « de crainte

de passage et logement de troupes ». Un jour de bon matin, la porte du château de Puyguilhem ayant été livrée par un domestique nommé Mazeau, un grand nombre de gens de pied entrèrent, se répandirent dans le château, brisant et pillant tout « jusques à couper les bourses » pendantes au côté des femmes qu'ils rencontrèrent »

La plaignante et son mari qui entendaient tirer des coups de fusil se levèrent et accoururent au bruit. Un soldat tira sur son mari, le coup l'atteignit dans la mamelle gauche ; on le poussa ensuite dans l'escalier au bas duquel il expira. Il fut enterré deux jours après au bourg de Quinsac. Après la prise du château elle y demeura encore quelques jours avec le sieur de Villemouneys qui s'y était réfugié. Elle a perdu tout son mobilier et tout ce qu'elle avait, elle en fait une énumération dans laquelle figurent un manteau et des hautes de chausses toutes neuves de son mari.

Le lendemain le marquis de Sauvebœuf dina au château et fit vendre divers meubles réfugiés...

2^{me} Catherine dite Catin Marsat, femme de Petit Jehan Barby, métayer en la métairie noble de Puyguilhem, âgée de 30 ans.

Il y a environ trois mois, un lundi, le lendemain de la fête de Saint Laurent, elle était avec les autres métayers réfugiée au château de Puyguilhem, lorsque à la pointe du jour, elle entendit au milieu des coups de fusil, le cri tue-tue!... Des soldats s'étaient emparés du château par la trahison du portier-domestique nommé Mazeau, « qui » eut vingt-quatre pistoles pour faire le coup, ainsi qu'elle a oui » dire. »...

La dame de Puyguilhem, sa sœur la demoiselle de Nantheuil, le sieur de Villars, fils de la dame de Puyguilhem et la fille de la dite dame, furent mis hors du château à peine vêtus... elle passa quatre fois sur un cadavre au bas d'un escalier ; elle a oui dire que le nommé Lauvergnat avait été tué par les soldats. Son corps est enterré dans la troisième cour du château.

3^{me} laboureur, métayer de la dame de Puyguilhem, en sa métairie de la Pêcherie, âgé de 50 ans.

Dépose de vols et méfaits des soldats de la garnison, parmi lesquels il nomme le nommé Lajeunesse, qui est encore dans la garnison du château de Puyguilhem.

4^{me} Pierre Line, serviteur-domestique des sieurs de Villars et Puyguilhem, natif du bourg de Miallet en Périgord, âgé de 25 ans.

« Le lendemain de la Saint Laurent dernière, une heure après » soleil, étant encore au lit dans le château de Puyguilhem, il entendit » un grand bruit, et qu'on criait tue-tue!... » il y avait un grand nombre de soldats qui avaient envahi le château, l'un d'eux lui porta

un coup d'épée dans le bras gauche, dont il montre la marque et la cicatrice. Les soldats visitaient les chambres pour piller et se faisaient conduire par lui. Il sortit du château moyennant rançon.

5^{me} Johan Delapierre, laboureur, demeurant au village de Lavergne, âgé de 40 ans.

Ayant réfugié ses grains et ses meubles au château de Puyguilhem, « de crainte des gens de guerre », il pria le sieur de Lasserre après la prise du château de tâcher de les lui faire rendre. Le sieur de Lasserre s'y employa et lui en fit rendre une partie moyennant quinze livres qu'il fallut donner ; le reste qu'on lui a gardé est de la valeur de quinze écus. Les soldats de la garnison lui ont fait diverses maraudes ; ils lui ont pris un mouton, etc., etc.

2 Décembre 1653.

II. — Du second décembre mil six cent cinquante trois, par devant nous assesseur susdit, au bourg de Saint-Jean-de-Côle.

1^{er} Jehan Morinet, clerc fils de Pierre Morinet, notaire de Villars, juridiction de Puyguilhem, demeurant à Villars, âgé de 30 ans.

Au mois d'août dernier, avant soleil levé, étant au bourg de Villars, il entendit dire que le château de Puyguilhem avait été pris par les gens du sieur de Sauvebœuf. Quelques habitants desquels il faisait partie, s'étant assemblés à cette rumeur, ils s'approchèrent à deux cents pas du château de Puyguilhem, dans la cour duquel et aux alentours ils aperçurent trois troupes de cavaliers et fantassins. — Trois heures après, ils en virent sortir la fille de la dame de Puyguilhem conduite par les sieurs de Lasserre, de Peyzac, et « de » Charleau, qui avait pris ladite maison », elle était nuds pieds, en chemise, ayant un cotillon de taffetas jaune sur le corps, suivie d'une servante en chemise et couverte d'un mauvais cotillon de serge.

« Et fut conduite dans la maison du sieur de La Sère audit bourg. »

Une heure après la dame de Puyguilhem, et sa sœur la demoiselle de Nantheuil, aussi peu vêtues, sortirent du château, et furent conduites par le prieur de Saint-Jean-de-Côle, au bourg de Villars chez le sieur de Lasserre. Sur le midi, il ouït dire à Villars que le sieur de Villards, s'était échappé du château par une fenêtre, et avait fui vers le village du Chatenet. Le déposant et d'autres y coururent de suite ; ne l'y trouvant plus, ils le suivirent et l'atteignirent au village de la Roussarie, paroisse de Milhac, fuyant de crainte d'être repris, sans souliers et sans pourpoint.

2^{me} Luiz Duroulier, laboureur demeurant au village de Coulonges,

paroisse de Champagnac, âgé de 45 ans, fermier de la dame de Puyguilhem audit village de Coulonges.

Déposition insignifiante, ne contient que des redites.

3^{me} Vincent Duroulet, laboureur, habitant le village de Ciriey-Bossu, en la métairie de la dame de Puyguilhem de laquelle il est fermier. Agé de 40 ans.

Le lendemain, de la fête de Saint Laurent dernier, à l'heure de soleil levé, il entendit grand bruit dans le château de Puyguilhem, distant de son village d'une volée de mousquet, etc., etc.

On lui a fait payer la rançon de quelques effets et meubles qu'on lui rendit. Il sait que les gens de Sauvebœuf prirent tout ce qu'ils trouvaient et s'approprièrent les chevaux du sieur de Villards, fils de la dame de Puyguilhem. Il a vu l'un d'eux le nommé Le Charlaud sur un de ces chevaux poil noir, tant à Brantôme qu'à Villars, etc.

Du 4 Décembre 1653.

III. — Du quatrième dudit mois de décembre 1653, ... par devant nous assesseur susdit, au bourg de Saint-Pardoux.

1^{er} Léonard Delapierre, laboureur, demeurant au village de Lavergne, paroisse de Villars... âgé de 40 ans.

Huit jours après la prise du château de Puyguilhem, étant au bourg de Villars, il fut commandé par les soldats pour porter du vin au château. Il y trouva le sieur Chassain du présent bourg de Saint-Pardoux, juge de Puyguilhem, qui l'interrogea, s'il n'aurait pas ouï dire qu'un cavalier aurait été tué au village du Cluzeau par les nommés Mazeau et Nicolas..... la déposition roule uniquement sur ce fait et ne contient que des propos et aboutit à la négation du fait du meurtre de ce cavalier.

2^{me} Polixène Chapt de Rastignac demoiselle de Nantheuil, âgée de 35 ans.

« Dénonce et se plaint qu'étant au château de Puyguilhem où elle
» faisait sa résidence ordinaire avec ladite dame de Puyguilhem sa
» sœur, le onzième août dernier, deux heures avant jour ou environ,
» elle étant encore au lit, entendit un grand bruit dans ledit château,
» et tirer des coups de mousqueterie, ce qui la fit jeter hors du lit
» en chemise, et en même temps vit la porte de sa chambre pleine
» de gens armés, lesquels blasphémant le nom de Dieu, la prirent et
» lui donnèrent plusieurs coups de bout de mousqueton et pistolet sur
» le corps, et des coups d'éperons dans les cuisses et jambes,
» desquels elle était toute en sang avec grande douleur ; entre
» lesquels elle reconnut le sieur de Vaugoubert et le sieur abbé de

• Boschaud, frère dudit sieur Vaugoubert, et la mirent en chemise
• dans une chambre fermée avec la dite dame sa sœur, de laquelle
• ils la jettèrent après dehors avec un simple garde-corps sur elle,
• dont elle demande justice. Et a dit ne savoir signer de ce enquisse.
• Ainsi signé Dubois. »

3^{me} Jehan Vachier, laboureur, demeurant au bourg du Grand-Villars, fermier de la dame de Puyguilhem, âgé de 40 ans.

Après la prise du château par les sieurs de Sauvebœuf et de Vaugoubert, il alla au château distant de Villars d'un port de mousquet.... il a vu les dames de Puyguilhem presque en chemise, sortir du château et se réfugier « au bourg de Villars en la maison du sieur de Labatut. »

Cette pièce est une copie de copie, certifié de *vidimus* au Breuilh, paroisse d'Eyzerat, le 22 janvier 1654 par Beylot.

Signé BEYLOT, notaire royal.

Des 8, 9, 10, 13 et 14 août 1654.

Au requis de Jeanne Chapt de Rastignac dame de Puyguilhem, transport au bourg de Villars et au château de Puyguilhem, de Jehan Charon sieur de La Real, conseiller du roy, magistrat et garde-sceaux au siège présidial de Périgueux ; visite du château, des alentours et de la forêt de Puyguilhem, avec constatation des dégâts, pillage, etc. faits par la garnison de Sauvebœuf pendant qu'elle a occupé le château de Puyguilhem.

13 et 14 août 1654.

Plainte d'Hélie Chevalier, curé de Villars, contre les gens de la garnison, pour sévices contre sa personne, et dévastation de son église (1) ; visite des lieux et procès-verbal.

« Ce jourd'hui huitième jour du mois d'aoust, mil six cent cinquante quatre, en la ville de Périgueux, et en nostre logis, pardevant nous
• Jehan Charon, escuyer, sieur de La Réal, conseiller du roy, magistrat et garde des sceaux en la sénéchaussée et siège présidial de
• la dite ville.....

• S'est présenté M^e Pierre *** au nom et comme procureur de
• Jane Chapt de Rastignac, dame de Puyguilhem, au nom qu'elle
• procède, par lequel a été dit qu'au procès que ladite dame a au
• Parlement de Guienne par renvoi du Conseil privé du roy, con-

(1) Par Chomel et Laterrière.

« tre Anthoine-Charles de Ferrières, marquis de Sauvebœuf, pour
« raison de l'invasion, direption et pillage de son château et terre
« de Puyguilhem, meurtres, forcements et viollemetz de femmes,
« et plusieurs autres crimes commis dans ladite terre. et détériora-
« tions du susdit château, desquelles il lui est nécessaire d'informer
« oculerement et à plain ledit Parlement pour la punition exemplaire
« desdits crimes, et dommages intérêts qu'elle en peut prétendre, et
« pour cet effet, nous a requis en qualité de conseiller magistrat et
« juge naturel de toutes parties, et mesmes des lieux où les excès ont
« été commis, et dans le ressort desquels la plus grande part des
« criminels et coupables sont reçus et domiciliés, — de vouloir pren-
« prendre cognoissance d'office, et pour cet effet nous porter audit
« château et terre de Puyguilhem pour voir les démolitions et dégats
« qui y ont été faits par ledit sieur de Sauvebœuf et ses gens, tant à
« l'église paroissiale de Villars, qu'audit château de Puyguilhem et
« aux métairies qui en dépendent, etc.....f.....

Sur quoi, le conseiller ordonne qu'il se transportera sur les lieux.

Et le lendemain 9 août 1654, accompagné de M^e Dauriac, commis du greffe de la sénéchaussée, et de Girou Baretier, son valet, il se transporte à Villars où il prend logis en la maison et « ostelerie » de M^e Pierre Maurinet, procureur postulant en la juridiction de Villars ; et attendu qu'il est heure tarde, il renvoie au lendemain 10 août à procéder à son information.

Le lendemain 10 août 1654, requis par Pierre Boussarie, comme procureur de la dame de Puyguilhem, et accompagné comme ci-dessus, il se rend au château de Puyguilhem, distant du bourg de Villars de deux volées de mousquet.

Il y trouve dans la première basse cour dont il reconnaît le portail rompu, ladite dame de Puyguilhem, qui lui renouvelle sa plainte et le requiert de procéder à la visite des lieux et de dresser procès verbal, etc.....

Suit une visite de la première cour, des bâtiments, grange, cuvier, — seconde cour, écuries, etc. etc. visite des chambres du château et description des appartements dévastés.

« Et au premier repos (sur l'escalier) nous a été dit y avoir eu
« une chapelle, fermée de balustres, y ayant un autel garni de tous
« ses ornements avec un marbre, lequel nous a été dit par ladite
« dame et susdits, avoir été tous enlevés. »

(La chapelle est encore au même endroit au 1^{er} repos de l'escalier.

« Et de là sommes entrés dans un petit cabinet joignant au bout

» de ladite salle, dans lequel ladite dame nous a dit luy avoir esté
» prins et enlevé quantité d'habillements de fert, comme cuirasses,
» casques, brassars et cuissartz ; comme aussi tout l'armement d'une
» compagnie d'infanterie commandée par le feu sieur de Condét, son
» mary, au siège de La Rochelle dans le régiment du seigneur
» comte de Rebeyrat ; ensemble luy a esté prins par ladite garnison
» dix mousquets à cropt, ou par autres personnes. »

Boussarie, procureur de la dame de Puyguilhem, déclare que le
nommé Pierre Boussarie dit Lauvergnat, qui était venu seant, après
la prise du château, y fut assassiné par la garnison ;

« Et enterré dans la présente basse-cour et au coin de la cuisine
» qui y souloict estre, et couvert de pierres et autres démolitions de
» ladite cuisine. »

Il demande la permission de le faire exhumer en preuve de ce
qu'il avance. Le magistrat lui accorde sa demande, et après qu'on
a eu enlevé les démolitions du mur de la cuisine, et creusé la terre
à environ deux pieds, on a mis à découvert des ossements auxquels
adhéraient encore des chairs, et qu'on a affirmé être le cadavre de
Boussarie dit Lauvergnac, mais qui n'a pu être positivement reconnu
par les parents et autres « attendu qu'il n'y a aucunes marques ni
» visage. »

Outre les dégâts et dévastations et les pertes énoncées ci-devant, la
dame de Puyguilhem fait une longue énumération des objets et va-
leurs qui ont disparu et qui ont été volés pendant le séjour au châ-
teau, de la garnison du marquis de Sauvebœuf. Dans cette énuméra-
tion, on remarque :

« Soixante et quatorze lits de plume avec leur garniture de diver-
» ses couleurs et étoffes, parmi lesquelles garnitures, y en avait une
» en broderie d'or et d'argent, de velours violet, drapt d'Espagne de
» couleur minime, ladite broderie de soie verte et blanche. »

Quinze autres lits ou garnitures sont décrits sous divers alinéas.

« Plus nous a été dit par ledit sieur de Puyguilhem qu'il lui fut pris
» cinq cents livres en or ou en argent. »

« Deux grands seaux d'étain presque neufs. »

« Plus il lui a été pris pour plus de dix mille livres de pierreries,
» bagues et joyaux »

« Plus pour quarante mille livres d'obligations en originaux, et
» tous les billets qu'ils trouvèrent dans ledit château. »

« Plus quarante mille livres en or ou argent. »

« Quatre tapisseries de Flandre, trois de couleur jaune et l'autre
» verte. »

« Plus un quintal de poudre à feu. »

- « Plus quarante mousquetons et fusils du sieur de Puyguilhem son
» fils »
» Plus huit chevaux ou juments de la valeur de deux mille livres
» avec leurs harnais. »
» Plus deux paires d'habits de son dit fils tout neufs, l'un de drapt
» d'olande, et l'autre de drapt du..... garnis de grande dentelle d'or
» et d'argent ; son épée qui coutait sept pistoles, sans son baudrier
» tout neuf qui coutait cent livres ; son chapeau neuf avec son cor-
» don qui coutait quarante livres, avec trois manteaux de drap de
» de Hollande, garnis de grand galon d'or et d'argent. »
» Plus une paire de pistolets. »
» Plus trente grands fuzilz. »
» Plus quarante paires de landiers de fer fort beaux. »
» Plus deux grands peyrolz, l'un desquels lui avoit couté deux
» cents livrés. »
» Une batistoire de drapt d'or de la grandeur d'une aune et demie,
» de la valeur de cinq cents livres ».....
» Plus deux cotilhons de la damoiselle de Puyguilhem, sa fille, de
» satin couvert de clinquant d'or et tout neufs ; deux de ses robes
» de satin et deux de taffetas ; un cotilhon de satin blanc, et un de
» velours et à fin d'or demi usé. »
» Plus deux ceintures d'argent qui coutoient trois cents livres. »

De tout quoi ladite dame de Puyguilhem fait sa plainte au conseiller, et lui demande jour pour assigner des témoins à comparaître devant lui pour y être entendus sur les faits qui motivent sa plainte (elle signe sa réquisition.)

Sur quoi, le conseiller (Jehan Charon) fixe au lendemain mardi qu'on comptera 11^{me} du présent mois (août 1654), dix heures du matin, maison Morinet au bourg de Villars où il a pris logis, pour entendre les témoins qui seront produits devant lui, et il se retire en son logis accompagné comme ci-dessus.

Ce qui fait suite est l'information des 11 et 12 août 1654, constatée par procès-verbal séparé.

13 août 1654.

« Et advenant le treizième jour dudit mois d'août audit an mil six
» cent cinquante quatre, pardevant nous conseiller magistrat susdit,
» et en notre dit logis au bourg de Villars, a comparu la dite dame
» de Puyguilhem, assistée dudit Boussarie, son procureur.....

Elle le requiert de se transporter dans la forêt, l'enclos, jardin, et les métairies de Puyguilhem, pour y faire procès-verbal des dépopu-

lations et dégradations commises par la garnison du marquis de Sauvebœuf, pendant l'occupation du château.

Ce à quoi obtempérant, le conseiller conduit par ledit Boussarie, arrive d'abord dans un vaste enclos fermé de buissons, près le château de Puyguilhem; il lui a apparu par les souches, qu'on y avait coupé récemment deux cents arbres fruitiers; il lui a été dit par les officiers du château que c'étaient les soldats qui avaient fait cette dévastation.

De là il se transporte à la grande métairie près le bourg de Villars: il y trouve Jehan Barby dit Petit Jean, et François Chantay, métayers en ladite métairie, qui lui ont dit que les soldats de la garnison de Sauvebœuf leur ont pris trois bœufs et une charrette, 18 pourceaux, et toutes les brebis de la métairie, etc., etc.

De là il est conduit par Boussarie dans la forêt distante de trois ou quatre cents pas de la dite métairie; il y reconnaît aux souches que sept à huit cents arbres mi-partie chêne et châtaignier, de la grosseur de la cuisse, ont été fraîchement coupés; il lui a été dit par les officiers du château que c'était l'œuvre des soldats de la garnison de Puyguilhem. Il en dresse procès-verbal, et se retire à Villars en son logis.

Où étant, s'est présenté Mr Hélié Chevalier, prêtre et vicaire du présent bourg et paroisse, lequel en se plaignant a dit et « remontré » :

Que l'année dernière 1653 et au mois d'août les nommés Choumel, de Montignac, et Latarière, de Nontron, accompagnés de dix à douze soldats, vinrent par ordre du marquis de Sauvebœuf, qui était lors à Puyguilhem, pour abattre les guérites et les « recelins » qui étaient à l'église; ce qu'ils firent, s'étant par menaces fait remettre la clé de l'église par le curé

Quelque temps après le nommé Fouchier et le sieur Choumel, accompagnés de soldats parmi lesquels il reconnut le Cadet de Saint Juctz, vinrent dans l'église, et s'y emparèrent de quatre barriques de vin qui y avaient été réfugiées par les nommés Josse et Villemouneix, et de deux mousquets appartenant audit sieur plaignant.

Quelque temps après la fête de Noël dernière, ledit Fouchier, accompagné de dix à douze soldats vint chez lui, et avec menaces lui prit une jument et lui emmena prisonnier son domestique.

De plus, le jour de Notre-Dame de septembre (8 septembre 1653),

« Ledit plaignant étant dans ladite église avec son surpelis et » estolle, ayant commencé à dire vespres, survient ledit Cadet de » Saint Just en compagnie de plusieurs autres en nombre de 14 ou » 15 environ, armés de fusils, pistolets, épées, lequel Cadet étant » entré dans ladite église en jurant et blasphémant le saint nom de

» Dieu, usa de diverses menaces contre ledit sieur plaignant, lequel
» il chassa de ladite esglise par force et violence, et par ce moyen
» interrompit le service divin »

Il demande justice et requiert que le conseiller dresse procès-verbal de l'état de l'église.

Le conseiller procède à cette visite de l'église où il est conduit par Hélié Subrebost, marguil'ier de la présente paroisse. Il constate la démolition de deux « recelins » audevant des deux portes : monté sur les voûtes, il reconnaît qu'on avait démoli trois guérites en pierres de taille, dont deux commandaient la grande et la petite porte et l'autre commandant sur le bas du bourg, et dont il ne reste que quelques machicolis..... signé Chevalier, vicaire perpétuel de la paroisse de Villars.

Le conseiller s'étant ensuite retiré à son logis dans le bourg, y reçoit la déposition de M^e Hélié Nadal, notaire royal, lieutenant de la présente juridiction, habitant de Villars, âgé de 35 ans, qui dépose des deux derniers faits allégués par le curé, savoir, démolition des guérites de l'église, et expulsion violente de l'église du curé (Hélié Chevalier) par le Cadet de Saint Just.

Et le lendemain 14 août 1654 M. Jehan Charon, ayant terminé son opération, rentre à Périgueux.

EXTRAIT de l'information faite à Villars les 11 et 12 août 1654. (Maison Morinet),

Au sujet de la prise, pillage et saccagement du château de Puyguilhem, par le marquis de Sauvebœuf, dans la nuit du 10 au 11 août 1653.

Information faite par Jehan Charon, écuyer, sieur de La Réal, conseiller du roy, garde-sceau au siège présidial de la ville de Périgueux.

L'occupation du château dura du 10 août 1653 au 19 mai 1654.

Information faite par devant Jehan Charon, escuyer, sieur de la Real, conseiller du roy, magistrat et garde-sceau au siège présidial de la ville de Périgueux, de la part et à la requête de Jeanne Chapt de Rastignac dame de Puyguilhem. Cette information est faite au bourg de Villars les 11 et 12 août 1654 en la maison et « hostellerie de Maistre Pierre Mourinet » procureur postulant en la juridiction de Villars.

1^{er} témoin. Léonard Brudieu, laboureur, habitant le village de la Chaboussie, paroisse de Villars, il dépose qu'après la prise du château de Puyguilhem, vers la fin d'août 1653, (il fut pris le 10 août 1653) par le s^r de Sauvebœuf; il alla au château de Puyguilhem en compagnie du nommé Pierre Ducheyron, et que parmi un grand nom-

bre de soldats qui occupaient le château, il reconnut les deux fils de Fourien, le fils du juge de Las Parofflas de la ville de Nontron et le fils de Villeriaud, de la ville de Nontron. A l'entrée du château, ils trouvèrent deux soldats dont l'un lui bailla un coup de pied, et l'autre lui arracha les cheveux de la tête, etc. (25 ans).

2^{ème} Louis Barby, clerc, habitant le village de la Barbinie, paroisse de Villars, (54 à 55 ans) dit que l'année dernière 1653, le lendemain de la Saint Laurent (la Saint-Laurent est le 10 août) le sieur de Sauvebœuf se saisit du château de Puyguilhem. Quelques jours après Barby alla au château pour prier le sieur de Sauvebœuf de lui laisser retirer du blé, linges et autres choses qu'il avait réfugiées dans le château. Sauvebœuf le remit au lendemain et alors s'étant représenté le lendemain on ne le laissa pas entrer. Mais le jour qu'il était entré au château il avait vu les coffres et les meubles brisés et les papiers éparés dans le château « soubz lez piedz esbandus d'ung costé et d'autre. »

Il a vu les soldats de la garnison courir les villages, et celui de la Barbinie et prendre les moutons, volailles et autres choses. Un jour ils sont allés chez lui, l'ont menacé de le battre, et lui ont tué ses pigeons. Il a reconnu parmi les soldats de la garnison le nommé Laterrière que les soldats disaient entr'eux être de la ville de Nontron ; Chomel, de Montignac ; Fourhier ou Fouchier, de Peyre Buffière ; il a entendu dire dans le château par les soldats, que lesdits Fouchier, Chomel et Laterrière commandaient. Il a ouï dire que le jour de la prise du château, les gens de Sauvebœuf tuèrent le nommé Andrieu, métayer de la dame de Puyguilhem à Maurelières, et le lendemain le nommé Pierre Boussarie dit Lauvergnac, de la Chaboussie. Il a appris du nommé Trépo-vignéto, métayer de Puyguilhem, que les soldats battirent « si grièvement » sa femme, qu'elle en mourut quatre jours après, etc., etc.

3^{ème} Bertrand Rat, âgé de 50 ans, laboureur du village de Lascaud, paroisse de Quinsac, étant allé au château pour tâcher de se faire rendre quelques effets et meubles qu'il y avait, quelques jours après la prise du château, il vit les frères d'un nommé Laterrière qui commandaient dans ledit château, qui sont de la ville de Nontron. Ils chargeaient des charrettes de sacs de blé et autres choses qu'ils emmenaient dans la ville de Nontron. Il vit le même jour le fils d'un nommé Conbrat « couréieur » qui emportait un sac de blé du château ; il vit aussi le fils d'un nommé Guilhien de Laumedot, sergent, qui est armurier et qui demeure dans Nontron, etc. etc.

4^{ème} Hélié Demarque, procureur d'office de la baronnie de Saint-

Angel, demeurant à Cheizelles, paroisse de Saint-Front-la-Rivière, juridiction du seigneur des Carts, âgé de 49 ans.

Le 11 août 1653, étant en la ville de Nontron, il y apprit que Monsieur de Sauvebœuf, commandant des troupes du roy, avait fait prendre le château de Puyguilhem et y avait mis une forte garnison, « qui y a demeuré jusqu'au dix-neufviesme de mai dernier » (19 mai 1654).

Il lui fut dit le jour de la prise que le seigneur de Puyguilhem était au village de la Roussarie, paroisse de Milhac, pieds nus et en chemise. Il alla de suite l'y trouver, et apprit qu'il en venait de partir allant vers Saint-Jean. Il l'y suivit et le rencontra pieds nus et sans pourpoint, lequel sieur de Puyguilhem lui fit voir « comme on lui avait baillé cantité de coups sur son corps. »

Quelque temps avant la prise du château, la dame de Puyguilhem l'avait chargé de savoir du sieur des Roches de Villards, qui demeure proche de la ville de Brantôme, s'il n'y aurait pas moyen de lui acheter la terre de Champagnac (1) que ledit des Roches disait avoir mise en vente; elle voulait acheter la maison et village et partie de la paroisse de Saint-Laurent. Elle avait à cet effet mis de côté 40 mille livres, et pour le restant elle vendrait quelques biens. (La dame de Puyguilhem tenait à cette acquisition parce qu'elle disait « estre venue de la dicte maison. »

« Et du depuis luy qui dépose ouist dire à ladite dame que lors de la prise dudit chasteau de Puyguilhem, qu'on lui avoit prins tout ce qu'elle avoit, et estre hors dudit chasteau toute en chemise, etc. »

En outre il avait vu le château tout plein de coffres, hardes des habitants de la terre qui les réfugiaient dans le château à cause des « troubles qui estoient pour lhors » ; mais à la sortie de la garnison, il y vit le sieur Choumel et un greffier qui faisaient procès-verbal de l'état du château « où il n'y avoit rien que les murailles. »

5^{ème} Jehan Morignet, m^{re} arpenteur habitant du bourg de St-Saud juridiction de La Coussière, âgé de 18 ans. Etant à Puyguilhem le jour de la prise, il fut retenu, prisonnier ainsi que ceux qui y étaient, pendant 2 ou 3 jours. On maltraita les gens de la maison. Il vit même un officier « nommé Lacharlot bailler deux ou troys coups de » plat d'espée, au seigneur de Puyguilhem, fils de ladite dame, et luy « porta plusieurs foyes l'espée au ventre. »

Parmi les soldats, il entendit nommer un de ceux qui commandaient Laterrière qu'on disait être fils de Charles Fourien, un autre qui se disait frère de Laterrière et un autre qu'il entendit nommer

(1) Il s'agit du Petit-Champagnac et de Saint-Laurent-de-Gogabaud.

Vieillemart, qui se disait être commissaire « lesquels il ouïst dire estre de la ville de Nontron. »

Il y reconnut aussi Vincent Dubarry, du bourg de Quinsac.....
« lequel Dubarry choisissoit et prenoit les papiers qui étoient dans le
» château » etc., etc., etc.

6^{me} Léonard Bayle, laboureur du village de Laschenaud, paroisse de Villars (40 ans), métayer de la dame de Puyguilhem en sa métairie de Laschenaud. Le lendemain de la prise du château de Puyguilhem, il y vit le nommé Chassain, juge de la juridiction de Puyguilhem et le nommé Eyriaud, de la ville de Nontron, qui triaient des papiers épars dans le château, et les portaient dans un coffre, etc.

Deux soldats de la garnison le forcèrent d'aller à Puyguilhem avec bœufs et charrettes ; on chargea deux charrettes de blé, et on les attela chacune de deux paires de bœufs, et on les conduisit ainsi chargées à Beaumont, maison du sieur de Beaumont, ci-devant conseiller au siège de Périgueux. Il sait que les soldats de la garnison pillaient et volaient tout ce qu'ils pouvaient attraper, qu'ils brisèrent la chaussée d'une serve dont ils prirent tout le poisson. Il sait que lors de la prise du château, les soldats tuèrent les nommés Landrieu et Lauvergnac, tous deux métayers de la terre de Puyguilhem. Des soldats ont voulu lui vendre un quintal de plomb pris à la couverture du château, etc.

7^{me} Pierre Tillet, jardinier (35 ans), du village de Piaugat, paroisse de Condat.

Il était jardinier de Puyguilhem ; il résidait à la Farge. Après la prise du château, il s'en alla chez lui à Condat. Les soldats l'envoyèrent chercher pour chauffer le four. On lui fit ramasser des papiers épars dans le château, et on en remplit un coffre que les soldats brûlèrent, coffre et papiers, quelques jours après. C'était le nommé Chomel qui paraissait commander. Les soldats remplirent un sac dans lequel il y avait des plats et des assiettes et le lui firent porter à Brantôme.

Laterrière, Lachastenière et le Claud, tous trois de la ville de Nontron, firent charger deux charrettes dans le château, l'une de laine, et l'autre de chanvre et d'une grande bassine, et les firent conduire à Nontron en leur maison. Il a vu les soldats sortir du château souvent et y rentrer, après visite dans les villages, chargés d'agneaux, moutons et pourceaux. De plus les soldats mirent de la poudre dans du papier et l'attachèrent à deux doigts de pieds de son fils ; ils y mirent le feu, ce qui brûla quatre doigts de pied de chaque pied de son fils. Ces doigts de pied brûlés sont tombés du depuis, etc.

8^{me} Guillaume Cathahie, marchand du village de la Farge, paroisse

de Villars âgé de 60 ans, dépose des désordres qui suivirent la prise de Puyguilhem. Il a vu les corps de Landrieu et Lauvergniac, métayers de Puyguilhem, qui avaient été tués par les soldats. Parmi les soldats il a vu le nommé Laterrière de Nontron, et le fils du juge des paroisses, dont il ne connaît pas autrement le nom, mais qu'il connaît de visage. Il y vit un autre soldat nommé « Fouchier qu'il ouist dire du despuis estre commandant ». Il a vu les soldats piller et voler dans les villages et battre les paysans. Il a vu notamment un de ces derniers grièvement blessé à la tête, (un nommé Berny).

9^{ème} Bertrand Boussarie, laboureur, du village de la Chaboussie paroisse de Villars, métayer de la dame de Puyguilhem, âgé de 30 ans.

Dit qu'à la prise du château par M^r de « Sauvebeuf les soldats usèrent de grandes violences, meurtres, pillages, volleries, etc..... » et même qu'ils tuèrent son père de lui déposant, qui en a fait informer de l'autorité du juge du présent lieu ; qu'ils tuèrent aussi audit château le nommé Andrieu, dans son lit..... A vu les soldats menacer de brûler les papiers des paysans de la terre, et ne les leur rendre que moyennant de l'argent. Il a vu les soldats obliger les paysans qu'ils rencontraient dans les villages, à leur bailler de l'argent, etc. Parmi les soldats qui tenaient le château, il a reconnu les sieurs Saint-Martin et Vaugoubert, frères, etc., etc., etc.

10^{ème} Jean Beaufrayer, laboureur du village de Laschenaud, paroisse de Villars, âgé de 50 ans.

Dit que le château de Puyguilhem fut pris par M^r de Sauvebœuf il y eut hier un an ; témoigne du pillage par les soldats dont un se fit faire des chemises avec des nappes ouvrées, etc.

11^{ème} François Mazet, laboureur, demeurant à Pressillac, paroisse de Villars, âgé de 30 ans, métayer de Puyguilhem, a été retenu et mis dans la basse-fosse par Fouchier, pendant son séjour au château, il a vu les soldats jeter du linge et des papiers au feu, piller et voler, et conduire des charretées de blé et autres choses vers Brantôme et Champagnac. Parmi les soldats il a reconnu un nommé Laterrière qu'on disait être fils d'un nommé Fourien de Nontron ; il fut contraint par les soldats de les aider à pêcher le grand étang de la forêt de Puyguilhem.

12^{ème} Louis Leclerc, dit de la Mariotte, laboureur du village de Lafarge (35 ans), métayer de Puyguilhem en la métairie de la Farge.

Après la prise de Puyguilhem par M^r de Sauvebœuf, étant allé au château, « il y a veu le sieur de Vaugoubert, Saint-Martin et Labarde frères, comme aussi le sieur des Roches et son fils ayné nommé le sieur

• de Vilard, et autrement nommé le Courtizant, un nommé le fils du
• juge des paroisses nommé le Claud, les deux fils de Fourien de
• Nontron, l'un desquels s'appelle Laterrière, et l'autre Lapeyrière. »

Dépose en outre de faits de violences, saccagements, et de paysans rançonnés ; dit que à la prise du château les nommés Lauvergniat et Andrieu furent tués par les soldats ; il a vu le corps de ce dernier près l'entrée de la première bassecour du château ; il sait que des charrettes chargées d'objets pillés ont été dirigées sur Nontron.

Du 12 août 1654. — Continuation de l'information le lendemain « et advenant le jour de lendemain douziesme du mois d'aoust, etc., etc., etc.

13^{ème} Louis Delarue, laboureur, habitant le village de Peychardie, paroisse de Villars (30 ans), métayer de Puyguilhem.

Dépose des désordres qui suivirent la prise de Puyguilhem, des violences des soldats qui allaient dans les villages et tous les jours à la Peychardie prendre tout ce qu'ils trouvaient ; ils lui prirent à lui même un pourceau. Parmi les soldats il en a vu un qui était, disait-on le fils de Fourien, de Nontron, etc.

14^{ème} Jean Delarue, laboureur, demeurant au village de Peychardie, paroisse de Villars (30 ans).

A vu les soldats enlever les plombs de la toiture du château de Puyguilhem ; dépose de leurs rapines et de leurs violences ; il sait qu'ils tuèrent deux métayers de Puyguilhem ; qu'ils fouillaient les villages, emmenaient les paysans au château pour en tirer rançon ; il a oui dire qu'ils avaient voulu forcer une femme au village des Thoumas, etc.

15^{ème} Helies Compte, tailleur d'habits, habitant du village de la Peychardie, paroisse de Villars (32 ans).

Dépose de déprédations des soldats dans les villages, et dévastations de la forêt de Puyguilhem ; dit savoir que le jour de la prise du château ils tuèrent deux métayers de Puyguilhem, les nommés Andrieu et Lauvergnat, etc.

16^{ème} Pierre Delarue, laboureur, habitant le village de la Peychardie, paroisse de Villars, âgé de 25 ans.

Dépose que après la prise du château, les soldats de la garnison allaient et venaient par les villages, pillant et volant tout ce qu'ils pouvaient emporter, brebis, pourceaux et autres choses ; ils prirent à son père sept plats d'étain et une chopine, etc. etc.

17^{ème} Sicaire Vigier, laboureur, habitant le village de la Farge, paroisse de Villars, 45 ans.

Dépose des déprédations de la garnison qui faisait couper et brûler les noyers et autres arbres fruitiers de la terre de Puyguilhem.

Le soir avant que la garnison quittât le château, un soldat nommé

La Jeunesse, s'en fut à la grande métairie appelée du Grand Fort (Grand-Feu) près du bourg de Villars ; il y prit une paire de bœufs avec la charrette qu'il mena au château où on la chargea de meubles qu'on conduisit à Nontron ; dépose du meurtre de Lauvergniat et Andrieu ; il vit le corps de ce dernier, etc , etc.

18^{ème} Françoise Villatte, femme de Marty Bussière, dit Martissou, du village de la Farge, paroisse de Villars, âgée de 30 ans.

Pendant que les gens de Sauvebœuf occupaient le château de Puyguilhem, elle a vu souvent les soldats sortir du château avec des chevaux et des charrettes chargés de blé, linges et autres choses ; ils traversaient le village de la Farge et tiraient du côté de Nontron. Parmi eux elle a reconnu le fils de la damoiselle de Roby, et le fils d'un nommé Chapeyron, greffier dudit Nontron, tous habitants du lieu de Nontron, lesquels elle connaissait pour les avoir vus souvent, ayant habité Nontron au service d'un nommé Basset.

19^{ème} Thony Pouchou, laboureur, habitant le village de Cirieyboussut, paroisse de Villars, âgé de 40 ans, métayer de Puyguilhem.

Après la prise du château, le seigneur de Puyguilhem s'étant réfugié dans le bourg de Villars, le sieur de Sauvebœuf y « envoya des soldats pour le faire quitter ce qu'il fît »... ; dépose des rapines des soldats par lesquels il vit emmener plus de quarante chefs de brebis ou moutons ; il a ouï dire que parmi ces soldats était le fils de Bayle, de Nontron, « et autres divers habitants de ladite ville de » Nontron, » etc., etc.

20^{ème} Helies Boussarie dict Pouquet, laboureur, habitant du village de la Chaboussie, paroisse de Villars, âgé de 48 ans. . .

Après la prise du château ayant été mandé par Choumel, de Montignac, il y vit Fouchier et Laterrière, de la ville de Nontron, qui lui réclamaient une épée qu'ils prétendaient que son fils avait enlevée du château..... il y vit le fils de Barlet du village de l'Aumède qui emportait deux fusils..... il vit aussi au château « Raymond qui est tailleur dans ladite ville de Nontron, et qui fait les affaires du vieux » Favard de Saint Martial, le fils de Pigat aussi de Nontron..... »

21^{ème} Jean Tourbanier, marchand, habitant du village de Las Chanaux, paroisse de Villars, âgé de 70 ans.

Le château de Puyguilhem fut pris par M^r de Sauvebœuf, il y a environ un an ; il y fut commis beaucoup de violences, et il a ouï dire qu'on y avait tué les nommés Lauvergnat et Andrieu. Pendant la durée de l'occupation du château, les soldats allaient et venaient par les villages et dans le bourg piller et voler tout ce qu'ils trouvaient, et rançonnaient les paysans.

Dans le mois d'août de l'année dernière, le déposant se retirant du

bourg de Villars à son domicile à Laschenaud, fut rencontré par les soldats, qui le fouillèrent et lui prirent « huit livres qu'il avait sur soi ». Parmi les soldats qui lui prirent la somme, il ne reconnut que le valet de Chomel.

Un autre jour dont il n'est mémoratif, les soldats allèrent dans sa maison à Laschenaud, et lui prirent la somme de « douze-vingt-deux-livres » qu'il avait cachée sur un trou de sa muraille ; ils lui ont pris aussi en diverses fois cinquante huit linceuls, trente chemises, plus de deux douzaines de serviettes et quantité d'autres meubles, etc., etc.

22^{ème} Laurence Desmaizon, habitante du village de Verneuilh, paroisse de Champagnat, âgée de 29 à 30 ans.

Elle dépose des pillages et des violences que commettaient les soldats de Sauvebœuf, après la prise du château de Puyguilhem, dans les villages d'alentour ; ils l'enlevèrent elle-même au village de Verneuil dans une de leurs excursions, et la conduisirent au château de Puyguilhem où ils la retinrent pendant un mois, pendant lequel temps « ils la contraignirent à diverses fois à consentir à leurs vol-lontés » , parmi les soldats qui occupaient le château, elle entendit nommer Le Fourhier ou Fouchier, et le nommé Chomel et son frère. « Et celui qui commandait pour lors au chasteau, se nommoit Fouchier » etc., etc. Elle a vu le château tout saccagé, les portes et les fenêtres brisées, et les papiers épars par les chambres, etc. etc.

23^{ème} Sicaire Alary, laboureur, habitant le village de Verneuilh, paroisse de Champagnac, âgé de 30 ans.

Après la prise du château de Puyguilhem par le S^r de Sauvebœuf, les soldats de la garnison qu'il y mit se répandaient dans les villages pour piller et voler tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance ; ils lui prirent deux vaches, deux veaux et tout son bétail, « et pour re-tirer ledict bestailh, il bailhia la somme de trentelivres au nommé » Fouchier qui commandoit » (dans le château) ; il vit au château des filles de la terre, entre lesquelles il reconnut la nommée Laurence, du village de Verneuilh, qu'on avoit prise par force ; il vit aussi le château saccagé, portes, fenêtres et vitres brisées, papiers épars dans le château. Parmi les soldats qui étaient dans le château, il reconnut le nommé Fouchier qui est de Peyre-Buffière, et les deux frères Chomel qui sont du côté de Rastignac, etc.

24^{ème} Sicaire Bloys, laboureur, du village de Verneuilh, paroisse de Champagnac, âgé de 40 ans.

Les soldats de la garnison de Puyguilhem allaient piller dans les villages tout ce qu'ils trouvaient « mesme luy prindrent ung veau qu'ils luy mangèrent » ; étant allé un jour au château pour retirer

moyennant rançon du bétail qu'on lui avait pris, il y vit et reconnut une fille nommée Laurence qu'ils avaient prise et qu'ils gardaient avec eux.

25^{me} Gabriel Demorelhieras, laboureur, habitant du village de Morelhieras, paroisse de Quinsac, âgé de 50 ans.

Les soldats de Sauvebœuf qui tenaient garnison au château de Puyguilhem allaient piller dans les villages ; ils les ont vus souvent emmener des charrettes et des chevaux chargés de blé, linge et autres choses qu'ils conduisaient du côté de Nontron ou de Brantôme ; ils l'ont contraint une fois à les aider à conduire dix ou douze chevaux chargés de linge et autres choses, jusque sur le pont de Brantôme. Une autre fois ils l'ont contraint à les aider à conduire sept chevaux chargés comme précédemment, jusqu'à Champagnac.

Les soldats étaient armés de fusils et mousquetons « et autres choses ». Parmi ces soldats, il a reconnu le fils de La Combe, demeurant au village de Fouzeille, le fils du sieur de La Blanchie, ... le fils de Bayle de la ville de Nontron, le fils du sergent dudit lieu de Nontron, qui est appelé le fils de Besson, bouchier, aussi de Nontron, le fils de Combras, courrier, aussi dudit lieu, un Gaston courrier.

26^{me} Grégoire Marchandier, marchand, habitant du village de las Psycharias, paroisse de Villars, âgé de 35 ans.....

« Pendant le séjour de la garnison du château, il a vu quatre ou » cinq fois les habitants de la ville de Nontron et lieux circonvoisins » emmener tout ce qu'ils trouvaient dans ledit château, soit blé, » meubles et autres choses, mesmes des fusils et mousquetons. »

« Parmi lesquels personnages il reconnut le fils aîné de Charles » Fourien, qui estoit lieutenant d'une compagnie, le fils du juge » de Las parrofflas nommé le Claud, un nommé Basset, un nommé » Laroche fils de Fourien, tous de la ville de Nontron, » il y avait en outre dans le château trois sodars de la ville de Nontron qu'on appelait Les nobles, mais qu'il ne connaît point autrement.

Les soldats enlevaient des paysans qu'ils conduisaient au château pour en tirer rançon ; il a vu au château retenue par eux la fille de M^e Reymond de la Chaboussie, et une autre femme de la Psychardie.

Il y a vu Chassain (Du Chassaing de Lasfont), juge de la juridiction, qui inventorait et traitait des papiers, etc., etc.

27^{me} Thève Roubert, laboureur, habitant le village de Puyjallou, paroisse de Villars, âgé de 60 ans.

Après la prise du château de Puyguilhem par M^r de Sauvebœuf, il fut mandé au château par le s^r Chassain juge du présent lieu «... il y vit le château tout saccagé, les portes et fenêtres rompues, etc., etc., les soldats prenaient et emportaient tout, même les plombs des cou-

vertures... ils faisaient des paysans prisonniers et ne les relâchaient pas sans en tirer rançon ; il entendit dire qu'ils retenaient ainsi la fille de Reymond Boussarie, du village de la Chaboussie, et l'avaient gardée tout un jour... Parmi les soldats qui commettaient ces excès, il ouït dire qu'il y avait un nommé Jutant, boucher de la ville de Nontron, un autre nommé Nadaud aussi boucher, dudit lieu, un autre nommé le fils du Bessou, aussi boucher, le s^r de la Brousse... et Chapelarias, de Nontron. Il vit un jour dont il n'est mémoratif, ce dernier qui faisait charger de la laine sur des chevaux, etc... il entendit aussi nommer Chapeyron et son frère, de la ville de Nontron ; ils emportaient de la laine et des pois dans un sac...

28^{ème} Jean Desport, laboureur, habitant le village de la Vergue, paroisse de Villars, âgé de 28 ans.

Environ trois mois après la prise du château de Puyguilhem, il fut pris et emmené prisonnier au château où il demeura quatre jours :... il y vit Laterrière de Nontron, qui faisait conduire par son valet un cheval chargé de plomb ; les soldats brisaient, pillaient et saccageaient tout ; il reconnut parmi eux, le fils du Rousseau, boucher, autrement dit Lou Bessou...

29^{ème} Jean Maurinet, clerc, habitant du bourg de Villars, âgé de 30 ans.

Deux jours après la prise du château, il y a environ un an, il s'y rendit pour réclamer quelques meubles que son père y avait réfugiés. Il rencontra au milieu d'un grand nombre de soldats le s^r de Sauvebœuf dans la première cour du château ; étant entré au château, il y reconnut six coffres appartenant à son père qui y avait mis tous les papiers de sa maison : les coffres étaient rompus (ainsi qu'un grand nombre d'autres) et il n'y avait plus rien du tout dedans. Les soldats pillaient tout. Parmi ces soldats il reconnut un nommé La Reserve, de Saint-Laurent-de-Bord ; Laterrière, de la ville de Nontron. Du depuis il a vu venir souventes fois le fils du juge des paroisses nommé Le Claud, le nommé Vieillelard, de la ville de Nontron, Las Escuras, fils du juge de Chaslut, Lartichot, du bourg de Dournazat, Sarrazac, du bourg de Sarrazac, et plusieurs autres qu'il ne reconnut pas. « Le jour qu'il alla au château, il vit deux » gardes dudit s^r de Sauvebœuf, l'un d'iceux nommé Saint-Michel, » l'autre nommé Lapierre, qui faisaient conduire deux charrettes » chargées de blé et meubles, et tenaient le chemin de Nontron. »

30^{ème} Louis Leyraud, sieur de La Vergne, habitant du bourg de Villars, âgé de 28 ans.

Deux mois après la prise du château de Puyguilhem, il fut pris et amené au château, qu'il trouva dévasté et saccagé par les soldats.

Parmi ceux-ci, il reconnut le nommé Choumel, du lieu de Montignac, et son frère aussi nommé Choumel, le nommé Fouchier, du lieu de Peyre-Buffière, La terrière de la ville de Nontron, Vieillelard, Le Claud fils du juge des paroisses, du lieu de Nontron, le nommé Chapeyron, de ladite ville, le nommé Dubarry du lieu de Quinsac, et beaucoup d'autres qu'il ne reconnut pas ; il reconnut aussi le sieur des Roches et son fils, des environs de Brantôme.

Il a vu le château et la terre dévastés par les soldats, qui pêchèrent le grand étang de Puyguilhem, et qui en quittant le château prirent dans la grande métairie près le bourg, trois chefs de gros bétail bouvier, et toutes les brebis...

31^{ème} Martial Signaud, laboureur, habitant le village de Chabanneaud, paroisse de Villars, âgé de 30 ans, métayer de Puyguilhem à las Psycharias.

Quelques jours après la prise du château de Puyguilhem, il se présenta au château pour tâcher d'obtenir la remise de quelques objets qu'il y avait réfugiés ; il ne put l'obtenir. Y étant retourné quelques jours après pour le même objet, on le retint, et on le garda au château 21 jours pendant lesquels il fut plusieurs fois mis dans la basse-fosse ; il vit le château pillé et saccagé, les papiers épars par les chambres, et Chassain, juge de la juridiction, qui faisait un triage des papiers (il choisissait) il les renferma dans un coffre pliés préalablement dans un linceul ; il était aidé dans son travail par un nommé Phelis de Nontron, par le sieur de Farrand de Thiviers, et un de ses enfants, et par un nommé Le Grand, de Nontron ; il vit le s^r de Sauvebœuf qui fit remplir un coffre de hardes et de papiers, le fit mettre derrière son carrosse, et l'emmena..... il reconnut parmi ceux qui étaient au château le sieur de Las Chapoulhias, et les sieurs de Vaugoubert et Saint-Martin, frères, le nommé Fourien.... etc., etc., etc.....

32^{ème} Girou Delapierre, laboureur à bras, habitant le bourg de Villars, âgé de 50 ans.

Etant allé à Puyguilhem le lendemain de la prise du château, il vit le sieur de Sauvebœuf qui fit mettre les soldats en rangs et leur fit des menaces au sujet d'un calice d'argent que les soldats avaient pris ; l'un d'eux lui rendit le calice qu'il avait caché dans la paille d'un lit, et Sauvebœuf donna ce calice au sieur de La Barde, abbé de Boschaud.

Il a vu souvent venir au château les sieurs de Saint-Martin et de Vaugoubert et de Labarde, le sieur des Roches et ses enfants. Ils en emportaient derrière eux des sacs pleins d'effets et hardes...

Après la prise du château de Puyguilhem, le sieur de Vaugoubert, et son frère Saint-Martin et Las Chapoulhias, arrivèrent avec neuf

ou dix charrettes qu'ils firent charger au château et conduire à Quinsac et Vaugoubert.

Parmi les soldats qui étaient dans le château, il reconnut les deux Dubarry frères du lieu de Quinsac, autre nommé Maison-Grande, autre nommé Lartichot, du bourg de Dournazac, autre nommé Lacrozas, qui demeure proche de Challeys, un nommé Galhiard de Saint-Martial, autre nommé Laterrière et ses frères, de la ville de Nontron, autre nommé Choumel et son frère du lieu de Montignac, autre nommé Combrat, courrier dudit lieu de Nontron, « et lesquels soldats » fezoient beaucoup de maux par la paroisse et prenoist tout ce qu'il » trouvoit qui estoit bon à prendre.

» Et recougnust aussy dans led. chasteau le père des Choumel, » autre nommé Sardin dud. lieu de Nontron, qui est cordier, et » lesquels prenoit les payzant de la terre, mesmes les mestaier de » lad. dame de Puyguilhien qu'ils ne relaschoit sans avoir une » rançon. »

33^{ème} Léonard Brudieu, m^e maréchal, habitant du bourg de Villars, âgé de 45 ans.

A été plusieurs fois au château depuis la prise de Sauvebœuf et a vu les dévastations faites par les soldats qui outre les portes et les fenêtres brisées avaient enlevé les plombs des toitures. Les soldats se répandaient dans les villages et pillaient tout et mettaient les paysans à rançon, ils enlevaient le bétail. — Le nommé « Fouchier qui » commandoit dans le château, envoya querir une jument que led. » déposant avoit, laquelle il ne la voulut rendre. »

Parmi les soldats qui étaient dans le château, il a reconnu Laterrière, fils aîné de Fourien de Nontron, et son frère nommé Lachastetière, autre nommé Le Claud dudit lieu de Nontron.

34^{ème} Martial Marsaguet, laboureur, habitant du bourg de Villars, âgé de 50 ans.

A été au château de Puyguilhem après qu'il eut été pris par Sauvebœuf, et témoigne des dégâts commis par les soldats qui enlevaient jusqu'aux plombs des toitures. Il a vu des soldats par ordre de Fouchier emmener trois charretées de linge et blé. Parmi les soldats qui étaient dans le château, il a reconnu le nommé François Arbouneau de Nontron, et un autre nommé Pierre Vidaud de Milhiac.

Enfin signé CHARON et DAURIAC « greffier prins d'office. »

LETTRES D'ÉVOCATION.

Du 20 Décembre 1654.

Sur la requête du marquis de Sauvebœuf, arrêté du Conseil privé du

roi, qui envoie devant le Parlement de Paris, le procès intenté au Parlement de Bordeaux au marquis de Sauvebœuf par les Chapt de Rastignac, à raison de la prise et pillage du château de Puyguilhem ; cet arrêt de renvoi au Parlement de Paris est motivé sur ce qu'il a été « remontré que pendant et depuis les mouvements derniers sur-
» venus en nostre ville de Bourdeaux ». Monsieur de Sauvebœuf a commandé comme lieutenant-général un corps de troupes du roi dans la province de Guienne. Même il conduisit jusqu'aux portes de Bordeaux les troupes du comte d'Harcourt, pendant la rébellion de cette ville, dont plusieurs habitants furent tués et d'autres faits prisonniers. Plusieurs des principaux officiers du Parlement de Bordeaux eurent, dans cette occasion, à souffrir dans leurs biens (ainsi que d'autres habitants), « qu'y en ont conservé une hayne et indigna-
» tion contre ledict sieur de Sauvebœuf qu'il n'ozeroit pas entrer
» dans ladite ville pour y poursuivre les procès qu'il a audit Parle-
» ment, ny sperer que la justice que mérite son bon droict, luy puisse
» estre randue. »

ARRÊT DU CONSEIL DU ROI.

27 Avril 1655.

Arrêt du Conseil privé du roi qui ordonne que « le sieur de Sau-
» vebœuf et autres qu'il appartiendra seront assignés en icelluy aux
» fins de la requête et cependant surseoiront toutes poursuites au
» Parlement de Paris jusqu'à ce qu'autrement par Sa Majesté en ait
» été ordonné. »

Dans cette pièce un grand nombre d'autres arrêts sont énoncés à la requête de Jeanne Chapt de Rastignac dame de Puyguilhem et de Condat D'abord il y est dit que ladite dame s'étant plainte au Conseil, de la prise du château de Puyguilhem par le marquis de Sauvebœuf, et des excès, meurtres, voleries et pillages qui s'y étaient commis, un arrêt dudit Conseil lui permit d'en informer, et ordonna cependant qu'elle serait réintégrée dans ledit château de Puyguilhem.

Le marquis de Sauvebœuf se pourvut contre cet arrêt et demanda le renvoi du procès devant le Parlement de Bordeaux. Sur cette demande intervint un arrêt contradictoire du 19 mai 1654 portant renvoi des parties audit Parlement de Bordeaux pour y procéder sur leurs procès et différends civils et criminels. En conséquence de quoi la dame de Puyguilhem fit informer des faits ci-dessus. Mais le sieur de Sauvebœuf, pour en éluder l'effet, obtint le 22 mai 1654 des lettres portant permission d'informer d'une prétendue parenté ou alliance de la dame de Puyguilhem avec quelques membres du Parlement de

Bordeaux. Ce n'était là qu'un expédient du marquis de Sauvebœuf et sur l'impossibilité de justifier cette invention, elle fut le 16 octobre 1654 autorisée à continuer ses poursuites comme auparavant.

Dans ces circonstances, le Marquis de Sauvebœuf usa d'un autre stratagème ; il prétendit suspecter l'impartialité du Parlement de Bordeaux, contre lequel il prétendit avoir fait la guerre ; et surprit, par ce moyen, au Conseil privé du roi, des lettres d'évocation du 20 décembre 1654 qui renvoyaient les parties au Parlement de Paris.

Ce n'est là de la part du marquis de Sauvebœuf qu'une surprise rendue plus évidente par l'arrêt contradictoire du 19 mai 1654. En conséquence Jeanne Chapt de Rastignac, dame de Puyguilhem demande que les lettres d'évocation au Parlement de Paris du 20 décembre 1654 soient cassées et annulées, et les parties renvoyées au Parlement de Bordeaux avec leurs procès civils et criminels, pour y procéder suivant les derniers errements.....

ARRÊT DE RENVOI AU PARLEMENT DE BORDEAUX.

29 Décembre 1657.

Arrêt du Conseil du roi entre Jeanne Chapt de Rastignac dame de Puyguilhem et de Condac et Charles Anthoine de Ferrières marquis de Sauvebœuf,

« Qui renvoie les parties au Parlement de Bourdeaux, pour y procéder sur leur procès et différends, circonstances et dépendances, suivant les derniers errements. Fait Sadite Majesté défense audit de Ferrières de se plus pourvoir au Conseil pour raison de ce à peine de trois mille livres d'amende. Enjoint Sa Majesté audit de Ferrières de remettre incessamment au greffe des requêtes de l'hôtel lesdites lettres d'évocation dudit jour 20 décembre 1656, pour par son procureur général auxdites requêtes de l'hôtel, en prendre connaissance, et telles conclusions qu'il verra bon être ; condempne ledit de Ferrières aux dépens. »

« Fait au Conseil privé du Roy tenu à Paris le 29 décembre 1657. »
Signé Forconat (ou Forcoal sur l'autre copie).

Il existe deux copies libres de cette pièce parfaitement lisibles, l'une d'elles surtout; un grand nombre d'arrêts du Conseil privé y sont relatés.

9 Juillet 1700.

D'un factum signifié le 9 juillet 1700 dans un procès pendant au Parlement de Bordeaux, il résulte que la demoiselle Marie Izabeau de

La Martonie, était celle qui fut prise avec sa mère Jeanne Chapt de Rastignac (veuve de Lamartonie) dans le château de Puyguilhem, quand il fut occupé par les troupes du marquis de Sauvebœuf dans la nuit du 10 au 11 août 1653.

Il paraît qu'après leur fuite du château de Puyguilhem, la dame de Puyguilhem (Jeanne Chapt de Rastignac) se retira avec son fils et sa fille à Saint-Jean-de-Côle, dont le prieur lui aurait prêté de l'argent pour les démarches et procédures qui amenèrent la réintégration au château de Puyguilhem.

La demoiselle (Marie-Isabeau de La Martonie) n'y resta pas longtemps avec sa mère ; elle se retira avec une femme de chambre au château de Laxion, où son oncle la retenait (le marquis de Laxion, un Chapt de Rastignac) pour la faire marier avec son fils. Les choses allèrent même jusqu'au contrat de mariage qui fut passé le 22 mars 1654, mais la demoiselle qui ne voulait pas de ce mariage se déroba. Il paraît même que la maison de Laxion fit quelques démonstrations pour la forcer à ce mariage. On parle même, dans le factum, d'une sorte de siège mis devant Puyguilhem et que le marquis d'Hautefort fit lever.

« Après quoy ladite dame de Laxion a mauvaise grâce de parler de
» vingt domestiques, de divers emplois de ses amis et du canon de
» Montignac ; car cette levée de boucliers ne fut faite que pour assié-
» ger la suppliante (Marie-Isabeau de La Martonie) dans Puyguilhem,
» et la forcer à accomplir ce mariage ; mais cet orage fut dissipé par
» la prudence du feu sieur marquis d'Hautefort, lequel se rendit sur
» les lieux et fit lever le siège »...

Quoi qu'il en soit, l'assiégée de Puyguilhem n'épousa pas son confrère de Laxion. Elle épousa en premières noces (contrat de mariage du 1^{er} avril 1656) Claude de Chabans, lequel mourut le 27 décembre 1679.

Elle épousa en secondes noces messire Georges d'Abzac de La Douze.

Dans un factum imprimé fort dégradé à la fin, et signé Duportault, avocat, il est question d'un arrêt de décret sur la poursuite d'un créancier du sieur Charles de La Marthonie (le sieur de La Nauve), par lequel la terre de Puyguilhem avait été adjugée le 18 juin 1643 pour 30 mille livres.

Il est mention d'un Lagarde, notaire dans la juridiction de Puyguilhem : il est dit que ce Raymond Lagarde passe en 1616 soixante quinze minutes de contrats et obligations « ce qui estoit assurément

» très considérable pour un notaire de village, et ce qui même passoit
» le nombre des autres années. »

Pour copie conforme :

ED. DE TEYSSIÈRE.

VARIA.

UNE LETTRE INÉDITE

DE WLGRIN DE TAILLEFER.

On a publié dans notre *Bulletin* un certain nombre de lettres de l'antiquaire périgourdin, le comte de Taillefer. Je suis heureux d'ajouter à la série de ces documents une lettre qu'il adressa, en 1827, à un de ses confrères de l'Agenais, Jean-Florimond Boudon de Saint-Amans, l'auteur de l'*Essai sur les Antiquités du département de Lot-et-Garonne*. J'en suis d'autant plus heureux que la nouvelle lettre me parait intéressante et contient des détails autobiographiques que je ne serai pas seul, je l'espère, à trouver curieux.

PH. TAMIZEY DE LARROQUE.

Périgueux, ce 12 janvier 1827.

Monsieur le Marquis (1),

J'ai vu votre collection, et je me suis empressé de vous offrir deux petits dessins qui pouvoient d'autant moins lui nuire, qu'ils sont inédits, c'est-à-dire que je ne les ai pas vus gravés parmi les nombreux ports que le célèbre Ozanne a livrés au public, sous le titre de *Petits ports de France* (2). Vernet a agi en grand, Ozanne en petit ; mais l'avantage qu'a ce dernier sur le fameux Vernet, c'est qu'on lui attribue généralement une connoissance plus approfondie de l'architecture navale, ou de l'art de la construction des vaisseaux.

(1) Taillefer donnait à son confrère un titre qu'il n'a jamais *pris*, qu'aucun membre de sa famille n'a *pris* plus que lui. Les Boudon de Saint-Amans étaient de *petite noblesse*, comme on disait jadis.

(2) Voir *Manuel du Libraire* (IV, 303).

Ayant fait don de mon travail sur les antiquités de Vésone au département et à la capitale, et n'en tirant, par conséquent, aucune espèce de lucre, mais, au contraire, y ayant mis au moins 12,000 fr. du mien (1), il m'est difficile de me mêler de la partie financière de cette entreprise. Cependant, comme je désire vivement faire quelque chose qui paroît vous plaire, je vais passer chez MM. du pont (*sic*), père et fils, imprimeurs et éditeurs, et je ferai en sorte que le 2^e volume vous soit expédié promptement par la diligence.

Mais avant tout, Monsieur le Marquis, j'ai une grâce à vous demander : c'est votre indulgence pour un amateur. Je ne suis rien moins que littérateur, et sans l'aide de MM. Jouannet et de Mourcin, cet ouvrage n'auroit peut-être pas été lisible ; sans consulter mes foibles moyens, l'amour de mon pays, et le désir de faire connoître une ville et une province, qui ne méritent pas un oubli total, l'a emporté sur l'imperitie qui me dominoit.

Je compte, en effet, aller dans un ou 2 mois voir ma fille à Villeneuve (2), et certainement ce ne sera pas sans faire une pointe à Agen pour avoir l'honneur de vous voir ; et si je n'ai fait, comme vous me dites, que vous apercevoir à St-Amans, où vous avez bien voulu me combler d'honnêtetés (3), je ferai mon possible, Monsieur le Marquis, pour pouvoir y faire un plus long séjour.

Agréez, je vous prie, l'expression de ma reconnaissance pour la bonne réception que vous avez bien voulu me faire, mes souhaits bien sincères pour votre prospérité dans ce renouvellement d'année, et l'assurance du véritable attachement que vous m'avez inspiré et avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Marquis,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

LE C^{te} WLGRIN DE TAILLEFER.

M. de Mourcin me charge de vous remercier de votre bon souvenir, et vous prie d'agréer ses sincères compliments. C'est ce savant helléniste et orientaliste qui est l'auteur de presque tout ce qui, dans

(1) Savait-on que ce bel ouvrage eût coûté aussi cher à son auteur ?

(2) La fille du comte Wlgrin de Taillefer qui se trouvait à Villeneuve en 1827 était Suzanne-Thérèse-Jacquette-Alaïs Wlgrin de Taillefer, née le 5 mai 1808 du premier mariage du comte de Taillefer. Cette fille séjourna quelque temps à Villeneuve pour des raisons de santé et ne se maria jamais. Elle mourut le 11 février 1885, dans sa maison située cours Tourny, à Périgueux.

(3) La terre de St-Amans était située dans la commune de ce nom, canton de Puymiról, arrondissement d'Agen, à 14 kilomètres de cette ville.

nos antiquités, regarde le christianisme et entre autres la description de notre basilique de St-Front. Il est entré dans le détail de toutes ses mesures, parce que cet édifice périlite ; mais si vous passez ces détails, vous trouverez, Monsieur le Marquis, que ce monument renferme à lui seul l'exemple, très rare, de toutes les constructions en usage depuis, et compris les Romains, jusqu'à nos jours (1).

A Monsieur, Monsieur le Marquis de Saint-Amans, en son hotel, à Agen. Lot-et-Garonne.

LETTRES DE JOUANNET

Conservateur du Musée de Bordeaux

A L'ABBÉ AUDIERNE.

(Suite).

XXV.

Mon cher abbé,

Vos médailles du XIII^e, sont des monnaies du XIV^e ; aucune de ces pièces ne remonte plus haut.

1^o La 1^{re} est une pièce *anglaise* d'Edward III ;

2^o La 2^e, que vous dites d'un plus grand module, est de son fils, le prince de Galles ; monnaie *anglo-française* ;

3^o La troisième, que vous dites de la même grandeur que la précédente, est de Philippe de Valois. C'est une monnaie *française* ;

4^o La 4^e, que vous ne devinez pas, dont vous ne donnez même pas la légende, est probablement un Edward III. Telle doit être alors cette petite tête. Edward passant de gauche à droite, vu de profil : couronne en tête ; l'épée dans la droite, le bouclier dans la gauche, éperonné, souliers à la poulaine. — Légende : D : GRA : REX : AGLIE : DO : AQVIN I.E ; aux pieds de sa figure sont deux lions.

Revers : Croix filetée, fleurie, écartelée de fleurs de lys et de léopards. Légende : GLIA : IN : EXELCIS : DEO : ET IN : TERRA : PAX : HOI BVS.

(1) Autographe qui m'a été communiqué par MM. Calbet.

Il y a des variétés de cette pièce, mais toutes peuvent se reconnaître par cette exacte description, *monnaie anglo-gasconne*.

La 5^e et la 6^e appartiennent à Jean, fils de Philippe de Valois. — Monnaies françaises.

Je me tais sur la huitième : elle est arabe, frappée par des Arabes ; elle est de même date ou d'une date plus récente que les précédentes. La seule chose étonnante, c'est qu'elle ait été trouvée avec les précédentes. — Sur quoi fonde-t-on l'opinion qu'elle a été frappée par un Français ou par un Anglais ?

Le florain appartient aussi à Jean, fils de Philippe de Valois ; après le SIOHANN, la légende doit être ainsi : SIOHAN. ESB.

J'oubliais la 7^e. — Je ne conçois pas du tout votre indication. Pour plus d'obscurité, vous l'indiquez sans légende. Serait-ce par hasard cette pièce :

D'un côté, Léopard couronné, au milieu d'un cercle formé de différents arcs (12). — Légende EDWARDVS : DEI : GRA : ANGLIAE : FRANCIE : REX.

Autre côté, Croix fleurie, filée, une rose au croisillon ; écartelée de fleurs de lys et de lions ou léopards. — Légende : Chistus vincit, etc., etc., — légende trop connue pour la copier. — Monnaie anglo-gasconne.

Aucune de ces pièces n'est rare et chère. Les numéros 2, 4, 7 *anglo-gasconnes* sont payées de 2 à 4 fr. au dessus du poids ; encore les veut-on bien conservées.

Les autres numéros n'ont qu'une valeur de 1 à 2 fr. suivant la conservation.

Les léopards moyen module ne sont pas rares. Le grand module est rare et vaut de 36 à 40 fr. très bien conservé.

Vous êtes pressé, et moi aussi. Je n'ai que le temps de vous embrasser et de vous répondre autant qu'il m'a été possible, d'après des indications trop peu complètes.

La petite famille et la grande vous embrassent ; mes respects à votre maman.

Votre ami,

JOUANNET.

23 mai 1844.

XXVI.

Salut amical au cher abbé Audierne ; je lui envoie :

1^o Des médailles gauloises d'Ecorneboeuf.

2^o Id.....de Belvès.

3^o Un Ptolémée moyen bronze, portée comme très rare ; je suis heureux d'avoir ce double.

4^o 1 Dioclétien — 1 Maximien — 1 Claude grec fabriqués en Egypte, médailles en général rares que j'ai aussi en double.

3° 1 cristal de roche taillé.

6° 1 échantillon de chaux fluatée avec quartz de Cumberland.

7° 1 Id. violette chaux fluatée de Cumberland.

8° Cinq olives de l'Inde.

Salut bien amical, son ami,
JOUANNET.

XXVII.

Mon cher abbé,

Bon jour, bon an : c'est venir un peu tard, je le sais, vous souhaiter la bonne année. Que voulez-vous ? Je suis ainsi fait ; j'arrive toujours au dessert. Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, plus longtemps encore que je ne vous ai vu. La pluie m'a cloué à Bordeaux pendant les vacances, et de toutes les privations que j'ai dû à cette mauvaise saison, croyez bien que la plus grande a été de ne pas vous voir, de ne pas causer avec vous, avec votre excellente mère, à laquelle je vous prie de présenter mes respects et mes souhaits de bonne année, dragées tardives, mais d'un sucre bien pur.

J'ai vu ici votre frère, sur la promenade : il devait venir me voir à la bibliothèque, mais il aura oublié sa promesse. J'attends impatiemment le printemps, j'irai alors vous voir deux ou trois jours. Je reverrai aussi cet heureux Cornebœuf où l'on me croit mort sans doute. Désabusez ces bonnes gens ; mais en les rassurant sur ma santé. Si vous montez cette pente escarpée, n'allez pas, méchant ami, aller sur mes brisées. Que je puisse croire encore à la fidélité de mes anciennes pourvoyeuses d'antiquités.

A propos d'antiquités, il m'est venu ici un bon vieillard, à la figure candide, telle que voudraient l'avoir tous les marchands de bric-à-brac, tous ces coureurs de vieilleries, qui trouvent si doux de nous les vendre pour des trésors. Vous avez envoyé vers moi ce Cassandre de la brocanterie : il n'avait rien qui m'ait convenu. Sa lampe à deux becs, ses trente billons, ne valaient pas 6 fr., le brave homme m'en a demandé 30 fr. Puisse-t-il les avoir trouvés ! Ce qui m'a fait plaisir dans sa visite, c'est que par lui j'ai eu de vos nouvelles, cela valait mieux pour moi que toute sa boutique.

Je viens de tomber sur un autre cimetière romain, mais à la campagne, et dans un lieu où les bons potiers n'ont jamais mis le pied. J'en ai retiré plus de cent médailles occidées, que je n'ai pas encore eu le temps d'examiner ; plus une cinquantaine de vases grossiers et deux vases de verre assez beaux ; malheureusement le plus beau était brisé.

Un voyageur arrivant de la Nouvelle Zélande m'a apporté un *mere*, es-

pèce de casse-tête que les chefs sauvages portent toujours suspendu à leur ceinture. Un pied de long, large de 4 pouces au tranchant, la tête est ornée de quelques rainures ; au-dessous de ce bouton, l'instrument est percé. La pierre est un basalte bien poli.

J'ai acquis une cornaline gravée : un Hercule enfant, travail grec, de la plus grande finesse : elle m'a coûté 5 fr. Les marchands m'en offrent 150 fr., c'est un hasard tel que je n'en avais jamais rencontré.

Adieu, mon cher abbé, mes souhaits de bonne année à la famille Dupont.

Votre sincère et dévoué ami,

F. JOUANNET.

15 janvier 1842.

Comment êtes-vous avec votre évêque ? Êtes-vous heureux ? Nous avons ici un drôle de prédicateur, le dominicain Lacordère ; c'est un homme excentrique. Il a plusieurs parties de l'orateur, mais il manque de logique. C'est le Victor Hugo de la chaire : des éclairs au milieu du brouillard. O Massillon ! ô Bossuet ! que vous êtes petits, si Lacordère est grand !

NÉCROLOGIE.

LE GÉNÉRAL SAVIN DE LARCLAUSE.

A la fin du mois de mars dernier, nous apprenions la mort de l'un des membres de notre Société, le général Savin de Larclause, grand croix de la Légion-d'Honneur, qui commanda, à Périgueux, la 24^e division, du mois d'août 1887 au mois de novembre 1891. Nous empruntons à la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (mai 1897) le relevé de ses états de service.

« ... Né à la Rochelle en 1826, il sortit de Saint-Cyr et de Saumur avec
» le n° 1 ; il fit les campagnes de Crimée, puis d'Italie, où il fut officier
» d'ordonnance du maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély. Lieutenant-
» colonel au début de la guerre de 1870, colonel en 1871, général de
» brigade en 1878, il fut successivement commandant de l'école de guerre
» et chef d'état-major général sous le ministère du général Boulanger.
» Général de division en 1886, il fut atteint par la limite d'âge en 1891.
» Il appartenait à la cavalerie depuis la suppression du corps d'état-
» major. On lui doit de remarquables ouvrages sur l'art militaire. Il a
» traduit de l'anglais *Dressage des chevaux de remonte* (1872), de L. E.
» Nolan ; de l'allemand (1869), *Vie de Seydlitz*, de Varnhagen von Ense ;

- » *L'Art militaire au XIX^e siècle* (1869); *Guerre des frontières du Rhin* (1871); *La petite guerre* (1869), et *Tactique générale* (1872) de Rüstow. »

La carrière militaire du général de Larclause ne nous appartient pas, nous n'aurions donc pas à en parler si nous ne trouvions, dans un fait qui s'y rapporte, la preuve de sa haute intégrité et la manière dont il sut comprendre ses devoirs de soldat. Chef d'état-major du général Boulanger, il exerça ces importantes fonctions de telle sorte que lors des troubles politiques qui suivirent ce ministère et pendant lesquels tant de personnalités furent, à tort ou à raison, mises en cause, le nom du général de Larclause ne fut pas prononcé. Rare et insigne honneur de se trouver en des temps pareils au-dessus même de la calomnie.

D'un esprit fin et éclairé, d'une intelligence vive et ouverte à toutes les connaissances, le général de Larclause ne se lassait pas de chercher et d'apprendre. La vue de nos collections publiques et particulières attira son attention sur la préhistoire, et, comme chez lui une décision prise était immédiatement exécutée, il se mit activement à l'étude de cette science qui l'intéressait vivement. Nous eûmes le plaisir et l'honneur de lui servir de guide dans cette voie nouvelle qu'il suivit avec passion. Allant vite de la théorie à la pratique, le général entreprit, à Raymonden d'abord, sur d'autres points ensuite, des fouilles qui lui donnèrent bientôt de nombreux et intéressants objets qu'il aimait à étudier et à classer.

Il mettait à ces travaux l'ardeur d'un jeune homme; ne craignant point la fatigue, il restait de longues heures le grattoir à la main, cherchant, suivant la bonne méthode, non seulement à recueillir lui-même les objets, mais voulant surtout tirer de leur découverte les déductions et les conséquences qu'elle pouvait comporter.

C'est à cette époque qu'il exprima le désir d'entrer dans notre Société qui s'empressa de lui ouvrir ses portes le 7 mars 1889. Il en estimait beaucoup les travaux, lisait assidûment notre *Bulletin*, assistait assez fréquemment à nos séances et prit part plusieurs fois aux excursions organisées par la Société.

Passant dans le cadre de réserve en 1891, le général de Larclause se retira à Saint-Martin-la-Rivière (Vienne), dans une propriété qu'il avait récemment acquise et aménagée avec le plus grand soin. Il quitta avec regret le Périgord, et privé, dans la Vienne, de ses recherches archéologiques, il se proposait de revenir prochainement faire, dans la vallée de la Vézère, de nouvelles et importantes fouilles.

Il n'habitait Saint-Martin qu'une partie de l'année, renonçant aux charmes de la vie des champs, quittant ses fleurs et ses rosiers qu'il soignait avec amour, il passait le reste de son temps à Versailles, auprès de sa belle-mère, M^{me} la générale Siméon, pour laquelle il eut toujours l'affec-

tion la plus attentionnée. C'est là que la maladie devait le surprendre et la mort l'enlever au moment où, parents et amis le croyaient, au contraire, près de se rétablir.

Sa perte a été cruellement ressentie par tous ceux qui l'ont connu, car, s'il fut un délicat et un lettré, s'il sut plaire dans ses relations mondaines par le charme et la variété de sa conversation, il sut bien plus encore s'attirer toutes les sympathies par son affabilité; et ceux qui ont eu l'avantage de le voir dans l'intimité ont pu apprécier et n'oublieront pas son indulgente philosophie, la douceur de son caractère et la rare bonté de son cœur.

M. FÉAUX.

Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente la coupe transversale de l'Eglise forteresse de Saint-Martial de Viveyrol; — et la 2^e, des Plans desdites église et forteresse.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 5 Août 1897.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. Lespinas, Féaux, Augiéras, Mandin, Dujarric Descombes, l'abbé Brugière, le marquis de Fayolle, de Saint-Pierre, de Roumejoux et Charles Durand.

Le procès-verbal de la séance du 1^{er} juillet est lu et adopté.

Au sujet d'une chasse volante relatée dans ledit procès-verbal, M. DUJARRIC DESCOMBES fait remarquer que notre compatriote M. Eugène Le Roy, auteur du *Moulin du Frau*, décrit à la page 163 et suivantes de son histoire du meunier périgordin Hélié Nogaret, une chasse semblable.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de M. Le Blant, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ancien directeur de l'Ecole française de Rome, membre correspondant de notre Société.

La science française et l'archéologie chrétienne font dans la personne de ce savant, dit notre Président, une grande perte. Il fut, avec M. de Rossi, l'un des maîtres de l'épigraphie chrétienne, et nul n'a poussé plus loin les investigations sur la signification, le symbolisme de l'art chrétien, dans le haut moyen âge et l'antiquité chrétienne.

L'assemblée exprime d'unanimes regrets.

M. LE PRÉSIDENT annonce aussi qu'à l'occasion de la fête

nationale du 14 juillet, notre distingué confrère, M. Georges Bussière, conseiller à la Cour d'appel de Bourges, a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

Ses recherches d'art et d'histoire sur Brantôme, sa ville natale, ses études sur la Révolution en Périgord et son œuvre de restitution à l'égard du général Bacharetie de Beaupuy ont révélé en M. Bussière non seulement un historien de valeur, mais encore un écrivain de race. En lui accordant une distinction si pleinement méritée, le gouvernement ne pouvait avoir la main plus heureuse.

L'assemblée transmet au nouveau légionnaire ses plus sincères félicitations.

Notre bibliothèque a reçu, dans le courant du mois dernier, les ouvrages suivants :

Le *Journal des Savants*, cahiers de mai et juin 1897, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale, 1897 ;

Le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, tome XXXV, année 1896, premier semestre, un fascicule in-8°, Nantes, 1896 ;

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, bulletin de la Société des Archives historiques, XVII^e volume, 4^e livraison, 1^{er} juillet 1897 ; in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire ;

Dans la « Revue des livres » que contient ce bulletin, sous le titre « Jeanne d'Albret et la guerre civile », par le baron de Ruble, membre de l'Institut, nous remarquons, p. 283, la note suivante intéressant le Périgord :

« Du Bourdet, qui allait au secours de Duras (1562 ?) prit » Saint-Astier, où il fit tuer 12 prêtres ; Lalinde fut fort mal- » traité..... » ;

Le *Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, tome XXII, 2^e fascicule, in-8° ; Cahors, imprimerie A. Coueslant, 1897 ;

Nous relevons dans le procès-verbal de la séance du 7 juin, p. 125, la communication faite par M. Mirman d'Albas, d'une lettre écrite en 1761 par M. Delom, curé de Condat, en Périgord, à M^{me} la comtesse d'Uzets. C'est un récit très intéressant d'une apparition de revenants dont le château de la

Flunie (La Fleunie), voisin de Condat, venait d'être le théâtre ;

Le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, siège à Brive, tome XIX, 2^e livraison, avril-juin 1897, in-8°, Brive, Marcel Roche, imprimeur, contenant, page 201 et suivantes, une étude complète sur l'église et le prieuré de Notre-Dame de Cénac près Domme (Dordogne). Des levers graphiques, des vues et la reproduction de quelques chapiteaux ajoutent à l'intérêt de cette étude signée de MM. R. de Boysson et E. Rupin.

Hommage de cette étude, en tirage à part, avait déjà été fait par ces auteurs à notre Société ;

Le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1896, n^o 2, 3 et 4, in 8°, Amiens, imprimerie Yvert et Tellier, 1896 ;

La *Picardie historique et monumentale*, n^o 4 :

Canton de Poix. — Notices par J. Roux.

— de Villers-Bocage. — Notices par R. de Guyencourt.

— de Boves. — Notices par A. Janvier, C. Enlart et J. Roux.

in-folio avec planches dans le texte et héliogravures hors texte, Amiens, imprimerie Yvert et Tellier ; Paris, librairie Picard et fils, 1897 ;

Et le 12^e fascicule de l'*Album archéologique* de la Société des Antiquaires de Picardie, in-folio, Amiens, imprimerie Yvert et Tellier ; Paris, chez Picard et fils, libraires, 1897 ;

La *Revue des Etudes grecques*, tome X, n^o 37, janvier-mars 1897, cahier trimestriel in 8° ; Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

La *Revue des langues romanes*, 4^e série, tome X (tome XL de la collection), n^o 6, juin 1897, in-8°, Montpellier et Paris, Pédone-Lauriel, libraire éditeur ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, 122^e livraison, année 1897 (juillet), in 8°, imprimerie de Jules Céas et fils ;

Les *Mémoires de la Société Eduenne*, nouvelle série, tome XXIV, in-8° de xxx-468 pages, Autun, imprimerie Dejussieu père et fils, 1896 ;

Le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la*

Corrèze, 2^e livraison, 1897, avril-mai-juin, in-8°, Tulle, imprimerie Crauffon ;

Dans la liste des titres et documents « qui se sont trouvés » dans le Trésor du château de Pompadour, lors de l'arrivée » du sieur Bonotte, déchiffreur, au mois d'avril 1765 », que publie ce bulletin à la suite d'une communication de M. l'abbé Poulbrière, nous relevons :

1^{er} 29 sept. 1505. Parchemin fort grand, contenant 3 pièces de même date ;

..... la 3^e en français, est une autre procuration consentie par noble dame Anne de Bourdeille, épouse dudit sieur Charles (de Maumont) pour donner son consentement à la vente de la terre et seigneurie de Fromental à haut et puissant seigneur Antoine de Pompadour ;

2^e 1528. Promesse d'indemnité faite par Henri, roi de Navarre, à son aimé cousin Antoine de Pompadour..... au sujet d'une cession de la terre et seigneurie de Moncuq en Périgord, que celui-ci avait faite audit roi qui signe, Henri, et sur le repli : de Peyrac ;

Le Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, année 1896, n^{os} 3 et 4, in 8°, Paris, Imprimerie nationale, 1897 ;

A la page 622, on trouve le texte inédit du serment de fidélité prêté au roi Charles V par Guillaume, sire de Mareuil, serment répété par chacun des barons de Guyenne présents à la cérémonie du sacre.

Kongl. Vitterhets historie och antiquitets akademis Meddelande. Yngondeandra arganyen. Avec 5 figures dans le texte et 20 planches hors texte, 1893, un fascicule in-8° broché, Stockholm, 1896 ;

L'Inventaire sommaire des archives communales, antérieures à 1790, de la ville de Périgueux, dû au labeur érudit de notre très regretté président M. Michel Hardy, archiviste, à qui une mort prématurée n'a pu permettre d'achever son œuvre.

Les dernières pages de l'introduction (de xxii à xxxv) ont, en effet, été écrites par notre secrétaire-général, M. Villepelet, et les tables ont été préparées par les soins de son fils, M. Robert Villepelet.

Cet inventaire, que veut bien offrir à notre Société M. le Maire de Périgueux, forme un volumineux in 4° de xxxv-543 pages. Périgueux, imprimerie D. Joucla, 1897 ; il est précédé d'une photogravure donnant une vue de l'ancienne Maison de Ville, qui se trouve dessinée sur un registre consulaire de l'année 1646 ; la reproduction en est due à notre secrétaire-adjoint, M. Charles Durand ;

Une *Notice historique sur le canton de Bernaville* (Somme), par M. l'abbé Théodore Lefèvre, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, ouvrage posthume, in 8° de 239 pages, Amiens, imprimerie Yvert et Tellier, 1897 ;

De M. Labroue, proviseur du lycée de Périgueux, un *Palmarès de la distribution solennelle des prix faite au lycée de Périgueux le 31 juillet 1897*.

Le palmarès de 1895 avait donné l'*Histoire sommaire du collège et du lycée de Périgueux* ; celui de 1896, une monographie sur *L'école centrale de Périgueux*, origine du collège et de l'enseignement moderne. Cette année, M. Labroue a cru devoir reproduire l'allocution qu'il a prononcée au banquet des anciens élèves, le 23 août 1896, sur les *Anciens maîtres du collège et du lycée de Périgueux*. Cette notice est une nouvelle contribution à l'histoire du collège et du lycée et ajoute à l'intérêt qu'offre cette dernière ;

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, XXXV^e volume, 5^e série, 1^{re} année, n° 10, in-8°, Paris, n° 758, expose sous cette forme interrogative : « Quel est le père du hannetonage ?... » que ce pourrait bien être M. Romieu, ancien préfet de la Dordogne qui, nommé sous-préfet à Quimperlé le 7 août 1830, organisa la destruction des hannetons qui désolaient les campagnes. Il demande si ce Romieu est bien celui qui publia, en 1851, le fameux *Spectre rouge* destiné à préparer le coup d'Etat du 2 Décembre, et dont le zèle fut récompensé, en 1852, par la place de directeur des Beaux-Arts et ensuite par celle d'inspecteur des bibliothèques de la Couronne ?...

Un autre questionnaire fait connaître que, dans sa collection d'ouvrages sur Montaigne, il a récemment ajouté le volume anonyme suivant : *Montaigne aux Champs-Élysées*,

dialogues en vers; et les soirées de campagne, contes en vers. Paris, chez Delaunay, 481 pages in-8°, 1823, sur lequel un ancien possesseur de cet exemplaire a écrit au crayon, sur le titre, le nom de l'auteur : Par le baron de Ballainvilliers.

Ce questionneur désirerait savoir si ce baron de Ballainvilliers est le même que l'ancien intendant d'Auvergne dont le nom a été donné à l'une des plus larges et des plus belles rues de Clermont-Ferrand;

Enfin un numéro de l'*Echo de Paris*, du 7 juillet 1897, contenant un intéressant article de M. Lepelletier sur le Congrès de Stockolm.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. le comte d'ARCY, élu membre titulaire dans la dernière réunion, adresse ses remerciements à la Société.

M. LE PRÉSIDENT annonce que M. le Maire d'Ussel lui a écrit pour inviter les membres de la Société à prendre part aux fêtes félibréennes qui doivent avoir lieu, les 21, 22 et 23 août 1897, à Ussel. Il se fera un plaisir d'envoyer un programme aux membres de la Société qui lui en feront la demande.

Il n'est jamais trop tard, ajoute notre PRÉSIDENT, pour réparer une erreur; et nous n'hésitons pas à le faire. Lorsque M. Villepelet déposa sur le bureau de la Société le premier volume de la *Bibliographie du Périgord*, et que nous remerciâmes M. de Bosredon de son œuvre si péniblement élaborée et si méthodiquement classée, le procès-verbal de la séance n'en fit pas mention. C'est par un oubli involontaire et qui malheureusement nous a échappé que cette œuvre si éminemment périgourdine n'a pas été signalée dans le *Bulletin* à la place et à la date où elle aurait dû l'être avec les éloges que mérite M. de Bosredon pour sa ténacité à mener à bonne fin un travail si ardu.

M. LE PRÉSIDENT donne communication d'une lettre-circulaire de la Société des Viticulteurs de France dont le but est de porter à la connaissance des viticulteurs, la création d'une Société dont le siège est à Paris, 122, avenue des Champs-Élysées.

M. Ludovic PASQUET envoie une notice qu'accompagnent deux dessins des grottes de la Roche et du Bastit, situées à trois kilomètres environ au midi de Thenon, près le village de la Roche. D'après la description qu'en donne notre confrère, ces grottes, bien qu'offrant un certain intérêt, ne seraient que de simples cluseaux qu'aucune particularité ne distingue du type ordinaire.

Le manuscrit de M. Pasquet sera déposé dans nos archives pour être joint aux communications du même genre.

M. l'abbé DURAND, curé de Tayac, envoie également la copie d'une transaction passée le 3 juin 1734, au sujet de la dîme, entre le curé de Tayac et les habitants de ce bourg.

Cette curieuse transaction, trouvée dans les papiers de la famille Lablénie-Lapeyre, des Eyzies, nous apprend que, par suite d'un abus prétendu excessif par le sieur Duclaux, curé, les habitants de la paroisse de Tayac avaient pris l'habitude de payer la dîme, non aux champs et vignes, mais dans le grenier et dans la cave, longtemps après la récolte, ce qui donnait occasion à plusieurs de tromper et de faire perdre audit curé une partie de la dîme, à son grand préjudice. Aussi pour éviter à l'avenir pareil dommage, avait-il l'intention d'actionner les habitants et de demander un règlement pour réformer cet abus et proscrire la levée de la dîme aux champs et vignes avant que le propriétaire enlevât la récolte.

Les habitants prétextent bien d'un usage « plus qu'immémorial » pour justifier la pratique dont se plaint le curé Duclaux, néanmoins, pour éviter un fâcheux procès, ils transigent avec lui et décident qu'à l'avenir et à perpétuité, en commençant à la prochaine récolte, la dîme sera payée « dans les champs en gerbes ou faisceaux et vendanges à la vigne; et ce sur le pied, à l'égard du blé d'hiver, la 15^e gerbe, de la 15^e charge de vendange; et à l'égard du blé rouge ou d'Espagne, avoine et baliarge si on en faisoit, la 20^e partie, c'est à dire de vingt monceaux, un; le lin et le chanvre de 15 et rien de plus ».

M. Philippe DE BOSREDON nous mande que la communication de M. Cazalas faite à la dernière séance est intéressante.

« La première des éditions du *Télémaque* signalées par lui a, dit-il, une importance particulière. Elle contient, en effet, les annotations d'Ehrenreich, dont le savant commentaire, publié peut-être originairement dans cette même édition, a été reproduit dans plusieurs éditions subséquentes, ainsi que le fait remarquer M. Cazalas et que le constate notre *Bibliographie*.

» M. Cazalas n'a pu malheureusement, l'exemplaire qu'il possède étant incomplet, citer le titre avec une certitude absolue, mais très probablement ce titre ne différerait pas du faux-titre, dont M. Cazalas a transcrit le libellé.

» Rien à dire sur l'autre édition citée, qui a été publiée à Limoges par Ardillier en 1836.

» Nous avons mentionné dans notre recueil, comme M. Cazalas a pris soin de l'indiquer, une autre édition publiée chez le même libraire en 1857. Mais celle-ci n'est pas simplement une réimpression de la première ; le nombre des pages est très différent.

» En ce qui concerne l'édition *Telemakus Beydosanak tor-netetei*, indiquée par la *Bibliographie* comme traduction en langue russe, la critique de M. Cazalas est parfaitement fondée. L'édition est en langue hongroise. L'erreur commise dans la *Bibliographie* provient, d'abord d'une transcription inexacte du copiste, et ensuite d'une confusion entre la ville de Kassan (Hongrie) où a eu lieu l'impression, et celle de Kazan (Russie). Une rectification sera insérée à ce sujet dans le tome II de la *Bibliographie*. On nous permettra de rappeler ici ce que nous avons dit, dans l'introduction du tome I^{er}, de l'insuffisance regrettable des renseignements fournis par les catalogues relatifs aux ouvrages publiés à l'étranger. »

L'assemblée prend acte des observations de M. de Bosredon et l'en remercie.

M. DUJARRIC-DESCOMBES appelle l'attention de la Société sur une des lettres de Jouannet à l'abbé Audierne, contenues dans le dernier *Bulletin*.

Par cette lettre, datée du 15 décembre 1834, l'ancien régent du collège de Sarlat annonce à son élève, dont il appréciait

le zèle naissant pour les études historiques locales, l'envoi de plusieurs manuscrits de nature à l'aider dans ses recherches sur les hommes et les choses du Périgord.

Parmi les documents dont l'abbé Audierne devint ainsi propriétaire, on remarque :

1° *L'Histoire de la ville de Périgueux*, en deux volumes reliés, in-18, que Jouannet croit avoir été écrite, sinon composée par l'abbé Leydet.

2° Et un cahier in-folio intitulé : *Mémoire sur Chancelade*, de 1732, contenant l'histoire de la fondation du monastère et des abbés.

Notre confrère montre à l'assemblée ces deux manuscrits qu'il tient à son tour de la générosité de feu M. Audierne. Il relève l'erreur dans laquelle est tombé Jouannet en attribuant à Leydet *l'Histoire de la ville de Périgueux*. C'est incontestablement l'œuvre de Chevalier de Cablanc, dont l'écriture caractéristique est si facilement reconnaissable. On sait que le troisième volume de l'œuvre du maire-historien se trouve à la bibliothèque publique de Périgueux où M. Dujarric a l'intention de déposer un jour les deux premiers qu'il possède.

Si, dans sa lettre, Jouannet ne fait pas connaître la provenance de ces deux volumes, il nous apprend du moins que l'histoire de l'abbaye de Chancelade lui est venue de Prunis.

Ce dernier manuscrit, qui comprend 25 feuillets, a pour titre *Mémoire sur l'état de l'abbaye de Chancelade et sur la succession de ses abbés*, 2 janvier 1732. Il fut composé, sur l'ordre de l'abbé Jean-Antoine Gros de Béler, par Antoine Teyssendier, natif de Fontmoure en Périgord, successivement professeur de philosophie et de théologie, prieur d'Aubrac et de Sablonceaux et curé de Chancelade.

L'assemblée exprime le désir que ces manuscrits, dont l'intérêt est si grand pour notre province, puissent être quelque jour livrés à l'impression.

M. FÉAUX expose, d'après l'avis qu'il en a reçu, que M. Rivière espère reprendre, dans la deuxième quinzaine d'août, ses fouilles à la grotte de la Mouthe. Seulement, ajoute-t-il,

des fonds sont nécessaires pour mener à bonne fin le travail de déblaiement que se propose d'exécuter M. Rivière et, en son nom, il demande à la Société une subvention nouvelle.

A l'heure actuelle les fouilles opérées par M. Rivière permettent d'accéder facilement aux peintures que la commission, désignée en 1895 par la Société, reconnut à l'extrême limite où ses membres parvinrent, on se rappelle, au prix de quels efforts.

Au delà de cette limite existe-t il d'autres sculptures ou peintures devant ajouter à l'intérêt qu'offrent celles déjà rencontrées ? Si oui, M. Rivière a-t il l'intention d'en poursuivre le déblaiement ? Il serait intéressant de le savoir ; aussi, l'assemblée, tout en admettant le principe d'une subvention nouvelle, prie-t-elle M. Féaux de vouloir bien s'entourer de tous renseignements à cet égard et lui faire ensuite son rapport pour qu'elle puisse, en connaissance de cause, se prononcer sur la demande de M. Rivière.

Enfin, M. de Fayolle, au nom de notre vice-président M. DE VERNEILH, expose que la ville de Bordeaux est dans l'intention d'élever un monument à la mémoire de M. Drouyn.

Sa forme n'est pas encore arrêtée, dit-il, non plus que l'emplacement qu'il devra occuper ; la ville demande seulement qu'une souscription soit ouverte au préalable et, de même que la Société des Archives historiques de la Gironde, celle des Amis des Arts, et la Société archéologique de Bordeaux, ont spontanément donné leur adhésion pour une somme de cent francs, M. de Verneilh pense que la Société archéologique du Périgord, qui doit tant à M. Drouyn, qui fut son correspondant, son collaborateur, et tout récemment lui a fait le don précieux de ses dessins concernant le Périgord, tiendra à honneur de souscrire pareille somme.

L'assemblée unanimement, reconnaissant les services éminents rendus par M. Drouyn, considère comme un devoir de répondre favorablement à la proposition qui lui est faite et l'adopte.

La séance est levée à trois heures du soir.

Le Secrétaire-adjoint,
Ch. DURAND.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 2 Septembre 1897.

Présidence de M. le Marquis DE FAYOLLE,
vice-président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle habituelle.

Sont présents : MM. le comte d'Argy, Charles Aublant, Fernand de Bellussière, le chanoine Brugière, Dujarric-Descombes, Charles Durand, le marquis de Fayolle, le marquis de Lagarde, Lespinas, l'abbé Liffort, Mandin et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de deux de nos vénérés confrères, M. le chanoine Pergot, curé-doyen de Terrasson, et de M. Ludovic Sarlat, greffier en chef du tribunal civil de Sarlat, félibre d'Aquitaine. Tous deux s'étaient distingués par de nombreuses publications : le premier par ses travaux hagiographiques importants sur le diocèse et aussi par son ouvrage sur *Les origines chrétiennes des hôpitaux, hospices et bureaux de bienfaisance du Périgord*, qui rend d'utiles services. Le second était un sonnettiste infatigable, qui a publié d'autres poésies faciles et agréables, *Prier, aimer, chanter*, Paris, 1846 ; *Un palais de justice au XIX^e siècle*, Sarlat, 1869 ; *La Muse du grand-père*, etc.

Suivant une pieuse coutume, deux notices nécrologiques seront consacrées à leur mémoire.

L'assemblée témoigne d'unanimes regrets.

Notre bibliothèque a reçu dans le courant du mois d'août les ouvrages suivants :

Les *Discours* prononcés à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes le samedi 24 avril 1897, par M. Ernest Babelon, conservateur du département des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale, et M. Alfred Rambaud,

ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, brochure grand in 8°, Paris, Imprimerie nationale ;

Les Comptes rendus des séances de l'année 1897 de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, quatrième série, tome XXV, bulletin de mai-juin, brochure in 8°, Paris, Imprimerie nationale ; Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1897 ; contenant, page 341, dans un diplôme militaire de l'année 189, récemment découvert en Syrie, la mention pour la première fois de deux cohortes portant le nom de *Petraeorum*, placées sous les ordres du légat P. Calpurnius Atilianus ;

La *Revue archéologique*, troisième série, tome XXX, mai-juin 1897, in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

La *Revue historique et archéologique du Maine*, tome XLI, année 1897, premier semestre, un volume broché in-8°, Mame, Fleury et Dangin, imprimeurs. Le Mans, de Saint-Denis, libraire éditeur ;

Les *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, deuxième série, tome IX, premier trimestre 1897, in-8°, Poitiers, Marche et Bonamy, libraires-éditeurs, où, à la page 469, M. Luguët fait l'historique de la découverte d'un trésor dans la propriété de M. d'Hauteville, près Cognac, dont nous avait parlé M. de Fayolle, il y a quelques mois ; notre vice-président nous avait alors montré la photographie d'un triptyque de très grande dimension reproduisant la vie du Christ ;

Le fascicule du deuxième trimestre de la *Société de Borda, Dax (Landes)*, 22^e année (1897), in-8°, Dax, imprimerie reliure Labèque ;

Le *Bulletin de la Société Nivernaise des lettres, sciences et arts*, troisième série, tome VII, deuxième fascicule, in 8°, à Nevers, chez M. Mazon, libraire, 1897 ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, n° 85, avril, mai, juin 1897, in-8°, Lyon, imprimerie Ogeret et Martin à Vienne, où, p. 462, M. Allmer, dans son énumération des *Dieux de la Gaule celtique*, dit à propos de la statue du Musée de Périgueux d'Apollon Cobledulitavus, trouvée à Vesunna :

Apollon Cobledulitavus paraît avoir eu sous sa protection le bain

public rétabli à Périgueux par la libéralité de Pompeius et avoir été ainsi un dieu de fontaine procurant la santé.

Pompeius Libo était fils de Pompeius Sanctus ; chacun d'eux avait été *sacerdos arensis*, c'est-à-dire prêtre à l'autel national de Rome et d'Auguste, au confluent de la Saône et du Rhône. La cité des Pétrucorcs leur avait élevé à ce confluent et des deniers publics un groupe de statues représentant le père et le fils et un fils et une petite-fille de celui-ci. Le piédestal de ce groupe avec les inscriptions qui le décorent se voit au musée de Lyon.

Le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes Alpes*, 16^e année, deuxième série, n° 22, 2^e trimestre 1897, in-8°, Gap, imprimerie Jean et Peyrot ;

De M. Charles Magne, le premier numéro du *Bulletin de la Montagne Sainte Geneviève et ses abords*, contenant les statuts d'un comité d'études historiques, archéologiques et artistiques, spécial aux v^e et xiii^e arrondissements de la ville de Paris, in-8° de 12 pages, Paris, chez Champion, libraire, 1896 ;

De M. le chanoine Brugière, son nouvel ouvrage intitulé *Quelques pages de l'ancien et le nouveau Périgord et les châtiments des persécuteurs de la période révolutionnaire*, dont il sera rendu compte dans le *Bulletin*, un volume broché, petit in-8°, de vi-215 pages, Périgueux, imprimerie lithographie Ronteix et Bonhur, 1897 ;

De M. Dujarric-Descombes, le n° du 21 août de la *Semaine religieuse du diocèse de Périgueux*, contenant (p. 539-544) son mémoire sur *Les seigneurs de Montréal et la sainte épine*, et le numéro du 22 août du *Journal de la Dordogne* contenant son article bibliographique sur la nouvelle publication de notre confrère M. Drouault, *Recherches sur les établissements hospitaliers du Loudunais*, in-8° de 114 pages, Loudun, Roiffé, 1897 ;

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Eugène Charavay fils continue à nous envoyer sa *Revue des autographes* d'août et de septembre 1897, dans laquelle sont indiquées des pièces émanées de Périgourdins :

1° Une importante lettre du célèbre compositeur Jean-

Baptiste Moyne, dit Lemoyne, professeur de M^{me} Saint-Huberty, né à Eymet en 1751, mort en 1796. Il écrit de Rome le 5 février 1788 à M^{me} Saint-Huberty. Il croit qu'elle aurait pu arrêter les représentations de *Phèdre* après la trentième : « L'Académie a sans cesse changé ses ballets et même souvent elle n'en a pas voulu donner, après m'avoir fait ôter les deux qui étoient dans l'ouvrage..... Si l'absence des cabriolles avoit fait baisser nos recettes, à mon arrivée j'aurois fait exécuter le nouveau dénouement et peut être que ce charlatanisme auroit donné un peu plus de vigueur à l'ouvrage. » Il la remercie d'avoir donné à la copie sa *Nephté* ; il travaille aussi à *Didon*, à l'*Alceste*. Il lui recommande Benoit Hoffmann, auteur du poème de *Phèdre* sur lequel seule elle a de l'empire ; il se rappelle au souvenir du comte d'Antraigues ;

2° Dans les documents, une pièce manuscrite (copie du temps) datée d'Orléans le 2 mars 1734, par laquelle Nicolas-Joseph de Paris, nommé évêque d'Orléans, à l'occasion de son entrée dans la ville et comme par droit de joyeux avènement, réhabilite Jean de Saint-Ours des Mirandes, écuyer, de Belvès, qui avait été dégradé de noblesse et pendu en effigie, comme coupable d'attaque nocturne contre le curé de Sainte Foy-de Belvès : celui ci avait, en 1722, fait enlever dans son église le banc de famille des Saint-Ours et effacer « les armes de cette maison peintes sur un tableau » ;

3° Une lettre de Jules Claretie, du 12 novembre 1883, relative à son *Histoire de la Révolution de 1870-71* ;

4° Une pièce de vers, *La lutte parisienne*, d'Emile Goudeau, un des fondateurs de la *Société des Hydropathes* ;

Et 5° dans les documents, une copie du discours prononcé en 1789 par Talleyrand, alors évêque d'Autun, devant le clergé de son diocèse assemblé au bailliage pour y préparer son cahier de doléances ; la transcription a été faite sur un original conservé au *British Museum*. Talleyrand réclame pour la France le gouvernement à l'anglaise, la suppression des lettres de cachet, la liberté civile et politique, etc.

M. LE PRÉSIDENT nous apprend qu'aux fêtes felibréennes

d'Ussel (Corrèze), organisées le 22 août dernier, à l'occasion de l'inauguration du monument Treich-Laplène et d'une plaque commémorative des quatre troubadours d'Ussel, le premier prix de prose a été remporté par notre confrère M. Gabriel Lafon.

L'assemblée lui envoie ses sincères félicitations.

Ce prix consiste en une estampe offerte par le Ministre de l'Instruction publique.

Avec une circulaire du 25 juillet dernier, M. le Ministre de l'Instruction publique nous adresse dix exemplaires du programme du 36^e Congrès des Sociétés savantes dont la séance d'ouverture est dès maintenant fixée au 12 avril 1898.

Mes prédécesseurs, nous écrit-il, avaient, à diverses reprises, signalé l'intérêt que le Comité attachait, et qu'ils attachaient eux-mêmes, à la collaboration des Sociétés savantes pour la rédaction du programme. Au cours même des derniers congrès, ce vœu avait été exprimé chaque année durant les séances. J'ai eu le regret de constater à mon tour le peu d'empressement apporté, cette fois encore, à la réalisation de ce désir. Le programme que je vous envoie est donc, à peu de chose près, l'œuvre du Comité qui s'est efforcé d'en modifier et d'en renouveler quelques parties.

En le transmettant à vos collègues, vous voudrez bien leur notifier que toute lecture au Congrès sera désormais subordonnée à l'envoi préalable des mémoires et à leur approbation par le Comité.

Seuls, les travaux destinés à la section des Sciences pourront être exceptés de cette règle. Mais, en tous cas, une analyse indiquant le sujet et le plan de la communication sera exigée.

Le texte des mémoires et des analyses devra être parvenu, avant le 30 janvier prochain, au 1^{er} Bureau de la Direction du Secrétariat et de la Comptabilité.

Il ne sera tenu aucun compte des envois adressés à ce service, passé ce délai.

J'ajoute enfin que les manuscrits devront être entièrement terminés, lisiblement écrits sur le recto et accompagnés des dessins, cartes, croquis, etc., nécessaires, afin que, si elle est décidée, leur impression ne souffre aucun retard.

J'appelle votre attention la plus particulière sur ces prescriptions formelles qui ne portent, bien entendu, aucune atteinte au droit de

chaque membre du Congrès de demander la parole sur les questions du programme.

Voici maintenant le programme du Congrès pour les deux sections qui nous concernent :

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE.

1° Déterminer les systèmes suivis dans les différentes provinces pour le changement du millésime de l'année de l'ère chrétienne ; s'attacher à l'examen des séries d'actes émanés d'une même chancellerie ou d'une même juridiction. Indiquer autant que possible l'époque à laquelle chaque usage a disparu.

2° Etablir la chronologie des fonctionnaires ou dignitaires civils ou ecclésiastiques, dont il n'existe pas de listes suffisamment exactes.

Dans ces études, on devrait se préoccuper de l'utilité des listes pour fixer la chronologie des documents dépourvus de date et pour identifier les personnages qui sont simplement indiqués dans les documents par le titre de leurs fonctions. Pour ces recherches, il est recommandé de tenir compte des documents financiers et des lettres de notification adressées aux cours supérieures.

3° Signaler dans les archives et bibliothèques, les pièces manuscrites ou les imprimés rares qui contiennent des textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes.

Communiquer, s'il y a lieu, des reproductions photographiques.

Mettre, dans tous les cas, à la disposition du Comité une copie du document, collationnée et toute préparée pour l'impression, selon les règles qui ont été prescrites aux correspondants, avec une courte note indiquant la date certaine ou probable du document, les circonstances dans lesquelles il a été rédigé, celles des dispositions qui s'écartent du droit consigné dans les textes analogues de la même région, les noms modernes et la situation des localités mentionnées, etc.

4° Indiquer les archives particulières renfermant des correspondances ou des documents relatifs à l'histoire politique, administrative, diplomatique ou militaire de la France.

5° Indiquer les mesures qui ont pu être prises dans certains départements pour assurer la conservation des minutes notariales et en faciliter les communications demandées en vue de travaux historiques.

6° Rechercher à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin dans la rédaction des documents administratifs.

Dépouiller systématiquement les fonds d'archives appartenant à une localité ou à une circonscription nettement limitée, dans lesquels on peut constater la substitution de la langue vulgaire au latin, comme comptes administratifs, actes et sentences judiciaires, délibérations municipales, minutes notariales ou autres documents officiels. Etablir à quelle date la substitution s'est opérée dans ces diverses catégories de pièces. Distinguer aussi entre l'emploi de l'idiome local et celui du français, et fixer à quelle date le second a remplacé le premier. Dans les territoires qui ont appartenu successivement à des Etats différents, indiquer la corrélation ou l'absence de corrélation entre les idiomes employés et les régimes politiques.

7° Etudier quels ont été les noms de baptême usités suivant les époques dans une localité ou dans une région; en donner, autant que possible, la forme exacte; rechercher quelles peuvent avoir été l'origine et la cause de la vogue plus ou moins longue de ces différents noms.

Dépouiller les registres paroissiaux, les minutes des notaires, les registres des municipalités, les actes d'assemblée, les cadastres, ou tout autre fonds d'archives suffisamment abondant, en établissant, pour chaque époque, la proportion numérique des divers noms, celle des noms simples, doubles et multiples, celle des noms empruntés au patron de la paroisse, aux autres saints du diocèse, au pays lui-même, aux familles princières ou seigneuriales de la région, aux courants d'opinion politique, aux modes littéraires, aux souvenirs patriotiques. Rechercher dans quelle proportion ont été suivis, selon les époques, les divers usages consistant à donner à l'enfant le nom du parrain ou celui de la marraine, celui d'un ascendant, etc. Pour les noms particuliers à une région et peu connus ailleurs, indiquer exactement les formes en langue vulgaire et en latin. Pour les noms pris en dehors de la région, indiquer les différentes modifications de forme et chercher l'origine.

8° Signaler les travaux qui ont été ou peuvent être faits sur les registres paroissiaux antérieurs à l'établissement des registres de l'état civil; indiquer les mesures prises pour la conservation et le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire des familles ou des pays, pour la statistique et pour les autres questions économiques.

On pourrait prendre comme type la publication qui est en cours des registres paroissiaux de trois diocèses bretons.

9° Etudier les origines et l'histoire des anciens ateliers typographiques en France.

Faire connaître les pièces d'archives, mentions historiques ou

anciens imprimés qui peuvent jeter un jour nouveau sur la date de l'établissement de l'imprimerie dans chaque ville de France, sur les migrations des premiers typographes et sur les productions sorties de chaque atelier.

10° Rechercher par quels moyens et dans quelles conditions les livres d'étude ou de lecture courante pouvaient être, sous l'ancien régime, mis à la disposition des personnes qui ne pouvaient pas s'en procurer des exemplaires.

11° Etudier les procédés suivis, sous l'ancien régime, pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture.

12° Rechercher les documents relatifs à l'histoire de la marine française.

Dépouiller particulièrement les archives notariales des villes maritimes, les archives des chambres de commerce ou d'autres dépôts pouvant contenir des correspondances et des actes relatifs à la marine royale ou à la marine marchande et privée.

13° Recueillir les renseignements qui peuvent jeter de la lumière sur l'état du théâtre et sur la vie des comédiens en province depuis la Renaissance.

14° Etablir comment se faisait la transmission des correspondances avant le règne de Louis XIV.

15° Etudier comment les nouvelles politiques et autres, de la France et de l'étranger, se répandaient dans les différentes parties du royaume, du xv^e au xvii^e siècle.

16° Recueillir les indications sur les mesures prises avant le xviii^e siècle pour la construction et l'entretien des routes.

17° Rechercher, d'après un ou plusieurs exemples particuliers, comment furent organisées et comment fonctionnèrent les assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787.

18° Etudier les délibérations d'une ou de plusieurs municipalités rurales pendant la Révolution, en mettant particulièrement en lumière ce qui intéresse l'histoire générale.

19° Etudier, dans un département, dans un district ou dans une commune, le fonctionnement du gouvernement révolutionnaire institué par la loi du 14 frimaire an II.

20° Etudier, dans un département ou dans un canton, le fonctionnement du régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat sous le Directoire et sous le Consulat jusqu'au Concordat.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

I. — ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE.

1° Compléter la liste des monuments mégalithiques relevés dans chaque département.

Deux listes de ces documents ont déjà été dressées, la première par la Commission de topographie des Gaules (Al. Bertrand, *Archéologie celtique et gauloise*, 2^e édit., p. 430), la seconde par la Société d'anthropologie (*Bulletin de la Société*, 1880, p. 64). Prendre ces relevés pour base des recherches nouvelles.

2° Dresser entièrement la liste des monuments mégalithiques, par régions, pour les colonies françaises, en particulier pour l'Afrique et Madagascar.

3° Faire, pour chaque département, un relevé des sépultures pré-romaines en les divisant en deux catégories : sépultures par inhumation, sépultures par incinération.

4° Signaler dans chaque arrondissement les monnaies gauloises qu'on y recueille dispersées isolément sur le sol.

Il importe de relever et de décrire non seulement les pièces rares ou inédites, mais surtout celles qui sont communes, et qu'on connaît par des exemplaires déjà publiés ou conservés dans les musées et les collections. C'est en signalant les pièces qu'on trouve plus abondamment et plus particulièrement dans telle ou telle région ou localité, qu'on parviendra à fixer et à préciser l'attribution de nombreux groupes de monnaies gauloises qu'on hésite à donner à des peuples voisins et dont l'origine est encore plus ou moins incertaine. Ce relevé, fait avec soin dans tous les départements, permettrait de dresser définitivement la carte numismatique de la Gaule. (Se référer de préférence à l'*Atlas des Monnaies gauloises* publié par M. de La Tour.)

II. — ARCHÉOLOGIE ROMAINE.

5° Rechercher les sarcophages ou fragments de sarcophages sculptés, d'origine chrétienne ou païenne, non encore signalés, qui peuvent exister dans des collections publiques ou dans des propriétés particulières.

6° Signaler en France et dans l'Afrique française les mosaïques antiques ou du moyen âge non relevées jusqu'à cette heure et dont on possède soit les originaux, soit d'anciens dessins.

On conserve dans les musées de province des mosaïques ou fragments de mosaïques qui n'ont pas encore été signalés ou publiés. Leur des-

cription accompagnée de dessins ou de reproductions photographiques peut avoir un réel intérêt scientifique.

7° Relever les documents épigraphiques ou archéologiques (statues, statuettes, bas-reliefs, bronzes, ustensiles, etc.) qui sont signalés dans des livres ou des manuscrits comme existant dans une collection publique ou privée et dont la trace est aujourd'hui perdue.

8° Dresser l'inventaire (avec dessins et photographies, autant que possible) des petits musées locaux d'Algérie ou de Tunisie, ou des petites collections particulières africaines.

9° Rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule et dans l'Afrique ancienne; voir si les anciens établissements de potiers n'ont pas survécu à l'époque antique et persisté à travers le moyen âge.

Dresser la liste des noms de potiers inscrits sur les vases ou fragments de vases, lampes et statuettes, conservés soit dans les musées, soit dans les collections privées.

10° Etudier les pierres gravées inédites qui se trouvent, en France, dans les musées, les trésors d'églises ou les collections particulières. En faire connaître les sujets, les inscriptions, les dimensions et la matière. Comprendre dans ces relevés les pâtes de verre antique, qui étaient des reproductions des pierres gravées. Étendre cette recherche au moyen âge et à la renaissance.

Cette étude devra être accompagnée des empreintes des pierres gravées, de préférence à des dessins ou à des images quelconques.

III. — ARCHÉOLOGIE DU MOYEN ÂGE.

11° Signaler, par département, les sources ou les fontaines qui ont été au moyen âge ou sont encore de nos jours un objet de dévotion ou un lieu de pèlerinage. Indiquer le saint sous le vocable duquel elles sont placées, les jours et les cérémonies du culte qui s'y pratique, etc. Mentionner les monnaies et autres *ex-voto* qui ont pu y être recueillis à diverses époques. Examiner si ces coutumes pieuses ne sont pas des survivances antiques.

12° Etudier les monnaies françaises inédites récemment découvertes, en s'attachant surtout aux monnaies mérovingiennes et féodales.

13° Rechercher les documents concernant les ateliers monétaires de province, leur fonctionnement, leur organisation, leurs produits; recueillir les souvenirs archéologiques relatifs aux hôtels où ils étaient installés

Il est important de signaler les documents ayant trait directement

à l'administration monétaire et à la fabrication des monnaies (mandements royaux adressés aux officiers municipaux sur l'application des ordonnances, baux, etc.). Ces documents peuvent être retrouvés dans les archives départementales, dans les archives municipales et dans celles des anciens ateliers et Cours monétaires.

14° Dresser la liste, avec plans et dessins à l'appui, des édifices chrétiens et des monuments sculptés d'une province ou d'un département réputés antérieurs à la période romane.

15° Etudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

Cette question, pour la traiter dans son ensemble, suppose une connaissance générale des monuments de la France, qui ne peut s'acquérir que par de longues études et de nombreux voyages. Aussi n'est-ce point ainsi que le Comité la comprend. Ce qu'il désire, c'est provoquer des monographies embrassant une circonscription donnée, par exemple un département, un diocèse, un arrondissement, et dans lesquelles on passerait en revue les principaux monuments compris dans cette circonscription, non pas en donnant une description détaillée de chacun d'eux, mais en cherchant à dégager les éléments caractéristiques qui les distinguent et qui leur donnent un air de famille. Ainsi, on s'attacherait à reconnaître quel est le plan le plus fréquemment adopté dans la région ; de quelle façon la nef est habituellement couverte (charpente apparente, voûte en berceau plein cintre ou brisé, croisées d'ogives, coupoles) ; comment les bas côtés sont construits, s'ils sont ou non surmontés de tribunes, s'il y a des fenêtres éclairant directement la nef, ou si le jour n'entre dans l'église que par les fenêtres des bas côtés ; quelle est la forme et la position des clochers ; quelle est la nature des matériaux employés ; enfin, s'il y a un style d'ornementation particulier, si certains détails d'ornement sont employés d'une façon caractéristique et constante, etc.

16° Rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen âge. Signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date. Accompagner les communications de ce genre de dessins et de plans.

17° Signaler, dans chaque région de la France, les centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen âge. Indiquer les caractères et tout spécialement les marques et poinçons qui permettent d'en distinguer les produits.

Il existe encore dans un grand nombre d'églises, principalement

dans le Centre et le Midi, des reliquaires, des croix et autres objets d'orfèvrerie qui n'ont pas encore été étudiés convenablement, qui bien souvent même n'ont jamais été signalés à l'attention des archéologues. Il convient de rechercher ces objets, d'en dresser des listes raisonnées, d'en retracer l'histoire, de découvrir où ils ont été fabriqués, et, en les rapprochant les uns des autres, de reconnaître les caractères propres aux différents centres de production artistique au moyen âge.

18° Recueillir des documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume dans une région déterminée.

Au moyen âge, il y avait dans beaucoup de provinces des usages spéciaux qui influaient sur les modes. Ce sont ces particularités locales qu'on n'a guère étudiées jusqu'ici. Il serait intéressant d'en rechercher la trace sur les monuments.

IV. — ARCHÉOLOGIE ORIENTALE ET HÉBRAÏQUE.

19° Rechercher les épitaphes, inscriptions de synagogues, graffiti en langue et en écriture hébraïques qui n'ont pas encore été signalés ou ont été imparfaitement publiés jusqu'à présent.

20° Rechercher les inscriptions arabes, épitaphes, dédicaces de mosquées, légendes de portes, de minbar, etc., antérieures à la conquête turque, qui se trouvent dans nos colonies, en particulier en Algérie et en Tunisie.

M. DE ROUMEJOUX, empêché de venir nous présider, nous envoie son rapport sur l'excursion archéologique des 28 et 29 juin dernier, dans lequel il passe rapidement en revue les monuments déjà visités en 1880 dans la première excursion et ceux déjà décrits par trois de nos confrères, MM. Cros-Puymartin, de Laugardière et le baron de Verneilh. Il désire que les deux photographies à joindre à son rapport dans le *Bulletin* soient une vue du château de Jumilhac et d'une rue de Sarrazac avec le groupe des excursionnistes.

De son côté, M. DE MONTEIL nous adresse pour le *Bulletin* deux dessins à la sépia représentant une porte de l'ancien château de Luzignac et une *pietà* de l'église, qu'il accompagne d'un texte intéressant. Il y décrit la vieille église, la *pietà* d'une sculpture assez primitive, découverte autrefois

dans le clocher, parmi des décombres, et nous donne en quelques mots l'histoire du château aujourd'hui livré tout entier à l'agriculture. Cette pièce sera publiée.

A propos d'église, M. DE LAGARDE nous dit que la commune de Champagnac-de Belair restitue en ce moment à l'église paroissiale le clocher qui a été démoli au milieu du siècle dernier, et fait exhausser les murs de la sacristie adossée au pignon-est du sanctuaire.

Ce travail, qui nécessitait l'enlèvement de la toiture, a mis à découvert un fragment de litre, sur laquelle se détachent des armoiries qui occupent un carré de 1^m75 de côté.

Sur un tertre, émaillé de fleurs et de fruits, reposent de face et debout deux jeunes hommes de 1^m20 de hauteur, n'ayant pour vêtement qu'une ceinture de feuillages. La tête est couronnée de verdure et un collier de barbe encadre le bas du visage. Ils tiennent un cartouche de 0^m68 de largeur sur 0^m75 de hauteur, au centre duquel sont des écus accolés de forme ovale de 0^m33 de hauteur sur 0^m23 de largeur. Ce cartouche est surmonté d'une couronne à huit fleurons.

Le premier écu à dextre du cartouche porte de gueules, à quatre lapins d'argent courant à dextre.

L'écu à sénestre du cartouche est vierge d'armoiries.

De la main restée libre, les tenants portent chacun un fanion au centre duquel est la lettre R [Ribérac ?].

La forme du cartouche, la correction du dessin des tenants, peints en bistre, accusent le faire du commencement du xvii^e siècle, et l'ensemble rappelle le souvenir des d'Aydie de Ribérac.

M. DE BELLUSSIÈRE présume que l'écu de gauche resté libre pouvait être réservé aux armoiries des de Saulnier, dont une fille, Françoise, avait épousé, au mois de juin 1673, messire Elie d'Aydie, chevalier, seigneur de Saint-Laurent, ainsi qu'il résulte d'un contrat de mariage qu'il a dans ses archives particulières.

M. le chanoine BAUGIÈRE nous laisse ensuite admirer un

joli chapelet en ivoire, de la fin du xvi^e siècle, dont chaque grain représente une petite tête de mort délicatement fouillée. Ce bel objet de vitrine pourrait être acheté pour le Musée si le possesseur consentait à s'en dessaisir

M. le baron DE VERNEILH, dont nous n'avions pas eu de causeries depuis trop longtemps, veut bien nous envoyer une étude intéressante sur les *Constructions du xviii^e siècle en Périgord*. — *Le château de Fayolle*. « Je crains, écrit-il au Secrétaire général, que vous ne trouviez cela trop long pour être inséré dans le *Bulletin* en une seule fois, et cependant je tiendrais beaucoup à ce que l'article ne fût pas scindé. Mais j'ai vu souvent dans notre revue des articles sensiblement plus longs, et cela me rassure.

» Avec cet article devront paraître deux vues de Fayolle : l'une, un dessin à la plume de ma façon, qui est la façade du château du côté de l'arrivée. L'autre sera une photogravure reproduisant une épreuve de la grande façade avec pavillons, avant-corps et fronton.

» Après Fayolle, j'ai le projet de vous donner Puycharnaud, appartenant au marquis de Malet, avec dessins de l'état ancien et de l'état actuel. J'aurai ainsi payé ma dette à deux de mes anciens amis, morts l'un et l'autre, hélas ! mais qui, grâce à Dieu, ont laissé des fils, héritiers des sentiments de leurs pères, et qui, malgré la différence de nos âges, veulent bien me considérer comme un ami. »

Les causeries de notre spirituel vice-président ne paraissent jamais trop longues aux lecteurs du *Bulletin*.

D'autre part, M. Philippe DE BOSREDON nous mande qu'en parcourant l'Inventaire des archives municipales de Périgueux, dressé par le regretté M. Hardy avec tant de sagacité, de zèle et d'érudition, il a remarqué le passage de l'introduction où il raconte que des titres importants, appartenant aux archives de la ville, furent emportés par Lespine ; que celui-ci ne les rendit jamais et qu'ils sont probablement devenus la propriété de la Bibliothèque nationale. « Je crois, en effet, ajoute-t-il, que ces papiers ne sont autres que ceux qui sont

aujourd'hui classés dans le fonds latin (n^{os} 9137 à 9145). Je les ai déjà indiqués (*Bulletin*, tome VIII, p. 478) et j'en ai fait grand usage pour ma Sigillographie. C'est un recueil des plus précieux, contenant un très grand nombre de chartes originales fort anciennes et souvent munies de sceaux parfaitement conservés. Je me propose d'en faire un catalogue sommaire, et lorsque je serai en mesure de l'adresser à la Société, j'exposerai les motifs qui me portent à voir dans ces papiers ceux-là mêmes dont M. Hardy déplorait l'absence.

» Le catalogue que j'ai l'intention de rédiger sera le complément naturel de celui que j'ai fait pour le fonds Lespine, et je crois qu'il sera beaucoup plus utile : tout le monde connaît le fonds Lespine, tandis que je n'ai jamais entendu personne me parler des volumes du fonds latin, si curieux pourtant et si riches. »

L'assemblée accueille avec empressement la proposition.

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous apporte l'extrait d'un acte authentique qui confirme les renseignements donnés par Chevalier de Cablanc et Pierre de Bessot sur la mort tragique de Jean de Labrousse, sieur de Brognac, conseiller du roi et son vice sénéchal au pays de Périgord.

C'est l'inventaire fait à Périgueux le 25 février 1638 par M^e Magot, notaire royal, à la requête de la veuve, demoiselle Narde Vidal, « laquelle, expose le notaire, nous a dict et représenté que led. feu s^r de Broignac auroit esté le septiesme de janvier dernier proditoyrement tué et assassiné au lieu appelé de La Papussonne, paroisse de Breuilh, par plusieurs voleurs et autres personnes de mauvaise vie, ainsin qu'il conduisoit prisonnier ès prisons de la présent ville, sellon le deub de sa charge, avec aucuns de ses archiers, le feu nommé Jean Pinel, qui avoit voulu souslever de nouveau le peuple, qu'est la cause que led. feu s^r de Broignac seroit décédé. » (Archives de la Dordogne, série E.)

La fille de l'infortuné magistrat, François de Labrousse, devait épouser, par contrat du 10 novembre 1640, Pierre-Jean Chancel, s^r de La Grange, avocat en la cour de parle-

ment de Bordeaux, et elle devint ainsi la grand'mère du poète Lagrange-Chancel.

M. Charles AUBLANT nous communique également un acte notarié du 15 janvier 1667, par lequel messire Sicaire Hugon, prêtre, curé de Saint-Sulpice-de-Roumagnac, fonde une régence dans sa paroisse pour y instruire huit des plus pauvres enfants. Le premier régent est son neveu M^r Arnault Lusset, qui est en même temps chirurgien et qui sera chargé d'élever « la pauvre jeunesse à la connoissance des bonnes lettres et à la doctrine chrestienne. » Il lui donne à cet effet une somme de 300 livres pour faire bâtir une maison qui aura un lopin de jardin ou pour en acheter une jusqu'à concurrence de la même somme.

Cette pièce sera insérée au *Bulletin*.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL communique aussi une copie des lettres patentes, du mois de juillet 1724, qui accordent quatre foires par an et un marché le mardi de chaque semaine au bourg de Savignac-les-Eglises, sur la demande de Charles de Saint-Astier, seigneur des Bories, Antonne, Sarliac, Savignac et autres lieux en Périgord. Le requérant expose que le marquisat des Bories consiste en trois grandes paroisses... ; « que le lieu de Savignac qui en fait partie est un » bourg des plus beaux et des plus grands de la province de » Périgord ; que sa situation avantageuse sur le grand chemin de la ville de Périgueux, dont il n'est éloigné que de » trois bonnes lieues, proche d'Exideuil dont il n'est qu'à » deux lieues, de Brantôme à quatre lieues, de Montignac » à quatre lieues, demanderoit quelques foires et marchez ; » qu'il est à croire même qu'il y en avoit autrefois, y ayant » encore une place du dit bourg qu'on nomme du Marché, etc. »

Pour savoir si ces quatre foires avaient été conservées, le Secrétaire général a écrit à M. le maire de Savignac qui lui a répondu que la commune avait maintenant 12 foires par an, le dernier lundi de chaque mois, et un marché d'approvisionnement chaque lundi. Les quatre anciennes foires, du

mardi de la mi-carême, des octaves de Saint Laurent, de Saint-Jacques-Saint-Christophe et de Saint-Martin sont par conséquent tombées en désuétude. Il est à remarquer que deux de ces foires se tenaient aux octaves des fêtes patronales des deux églises, Saint-Christophe et Saint-Martin.

Cette pièce intéressante pour l'histoire de notre commerce local sera publiée.

M^{me} la marquise DE CUMONT, sur la demande de M. de Roumejoux, lui écrit qu'elle a retrouvé, parmi les papiers non classés des archives du château d'Hautefort, des lettres du temps de Louis XIII et de Louis XIV de M^{me} d'Hautefort, dont Victor Cousin a écrit la vie, avec d'autres lettres de son frère, de sa mère, etc. M^{me} de Cumont les a copiées, et elle demande si les 250 pages environ qui composeront ce recueil peuvent être publiées par le *Bulletin* dans une suite de livraisons. M^{me} de Cumont, restée si périgourdine, a pensé à nous, considérant que c'était surtout en Périgord que ces pages devaient paraître.

L'assemblée est toute disposée à accepter cette correspondance pour son *Bulletin* et pense, comme M. de Roumejoux, que ces publications font l'honneur d'une Société et lui donnent des droits à la bienveillance des Académies et du public.

De son côté, M. le comte DE MONTFERRAND nous envoie la copie d'une lettre du cardinal de Fleury, datée de Versailles le 1^{er} octobre 1734, et adressée à un Périgourdin dont il possède les papiers, à Jean-Georges de Souillac, évêque de Lodève. Le cardinal approuve la conduite qu'il a tenue dans un prétendu miracle arrivé au bourg de Saint André aussi bien que son attitude au sujet du fanatisme du parti janséniste qui pourrait être contagieux dans un lieu aussi rempli de huguenots que l'est Saint-André. Cette lettre sera insérée aux *Varia*.

M. RIVIÈRE, sous-directeur du laboratoire du Collège de France, est alors, sur sa demande, introduit dans la salle de

nos séances. Et tout d'abord il adresse ses remerciements à la Société, qui a bien voulu, l'année dernière, lui venir en aide dans ses fouilles, et à M. Charles Durand, qui lui a procuré d'excellentes photographies des peintures de la grotte de la Mouthe. Mais il a besoin, pour continuer ses travaux, de faire un nouvel appel à la générosité de la Société. Toutefois, si sa demande de cette année avait la moindre apparence d'une indiscretion, il s'empresserait de la retirer, priant la Société de la considérer comme nulle et non avenue, ne voulant en quoi que ce soit abuser de sa bienveillance.

« La Société archéologique du Périgord, nous dit-il, veut bien m'exprimer le regret de n'avoir reçu, depuis le mois d'août de l'année dernière, aucune communication de moi sur les résultats de mes recherches. J'en suis très surpris, car sans attendre de faire, à l'une de ses séances et avec son autorisation, une lecture sur l'ensemble de mes fouilles depuis un an, j'ai eu l'honneur de lui adresser un exemplaire de toutes mes publications depuis cette époque, c'est-à-dire :

1° Note sur la grotte de la Mouthe (*Académie des sciences*, septembre 1896).

2° Mémoire sur la grotte de la Mouthe avec un dessin dans le texte (*Revue scientifique*, octobre 1896).

3° Note sur le gisement quaternaire de la Micoque (Dordogne) (*Académie des sciences*, août 1896).

4° Note sur l'abri-sous-roche de la Source (Dordogne) (*Académie des sciences*, novembre 1896).

5° Note sur les gravures de la grotte de la Mouthe (*Académie des sciences*, avril 1897).

» Quant à la *Revue encyclopédique* à laquelle, je crois, on a fait allusion, l'article paru dans le numéro du 25 juin dernier n'est pas de moi ; j'ai seulement communiqué à l'auteur, sur sa demande, les photographies qui lui ont servi pour en tirer les gravures publiées.

« Enfin, en ce qui concerne les travaux à faire dans la grotte de la Mouthe, ils consistent :

1° A déblayer entièrement celle-ci, comme vous avez pu,

Messieurs, en constater la nécessité, dans la partie actuellement ouverte, c'est-à-dire sur une longueur de 147 mètres, soit à en extraire plusieurs milliers de mètres cubes de terre, afin d'en retirer, pour les étudier, tous les restes archéologiques, anthropologiques et paléontologiques, qu'ils renferment, sans exception ;

2° A dégager de l'argile qui les recouvre plus ou moins, certaines gravures ou peintures sises en des points encore inexplorés, c'est-à-dire au delà de l'endroit où mes fouilles sont parvenues.

3° A photographier (et estamper si possible) non seulement ces nouvelles gravures et peintures, mais encore celles peut-être plus nombreuses déjà mises au jour et que le temps n'a pas encore permis de reproduire.

4° A poursuivre l'ouverture de la grotte sur une longueur d'*au moins* 70 mètres encore ; je dis « au moins » parce que je ne saurais affirmer que la grotte ne va pas au delà, tant que je n'aurai pas fait briser, à cette distance de 217 mètres de l'entrée, les colonnes qui obstruent le passage.

« Cette année, à peu près réduit à mes seules ressources, — je n'ai obtenu qu'une très faible subvention du Ministère de l'Instruction publique, — tandis que pour l'an prochain, je suis dès maintenant à peu près assuré d'autre part de subventions importantes. »

L'assemblée remercie de son intéressante communication M. Rivière, qui est prié ensuite, par M. le Président, de vouloir bien se retirer afin de laisser l'assemblée délibérer librement.

M. LE PRÉSIDENT soumet plusieurs propositions qui sont discutées, d'abord de continuer la subvention. Sur ce point, l'assemblée est unanime en raison de l'engagement pris l'an passé. Puis la question du chiffre est posée et, sur ce point, les avis sont très partagés.

Après une discussion à laquelle prennent part M. le Président, MM. Lespinas, Mandin et le marquis de Lagarde, l'assemblée adopte la proposition d'un de ses membres. Elle pense, à l'unanimité, qu'en présence des résultats acquis par

les fouilles de la grotte et de l'insuffisance des ressources mises, pour cette année, à la disposition de M. Rivière par le Ministère, l'Académie des Sciences et le Muséum, il y a lieu de lui accorder une subvention finale de 300 francs, et sans aucun engagement pour l'avenir.

Il reste à procéder à l'élection d'un candidat qui demande à entrer dans notre compagnie.

Après un vote à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. le comte Robert de Fleurieu, au château de Marzac, par les Eyzies, présenté par M. de Fayolle et M. d'Argy.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire-général,
Ferd. VILLEPELET.

Le Président,
Marquis DE FAYOLLE.

LES SEIGNEURS DE BERGERAC.

(Fin) (1).

JEANNE DE PONS, DAME DE BERGERAC, MONTIGNAC, etc.

Jeanne de Pons, fille de Renaud de Pons et d'Isabeau de Lévis, avait épousé Archambaud IV, comte de Périgord, fils d'Elie VII et de sa seconde femme, Brunissende de Foix, suivant les articles ou pactes stipulés à Mirepoix, le 6 des kalendes de septembre 1313. Renaud avait constitué en dot à sa sœur 500 livres de rente (2).

M. Dessalles a raconté en détail (3) le procès auquel donna

(1) Voir *Bulletin* de la Société historique et archéologique du Périgord, t. XIII, p. 384 et suiv., t. XV, p. 94 et suiv., et t. XXII, p. 292 et suiv.

(2) Lespine, vol. 48, p. 339.

(3) Dessalles, *Histoire du Périgord*, t. II, p. 178 et suivantes.

lieu la succession d'Hélie Rudel entre Mathe d'Albret, veuve de celui-ci, et le comte de Périgord, agissant tant en son nom qu'en celui de sa femme. Sans attendre l'issue du procès, Archambaud s'empara par la force de la seigneurie de Bergerac.

Suivant transaction passée en 1334 devant Domingue, notaire royal, fut adopté le texte des coutumes et franchises de la ville de Bergerac. Cette transaction, dans laquelle intervint Jeanne de Pons, autorisée de son mari, contenait 132 articles qui formèrent la seconde partie des statuts et des coutumes de la cité ; elle ne fut approuvée qu'en 1337 par Philippe de Valois.

Jeanne mourut en 1335, peu de temps après avoir testé en faveur de son mari, qui lui survécut seulement de quelques jours.

ROGER BERNARD, COMTE DE PÉRIGORD, SEIGNEUR DE BERGERAC.

Roger Bernard, comte de Périgord, tout en se qualifiant héritier de son frère Archambaud et de Jeanne de Pons, se maintint par les armes en Bergerac. Pendant ce temps, les procédures continuaient devant le Parlement de Paris (1336).

Lespine a résumé dans les termes suivants l'objet du litige et la transaction qui y mit fin :

« Roger Bernard, dit-il, était en possession de la succession de Jeanne de Pons, qui avait recueilli celle de Renaud, son frère. Mais il y eut des prétentions à celle de ce dernier. L'un d'eux fut Robert de Matha, sieur de Mornac.

» Les autres prétendants étaient le sire d'Albret (héritier de Mathe d'Albret), Renaud de Pons et Jeanne de Matha.

» Le procès fut porté au Parlement de Paris.

» Roger Bernard soutenait que la ville de Bergerac et ses appartenances et autres terres, que Renaud de Pons, seigneur de Bergerac, tenait en Périgord, Bordelois, Bazadois, Saintonge, Carcassonnois et ailleurs, lui appartenaient, tant à cause de Jeanne de Pons, femme d'Archambaud, que de lui-même.

» Les châtellenies de Montignac et de Moncuq avaient aussi appartenu à Renaud, qui y avait hypothéqué et affecté

la dot de Jeanne, sa sœur. Le sire d'Albret s'empara des paroisses de ces châtelainies.

» Pour terminer ce procès, le comte et le cardinal de Talleyrand, son frère, supplièrent le roi Philippe de Valois de faire examiner en son conseil le droit du comte, pour en traiter avec lui et les autres prétendants. Ce prince ayant incliné, après avoir fait examiner en son conseil les droits du comte, les commissaires, députés par Sa Majesté, en traitèrent avec son procureur fondé, et il fut accordé :

» 1^o Que tout droit que le comte avait ou pouvait avoir en quelque façon que ce fût sur les dites terres, il appartiendrait au comte, ses héritiers, ou ayant-cause, en propriété, perpétuellement (sous l'assignat, déduction sur icelui et aux conditions stipulées et réservations faites par Sa Majesté), les châtelainies et terres de Montignac et de Moncuq, compris les paroisses qu'y tenait le sire d'Albret ; avec toute justice et droits utiles et honorifiques. Lesquels lieux et autres, jusqu'à la concurrence fixée (1,200 livres), Sa Majesté promet de garantir à ses propres frais et dépens, envers et contre le sire d'Albret, Renaud de Pons, Robert et Jeanne de Matha et contre tous autres prétendants quelconques.

» 2^o Au moyen de ce, le procureur fondé du comte cède et transporte au Roi et à ses successeurs tout le droit que le comte avait et pouvait avoir sur la ville de Bergerac et sur les autres lieux quelconques qui avaient appartenu à feu Renaud en quelque part et sous quelque dénomination qu'ils soient, auxquels le procureur fondé a renoncé en faveur de Sa Majesté. Le tout mentionné amplement dans ce traité que le Roi, par autorité royale, confirma et ratifia par ses lettres patentes données au Bois de Vincenne l'an 1339, le 9 mars, et scellées. (Trésor des Chartes, à Pau) (1). »

A dater du traité de 1339, la seigneurie de Bergerac fut rattachée à la couronne de France, du moins en principe, car l'occupation anglaise devait se prolonger encore. C'est ainsi que le 4 août de l'année 1363 plusieurs seigneurs et gentilshommes firent hommage à Edouard III, roi d'Angle-

(1) Lespine, vol. 48, p. 340.

terre, dans la chapelle du château de Bergerac (1). Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, le sort de la ville de Bergerac n'est plus lié à celui d'un seigneur, penchant tantôt pour la France, tantôt pour l'Angleterre ; son rôle politique s'accroît en même temps que sa vie municipale se développe, et son histoire se confond désormais avec l'histoire nationale. Nous sommes dès lors arrivé au terme de notre étude sur la seigneurie de Bergerac ; mais notre intention est de poursuivre, si le temps ne nous fait pas défaut, le cours de nos recherches sur le passé si intéressant de notre chère ville natale.

Nous avons indiqué, dans les *Notes et documents relatifs aux institutions de la ville de Bergerac avant 1789*, les principales lignes de l'organisation municipale donnée à cette ville en vertu de la transaction de 1329, que vint compléter celle de 1387. Depuis, nous avons trouvé dans le supplément au tome premier des *Rôles gascons*, supplément publié par M. Charles Bémont (2), une lettre patente en date du 16 janvier 1255, par laquelle le prince Edouard d'Angleterre, lieutenant du roi en Guyenne, accorde aux nobles et bourgeois de Bergerac le droit d'avoir un maire, des jurats et une commune, suivant la constitution donnée par ses prédécesseurs à la ville de Bordeaux. Le même acte prescrit l'amendement, selon certaines formes, des abus qui s'étaient glissés dans les coutumes. En outre, le prince déclare exonérer le maire, les nobles et les bourgeois de Bergerac, des tailles et autres

(1) Lespine, vol. 48, p. 340.

(2) Imprimerie nationale, 1896, p. 12, n° 4378. « Concessimus et concedimus dilectis nostris militibus et burgensibus de Brigeriaco quod de cetero majorem, juratos, et communitatem habeant, secundum formam Burdegalensibus concessam a predecessoris nostris ; item, quia per dominos Brageriaci dicebant quedam bona sua hereditaria indebite occupata et consuetudines malas inductas, volumus et concedimus quod emendentur hec omnia, ita quod super hoc credatur quinque militibus et quinque burgensibus ejusdem loci honestis et ad hoc electis et non suspectis nobis vel ipsis in hac parte, et omnes alie bone consuetudines conserventur eisdem... A questis eciam et talliis majorem, milites et burgenses ceteros apud Brigeriacum commorantes absolvimus et quitamus, nisi pro communi utilitate et necessitate ville cum bona voluntate ipsorum fuerint faciende. »

impositions extraordinaires, si ce n'est pour l'utilité et les nécessités communes, et du consentement des intéressés.

Ce document est important, car il permet de faire remonter à une époque plus reculée l'organisation municipale de Bergerac, et il témoigne de l'ancienneté des coutumes et des franchises de cette ville.

ELIE DE BIRAN.

INSTITUTION DE LA CONFRÉRIE

DE NOTRE-DAME DU SAINT-ROSAIRE A BUSSIÈRE-BADIL.

Auiourdhy vingt septieme octobre mil six cent septante cinq, dans le bourg de Bussière en Périgord, diocaise de Limoges, pardevant reverant père François Rivière, soubz prieur du couvant des fraires prescheurs de la ville de St-Junien audit diocaise de Limoges, et sont presants messire Martial Nouaillier, prêtre, docteur en théologie, curé de Bussière et habitans du dit lieu soubz signé et autres ; lesquels entendans les grands biens, fructs esperituels, que la comfrerye de nostre Dame de St-Rozaire produit ou elle est érigée et les status d'icelle exatement observés estant d'ailleurs bien assurés du pouvoir que le saint siège apostolique a donné par expécial privilège à l'ordre des fraires prescheurs d'instituer la dite comfrerye es lieux quilz la demanderont, du consanteman et agréman des esvesques, ont très humblement suplye ledit reverant père Rivière, au nom de tous les habittants, de vouloir selon le pouvoir quil luy a esté donné par le reverant père Dominique Sabayme, prieur dudit couvant des frères prescheurs dudit St-Junien, esrigier et instituer en ceste esglise dudit Bussière ladite comfrerye de nostre Dame du St-Rosaire avec tous ses privilèges et pardons, destinants lesdits supliants pour les exercices dicelles apperpétuité la chaspelle de nostre Dame qui est du coté gauche, descendant du grand authel. Laquelle portera dorénavant le tiltre de nostre Dame du rosaire et laquelle il tiendront ornées d'un tableau représentant la sainte Vierge donant le rosaire à St-Dominique et d'autres parures et ornemants requis pour y faire honorablemant les exercice de la Vierge ; s'obligant encore d'entretenir, conserver et prémunir en vitraux qu'il sera en neufs ladite comfrerye et d'observer et faire observer tous les estatut et reigles d'i-

celles, faire chanter la messe de nostre Dame et faire la prosotion, chantant les litanyes de la Ste-Vierge, tous les premiers dimanche du mois après vespres, et toutes les festes de la mesme Vierge, a quoy inclinant le reverant père Rivière, après avoir aprouvé les zelles et dévotions des supliants à l'endroit de la Vierge, et a institué, esrigé la dite confrerye aveq tous ses privileges et pardons en ladite esglise et chaspelle, aveq cette condition toutesfois que sy à l'advenir son ordre ou avait maison ou couvant en se présent lieu de Bussière, la dite confrerye y sera a l'instant changée et transportée aveq tous ses droits, revenus et esmolumans, ce que tous les suppliants ont accepté et promis tenir. En foy de quoy se sont tous (1) les sous signés, faict et passé dans ladite esglise de Bussière, l'an mois et jour que dessus, en présances de moy notaire royal sous signé.

Signé : F^r François Rivière — Nouelhier, curé de Buxière — Pourguet — Joyeux — J. Roche — François Urtelle — P. Nicolas, prêtre — Descrachaps — Lajamme — Delavergne — Alafort — Collas — Delage — P. Nicolas — Deluche — Pradignat — Daugeras — Thomas, prêtre — Deluge — Agard, notaire royal.

Pour copie conforme :

LOUIS SAUVO-DESVERSANNES.

CAUSERIE ARCHÉOLOGIQUE.

CONSTRUCTIONS DU XVIII^e SIÈCLE EN PÉRIGORD.

LE CHATEAU DE FAYOLLE.

Notre Société archéologique du Périgord, qui pourra dans un an célébrer son 25^e anniversaire, peut se flatter, depuis sa fondation, de n'avoir pas perdu son temps. Grâce au zèle et au savoir de ses membres, elle a puissamment contribué à mettre en lumière une foule de monuments de toutes les époques, dont quelques-uns, les plus importants, étaient

(1) Sous entendu ou oublié « engagés ».

déjà célèbres sans doute, ayant été l'objet de publications antérieures, mais dont le plus grand nombre étaient à peu près inconnus. Tour à tour, suivant le goût de ses membres et la nature de leurs études, elle a fouillé les cavernes préhistoriques, et y a fait, récemment encore, de précieuses trouvailles. Les dolmens ont été étudiés; les cluseaux, ces curieuses demeures souterraines de nos premiers parents, ont été déblayés et leurs plans relevés; les sépultures anciennes ont révélé leurs secrets; en un mot, toutes ces choses d'une antiquité prodigieuse, ont vu soulever un coin du voile épais qui les recouvrait depuis des milliers d'années. A côté de ces travaux qui, pour beaucoup d'entre nous, n'ont qu'un intérêt secondaire, les amis des vrais monuments, de ceux qui attestent chez leurs constructeurs une civilisation avancée et des connaissances artistiques, ont pu satisfaire leurs goûts pour les antiquités romaines et pour celles du moyen âge et de la Renaissance. Car, par un assez rare privilège, on trouve, sur notre vieux sol périgourdin, des spécimens précieux de tous les temps et de tous les styles. Quand dans une ville, on peut, comme à Périgueux, offrir à l'étude des archéologues, des édifices tels que la tour de Vésone et la basilique de Saint-Front, pour ne citer que les morceaux de premier ordre, on n'a à redouter aucune comparaison avec les vieilles cités les plus célèbres par leurs monuments. Et pour les choses moins importantes, quelle abondance et quelle variété dans l'ensemble de notre grand département! Après les bastides à plan régulier dont le plus parfait modèle se trouve à Montpazier et à Beaumont, quelle mine inépuisable d'églises à coupoles dans les communes rurales, d'abbayes, de châteaux du moyen âge, de castels charmants, de maisons gothiques ou du xvr^e siècle à Périgueux, à Sarlat, à Brantôme, un peu partout. Au fait, on aura beau décrire et dessiner, il faudrait à notre Société archéologique cent ans assurés d'existence — qu'elle atteindra, je l'espère, — avant qu'elle eût pu dresser un inventaire complet et détaillé de toutes nos richesses monumentales.

Et cependant, elle a complètement négligé quant à présent, toute une série d'édifices que leur jeunesse relative faisait

considérer comme étrangers à l'archéologie. M. de Caumont, notre illustre maître, dont je m'honorerai toujours d'avoir été l'ami, n'avait pas dédaigné dans sa statistique du Calvados, de publier des dessins et des notices d'un certain nombre de châteaux des xvii^e et xviii^e siècles, voire de quelques-uns du xix^e, quand, par leur importance ou la qualité de leurs habitants, ils lui paraissaient dignes de cet honneur. Pourquoi ne nous inspirerions-nous pas de son exemple ? Nous n'en saurions choisir de plus autorisé. Sans aller aussi loin que lui qui, au besoin, admettait le style de Louis-Philippe, et en nous en tenant aux règnes de Louis XIV et de ses deux successeurs jusqu'à la Révolution, nous trouverions un assez grand nombre de demeures seigneuriales, importantes par leurs dimensions, quelquefois par leur architecture et qui, n'ayant jamais cessé d'être habitées, ont laissé, depuis plus de cent ans, dans la société périgourdine, des souvenirs qui s'effacent chaque jour, mais qui, chez les hommes de ma génération, sont encore très vivaces et méritent d'être transmis aux générations nouvelles.

Rien que dans le Nontronnais, il me semble que, pour n'avoir ni tourelles ni donjon comme la plupart de ceux dont nous nous sommes occupé quant à présent, les châteaux de Nontron, de Lâgé, de Vaugoubert, de Saint Jean-de-Côle (la partie Louis XV), pour nous en tenir aux plus importants, ne doivent pas être passés sous silence. A Nontron, tout à côté de la place forte des vicomtes de Limoges et dans une merveilleuse situation, le président de Lavie, du Parlement de Bordeaux, avait élevé, sans autre souci que la régularité et la grandeur, un vaste bâtiment d'une distribution commode, mais qui par ses nombreuses fenêtres, symétriquement disposées, par son absence de prétentions architecturales, tenait plus de la caserne que du château. Et ce qui contribuait à lui enlever tout caractère monumental, c'étaient ses toitures basses en vulgaires tuiles, sans rien qui en rompît la monotonie. A la suite d'un incendie, survenu il y a une vingtaine d'années, les charpentes ont été refaites et élevées en forme de mansardes, des lucarnes de pierres les ont éclairées ; sur les deux façades du levant et de l'ouest, des fron-

tons circulaires ont été ajoutés et, enfin, de hauts tuyaux de cheminée en brique et pierre se sont dressés sur les combles d'ardoise. Il n'en a pas fallu davantage pour changer la physionomie du château et lui donner très bon air.

A Vaugoubert, une transformation du même genre fut opérée sur les plans de M. Bouillon, quand le vicomte de Cosnac en fut devenu propriétaire. Peut-être était-elle plus utile qu'à Nontron. C'était là encore une longue et vaste caserne, bâtie cependant par un grand et riche seigneur, le comte d'Aydie qui, compromis sous Louis XV dans la conjuration de Cellamare, se sauva en Espagne, y devint vice-roi de Castille et rentra enfin en Périgord, son pays natal, avec une sacoche fort bien garnie, disait-on, de doublons d'Espagne. C'est avec cet argent que fut bâti Vaugoubert, un peu à la hâte, mais entièrement en pierre de taille. Pas de hautes toitures, pas de pavillons, aucune ornementation architecturale, mais beaucoup de logements, comme il convenait à un personnage qui aimait beaucoup à recevoir. A Nontron, il y a onze fenêtres d'enfilade et le bâtiment est double. A Vaugoubert, il est double également, mais il y a quinze fenêtres à chaque étage. C'est donc encore plus long que le château du président de Lavie. M. Bouillon sut tirer très bon parti de cette grosse bâtisse qui, grâce à lui, devint élégante et, du haut de ses terrasses dominant la vallée de la Drôme, attire les regards des voyageurs. Deux tours d'un château du xvi^e siècle, respectées par M. d'Aydie, existent encore ; l'une d'elles a été, non sans art, convertie en chapelle.

Le château de Saint-Jean-de-Côle, soudé, au siècle dernier, au vieux castel des Lamarthonie, est dans des conditions plus décoratives que Vaugoubert et Nontron avant leur restauration. Il se compose d'une longue façade, coupée par un fronton et terminée à ses deux extrémités par des pavillons, mansardés comme le reste des toitures. Cet ensemble, qu'on ne voit bien que du parc, serait assez monumental, s'il était dans un meilleur état d'entretien. Quand je le visitai, les intérieurs étaient complètement délabrés ; ils donnaient idée de quelque chose d'inachevé et d'abandonné. Le

fait est que ce château à la construction duquel avait dû présider un vrai architecte, avait été, depuis la Révolution, affecté à une fabrique de porcelaine, qui ne dut pas prospérer, car elle fut vite abandonnée.

Nous n'avons rien dit de Lâge que bâtit l'arrière-grand-père du marquis de Lagarde, notre confrère, et dont les travaux, interrompus par la Révolution, n'ont jamais été repris depuis, sinon pour les dépendances qui sont magnifiques. Là encore il devait y avoir deux pavillons et un avant-corps central avec fronton circulaire. Il manque au château, pour être complet, un des pavillons. Par un luxe assez répandu à la fin du siècle dernier, le rez-de-chaussée était voûté et, malheureusement s'est lézardé, faute de bonnes fondations, ce qui a arrêté les travaux d'achèvement entrepris par M. de Lagarde.

Si nous continuions cet inventaire des demeures seigneuriales du siècle dernier en Périgord, nous devrions, en Nontronnais même, mentionner La Faye et Marafy, deux châteaux de la famille de Maillard, des ajoutés aux châteaux de Puycharnaud, d'Ambelle, de La Chapelle-Faucher et de bien d'autres ; car il semble qu'à ce moment, qui précéda l'effondrement de la société française, les castels anciens, avec leurs tours et leur distribution un peu primitive, étaient insuffisants pour les mœurs nouvelles. Chacun voulait se mettre plus ou moins et, toutes proportions gardées, à la mode de Versailles et avait des enfilades de salons et des galeries. De là ces grandes casernes, simples d'architecture, mais où l'on était grandement logé et où les ménages, selon l'usage du XVIII^e siècle, pouvaient vivre séparés. Le château de Mayac, sur les bords de l'Isle, non loin de Périgueux, bâti dans la donnée de Vaugoubert, et ce me semble, par un membre de la famille d'Aydie, ne laissait en ce genre, rien à désirer. Quinze fenêtres de façade, un petit fronton au milieu du corps de logis, un perron circulaire, une série de pièces voûtées au rez-de-chaussée, et, par une singularité très rare à cette époque, deux tourelles sur la façade qui longe la rivière, tel était le château à l'époque où nous y reçûmes l'hospitalité du comte Louis de Lestrade, en 1852.

Depuis, Mayac a changé deux fois de maîtres, et je pense que degrosses réparations, dont il avait grand besoin en ce temps-là, ont été faites. Avant la Révolution, Mayac était renommé en Périgord pour la vie élégante et plantureuse qu'on y menait et dont on parlait encore dans ma jeunesse.

D'autres belles demeures du siècle dernier existent encore dans notre province. Je ne parlerai que de celles que j'ai vues, et, parmi elles, Rastignac, qui, avec sa colonnade en rotondé et sa belle façade au milieu d'un parc bien tenu, faisait de la grande route, d'où je l'ai aperçu en passant, un très bel effet et dénotait la main d'un habile architecte. On m'a parlé aussi du château du Sablou à la famille de Floirac, propriété actuelle du marquis de Lostanges ; de ceux de Cherval et de Verteillac, près de Ribérac, mais je n'en sais autre chose, sinon qu'ils sont considérables et relativement peu anciens. Il serait téméraire d'en parler plus longuement (1). En revanche, il est un château, situé lui aussi dans le Ribéracois, et dont je peux entretenir les lecteurs du *Bulletin* ; car celui-là je le connais depuis près de cinquante ans,

(1) Depuis que ces premières pages étaient écrites, j'ai reçu du marquis de Fayolle, plus au courant que moi des châteaux périgourdins habités, une longue et intéressante note sur ceux que je ne connaissais qu'imparfaitement ou que je ne connaissais pas du tout. Je m'empresse de la transcrire à peu près telle quelle, ce sera tout bénéfice pour mes lecteurs.

«..... La Cousse, ancienne terre des marquis de Lestrade, actuellement à M. de Flaueac par son mariage, est une grande construction avec pavillons et toits mansardés, formant une masse imposante. Une terrasse sur laquelle s'ouvre la porte d'entrée et à laquelle on accède par un escalier, règne sur la façade. Comme à Vaugoubert, il y a une tour du xv^e ou du xvi^e siècle, séparée du château.

» Le château de Jaurias est moins grand, mais d'un meilleur style, avec fronton et fenêtres Louis XV, rentrant davantage dans le style des constructions du xviii^e siècle.

» Le Bourbet est une très grande bâtisse de plusieurs époques. Quelques parties dans la cour sont du xvii^e siècle. M. de Roumejoux en a parlé dans le compte-rendu de la dernière excursion archéologique ; voilà ce qu'il en disait : « Le château du Bourbet, qui appartient à la famille de Monteil, dont l'hospitalité est légendaire, est un grand édifice en retour d'équerre, reconstruit au siècle dernier, avec de vastes pièces, de belles tapisseries, des pla-

y ai bien souvent fait d'agréables séjours, ai assisté à sa restauration récente et aux longues délibérations qui la précéderent et peux le citer comme une des choses les plus monumentales du département. Ce château est celui de Fayolle.

Par un rare privilège, il a, depuis les temps les plus reculés, toujours appartenu à la noble famille à laquelle il a donné son nom, et on peut dire que la colline dominant la vallée de la Drôme, sur laquelle il est situé et l'emplacement même qu'il occupe, n'ont jamais cessé d'être habités. Les souterrains ou cluseaux creusés dans le roc qui s'étendent sous les caves du château et sont utilisés à cause de leur incomparable fraîcheur, appartiennent incontestablement à l'époque préhistorique. Il n'est pas donné à beaucoup de châtelains de pouvoir se vanter de succéder, dans leurs demeures, à des troglodytes absolument authentiques. Mais que de changements et de transformations successives a subis cette demeure, dans le cours incalculable des siècles écoulés ! L'imagination se perd à remonter dans un passé si fabuleusement lointain.

Sans dater d'aussi loin, ma première visite à Fayolle n'en

» fonds élevés et quelques restes plus anciens avec des cheminées de pierre
» d'un bon modèle ».

» Une tourelle en encorbellement sur la façade doit être un reste d'un autre château.

» A Tiregand, près de Bergerac, le président d'Augeard, du Parlement de Bordeaux, le même qui a construit le beau château de Virazeil, en Agenais, avait entrepris sur ce qui est aujourd'hui la terrasse, une grande construction, mais il s'en tint aux fondations, et le château actuel n'est autre chose que les dépendances et les serres qui ont été confortablement aménagées par M. Dutoit, pour le comte de Lapanouze.

» M. de Roumajoux a parlé, dans l'excursion à Eymet, du château de Théobon, situé sur l'extrême limite du Périgord et du Bordelais, construction importante avec un superbe escalier.

» A Siorac, près Belvès, existe un très grand château avec d'énormes pavillons à plusieurs étages. C'est, je crois, de la fin du xvii^e ou du commencement du xviii^e siècle, mal bâti et sans ornementation ni pierre de taille, mais de grandes proportions.

» Cumond est daté du commencement du xviii^e siècle. C'est une masse carrée, avec pavillons très peu saillants sur les façades, pas plus hauts que le corps de logis. Le toit est mansardé et les lucarnes terminées par un fronton trian-

est pas moins vieille de près d'un demi-siècle. J'ai gardé très présentes à mon esprit mes impressions en franchissant le seuil de cette hospitalière maison. C'était le soir assez tard ; une lampe éclairait insuffisamment l'immense vestibule — on dirait le hall aujourd'hui — et le faisait paraître encore plus grand et plus haut. Il me sembla que nous entrions dans une sorte de cathédrale, avec des arcades et des galeries tout autour, et l'illusion était d'autant plus vraisem-

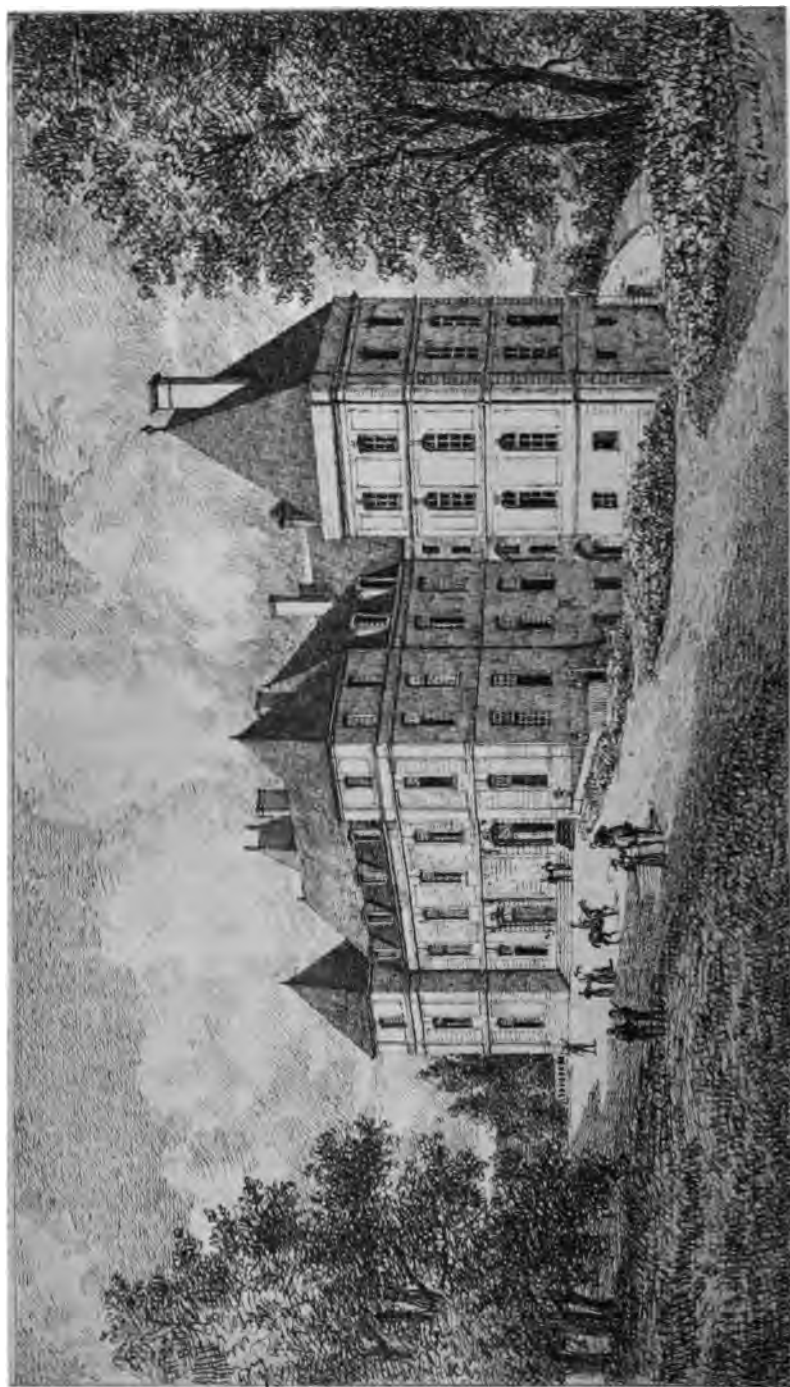
gulaire prolongent, comme au ^{xvi}^e siècle, l'étage inférieur, ce qui est singulier pour une construction du ^{xviii}^e siècle. Il n'y a ni corniches, ni cordons, ni entablements, mais seulement des pierres à refends aux angles et autour des fenêtres, ce qui donne un aspect sévère à ce vaste château qui possède en outre un très bel escalier et d'immenses pièces.

» Le château de la Meynardie, près de La Coquille, bâti, comme Cumond par un d'Arlot, mais plus anciennement, puisqu'il a encore tout autour une guirlande de mâchicoulis, interrompue par les lucarnes du toit, semble avoir inspiré, toutes proportions gardées, l'architecte de Cumond. Un escalier immense et une salle très grande aussi occupent le rez-de-chaussée de ce castel bâti certainement sous Henri IV ou sous Louis XIII et qui n'est pas exempt de prétentions architecturales, surtout à l'intérieur. Il est à remarquer qu'à cette époque les escaliers tenaient une place considérable dans la construction.

» Le Castel Fadèze, près Périgueux, est une construction double avec quatre pavillons carrés coiffés en éteignoir, l'escalier est à la romaine ; mais l'entrée devait se trouver au premier étage, qui correspond au rez-de-chaussée du côté de la rivière, sur un grand perron dont le pallier, qui sert de terrasse, est seul construit. A l'intérieur, il y a des boiseries de la plus grande finesse, et même très riches en quelques endroits. Les trumeaux en camaïeu sont fins et surtout plusieurs plafonds, chargés de guirlandes de fleurs et d'ornements Pompadour, sont charmants et très rares à trouver dans cet état de conservation. On dit qu'ils sont l'œuvre d'Italiens employés par un Souc de Plancher, constructeur du Castel-Fadèze.

» Le Sablou qui, depuis la mort du marquis de Floirac, appartient au jeune marquis de Lostanges, est un grand château de haute mine. La façade sur la cour est de la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle. D'interminables corridors, des pièces de dimension assez ordinaire se commandant toutes. Un bel escalier dans une des ailes. C'est infiniment mieux, mais un peu comme la chartrouse ajoutée au château de Chantérac. Seulement à Chantérac il y a un gros pavillon central rectangulaire. »

Il ne manque pas d'autres châteaux remaniés ou construits au ^{xviii}^e siècle, mais, en somme, le type en Périgord des belles habitations de cette époque, c'est Mayac, Vaugoubert et Nontron.



CHATEAU DE FAYOLLE (FACADE SUD)

blable que nos pas, sous ces voûtes sonores, éveillaient des échos lointains. Nous étions nombreux et, pour la plupart d'entre nous, si le châtelain était notre ami, le château nous était inconnu. Ce fut un cri général de surprise et d'admiration. Nous avions vu, quoique assez rarement, des châteaux aussi importants que Fayolle, aucun ne s'annonçait par une entrée aussi grandiose et monumentale. Il va sans dire que l'intérieur ne démentait en aucune façon la bonne opinion qu'en faisait concevoir le vestibule. Les enfilades de salons du rez-de-chaussée, même avant qu'elles eussent été complétées par le récent achèvement du château, avaient très bon air. Je me hâte d'ajouter qu'elles l'ont encore meilleur, depuis la décoration artistique qu'elles ont reçue et qui fait autant d'honneur à l'architecte (1) qui a dirigé les travaux qu'aux sculpteurs et aux peintres qui les ont exécutés.

Mais revenons à nos premières impressions et examinons, comme nous le fîmes, lors de notre première visite, le plan et l'aspect général du château. Il se compose de deux corps de logis adossés et terminés par des pavillons. La façade de l'arrivée que représente notre dessin n'a que cinq fenêtres de façade avec toiture mansardée, et ses pavillons sont carrés ; l'autre, celle du nord-est, qui regarde la vallée de la Drône, est beaucoup plus importante, et son architecture, de style Louis XV, est bien autrement étudiée et remarquable. C'est d'ailleurs une disposition en quelque sorte classique dans les châteaux de cette époque. Un corps de logis à neuf fenêtres dont les trois du milieu sont percées dans un avant-corps saillant que couronne un fronton en arc de cercle ; aux extrémités, des pavillons plus élevés que la façade la complètent très heureusement et la dominent par leurs toitures aiguës. Un soubassement en talus, arrêté par un gros cordon, règne sur cette partie de la construction qui, bâtie en contrebas de la façade d'arrivée, est beaucoup plus haute

(1) M. Léon Drouyn, fils du savant et vénérable membre correspondant de notre Société, dont la mort, il y a un an, provoqua, parmi les artistes et les archéologues de la région bordelaise, de si unanimes regrets.

que cette dernière. Des sculptures rappelant celles des beaux quartiers de Bordeaux, bâtis par le célèbre architecte Gabriel, ont été exécutées lors de la restauration faite il y a deux ans par des artistes bordelais, qui se sont tirés à merveille des mascarons, coquilles, cartouches armoriés et guirlandes que comporte ce genre de décoration. Cette belle façade dont la photogravure jointe à cette notice, donne une idée fort exacte, est complétée par des mansardes d'une grande simplicité et par un double perron encadrant une élégante terrasse bordée de grilles d'appui en fer forgé. Parmi les châteaux du Périgord, dont l'architecture date des temps relativement modernes, je ne connais qu'Hautefort qui, par sa masse imposante que fait valoir à la vérité une incomparable situation, soit supérieur à Fayolle ; que si on tenait compte des sous-sols voûtés, je crois bien que Fayolle aurait la palme tant ses caves et ses cuisines sont vastes et bâties avec une recherche de matériaux et d'appareil dont on se dispensait souvent pour les parties non apparentes des constructions les plus soignées.

Deux châteaux tout au moins ont précédé le château actuel. L'ancienneté de la famille qui en tirait son nom, authentiquement établie depuis le ^{xii}^e siècle, doit faire supposer qu'elle avait là, dès les temps les plus reculés, une demeure fortifiée : donjon roman sur une motte, peut-être en bois d'abord, puis en pierre et subissant, suivant les époques, les modifications et perfectionnements que comportait l'art des constructions militaires sans cesse en progrès. Lorsqu'au ^{xviii}^e siècle, la terre de Fayolle fut érigée en marquisat en 1725, on éprouva le besoin de rebâtir le château qui existait alors, mais on ne réalisa ce projet qu'en 1766. On rebâtit donc à neuf en utilisant certaines parties de la construction ancienne. Les plans, qui furent dressés par l'architecte Chauvin, montraient dans les soubassements, indiqués par une teinte noire, les murs qu'on devait conserver en partie. On a ainsi une donnée de la forme que devait avoir le château démolí. A deux de ses angles, il était fortifié par des tours carrées, disposées de façon à battre les courtines, et présentait une cour fermée par un rempart. C'est cette cour, si-



CHATEAU DE FAYOLLE
(facade Nord)

tuée exactement sur les fondations du vestibule actuel, qui en explique les dimensions exceptionnelles. D'après le plan que devait avoir la construction ancienne, indiquée sur le dessin de l'architecte du siècle dernier, autant du moins qu'on puisse le reconstituer, ce château à tours carrées, placées comme des contre-forts d'angle, devait appartenir à la fin du ^{xiv}^e siècle. Peut-être même était-il du commencement du ^{xv}^e. Mais c'est un problème dont la solution n'offre pas un très grand intérêt.

Ce qui en a davantage, c'est que les plans dessinés et teintés avec soin en 1766, ont été conservés et qu'on y peut constater le souci de l'architecte d'utiliser le plus possible les murs du moyen âge et même de rappeler dans la construction neuve quelque chose des dispositions de l'ancienne. C'est ainsi que les tours d'angle ont été remplacées par les pavillons carrés de la façade sud et que le mur qui au nord formait la façade du château, fort agrandi et modifié au ^{xvi}^e siècle, servit en quelque sorte de fondations à la grande façade actuelle, allongée des deux pavillons qu'on vient de refaire, mais que préoyaient les dessins de Chauvin.

Quel était cet architecte, dont on connaît le nom, mais de l'existence duquel on ne sait à peu près rien ? Nous aimerions à penser qu'il était Périgourdin. On n'en a malheureusement aucune preuve ; de même qu'on ignore quelles autres constructions il a dû diriger dans notre pays, aucun de nos châteaux du siècle dernier n'ayant avec Fayolle assez d'analogies pour qu'on puisse l'attribuer à Chauvin. Ce qui est évident, c'est que, Périgourdin ou non, il appartenait à l'école bordelaise, extrêmement brillante sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, c'est-à-dire à l'époque de la grande prospérité commerciale de cette belle ville.

Nous n'avons, quant à présent, que très sommairement parlé de la famille qui enrichit le Périgord de ce beau monument. Sa généalogie, fort bien faite par l'abbé de Lespine, va nous fournir quelques renseignements qui, tout incomplets qu'ils soient, n'en ont pas moins pour notre histoire provinciale un véritable intérêt et constatent l'existence du château tout au moins depuis le ^{xiii}^e siècle.

Entre 1143 et 1168, Pierre de Fayolle, chevalier, fait don à l'abbaye de Chancelade d'un pré et d'une terre, par acte passé au château de Fayolle.

En 1330, Hélie IV de Fayolle fait un accord au nom de Marguerite, sa sœur, par acte passé au repaire noble de Fayolle.

Des lettres patentes, datées du 24 septembre 1408, furent accordées par le roi Charlès VI à Jean de Fayolle, afin de contraindre les habitants des paroisses de Perdux ou Tocane et Saint-Apre, à faire le guet et garde dans l'hôtel (situé à Tocane) et forteresse de Fayolle assise sur les frontières des pays ennemis et d'en réparer les fortifications pour sa sûreté.

Pendant le règne de Charles VI, le château de Fayolle fut occupé par les Anglais qui y mirent une garnison commandée par Monot-Audax. La dame de Fayolle et son fils avaient abandonné le château de Fayolle pour se retirer à Tocane, lorsque le comte de Derby vint en Périgord en 1414, et il nous paraît probable que c'est au cours de l'expédition où il s'empara de Montagnier, Auberoche, etc., qu'il dut placer Fayolle sous la domination anglaise. Le petit *Livre noir* de Périgueux raconte que la dame et ses trois fils rentrèrent à Fayolle pour y recevoir Monot de Ségur qui y séjourna ; mais Monot-Audax et G. Grinh ne tardèrent pas à revenir à Fayolle et ils y demeurèrent jusqu'à ce que le sénéchal de la province et le sire de Mareuil l'eurent repris et replacé sous l'obéissance du roi de France.

A la suite d'une rixe survenue pendant les fêtes du pèlerinage de Perdux en 1489, Antoine de Fayolle tua Guy de Bourdeille, seigneur de Chamberlhac, et une guerre ouverte fut déclarée entre les maisons de Bourdeille et de Fayolle. Le château de Fayolle dut subir de grands dommages, des incendies et pillages répétés, car en 1514 Guillonnet de Fayolle déclare ne vouloir rendre hommage au roi, parce qu'il y avait environ vingt-cinq ans, des gens malintentionnés étaient venus avec armes piller le château de Fayolle et avaient emporté tous les titres, duquel forfait il y avait encore procès pendant en la Cour de Parlement de Bor-

deaux ; « par quoi ne sait s'il tient rien en la mouvance du seigneur roi. »

En 1575, André de Bourdeille, sénéchal et gouverneur du Périgord et commandant l'armée de Guienne, mande à Jean de Fayolle de se joindre à lui pour le service du roi et conserver la forteresse de Fayolle, et le 24 août il ordonne qu'il serait mis six soldats, aux frais de la paroisse de Tocane, pour faire garde au château et maison forte de Fayolle qui se trouvait sur les frontières des pays ennemis.

Notre savant confrère et ami le marquis de Fayolle, dans un travail fort étudié qu'il a bien voulu nous communiquer et qu'il eût mieux valu pour nos lecteurs que nous l'eussions reproduit tel quel, a parfaitement reconstitué l'ancien château. Un vieil inventaire, qui décrit la disposition des chambres et parle des tapisseries qui les garnissaient, les plans de l'architecte Chauvin qui, dans les soubassements, sont teintés d'une façon particulière pour les murs utilisés de la vieille construction, tels ont été les éléments de cette reconstitution. « On voit d'après cela, conclut M. de Fayolle, » que le château ne paraît avoir eu que deux tours, que les » pièces étaient grandes et nombreuses et que, sans doute, » la vieille forteresse offrait peu de confortable, car, depuis » le ^{xvii}^e siècle, les seigneurs de Fayolle paraissent avoir » habité de préférence les châteaux de Bellet, de Puycheny » en Nontronnais et surtout du Mas-Poitevin, à cause de la » chasse dans les forêts de la Double. Il est probable que » l'érection de la terre de Fayolle en marquisat, en 1725, et » l'enquête qui la précéda fut la cause, comme pour tant » d'autres châteaux, de la reconstruction de celui de » Fayolle ».

Les archéologues, les artistes, les hommes de goût, doivent savoir gré aux familles qui ont enrichi le Périgord de monuments qui sont l'honneur et l'ornement de notre beau pays. C'est ainsi qu'ils doivent avoir, — et ils n'y manquent pas, je l'espère — une estime toute particulière pour les Lamarthonie qui bâtirent cette merveille de la Renaissance : Puyguilhem ; pour les La Tour de Limeuil, à qui est dû le magnifique pavillon de Lanquais ; pour les Saint-Astier, qui

bâtirent d'un seul jet, à la fin du ^{xv}^e siècle, le château et l'admirable escalier des Bories ; pour les Hautefort, dont la grandiose et quasi royale demeure menace ruine, dit-on, depuis qu'elle a changé de maîtres ; pour les Gontaut-Biron qui, dans cette masse de bâtiments de toutes les époques dont se composait leur château, avaient, avec un soin artistique digne de louanges, élevé la belle chapelle à deux étages comme la Sainte-Chapelle de Paris, où, parmi des chefs-d'œuvre de sculpture, se dressaient leurs tombes de famille ; pour tous ces habitants de Périgueux, nobles ou bourgeois qui, au ^{xvi}^e siècle surtout, se piquaient d'émulation pour leurs maisons urbaines et, dans les rues étroites de la vieille cité ou sur les bords charmants de l'Isle, avaient bâti à la douzaine de délicieux logis, dont malheureusement les fondateurs sont restés pour nous anonymes, ainsi que leurs habiles architectes.

A cette liste incomplète que je dresse à la hâte et que chacun des lecteurs du *Bulletin* ne manquera pas d'allonger, il convient d'ajouter le nom de Fayolle, et pour deux monuments de *primo cartello*. Nous venons d'en décrire un, le château du ^{xviii}^e siècle qui, tout compte fait et depuis son achèvement, peut passer, sans faire tort aux autres, pour la construction la plus importante et la plus architecturale de notre province. Mais à côté de celui-là, il ne faut pas oublier celui de Neuvic, d'un tout autre style, situé dans la vallée et sur les bords mêmes de l'Isle, à trois ou quatre lieues de Fayolle et qui, bâti dans les premières années du ^{xvi}^e siècle par un seigneur de cette maison, doit être compté au nombre des plus grands et des plus pittoresques de notre pays. Nous en avons publié dans le *Bulletin*, il y a quelques années, un dessin et une notice. Nous avons fait remarquer l'originalité de son plan, composé de deux longues ailes qui se soudent à angle droit et offrent sur leurs façades que terminent des tourelles en encorbellement, une ligne d'élégants mâchicoulis, coupés par de hautes lucarnes à deux étages surmontées de pignons aigus. Nous avons raconté comment cette belle terre avait été portée, au ^{xvi}^e siècle, dans la famille de Melet, dont les descendants la possèdent encore,

par une fille unique du seigneur de Neuvic, et nous n'avons pas manqué de célébrer la beauté du paysage que forment les bâtiments, encore gothiques d'aspect, du château, se reflétant dans les eaux limpides de la rivière, parmi les arbres séculaires et les roches moussues qui s'élèvent sur ses bords. Nous n'y reviendrons pas.

Il ne nous reste plus qu'à parler, comme nous l'avons fait en quelques mots pour Mayac, du renom d'hospitalité qui, depuis la construction du château et surtout dans les premières années du siècle qui va finir, s'attachait à Fayolle et à ses aimables châtelains. Le souvenir en était resté très vivant en Périgord, aux jours lointains de ma jeunesse, et j'ai pu en recueillir quelques échos. La Révolution avait bouleversé si violemment la société élégante et riche de notre province... et des autres ; elle y avait apporté tant de ruines, fait tant de victimes, laissé tant de douloureuses émotions et de craintes trop justifiées que, lorsque, sous le Directoire et encore mieux sous le Consulat, on fut à peu près certain de conserver sa tête sur ses épaules et ses biens, on éprouva, à mesure qu'on se rassurait, le besoin impérieux de s'égayer et de se distraire. Après dix années d'angoisses, ce n'était pas trop tôt. On connaît ces « bals des victimes » donnés à Paris, par ce qui restait des survivants de la Terreur et qui étaient remarquables par l'entrain qui y régnait. En Périgord comme ailleurs, on éprouva le besoin de se réunir et de s'amuser.

Fayolle fut un des lieux où on reçut le plus et où on sut le mieux attirer et retenir la bonne compagnie. Le marquis de Fayolle, arrière-grand-oncle de notre confrère, n'avait pas émigré et avait pu, grâce à cela, conserver ses propriétés foncières, si ses rentes et redevances féodales avaient été supprimées. Il est à remarquer à ce propos que la plupart des grands seigneurs fonciers du Périgord étaient restés chez eux, alors que leurs cadets émigraient. Ainsi avaient fait les marquis de Rastignac, de Laxion, de Jumiilhac, de Taillefer, de Lagarde, et généralement tous ceux, et le nombre en est grand, qui purent conserver leurs châteaux et leurs terres de famille, en restant chez eux. On courait

des risques sans doute, mais cela valait encore mieux que de voir passer à des étrangers les châteaux et les propriétés héréditaires. C'était une chance à courir. Il est juste de reconnaître que rarement elle tourna mal pour ceux qui en avaient affronté les risques.

Fayolle devint donc, dès les premières années de ce siècle, un des lieux où la société périgourdine aimait le plus à se réunir. On y venait non seulement de toute la province, mais du Limousin et de l'Angoumois, et la distance n'effrayait pas les invités, voyageant pour la plupart à cheval, faute de routes carrossables. Il est vrai qu'on n'y venait pas pour quelques jours seulement et qu'on y passait agréablement le temps. La chasse, la danse, la bonne chère, la joie de vivre après les terribles épreuves qu'on avait subies, il n'en fallait pas davantage pour que ce grand château encore inachevé et ses hospitaliers châtelains retinssent aisément leurs hôtes. Et puis, pour tout dire, on y jouait la comédie, ce qui, avec l'étude des rôles et les répétitions, ne saurait s'improviser. Nous avons tous connu ce théâtre de Fayolle et y avons, il y a longtemps sans doute, plus ou moins débuté ; mais ses beaux jours dataient du Consulat. C'est, je pense, à cette époque qu'un des salons reçut cette destination. Des muses, peintes en grisaille sur papier dans le pur style de David, tapissaient les murs et donnaient à cette décoration, assez originale d'ailleurs, une date certaine. Le théâtre a été refait récemment et peint par les artistes bordelais qui ont orné les salons. Il est évidemment mieux que l'ancien. Aura-t-il autant de représentations et de bons acteurs que lui ? Je le désire sans trop l'espérer. Notre temps, hélas ! n'est plus à la gaité et aux comédies de salon. Espérons que cela reviendra.

Avant de finir cette notice déjà bien longue, et que de vieux et chers souvenirs me porteraient cependant à allonger encore, tant je suis plein de mon sujet, me sera-t-il permis d'y ajouter quelques considérations générales ? Toutes ces constructions du siècle dernier, en même temps qu'elles attestent une sorte d'émulation entre les seigneurs qui les élevèrent, témoignent d'une certaine hâte dans leur construc-

tion. Pour qui en avait les moyens ou croyait les avoir, c'était un besoin irrésistible de se mettre à la mode du jour, sauf à l'interpréter parfois d'une façon insuffisante. De là tous ces vastes salons et ces chambres, hauts d'étages, ces cabinets, ces galeries, ces enfilades de pièces, comme dans les châteaux des environs de Paris ou les beaux hôtels du noble faubourg. A l'exécution, cela laissait parfois à désirer. Les ouvriers périgourdins n'avaient pas, il s'en fallait, l'habitude de ceux de Paris et de Bordeaux où, précisément à cette époque, se faisaient tant d'œuvres artistiques. On se contentait d'à peu près, et pourvu que cela fût grand, on n'y regardait pas de si près. Un vieux proverbe pour lequel je demande grâce dit des enfants gourmands à qui il semble qu'on ne donne pas une ration suffisante et qui en laissent la moitié dans leur assiette : « qu'ils ont les yeux plus grands que le ventre. » On serait tenté de l'appliquer, en le modifiant un peu, aux gens de qualité qui, sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, élevèrent à l'envi tant de grandes bâtisses en Périgord. « Ils avaient les yeux plus grands que... la bourse ». Il est rare qu'ils aient achevé ce qu'ils avaient commencé dans de trop grandioses dimensions. Dans ces immenses casernes, percées d'innombrables fenêtres, comme à Vaugoubert, à Nontron et à Mayac, pour ne citer que les plus connues, une grande partie des intérieurs étaient restés à l'état de galetas, les toitures bâclées à la hâte étaient basses et en tuiles creuses, la plupart des planchers étaient grossièrement cloués, et enfin à Vaugoubert, on n'avait pas eu le temps de songer à l'escalier, tout en lui réservant un bel emplacement. Il semble qu'on prévoyait la Révolution prochaine et qu'on eût hâte de jouir. Au xv^e et au xvi^e siècle, on y mettait mieux le temps, mais quelle différence ! Les soucis artistiques primaient tout : de là ces ravissantes sculptures semées à profusion sur les façades des castels, tandis que ces énormes demeures que nous venons de décrire en étaient absolument dépourvues. Il était bon d'en parler ; mais elles ne sont pas, en général, pour ajouter beaucoup à nos richesses architecturales.

Baron DE VERNEILH.

FONTE DE LA PETITE CLOCHE

DE SAINT-GERMAIN DU SALEMBRE.

En dépouillant, cette année, les registres paroissiaux de Saint-Germain, nous avons découvert le procès-verbal suivant qui vient apporter sa petite contribution à l'étude intéressante de notre confrère M. Roger Drouault, précédemment publiée.

F. V.

Le 24 décembre dix-sept cent soixante-trois, veille de Noël, Jean-Baptiste Richard, de la Lorraine, a fondu notre petite cloche, qui, le déchet déduit, se trouve peser 290 livres ; elle a été bénite par moi le lendemain, jour de Noël, saindic fabricien et parrain Eymeric Cellérier s^r de Larégnière, juge de St-Germain, et marraine Marie Rey, d^{lle} veuve du s^r Dupont Leclau des Meynards. Les noms de l'un ou de l'autre ne sont pas écrits sur la cloche en qualité de parrain et de marraine ; nous avons 326 livres de métal dont nous avons acheté 200 livres à 1ⁿ 4^s la livre, pris à Bergerac chez un certain Courtine, chaudronnier ; il peut y en avoir resté de métal ou déchet environ 36 livres ; il nous a fallu environ deux brasses de bois à 6ⁿ la brasse, il en a coûté de prix fait pour le fondeur 30ⁿ et 6ⁿ pour son voyage à Bergerac pour faire notre emplette de métal ; plus 6ⁿ au voiturier pour les voitures de Bergerac icy ; il a falu une livre de cire jaune, deux livres de suif, deux douzaines d'œufs, quatre livres de chanvre ; il en a coûté 6ⁿ pour acheter des arbres chesnes pour lui faire la charpente, sivé le lueychat de la cloche ; plus 8ⁿ pour la façon du charpentier, il a fallu 500 briques pour le fourneau et plusieurs journées d'ouvriers qui reviennent à 2ⁿ . Le tout revient à 435ⁿ 10^s, sur quoy il faut distraire 120 livres et 24ⁿ du métal de la petite cloche que nous avons, qui monte 144ⁿ . Reste 291ⁿ 10^s que nous coûte notre petite cloche au dela du métal que nous avons.

Signé : DESSAIGNES, curé de St-Germain.



QUELQUES-UNES DE NOS ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

AU DICTIONNAIRE TOPOGRAPHIQUE DE LA DORDOGNE.

VILLAGES

LA ROBERTIE (St-Trie) 1560.

LES SALLES (Paulin) 1764.

BABINOL, tènement (Couzours)
près le Rouverel 1700.

BIGAC, 1530, aujourd'hui Bi-
zeat, près Sagournac.

BRUGEAILLE (Villac), lieu dit.
Anciennes carrières de meules.
La tradition y place les ruines
d'une ville.

BRUNE, village de, (St-Mesmin)
1480. [*La vicomté de Limoges*
par Clément-Simon].

CANADRILLE, village de, (Sala-
niac) 1780.

BELVÈS-sur-Dourdounye, en
Castilhionnois, bg. 1651.

CELLOM-SUR-VÉZÈRE (Terras-
son), 1764, près le moulin des
Escures. [Archives de la pré-
fecture, à Tulle, E. n° 138.]

BLEUFON, hameau actuel près
Montignac-le-Comte.

BORDARIA-DE-PLANIA (Sancti-
Trojani), 1500, prope lo Queyroy.

BORNIO, m. (Nontronio) 1503.

BORT, forêt limitrophe de Juil-
lac 1750, près St-Mémin.

BOSCHAUD, tènement (Cou-
zours) près Combenègre 1750.

BOS, LE, m. 1726, près les
Raffards, *lesquels sont de Cou-*

zours ; moyen de confronter
quand le titre ne fait pas con-
naître la paroisse même.

BOULOGNE (Bassillac) *au con-
fluent de l'Isle et de l'Auvézère.*
Il serait extrêmement souhaita-
ble que d'un mot on indiquât
ainsi la situation : près d'un
ruisseau, sur un plateau, au pied
d'un rocher, dans un marais,
pour faciliter la recherche phi-
lologique à venir : — La Peyre
(pierre milliaire) l'aiguille, sont
toujours sur des chemins. — Au-
tre exemple : — L'ANGLADE (angu-
lus) est d'habitude aux bifurca-
tions, Anglars, *cingle*, dresserie
dans des rochers, etc.

BOURNACHOU, LE, tènement
(Couzours) 1750.

CHARPENET (La Villedieu) 1340.

CHASTANET, m. 1500 (St Tro-
jani) [chartrier du duc des Cars].

CHEZ-PIALAT, hameau (Cou-
zours) 1706.

CHEZA, m. de la, prope Cozor-
nium 1465. (Cozornio ?) c'est-à-
dire que nous réservons la ques-
tion de savoir s'il était de cette
paroisse, quoiqu'il fût fort près
de ce bourg.

LE COLOMBIER, mainement
(Milhac-de-Nontron) 1464.

COUDERT, LE, tènement (S^t Trie) 1480, près La Chapelle Saint-Laurent. Nous donnons peu de tenants et aboutissants, pour avoir négligé de les noter, comme n'intéressant plus notre Corrèze.

DAUDINYE, LA, tènement (Pazayac) dépendant du Goure 1591.

DOUX, LA, village (Berssac) 1543.

L'ETANG DE DALON, étang (S^t Trie) 1725.

L'ETANG-NEUF, forge 1792 (prob. Dordogne).

STAGNUM-PORTIES, étang près le Queyroix qui est de S^t-Trie 1500.

FÉRIGNAC, village de, (Couzours), mais il fut de Louignac (Corrèze) pour 1/2 en 1724.

FONT-SAINT-PIERRE, LA, 1489, fontaine entre Nontron et Javerlhac.

FONT-SAINT-MATHURIN, LA, (Nontron) 1772, près le Bandiat et l'église S^t-Roch.

(Voir notre article sur le *Culte des fontaines en bas Limousin*, Annuaire de la Corrèze, 1888, imprim. Crauffon, à Tulle, signalant plus de 60 fontaines ayant un vocable ecclésiastique et étant l'objet d'un pèlerinage.

Le moulin DES ESCURES (Terrasson) 1764, sis à Celloin-sur-Vézère.

SARZANES, village encore, (Sagnac près S^t-Trie) c'est l'ancien Sarzanas du x^e siècle, in vicaria Molnisinse.

PESCHARIAS, LAS, village (Saint-Meymy ?) 1612.

PEYZAC (Peyzac) forge 1792.

PRANZES (Plazat) 1760.

QUEYROY, moulin DE, (Sancti Trojani) 15...

RAFARS, LES, tènement 1701 (Badefol) ; encore village.

RAMADA, LA, moulin (Badafolium, Petragoricensis diocesis) 1457.

RAYMONDIE, LA, village 1740 (Nadaillac) en la châtellenie de Larche.

ROBERTIE, LA, v. (Saint-Trie) 1560.

LA ROCILHA, 1476 m. (Nadaillac) près le suivant.

ROUVÈS, LE, m. auj. v. (id.) 1476.

ROUVEREL, LE, v. auj. (Couzours) et 1750.

LA ROUYE (S^t-Meymy), v. 1612.

Mainement DE CALHAMET (S^t-Martin-de-Limeulh) 1560.

LA FON-PEYSSIERA, mainement (S^t-Trojani) 1461.

LA FON ROUMIVE, ex-chapelle, à la Bessède.

FORÊT DE BORN, LA, forêt (S^t-Mesmin) 1560.

Id. DE PLAGNE (id.) en Limousin 1583.

Id. DE GÉNIS, forêt (Génis) 1543.

Id. LA, fief (Peyzat-près-Ségur) 1685.

FORÊT LA, (Nadaillac) v. en la châtellenie de Larche 1740.

FOUILLARDIE, LA, v. 1612 (Couzours [préf. Tulle, E. 12.]

FOURNERIE, LA (Badefol-d'Ans)
v. actuel.

GATERS, LES, (Couzours) 1750.

LA MAZE, partition ainsi que la
Daudinie, du village du Gourc
(Pazayac) 1591 [préf. Tulle, E.
138].

GUABOURAT, tènement (Saint-
Meymy) 1621.

GUEROLLE, LA, mainement
(Milhac-de-Nontron).

GUILLEBONDE, h. actuel près
Terrasson et la Vézère 1718.

HOSPITALE loci de Preysaco
1465. Voy. Château-l'Evêque.

JAF, v. de (Grèzes) près Bigac,
Chavanhac et Grèzes 1530.

JAILLAC, territoire (Grèzes)

près le chemin de Jaf à Terras-
son, 1476, 1591.

LAVAU, (Peyzac près Ségur)
forge et moulin 1755.

LEYSSAN (Couzours mieux Loi-
gnat) près les Patacoux, 1723.

LE MASMOUREL, (Couzours)
1750.

MASCHE, tènement (id.).

MAS LA CHÈZE (id.) tènement
1700.

MAS LA VOLP (Cozormio) prope
Roverau 1457.

MAZADES, LAS (Noseirolas),
dioc. Sarlat 1490.

MIREMONT, forge bâtie en 1573,
existe 1780 (Peizac-de-Ségur).

MOLES, village de, (Chavanhac-
le-Blanc) 1588, etc., etc.

REPAIRES ET MAISONS NOBLES.

LA ROCHE (Salagnac-d'Exci-
deuil) 1500. [*La vicomté de Li-
moges*, par Clément-Simon].

LA ROCHE, près Thiviers.

LA SALLE, fief, (Lempzours)
1713.

BARDENACO, parochia de, 1513.
Petragoricensis diocesis. [Pré-
fecture de Tulle, série E, actes
latins].

BEAULAURENT (Jumilhac-le-
Petit) 1651.

BELLERIVE, château actuel,
près le Buisson-de-Cabans.

BERMONDIE, LA, (Thonac) 1787.

LA FORÊT DE LA BÉROVENCHE,
fief relevant de la couronne au

duché de Guyenne. [Préfecture
de Tulle, E. n° 138.]

BIGORD (Montignac-le-Comte)
probablement seigneurie.

Le moulin noble de BLOUFON.
[Sûrement près de Montignac],
car voyez ci-dessus.

BOYSSUELH, prope-Dalo 1508.
Aujourd'hui Boisseuil du canton
d'Hautefort.

BOISSEURS, LE (Milhac-de-Non-
tron) 1464.

BOISSIÈRE, LA, territoire (Non-
tron) [probablement seigneurie
comme presque tous ses homo-
nymes à cause du *buis*, fréquent
dans nos villas gallo-romaines].

BORIES, LES, château, 1653, près Périgueux.

BRETANGES, encore château Beaussac).

BRONS (hôtel de), à Sarlat, encore existant.

CASTEL-FADÈZE, aujourd'hui château près Périgueux.

LE CHALARD, chapelle, (Saint-Geniès) près Salignac, bâtie 1329. Patrons N. D., saint Jean, sainte Catherine, saint Michel.

Id. LE (Couzours) 1723 et encore.

CHAMBON, fief (Peyzac). [Archives du regretté comte de Damas, château d'Hautefort.]

CHAMBRAZÈS (Nadaillac) sans hésitation ; prieuré bénédictin dépendant d'Uzerche (Corrèze).

Nous mettons les prieurés naturellement au nombre des lieux fortifiés, car ils le furent tous, et sièges de juridiction.

CHANTRES, fief (Milhac-Nontron) et prieuré Saint-Blaise, membre de Dalon.

CHAPDEAU, LE, *aliàs* LAMIDET (Milhac-de-Nontron) 1570. [Nous engageons, en principe, à se défier des *aliàs*, car souvent le féodiste, arpenteur, agrimenseur ou tabellion, craignant de mal confronter, englobait deux tenements (distincts en fait cependant) en une seule désignation à l'aide d'un *aliàs*. *Aliàs* exprime donc souvent, que de deux anciens lieux habités, l'un s'étant trouvé « absus dévesti », a été annexé à l'autre.

De même que les doubles noms de famille avec trait d'union marquent une famille *qui se titrait* (quoique bourgeoise) *d'un lieu* [presque toujours noble, jadis], c'est-à-dire d'un ancien emplacement de repaire ou petit refuge de guerre, sauve-qui-peut à l'usage des habitants des deux ou trois villages de son rayon. Merciel-Theillet revient par exemple à Léon Merciel, jadis sieur (possesseur de rentes en fondalité, directité) de Teilhet.

Rien ne demande plus d'attention aux moindres termes et que de gens, même savants d'ailleurs, les interprètent mal !

LA CHAPELLE SAINT-LAURENT (Saint-Trie) en l'archiprêtré de Lubersac en Limousin 1700.

CHASTEaux (Saint-Mesmin) repaire, 1480.

CHAVAGNAC-LE-BLANC, commune du canton de Terrasson, 1760 [par opposition à Cavanha-cum-lo-Fanhos, le fangeux (du Quercy près Martel.)]

CHERNHACO, parochia de, (diocesis Petragoricensis) 1500. [Préfecture de Tulle, E.]

COUBZOURS, 1457. Prioratus de Cozornio, Læmovicensis diocesis. — 1620 en la comté d'Ayen.

COUSSANZAC, 1522, repaire près le moulin des Cottes, près Nontron, le Bourdeix, Augignac.

DAMNIAC, bourg et fief, 1751 non loin de Couzours et de Ba-

defol (très probablement Vilhac)
— ailleurs Dauniac.

EYRENCUM, parochia diocesis
Sarlatensis, 1488.

FAYE (H^e, LA), château (la
Tour Blanche).

Id. LA, (idem.) près Mareuil-
sur-Belle.

FELETZ, reppeyrium, 1483
(S^t-Trojani) ; il fut aux Pey-
russe des Cars et, encore, 1729
en la châtellenie de Moruscle.

Id. (les moulins de) (Saint-
Troyen), 1485, près le chemin
de Dalon à Boisseuil.

FENELLONO (castrum de) (dio-
cesis Caturcensis *sic*) 1587. [In-
sinuations ecclésiastiques à la
préfecture de Limoges]. — *Felle-
norio* Fellenos, *Fénelon* famille
de chevaliers de ce nom et sû-
rement, de ce lieu, souvent nom-
mée au cartulaire d'Obazine xiii^e
s. [Archives de M. Brunet, an-
cien ministre, obligeamment
communiquées, mss. aujourd'hui
cédés à la Bibliothèque natio-
nale]. On n'a pas encore fait
remarquer cela, que nous sa-
chions.

PHELECIE, repaire (Salagnac-
d'Excideuil) 1480. [Archives de
Pau].

FEYRAC, aujourd'hui château,
près Domme.

PUYAËUT, châtellenie (Milhac-
de-Nontron).

LE REPAIRE (Couzours), 1736.

LA RIGAUDIE, aujourd'hui châ-
teau, par Villamblard.

Id. id., par Ribérac.

LA ROCHE, repaire (Salagnac-
d'Excideuil) 1500.

Id., près Thiviers, 1514, re-
paire.

SAINT-MARIE (Couzours) 1465.

QUEYNAC, repaire (Saint-Mar-
tin-de-Limeur) 1744.

PEYTAVIS, LES, logis noble à
Nontron, in castro 1500.

PHUNLACO, locus DE, 1464, Pe-
trag. dioc.

PLAIGNE, LA, prévôté (Saint-
Mesmin) 1480. [Archives de
Pau] et maison noble.

POUTHET, château près Eymet.

POYOUS, mainement (Saint-
Georges-de-Chalais) 1514, près
le ruisseau de Côle.

POUYADE, LA, château près
Nontron.

CAPELLA CASTRI NOVI (episcopi)
in parochia de Preyssaco 1587.

[Reg. d'insinuat. ecclés. pré-
fecture de Limoges.]

FOLHADA, LA, parochia *Lemovi-
censis* et *Sarlatensis* diocesis,
sic, 1508. [Archives de la pré-
fecture de Tulle, E.] *Alternant*.

FORÊT, LA, repaire (Souffri-
gnac) 1476.

GLAUDIE, LA, château xiii^e siè-
cle, et encore (Milhac-de-Non-
tron) [*Monographie des envi-
rons de Nontron* par M. de Lau-
gardière].

GRIFOUL, LE, aujourd'hui châ-
teau (Vitrac).

GUIERCE, LA, logis de, à Bran-
tôme.

JAUNIE, LA, fief (Milhac-de-
Nontron) xvii^e siècle.

LAMIDET, repaire (id. id.)
1570.

LAVORT, château en la séné-
chaussée de Sarlat, à M. de Gi-
ronde, 1751.

LESPINASSAT, château actuel
(Bergerac).

MASDEMONDET, id. id., près
Ribérac.

MAISON-NEUVE, LA, fief (La
Noaille).

MUREAU, prieuré (Saint-Trie).

MARTONIE, LA, repaire (Milhac-
Nontron).

MARTRES, LES, ex-jurisdiction
1476 (St-Laurent-des-Vignes).

MAUMONT, fief et mainement
1464-1535.

MICHEL-DE-MONTAIGNE, aujour-
d'hui château, par La Mothe-
Montravel.

MONTZAC ecclesia, Petrago-
ricensis diocesis, prope ecclesia
de Coturis ejusdem dioc. 1495.

MORUSCLES, château dans Gé-
nis même 1480. [*La vicomté de
Limoges* par Clément-Simon].

MOLNISINSIS vicaria, semble
Moneys, aujourd'hui commune
de Cherveix.

NAUDONET (Saint-Martial-de-
Valette) ex-repaire, 1600.

NOSEIROLLES, parochia de,
Sarlatensis diocesis 1490. [Pré-
fecture de Tulle, E. 240].

LE PEUCH-LÈS-PLAZAC, re-
paire, 1550.

LE PEYRAT, château (Limé-
jouis) 1765.

LA PEYRE, repaire (St-Martin-
le-Point), etc., etc.

N. B. — Depuis que ces notes géographiques ont été par moi adressées à Périgueux, j'ai eu, grâce surtout aux archives de M^{me} la marquise de Cumont, née de Damas, l'occasion d'inscrire plus de 1000 lieux en sus du présent spécimen, dans mon exemplaire du dictionnaire de M. de Gourgues. Voyez aussi ma CARTE FÉODALE des *Marquisats d'Hautefort, de Ségur et d'Excideuil*, avec la comté de Montignac, duché d'Ayen ; et quant à nombre de familles périgourdines fleffées dans la Corrèze, mon récent ouvrage : *LE BAS LIMOUSIN féodal et religieux*, t. I et II., arrondissements de Tulle et Ussel, réunis en un vol. 14 fr. chez l'auteur, au château de Vyers, par Corrèze (Corrèze), ou 10 fr. par tome. Nous comptons élucider bientôt dans une plaquette explicative du TÈNEMENT, la question de savoir si l'expression de *Mainement* fort usitée en Périgord n'est pas synonyme absolu du terme de *repaire*, comme il nous semble pouvoir déjà le faire pressentir à nos aimables co-chercheurs de votre province, parmi lesquels M. le comte de St-Saud n'est pas moins zélé.

J.-B. CHAMPEVAL de Vyers.

V A R I A .

—
LETTRES DE JOUANNET

Conservateur du Musée de Bordeaux.

A L'ABBÉ AUDIERNE

(Suite et fin).

XXVIII.

Mon cher abbé,

Bon jour, bon an, à vous, à votre chère et respectable mère ; le renouvellement de l'année, qui met en course tant de menteurs, est aussi une époque de vérité pour moi, pour vous, pour tous ceux qui nous ressemblent. Puissiez-vous, mon cher élève, dans cette bienheureuse année 1843, trouver quelque médaillon, vingt médailles rares, douze statuettes authentiques, trente inscriptions que Chrétin n'ait pas touchées, et faire un nouvel ami qui vous vaille, chose plus difficile à rencontrer que celles que je viens d'énumérer.

J'avais quitté Périgueux dans l'espoir de m'arrêter à Saint-Apre, mais une pluie qui tombait par torrents m'en ôta l'envie, et me cloua dans ce maudit charaban, où six chapeliers et leurs valises pesèrent sur moi pendant la plus mauvaise nuit que j'aye passé de ma vie.

Je n'ai pas été heureux depuis ; pas de trouvailles, pas de médailles, pas une ombre d'antiquités. En attendant mieux, je mets au net mes observations de l'année dernière, et vous recevrez sous peu une notice de moi. Plus un exemplaire de la *Bénédiction du cierge pascal*, morceau de musique du x^e siècle. *Fac-simile* autant que la chose est possible.

Adieu, mon cher abbé, je vous aime et vous embrasse aussi cordialement que je vous embrassai en quittant Sarlat.

Mes respects à votre mère.

Votre ami,

F. JOUANNET.

[29 décembre 1842.]

Bon jour, bon an à Auguste, à son vieux père mon contemporain, à M^{lle} Anette, à Charrière ; j'espère qu'il est débarrassé de tout procès ; je le désire.

XXIX

Mon cher abbé,

Je vous souhaite le bonjour et je présente mes respects à votre bonne

mère. Je vous envoie ma notice sur les deniers de Saucals. Je ne sais si vous serez de mon avis. Je le crois plus simple, plus naturel, plus vrai que tout ce qu'on a débité au sujet des deniers attribués à Eléonore et de ceux qu'on a dit frappés à Périgueux au nom de Louis d'Angoulême. Au reste, je soumets mon opinion au jugement des savants, et je ne suis pas homme à ne pas sourire à ma condamnation, quand on la fondera sur de bonnes raisons, *errare humanum est, perseverare diabolicum*. Vous recevrez incessamment une notice sur quelques bas-reliefs découverts ici l'été dernier. Je joins à cet envoi celui d'un exemplaire du chant de la *Bénédiction du cierge pascal*, musique du x^e ou du commencement du xi^e siècle. Vous pouvez compter sur l'excellence de cette copie. On a respecté jusqu'aux fautes.

Adieu, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

Mille choses à MM. Dupont. Je joins à mon envoi un exemplaire pour Auguste.

Salut amical. Votre ancien professeur et ami,
23 avril 1843.

J. JOUANNET.

XXX

Mon cher abbé,

Je conçois l'impatience d'Auguste et la vôtre : je viens en conséquence de consacrer deux heures à l'interprétation de votre pièce, et je vous envoie cette interprétation que je garantis. Le surnom de Terracina, si ce n'est pas un nom, fut peut-être une précaution politique afin d'éviter un rapprochement de *Calus Calligula* et de *Calus Terracina*. Ceci est conjectural.

Je vous ai renvoyé par la dame qui m'avait apporté votre envoi, la médaille. Tâchez de l'avoir et les bonnes.

Croyez-moi, transcrivez l'interprétation telle que je vous la donne. Elle est courte et claire. Souvenez-vous que ce sont les meilleures.

L'heure du courrier me presse.

Salut amical.

J. JOUANNET.

[12 janvier 1844.]

Mes respects à votre mère, mes amitiés aux Dupont. Vous recevrez sans doute la présente avant la médaille.

INTERPRÉTATION.

La pièce fut frappée sous le règne de Calligula, probablement sous son premier consulat, nul chiffre ne suivant l'abréviation cos. de la légende ;

date qui répond à l'an 37 de notre ère. Elle fut frappée par la *Ville Victorieuse d'Osca*, colonie d'Espagne, en l'honneur de deux Duumvirs dont elle eut sans doute à se louer, C. TERRACINA et C. PRISCVS, personnages maintenant inconnus, mais dont cette pièce a du moins immortalisé le nom.

Je lis d'un côté CAIUS. COESAR. AUGustus, GERManicus, Pontifex Maximus, Tribunitia Potestate. Pontifex. Maximus. Consul. (légende autour d'une tête ou d'un type altéré.)

Revers : Urbs. Victrix, OSCA. C. TERRACINA. p. PRISCO. Duumviris. (Le Duumviris est à l'exergue et figure ainsi IIVIR.)

P.-S. — TERRACINA est-il le nom du premier duumvir ou le nom de sa patrie, employé fort politiquement pour éviter le rapprochement du nom de l'empereur et de celui du duumvir Caius Calligula — Caius Terracina ?

Pour vous, ne vous inquiétez pas de la valeur, c'est le type ordinaire de la ville d'OSCA.

XXXI

Bordeaux, 25 novembre 1844.

J'ai été profondément sensible au chagrin que vous a causé la perte d'un frère qui ne vous valait pas, mais que vous chérissiez et que j'aimais aussi. Qu'aurez-vous donc pensé de moi, quand vous ne reçûtes aucune réponse à la lettre qui m'annonçait la triste nouvelle, surtout après une autre lettre restée aussi sans réponse ? Il est mort ou mourant, aurez-vous dit ; non, il vivait, si c'est vivre, mon cher abbé, que de se sentir à la chaîne, condamné à une opération de manœuvre, à laver des pierres, à débrouiller 200 inscriptions, à les interpréter, à les copier, et le tout pour la belle satisfaction de savoir qu'un *Sulpicien* est mort à 90 ans et que ses héritiers ont eu le plaisir de l'enterrer ; ou qu'une *Cintugena* est morte à 20 ans et qu'elle a eu le précieux avantage d'être enterrée avec son miroir, bien coiffée et vêtue de la *Stola*. Après ces douces jouissances, qui m'ont volé tout le beau mois de septembre, sont venus les ouragants et les pluies d'octobre, qui ne nous permettaient qu'à de très courts intervalles de mettre le nez dehors. J'avais là sous la main mon porte manteau tout bourré et prêt à partir avec moi pour le Périgord. Si seulement le soleil venait nous revoir un seul jour ; mais il n'est revenu qu'à l'époque où recommencent les travaux de l'année.

Plaignez-moi, mon cher abbé, me voilà dans les manuscrits poudreux, dans des parchemins où il n'y a rien à gagner. Je m'étais fait une fête de vous voir après deux ans d'absence, de recommencer nos pérégrinations au milieu des débris de votre vieille cité ; je rêvais d'Ecorneboeuf, je

m'exagérerais la moisson qui m'y attendait, je me proposais de m'y montrer aussi prodigue qu'on m'aurait été fidèle ; comme si l'on pouvait avoir si longtemps gardé mon souvenir. Et voilà que la réalité, la triste réalité me trouve encore à mon bureau, sans visites amicales, et livré corps et âme aux importuns.

Adieu, cher abbé, embrassez pour moi votre bonne et respectable mère et croyez-moi pour la vie votre vieux professeur et votre éternel ami.

J. JOUANNET.

Mille choses à la famille Dupont.

J'ai revu ici Lady... Elle m'a écrit deux mots charmants, et j'ai regretté de la trouver partie quand j'ai pu me présenter à son hôtel, pour la remercier. Est-elle encore à Périgueux ? Soyez auprès d'elle mon interprète. Si vous avez son adresse, donnez-la moi.

XXXII

Bonjour, bon an, joie et santé pour longtemps ! Vous voilà chargé, mon cher abbé, de m'enterrer tout vivant. Je n'en mourrai pas, mais si le cerceuil ne me plait pas, je le dirai à tous ceux qui seraient tentés d'y jeter quelques gouttes d'eau bénite.. Du reste, ne croyez pas que cette future publication altère le moins du monde ma sincère amitié pour vous. *Un bon vieux cuir*, comme m'appelait en riant ce pauvre *Rocher*, que j'aimais malgré ses boutades, un bon vieux cuir n'est pas sensible aux coups d'épingle. Je vous recommande une seule chose. Si vous me prenez quelque chose, que ce soit *textuellement* ; laissez-moi mes fautes. Je ne me sens à l'aise que dans mes habits, tels que le temps les a faits ; pardonnez-moi ma bizarrerie, j'aime mieux mes trous que les plus belles pièces. Il ne faut pas disputer sur les goûts.

Vous savez, mon cher abbé, que la Société française pour la conservation des monuments nationaux, m'a décerné, dans son dernier Congrès, tenu l'année dernière à Saintes, la médaille destinée à récompenser l'archéologue dont les écrits ont, dans la région comprise entre la Loire et les Pyrénées, rendu le plus de services à la science. Je vous entretiens de cette bonne fortune parce que je sais combien tout ce qui m'arrive d'heureux vous fait plaisir.

Obligez-moi, mon cher abbé, de souhaiter en mon nom la bonne année à votre respectable mère. Embrassez-la pour moi. Soyez heureux près d'elle. Soyez-le longtemps, et qu'elle soit aussi encore longtemps heureuse auprès du bon fils que Dieu lui a laissé.

Je vous embrasse du fond du cœur.

Votre ami,

J. JOUANNET.

[8 janvier 1845.]

XXXIII.

Vous me boudez, mon cher abbé. Vous avez tort, mille fois tort. Auguste, à son dernier passage à Bordeaux, m'a dit que ma lettre de bonne année vous avait blessé, vivement blessé. Je ne l'aurais jamais imaginé. Quoi ! une lettre écrite en riant, quand j'aurais pu me fâcher tout rouge, en apprenant qu'on allait, sans mon aveu, puiser dans mes notices ; une lettre plaisante devait-elle me brouiller avec vous ? Au lieu de me bouder, il eut été mieux, mon cher abbé, de faire ce que Dupont a fait, de me traiter de visionnaire, de m'observer qu'il ne s'agissait nullement de fouiller dans mes notices, mais d'un simple catalogue dans lequel, suivant l'occasion, on renverrait à ce que j'ai pu dire, bien ou mal, dans les calendriers.

Si je vous ai blessé, je puis vous assurer que c'est bien sans le vouloir. Pillé de tous côtés, et me croyant à la veille de l'être par vous, j'ai ri. Voilà tout. Mais ici j'ai vraiment des excuses à vous faire. Pour quelle offense ? pour avoir, sur une fausse apparence, imaginé que vous aussi, vous, mon élève, mon ami, vous alliez vous ranger parmi les slibustiers. J'ai eu en cela un tort, un grand tort, je l'avoue, et je m'en accuse avec repentir.

Après cet aveu, mon cher abbé, si vous boudez encore, si vous me retirez votre bonne amitié, je redirai avec douleur *tantane animis celestibus tra* ! Quant à moi, je vous conserverai toujours la même affection, le même cordial dévouement, et vous trouverez toujours en moi votre meilleur ami.

F. JOUANNET.

Je vous prie de présenter mes respects à votre respectable mère.

Mille choses aimables à MM. Dupont.

27 février 1845.

XXXIV.

Mon cher abbé,

Quand votre lettre qui m'annonçait votre départ pour Paris fut remise à ma demeure, j'étais absent. Vous aurez été sans doute fort étonné de mon silence. Je m'empresse de réparer ce que vous aurez peut-être appelé *négligence*. Voilà une lettre pour M. Brongniard. Je ne connais personne plus en état de vous être utile et de vous faciliter les moyens de voir son beau cabinet et d'autres.

Agréez l'assurance de ma tendre amitié.

Votre dévoué serviteur et ami.

XXXV.

Mon cher abbé,

Bon jour, bon an à vous et à votre respectable mère. Je vois avec regret commencer l'année sans qu'un petit mot de votre part soit venu me sourire. Pourquoi n'ai-je plus entendu parler de votre notice sur l'antique église de Cadouin ? Mes corrections vous auraient-elles blessé ? Je ne puis le croire. En vérité, votre silence est une énigme pour moi, pour un ami qui vous aime bien sincèrement.

Je n'ai que le temps de vous le dire et de vous embrasser.

Votre ami,
F. JOUANNET.

XXXVI.

Mon cher élève et bon ami,

Vous est-il possible de partir demain à 3 heures ? Nous reviendrions samedi. Il serait trop tard lundi, nos amis étant dans le tracas du déménagement. Un mot de réponse ; ce pétulant M. P... et l'attend.

Je vous écris craignant de ne pas vous trouver.

Votre dévoué serviteur et ami,
JOUANNET.

XXXVII.

Mon cher abbé,

Je profite de la présence d'Auguste pour adresser à vous un petit mot d'amitié ; à votre mère l'expression de mon respect et de mon affection. — Ça, mon cher abbé, puisque nous sommes en présence, confessez-vous. — La main sur la conscience, avez-vous chassé sur mes terres ? avez-vous conquis quelque vieillerie d'Ecornebœuf : pierre, vieux cuivre, médailles d'or ou d'argent ? Ce ne serait pas une pécadille, mais un péché monstre, dont toute l'eau bénite de Saint-Front ne vous laverait pas. Ecornebœuf est de mon domaine ; du même droit que, dans le principe, toute seigneurie appartenait au champion qui s'en empara. Vous savez combien ces châtelains furent et sont encore jaloux de leurs lièvres et de leurs perdrix, et bien, je suis plus jaloux de mes vieux débris. Si vous grimpez sur mes hautes terres d'Ecornebœuf, que ce soit donc seulement pour dire à ces bons vassaux, auxquels, contre l'usage, c'est moi qui paye la dime, que je les reverrai, qu'ils doivent me garder la foi jurée, et qu'à ce prix je serai toujours le même pour eux, crédule et généreux. — Le massif Mourcin, qui aurait dû venir au monde dans le siècle des in-folio, fait-il toujours des antiquités

à grand renfort de haches. Saint Thomas a moins écrit que lui, mais saint Thomas publiait, et le Mourcin enfout. — Quel dommage pour les races futures. — Adieu, je voulais vous dire un mot, et je vous lance une page ! me pardonneriez vous ?

Tout à vous, votre bon ami,

JOUANNET.

Jeudi, 23 novembre.

XXXVIII

Mon cher abbé,

Je profite du passage de M. Pillot jeune, marchand d'histoire naturelle et d'antiques, pour vous adresser ce que vous connaissez déjà, et pour vous remercier de votre urne, car j'accepte avec plaisir, le vase étant entier et me venant de vous. Je n'ai que le temps de vous embrasser mille fois.

Votre ancien professeur et votre ami,

F. JOUANNET.

Vous avez vu qu'à Caën on nous a accolé pour inspecter la Dordogne.

XXXIX

Je profite du départ du jeune Vedren pour vous donner un petit bonjour. Voilà mille ans que je ne vous ai dit combien je vous suis attaché. Excusez-moi et aimez-moi.

Votre ami,

F. JOUANNET.

XL

Mon cher abbé,

Je profite du départ de M. Marvaux, jeune professeur très instruit, très consciencieux et bon enfant, auteur d'un ouvrage estimé. Vous le connaissez. Si mon estime pour lui peut ajouter à celle que vous avez déjà pour lui, il sera au mieux dans votre esprit : et c'est ce que je désire vivement.

Adieu, mon cher abbé, je vous embrasse du fond du cœur.

Votre ami sincère,

F. JOUANNET.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE

NIMES. — AVIGNON.

18-25 mai 1897.

Les monuments que nous allions visiter dans le Gard et le Vaucluse sont connus de la plupart d'entre vous, Messieurs, et sans vouloir vous en donner une description complète que vous trouverez facilement ailleurs, soit dans vos souvenirs personnels, soit dans les nombreux ouvrages qui traitent de ces édifices si curieux et si différents des nôtres, nous venons vous les remettre en mémoire, sinon tous, au moins quelques-uns d'entre eux et en même temps vous donner un compte-rendu succinct des travaux du congrès.

Les adhérents étaient très nombreux et les mémoires sur les différentes questions du programme ont abondé de telle façon que les auteurs n'ont pu les communiquer tous ; ils seront insérés ou analysés dans le volume du congrès. M. Edmond Le Blant avait été délégué par le Ministre de l'Instruction publique pour le représenter. M. Gustave Fabre, président de l'académie de Nimes, a souhaité la bienvenue en termes très aimables aux membres du congrès. MM. de Marsy et Le Blant ont aussi prononcé quelques paroles très applaudies. M. Maurin, membre de l'académie de Nimes, M. Carrière, conservateur du musée archéologique, M. Bondurand, archiviste, ont donné l'exposé des travaux faits dans le Gard sur les antiquités préhistoriques, romaines et du moyen âge.

Nous avons visité les arènes sous la direction de M. Révoil, leur restaurateur, qui a bien voulu donner aux membres du congrès quelques explications sur les travaux qu'il y a accomplis et sur quelques détails de la construction de cet édifice si bien conservé et si complet ; il nous a montré comment on pouvait y donner des naumachies, grâce à un système de vannes qui permettaient d'inonder le sol de l'arène et de le vider avec une très grande facilité. Nous en donnons les dimensions. Grand axe au dehors, 133^m 35^c et le petit 38^m 35^c.

Le soir, la municipalité nous a offert un punch dans le temple de Diane, brillamment décoré et éclairé à l'acétylène. M. le maire, dans une allocution charmante, nous a, au nom de la ville qu'il administre, souhaité la bienvenue ; outre les membres du congrès, les invités étaient nombreux. conseillers municipaux, conseillers généraux, de nombreux fonctionnaires ; plusieurs dames en toilettes élégantes, assistaient à cette féerique soirée dans ce cadre merveilleux.

Le pont du Gard mérite bien la réputation de grandeur que lui ont faite les voyageurs et les écrivains ; quand on arrive auprès de lui, les descriptions qu'on en a lues, les dessins ou les photographies qu'on a vues, ne diminuent pas l'effet qu'il produit ; il arrive souvent, lorsqu'on se trouve en face d'un monument qu'il ne produit pas l'impression à laquelle on s'attendait, et en général elle est au-dessous de ce qu'on l'imaginait ; ici il n'en est pas de même et nous ne fatiguerons pas les lecteurs par une description ; cependant, qu'on nous permette une observation que, sans aucun doute, les ingénieurs, les architectes, les archéologues ont faite certainement déjà, mais que nous n'avons pas vu consignée, c'est la manière dont les arcs sont construits : sur des piles carrées parfaitement appareillées on a dressé des arcs isolés, juxtaposés, mais indépendants les uns des autres, sans liaison, de manière à leur laisser ce qu'on appelle du jeu, de façon que le poids des parties hautes se répartisse sur tous les points de ces courbes flexibles et par suite n'en fatigue pas les reins ; chaque arc ne porte donc que le poids de la partie supérieure qui lui correspond. Les architectes du pont St-Benezet ont suivi la même méthode. Si le pont du Gard a d'un côté une large voie de circulation, il faut pour l'expliquer savoir que la partie basse, à la base du second rang d'arcades, a été élargie en 1743 par la construction d'un pont bâti par les Etats du Languedoc. Les truffes des environs du pont du Gard sont renommées ; elles sont, en effet, très noires et parfumées.

Près de là, le château de St Privat est une promenade agréable ; il a conservé une ou deux tours qui lui donnent un aspect moyen âge, mais, au point de vue archéologique, ce n'est qu'une promenade ; cependant on y a réuni quelques débris romains et du moyen âge.

Nous passons devant bien des endroits intéressants, nous n'avons pas le temps de nous arrêter : l'église et le clocher de St-Martin, le château de Castille, bizarre assemblage de constructions italiennes, égyptiennes, etc., Remoulins dont on aperçoit le clocher à trois étages percés de baies romanes.

Uzès possède un certain nombre de monuments qui méritent de fixer l'attention ; la terre d'Uzès fut érigée en duché en faveur d'Antoine de Crussol, en 1565, quand Catherine de Médicis chercha à se réconcilier avec les protestants. Les ducs d'Uzès étaient, si nous ne nous trompons, les premiers pairs laïques du royaume ; c'est sans nul doute à lui qu'il faut attribuer la construction de l'aile du château qu'on attribue à Philibert Delorme, mort en 1570. Le donjon carré avec des échauguettes est une bâtisse analogue à la tour qui sert de tête de pont au pont St-Benezet. L'intérieur est des plus simples et l'on voit

qu'il est depuis longtemps inhabité ; mais si les vivants ont déserté leur lieu d'origine, ils y reviennent loin des agitations du monde parisien, dormir à jamais dans une chapelle où depuis quelque temps les pierres sépulcrales et de récentes épitaphes se pressent.

Les grottes et les stations préhistoriques des environs d'Uzès ont fourni à M. Rousset et au frère Sallustien une des plus remarquables collections d'objets préhistoriques, surtout des vases de la plus grande rareté.

Une des plus anciennes curiosités d'Uzès est certainement la crypte située sous l'établissement des dames de St-Maur, creusé dans le rocher ; il se compose d'une nef et d'un sanctuaire ; les parois sont couvertes de grossières sculptures que M. d'Albiousse, auteur d'une notice à ce sujet, désigne comme étant le Christ et saint Jean-Baptiste ; — des croix sont tracées au-dessus de l'autel et de la porte d'entrée.

Le musée lapidaire de Nîmes et le musée épigraphique sont de la plus étonnante richesse, et l'épigraphie romaine nous montre jusqu'où était arrivée l'habileté des lapicides des premiers siècles. Les lettres sont nettes, élégantes, d'égale grandeur, admirablement dessinées ; il est vrai que les matériaux sont de premier ordre, ce qui compte pour beaucoup dans la facilité de les décorer. De belles mosaïques pavent ces salles ou en couvrent les murs ; des sculptures romaines et du moyen âge remplissent les salles de beaux et de curieux spécimens ; il faut voir cet ensemble, ainsi qu'à Avignon où l'on trouve les deux tombeaux de Vaison et plusieurs statues d'un intérêt particulier, l'une d'un empereur romain et l'autre d'un guerrier gaulois, dont les costumes valent tous les livres et les dictionnaires, la Vénus de Pourrières, etc. ; la collection unique de bronzes et de verres antiques devant laquelle on peut passer des heures et ces restes de l'époque grecque si délicats, si fins, si purs, où l'art est partout et sous toutes les formes ; nous ne pouvons avoir l'espoir dans nos pays de trouver ces richesses, et nos musées, nous le voyons bien dans nos régions déjà éloignées de la Méditerranée, déjà froides, pauvres et boisées, tardivement habitées, ont bien peu de choses. Avons-nous été plus dévastés, plus pillés par les barbares ? C'est probable, à en juger par le peu de monuments qui nous restent, et cependant les traditions locales en signalent un grand nombre, à Vézère, à Saintes, à Poitiers, à Bordeaux, etc., dont il ne demeure pas trace. Dans la Provence et le Languedoc, il n'y a pas de localité qui n'ait son ou ses monuments.

Il y a aussi dans ce pays un très grand nombre d'églises antérieures à l'an 1000, ce que nous croyons extrêmement rare dans notre région, les archéologues du midi en connaissent plusieurs et M. H.

Révoil prépare à ce sujet un ouvrage qui fera le pendant de son livre sur l'architecture romane.

Nous avons tous entendu parler de Beaucaire et de Tarascon, de leurs châteaux qui se font face de chaque côté du Rhône. Beaucaire est en ruines, le château du roi René, à Tarascon, sert de prison ; on ne peut pas le visiter sans autorisation et on ne voit rien. C'est une masse carrée avec cinq tours, sur les bords du fleuve ; on le dirait tout neuf tellement il est bien conservé. Ste-Marthe, avec de belles sculptures, des frises et des chapiteaux (1187).

Nous ne parlerons ni d'Arles ni de St-Gilles-les-Bougeries, où déjà il y a eu des réunions archéologiques ; rappelons le théâtre d'Arles, les arènes que l'on trouve, en général, plus intéressantes que celles de Nîmes, St-Trophime et son cloître, le musée lapidaire avec ses sarcophages grecs et chrétiens.

St-Gilles-les-Bougeries dont le portail est, dit-on, le type de St-Trophime et de Ste-Marthe. Tarascon, avec ses trois porches, sa crypte, le tombeau de St-Gilles retrouvé en 1865. L'escalier connu sous le nom de vis de St-Gilles, dans le chœur ruiné dont on suit le contour conservé avec ses trois chapelles absidales. Des tombeaux romains ou mérovingiens remplissent le déambulatoire, mais il est fâcheux que les couvercles ne s'adaptent pas toujours à la boîte de pierre et qu'ils aient été interposés.

Avignon, dont nous avons déjà parlé à propos du musée Calvet, est une des villes les plus curieuses de France par ses souvenirs et ses monuments, son château des papes du ^{xiv}^e siècle, sa cathédrale, ses remparts, le pont St-Benezet, les tombeaux des papes Jean XXII, Grégoire XII, Urbain V, etc., que nous ne pouvons que signaler en passant ; cette ville, avec Villeneuve-les-Avignon, demande au moins deux jours si l'on veut se rendre compte des monuments que renferment ces deux villes, de leur emplacement, de l'effet qu'ils produisent dans cet ensemble, qu'on ne peut oublier, si monumental et si pittoresque.

Il suffit de deux heures pour voir Orange, son arc de triomphe et l'imposante masse de son théâtre si bien conservé dans sa partie intéressante, celle destinée aux représentations et aux accessoires ; les gradins se refont tous à neuf ; malheureusement ils n'ont pas la patine du temps, cette belle couleur dorée des matériaux du midi.

Enfin Aigues-Mortes, la ville de St-Louis et de Philippe le Hardi, qui a toutes ses défenses et ses quatorze portes intactes de la fin du ^{xiii}^e siècle, avec la tour de Constance, monument militaire des plus importants et qui permet, grâce à son état parfait de conservation, d'étudier l'art de la défense intérieure des forteresses. Nous ne ré-

pèterons pas la description qui en a été faite dans le *Bulletin monumental* de 1871, page 31.

Les séances ont été intéressantes par les mémoires qui ont été présentés. M. de St-Venant, inspecteur des forêts, sur l'époque préhistorique dans le Gard et sur l'époque du bronze ; de M. Luneau, sur la numismatique du camp de César, près de Laudun ; de M. Rochettin, sur les découvertes faites à Uzès ; de M. l'abbé Roman, sur les franchises de Villeneuve-les-Avignon ; de M. Cazalis de Fondouce, de M. l'abbé Durand, sur la cathédrale de Nîmes ; de M. Bondurand, sur le château de St-Privat, et de M. l'abbé Méritan qui a donné lecture d'une étude historique sur l'abbaye de St-André-de-Villeneuve.

Nous n'avons pu, dans ce résumé déjà trop long, que donner une idée générale du congrès et nous le terminons pour ne pas fatiguer plus longtemps les lecteurs du *Bulletin*.

A. DE ROUMEJOUX.

BIBLIOGRAPHIE.

QUELQUES PAGES DE L'ANCIEN ET LE NOUVEAU PÉRIGORD
ET LES CHATIMENTS DES PERSÉCUTEURS DE LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

Par H. Brugière, chanoine de Périgueux (1).

La constitution civile du clergé, qui déchirait le Concordat de 1516, et renversait toutes les lois canoniques, fut, à n'en plus douter, l'un des actes les plus déplorables de l'autorité civile pendant la Révolution.

Le clergé eut le choix entre le schisme vis-à-vis de l'église, ou la rébellion vis-à-vis de l'Etat, en sorte qu'il se divisa en prêtres *assermentés* et prêtres *insermentés*. Ce fut alors une désolation complète dans l'Eglise française.

Au lieu de convenir loyalement que la constitution votée par l'Assemblée constituante n'avait produit que de funestes résultats, qu'elle avait gravement froissé le sentiment religieux des populations et

(1) Périgueux, Ronteix et Bonhur, 1897, in-8°, 216 pages.

qu'il y avait lieu dès lors d'abandonner une loi mauvaise, susceptible d'aliéner au nouveau régime beaucoup de bons esprits, les meneurs, en Périgord comme ailleurs, ne songèrent qu'à rendre les prêtres orthodoxes, c'est-à-dire les victimes de leur propre intolérance, responsables de la situation critique de la France. Si les affaires allaient mal, c'était la faute des prêtres insermentés ; eux seuls étaient les instigateurs de tous les troubles, de tous les désordres, de toutes les crises économiques ou sociales.

De là ces persécutions inouïes, ces violences injustifiables qui, en aboutissant à la suppression de toute religion, eurent pour principal effet de compromettre ce qu'il y a de vrai, de bien et de juste dans les principes de 1789.

M. le chanoine Brugière, dont les travaux honorent à la fois notre Société historique et le clergé du Périgord, nous a donné, en 1893, dans *Le livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat, ou le clergé du Périgord pendant la période révolutionnaire* (1), la note exacte de la conduite du clergé local en présence de la constitution civile, en même temps qu'un tableau fidèle des persécutions exercées contre lui.

Ni la vertu, ni le dévouement, ni la science, ni les services rendus ne purent arrêter la rage des sectaires. Les pasteurs arrachés au troupeau dont ils avaient su gagner l'affectueuse estime, furent emprisonnés, déportés, conduits à la mort, comme s'ils eussent été la cause de l'anarchie que des réformes trop radicales et trop précipitées avaient provoquée dans le pays.

L'accueil flatteur fait à son *Livre d'or* a engagé M. l'abbé Brugière à donner un complément à cet ouvrage. « Les premiers chrétiens, — dit-il dans l'*Avant-propos*, — parallèlement aux actes de leurs martyrs, écrivaient pour la postérité le récit des châtiments des persécuteurs. Ils pensaient que si l'héroïsme des victimes est pour tous un fortifiant exemple, la punition des bourreaux est pour un grand nombre un salutaire enseignement. Tel est le motif de cette seconde publication ».

Nous avons accepté la tâche délicate de rendre compte de ce nouvel ouvrage, qui, dans la pensée de son auteur, n'a d'autre but que de rendre gloire à Dieu et de faire du bien aux âmes.

Il est bien vrai que, si l'on voit souvent ici-bas la vertu outragée et le mal triomphant, il n'en est pas toujours ainsi ; car nous sommes

(1) M. l'abbé Granger en a rendu compte dans le *Bulletin*, tome XX, pages 462-8.

parfois les témoins des châtimens terribles dont Dieu frappe les contempteurs de sa loi ou les persécuteurs de ceux qui le servent. L'histoire est riche en leçons de ce genre, et l'on peut aisément trouver dans les arrêts de la justice divine l'explication de plus d'une catastrophe.

M. Brugière a voulu placer sous nos yeux cette action de la Providence, en rassemblant divers exemples des justices de Dieu envers ceux de notre province, qui se signalèrent plus spécialement, pendant la tourmente révolutionnaire, par leur acharnement contre le catholicisme et ses ministres.

C'est sans passion qu'il nous dévoile les faits qu'il a recueillis lui-même, soit d'une tradition ininterrompue, soit de témoins oculaires. Chaque épisode est classé par l'ordre alphabétique des paroisses qui en ont été le théâtre. Il semble inutile de faire remarquer qu'en nous contant les châtimens de tant d'audacieux persécuteurs, M. l'abbé Brugière, dont tout le monde s'accorde à reconnaître les sentimens de bienveillance et de modération, a su éviter tout ce qui aurait pu porter quelque atteinte au respect et aux égards dus aux familles.

Dans la crainte que la relation d'événemens se succédant de trop près sans interruption ne fatiguât l'attention du lecteur, il les a accompagnés d'une foule de renseignemens sur les localités où ces événemens se sont passés. Cette partie donnée à l'érudition intéressera de préférence notre Société historique : elle ne peut qu'applaudir au zèle de son secrétaire-adjoint, qui, non content de puiser dans l'immense recueil manuscrit dû à ses recherches de bénédictin, a eu la patience de traduire, dans un *Supplément* plusieurs chartes latines inédites ou peu connues.

Mais, tout en nous faisant ici l'interprète de la reconnaissance de notre Société pour les pages curieuses qu'il vient d'ajouter aux annales périgourdines, nous ne voulons pas moins insister, en finissant, sur la portée morale de son œuvre.

Quand on voudra écrire désormais l'histoire de la constitution civile du clergé dans notre département, on trouvera dans le *Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat* et dans son complément *Les châtimens des persécuteurs de la période révolutionnaire* la matière d'une étude importante. M. l'abbé Brugière n'a pas cherché, comme il le dit lui-même, à composer un travail littéraire, mais plutôt à réunir des documents capables d'éclairer une des époques les plus sombres de notre histoire, et à grouper d'irrécusables témoignages autour des faits qu'il a voulu sauver de l'oubli pour qu'ils soient, à une époque agitée par les passions politiques, l'objet de salutaires méditations.

Enfin on saura gré à notre collègue d'avoir fait un acte de patriotisme en préparant ainsi aux esprits sages et indépendants les éléments nécessaires pour apprécier sûrement les fautes commises et profiter de l'expérience des générations passées.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

NÉCROLOGIE.

LE COMTE DE FLEURIEU.

La Société historique et archéologique du Périgord vient d'enregistrer une nouvelle perte : l'un de ses membres les plus sympathiques, le comte Henry de Fleurieu, est décédé en son hôtel le 23 juin dernier. Ses obsèques se sont faites au milieu d'un grand concours d'amis et de toute une population émue, en l'église de Tursac, d'où le corps a été porté dans le tombeau de famille, à la chapelle du pèlerinage de Fontpeyrine.

Le comte H. de Fleurieu était né en 1828, issu d'une ancienne famille du Comtat, qui vint se fixer en Beaujolais en 1500. Par son mariage en 1865, ayant épousé Marie-Marguerite de Carbonnier de Marzac, il était devenu Périgourdin.

Ce fut un homme de bien dans toute l'acception du mot. Doué de toutes les qualités brillantes et solides, tout en restant simple et modeste, il charmait tous ceux qui l'approchaient, savait gagner les cœurs par la douceur et la loyauté de son caractère, la distinction et l'exquise urbanité de ses manières. C'était, en outre, un lettré, un poète ; vibrant à toutes grandes idées, à toutes manifestations du beau, il s'adonnait à de hautes études esthétiques. Se plaisant dans la société des esprits distingués dont il aimait à s'entourer, aussi bien en son hôtel de Neuilly qu'en son château de Marzac, littérateurs et musiciens se groupaient autour de lui. Il était le premier à charmer ses auditeurs tant par ses poésies souvent improvisées, que par ses compositions musicales qui parlaient à l'âme.

Plusieurs d'entre nous se souviennent de l'accueil si franc, si loyal, que reçurent à Marzac les membres de la Société historique et archéologique du Périgord, lors de l'excursion sur les bords de la Vézère, et chacun en a emporté cette impression exquise du châtelain vraiment hospitalier, charmeur et érudit.

Le comte H. de Fleurieu est pleuré par tous ceux qui l'ont connu, approché. Les regrets, le deuil dont il est l'objet partout où il a passé, et dans ce Périgord qu'il aimait tant, dans cette commune de

Tursac dont il était la Providence, le conseil, sont là un adoucissement pour ses enfants qui, imbus des idées, des vertus de leur père adoré, sauront continuer les traditions que leur laisse comme un précieux héritage ce vaillant chrétien, cet homme de bien qui pendant sa longue carrière sut si bien mettre en pratique la vraie devise des preux : « Dieu et Patrie. »

Comte E. D'ARGY.

M. LUDOVIC SARLAT.

Voici le texte du discours prononcé par M. Loubet, président du tribunal civil de Sarlat, sur la tombe du regretté défunt et auquel nous ne saurions rien ajouter :

Mes chers collègues, Messieurs,

L'impitoyable mort qui, depuis quelque temps nous avait épargnés, est de nouveau venue frapper dans nos rangs et ravir à notre affection l'un des plus distingués et des meilleurs de notre Compagnie, et me voici appelé à l'insigne, mais périlleux honneur d'élever la voix dans cette triste cérémonie pour rendre un suprême et respectueux hommage et adresser le dernier adieu à l'excellent et aimable collègue que nous avons perdu.

Jean-Baptiste-Ludovic Sarlat, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, auquel nous rendons, en ce moment, ce pieux et dernier devoir, était né à Domme le 27 juin 1815.

Descendant ou allié d'anciens membres du Parlement, les du Loing et les Delpy de Lacipière, il était fils de Guillaume Sarlat, percepteur à vie dans cette localité, et de Marie-Victoire Lascoux; il appartenait ainsi, par sa mère, à une vieille famille de robe des plus honorables du Sarladais, qui a fourni au pays et à la magistrature des hommes des plus marquants, qui, les uns et les autres, ont occupé les postes les plus élevés dans la magistrature, tels que les Lascoux et les Maleville.

Après avoir fait de brillantes et solides études au collège communal de Sarlat, il fut, par décret du 31 mai 1848, nommé greffier en chef de notre tribunal, et, depuis lors, il n'a jamais cessé d'exercer sa fonction jusqu'à la date du 15 août courant, où la mort, jalouse de ses droits, triomphant enfin de toutes les résistances qui, depuis quelques mois, lui étaient opposées, est venue le ravir à sa famille et à ses amis désolés.

Pendant cette période de presque cinquante années, la carrière si

honorablement parcourue de Ludovic Sarlat peut et doit être envisagée et appréciée sous des aspects différents qui méritent tous d'attirer et de retenir notre attention.

Comme homme public attaché au tribunal en qualité de greffier en chef, aspect sous lequel il m'appartient plus spécialement d'émettre une appréciation plus autorisée, je dois reconnaître et proclamer que toujours il s'acquitta de sa fonction de la façon la plus convenable et la plus correcte, sans que sa conduite lui ait, à ma connaissance, jamais attiré, je ne dirai pas un reproche ou une réprimande quelconque, mais même la plus simple observation.

Depuis bientôt dix-huit ans que j'ai moi-même l'honneur d'appartenir à ce tribunal et de l'avoir pour collègue, il m'a été donné de constater avec quelle régularité parfaite son greffe était tenu, le zèle et l'assiduité, l'obligeance et le dévouement qu'il apportait dans l'exercice de sa fonction et dans ses rapports de chaque jour avec des justiciables désireux d'obtenir quelques renseignements ou ayant besoin de pièces et documents dont il était le gardien et le dépositaire officiel ; sa bienveillante sollicitude enfin pour tous ses employés qui l'affectionnaient et le respectaient comme un père et ont donné la mesure de leur attachement par les regrets et les larmes que leur a causés la perte de leur chef.

Ici, ma tâche est, à vrai dire, accomplie, et je pourrais m'arrêter.

De Ludovic Sarlat, l'homme privé, que pourrais-je vous dire et vous apprendre que vous ne sachiez tous mieux ou aussi bien que moi ? Tous, en effet, vous l'avez connu ce vieux Sarladais ; tous, vous avez pu apprécier l'affabilité de son caractère : combien étaient agréables et pleines de charmes les relations qu'on entretenait avec lui ! Combien son cœur était généreux et compatissant, toujours disposé à soulager toutes les infortunes, ainsi qu'en maintes circonstances nous, ses collègues, avons pu en faire l'expérience, n'ayant jamais vainement fait appel à sa bourse.

A ces divers points de vues, je n'ai rien à vous apprendre — je le répète — mais je tiens à vous rappeler, ce qui le distingue entre tous et par dessus tout, qu'il fut et se montra toujours d'une bonté et d'une tendresse sans égales pour sa famille et son fils, Jacques Sarlat, avocat de ce barreau, lequel, proclamons-le à sa louange et proposons-le comme modèle précieux et touchant à suivre aux générations présentes et futures, se montra toujours, de son côté, fils respectueux et reconnaissant du meilleur des pères.

Intelligent et instruit, doué d'une imagination vive et féconde, d'un esprit sarladais, qu'ailleurs on qualifierait de gaulois, Ludovic Sarlat consacra les loisirs que lui laissait sa carrière longue et aride, à

composer de nombreuses poésies, parmi lesquelles sa brochure pleine d'humour, « *Un Palais de Justice au XIX^e siècle* » qui ne fut pas, dit-on, sans exercer une certaine influence sur la construction de notre palais de justice actuel, dont ses concitoyens lui furent, à ce titre peut-être, reconnaissants en le nommant à plusieurs reprises, conseiller municipal de la commune.

Telle est, résumée en quelques mots et à grands traits, l'existence entière de l'homme de bien dont nous déplorons la perte.

Maintenant, il n'est plus, et son âme est déjà loin de nous !

Il s'est éteint doucement et sans souffrance, emporté par une mort telle qu'on la souhaiterait pour soi et pour les êtres qui nous sont chers, à la date du 15 août, fête de la Vierge Marie dont quelques jours avant, il célébrait la gloire et les louanges dans un cantique qu'il venait de composer à l'occasion d'un récent pèlerinage à Lourdes.

De cette robuste constitution physique, de cette belle organisation intellectuelle que n'avait nullement altérée le nombre des années, il ne reste plus rien à cette heure que la dépouille mortelle enfermée dans cette tombe, juste sujet de notre affliction.

Mais, en remerciant Dieu d'avoir épargné à notre ami les cruelles et terribles souffrances d'une agonie quelconque, disons-nous, cependant, comme suprême consolation, que s'il nous cause à tous, parents, collègues ou amis, des regrets et des larmes, il nous laisse, à nous, le précieux souvenir de ses bonnes actions et de ses vertus, à ses enfants, une mémoire pure et sans tache, un nom justement honoré.

Puisse l'expression bien vraie de ces sentiments de mon cœur, partagés par tous mes collègues et par ce concours de monde de tout âge, de tout rang et de toute condition, venus pour rendre ce suprême et douloureux hommage à la mémoire de Ludovic Sarlat, être de quelque adoucissement à la profonde douleur de son fils, de sa belle-fille et de ses petits-enfants désolés !

Rt vous, cher et vénéré doyen du palais, que nous avons tous aimé et dont il faut nous séparer, vous, que nous ne verrons plus à la place accoutumée, au greffe ou à l'audience, dont nous n'entendrons plus la voix sympathique et bien connue, jusqu'au moment où nous vous rejoindrons dans l'éternelle demeure, que votre âme juste et bonne repose en paix !

Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente le château de Fayolle, façade sud ; — et la 2^e, le même château, façade nord.

Le Gérant responsable : J. BOURRET.

SÉANCES MENSUELLES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 7 Octobre 1897.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. Albéric de Béler, de Bellussière, le marquis de Cumond, Lespinas, le comte de Saint-Saud, Jules Mandin, de Roumejoux, le marquis de Fayolle, Dujarrie-Descombes, le chanoine Brugière, de Saint-Pierre et Charles Durand.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté

Notre bibliothèque a reçu, pendant le mois dernier, les ouvrages suivants :

Le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 4^e série des annales, 2^e partie xxx, 1897, in-8°, Anvers, imprimerie veuve de Backer ;

Le *Journal des Savants*, cahiers de juillet et d'août 1897, deux fascicules in-4°, Paris, Imprimerie nationale ;

Le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1896, in 8°, Paris, Imprimerie nationale ;

La *Revue des Etudes grecques*, tome X, cahier trimestriel n° 38, d'avril-juin 1897, in-8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur ;

La *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tome LVIII, 3^e livraison, mai-juin 1897, in-8°, Paris, librairie d'Alphonse Picard et fils, où, dans la « Chronique et mélanges » nous relevons la nomination d'archiviste aux Archives nationales de notre

confrère M. Robert Villepelet, fils de notre secrétaire-général ;

La Revue archéologique, 3^e série, tome XXXI, juillet-août 1897, un fascicule in 8°, Paris, Ernest Leroux, éditeur (abonnement), contenant une notice nécrologique sur M. Edmond Le Blant, membre de l'Institut, fondateur en France de l'archéologie chrétienne, membre correspondant de notre Société ;

Mélusine, recueil de mythologie, littérature populaire, traditions et usages, tome VIII, n° 9, mai-juin 1897, un fascicule in-4°, Paris, librairie E. Rolland ;

La Revue historique et archéologique du Maine, tome XL, année 1896, second semestre, in-8°, Le Mans, A. de Saint-Denis, libraire-éditeur ;

La Revue de Saintonge et d'Aunis, bulletin de la Société des Archives historiques, XVII^e volume, 5^e livraison, 1^{er} septembre 1897, in-8°, Saintes, M^{me} Mortreuil, libraire ; où, page 347, est donné le compte-rendu d'un jugement qui offre pour nous un certain intérêt et a été rendu par la première chambre du tribunal civil de la Seine, au sujet de la propriété du nom d'Archiac indûment pris, prétend M. Jean-Louis Dexmier de Saint-Simon, comte d'Archiac, par notre confrère M. le vicomte de Bourdeille.

Le tribunal, se rangeant à l'opinion de M. de Saint-Simon, ordonne que deux actes d'état civil dans lesquels M. de Bourdeille a pris le titre de marquis d'Archiac, seront rectifiés et que ce nom ne devra plus y figurer. En outre, le tribunal fait défense à M. le vicomte de Bourdeille de prendre le nom de d'Archiac, « à peine de 25 francs de dommages-intérêts par chaque contravention constatée. »

M. DE SAINT-SAUD fait observer que ce jugement confond deux choses différentes : une terre du nom d'Archiac et un nom patronymique. La famille d'Archiac, en Saintonge, possédait un fief de son nom, dont le dernier seigneur, Jacques d'Archiac, n'eut que des filles ; l'une d'elles, épousant Adrien de Montbron vers 1480, lui apporta cette terre. Une de leurs descendantes, Jacquette de Montbron, en s'unissant en 1588 à André de Bourdeille, lui apporta à son tour Archiac,

qui fut érigé en marquisat en faveur de leur fils, dont Henri et Roger (*de cujus*) de Bourdeille sont les descendants directs, et ont un droit absolu et légal au titre de marquis d'Archiac, sauf à le faire régulariser par la chancellerie, s'il y a eu interruption, ce à quoi celle-ci ne peut se refuser puisqu'il y a eu érection et enregistrement.

Pour la famille Dexmier de Saint-Simon, le nom d'Archiac est nom patronymique en ce sens qu'il fut relevé par les enfants de François Dexmier de Saint-Simon qui avait épousé en 1654 Marie d'Archiac, héritière d'une branche (probablement bâtarde, dit M. Filleau dans le *Dictionnaire des familles du Poitou*, I, 95) des d'Archiac, sieurs de Montenar, pour qui Archiac n'était qu'un nom patronymique.

Le *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, tome XXI, 1896, 1^{er} et 2^e semestres, deux fascicules in-8°, Bordeaux, Feret et fils ; où se trouve, page 68, un intéressant article sur les chemins de Saint-Jacques dont un itinéraire passerait par Sainte-Madeleine de Vezelay, Saint-Léonard en Limousin, *Périgueux*, La Réole, etc.

M. LE PRÉSIDENT fait observer que plusieurs directions de chemins de Saint-Jacques sont connues en Périgord, mais leurs itinéraires n'ont pas encore été précisés ; toutes leurs étapes ne sont pas connues. Il serait vraiment à désirer que l'un de nos confrères s'occupât et menât à bien la restitution de ces anciennes voies.

Le *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen*, 2^e série, tome XIII, 1897, 1^{re} partie, in-8°, Agen, imprimerie et lithographie agenaises ; où, page 80, il est dit dans un acte de prise de possession de l'Agenais au nom du roi de France en 1271 :

« Ex quo dictum castrum de Lavardacò et castrum de Canderoa et castrum de Ligimont sunt alienata, ut predictum est, in comitem Petragoricensem ; »

Et page 82, parmi les consuls et l'universalité des habitants de « Grandi Castro, diocesis Agennensis », qui prêtent serment de fidélité au roi, figure un « Arnaudus de Petragoricensi » ;

Le *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*,

série in-8°, n° 19, séances du 24 novembre 1896 au 16 mars 1897 inclus, Toulouse, Edouard Privat, libraire-éditeur ;

La Revue des langues romanes, quatrième série, tome X n° 7-8, juillet-août 1897, in-8°, Montpellier et Paris, Pedone-Lauriel, libraire-éditeur ;

Le Bulletin de la Société de géographie d'Alger, 2^e année, 1897, 2^e trimestre, un fascicule in-8°, Alger, imprimerie Charles Zamitte et C^{ie} ;

Un numéro du journal *La Libre Parole* du mardi 14 septembre 1897, contenant un élogieux et très intéressant article sur la riche collection que possède notre confrère M. Charles Magne, des antiquités qu'il a recueillies dans les fouilles de la rive gauche de la Seine, à Paris, notamment dans les 5^e et 13^e arrondissements. Ces antiquités formant un groupe de quatre mille objets environ, seraient destinées à former le noyau d'un nouveau musée appelé le Musée du quartier Latin.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. LE PRÉSIDENT met sous les yeux de l'assemblée la photogravure, que lui a fait parvenir le Ministère de l'Instruction publique, d'une charte fausse de l'organisation de l'Andorre sous Charlemagne.

Le faussaire, l'assemblée le reconnaît, a fait merveille et la signature du grand empereur, notamment, est remarquablement réussie.

M. LAFON adresse une notice nécrologique sur M. l'abbé Pergot, récemment décédé. Il demande si la Société, en publiant sa notice voudrait bien y joindre la reproduction d'une photographie qu'il envoie de notre regretté confrère.

Après lecture de la notice de M. Lafon, l'assemblée décide que, se conformant à un précédent, elle publiera le portrait, mais elle demande que l'article nécrologique, fort complet et rédigé d'ailleurs en excellents termes, soit ramené à de plus simples proportions et ne dépasse pas, en longueur, la limite généralement admise en pareil cas.

M. LESPINAS, à qui il a été demandé s'il existait à sa connaissance des médailles, méreaux ou insignes ayant trait aux arquebusiers, a répondu qu'il n'en connaissait pas ; mais quelques membres de notre Société pourraient peut-être lui fournir un renseignement utile, et dans ce cas il fait appel à leur confraternelle obligeance.

M. DUJARRIC-DESCOMBES dit que la nouvelle annoncée par les journaux, de la formation d'un comité chargé d'ériger à Saint-Astier un buste à Lagrange-Chancel, ne peut laisser indifférente la Société historique du Périgord.

Un hommage aussi solennel est certainement dû à la mémoire d'un compatriote qui se recommande par tant de titres à l'attention de la postérité. Mais il ne faudrait point oublier que l'auteur d'*Amasis* et des *Philippiques* est avant tout une des gloires de Périgueux.

Car s'il mourut à sa maison de campagne d'Antoniac, dans la commune de Razac et le canton de Saint-Astier, ce qui n'est pas suffisant pour que Saint-Astier le réclame, il est né à Périgueux et s'y est marié, ainsi qu'en font foi les registres paroissiaux de Saint-Front ; il y a fait ses premières études et y a passé la plus grande partie de sa vie. Il ne cessa jusqu'à sa mort de donner des preuves de son dévouement à sa ville natale. Il avait rêvé d'y créer un foyer intellectuel digne de l'antique Vésone : c'est en rappelant sa tentative d'une académie littéraire qu'il s'écriait dans une de ses cantates :

Mon amoureuse idolâtrie
A voulu rendre à ma patrie
Tout l'éclat qu'elle eut autrefois.

Ses dernières veilles furent consacrées à écrire l'histoire de cette patrie qu'il a honorée de ses talents.

C'est donc à la ville de Périgueux, dit M. Dujarric-Descombes, qu'il appartiendrait de glorifier un de ses plus illustres enfants. En attendant qu'un de nos concitoyens influents songe à prendre l'initiative de cet acte de restitution, notre collègue propose à la Société de donner, dans le *Bulletin*,

une reproduction du portrait de Lagrange-Chancel, gravé par Pallière, qui est devenu assez rare pour pouvoir être considéré comme inédit.

C'est assurément le meilleur portrait que l'on connaisse du poète : ce dernier est représenté, avec sa physionomie si vive et si spirituelle, dans un médaillon reposant sur deux branches de laurier et de chêne, comme pour rappeler les succès de l'auteur tragique et le courage du citoyen qui ne craignait pas de flétrir dans le Régent tout un système de gouvernement et toute une époque de corruption.

M. Dujarric présente à cet effet une photographie qu'il en fit faire en 1868, à Paris, d'après une gravure que voulut bien lui prêter l'abbé Audierne. Il se chargera d'accompagner ce dessin d'une très courte notice.

L'assemblée, s'associant aux paroles de M. Dujarric, décide que le portrait de Lagrange-Chancel paraîtra dans un de ses prochains *Bulletins*.

M. DE BÉLER fait justement remarquer que le nom même de Lagrange-Chancel le rattache à Périgueux. Le nom *terrien* de *Lagrange* dont il a fait précéder son nom patronymique provenait, en effet, du fief que notre poète possédait dans la banlieue de Périgueux, au village de La Grange, commune de Champcevinel.

M. DE BÉLER expose qu'il a découvert une chanson patoise manuscrite, de la fin du XVIII^e siècle, qui n'est autre chose que la riposte à la chanson du bailliage, publiée pour la première fois par notre confrère M. Georges Bussière, dans la deuxième partie de ses études historiques sur la Révolution en Périgord, d'après une copie manuscrite qui se trouve dans la collection Lapeyre.

La chanson dont il s'agit était épinglée aux pièces d'un procès, et la liasse était si bien ficelée et cachetée qu'on devine sans peine l'intention qu'eut son possesseur de mettre procès et chanson à l'abri des indiscrets ; les détails du procès et les méchancetés de la chanson expliquent cette précaution.

Aussi M. de Béler estime-t-il, et la Société avec lui, qu'il

n'y a pas lieu de publier cette chanson, du moins en son entier, et qu'il suffit de la signaler.

Comme sa devancière, elle est écrite en dialecte périgourdin ; autant et plus malicieuse peut-être que l'autre ; mais le souffle y est plus ardent : on sent déjà bouillonner l'esprit de 1793.

Comme il ressort de sa lecture, elle a été écrite au lendemain de la suppression du Grand Bailliage, c'est à-dire après le 23 septembre 1788.

La noblesse périgourdine avait soutenu le Parlement de Bordeaux dans ses revendications contre l'édit du roi Louis XVI qui le supprimait ; la chanson, avec une aigreur qui va jusqu'à l'injure, attaque les principaux représentants de la noblesse, ceux qui avaient surtout mené la campagne contre le bailliage.

Le clergé n'est pas épargné non plus, dans la personne d'un de ses membres appartenant à l'aristocratie, et alors les diatribes dépassent toute mesure.

L'auteur a voulu rendre dent pour dent à la chanson du bailliage ; mais la dent en est plus cruelle.

Il est à peu près impossible de découvrir l'auteur de ce pamphlet rimé dont M. de Béler se contente de nous remettre le titre et quelques couplets :

Observations sur lous fâts dau jour et recherchas de lo villo de Périgueux mesas en chons, per un bon effan qué ne cront pas lo gelado, sur l'air de Beaumarchais.

1^{er} COUPLET.

Notro noublesso triumpho,
Lous parloments sount rentras,
Quant ils n'ont soubus l'onounço
Ils n'ont tous illuminas.
Pourio bé vira lo chonço
Et lous grands tournas pitis
Pourian bé tournas sùrtis (*bis*).

2

Tous semblablés à l'engengo
Dou effon de Loyola,
Lous parloments sount, en Franço,
Enquero pu détesta,
Noun pas de notro noublesso,
Noumas de lo bravo gens
Qué sount pleyx de sentiment.

3

Laisan pas maï laissan diré,
Qué lous Eyta généraux
Pourian bé enquère détruire
Qui qué nous fant tont de maux.
Necker dit quo qu'ey per riré,
Que lous o fay rapelas
Quo quey per miey lous chossas.

Et la chanson continue pendant encore trente-trois couplets avec une hardiesse qui fait pressentir les événements du lendemain.

Les trois derniers vers du huitième couplet l'indiquent suffisamment, les voici :

.....
.....
.....
Helas, moun Diou, qualo perto
Quant tous lous noubleys d'un saut
Mountorion sur l'eychofau.

L'assemblée remercie M. de Béler de sa très curieuse communication.

Enfin il est procédé à l'élection de quatre candidats qui demandent à entrer dans notre compagnie.

Après quatre votes à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membres titulaires de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Neury, conseiller général, avocat à Nontron, présenté par MM. Frenet et Bussière ;

M. Vigié, doyen de la Faculté de droit de Montpellier, président de la Société archéologique de Montpellier, maire de Belvès, présenté par MM. Bussière et Villepelet ;

M. Dusolier, sénateur et conseiller général de la Dordogne, questeur du Sénat, à Paris, présenté par MM. Bussière et Villepelet.

M. Secrestat, conseiller général, au château de Lardimalie, présenté par MM. Bussière et Villepelet.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire-adjoint,
Ch. DURAND.

Le Président,
A. DE ROUMEJOUX.

Séance du jeudi 4 Novembre 1897.

Présidence de M. de ROUMEJOUX,
président.

La séance est ouverte à midi et demi dans la salle accoutumée.

Sont présents : MM. le chanoine Brugière, Antony Délugin, Dujarric-Descombes, le marquis de Fayolle, Féaux, Maudin, de Roumejoux, de Saint-Pierre et Villepelet.

Le procès-verbal de la précédente réunion est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT nous annonce la mort de notre confrère M. Alexandre de Lamothe, décédé aux environs d'Avignon, où il s'était retiré, après avoir été archiviste du département du Gard. De solides travaux historiques l'avaient fait connaître, et surtout ses nombreux romans édifiants, publiés dans les *Veillées des Chaumières* et dans le journal *l'Ouvrier*. Il était, comme on sait, le frère aîné de M. Louis de Bessot de Lamothe, dont la mémoire est chère à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne.

M. LE PRÉSIDENT nous dit aussi que « la Société vient de perdre un de ses membres auquel elle doit le plus, M. le

docteur Gadaud. Toutes les fois qu'il a pu nous rendre un service, nous appuyer auprès du Ministère pour avoir des ouvrages que notre bibliothèque ne possédait pas, il a usé de son influence pour nous les faire obtenir. M. Gadaud, dont on pouvait ne pas partager toutes les idées, était très complaisant, serviable même pour ceux qu'il savait être ses adversaires politiques. Son intelligence peu ordinaire et largement ouverte lui permettait d'oublier, quand il le fallait, des divergences d'opinion et de ne s'occuper, dans les Sociétés dont il faisait partie, que de leurs intérêts et de leur prospérité. Pour notre compte, nous devons lui rendre cet hommage et, comme nous le pensons, exprimer de sincères regrets pour la perte qui nous frappe et le vide qu'elle fait parmi nous. »

L'assemblée accueille cette triste communication par d'unanimes regrets.

Suivant une pieuse coutume, des notices seront consacrées à la mémoire de nos deux confrères.

Notre bibliothèque a reçu, dans le courant du mois dernier, les ouvrages suivants :

Le Report of the National Museum under the direction of the Smithsonian Institution, for the year ending June 30, 1893, un volume in-8° relié en toile, avec de nombreux dessins, Washington, government printing office, 1895 ;

Le Report of the National Museum under the direction of the Smithsonian Institution, for the year ending June 30, 1894, un volume in 8° relié en toile, avec de nombreux dessins dans le texte, Washington, government printing office, 1896 ;

L'Annual report of the board of regents of the Smithsonian Institution, to July, 1895, un volume in-8° relié en toile avec planches et dessins, Washington, government printing office, 1896 ;

Les Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais, premier et deuxième trimestres de 1897, un fascicule in-8°, Fontainebleau, Maurice Bourges, imprimeur, 1897 ;

Le Bulletin de la Société scientifique, historique et archéolo-

gique de la Corrèze, siège à Brive, tome XIX, 3^e livraison, juillet-septembre 1897, contenant, p. 349, *Une vocation ; ma première exploration*, par notre compatriote M. Joseph de Brettes, qui a réuni au château du Puy, près de Thenon, une curieuse collection ethnographique ;

Le *Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, tome XXII, troisième fascicule, in 8°, Cahors, imprimerie Coueslant, 1897 ; où, p. 156, dans un article sur *Cahors il y a cent ans* (1797), M. Combes dit que le 11 brumaire :

... les commissaires de police sont chargés d'arrêter les prêtres réfractaires qui ne seraient pas sortis du territoire dans le délai fixé par la loi, et de les faire conduire à Périgueux où ils seront jugés par une commission militaire. Ceux d'entre eux qui sont âgés ou infirmes seront reclus dans l'aile droite du ci-devant séminaire.

L'exemption dont jouirent ces prêtres en raison de leur âge ou de leur état de santé, de se rendre à Périgueux, était justifiée amplement à l'époque dont nous parlons. Les routes étaient si mal tracées et si mal entretenues que, en 1797, le voyage de Cahors à Périgueux était considéré comme long et pénible. Les délibérations de la municipalité portent souvent la trace des préoccupations que lui causait le mauvais état des voies de communication.... ;

Le fascicule du troisième trimestre de la *Société de Borda, Dax (Landes)*, 22^e année (1897), in-8°, Dax, imprimerie-reliure Labèque, 1897 ;

Le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, 16^e année, deuxième série, n° 23, 3^e trimestre 1897, in-8°, Gap, imprimerie Jean et Peyrot ;

Le *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, année 1897 (octobre), 123^e livraison, in-8°, Valence, imprimerie de Jules Céas et fils ;

La *Revue épigraphique du midi de la France*, n° 86, juillet, août, septembre 1897, in-8°, Lyon, imprimerie Ogeret et Martin, à Vienne ;

De M. Charles Magne, les n° 8-9 du tome XII, août-septembre 1897, de la *Revue des traditions populaires*, un fascicule, in-8°, Paris, Emile Lechevalier, Ernest Leroux et Maison-neuve, où, pages 500 et 501, sont indiquées les légendes

attachées à trois dolmens du Périgord, la Grotte de la Vierge, à une lieue de Beaumont ; la Dame blanche et la Pierre, près des étangs de Saint-Saud ; le Diable et la Boule, à Vitrac, près de Domme ;

De M. Tamizey de Larroque, les n^{os} 19 et 20 des 10-25 octobre 1897 de la *Revue catholique de Bordeaux*, un fascicule in 8°, Bordeaux, imprimerie nouvelle Demachy, Pech et C^{ie}, contenant son article bibliographique sur l'ouvrage récemment publié du P. des Valades, *Martial Delpit, député à l'Assemblée nationale. Journal et correspondance*, grand in-8° de vii-383 pages, Paris, Didot, 1897 ;

De M. de Valbrune, le n^o 3, mai-juin 1897, de ses *Ephémérides de Périgueux et de Bordeaux*, in-8° de 8 pages, Périgueux, imprimerie de la Dordogne, contenant une courte biographie de Lagrange-Chancel ;

De M. Quantin, éditeur à Paris, le n^o de juin 1897, *Le Monde moderne*, revue illustrée, fascicule in-8°, imprimerie Motteroz.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Etienne Charavay nous envoie son *Bulletin d'autographes à prix marqués*, d'octobre 1897, où figurent quelques noms de notre région :

1^o Une lettre du diplomate Charles-Maurice de Talleyrand, prince de Bénévent, au cardinal Fesch, datée de Paris le 25 vendémiaire an XIII, et dans laquelle il le prie de faire part au pape Pie VII du désir qu'a M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Châlons, d'être du nombre des prélats qui accompagneront sa Sainteté en France ;

2^o Trois lettres de Jacques de Saumières, baron de Langlade, à M. de Batud (?), datées de Duras, 1650, et relatives aux troubles de la Fronde et à la présence des princes à Bordeaux ;

3^o Une pièce de vers autographe signée du fabuliste Pierre Lachambeaudie.

M. Eugène Charavay fils veut bien nous envoyer également sa *Revue des autographes* d'octobre et de novembre 1897

où sont indiquées plusieurs pièces intéressantes pour nous. Dans la première, nous voyons :

1° Une lettre de Henri II, roi de Navarre, père de Jeanne d'Albret et grand-père de Henri IV, au comte du Lude, gouverneur de Saintonge, datée de La Haye de Marle, le 25 avril 1552 et lui annonçant que les fortifications de Dax et de Bayonne seront réparées avec des deniers extraordinaires perçus à Bordeaux, en Angoumois et Saintonge; on n'y comprendra ni le Limousin ni le Périgord ;

2° Une lettre du tragédien Lafon, de Lalinde, écrite en 1834 :

Permettez qu'un vétéran du Théâtre-Français qui fut pendant trente ans l'interprète de Corneille ait l'honneur de vous offrir le modeste hommage qu'il a rendu à ce grand homme le jour de l'inauguration de sa statue dans la ville de Rouen ;

3° Et deux lettres du prince de Talleyrand, l'une à Elisa Bonaparte, du 11 avril 1809, et l'autre du 17 nivôse an VI au citoyen Simon, chargé d'affaires près le landgrave de Hesse-Cassel. Il lui fait part d'un arrêté du Directoire qui interdit aux agents de la République française de « porter les décorations appartenant à la ci-devant monarchie française. »

Dans la *Revue* de novembre :

1° Une belle lettre au sujet de ses persécutions comme protestante, de Suzanne de Beringhen, deuxième femme du duc Jacques de Caumont La Force et qui émigra en Angleterre pour rester fidèle au calvinisme. Sa lettre est datée de La Boulaye, 28 août 1697.

..... La conversation que vous me faites l'honneur de me mander avoir eu depuis quelque temps sur mon sujet avec le Père de la Chaise ; et je suis même très persuadée qu'elle n'aura pas peu contribué à me faire recevoir le petit adoucissement qu'il a plu au Roy de m'accorder ;

Et 2° une lettre du prince de Talleyrand au citoyen Brune, général en chef de l'armée française en Batavie, datée du 1^{er} brumaire an VIII, où il lui fait l'éloge de ses proclamations. Il lui recommande vivement Dolomieu, « ce savant

si illustre arrêté dans les prisons de Naples en revenant d'Égypte », et Napper-Tandy, l'un des principaux chefs de l'Insurrection irlandaise vers la fin du XVIII^e siècle. (Après la défaite, Napper-Tandy passa à Hambourg, fut livré au gouvernement anglais, condamné à mort ; mais le gouvernement français réclama Napper-Tandy, et remis en liberté, celui-ci se retira à Bordeaux en 1802.)

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL dit que la revue *Le Polybiblion*, du mois d'août dernier, veut bien faire l'éloge du tome I^{er} de la *Bibliographie générale du Périgord*. Il soupçonne que l'auteur si indulgent de l'article est un de nos plus aimables et érudits correspondants.

En nous adressant le fascicule des premier et deuxième trimestres de 1897 des *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, le secrétaire de cette Société nous propose d'échanger ses publications avec les nôtres.

La proposition mise aux voix est favorablement accueillie.

M. Alcide DUSOLIER, questeur du Sénat, et M. VIGÉ, doyen de la Faculté de droit de Montpellier, élus membres titulaires dans la dernière réunion, chargent le Secrétaire général d'exprimer leur gratitude à une Société, « qui compte tant d'hommes de mérite restés fidèles à la religion du sol natal. »

M. le Directeur des Beaux-Arts nous envoie le *Bulletin du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements* dans lequel il rappelle que la 22^e session ouvrira le 12 avril 1898, et que les mémoires préparés en vue de cette session doivent être adressés à la Direction des Beaux-Arts, 3, rue de Valois, avant le 1^{er} février 1898, terme de rigueur.

Notre confrère M. SCHAEFFER mande au Président que « l'exécution récente de travaux dans le cimetière de Bersac (paroisse de Beauregard-de-Terrasson), a donné lieu à une découverte qui provoque depuis plusieurs semaines une

affluence considérable de visiteurs et qui a valu à ce petit village l'honneur d'une exploration archéologique par M. le M^{re} de Fayolle et M. Dubet.

« En creusant les fouilles nécessaires à l'établissement d'une chapelle latérale à l'église, on a mis au jour tout un réseau de galeries à chambres centrales et à branchements obliques, aboutissant par des relèvements de pente habilement ménagés jusqu'à des orifices disposés en rase campagne.

« La description de ces abris souterrains a été faite avec cette sûreté d'érudition qui caractérise les travaux de notre savant collègue, et je me garderais bien d'ajouter aucun détail au résultat assurément très complet de ses investigations, si depuis sa visite à Bersac, la continuation des fouilles n'avait amené la découverte d'une communication directe avec l'église par le moyen d'une sorte de puits verticalement placé sous le dallage de la nef, et dont les parois, creusées à peu de distance au-dessous du sol, donnent accès elles-mêmes dans de nouveaux branchements, véritable réseau qui circule sous toute l'étendue de l'édifice et paraît même en dépasser les limites. Les restes d'un feu, des débris de poterie faciles à reconstituer indiquent qu'à une époque bien postérieure à l'aménagement primitif de ces cluses ou cluzels, ces réduits souterrains ont dû être occupés par la population à laquelle l'église n'avait offert qu'un refuge insuffisant et sans doute très rapidement forcé.

« Nous désirons vivement conserver ces vestiges d'un autre âge et les protéger contre le travail du temps. Mais les ressources nous manquent pour faire face aux dépenses supplémentaires que nous imposerait la consolidation du puits de descente et des galeries contiguës. La réparation et l'agrandissement de l'église qui, ayant perdu son caractère paroissial, ne peut prétendre ni aux libéralités de l'Etat ni à celles de la commune, ont été entrepris avec le seul produit de souscriptions privées dont l'affectation se trouve rigoureusement déterminée par les prévisions d'un devis qui ne se prêterait à aucune modification. Les 7,000 francs que cette œuvre nous coûte ont été demandés à une population fort peu nombreuse et trop éprouvée par la crise agricole pour

qu'on puisse l'inviter à étendre ses sacrifices. Dans ces conditions, j'ai cru pouvoir me faire son interprète auprès de vous, Monsieur le Président, et vous prier de vouloir bien plaider notre cause auprès de nos collègues de la Société archéologique.

« Indiquer le chiffre de la subvention qui nous serait nécessaire me semblerait actuellement difficile; mais pour rassurer d'avance la Société sur l'emploi que recevraient ses subsides, je me permets de lui signaler l'existence, à cent mètres au delà des galeries récemment explorées, d'une salle souterraine beaucoup plus importante et dont nous nous attacherions à dégager les abords et à rechercher les communications avec le clusel du cimetière, dans le cas où l'exécution des travaux destinés à protéger celui-ci laisserait un reliquat à la disposition de notre très habile architecte. »

M. DE FAYOLLE pense que les habitants de Bersac se font illusion sur l'importance du cluseau découvert par M. Dubet en réparant leur église. C'est un véritable cluseau, comme il y en a tant en Périgord, creusé dans le tuf, avec chambres centrales, rainures aux portes d'entrée, etc., et dont il nous présente un plan approximatif. On trouve, au-dessus du souterrain, dans le cimetière, des tombes du *xix*^e siècle. Mais il n'en faut pas moins encourager la conservation de ces monuments, et il propose d'accorder une subvention de 50 francs sur notre budget de 1898 pour aider à payer des travaux supplémentaires de consolidation. Il nous propose également de voter des félicitations à notre confrère M. Dubet qui a bien voulu, au risque de dépasser un peu son devis, faire le travail nécessaire pour déblayer et consolider l'entrée du cluseau.

L'assemblée approuve l'une et l'autre proposition.

M. LE PRÉSIDENT nous rend compte ensuite, en quelques mots, d'une rapide excursion qu'il a faite dernièrement à Belvès, où il a vu d'abord les collections de notre regretté confrère M. Barrière, comprenant des pièces de l'époque de la pierre taillée, de la pierre polie, dont quelques échantillons lui ont paru d'une authenticité plus que suspecte; des frag-

ments de poteries de l'époque mérovingienne, trouvés dans un cimetière au-dessous de Castel-Réal; puis, des monuments fort intéressants dans la ville, du xiii^e et du xiv^e siècle, un donjon avec contre-fort central; des restes de remparts du xii^e et du xiv^e; l'église des Jacobins, avec clochers et voûte du xiii^e siècle; des maisons du xv^e et du xvi^e, avec une belle cheminée, etc.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL pense que notre nouveau confrère M. Vigie nous donnera prochainement une excellente monographie de la ville de Belvès dont il prépare les éléments depuis plusieurs années.

En nous envoyant une vue de la *Démolition du château de Puycharnaud*, d'après un de ses dessins à la plume, notre honoré vice-président, M. le baron DE VERNEILH, nous entre-tient d'une trouvaille précieuse à laquelle il n'est pas étranger, et qui, étant faite dans la commune d'Abjat, mérite tout au moins d'être connue de la Société archéologique.

« En 1889, le *Bulletin* de la Société du Limousin publiait un article fort intéressant de M. l'abbé Lecler sur une moitié de *Vierge ouvrante* en ivoire, du xiii^e siècle, que possédait alors M. Hugonneau-Beaufet, curé de Dournazac. Celui-ci tenait cette Vierge d'une de ses tantes, religieuse de l'abbaye limousine de Boubon qui, à l'époque de la Révolution, s'était retirée dans sa famille en y portant ce pieux souvenir de son monastère. M. l'abbé Lecler, archéologue distingué, reconnut tout de suite l'importance de l'objet que détenait M. le curé de Dournazac, sans en soupçonner le mérite artistique et la grande valeur archéologique. Il en fit, dans le *Bulletin* de la Société du Limousin, une description fort complète et savante, dans laquelle tous les sujets, se rapportant à la passion de notre Seigneur Jésus Christ et à sa résurrection, étaient soigneusement décrits et expliqués; il montra les rapports frappants qui existaient entre cette Vierge d'ivoire et celle de même matière et de même époque que possède le Musée du Louvre et que Didron a publiée dans le tome XX des *Annales archéologiques*. Et enfin son article fut accompa-

gné d'une gravure due au talent de M. Bourdery, l'émailleur bien connu de Limoges.

» En faisant cette publication, il y a huit ans, M. l'abbé Lecler regrettait que l'autre moitié de cette Vierge ouvrante fût perdue et paraissait croire qu'elle l'était sans retour. J'ai eu la bonne fortune de la retrouver dans mon voisinage. Voici comment :

» Un de mes fils vit dernièrement chez un paysan un morceau d'ivoire long de 40 centimètres environ, large de 6 ou 7, dont les fines sculptures le frappèrent et qu'il tint à me montrer. Quelques jours après, je vis l'objet chez M. le docteur Lavergue, maire d'Abjat, à qui le paysan en avait fait présent. Je reconnus aussitôt que c'était la moitié postérieure d'une Vierge ouvrante, et comme j'avais entendu parler d'un ivoire sculpté qui se trouvait à Saint-Mathieu (Haute-Vienne), je pus réunir les deux morceaux et constater qu'ils formaient un tout très complet.

» La partie postérieure que j'avais si heureusement retrouvée représentait, dans le bas, sous une sorte d'arcade trilobée, la naissance du Christ. Au premier plan, la Vierge couchée sur un lit, près duquel est assis saint Joseph, et dans le fond, le berceau de l'enfant divin entre le bœuf et l'âne. Immédiatement au dessus, dans des coins laissés par l'encadrement de la scène principale, deux évangélistes, saint Jean et saint Mathieu (les deux autres se trouvent en même plan dans la partie antérieure, celle décrite par M. l'abbé Lecler). Cet encadrement consiste en haut et en bas en deux moulures trilobées réunies par une ligne brisée, à droite et à gauche. Dans le trilobe du bas, c'est l'embaumement du Christ. Il est étendu sur une table, trois ou quatre personnages l'entourent, dont un verse le contenu d'une fiole dans sa poitrine. Immédiatement au-dessus, le Christ en croix, ayant à sa droite la sainte Vierge, à sa gauche saint Jean. A côté de la Vierge, une femme couronnée tenant un calice : c'est la Religion chrétienne qui naît au moment de la mort de Jésus ; à côté de saint Jean, un personnage avec un bandeau sur les yeux, tenant à la main une bannière dont la hampe est brisée, laissant tomber les Tables de la Loi et

détournant la tête : c'est la Synagogue, la fausse religion, dont le règne va finir et qui a l'air de s'éloigner.

» Près de la tête du divin crucifié, deux anges en larmes s'essuient les yeux, et immédiatement au-dessus, deux autres anges, ailés comme les premiers, soutiennent un quatrefeuille, dans lequel est représenté l'Agneau divin nimbé. Enfin dans l'ovale formé par l'intérieur de la tête de la Vierge, Jésus-Christ assis dans sa gloire nimbé et bénissant de la main droite pendant que la gauche tient un livre appuyé sur les genoux. Et pour ne rien omettre, en haut, sur la partie correspondante aux épaules, le Soleil et la Lune.

» Tout cet ensemble est d'une finesse d'exécution excessive et d'une beauté remarquable. Cette Vierge est plus belle sans comparaison que celle du Louvre. »

L'assemblée remercie M. de Verneilh de son intéressante communication et souhaite qu'un objet aussi artistique complété demeure en Limousin.

M. Richard DE BOYSSON nous adresse une biographie détaillée de la reine Isabelle Taillefer, fille d'Aymar I^{er} comte d'Angoulême, qui épousa en 1200 Jean-sans Terre, roi d'Angleterre et en 1217 Hugues X de Lusignan, comte de la Marche, auquel elle avait été promise avant son précédent mariage. Elle mourut vers l'année 1245 environ, laissant quatorze enfants qui lui survécurent, et elle fut enterrée dans l'abbaye de la Couronne, près d'Angoulême.

Notre studieux confrère cherche, dans ce long mémoire, à réfuter ce que dit de la vie aventureuse de cette reine le P. Anselme, dans son *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, d'après les chroniques de Roger de Howden ; il s'en rapporterait plutôt aux affirmations des chroniqueurs Rigord et Guillaume le Breton, et il essaie de rétablir les faits sous la forme la plus vraisemblable.

Cette étude sera publiée dans le *Bulletin*, accompagnée d'une photographie représentant la statue d'Isabelle Taillefer, reine d'Angleterre.

Puisqu'on parle de l'occupation anglaise en Aquitaine, M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, qui a eu l'occasion récente d'avoir entre les mains un registre des hommages rendus au comte de Périgord au xiv^e siècle (Archives des Basses-Pyrénées, série E, 611), signale à notre confrère M. l'abbé Carrier, pour l'histoire de son abbaye, une lettre écrite le 1^{er} octobre 1411 par le capitaine de Montignac, Pierre de Fleury, « a labbat de Saint Chamen » pour l'inviter à réparer ses forteresses et à faire bonne garde de jour et de nuit (folio 12 recto), et plus loin, au folio 87 recto, l'hommage rendu le 3 octobre 1396 par l'abbé à Archambaud VI pour le lieu de Saint-Amand et celui de Coli.

M. le chanoine BRUGIÈRE nous présente ensuite une bulle du pape Clément VIII, entourée de délicats ornements calligraphiques et nommant le 9 des calendes de juillet 1600 (23 juin) Jean Martin à l'évêché de Périgueux. Il nous communique en même temps une lettre de M. le comte de Burey qui lui demande des renseignements sur un chanoine d'Evreux, d'origine périgourdine, dont on a retrouvé le portrait sur une fresque du xvr^e siècle.

M. de Burey mande à M. l'abbé Brugièrre qu'il écrit en ce moment une étude sur la restauration du chœur de la cathédrale d'Evreux et qu'il aurait besoin d'avoir des renseignements précis sur cet ancien chanoine dont on a retrouvé le portrait dans l'une des chapelles du bas-côté nord.

Ce chanoine agenouillé sur un pupitre, devant une image de la Vierge, représentant l'Annonciation, est accompagné de son patron, saint Jean-Baptiste et porte ses armoiries sur la draperie du prie-Dieu. Ce blason est : d'or à la bande d'azur, chargée de trois besants d'or avec une bordure de l'écu, aussi d'azur, chargée de six autres besants d'or. Ces armes me portent à croire que ce personnage appartenait à la maison d'Abzac bien connue en Périgord, et l'image de saint Jean-Baptiste m'indique qu'il s'appelait Jean. On se trouverait donc en présence d'un Jean d'Abzac, chanoine d'Evreux, dont on ne trouve nulle part ailleurs la mention.

Or, je crois avoir vu dans le *Nobiliaire du Périgord*, par M. de Froidefond de Boulazac, qu'un évêque de Périgueux se nommait

précisément Jean d'Abzac et qu'il avait même été connu sous un autre nom de terre que j'ai oublié.

Auriez-vous l'extrême obligeance, Monsieur, de m'indiquer les noms et surnoms de cet évêque, la date de son sacre et celle de sa mort, enfin de me faire savoir si Jean d'Abzac est bien connu pour avoir été chanoine d'Evreux avant son élection épiscopale ? Ces renseignements seraient pour mon travail d'une grande importance, et je vous serais infiniment reconnaissant si vous aviez la bonté de me communiquer ce que vous savez de ce personnage et de m'indiquer si l'époque concorde bien avec le commencement du xvi^e siècle, date de l'exécution de la fresque en question découverte dans la cathédrale d'Evreux.

M. l'abbé Brugière a répondu que le personnage pouvait être Jean de Reillac, nommé évêque de Sarlat en 1529, après avoir été pendant de longues années abbé de Saint-Jean-d'Angély, mais sans rien affirmer. Il était de la maison de La Douze, fils de Jean II d'Abzac, et de Gabrielle de Salignac.

En le remerciant, M. de Burey lui écrit :

Je crois comme vous que le chanoine d'Evreux dont le portrait se trouve sur la fresque de la chapelle de Saint-Claude dans la cathédrale et le Jean de Reillac, évêque de Sarlat, du commencement du xvi^e siècle, sont bien le même personnage. Seulement, j'avais été dérouté par le nom de terre ; voyant les armes d'Abzac peintes sur la draperie du pupitre où est agenouillé le donateur, j'avais en vain cherché ce nom dans l'histoire de l'Eglise d'Evreux. Votre précieuse indication est un trait de lumière pour moi, car je me souviens parfaitement d'avoir trouvé quelque part le nom de Reillac (ou Reilhac) parmi ceux des chanoines de notre siège au commencement du xvi^e siècle, mais il me faudra retrouver à présent le document dans lequel je l'ai lu ; ce sera l'affaire de quelques recherches.

Il s'agirait de savoir, d'autre part, comment et par suite de quelles circonstances, Jean d'Abzac (ou de Reilhac) était venu s'échouer à Evreux, car les chanoines, appartenant tous, en général, aux anciennes familles locales, ne se déplaçaient pas, ordinairement, comme les évêques, qui étaient nommés à des évêchés souvent fort éloignés de leur lieu d'origine. Pourtant il y a des exceptions, car j'ai trouvé un Antoine de Pompadour, chanoine d'Evreux en 1493, qui venait du Limousin, et un Olivier de Pontbriant en 1491, qui venait de Breta-

gne. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que Jean d'Abzac de Reilhac ait quitté son Périgord, dans les premières années du ^{xv}^e siècle, pour accepter un canonicat, puis soit retourné dans sa province pour monter sur le siège de Sarlat. Son histoire doit être connue, et il serait facile, peut-être, au moyen des archives de l'ancien évêché de ce nom, de savoir positivement s'il a bien reçu la dignité de chanoine à Evreux.

Pour moi, sauf preuve contraire, le fait est, dès à présent, moralement acquis et cette découverte, dont je peux m'attribuer une bonne part, n'est pas moins intéressante pour le diocèse de Périgueux que pour le nôtre.

Il est fort probable que Jean d'Abzac de Reilhac était titulaire, entre les années 1500 et 1510, de la chapelle Saint-Claude, dans la cathédrale d'Evreux. C'est la seconde du collatéral du chœur, en arrivant par le transept nord. La fresque, avant les travaux qui viennent de prendre fin et qui ont duré plus de dix ans, était totalement masquée par le rétable en bois surmontant l'autel et encadrant trois tableaux peints sur panneaux. C'est en enlevant ce rétable que la fresque s'est montrée. Mais personne n'y a fait attention, ni architectes, ni archéologues, ni artistes. Les héraldistes ne sont pas communs dans notre région. En 1891, venant visiter les travaux, j'ai aperçu cette peinture murale et, de suite, les armes d'Abzac en Périgord m'ont frappé. Car il ne faut pas trop s'étonner au sujet du champ d'or mis pour champ d'argent. Vous savez comme moi, Monsieur l'abbé, que ces différences d'émaux étaient constantes entre les différentes branches, même entre les différents membres d'une même maison pour distinguer les puînés des aînés. Elle a ici même sa raison d'être spéciale pour distinguer le personnage du nom de Reilhac de ceux qui portaient celui d'Abzac proprement dit. Vous remarquerez que le nombre de besants est le même dans l'un et l'autre cas, c'est-à-dire 9 ; leur disposition seule est modifiée. On a pris deux des besants de la bordure (qui sont 8) pour les ajouter à celui de la bande (3) ; c'est d'ailleurs ainsi, si je ne me trompe, que les besants sont décrits, au mot d'Abzac, dans l'*Armorial de Milleville*. Donc, nulle difficulté et pas d'objection sérieuse au point de vue du blason.

Quand j'ai vu cette fresque en 1891, j'ai passé deux jours à en faire un dessin fidèle à la mine de plomb ; par malheur je n'habite Evreux qu'en hiver, et il m'est impossible de remettre la main sur ce dessin que je voulais vous envoyer en communication. Dans quel tiroir est-il égaré ? J'ai tant de papiers que j'espère encore qu'il n'est pas

perdu et que je le retrouverai dans ma bibliothèque du château de Nenon, près Dôle (Jura) que j'habite la majeure partie de l'année, et où sont tous mes documents héraldiques. Ce que je peux vous dire déjà, et ce qui m'a frappé, c'est que Jean de Reilhac est représenté ayant une figure très longue, pâle, maigre, décharnée, de petits yeux bruns très rapprochés du nez et paraissant déjà âgé quoique sans rides. Il est coiffé d'une calotte en forme de bonnet qui lui moule et lui encadre la tête. Il est revêtu d'un surplis et porte au bras une aumusse de fourrure, insigne des chanoines d'Evreux.

M. l'abbé Brugière pourra demander communication de ce dessin, et la Société examinera alors s'il doit être publié.

M. DUJARRIC-DESCOMBES nous donne ensuite lecture d'une intéressante étude sur les livres en Périgord avant l'introduction de l'imprimerie. Après avoir constaté que leur prix exorbitant ne pouvait les mettre qu'entre les mains des riches, il nous fait connaître ceux qui ont été signalés depuis le ^{xiii}^e siècle jusqu'à la fin du ^{xv}^e, tels que les œuvres d'Horace, manuscrit sur vélin ; le *Traité de l'état de la Terre-Sainte et de l'Egypte*, composé en 1336 sur l'ordre du cardinal Hélie Talleyrand, et qui fut réuni plus tard aux *Voyages* du vénitien Marco Polo ; un bréviaire et un missel provenant de la bibliothèque de l'official Gérard de La Cropte, mort vers 1394 ; trois livres de droit, provenant de la même bibliothèque et acquis par Arnaud de Barnabé, bourgeois de Périgueux ; les livres liturgiques de l'abbaye de Cadouin ; les *Flores Sanctorum* de la bibliothèque du chapitre de Saint-Front ; un psautier de Brunissende, dit le psautier de la dame de Parthenay, qui se trouve aujourd'hui au British Museum ; le *Livre Caumont* de 1426, publié en 1845 par le docteur Galy ; la célèbre Bible de Bertrand d'Abzac, lieutenant-général du roi d'Angleterre en Guyenne, et un autre psautier ancien, légué en 1485 par Antoine de Taillefer, chanoine de St-Astier, à l'église Ste-Foy de Grignols. En terminant, M. Dujarric nous dit que, pour assurer la conservation de ce précieux manuscrit, le testateur ordonna qu'il serait attaché par une chaîne à un coffre ou arche placé devant l'autel, comme plus tard un arrêt du Parlement

de Bordeaux avait décidé que la pancarte du diocèse, de 1554, serait aussi attachée dans les archives du chapitre de Périgueux par une petite chaîne de fer.

Cette étude sur les livres avant l'imprimerie en Périgord sera publiée dans le *Bulletin*.

Quoique éloigné, M. Roger DROUAULT veut bien ne pas nous oublier ; il nous envoie un mémoire sur le repaire de Ramefort, situé dans la commune de Valeuil, auquel il joindra plus tard un dessin à la plume de la tour carrée servant de porte d'entrée. Dans les archives de cette maison, il a trouvé le livre de raison d'un des anciens possesseurs, Eymeric Barriasson, receveur des deniers particuliers du seigneur de Bourdeille, qui fournit de précieux renseignements sur la Fronde dans notre province. On y voit le caractère irrésolu de M. de Bourdeille, alors sénéchal du Périgord, qui est tantôt avec le roi, tantôt avec les princes ; les sommes considérables que le prince de Condé lui laisse pour lever des troupes ; l'emploi de cet argent qui est distribué à 70 personnes figurant sur un rôle annoté et corrigé par ledit receveur. Tous ces détails historiques sur une époque encore peu connue seront publiés.

Il reste à procéder à l'élection d'un candidat qui demande à entrer dans notre compagnie.

Après un vote à mains levées, M. LE PRÉSIDENT déclare admis membre titulaire de la Société historique et archéologique du Périgord :

M. Paul Festugiere, licencié ès lettres, boulevard Haussmann, n° 154, à Paris, présenté par M. Duvergier de Hauranne et M. Villepelet.

La séance est levée à trois heures moins un quart.

Le Secrétaire-général,
FERD. VILLEPELET.

Le Président,
A. DE ROUMÉJOUX.

EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE

des 28 et 29 juin 1897.

Nous n'avons pas à traiter longuement les questions qu'a pu soulever notre excursion annuelle. Tous les endroits que nous avons visités l'ont été déjà, soit par la Société dans sa première excursion de 1880, soit par des membres qui isolément ont décrit Lempzours, Jumilhac, Nanthiat, Corgnac. MM. Cros-Puymartin, de Verneilh, de Laugardière, n'ont après eux, presque rien laissé à décrire ou à dessiner, aussi sommes-nous très embarrassé pour vous adresser un rapport où vous puissiez trouver quelque chose de nouveau. Nous allons donc nous lancer un peu à l'aventure et sans relire rien de ce qui a été écrit déjà, par nous-même ou par d'autres, quoique évidemment nous n'ayons qu'à gagner à rafraîchir notre mémoire, mais nous serions tenté de faire une copie plutôt qu'une œuvre nouvelle ; elle ne sera pas longue.

Nous avons revu le donjon d'Agonac et ses curieuses salles ; nous sommes convaincu plus que jamais que si Frotaire de Gourdon a été l'auteur de ce donjon, le vieux Saint-Front d'avant les reconstructions modernes était de lui, comme la tradition et l'histoire du pays le rapportent ; c'est absolument le même système de construction, le même genre d'appareil, les mêmes baies, les mêmes moulures ; elles ont absolument la même tournure si l'on peut se servir ici de ce terme. Jamais on n'a tant discuté sur Saint-Front que depuis qu'on ne peut plus l'étudier, et les auteurs qui en parlent n'ont pas vu un seul des monuments des environs de Périgueux qui se rapprochent le plus par leur date connue de celle que les archéologues périgourdins attribuent à Saint-Front. Il y a des églises à coupes jusqu'au commencement du xiii^e siècle ; il faut essayer de distinguer les premières des dernières ; il faut le savoir.

La plus gracieuse hospitalité, et il n'a pas tenu à nous qu'elle fût plus complète, nous attendait au château de La

Chapelle-Faucher, habitation de la fin du xv^e siècle, dont le *Bulletin* a plusieurs fois parlé et que M. de Verneilh a décrit dans ses *Excursions en Nontronnais*. Nous n'avons qu'à rappeler sa position pittoresque sur les rochers qui dominent la Côte au cours verdoyant, ses tours élancées et ses hautes lucarnes, qui font de ce château une des habitations les plus curieuses et les plus enviables du pays. L'église romane avec sa nef, son transept aux antiques et curieux chapiteaux cubiques, mérite aussi de retenir l'archéologue pour ces détails intéressants.

Le château de Bruzac, divisé en deux parties et appartenant à deux seigneurs différents, les Bourdeille et les Flamenc, mais plus tard ces derniers en devinrent les maîtres exclusifs ; c'est une importante ruine féodale, avec plusieurs tours rondes ou octogones, qui produit un grand effet et atteste son importance passée.

Saint-Pierre-de-Côte avec sa petite église du x^e siècle, Lempzours dont notre regretté confrère, M. Cros-Puymartin, a donné un bon croquis et une description dans le *Bulletin* de la Société, avec sa coupole centrale bien conservée et couverte, unique exemple, de son ancienne calotte en pierres plates. Des réparations seraient urgentes pour conserver cette toiture ovoïde-sphérique si intéressante et dont, nous le répétons, il n'y a pas d'autre exemple.

Le château de Puyguilhem a fait l'admiration de nos confrères par son architecture et sa sculpture que plusieurs d'entre nous connaissaient déjà ; il est fâcheux que l'état d'abandon absolu où il se trouve, depuis de longues années, lui donne un air de délabrement voisin de la ruine. M. Nicolas, propriétaire actuel de Puyguilhem, empêché par la maladie de nous faire les honneurs de ce bijou architectural, a bien voulu nous envoyer un de ses neveux qui nous l'a très aimablement montré dans tous ses détails. M. Nicolas a le projet de faire les réparations les plus urgentes et de le remettre en état. On sait que l'uyguilhem fut construit vers 1520, on trouve la date de 1524 sur une des tours, par Mondot de La Marthonie, premier président au Parlement de Paris.

Saint-Jean-de-Côte si souvent décrit et par Félix de Ver-



CHATEAU DE JUMILHAC

neilh et dans le *Bulletin*, avec son cloître du xvi^e siècle, son château de la Marthonie, les peintures d'une des salles de l'abbaye, de l'école de Lesueur, d'après M. J. de Verneilh, et dont la partie ornementale surtout fixe l'attention ; il est question de restaurer l'église et de la dégager de constructions parasites qui sont pour elle un sujet de ruine.

Thiviers, dont M. de Verneilh a donné un dessin. M. de Montégut a rédigé un mémoire des plus instructifs sur le château des Vaucocour et ses cheminées monumentales. L'église du xii^e siècle a été, et nous nous en sommes convaincu facilement, plusieurs fois remaniée. M. de Verneilh croit qu'il y eut deux coupoles qui furent remplacées au xvi^e siècle par des voûtes à nervures. M. de Fayolle et M. Denneri pensent, pour des causes qu'ils ont déduites, que ces coupoles n'ont jamais existé et que la voûte primitive fut une voûte domicale, c'est-à-dire une voûte d'arête dont les compartiments sont soutenus par des nervures diagonales. Cette voûte s'effondra, et au xvi^e siècle elle fut relevée comme nous l'avons indiqué plus haut. Les chapiteaux du transept sont primitifs et représentent le Christ donnant les clefs à saint Pierre, des feuillages et d'autres sujets que nous n'avons pas notés.

Dans cette première partie de l'excursion, M. A. Maisonneuve-Lacoste nous a été d'un grand secours et un bon guide pour Saint-Pierre-de-Côle, Lempzours et Thiviers, et M. le doyen de Thiviers a bien voulu nous donner des indications sur son église dont on critique le clocher moderne : on lui a donné le style de la transition et on lui reproche d'être alourdi par sa toiture.

Le 29 au matin, la colonne, composée de MM. Délugin, Lamothe-Pradelle, le chanoine Brugière, d'Escatha, Maisonneuve-Lacoste, Decoux Lagoutte, de Saint-Saud, Dose, de Roumejoux, fut renforcée par MM. de Fayolle, Dujarric-Descombes, Doursout et Denneri.

Le château de Jumilhac (1), que M^{me} Janvier de la Motte

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. III, p. 458.

avait bien voulu nous faire ouvrir, a émerveillé les visiteurs par son aspect pittoresque et le mouvement original de ses toitures pyramidales ; vu du vallon qu'il domine, il produit un effet étrangement saisissant.

L'intérieur n'a rien de particulier et les ailes que l'on habite contiennent de grandes pièces décorées au xvii^e siècle avec des peintures genre Oudry, mort en 1735, et des cheminées qui produisent un effet ornemental très meublant. Il ne faut pas chercher, à Jumilhac, des détails ; il n'y en a aucun, la pierre schisteuse qui a servi à le construire étant rebelle à toute sculpture, à tout détail d'ornement ; nous l'avons dit, tout l'effet est produit par cet assemblage de tours, ses hautes toitures et ces girouettes historiées qui grincent encore au sommet des toitures. M^{me} de la Motte a poussé l'amabilité jusqu'à nous envoyer de Nantes une dépêche pour nous exprimer ses regrets de ne pouvoir être parmi nous et nous faire les honneurs de sa demeure. M. Faguet et M. Denneri ont accompli cette tâche avec le dévouement et le savoir que M^{me} J. de la Motte attendait d'eux, et pour notre part nous les en remercions.

Nous avons parcouru avec intérêt les jardins où l'on conserve encore plus de 80 orangers et d'où l'on voit le château sur plusieurs faces changeantes, suivant le point de vue. C'est un vrai château de légende, et Gustave Doré l'a reproduit.

M. le curé-doyen a bien voulu se joindre à nous afin de nous faire les honneurs de son église qui offre un certain intérêt ; c'est un monument du xiii^e siècle ; il servait de chapelle au château, ainsi qu'en témoigne une tribune qui communique avec une des ailes du château. Cette église n'a qu'une nef avec trois travées ; le chœur a été remanié au xiv^e siècle, ainsi que le prouve la fenêtre ogivale qui l'éclaire ; les baies de la nef sont très étroites et l'extérieur est soutenu par des contre-forts méplats. La façade à pignon est percée par une porte cintrée à une seule archivolte qui retombe sur une colonnette ; deux fausses arcades l'accompagnent et une petite ouverture cintrée donne du jour à la nef. Quelques têtes humaines, que l'on dit être les sept péchés



Phototypie Bortoloni, Paris

PORTE AUX ARMES DES POMPADOUR
DE LA SACRISTIE DE SARRAZAC

capitiaux, ornent les claveaux de l'archivolte supérieure. Le clocher octogonal, central, est primitif avec ses arcades à plein cintre ajourées ou fausses qui décorent ses parois.

M. le curé a montré un petit reliquaire du siècle dernier, qui contient les reliques de saint Eusice avec l'authentique ; on y lit ces inscriptions :

1° BEATE EVSICE ORA PRO NOBIS.

2° CETTE RELIQUE DE SAINT EVSICE, ABBÉ, PATRON ET FONDATEUR DE LA VILLE DE CELLES EN BERRY, A ÉTÉ DONNÉE PAR GEORGES LOUIS PHELIPEAUX ARCHEVÊQUE DE BOURGES A HENRIETTE ARMANDE DE MENOV MARQUISE DE JUMILHAC QVI EN A FAIT PRÉSENT A CETTE PAROISSE EN 1768.

Saint Eusice est un saint du Périgord, né près de Jumilhac, sur les bords de Lisle (1).

Nous croyons que l'église de Sarrazac, village un peu limousin, n'est pas plus ancienne que le ^{xvi}^e siècle à sa façade, mais le chœur circulaire avec ses contre-forts plats est beaucoup plus ancien et d'un tracé remarquablement régulier ; le clocher est carré, élevé, mais sans caractère ; le plan est cruciforme ; une porte latérale est ornée d'un large écusson aux armes des Pompadour, avec cimier à tête humaine et deux sauvages pour supports.

Le château, attenant à l'église, et construit sur une terrasse que baigne un étang et d'où la vue se prolonge sur une petite vallée, n'a jamais dû être très important ; il n'en reste qu'une tour ronde à l'angle d'un petit bâtiment carré sans caractère. Cette tour, probablement du ^{xv}^e siècle, avait jadis une porte dans le style Louis XII avec une accolade accostée de deux écussons entre deux pieds droits à crochets et un troisième dans le tympan.

La route entre Jumilhac et Sarrazac était déjà difficile, mais quelles pentes et quels détours pour arriver à Nanthiat ; les huit ou neuf kilomètres qui séparent ces deux localités

(1) *Titulaires et Patrons*, du R. P. Carles. — Périgueux, Cassard, 1884, in-8°, p. 224 et suivantes.

sont des plus pénibles à parcourir ; mais le paysage est verdoyant et l'œil plonge dans des vallons étroits égayés de ruisseaux bordés de prairies. Ce paysage est plutôt sauvage que pittoresque, et il est encore bien caractéristique du Limousin par sa fraîcheur et l'intensité des tons du feuillage de vigoureux châtaigniers.

« Nanthiat, ancien repaire noble avec haute justice, datait au moins du ^{xii}^e siècle et appartenait à la famille de Jaubert, qui répara le château aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles.

« Le dernier survivant de cette famille seigneuriale, Pierre de Jaubert, épousa la fille née des amours du chevalier d'Aydie et de la belle Aïssé, Céline Leblond, dont il eut une fille unique, Marie Denise de Jaubert.

Celle-ci épousa, suivant contrat passé devant M^e Bugeaud, notaire royal, le 12 mars 1760, le comte André de Bonneval, dont elle eut un fils, Louis César-François de Bonneval. En la mariant, son père lui avait constitué en dot la terre de Nanthiat, dont la moitié devait être dévolue à l'aîné des enfants mâles à provenir de son mariage, donation qui fut réitérée par le contrat de mariage de M. de Bonneval fils et de M^{lle} Louise Couturier de Fornoüe, reçu par M^e Roques, notaire à Guéret, le 6 août 1810.

« On a dit que Napoléon I^{er} avait fait l'acquisition de la terre de Nanthiat pour en gratifier l'un de ses lieutenants, le glorieux mutilé de Wagram, notre compatriote Daumesnil.

« L'empereur n'a pas acheté cette terre, mais il est très probable qu'il fournit au général les fonds nécessaires pour la payer.

« Ce fut le 20 mai 1812 que, devant son compatriote M^e Fournier-Verneuil, notaire à Paris, M^{me} veuve de Bonneval et son fils vendirent à Daumesnil la terre de Nanthiat.

« Il ne la garda pas longtemps, car, après dix mois de possession, nous le trouvons à Nontron signant, devant M^e Grohler, notaire de cette ville, la revente de la propriété qu'il devait à la munificence impériale.

« Le contrat en fut passé le 12 décembre 1813. Nous y lisons que M. Pierre Daumesnil, baron de l'Empire, général de brigade, commandeur de la Légion-d'Honneur, chevalier de

la Couronne de fer et gouverneur du château impérial de Vincennes, vend à M^{me} Marguerite Pautier de Labreuille, veuve de M. Jean de Labrousse du Bosfrand, ancien magistrat, demeurant à Nontron, moyennant un prix de 120,000 francs la terre de Nanthiat, située au lieu du même nom et communes circonvoisines, écuries, étables, volières, cour, jardin, pigeonnier, terres, vignes, bois, moulin dit de Madame, étang, pressoir à huile, dix domaines ou métairies, meubles et objets ornant et décorant le château.

« M^{me} Anne-Fortunée-Léonie Garat, épouse du baron Daudemesnil, n'ayant pas concouru à la vente, il fut procédé à la purge de son hypothèque légale.

« Les descendants de M^{me} du Bosfrand détiennent encore aujourd'hui l'ancienne seigneurie des Jaubert (1). »

Nanthiat eut un moment de célébrité au commencement du XVIII^e siècle ; c'est là que vint demeurer, par son mariage avec le comte de Nanthiat, de la maison de Jaubert, la fille née en 1725, des amours du chevalier Blaise d'Aydie et de M^{lle} Aïssé. Le château de Nanthiat est une longue construction remaniée au XVIII^e siècle et percée de nombreuses fenêtres, relevée par un élégant pavillon de la Renaissance avec des détails très sobres et un buste de femme sculpté sous une des fenêtres de la tourelle et dont le costume rappelle celui des femmes du temps de Charles IX ou Henri III. Les tapisseries sont en réparation, et M. Devars compte les replacer dans une des pièces qu'en ce moment il remet à neuf.

L'église romane est de petites dimensions ; son plan est cruciforme et elle est voûtée en berceau. Tout auprès, sur la place, une croix ou calvaire intéressant par sa composition et qui mériterait une description. Le temps que nous avons mis à faire le trajet entre Sarrazac et Nanthiat ayant occasionné un retard considérable et non prévu, nous a empêché de voir les *crozes* de Saint-Jory et du Chambon. Cognac, son vieux pont, son église avec abside circulaire dont le contre-fort central est ajouré, son clocher fortifié au XIV^e siècle.

(1) Note due à M. Dujarric-Descombes.

cle, son tuyau de cheminée roman, nous ont cependant retenus quelques instants ; l'heure pressait pour arriver à Coulaures, où nous devions dîner et prendre le tramway pour rentrer à Périgueux.

Les excursionnistes ont pu avoir une idée des tombes sculptées de Coulaures que nous espérons, un jour, posséder au Musée de Périgueux.

Voir : *Le Périgord illustré* ; *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin* ; *Le Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* aux articles : Agonac, Lachapelle-Faucher, Saint-Pierre-de-Côle, Bruzac, Lempzours, Saint-Jean-de-Côle, Thiviers, Jumilhac, Sarrazac, Nanthiat, Cognac, Coulaures ; *Les Titulaires et Patrons*, du R. P. Carles ; *L'architecture byzantine en France*, de F. de Verneilh ; *Excursions archéologiques en Nontronnais*, par J. de Verneilh ; *Etudes historiques sur le Nontronnais*, par Ribault de Laugardière, etc. ; *Congrès archéologique de Périgueux, 1858*.

A. DE ROUMEJOUX.

RÉPARATION DE DOMMAGES

CAUSÉS PAR LE SIÈGE DE NONTRON

EN 1487.

Dans une précédente communication de *Lettres closes de Charles VIII et de Louis XII aux habitants, maire et consuls de Périgueux* (1) j'avais dit un mot du passage qu'on attendait en Périgord d'Alain d'Albret se rendant en Bretagne, où il allait demander la réalisation de la promesse qui lui avait été faite, comme à plusieurs autres, pour l'attirer dans l'alliance des ducs de Bretagne et d'Orléans, de la main de la jeune princesse Anne.

(1) *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome XXII, 1895, p. 120, et *Bulletin du Comité des Travaux historiques* de 1894 et 1895, p. 483-490.

A la tête de trois à quatre mille hommes tant de cavalerie que d'infanterie, il se met en marche pour venir au secours du duc de Bretagne, traverse la Garonne, la Dordogne et l'Isle, et amène ses troupes sur les confins du Périgord et du Limousin, aux alentours de Nontron. Il les concentre ensuite à Nontron, où il est assiégé par le comte de Candale, lieutenant du roi en Guienne (1), qui l'oblige à capituler et lui fait signer un traité (2).

J'ai acheté tout récemment pour les Archives de la Dordogne une charte (3) qui se rattache à cet événement. C'est un mandement de Louis XII, daté de Lyon le 20 mai 1503, enjoignant à sa Chambre des comptes d'examiner une requête qui lui a été présentée par la veuve et les enfants mineurs de Raymond Arnal, receveur des tailles en l'Élection de Périgord. Les suppliants réclamaient une somme de 1500 livres tournois qu'a fait perdre à leur mari et père le siège de Nontron. Un moment, j'avais espéré pouvoir, à l'aide de ce document, fixer la date précise du siège ; mais il ne fait que relater une première requête de feu Raymond Arnal, de 1488, qui a pu être présentée un an après le siège. La plupart des auteurs le placent en effet en 1487. Les pièces dont je joins copie à ma communication, autorisent à présumer qu'il fut soutenu dans la seconde quinzaine de mai (4).

D'abord, la sentence des élus de Périgord rendue, à Péri-

(1) Gaston de Foix II^e du nom, comte de Candale, lieutenant-général au gouvernement de Guyenne sous Pierre de Bourbon sire de Beaujeu en 1487. Il épousa ultérieurement le 30 janvier 1494, une fille de celui qu'il avait vaincu à Nontron, Isabeau d'Albret, fille d'Alain et de Françoise de Blois dite de Bretagne. (De La Chenaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la Noblesse*, 3^e édition, Paris, 1866, tome VIII, col. 177.)

(2) Voir l'*Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne* par dom Taillandier, tome II, p. 169 ; *Histoire des Français* de Simonde de Sismondi, tome XV, p. 43 ; *Histoire du Périgord* par L. Dessalles, tome III, p. 26 et 27.

(3) Pièce sur parchemin de 0-45 sur 0-19, à laquelle on a enlevé avec des ciseaux la signature du roi. Elle ne porte aucun sceau.

(4) Voir en outre l'*Essai sur le gouvernement de la Dame de Beaujeu* (1483-1491), par P. Pélicier, Chartres, in-8^e, 1882, p. 134 et 135, où dans les notes sont citées une lettre missive de Charles VIII à Candale du 1^{er} juin,

guoux le 18 juin 1487, sur la supplique des manans et habitants de la châtellenie de Varaignes et leur octroyant remise de 20 livres sur la taille de 103 livres un sol tournois qui leur avait été imposée. Ils prétendaient dans leur plainte qu'ils avaient été ruinés par les gens de guerre faisant le siège de Nontron (1), au moment où ils se sont assemblés pendant deux jours, dans leurs champs, s'attendant les uns les autres. Ceux-ci auraient « gasté tous leurs biens de terre, comme faulché les blez vers et herbes, tué et mangé bœufz, vaches, veaulx, moutons, pourceaulx et en ont emporté lartz sallez, etc. »

Puis, les lettres de rémission, datées de La Flèche, du mois de septembre 1488, et accordées à Alain d'Albret qui non seulement n'avait pas exécuté les clauses du traité de Nontron (2), mais dès les fêtes de Noël 1487 « accompagné d'aucuns gens de guerre » avait tenté de repasser encore pour se rendre par terre au pays de Bretagne, et qui ensuite était allé en Navarre et près du roi d'Espagne recruter des troupes pour s'y rendre par mer.

Voici d'abord la réponse de Louis XII à la requête de la veuve Arnal qui m'a suggéré la présente communication :

« Loys par la grace de Dieu roy de France, A noz amez et feaulx les gens de noz comptes, salut et dilection. Receue avons l'umble supplicacion des vefve et heritiers enfans mineurs de feu Raymond

publiée en 1854 par Paul Marchegay (Nantes, in-8°), et une lettre de Gravelle à du Bouchage, en date à Laval du 30 mai 1487 : « Des nouvelles de par deça les affaires du Roy se portent très bien de toutes pars, le mercy Dieu... Monsieur d'Albret est assiégé à Nontron... » (Bibl. nat. Ancien fonds français, 2922, folio 2.)

(1) Dessalles dans son *Histoire du Périgord* (tome III, p. 27), ne publie que les premières lignes de la plainte.

(2) Sa soumission est rappelée dans les *Traité et conférence passés à Nantes entre le roi Charles VIII et le seigneur d'Albret*, au mois de mars 1490, publiés *in extenso* dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome XIII, 1883, p. 115 et suiv., par M. F. de Bellussière qui possède ces lettres d'abolition dans ses archives particulières.

Arnal (1), en son vivant receveur de noz tailles en l'ellection de Périgort, contenant que en l'an mil CCCC IIII xx et huit, ledict deffunct presenta a feu nostre cher seigneur et cousin, le roy Charles dernier decedé, certaine requeste narrative de plusieurs pertes et dommages portez et soustenuz par ledict receveur ou fait de la dicte recepte, au moyen du siege tenu audict temps pour nostre dict feu seigneur et cousin devant la ville de Nontron et autres causes contenues en la dicte requeste cy atachée soubz le grant scel de nostre chancellerie, montans à la somme de quinze cens livres tournois et plus. Veue laquelle requeste par nostre dict feu seigneur et cousin, il avoit mandé aux generaulx de ses finances eulx informer du contenu en ladicte requeste, et sur ce donner leur advis pour après en ordonner par lui ainsi que de raison, et combien que les dictz generaulx ayent sur ce donné leur dict avis, ainsi que par la dicte requeste font apparoir. Toutesfoiz nostre dict feu seigneur et cousin est allé de vie à trespas sans leur faire ne donner aucune provision sur icelle requeste en leur très grant grief. A ceste cause nous ont humblement supplié et requis leur faire patroyer icelle. Pourquoy Nous, ces choses considérées, voulans subvenir a nos subjectz selon l'exigence des cas, vous mandons pour ce que la cognoissance de ceste matiere vous appartient, commectons par ces presentes, que appellé nostre procureur et autres qu'il appartiendra, après qu'il vous sera apparu du contenu en ladicte requeste par information faite ou asuré par noz esleuz dudict Perigort ou autrement deuement, pour moyen ausdictz supplians et ausquelz voulons par vous estre pourveu sur icelle requeste de telle provision et remede a eulx convenable qu'il est requis en tel cas. Car tel est nostre plaisir, nonobstant quelzconques ordonnances, restrictions, mandemens ou deffences a ce contraires. Donné à Lyon le XX^e jour de may, l'an de grace mil cinq cens et trois et de nostre règne le sixième.

(La signature du roi a été enlevée.)

« Par le roy a la relacion du Conseil,

Signé : « MORELOT. »

(1) M. le vicomte Gaston de Gérard, qui connaît si bien l'origine des familles du Périgord et particulièrement de celles du Sarladais, m'assure que la famille Arnal était des environs de Montignac ; qu'elle eut la seigneurie de la Faye, paroisse d'Auriac, dont elle prit le nom ; qu'elle produisit un capitaine connu pendant les guerres civiles du xvi^e siècle et deux abbés de Terrasson, à la même époque. (Voir *Les Chroniques de Jean Tarde*, p. 264 et la liste des abbés de Terrasson dans le tome I^{er} du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*.)

La seconde pièce, comme je l'ai dit tout à l'heure, qui peut le mieux nous fixer sur la date probable du siège de Nontron, est une sentence, rendue vraisemblablement quelques jours après, par les élus de Périgord, à Périgueux, le 18 juin 1487, par laquelle remise est faite de vingt livres sur la taille de 103 livres un sol tournois imposée dans la châtellenie de Varaignes. Les gens de guerre de l'armée du roi commandés par son lieutenant en Guyenne, de Candale, s'étaient assemblés pendant deux jours à Varaignes et en avaient ruiné les habitants avant de se rendre à Nontron. Ceux-ci demandent en conséquence un dégrèvement qui leur est accordé en partie.

« Les esleuz ordonnés pour le Roy nostre sire ou pays et ellection de Perrigort sur le fait de ses aides. A tous ceulx qui ces présentes verront salut. Savoir faisons avoir reçue humble supplicacion des manans et habitans de la chastelnie de Varaigne, contenant que, à l'occasion de la guerre qui a eu cours ou pays de Perrigort ceste présente année, Monseigneur de Candalle, lieutenant du Roy nostre sire en ceste partie, messeigneurs les senechaulx de Thoulouse, Quercy, Agenoys, Perigort et Armaignac, ensemble leurs bandes et armées si se sont assemblez audict lieu de Varaigne et la ont demouré deux jours, en attendant les ungs les autres pour aller mettre le siege devant la place de Nontron la ou le seigneur d'Albret estoit dedans. En quoy faisant, ont gasté tous leurs biens de terre, comme fausché les blez vers et herbes, tué et mangé beufs, vaches, veaulx, moutons, porceaux, et ont emporté lartiz sallez et tout ce que les pouvres habitans avoient, et tant et tellement les ont gastéz qu'ilz sont destruietz et desers et sont tous les jours a mandier pour Dieu, et cela est tout notoire, et n'ont quoy semer en terre ceste dicte année ne quoy mangier, sinon des herbes et des raves. A ceste cause, nous ont requis leur faire aucun rabaix de taux de la taille a eulx impousée ceste dicte année qui monte a la somme de cent troys livres ung solz tournois ; autrement leur seroit force, attendu la grant povreté en quoy lesdicts pouvres habitans sont escheuz, habandonner leurs maisons et heritaiges du tout. Par quoy, nous, oyt ladicte requeste que est juste et raisonnable, attendu les choses dessus dictes, par l'adviz et deliberacion des officiers du Roy nostre dict seigneur, avons dit et ordonné, disons et ordonnons par nostre appointement et ordonnance, attendu les choses dessus dictes, que la somme de XX l. l., que a esté trop assise et imposé ceste dicte année en faisant l'assiette, par

nous sera ausdicts pouvres habitants de ladicte chastellenie de Vaigne desdutte et rabbatue par le receveur desdicts deniers dudict seigneur, a icelle somme avoir et prandre sur ledict trop chargé, et que lesdicts pouvres habitans demoureront quictes et deschargez sur ladicte somme de cent troys livres ung solz tournois qui leur a esté imposée ceste dicte année présente commençant le premier jour de janvier derrain passé. Dont Jehan de la Rue et Bernard de Choumeillz, collecteurs de ladicte taille d'icelle chastellenie, ont demandé acte et memorial pour leur descharge envers ledict receveur. Laquelle leur avons octroyée soubz le scel de ladicte ellection. Fait judicialement à Perigueux le dix huit^e jour de juing l'an mil IIII e quatre vint et sept.

» Par appoinctement de mesdicts seigneurs.

« DURAND, greffier (1). »

Enfin la troisième pièce vient absoudre Alain le Grand sire d'Albret de ses manquements à l'exécution du traité de Nontron : ce sont des lettres de rémission que lui octroie le roi Charles VIII, à lui et à ses serviteurs, à La Flèche en Anjou, au mois de septembre 1488. Ce document porte en marge la mention : *Abolitio pro Alano domino de Labreto et ejus servitoribus* (2).

« Charles, par lagrace de Dieu Roy de France, savoir faisons a tous présents et a venir, Nous avoir receue humble supplicacion de Allain sire d'Albret, contenant que en l'an mil IIII^e IIII^{xx} et quatre, environ le mois de septembre, il partit de ses terres de Gascoigne et s'en alla devers feu nostre oncle le duc de Bourbon, en son vivant connestable de France, et mena avec lui grant nombre de gens de guerre, tant de cheval que de pié, qu'il avoit assemblez, lesquelz il fit depuis departir, et encores en l'an mil IIII^e IIII^{xx} et six fist autre grant assemblée de gens de plusieurs nacions, et s'en vint en sesdictes seigneuries de Gascoigne ou illec il s'efforça faire guerre a Nous et Nos subgeots, dont plusieurs grans maulx s'en sont ensuiz, jaçoit ce que lui eussions fait faire commandement de vuyder et departir sesdicts gens de guerre et que n'eust plus à faire telles assembles, a quoy il ne

(1) Archives nationales, K. 73, n° 51.

(2) Archives nationales. Registre du Trésor des Chartes, JJ. 219, pièce 197.

voult obeir, mais se laissa encourir es peines à luy sur ce indictes ; et, nonobstant ces choses, passa les rivières Dordogne, Garonne et l'Isle, et entra ensemble l'armée et assemblée qu'il avoit es pays de Perrigort et de Limosin et jusques en la ville de Nontron, ou il fut suyvy par nosdits gens de guerre, et depuis mené tellement que la ils les assiegerent ; et voyant par luy qu'il ne pouvoit passer en Bretagne, ou son intencion estoit aller pour le secours de feu nostre cousin le duc, et autres noz rebelles et desobeyssans subjectz qui si estoient retirez contre nostre vouloir, fist avec nostre oher et amé cousin le conte de Candalle, lors nostre lieutenant, et autres noz capitaines estans avec lui devant ledict Nontron, certain traictié par lequel il promist faire departir sa dicte assemblée et renonça a toutes alliances et scellex par luy baillez pour cuidoier nuyre et grever Nous et Noz subjectz, et y promectant non jamais s'armer à l'encontre de Nous, mais des lors en avant nous servir de corps et de biens, de tout son povoir, et autres choses contenues oudict traictié qu'il promist et jura garder, tenir et observer. Toutefois, certain temps apres et en venant contre ses foy et promesse, environ la feste de Noel derrenier passé, luy, accompagné d'aucuns gens de guerre, s'efforça passer pour aller oudict pais de Bretagne, dont encores il fut empesché ; par quoy il s'en retourna ensesdictes terres de Gascoigne, ou de rechief il fist encores autre grant assemblée de gens, et d'illec s'en alla en Navarre ou semblablement fist ung autre amas, et de la se transporta devers le Roy d'Espagne, luy requerant ayde de gens et passaige pour s'en aller par mer oudict pais de Bretagne, ce qu'il fist et manda au seigneur de Saint Cir et ung nommé Forcaiz, qui menoient et conduisoient aucuns gens de guerre de noz ordonnances, dont il avoit charge de par Nous, qu'ilz laissassent et habandonnassent Nostre service et se retirassent en celluy de Nostre dict feu cousin, ce que la plus part d'entre eulx firent, combien qu'ilz eussent serement a Nous et que les eussions fait paier de leurs gaiges et souldes. Et apres ce que icelluy seigneur d'Albret avec sesdicts gens de guerre a esté ainsi arrivé oudict pais de Bretagne, s'est efforcé plus que devant Nous faire et mener la guerre, et tout sesdicts gens faire course et murtres sus noz gens et subjectz, les ont prins et pilléz, et fait autres maulx irréparables, sans ce qu'ilz eussent cause ne matiere de ce faire, et oultre, durant les choses dessus dictes, a ledict seigneur d'Albret escript des lettres a plusieurs seigneurs et villes afin de recouvrer leurs scellex pour parvenir à ses fins ; aussi a prins aliance avec de noz ennemys et adversaires ; en quoy faisant il a grandement offensé envers Nous en commectant crime de

leze magesté et confiscant corps et biens. Et pour ce que nagueres traicté de paix a esté fait entre Nous et Nostre dict feu cousin, et que ledict seigneur d'Albret, congnoissant avoir grandement offensé envers Nous, desire vivre doresenavant soubz nostre bonne grace, Nous a fait supplier et requerir que Nostre plaisir soit le reprendre en Nostre dicte grace et luy remectre et abolir les offenses et cas dessus dictz. Pourquoy Nous, ce considéré, voulans clémence et douceur preferer à rigueur de justice audict seigneur d'Albret et a ses gens, serviteurs et officiers, tant gens de guerre que autres qui l'ont suyvy, servy et acompagné a faire les choses dessus dictes, et a chacun d'eulx, fors et excepté ledict seigneur de Saint Cir et Jehan de Lur, ses serviteurs, qui, pour certaines causes, ont esté par Nous reservez ; et mesmement en faveur dudict traictié de paix, aussi pour contemplan de requestes que Nostre dict feu cousin, le duc de Bretagne, Nous a de ce fait faire par ses ambassadeurs, et depuis a la fin de ses jours, ou il ordonna a aucuns estans entour luy Nous en supplier et requerir de rechief, Avons remis, quicté, pardonné et abolly par la teneur de ces présentes, de nostre certaine science, grace, principal, plaine puissance et auctorité Royal, Remectons, Quictons, Pardonnons et Abollissons les faiz et cas dessus declairez, et tout ce qu'ilz povent et pourroient avoir fait depuis ledict an mil lvi^e liii^e et quatre jusques a present, a cause des divisions, guerres et choses passées, japoit ce qu'ilz ne soient ycy autrement sepeciffiez ou declairez, et dont n'Entendons estre fait autre ne plus ample declaracion que dessus est dict, avec toute peine, admende, offense corporelle, criminelle et civile, en quoy, pour occasion desdicts cas, ilz pourroient estre encouruz envers Nous et justice ; et les Avons restitué et restituons a leur bonne fame et renommée au pays, et a leurs terres, seigneuries, maisons et heritages qui leur appartenoient au temps que lesdictes divisions commancerent, pour en joir et des fruiz et revenues d'icelles, a compter du jour et d'an que ledict traicté de paix fut par Nous accordé et juré par les ambassadeurs de Nostre dict feu cousin au Verger en Anjou, le XIX^e jour d'aoust derrenier passé. Sauf toutes voyes d'aucunes chose de nostre domaine, s'ilz en tenoient, en mectant annéant tous dons, allienacions d'icelles terres et seigneuries, ensemble les arrestz, sentences, jugemens, procès et procédures qui contre les dessus dictz s'en sont et pourroient estre ensuiz, tant en nos cours de Parlement que autrement, et lesquelz de nostre plus ample grace et pour consideracion de ce que dict est, Avons revocquez, cassez et adnullez, Revocquons, Cassons et Adnullons, et sur ce Avons imposé et Imposons silence perpetuel a Nostre

procureur présent et a venir et a tous autres. Lesquels genz et serviteurs dudit seigneur d'Albret, et autres estrangers qu'il avoit menez avec lui et qui l'ont suyvy, seront tenz eulx en retourner en leur pays, maisons et lieux, par mer, sans pouvoir passer par Noz terres en aucune maniere. Ordonnons en mandement par ces mesmes présentes a Noz amez et féaulx, les gens de noz cours de Parlement de Paris, Bourdeaulx et Thoulouse, Eschiquier de Normendie, a tous bailliz, seneschaulx, prevostz et autres noz justiciers, officiers ou a leurs lieutenants présents et advenir, et a chacun d'eulx si comme a lui appartiendra, que de Noz présents grace, remission, quictance, pardon et abollicion et de tout l'effect et contenu en cesdictes presentes, ilz facent, œuffrent et laissent ledict seigneur d'Albret et sesdicts gens, serviteurs et officiers, tant gens de guerre que autres qui l'ont suyvy et accompaigné, et chacun d'eulx, joyr et user plainement et paisiblement, sans en ce leur faire, mectre et donner, ne souffrir estre fait, mis ou donné, en corps et bien, aucun destourbier ou empeschement au contraire. Et si, a ceste cause, leurs personnes, terres, seigneuries et heritages sont ou estoient pour ce prins, saisis, arrestez, emprisonnez et empeschez, les leur mectent ou facent mectre incontinent et sans delay a plaine delivrance. Et pour ce que de ces présentes l'on pourra avoir a besoingner en plusieurs et divers lieux, Nous voulons que au vidimus d'icelles, fait sous scel royal ou autentique, foy soit adjoustée comme a ce présent original. Et afin que ce soit chose ferme et estable a tousjours, Nous avons fait mectre Nostre scel a cesdictes présentes, sauf en autres choses Nostre droit et l'autrui en toutes. Donné a La Fleche en Anjou, au mois de septembre l'an de grace mil CCCC quatre vings huit et de Nostre regne le sixieme. » — Signé : — « Par le Roy Monseigneur le duc de Bourbon, les contes de Baugey, seigneur de Bresse, de la Roche en Ardenne, grant bastard de Bourgogne, Vous (1), l'arcevesque de Bourdeaulx, les sires de Gravelle, admiral de France, de Curton, de Baudricourt, de Lisle, de Grimaulx, de Saint-André, de Champroux, les seneschal de Carcassonne et bailli de Mascon, maistres Estienne Pasqual, maistre des requestes ordinaires de l'ostel, Guillaume Briçonnet, général de Languedoc et autres présents. Parent visa. »

En groupant les trois documents inédits qui précèdent, j'ai pensé que j'arriverais à fixer une date, sinon précise, du moins très approximative au siège de Nontron. On peut,

(1) Le chancelier, à cette date Guillaume de Rochefort.

je crois, après leur lecture, présumer avec beaucoup de vraisemblance, qu'il fut soutenu en mai 1487, peut-être dans la seconde quinzaine. On voit en même temps quelle déduction on peut souvent tirer d'une pièce de comptabilité.

Ferd. VILLEPELET.

FONDATION D'UNE RÉGENCE

DANS LA PAROISSE DE S^t-SULPICE-DE-ROUMAGNAC, EN PÉRIGORD

le 15 janvier 1667.

Les minutes de M^e Redon, notaire royal à Saint-Sulpice-de-Roumagnac, en Périgord, données aux Archives départementales de la Dordogne, avec un lot très important de minutes de plusieurs autres notaires royaux et tabellions (1), par M^e Pradel, notaire à Ribérac, nous ont conservé l'acte par lequel messire Sicaire Hugon, prêtre et curé de Saint-Sulpice, fonde, le 15 janvier 1667, une régence dans cette paroisse.

On ne saurait trop remercier M^e Pradel de ce don ainsi que tous les notaires qui, comme lui, ont intelligemment envoyé aux Archives du département les vieilles minutes de leurs anciens collègues, papiers dont ils n'ont plus aucun besoin, qui souvent même les encombrent et qui, relégués aux plus mauvais endroits, soit de l'étude, soit de la maison, pourrissent, emportant avec eux des documents fort intéressants que l'on ne peut trouver nulle part ailleurs.

Messire Sicaire Hugon était alors gravement malade, ainsi que nous l'apprend la procuration qu'il donne à son frère M^e Arnaud Hugon, praticien, par devant M^e Redon, le 27 mars 1667 « a cause de la maladie qu'il est présentement » detenu et qui le presse fort y peu avoir quatre ou cinq

(1) Minutes plus ou moins complètes de M^{ss} Pineau, Redon, autre Redon, De lachèze, Texier, autre Texier, Dumonteil, Derochon, Fourgeaud, autre Fourgeaud, Fargeot, Limousin, Soudou, Boucher, Banaston et autre Banaston.

» mois et croyant ne s'en sauver sy le bon Dieu ne luy
» donne du secours ». Le bon Dieu ne crut pas devoir lui
donner de secours, malgré sa bonne et utile fondation, et
le brave homme mourut dans le milieu du mois de mai
suivant, âgé d'environ 68 ans.

Cette régence, fondée pour instruire huit des plus pauvres
de la jeunesse de la paroisse « laquelle (paouvre jeunesse)
» bien souvent par défaut de commodité ne peu estre eslevée
» à la cognoissance des bonnes lettres et a la doctrine chres-
» tienne » a donc un caractère démocratique, et montre un
effort fait pour répandre un peu l'instruction dans le peuple
alors encore fort ignorant.

Quoique, à la fin du xvii^e siècle, un grand nombre de pa-
roisses possédassent leur régent, bien peu d'hommes du
peuple, habitant nos campagnes pouvaient signer leur nom.
Dans la bourgeoisie, la plupart des femmes ne savaient
écrire et même dans la noblesse beaucoup se trouvaient
dans le même cas. Les contrats de mariage, les testaments
et tous les actes de la vie civile de cette époque sont là pour
en témoigner.

Le fondateur nomma titulaire de la nouvelle Régence
« maistre Arnault Lusset son neupveu, habitant du présent
» bourg (St-Sulpice) lequel il a trouvé capable et idoine pour
» ladite charge de regent et mesme qu'il est installé dans le
» présent bourg despuys six moys et a fait la dite fontion de
» regent. »

Maître Arnault Lusset était aussi chirurgien. On le trouve
souvent dans des actes de ce temps avec ce qualificatif. Il
dut cumuler les deux fonctions quoique assez peu compa-
tibles.

Le 10 mai 1667, quatre mois après la première donation et
quelques jours avant sa mort, messire Hugon compléta sa
fondation en donnant trois cents livres tournois au titulaire
de la Régence pour « lesquels payements fait quicelluy
» Lusset aye au mesme instant a employer l'antiere somme
» de 300 livres a faire faire une maison dans la présente pa-
» roisse ou il aura un lopin de jardin, ou en acheter une jus-
» que à concurance de la somme de 300 livres sus donnée. »

La fondation est alors complète. Après avoir assuré l'existence matérielle d'un régent, il assure aux pauvres écoliers une maison où ce régent et ses successeurs leur donneront, grâce à sa générosité, un peu d'instruction. — C'est notre maison d'école.

Il semble résulter, d'après cet acte de fondation, que la paroisse de St-Sulpice-de-Roumagnac ne possédait pas antérieurement à 1666 de précepteur.

Ce n'est vraiment qu'au milieu du *xvii^e* siècle que les paroisses commencent à avoir leur régent et que l'instruction tend un peu à se répandre. Les ordonnances royales prescrivaient depuis longtemps l'établissement d'écoles dans toutes les paroisses, mais ces ordonnances restaient souvent lettre morte.

Les registres de baptêmes, mariages et mortuaires, les minutes des notaires royaux et tabellions du temps, sont les seules sources où nous pourrions trouver des renseignements sur ce sujet, et qui pourraient nous donner les noms de ces premiers précepteurs paroissiaux, leur installation, leurs ressources et leur rétribution. Malheureusement la plupart des registres de l'état-civil, même avec des lacunes considérables ne remontent pas au delà de la moitié du *xvii^e* siècle. Il en est de même pour les minutes de nos anciens notaires.

Enfin, d'après mes recherches dans les registres paroissiaux qui nous restent encore de Saint-Sulpice et dans les minutes de M^e Redon, je n'ai rien trouvé concernant une école paroissiale, aucun nom de régent antérieur à 1667, année où fut fondée la Régence qui nous occupe. Donc, jusqu'à présent, on peut considérer M^e Arnault Lusset, chirurgien, comme le premier régent connu dans la paroisse de St-Sulpice-de-Roumagnac.

Après lui, dans le registre de l'état-civil de Saint-Sulpice on trouve, en 1682, le baptême de Jean, fils de Jean Meron, précepteur de la paroisse, et de Gabrielle Boudoin, conjoints.

En 1692, le baptême de Jean, fils de Hélie Roche, m^e es-arts, et de Thonie Dubut, conjoints.

Sur la feuille servant de chemise à l'acte de fondation de la Régence, il est dit que le sieur Roche fut installé le 1^{er} novembre 1678.

Sur cette même feuille, on lit que Elle-Jean Chaudruc fut installé le 4 août 1702, et dans un procès qu'il soutint contre Jacques Roudet et Pierre Redon, praticien, de 1701 à 1710, il est qualifié de précepteur de la régence du bourg de Saint-Sulpice-de-Roumagnac.

Le 23 mars 1758, Jean Mignon dit Chaudron, régent, habitant le village de Brix, paroisse de Saint-Sulpice, consent une vente en faveur de Guillaume Eclancher, praticien. (Minutes de M^e Texier.)

Le 5 juillet 1774, François Vischambes, sieur de Delord, m^e ès-arts et régent de la paroisse de Saint-Sulpice, habitant audit bourg, consent la ferme des biens fonds, situés dans ladite paroisse et appartenant à la régence dudit bourg de Saint-Sulpice, en faveur de Jean Puyrenier, maréchal.

Ces biens furent affermés moyennant annuellement la quantité de 12 boisseaux de froment, 1 boisseau de blé d'Espagne, demi boisseau de marrons, 4 pintes d'huile de noix, le tout mesure de Ribérac, et demi quintal de foin sec et bien conditionné, le tout évalué par les parties à la somme de 50 livres. (Minutes de M^e Texier).

Le 8 avril 1776. Installation du sieur François Chaulet, m^e ès-arts, à la régence de Saint-Sulpice, consentie par messire Pierre de Labonne, prêtre et curé de ladite paroisse et six des principaux d'icelle : messire Pierre Joseph d'Alesme, écuyer, seigneur de Meycourby et de la Martaille ; M^e M^e Simon de Lacour, avocat en parlement ; François Dignac, sieur de Bosredon ; M^e Pierre de Saint-Christophe, sergent royal ; Bernard de Puytorac, armurier, et sieur Jean Eclancher, receveur des droits domaniaux, tous habitants de ladite paroisse.

Il est dit dans cet acte que : « cette régence auroit restée longtemps sans être exercée si ce n'est depuis le 21 avril 1771 que François Delord se seroit présenté pour faire

» la fonction de regent de ladite paroisse où il auroit été installé par acte dudit jour, 21 avril 1771, reçu par Texier.

» Ledit Delord auroit négligé le deü de sa charge et ledit sieur curé et principaux l'auroient destitué depuis quelques mois en ça. Aujourd'hui, sieur François Chaulet, m^e ès-arts, habitant actuellement du bourg du Grand-Brassac, se seroit présenté et auroit offert de faire ladite fonction de regent, sy ledit curé et principaux vouloient le recevoir, offrant de subir tel examen qui leur plaira. Ce que luy ayant été accordé après qu'il a fait apparoir des approbations de M^r le M^e d'école et attestations suffisantes, et après avoir été examiné par ledit sieur curé et principaux et trouvé capable d'aprendre à prier Dieu, enseigner la jeunesse, il a été présentement reçu et nommé regent de la présente paroisse. Le nombre des enfants pauvres de la paroisse sera réglé eu égard à l'état des biens et changements des prix des choses puis la fondation, tous les trois ans. » (Minutes de M^r Texier.)

Enfin, en 1783, le registre de l'état-civil mentionne le baptême de Clément, fils de sieur François Chaulet, m^e ès arts, et de demoiselle Louise Pauliac, conjoints.

Je me suis arrêté à 1789.

Ch. AUBLANT.

Aujourd'huy quinziesme jour du moys de janvier mil six cens soixante et sept, au bourg de Saint-Sulpice-de-Roumagnac, conté de Ribérac en Périgord et maison de Monsieur M^r Sicaire Hugon, p^{re}, pardevant moy, notaire royal soubz signé. A esté présent en sa personne le dit monsieur M^r Sicaire Hugon, p^{re} et curé du dit lieu, habitant dans sa maison, lequel de son gré et libérale volonté, voulant procurer de son pouvoir l'honneur et la gloire de Dieu. Et considérant que le meilleur moyen pour cella est de travailler à l'instruction de la jeunesse, laquelle bien souvent par défaut de commodité ne peu pas estre eslevée à la cognoissance des bonnes lestrés et à la doctrine chrestienne. A ses fins le dit sieur curé voulant reconnoistre à la paouvre jeunesse une partie des biens qu'il a acquis de son travailh pour le bien et hutilité diceluyà la plus grand gloire de Dieu, il a donné comme donne par ses présentes par bonne donation pure et simple entre vif et a jamais irrévocable a ung régent qui sera estably dans la présante paroisse dorsénavant et a perpétuité et a jamais et de

celuy la a ung autre et de l'autre a l'autre, a tout temps a venir : Scavoir, est tous et a ung chascung les biens qu'il a acquis (1) dans le lieu et village de la Borie, et le Meynet, appartenances dicelluy et tout ainsi et conformément au dit contrat d'aquizion reçue par moy notaire sous signé, sans autrement les limités ; lequel regent sera estably par le sieur curé du dit lieu et six des plus principaux de ladite paroisse, et pour diceux susdits biens donnés en jouir par le regent comme du sien propre, aux conditions néanmoins qu'il sera tenu d'instruire huit des plus paouvres de la susdite paroisse, sans en prendre aulcung salaire, et ceux des premiers venus après son installation sans quiceluy regent soyt tenu de leur fournir aulcung vivre ny alliment, et a ses fins sera obligé d'en fere registre, auxquels iceluy regent sera tenu enseigner, lire et écrire, suyvant leur inclination, pendant trois ans : et en oultre les instruire à la doctrine chrestienne et leur fere le catéchisme une foy la semaine et les fere prier Dieu a la sortie de l'escole, et en ce faisant leur fere reciter ung requiem et de profundis pour l'âme du dit sieur donateur et les siens, sans que pour le nombre des huit cy dessus deziné le dit regent puisse estre esclu d'en recepvoir d'autres et d'en prendre honneste recompense, sans quicelluy regent puisse couper d'arbres à pied ny huzer d'aucune despopulation que en bon pere de famille ; et sera tenu dy planter tous les ans demy douzaine d'arbres fruitiers dans les susdits biens donnés, et a ses fins le dit sieur curé a nommé et nommé par ses presentes maistre Arnault Luset, son neveu icy présent stipulant et acceptant ses presentes, habitant du présent bourg, lequel il a trouvé capable et idoyne pour ladite charge de regent, et mesme qu'il est installé dans le present bourg despuys six moys et a fait la dite fontion de regent ; et veult et entend le dit sieur fondateur qu'il jouisse des dits biens donnés, sa vie durant, ensemble prendre semences, bestailh qui est une truie, seulement faisant ladite fontion, et que mesme s'il se trouve qu'il aye enfant capable de la dite charge ung d'iceux au choix du dit Luset jouira du mesme privilège que le père ou au default ung des plus proches parents du dit sieur donateur qui sera choizy par le dit sieur curé et six principaux de la dite paroisse ; et consecutivement le dit donateur, après les clauses du dit Luset, veult et entend qu'un de ses plus proches à jamais soyt nommé a fere la dite charge, et s'il ne sen trouve, le dit sieur curé et

(1) Ces biens furent acquis de plusieurs vendeurs, à différentes dates, pour la somme de 1.080 livres 18 sols 8 deniers. Les actes sont passés pardevant M^e Redon, notaire royal.

six principaux de la dite paroisse en pourront nommer ung aultre ; comme aussy sy quelque des dits nommés venoyt a négliger le deub de sa charge ou qu'il menast une mauvaise vie ils le pourront desposséder et y en mestre ung autre, voulant et entendant le dit sieur fondateur que la présente fondation soit exercée éternellement, en payant par lesdit regent tailles et ranthes des dits biens fondés. A été dit par pacte cy près que le dit sieur donateur se reserve les esfruits des dits biens donnés pour sen servir en cas de nécessité et les pouvoir changer et porter ailleurs sy bon luy semble, et sa mort advenant ils seront sensés fondés dans la dite paroisse où ils sont assis. Et aux fins que la présente donation soyt notoyre à tous, ledit sieur fondateur pour icelle insignuer au greffe de la cour de la présente sénéchaussée a constitué son procureur M^e Jehan Jacotin et le dit Lussat M. Peyrat, procureur es sièges royaux de Périgueux, leur bailliant plain pouvoir et puissance de procéder a la dite insignuation, promettant de tout les en relever indemnes. Et pour l'entretenement de tout ce que dessus les dites parties et chascung a son regard ont obligé tous et chascung leurs biens présents et futurs renonçant a tous moyens a ce contraires moyennant leur serment. A quoy fere et tenir y ont esté de leur consentement jugés et condempnés sous le scel royal par le notaire sous signé juré d'iceluy, fait en présence de maistre Pierre Dubreuilh, praticien, habitant du village de Chez Reboudon et Sicaire Rouzet, habitant de la présente maison, tesmoins connus. Le dit Dubreuilh a signé avec le dit sieur fondateur et Lussat et non le dit Rouzet pour ne scavoir de ce enquis.

HUGON, donateur susdit.

A. LUSSET, acceptant.

DUBREUILH, présent.

REBODON, notaire royal.

Et advenant le dixiesme may au dit an mil six cent soixante sept, au bourg de St-Sulpice et maison de l'autre part nommée, pardevant moy, notaire royal sous signé et les témoins bas nommés, a esté présent en sa personne le dit Monsieur M^e Sicaire Hugon, prestre cy dessus nommé, habitant de la dite maison, lequel de sa bonne volonté et en augmentation agreant la susdite donation par luy faite au dit Lussat sus nommé, aussy issy présent et aseptant, habitant comme il est dit cy dessus, lequel Hugon de sa dite volonté a donné en outre et par dessus icelle donation par donation pure et simple entre vifs et a jamais irrévocable au dit Lussat, a prendre et ce faire payer de la somme de trois cent livres tournois dhue au dit sieur : scavoir, premierement par Martial Faure, du village de la Borye, la somme de

quatre-vingt seize livres quinze sols par luy dhue au dit sieur par cession faite audit sieur curé contre icelluy Faure par Méric de St-Cristoffe, recue par le notaire soubs signé. De plus se faire payer de la somme de vingt livres du dit Méric de St-Cristoffe qui doy au dit sieur par obligé. De plus prendre la somme de quatre-vingt-dix livres dix sols de M^e Pierre Redon, marchand, du village de la Vergne, présente paroisse, et de Thony Lacombe, hoste du present bourg et pareille somme de quatre-vingt-dix livres dix sols duquel Redon et Lacombe le dit Lussat doit ce faire payer entre oy et l'année que nous contons mil six cent septante prochain venant. Revenant toutes les susdites sommes a celle de trois cent livres tournois, lesquels payements fais une foy qu'il soient au dit Lussat par les sus-nommés ; ce fait, icelluy sieur Hugon, donateur, veu et entand quicelluy Lussat aye au mesme instant a employer l'antière somme de trois cent livres a faire faire une maison dans la présente paroisse ou il aura un lopin de jardin ou en acheter une jusques a concurance de la somme de trois cent livres sus donnée, voulant icelluy sieur donateur que lorsque icelluy Lussat, regent, ressevera le paiement de la susdite somme et qu'il fera marché d'une maison ou priffait pour en faire batir une, le saindic de la présente paroisse et année qu'il conviendra a faire ce que dessus y soient appelés les six principaux de la présente paroisse pour y preter leur conssement, comprenant le dit sieur la présente donation et maison dans lautre donation susdite et esmêmes charges et conditions portées par icelle, sans queicelluy sieur donnataire puisse dispozer en aucune façon de la présente maison, non plus que des autres biens donnés. Ains le tout jouir en la mesme condition et charge portée par la donation pressedante sans en pretendre plus grand privilège quelconque ; ains sera obligé tant luy que autres regens après luy tenir la dite maison en ben estat et pour inssinuer la présente donation sy le cas y eschoit, les dits sieur et Lussat nomment leurs mesme procureurs que par la pressedante, leur baillent le mesme pouvoir qui est dit par icelle donation, et pour l'entretenement de tout ce que dessus ledit sieur et Lussat y ont obligé tous leurs biens présents et futurs, a quoy faire et tenir ils ont esté de leur conssement jugés et condempnés sous le sel royal. Fait es presence de M^e Pierre Dubreuilh, praticien, et Siquerre Rouzet, habitant comme il est dit par la dite première donation et portés tesmoins cognus. Le dit Dubreuilh a signé avec les dites parties et non ledit Rouzet pour ne scavoir de ce enquis.

HUGON, donateur susdit.

A. LUSSET, acceptant.

DUBREUILH, présent,

REDON, notaire royal.

NOMINATION DE PÈRE SPIRITUEL

DANS LA PAROISSE DE GLEIZEDAL

PAR LES FRÈRES MINEURS DE SARLAT(1).

A Monsieur le juge de la paroisse de Gleyzedals.

« Monsieur,

» En conformité des privilèges à nous octroyés par le roi Louis Seize, je, gardien des FF. mineurs conventuels de Sarlat, ay l'honneur de vous exposer que, selon les termes de l'édit de Sa Majesté, que nous avons accordé à M. Jean Paviot, sieur du Sorbier, pour la paroisse de Gleyzedals, pour être notre père spirituel dans la susdite paroisse, dépendant de votre juridiction, et vous prions de le protéger, afin qu'en cette qualité, il jouisse sans trouble des privilèges accordés à telles personnes; en foi de quoy, avons apposé le sceau de notre couvent et signé de notre main.

» A Sarlat, le 4 octobre 1785.

» F. THEILLAC, gardien. »

« A tous ceux qui ces présentes verront, salut en notre Seigneur.

» Ayant été duement avertis de la charité et bienfaits que M. Jean Paviot, sieur du Sorbier, habitant du repaire du Sorbier, paroisse de Gleyzedals, a départi et départ ordinairement aux religieux de la province, spécialement à tous ceux de notre couvent de Sarlat, quand ils passent dans laditte paroisse de Gleyzedals, nous avons nommé et institué, et par ces présentes nommons et instituons ledit sieur Jean Paviot, pour être notre père spirituel dans la paroisse de Gleyzedals, entendant qu'en cette qualité il jouisse des indulgences que le Saint Siège accorde à telles personnes, et des privilèges que Sa Majesté leur octroie par ses lettres patentes souscrites, datées du mois d'août 1777, vérifiées par les arrêts de la cour de Parlement de Bordeaux et Cour des aides et finances de Guienne, en date du 27 février et 8 mars 1778, lesquels privilèges et arrêts portent exemption, en faveur desdits pères spirituels, de toutes les séquestrations, tutelles, curatelles et autres charges personnelles, conformément aux arrêts ci-

(1) Archives de Bergerac, collection de Pourquery de Boisserin.

dessus. En foi de quoy nous avons expédié ces lettres réelles signées de notre main et scellées du sceau de notre dit office, ce 4 octobre 1785.

« F. THEILLAC, gardien. »

Le mois suivant, Jean Paviot, sieur du Sorbier, demande à Jacques Foussal de Laroque, juge de la ville et comté de Beaumont, l'enregistrement des privilèges accordés aux FF. Mineurs conventuels de Saint-François, afin de pouvoir exercer les fonctions qui lui ont été confiées par lesdits religieux :

« Aujourd'huy, vingt deuxiesme du mois de novembre mil sept cent quatre-vingt-cinq, à Beaumont, par devant nous, Jacques Foussal de Laroque, bachelier en droit et juge lieutenant civil criminel de la ville et comté dudit Beaumont, le plais tenant, est comparu monsieur Jean Paviot, sieur du Sorbier, habitant du repaire du Sorbier, paroisse de Gleyzedals de notre juridiction ; lequel nous ayant représenté l'imprimé de la confirmation des privilèges octroyés par le roi Louis Seize aux religieux Mineurs conventuels de Saint François d'Acquaine, avec les arrêts d'enregistrement du parlement et de la cour des aides et finances de Guienne, la requête présentée à M. le grand sénéchal du Périgord, ou Monsieur le lieutenant général au siège de Sarlat, et l'ordonnance d'enregistrement à suite, au pié duquel est accordé audit sieur Paviot du Sorbier, des provisions de père spirituel de la paroisse de Gleyzedals, par le père gardien du couvent dudit Sarlat, du quatriesme octobre dernier, signé F. Theillac, gardien ; et de plus, une lettre à nous adressée par ledit gardien, du même jour quatre octobre, signée également dudit gardien ; et nous a requis ledit sieur Paviot du Sorbier l'enregistrement du tout, dont acte. Et, en conséquence du consentement du procureur fiscal, ordonnons que le tout sera transcrit, par notre greffier soussigné, sur le registre du greffe de la présent ville ; et a signé avec nous le procureur fiscal et notre dit greffier, pour y avoir recours quand besoin sera.

« Audit Beaumont, ledit jour, mois et an que dessus.
CASTAING, procureur fiscal ; PAVIOT DU SOURBIER. »

Voici maintenant quelle était la teneur des lettres patentes enregistrées le même jour :

« Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous

présens et à venir, salut. Nos chers et bien aimés les religieux Frères Mineurs conventuels de l'ordre de Saint-François de la province d'Aquitaine, étendue dans nos provinces de Languedoc, de Guienne, Navarre et Béarn, Nous ont représenté que notre très honoré seigneur et ayeul, de glorieuse mémoire, considérant qu'ils ne vivent que des charités et aumônes qui leur sont faites, leur auroit accordé ses lettres patentes au mois de mars mil sept cens seize, enregistrées en nos cours, portant confirmation de plusieurs privilèges et droits, à eux accordés par Henry quatre, d'heureuse mémoire, au mois de février mil six cens huit, Louis treize, par ses lettres du mois d'aoust mil six cens onze, et Louis quatorze par les siennes du mois de janvier mil six cens quarante cinq, portant entr'autres choses, permission de conduire et faire passer par tous les détroits, ports, ponts, péages, passages et juridictions de notre royaume, tous et chacuns les bleds, vivres et autres provisions utiles et nécessaires à leur subsistance et nourriture et à eux aumônés, et à ceux de nos sujets laïques, qui prennent soin d'administrer les deniers qui leur sont aumônés, appelés pères spirituels, qui leur accordent le droit d'hospitalité, et logent en leurs maisons les religieux qui sont obligés de voyager, passant par les villes, bourgs et villages desdictes provinces de Guienne, Languedoc, Navarre et Béarn, par obédience de leurs supérieurs, ou pour faire les quêtes ordinaires, auxquels, en cette considération, notre dit ayeul auroit continué l'exemption de tutelle, curatelle et autres charges personnelles, pourveu qu'il n'en ait qu'un en chaque ville, bourg ou village, et qu'ils soient par les exposans nommés aux juges du lieu, pour la confirmation desquels privilèges personnels il auroit été accordé des lettres patentes particulières le seize aoust mil six cens cinquante, pour lesdicts pères spirituels, desquels exemptions et privilèges tant lesdicts religieux que leurs pères spirituels ont toujours joui et usé, et en jouissent et usent encore à présent sans aucun trouble ni empement ; ils nous ont, en conséquence, très humblement supplié de vouloir bien confirmer leurs privilèges et leur accorder nos lettres sur ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les exposans et les faire jouir des grâces que nos prédécesseurs leur ont accordées, en considération des prières journalières qu'ils font pour la conservation de nostre personne ; de l'avis de notre conseil, qui a vu leurs lettres patentes du mois de janvier mil sept cens seize cy attachées, sous le contre scel de notre chancellerie, et de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons continué, confirmé et octroyé par ces présentes, signées de nostre main, continuons, con-

firmons et octroyons lesdicts privilèges, franchises et exemptions desdicts religieux Frères Mineurs conventuels de l'ordre de Saint-François de la province d'Aquitaine, étendu dans nos provinces de Languedoc, Guienne, Navarre et Béarn, et leurs pères spirituels, pour en jouir et user, tout ainsi et de même manière qu'eux et leurs prédécesseurs en ont cy-devant bien et duement joui et usé, en jouissent et usent encore à présent. Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant nos cours de Parlement à Toulouse, Bordeaux, Pau, Chambres de nos comptes, Cours des aydes et finances, présidants trésoriers de France aux bureaux de nos finances, baillis, sénéchaux et prézidiaux, leurs lieutenants et officiers de nos Elections, capitaines, garde de ports, ponts, péages et passages, et tous autres nos officiers et justiciers qu'il appartiendra, que ces présentes ils ayent à faire enregistrer, et du contenu en icelles jouir et user lesdicts religieux et leurs pères spirituels, pleinement, paisiblement et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchements contraires; car tel est nostre plaisir. Et, afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces présentes.

» Donné à Versailles, au mois d'aoust, l'an de grâce mil sept cens soixante dix-sept, et de notre règne le quatrième.

Signé : « Louis.

Par le roy, AMELOT ».

Gustave CHARRIER.

V A R I A .

DU CHABROL.

La note suivante se trouvait dans les papiers communiqués vers 1835 à Prosper Brard, qui était chargé de dresser la statistique officielle du département de la Dordogne. Elle est signée par un inédecin de Terrasson, M. Margontier, fort connu par ses charmantes poésies patoises qu'il récitait ou plutôt chantonnait, mais qui malheureusement n'ont jamais été publiées. L'auteur était né à Terrasson en 1791 et il y mourut le 14 juin 1875.

« Dans notre localité, chez presque tout le monde, mais particulièrement chez les hommes de travail, il est d'usage, après avoir mangé la soupe, de mêler au bouillon qu'on a laissé dans son assiette,

une plus ou moins grande quantité de vin qu'on boit à l'instant, dans l'idée préconçue que ce mélange fera du bien. C'est ce qu'on appelle *faire chabrol*.

« Réputé parmi les gens du peuple comme produisant divers effets salutaires, les pères de famille préludent à l'éducation de leurs garçons, à peine sevrés, en leur faisant journellement partager le chabrol qu'ils ont préparé pour eux, *c'est pour les rendre forts, disent-ils* ; lorsqu'au contraire, les mères en dégoutent leurs jeunes filles en les effrayant de la *barbe* qu'il leur ferait pousser. Aussi les femmes, en général, aiment-elles moins le chabrol que les hommes, et les dames, les filles, celles surtout qui sont jolies, se plaisent à tirer vanité de l'horreur que leur cause sa vue. Cependant il est ordinaire de voir, à la campagne, la femme qui vient de s'accoucher boire un copieux chabrol dans les vues de prévenir les coliques utérines qui suivent l'accouchement et les nourrices se mettre volontiers à son usage, obéissant au préjugé qu'il donne des qualités au lait et le rend plus abondant. D'un autre côté, l'homme qui quitte son champ brisé de fatigue et couvert de sueur le prend avec avidité dans la foi qu'il le remettra de sa fatigue et le garantira de la *pleurésie*, de la *fluxion de poitrine*, de la *courbature*, en un mot de toutes les maladies qui peuvent être la suite d'une transpiration contrariée. D'où le proverbe :

Un bon chabrol vaut mieux qu'une chemise.

« Quelle que soit l'extrême confiance qu'on a généralement en les propriétés du chabrol, il est positif qu'il satisfait plutôt un besoin créé par l'habitude qu'il ne préserve et guérit certaines maladies, car, toujours pris à l'occasion des mêmes circonstances, il est rarement préparé de la même manière. Tantôt fait avec du bouillon maigre, tantôt avec du bouillon gras, celui-ci diffère encore par sa quantité et sa température, tandis que le vin, qu'on y mêle, varie aussi par sa quantité et sa qualité. Le cultivateur, l'ouvrier en général, prépare presque toujours son chabrol avec de la piquette, quelquefois il y ajoute de l'eau et, chose remarquable, les quatre cinquièmes des buveurs de chabrol se satisfont en mettant leur vin ou leur piquette dans leur assiette, qu'ils boivent ensuite après l'avoir mêlé avec quelques rares débris d'une soupe épaisse à peine humectés de bouillon.

« Lorsque le chabrol n'est pas ainsi un mensonge, qu'il consiste réellement en un mélange de bon bouillon, à température assez élevée, et de bon vin, on conçoit qu'un homme qui, à la suite d'un travail quelconque, a soif et chaud, trouve dans cette préparation une

boisson qui le désaltère, le restaure, en même temps qu'elle contente en lui l'habitude et l'expose moins qu'une boisson froide à ces réactions intérieures malades qui ont quelquefois la cause de leur développement dans l'ingestion d'un liquide revêtant cette condition. »

MARGONTIER.

INONDATIONS. — PONT DE BERGERAC.

FORÊT DE CLÉRANS.

Les nombreuses crues qu'a subies la Dordogne depuis quelques mois me remettent en mémoire les grandes inondations du siècle dont il a été déjà parlé dans notre *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome XVII, pages 423 et 445, à propos de celle de 1783. L'auteur attribue cette inondation à la rupture du pont de Bergerac, d'après les préjugés existant encore à Flaujagues (Gironde), où une inscription conservée dans une ferme mentionne le déluge (*sic*) de 1783. Ce préjugé est-il bien fondé ? C'est ce que nous allons prouver tout à l'heure.

On ne donne pas ainsi le nom de déluge aux crues des rivières dans le département de la Dordogne, mais si l'on consulte les marins ainsi que les populations riveraines, on mentionnera toute élévation d'eau par le mot de « suberne ». Quoique ce mot ne se trouve pas dans le dictionnaire de la langue française, il est tout à fait usuel. Il s'applique bien à la chose. Il signifie, en langue celtique, qui s'élève au-dessus, et dérivant du latin *super* pour *suber*, et l'*u* en *ou*, on voit que lorsque la rivière s'élève au-dessus de son étiage ordinaire, il y a suberne ou élévation plus qu'ordinaire. Ce mot donc me paraît avoir toute sa signification voulue.

Maintenant, comment se fait-il que le pont de Bergerac se soit rompu en 1783 ? M. d'Augeard, président à mortier au Parlement de Bordeaux, avait vendu sa forêt de Clérans, le 24 septembre 1775, à une société ayant son siège principal au Fleix, composée de MM. Imbert, Reclus, Rebeyrolle et C^{ie}. Cette société prit dix ans pour l'exploitation de cette forêt, à la charge par elle de payer la somme de 503,600 livres. Pendant le cours de cette exploitation et au moment où il existait le plus grand nombre de pièces exploitées sur le bord de la rivière survint une grande « suberne » qui emporta à la dérive presque toute la marchandise. Placées en travers du pont de Bergerac et amoncelées les unes sur les autres, ces pièces de

bois produisirent un véritable barrage, mais sous l'immense pression qui s'exerçait sur le pont, il devait fatalement disparaître. C'est ce qui arriva dans la nuit du 6 au 7 mars 1783.

Une vague immense balaya la plaine de la Dordogne en tout semblable au mascaret qui s'exerce sur le bas de la rivière et commit des dégâts épouvantables.

Entre les associés pour l'exploitation de cette forêt, un procès s'en suivit et qui n'a pris fin qu'en 1852 par un arrêt de la Cour d'appel de Bordeaux.

Nous habitons un pays où il est d'usage de placer une plaque commémorative sur les maisons et établissements où quelque événement heureux ou malheureux s'est produit. N'allons donc pas emprunter à Flaujagues (Gironde) la commémoration de l'inondation de 1783 ; ne sortons pas de notre beau département, et arrêtons-nous au Fleix, petite ville située sur la rive droite de la Dordogne, et là, dans la maison même où nous trouvons l'acte de vente analysé plus loin de la forêt de Clérans et les pièces du procès, dont il a été parlé, à l'angle S. O. de cette maison qui est notre résidence, nous voyons toutes les plaques mentionnant les grandes inondations de notre siècle, et nous verrons que ces inondations ont atteint au-dessus du niveau ou de l'étiage ordinaire (1) :

Celle du 7 mars 1783, 12^m20 ;

Celle du 16 janvier 1843, 11^m36 ;

Celle du 10 janvier 1879, 10^m48 ;

Celle du 25 novembre 1882, 10^m15 ;

Et enfin les dernières, celles du 8 février 1897, 8^m91 ;

Du 5 avril 1897, 8^m95.

Voici maintenant la police dont nous avons parlé ci-dessus :

« Entre nous soussignés, messire Jean-Charles Daugeard, chevalier seigneur de Tiregan, Clérans, La Boyssière, Bessan, Langeac et Tartuguère, La Roze et autres lieux, conseiller du Roy en tous ses conseils, President a mortier au Parlement de Bordeaux, et sieurs Imbert, Reclus et Compagnie, négociants, du Fleix en Périgord, dénommés sous la police de société passée entre eux le 11 septembre 1775 tous solidaires les uns pour les autres, sans préjudice d'autres

(1) Les plus grandes inondations des fleuves de France se sont élevées :

La Garonne, à Langon, en 1840, 13^m05.

La Loire, à Tours, en décembre 1755, 7^m04.

La Seine, à Paris, 11 juillet 1615, 8^m04.

cautionnements, a été arrêté et convenu entre nous par la presante police sous seing privé.

» Sçavoir, que moy messire Daugeard ay fait vente pure et simple aux sieurs Imbert, Reclus et Compagnie, de tous les arbres actuellement existant dans mes deux forets, situées dans ma terre et paroisse de Clerans en Perigord, consistants en chenue de haute futaie même ceux marqués pour le Roy, que les dits acquéreurs assument sur eux à la réserve des balivaux portés par l'ordonnance que je me réserve expressement ; la coupe desquels arbres cy dessus énoncés n'aura lieu que pour une fois seulement sous les clauses et conditions cy énoncées.

« Sçavoir :

» 1^o La coupe des dix fontis durera pendant l'espace de dix années tout au plus ; il sera donné en outre deux années en sus des dites dix années pour les déblais de bois coupés de quelque espèce que ce soit, de manière que dans l'espace des dites douze années il sera fait place nette. Il sera néanmoins permis aux dits acquéreurs d'exploiter les dits bois dans moins de tems que celui cy dessus énoncé, entendu toutefois que le vendeur conservera toujours son droit de privilège et hypothèque sur les dits bois partout où il en serait trouvé, en cas de non paiement, à laquelle clause il n'entend déroger en rien.

» 2^o La coupe des dites forêts se fera toujours par les derrières en sorte que les déblais de chaque coupe ne pourra se faire que par les coupes des années subséquentes pour éviter les dégats qui pourraient être faits par les bouviers aux nouveaux rejets, cette cause a peine de dommages-intérêts contre les acquéreurs.

» 3^o Dans chaque coupe les acquereurs auront l'attention de ne laisser dans l'intérieur de la partie exploitée aucuns bois de feu, fagotages, merrein ni autres bois quelconques, en sorte que l'extraction des dits bois coupés se puisse faire sans faire tort à la pousse, et pour cet effet ils feront renger le long des chemins qui seront indiqués de concert ou dans les parties à couper l'année d'après, tous les arbres exploités dans le courant de l'année.

» 4^o La coupe des arbres se fera le plus près de terre qu'il sera possible et conformément à l'ordonnance et les coupeurs seront tenus de reblanchir leur coupe pour faciliter l'écoulement des eaux à peine de dommages intérêts contre les acquéreurs et la dite coupe ne pourra se faire que dans les temps prescrits par l'ordonnance, c'est à dire depuis le 15 octobre jusqu'au 15 avril suivant.

» 5^o Les balivaux, qui doivent rester sur pied conformément à l'ordonnance, seront laissé dans un quartier de reserve, au choix des

acquéreurs et de concert avec le seigneur vendeur, (nota) que l'on prendra pour balivaux tous les arbres indistinctement qui se trouveront dans la partie convenue pour la réserve desdits balivaux.

» 6^e Il sera permis aux acquéreurs d'arracher une centaine d'arbres et même davantage, de convention, propres à faire des gouvernails, à la charge par eux de faire recombler les trous et y semer du glan, pourvu toutefois que les arbres que l'on devra arracher pour des gouvernails ne soit pas excessif.

» Laquelle vente a été ainsi faite par moy messire Jean Charles Daugeard aux sieurs Imbert, Reclus et compagnie, tant pour eux que pour les dénommés en leur dite police de société entre eux passée pour le prix et somme de quatre cent quatre vingt dix mille livres qui fait le sort principal de la dite vente, et pour celle de quinze mille six cent livres de pot de vin, faisant ensemble les deux susdites sommes celle de cinq cents cinq mille six cent livres, payables scavoir, les quinze mille six cents livres de pot de vin seront payées en leurs billets a ordre payables partout Décembre prochain, et les quatre cent quatre vingt dix mille livres restants seront payables scavoir, la somme de cent mille livres dans un an a compter du jour d'aujourd'huy, et celle d'autres cent mille livres payables dans un an suivant à compter du mois de septembre prochain 1776, et la somme de deux cent quatre vingt dix mille livres payables dans huit années a compter du mois de septembre 1777, et ces quatre paiements restants seront divisés par portions égales de deux années en deux années, scavoir, le premier paiement de la somme de soixante douze mille cinq cents livres a la Saint Jean qu'on comptera alors 1779, et les trois pactes restants de soixante douze mille cinq cent livres, chacun aussi de deux années par deux années successivement jusqu'à concurrence de parfait et finel paiement, lequel dernier devra être fait l'année d'aparavant la fin de la dite exploitation et toujours un an d'avance, dans le cas ou ladite exploitation serait faite dans moins des dix années cy dessus ennoncées.

« Et nous dits acquéreurs nous soumettons et obligeons de payer à mon dit seigneur Daugeard les premiers cent mille livres en trois pactes. Nous promettons d'exécuter de bonne foy chacun envers nous nous concernant a telles peines que de droit. Fait double a Bordeaux dans l'hotel du dit seigneur président Daugeard le vingunieme jour du mois de septembre mil sept cent soixante quinze. »

(Suivent les signatures)

Amédée GRENIER.

NÉCROLOGIE.

M. ALEXANDRE DE LAMOTHE.

Nous avons à déplorer la perte d'un homme dont les talents ne faisaient pas seulement honneur à notre Société historique, mais au Périgord tout entier.

Pierre-Alexandre de Bessot de Lamothe était né à Périgueux le 8 janvier 1823. Il descendait en ligne directe de ce contrôleur en l'Élection de Périgueux, Pierre de Bessot, auteur du *Livre-Journal* dont la publication, due à l'intelligente collaboration de MM. Tamizey de Larroque, Huet et de Saint-Saud, a jeté une si vive lumière sur les annales de notre cité au XVII^e siècle. Il était le frère aîné de M. Louis de Bessot de Lamothe, dont la mémoire est chère à la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne.

Avant de s'adonner aux lettres, notre collègue avait beaucoup voyagé, non en touriste, mais en observateur attentif des paysages, des types, des mœurs, excellente préparation au genre de littérature qu'il devait adopter.

A sa rentrée en France, nommé archiviste du Gard, il débuta par des travaux historiques, dont l'Ecole des chartes avait développé le goût en lui. Ces premières études devaient avoir sur ses ouvrages d'imagination une certaine influence, car presque tous ses romans se rattachent à l'histoire par quelque côté.

Ce fut d'abord dans les *Veillées des Chaumières* et dans l'*Ouvrier* que l'auteur des *Camisards* publia ses romans, dont plusieurs jouissent d'une juste popularité, comme *les Faucheurs de la Mort*, *le Taureau des Vosges*, *l'Orpheline de Jaumont*, *les Secrets de l'Equateur*, *Fædora la Nihiliste*, *Quinze mois dans la lune*, *les Exploits d'un mousse au Tonkin*, *les Martyrs de la Sibérie*, etc.

On s'accorde à louer la manière à la fois très naturelle et très savante dont il y traite le paysage, le climat, les détails de costumes, d'usages familiers, de traditions et de couleurs locales. Mais ce que l'on doit surtout remarquer c'est que dans un siècle où tant de romanciers cherchent à acquérir de la vogue au détriment de la morale et du bon sens, M. de Lamothe a eu le mérite de rester chrétien : ses romans se distinguent, en effet, par une haute vertu d'enseignement.

Notre regretté collègue s'intéressait à tout ce qui lui rappelait le pays natal, dont les circonstances de sa vie l'ont tenu éloigné. Il est

mort récemment à Barghetah, près de Villeneuve-lès-Avignon, où il s'était retiré au milieu des siens.

Il était officier d'académie, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et membre de la Société des Gens de lettres.

M. LE DOCTEUR GADAUD.

La personnalité de M. le docteur Gadaud appartient plutôt à l'histoire politique de la Dordogne. Ce n'est point là notre domaine. Mais, sans quitter la sphère sereine de nos études, il est de notre devoir de rendre un suprême hommage de reconnaissance à la mémoire de l'éminent collègue que nous venons de perdre. Car nous ne saurions oublier que sa haute influence fut toujours au service de notre chère Société.

Antoine Gadaud est né, en 1841, à Saint-Mayme, où son père exerçait les fonctions de notaire ; par sa mère, il était le neveu du célèbre économiste Courcelle-Seneuil. Il a dignement continué les traditions de probité et de savoir laissées par sa famille dans la bourgeoisie périgourdine.

Ses succès au lycée de Périgueux faisaient déjà pressentir sa brillante destinée. Si l'on jette les yeux sur les palmarès de 1857 et 1858, on verra qu'il remporta les prix d'honneur des classes de rhétorique et de logique.

Plusieurs de ses parents avaient été médecins. A leur exemple, le jeune bachelier choisit la carrière médicale, et nous savons que la distinction, le désintéressement avec lesquels il a exercé son art, lui préparèrent la légitime popularité qui a fait de lui le premier homme politique de notre département.

Tout à tour conseiller municipal et maire de Périgueux, conseiller général, député et sénateur de la Dordogne, nous l'avons vu, non sans une patriotique fierté, entrer dans les conseils de la République.

Les situations élevées, où l'appelèrent successivement la confiance des électeurs ou le choix du gouvernement, lui fournirent les moyens de nous être utile. Il appréciait singulièrement les services rendus à la science par notre Société historique et archéologique, devenue le foyer intellectuel du Périgord. Aussi s'empressa-t-il, en 1886, d'unir ses démarches à celles de notre collègue M. Marmier pour faire hâter la signature du décret qui l'a reconnue comme établissement d'utilité publique.

Si nous avons eu la faveur de recevoir, dans ces derniers temps, des libéralités de l'Etat, c'est encore au docteur Gadaud que nous les devons. Grâce à lui, notre bibliothèque s'est ainsi enrichie d'une très riche collection de dessins et d'ouvrages d'archéologie.

Sachant combien tout ce qui touche à l'illustration de notre province nous était cher, il adressa, en 1892, à notre Société un recueil de notices et discours composés en l'honneur de M. Courcelle-Seneuil, qui venait de mourir, avec ces simples mots qui révèlent sa piété familiale : « Hommage du neveu de Courcelle-Seneuil. »

Nous pouvons assurer qu'il ne voulait point se borner à ces témoignages d'intérêt : il avait aussi l'intention de collaborer d'une manière active à nos travaux. Un de ses rêves était de profiter un jour des loisirs d'une retraite laborieusement gagnée pour nous donner un aperçu de l'histoire du Périgord, où l'élément plébéien devait avoir une place prépondérante. Il se proposait de suivre d'âge en âge nos fiers ancêtres, et de nous les montrer, avec leurs qualités natives, leur passion du sol natal, leur amour d'une sage indépendance, toujours prêts à participer à la propagation des lumières.

Ce passé lointain captivait son puissant esprit. Il a essayé de le faire revivre dans un discours aussi remarquable par son originalité que par le souffle qui l'anime.

Présidant le 30 juillet 1892 la distribution des prix du lycée de Périgueux, il ne trouva rien de mieux que d'offrir aux méditations de son jeune auditoire une des pages les plus caractéristiques de notre histoire locale : « Comment et pourquoi les Anglais n'occupèrent pas, durant la guerre de Cent ans, la ville de Périgueux à eux cédée par le traité de Brétigny. » Il est bon d'en rappeler la conclusion, qui résume fidèlement sa pensée sur notre vieux Périgord :

« Nos pères restèrent libres parce qu'ils furent forts. Ils furent grands parce qu'ils furent avisés autant que braves. En échange de la fumée d'un vain mot, ils conservèrent leur indépendance. On trouve dans l'histoire beaucoup d'autres exemples d'héroïsme et de plus grands même. Ce qui distingue Périgueux, c'est la continuité du sentiment. Chose rare à cette époque, ils furent patriotes, nos vieux Périgourdins. Ils aimèrent la patrie française et ils le disent en toutes lettres dans leurs vieilles chartes. C'est à la France qu'ils restent attachés, malgré tout. Le roi de France représente pour eux la patrie, et voilà pourquoi ils sont fidèles au roi de France. »

Et à ceux qui auraient pu lui objecter que nos prédécesseurs tenaient avant tout à leurs privilèges, notre regretté collègue répondait hardiment :

« Oh ! quand, plus tard, à la Révolution, le grand esprit de justice se lèvera, leurs fils seront les premiers à rire de ces fameux privilèges, fondus désormais dans le droit imprescriptible et égalitaire de tous.

» Ils resteront fidèles à la République, malgré ses imperfections, comme leurs pères l'ont été à la royauté, malgré ses défaillances, parce que pour eux la République est inséparable de l'idée de patrie.

» Saluons la mémoire de nos anciens, Messieurs, et soyons dignes d'eux ! »

Telles étaient les leçons que le docteur Gadaud savait tirer de nos annales pour l'édification de la génération présente. Cette citation suffit pour nous donner une idée du monument qu'il avait eu le dessein d'élever à la gloire périgourdine.

Une mort prématurée est venue soudain, hélas ! anéantir ses nobles projets, et enlever à la France un serviteur dévoué. De mémoire d'homme, la ville de Périgueux n'avait offert le spectacle d'aussi imposantes funérailles. La foule considérable qui a suivi le convoi funèbre et qu'on a évaluée à plus de 15,000 personnes, a prouvé l'étendue des regrets de toute une population. Si le docteur Gadaud fut grand pendant sa vie, il semblait que sa fin chrétienne l'eût grandi encore aux yeux de tous.

Plusieurs de nos collègues se sont associés à cette éloquente manifestation populaire, certains d'interpréter le sentiment de la Société historique et archéologique du Périgord, qui déplorera longtemps la perte d'un des membres qui lui faisaient le plus d'honneur.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.

Deux planches accompagnent cette livraison : la 1^{re} représente le Château de Jumilhac-le-Grand ; — et la 2^e, une Porte aux armes des Pompadour de la sacristie de Sarrazac.

Le Gérant responsable : J. BOUNET.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS ET MATIÈRES

Contenus dans le Tome XXIV (1897)

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Par A. DE SAINT SAUD, membre de la Société.

SOMMAIRE :

	Pages.
Statuts de la Société.....	5
Liste des membres de la Société.....	9
Séances mensuelles : du 3 décembre 1896.....	31
— du 7 janvier 1897.....	39
Compte de gestion du trésorier (exercice de 1896).....	49
Séances mensuelles : du 4 février 1897.....	73
— du 4 mars.....	83
— du 1 ^{er} avril.....	125
— du 6 mai.....	136
Assemblée générale du 26 mai.....	201
Séances mensuelles : du 1 ^{er} juillet.....	210
— du 5 août.....	281
— du 2 septembre.....	291
— du 7 octobre.....	357
— du 4 novembre.....	365
L'église de La Monzie-Montastruc (M. le marquis DE FAYOLLE).....	51
Jean Texier, second imprimeur de Périgueux, (M. DUJAR- RIC-DESCOMBES).....	55
Lettres de sauvegarde données par le roi Henri IV au sei- gneur de La Douze (M. le marquis d'ABZAC DE LA DOUZE).	59

Lettres au maréchal de Biron, écrites par ses cousins MM. de Gontaut-Salignac et de Gontaut de Saint-Geniez (M. le comte DE SAINT-SAUD).....	60
Inventaire du château de Puyguilhem (1766) (M. Roger DROUAULT).....	63
L'église de Sergeac (M. A. DE ROUMEJOUX).....	93
Thenon (M. Ludovic PASQUET).....	95
Jacques de Langlade, baron de Sommières (M. Alfred DE FROIDEFOND).....	97
Lettre de Nicolas Lefebvre à Jean Brun, de Bergerac (M. F. V.)	101
Lettres de la comtesse de Fénelon (M. DUJARRIC-DESCOMBES).	103
La cloche d'Abjat (M. A. MAISONNEUFVE-LACOSTE).....	108
Repas pantagruélique servi par Courtois (M. Ch. AUBLANT).	111
Notes sur quelques monuments des environs d'Excideuil (M. A. DE ROUMEJOUX).....	142
Bertrand de Born et la troisième croisade (M. R. DE BOYSSON).	145
Lettres royaux relatives aux monnaies des comtes de Périgord (M. le comte DE SAINT-SAUD).....	174
Codicille du seigneur de Pile (M. Gustave CHARRIER).....	175
Une église-forteresse à Saint-Martial-de-Viveyrol, en Ribéracois (M. J. MANDIN).....	229
Union à la sénéchaussée de Périgord de la châtellenie de Puynormand, des bastides de Beauregard, La Linde, etc. (M. le comte DE SAINT-SAUD).....	231
Notes sur les d'Aydie et le château de Ribérac (M. X. DE MONTEIL).....	232
Prise du château de Puyguilhem (M. Ed. DE TEYSSIÈRE)....	237
Les seigneurs de Bergerac (M. Élie DE BIRAN).....	310
Institution de la confrérie de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire à Bussière-Badil (M. Louis SAUVO-DESVERSANNES)..	314
Causerie archéologique — Constructions du XVIII ^e siècle en Périgord (M. le baron DE VERNEILH).....	315
Fonte de la petite cloche de Saint-Germain-du-Salembre (M. F. V.).....	332
Additions, rectifications au Dictionnaire topographique de la Dordogne (M. J.-B. CHAMPEVAL DE VYERS).....	333
Excursion archéologique des 28 et 29 juin (M. A. DE ROUMEJOUX).....	381

Réparation de dommages causés par le siège de Nontron en 1487 (M. Ferd. VILLEPELET).....	388
Fondation d'une régence dans la paroisse de Saint-Sulpice de Roumagnac en 1667 (M. Ch. AUBLANT).....	397
Nomination de père spirituel dans la paroisse de Gleizedal par les Frères Mineurs de Sarlat (M. Gustave CHARRIER). 405	

VARIA.

Dossier périgourdin acheté à la librairie A. Voisin, de Paris (M. F. DE BELLUSSIÈRE).....	60
Lettres de Jouannet à l'abbé Audierne.....	116, 182, 275, 339
Lettre inédite de Wlgrin de Taillefer (M. TAMIZEY DE LARROQUE).....	273
Congrès archéologique de Nîmes (M. A. DE ROUMEJOUX)...	346
Du chabrol (M. MARGONTIER).....	408
Inondations. — Pont de Bergerac. — Forêt de Clérans (M. Amédée GRENIER).....	410

BIBLIOGRAPHIE

<i>Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Périgueux antérieures à 1790</i> , par Michel Hardy (M. R. VILLEPELET).....	192
<i>Quelques pages de l'ancien et le nouveau Périgord et les châtimens des persécuteurs de la période révolutionnaire</i> , par M. le chanoine Brugière (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	350

NÉCROLOGIE.

M. Léon Lafosse (M. J. R. M.).....	68
Le marquis de Lambertye (M. le D ^r MILLET-LACOMBE).....	122
M. Léon du Cheyron du Pavillon (M. le marquis DE FAYOLLE).....	123
M. Larguerie (M. A. S. R.).....	124

Le docteur Philémon Laroche, de Montignac (M. le D ^r A. DE LACROUSILLE).....	195
Le général Savin de Larclause (M. FÉAUX).....	278
Le comte de Fleurieu (M. le comte d'ARGY).....	353
M. Ludovic Sarlat.....	354
M. Alexandre de Lamothe.....	414
Le docteur Gadaud (M. A. DUJARRIC-DESCOMBES).....	415

DESSINS

✓ Eglise de La Monzie Montastruc.....	51
✓ Plan approximatif de ladite église.....	53
✓ Fac-simile d'une impression de Jean Texier, imprimeur à Périgueux.....	55
✓ Eglise de Sergeac.....	93
✓ Ancienne porte du château de Thenon.....	95
✓ Eglise de Preyssac d'Excideuil.....	142
✓ Chapiteaux de ladite église.....	143
✓ Armoiries placées dans l'église de Clermont d'Excideuil et dans le château de la Jorie.....	143
✓ Eglise forteresse de Saint-Martial-de-Viveyrol. Coupe transversale.....	229
✓ Plan desdites église et forteresse.....	230
✓ Château de Fayolle, façade sud.....	323
✓ Château de Fayolle, façade nord.....	324
✓ Château de Jumilhac.....	383
✓ Porte aux armes des Pompadour de la sacristie de Sarrazac.	385

A

Abjat, canton de Nontron. — Cloche, 108.

Abzac (Famille d'), 59 ; — Jourdain d'A., croisé 162 ; — Georges d'A., 272 ; — Jean d'A., évêque, 376 ; — Bible de Bertrand d'A., 379.

Abzac de La Douze (Marquis d'). — Lettres de sauvegarde, 59.

Agonac, canton de Brantôme. — Donjon, 381.

Aitz (Famille d'), 224.

Albret (Famille d'). — Alain d'A., 388 et suiv. ; — voir *Bergerac*.

Alix de France, 164 et suiv.

Alphonse II d'Aragon, 147.

Anglais. — Défaite sous Périoux, 32.

Antiquités. — Mosaïque à Terrasson, 79, 140, 218 ; — lettres de Jouannet, 116.

Archiac (Charente-Inférieure). — Titre et nom, 358.

Architecture. — Eglises à coupoles, 75 ; — questions diverses, 131 ; — voir *Bourg-des-M.*, *Bourgnac*, *Clermont*, *Fayolle*, *Issac*, *La Monzie*, *Preyssac*, *Saint-Amand*, *Saint-Martial*, *Saint-Médard*, *Sergeac*, etc.

Argy (Comte d'). — Le comte de Fleurieu, 353.

Armes. — Hache en pierre,

sculptée, 218 ; — a. au chat. de Ribérac, 235.

Armoiries. — Sceau du xv^e siècle, 44 ; — a. non attribuées, 82, 130 ; — famille Chaudru, 142 ; — a. inconnues à la Jorie, 142 ; — id. à Bouniagues, 228 ; — litre à Champagnac, 303 ; — a. de Jean d'Abzac de Reilhac, chanoine, 376-8.

Arnal (Famille), 389-91.

Artensec (Famille d'), 56.

Aublant (Charles). — Repas offert à des officiers, 48, 111 ; — don d'un registre, 77 ; — chanson satirique, 91 ; — acte ancien, 306, 327.

Aubusson (Famille d'), 65.

Audierne (Abbé). — Voir *Jouannet*.

Angeard (Famille d'), 410-1.

Autographes divers, 34, 77, 88, 127, 204, 213, 294, 368.

Aydie (Famille d'). — Inventaire de Ribérac, 207, 232 ; — Vaugoubert, 318 ; — Nanthiat, 336-7.

B

Barbancey (Docteur). — Couvent à Plagnac, 225.

Bardon (Famille de). — Hugues et Jean de B. croisés, 162.

Barrière (Hubert). — Décès, 40.

Bascharetie (Famille de). — *Ex-voto*, 45, 133.

Beaumont (Comte Ch. de). — Brochures, 139.

Beaumont (Famille de), 104.

Beauregard, cant. de Villambard, 232.

Béler (Albéric de). — Chevalier de la Légion d'H., 43 ; — chanson patoise, 362.

Bellussière (Fernand de). — Pièces périgourdines, 35, 66.

Bénédictines. — *Ex-voto* d'une B. de Périgueux, 44, 134.

Bérengère de Navarre, 164 et suiv.

Bergerac. — Seigneurie, 207, 221, 310 ; — pont, 410.

Bersac. — Cem. de Beauregard-de-T., 370.

Bertin (Famille de), 214.

Bessot (Famille de), 99.

Bibliographie. — *La B. du Périgord*, 39, 286 ; — manuscrits donnés à Audierne, 184-5, 288 ; — éditions de *Télémaque*, 216, 287 ; — volume sur Montaigne, 285 ; — vieux livres manuscrits périgourdins, 379.

Biran (Elie de). — Distinction honorifique, 43 ; — Sgrie de Bergerac, 221, 310.

Bois (Famille du), 162.

Boissenuilh (Géraud de) croisé, 162.

Bonneval (Famille de), 336.

Born (Famille de). — Etudes sur Bertrand de B., 90, 145 ; — Marguerite de B., 96.

Bosredon (Ph. de). — *Bibliographie du Périgord*, 39, 286-8 ; — manuscrit, 304.

Boudon de Saint-Amans, 273.

Bouley, com. de Montignac. — Oratoire, 221.

Bonniagues, canton d'Issigeac. — Maisons nobles, 228.

Bourbet, com. de Cherval, 320.

Bourdeille (Famille de). — Chât. de la Tour-Blanche, 88 ; — titre d'Archiac, 358 ; — le sénéchal de B., 380.

Bourgnac, cant. de Mussidan. — Eglise 131.

Bourzac (Famille), 66.

Boysson (Richard de). — Etudes sur B. de Born, 90, 145 ; — égl. de Cénac, 212 ; — biogr. d'Isabelle Taillefer, 375.

Brugière (Chanoine). — Tableau ancien, 44 ; — *Vierges noires*, 80 ; — *Quelques pages*, etc., 350 ; — note sur Jean d'Abzac, 376.

Brun (Jean). — Lettre de N. Lefebvre, 101.

Bruzac, com. de St-Pierre-de-Cole, 392.

Buisson (Benjamin). — Sonnet, 215.

Bussière (Georges). — Chevalier de Légion-d'H., 282.

Bussière-Badil. — Prieuré, 35, 66 ; — église, 208 ; — confrérie, 314.

C

Carant, famille d'imprimeurs, 55.
Carbonnier (Comte G. de) — Décès, 201.
Carbonnières (Famille de.) — Généalogie, 228.
Carcassonne. — Fouilles à faire, 89.
Carrier (Abbé). — Eglise de St Amand-de-Coly, 35, 89 ; — don d'une œillère, 134.
Castel-Fadèze, commune de Coulounieix, 322.
Caumont (Famille de), 128 ; — autographes, 204 ; — lettre de Suzanne de Beringhen, 369.
Cazalas (Capitaine). — Editions de *Télémaque*, 216 ; — hache en pierre, 218.
Cénac, canton de Domme, 212.
Cendrieux, cant. de Vergt, 99.
Chabans (Famille de), 272.
Chalup (Famille de), 46.
Chambon (Famille), 98, 99.
Chambon (Tony). — Phot. du calvaire de Sarlat, 139.
Champagnac-de-Bélair, 303.
Champeval (J. B.). — Noms de lieux, 333.
Chancel (Famille de), 46.
Chansons. — Riposte à la *Chanson du bailliage*, 362.
Chapelle-Faucher (La), cant. de Champagnac, 382.
Chapt (Famille de), 63 et suiv. — Voir *Puyguilhem*.

Charles (Famille), 56.
Charrier (Gustave). — Sceau, 44 ; — testament du comte de Durfort 47, 175 ; — pièce ancienne, 83 ; — nomination à Gleizedal, 405.
Chaudru (Famille). — Armoiries, 142.
Chaunac (Famille de). — Jean de C., croisé, 162.
Chavoix (Ernest). — Impression de plaquettes, 212.
Chéron (Docteur). — Notes sur le Périgord, 135.
Chevalier de Cablanc. — Manuscrits, 289.
Clérans, com. de Cause. — Forêt, 410.
Clergé. — Epoque de la Révolution, 350.
Clermont, cant. de Villamblard, 232.
Clermont d'Ex., cant. d'Excideuil, 142.
Cloches. — C. d'Abjat, 108 ; — c. de Lavilledieu et de St-Germain-du-Salembre, 220, 332.
Cluseaux. — A Bersac, 371, près Thenon, 287.
Colre (La) (lisez *Courre*), fief dans Cumond, 224.
Congrès scientifiques, 216, 295, 346.
Cosnac (Elie de), croisé, 162.
Coupiac, justice seigneuriale, 65

Courcelles de Labrousse (Suzanne de), 32.

Cours, cant. de Bergerac, 178.

Courtois, traiteur, 111.

Constin (Famille de), 34.

Contras (Gironde). — *Le jour de la Peur*, 226.

Crédot (Julien). — *Ex-voto*, 133.

Croisades, 145 et suiv.

Cognac (Famille de) — Bertrand de C., croisé, 162.

Cumond, cant. de Ste-Aulaye. — Château, 321.

Cumont (Marquise de). — Lettres inédites, 307.

D

Daudet (Antoine), sculpteur, 221.

Daumesnil (Général), 336.

Decosan (Bernard). — Sceau, 44.

Dessins, gravures, portraits. — D. divers, 37; — volume de d. de L. Drouyn, 133; — voir au sommaire.

Dexmier (Famille). — Nom d'Archiac, 358.

Drouault (Roger). — Registre du receveur de Bourdeilles, 47. — notice sur Ramefort, 380.

Drouyn (Leo). — Volume de croquis, 133; — monument, 290.

Dubet (Jean), 56.

Dujarric-Descombes (Albert).

— Présidial de Périgueux, 37; — Antoine de Lestang, 46; — Jean Texier, 55; — *Vièrges noires*, 80; — lettre de la comtesse de Fénélon, 103; — sceau, 129; — papier d'emballage, 135; — armes de Périgueux, 139; — sgriede Bergerac, 206; — rectification, 222; — questions bibliogr., 288; — mort de Labrousse, 305; — statue de Lagrange-Chancel, 361; — étude sur les livres du Périgord, 379; — MM. de Lamothe et Gadaud, 414.

Durand (Abbé). — Note sur Tayac, 287.

Durand (Charles). — *Pietàs*, 37, 44.

Durfort (Famille de), 47; — Guillaume de D., croisé, 163; — testament de Sarra de D. sgr de Pile, 175.

Durieu (Famille), 56.

E

Eléonore d'Aquitaine, 164 et suiv.

Embaud (Pierre), 222.

Enceintes, retranchements, etc. — Motte de la Vigerie ou Ventadour, 130; — enceintes vitrifiées, 203-5.

Esparbès (Famille d'). — Lettres du maréchal d'Aubeterre, 34.

Estissac (Seigneurie d'), 232.

Eusice (Saint). — Reliques, 385.

Evêques. — Confusions, 222-4.

Expert (Famille). — Justice de St-Paul-la-Roche, 77.

F

Faye (Famille de), 96.

Fayolle (Chât. et Famille de). — Bernard de F., croisé, 162 ; — chât., 315 et suiv.

Fayolle (Marquis de). — Vestiges anciens, 44 ; — *Ex-voto*, 46 ; — la Monzie-Montastruc, 51 ; — *Vierges noires*, 84 ; — L. du Pavillon, 123 ; — motte de la Vigerie, 130 ; — mosaïque de Terrasson, 140, 219 ; — distinction, 215.

Féaux (Maurice). — Notice sur le général Savin de Larclause, 278 ; — fouille à la Mouthe, 289.

Ferrières-Sauvebœuf (Famille de). — Prise de Puyguilhem par Sauvebœuf, 237 et suiv.

Fleunie (La), château, com. de Condat, 283.

Fleurieu (Comte H. de). — Décès, 210 ; — notice, 353.

Fleury (Pierre de), cap. de Montignac, 376.

Foires. — A Savignac, 306.

Foix (Famille de), 233, 389.

Folk-Lore. — Le *Chabrol*, 208, 408 ; — *Chasse volante*, 226, 281 ; — hist. de revenants, 283 ; — légendes, 367.

Fontaines (Pierre des), év. de Périgueux, 223-4.

Fornel (Famille de), 225.

Foucauld (Bertrand de), croisé, 162.

Fouilles. — Voyage scientifique en Égypte, 78 ; — f. à Carcassonne, 89 ; — f. à la Mouthe, 290.

Fourichon (Amiral). — Lettre, 127.

Frédéric Barberousse, 156-7.

Froidefond (A. de). — Jacques de Langlade, 97.

Froidefond (Famille de), 99.

Fronde (La), 47, 237, 380.

G

Gadaud (Docteur). — Décès, 365-415.

Gaillard (Famille), 108.

Gat (Famille de), 66.

Gaubert, com. de Terrasson. — Mosaïque, 78, 140, 218.

Généalogies et questions généalogiques. — Famille de Lambertie, 33 ; — famille de Langlade, 98.

Géographie. — Noms de lieux, 333 (1).

Gillet, médecin de Bergerac, 102.

Girard (Famille de). — Sceau, 82 ; — communauté d'origine avec les Langlade, 98.

(1) Nous ne les donnons pas dans cette table, parce qu'ils sont classés alphabétiquement dans l'article.

Gleizédals, commune de Nojals, 83, 405.

Gontaut (Famille de). — Lettres au maréchal de Biron par MM. de G. de Salignac et de St-Geniez, 60 ; — ordre du même, 77 ; — Sgrie de Thenon, 96 ; — le maréchal de Biron et la *Prise de Gontaud*, 204.

Grenier (Amédée). — Inondations, 208, 410.

Grignols, cant. de St-Astier, 232.

Grottes. — Voir *Cluseaux*.

Guesclin (Bertrand du). — Défaite des Anglais sous Périgueux, 32.

Guyonnet (Famille de), 179.

HH

Hardy (Michel). — *Inventaire des Archives de Périgueux*, 192.

Hautefort (Famille d'), 214, 307.

Hélie de Colonges (Famille), 66, 105.

Henri II d'Angleterre, 153, 159, 165.

Hugon (Famille), 397 et suiv.

I

Imprimeurs. — Jean Texier et les Carant, 55 ; — typographie privée d'E. Chavoix, 212.

Inondations, 410.

Inscriptions. — La Monzie,

52 ; — cohortes *Petracorum*, 292 ; — reliquaire de Jumilhac, 385.

Instruction publique, 397.

Issac, cant. de Mussidan. — Eglise, 131.

J

Jaubert (Famille de), 336-7.

Jean-sans-Terre, 168 et suiv., 375.

Jouannet (F.). — Lettres à Audierne, 116, 182, 275, 339.

Jumilhac, 383.

Justice. — Saisie exécutoire, 34 ; — présidial de Périgueux, 37 ; — liste de magistrats, 225.

L

La Baume (Famille de), 113.

Labrousse (Famille de). — Lettres à la comtesse de Verteillac, 34 ; — mort de Jean de L., 305 ; — vente de Nanthiat, 387.

La Colre (Pierre de), év. de Dax, 222 ; — sief dans Cumond, 224.

La Cropte (Hélie de), croisé, 162.

Lacrousille (Docteur de). — Le Dr Laroche, 195.

La Cousse, com. de Coulaures, 320.

Ladevi-Roche (Docteur). — *Vierges noires*, 80.

La Faye (Famille de), 96 ; — **Jean de L.-F.**, croisé, 162.

Lafon (Gabriel). — Découvertes récentes, 78 ; — notice sur l'abbé Pergot, 360.

La Forge (Jacques de), 66.

Lafosse (Léon). — Décès, 40, 68.

La Garde (Marquis de). — Lettre de rémission, 46 ; — litre à Champagnac, 303.

Lège, com. de Seeaux, 319.

Lagrange-Chancel. — Statue, 361.

La Jorie, com. de St-Médard-d'Ex., 142.

La Lande (Famille de), 106.

La Linde, 232.

La Marthonie, com. de Saint-Jean-de-Côle, 65, 318.

La Marthonie (Famille de), 65, 77, 272.

Lambertie (Famille de). — Généalogie, 33.

Lambertye (Marquis de). — Décès, 40, 122.

La Monzie-Montastruc, cant. de Bergerac. — Eglise, 51.

Lamothe (Alexandre B. de). — Décès, 365, 414.

Langlade (Famille de). — Biographie de Jacques de L., 97 ; — note sur id., 216.

La Noë (Général de). — Enceintes vitrifiées, 203-5.

La Porte (Famille de). — Croisés, 162 ; — Aymer de L. P., 224.

Larclause (Général Savin de). — Décès, 125, 275.

La Renolpnie, com. de Boulazac, 55.

Larguérie (Calixte). — [Décès, 73, 124.

Laroche (Docteur. — Décès, 137, 195.

La Roche-Chalais, cant. de Ste-Aulaye. — *Le jour de la peur*, 48, 226.

Larochefoucauld (Famille de), 104.

La Tour-Blanche, cant. de Verteillac. — Don d'une partie de la châtellenie, 88.

Laurière (Famille de), 57.

Laval (Famille de), 38.

Lavilledieu, cant. de Terrasson. — Cloche, 220.

Le Blant (E.). — Décès, 281.

Lefebvre (Nicolas). — Lettre à J. Brun, 101.

Lemoine (J. B.), 294.

Lempzours, cant. de Thiviers, 382.

Lespinas (Edmond). — Sceau de Langlade, 82 ; — distinction, 215.

Lestang (Famille de), 46.

Lettres inédites, 60 ; — l. de Taillefert, 208 ; — l. de M^{lle} d'Haute-
fort et du cardinal de Fleury, 307,
— voir *Autographes*.

Leydet (Abbé). — Manuscrits, 287.

Livres de Raison. — Famille de Fornel, 225.

Lostanges (Guillaume de), croisé, 163.

Louis VII, 145, et suiv.

Louis XII, 390 et suiv.

Loys. — Date de sa détention, 78.

Lusignan (Guy de), 135.

Lusset (Famille), 398.

MM

Macheco (Mgr. de), 33, 67, 68.

Maisonneuve-Lacoste (André). — La cloche d'Abjat, 108.

Mandin (Jules). — Eglise de St-Amand-de-Coly, 36 ; — questions d'architecture, 131 ; — église de Saint-Martial-de-Viveyrol, 140, 222 ; — id. de Bourg-des-Maisons, 206 ; — oratoire de Bouley, 221.

Marcillac (Famille de), 41.

Margontier (Docteur), 208 ; — le *Chabrol*, 408.

Marmier (Gaston). — Officier de la Légion-d'H., 43 :

Martin (Famille de). — Jean év. et ses frères, 224.

Matha (Robert de), 311.

Mayac, cant. de Savignac-les-Egl., 319,

Maynadié (Vicomte de). — Généalogie de Royère, 227.

Mellet (Bégon de), croisé, 163.

Meynardie, com. de La Coquille, 322,

Meynier, médecin de Sarlat, 61 :

Millet-Lacombe (Docteur G.) — Le marquis de Lambertye, 122.

Monchapeix, com. de Firbeix, 65.

Montaigne (Livre sur), 285.

Montcuq, com. de Saint-Laurent-des-V., 284, 311.

Montell (Xavier de). — Inventaire de Ribérac, 207, 232 ; — des sins, 302.

Montferrand (Comte de). — Lettre du cardinal de Fleury, 307.

Montferrand (Conrad de), 157 et suiv.

Montmége, com. de Terrasson. — Château, 220.

Mornay (Pierre de), 129.

N

Nanthiat, cant. de Lanouaille, 336.

Noms de lieux, 333.

Nontron. — Château, 318 ; — siège, 388.

Numismatique. — Monnaies des comtes de Périgord, 174 ; — médaille fausse, 189 ; — monnaies diverses, 275, 340..

O

Oberkampff (Baron). — Abbaye de St-Amand, 221.

Objets divers. — Inventaire d'o. d. à Puyguilhem, 63, 255 ; —

cartes de visite, 126; — œillère, 134; — mosaïque, 79, 140, 218; — inventaire du chât. de Ribérac, 231 et suiv.; — chapelet, 304; — *Vierge ouvrante* en ivoire, 373.

Ousteau, troubadour, 146.

P

Papeteries et papetiers, 135.

Paradol (Raoul). — Officier de l'I. P., 215.

Pasquet (Ludovic). — Dessins, 37; — Thenon, 95; — cluseaux, 287.

Pavillon (Léon du). — Décès, 73, 123.

Paviot du Sorbier (Jean), 405.

Peintures. — *Ex-voto*, 44, 46.

Pèlerinages, 150-1.

Pergot (Chanoine). — Décès, 291, 360.

Périgord — Impôts en 1618, 38; — mauvaises récoltes, 75; — documents anciens, 91; — album, 129; — monnaies comtales, 174; — comptes remis au roi d'Angleterre, 202; — châtellenies unies au P., 231.

Périgord (Comtes de). — Monnaies, 174; — sgrie de Bergerac, 311.

Périgueux. — Présidial, 38; — *Inventaire* des archives, 91, 192, 284; — blason, 139; — collège, 285

Peymilou, com. de Prignonrieux. — Chapelle, 141.

Philippe-Auguste, 153 et suiv.

Pile, com. de Cours, 175 et suiv.

Plagnac, com. de Carsac. — Couvent, 225.

Poésies et poètes, 209, 215.

Polverel, capitaine huguenot, 60.

Pompadour (Titres de), 284.

Pons (Famille de). — Seigneurie de Bergerac, 207, 310 et suiv.

Pontbriant (Famille de). — Requête d'Hector de P., 38.

Preyssac-d'Ex., cant. d'Excideuil, 143.

Puyguilhem, com. de Villars, 63 et suiv., 382; — prise du château, 82, 237 et suiv.

Puynormand (Gironde). — Union de sa châtellenie au Périgord, 231.

R

Rabirius (Junius), 42.

Ramefort, com. de Valeuil, 380.

Révolution (Epoque de la). — Journée de la *Peur*, 48, 226; — clergé du Périgord, 350; — prêtres de Cahors conduits à Périgueux, 367.

Richard Cœur-de-Lion, 153 et suiv.

Rivière (Mr). — Fouilles, 289, 307.

Roffignac (Famille de), 65.

Roquart (Famille de); 65.

Roumejoux (Anatole de). — Armoiries non attribuées, 82 ; — égl. de Sergeac, 93 ; — excursions de la Société, 140, 209, 302, 381 ; — distinction, 215 ; — congrès archéologique, 346 ; — excursion à Belvès, 372.

Roussel (Rabinet), écuyer, 128.

Roux (Famille de), 100.

Rudel. — Seigneurie de Bergerac, 207.



Sablou, com. de Fleurac, 322.

Saint-Amand-de-Coly, cant. de Montignac. — Eglise, 35, 89 ; — abbaye, 376.

Saint-Aquilin, cant. de Neuvic. — Motte de Ventadour, 130.

Saint-Astier, 232.

Saint-Astier (Famille de), 112.

Saint-Clar (Famille de). — Le capitaine Puymartin, 62.

Saint-Fief (Famille de), 77.

Saint-Front. — Acte capitulaire, 67.

Saint-Germain-du-Salembre, cant. de Neuvic. — Cloche, 220, 332.

Saint-Jean-de-Côle, cant. de Thiviers, 382 ; — voir *La Marthonie*.

Saint-Martial-de-Viveyrol, cant. de Verteillac. — Eglise, 140, 229.

Saint-Médard-d'Ex, cant. d'Excideuil, 142.

Saint Ours (Famille de), 228, 294.

Saint-Pantaly-d'Ex, cant. d'Excideuil, 143.

Saint-Paul-la-Roche, cant. de Jumilhac. — Aliénation de sa justice, 77.

Saint-Pierre-de-Côle, tant. de Thiviers, 382.

Saint-Pierre (F. de). — Gestion financière, 43.

Saint Saud (Comte de). — Lettres au maréchal de Biron, 60 ; — documents anciens, 91 ; — officier d'A., 137 ; — lettres de Philippe IV, 174 ; — J. de Langlade, 216 ; — décès de Daudet, sculpteur, 221 ; — liste de magistrats, 225 ; — le *jour de la peur*, 226 ; — écussons sculptés à Bouniagues, 228 ; — châtell. unies au Périgord, 231 ; — table 423.

Saint-Sulpice-de-Roumagnac, cant. de Ribérac, 306, 397.

Salignac (Famille de). — Lettre de l'abbé de Fénélon, 34 ; — achats divers, 100 ; — lettre de la comtesse de Fénélon, 103 ; — Hélie de S., croisé, 163.

Sarlat (Ludovic). — Décès, 291, 354.

Sarrazac, cant. de Lanouaille, 385.

Sauvo (Louis). — Pièce ancienne, 208, 314.

Savignac-les-Eglises, 306.

Schœffer (Paul). — Découvertes à Bersac, 307.

Sculpture. — *Pietàs*, 37, 44 ; — sc. diverses, 138, 139 ; — Daudet, sculpteur, 221 ; — l'Apollon du Musée, 292 ; — voir *Vierges noires*.

Sergeac, cant. de Montignac. — Eglise, 93.

Servient (Hélie), év. de Périgueux, 223.

Sigillographie. — Sceau du xv^e siècle, 44 ; — id. de Langlade, 82 ; — id. de M^{sr} de Sevin, 129.

Siorac, cant. de Belvès. — Château, 320.

Société (Notre). — Excursion annuelle, 209, 302, 381 ; — souscr. à un monument, 290 ; — subv. pour les fouilles de la Mouthe, 309.

Solminihac (Famille de), 62, 178, 228.

T

Taillefer (Isabelle), 375.

Taillefer (Marquis de). — Lettre inédite, 273.

Talleyrand (Famille de). — Lettres du prince de T., 35, 77, 88 ; — voir *Autographes*.

Tamizey de Larroque. — De l'empoisonnement par les araignées, 32 ; — *La prise de Gontaud*, 203 ; — lettre de Taillefer, 208.

Tayac, cant. de St-Cyprien, 287.

Termes (Armand de). — Peymilou, 141.

Terrasson. — Mosaïque, 79, 140, 220 ; — pierre tombale, 213.

Texier, famille d'imprimeurs, 51.

Teyssière (Edouard de). — Prise de Puyguilhem, 82, 237.

Thenon, 95, 287.

Thiviers. — Cloche d'Abjat, 108 ; — description, 383.

Tiregand, com. de Creysse, 321.

Toucheboeuf (Famille de), 99.

Tourtel (Famille), 56.

Turenne (Famille de), 175.

V

Varailhon (Famille), 56.

Vaucocour (Famille de), 108.

Vaugoubert, com. de Quinsac, 317 et suiv.

Ventadour, com. de Saint-Aquilin. — Motte féodale, 130.

Verneilh (Baron de). — Monument Drouyn, 290 ; — châteaux, 315 ; — vierge en ivoire, 373.

Verneuil (Duc de), 102.

Veynard (Famille), 98.

Veyrières, capitaine huguenot, 61.

Vierges noires, 80, 84, 205.

Villefranche-de-Longchapt, 232.

Villepelet (Ferdinand). — Requête aux trésoriers de Guyenne,

38; — *Inventaire des Archives de Périgueux*, 91, 284; — lettre de N. Lefebvre, 101; — papeteries, 135; — notes du docteur Chéron, 135; — *Chabrol*, 208; — cloche de St-Germain-du-S., 220; — foires à Savignac, 306; — note sur St-Amand-de-Coli 376; — siège de Nontron, 388.

Villepelet (Robert). — *Le jour de la peur*, 43; — *Inventaire des Archives... de Périgueux*, 192.

Voies de communication. — Voie romaine près de Périgueux, 44; — chemins de Saint-Jacques, 359.



LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD paraît tous les deux mois, par livraisons de 64 pages, et forme un volume à la fin de l'année. Chaque livraison est accompagnée de deux dessins.

Le Bulletin est envoyé gratuitement à MM. les membres de la Société.

Il ne contient que des documents inédits.

TIRAGES A PART.

La Société autorise le tirage à part des articles, mémoires et documents insérés dans le *Bulletin*, sous la condition expresse qu'au verso du titre figurera cette mention : « Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*. »

MM. les membres de la Société qui désireront profiter de cette faculté devront prévenir le Secrétaire Général au moment de la remise de leur manuscrit, ou, au plus tard, en rendant les épreuves du *bon à tirer*.

Nous croyons devoir donner ici le tarif de l'imprimeur pour ces tirages à part :

8 pages de texte réimprimées jusqu'à 50 exemplaires coûteront 7 fr.				
8	—	100	—	9
12 pages	—	50	—	11
12	—	100	—	13
16 pages	—	50	—	15
16	—	100	—	17

La couverture sera payée comme quatre pages.

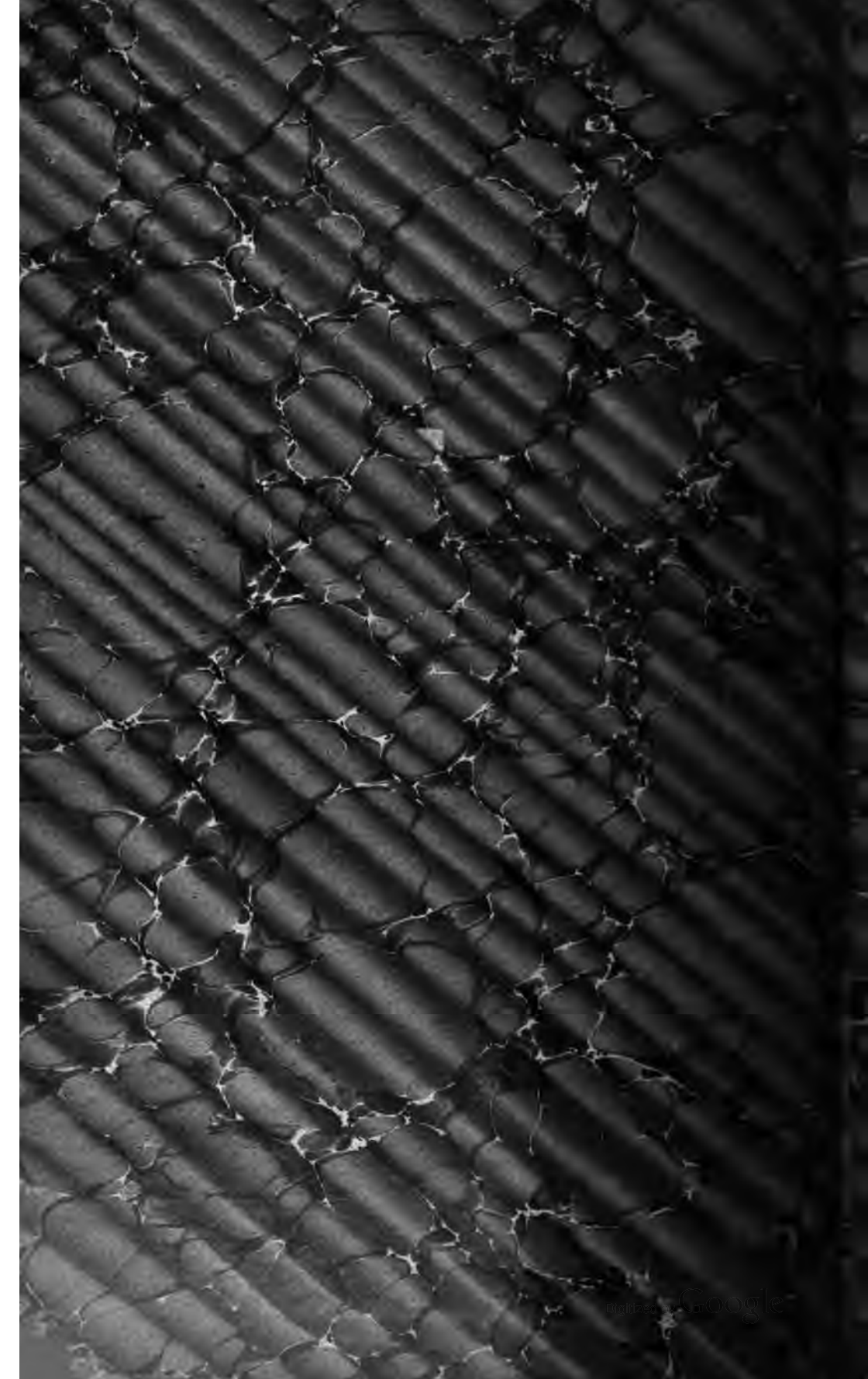
Il s'agit, bien entendu, d'extraits imprimés tels quels; en cas de corrections et de changements, corrections et changements seraient payés en sus.

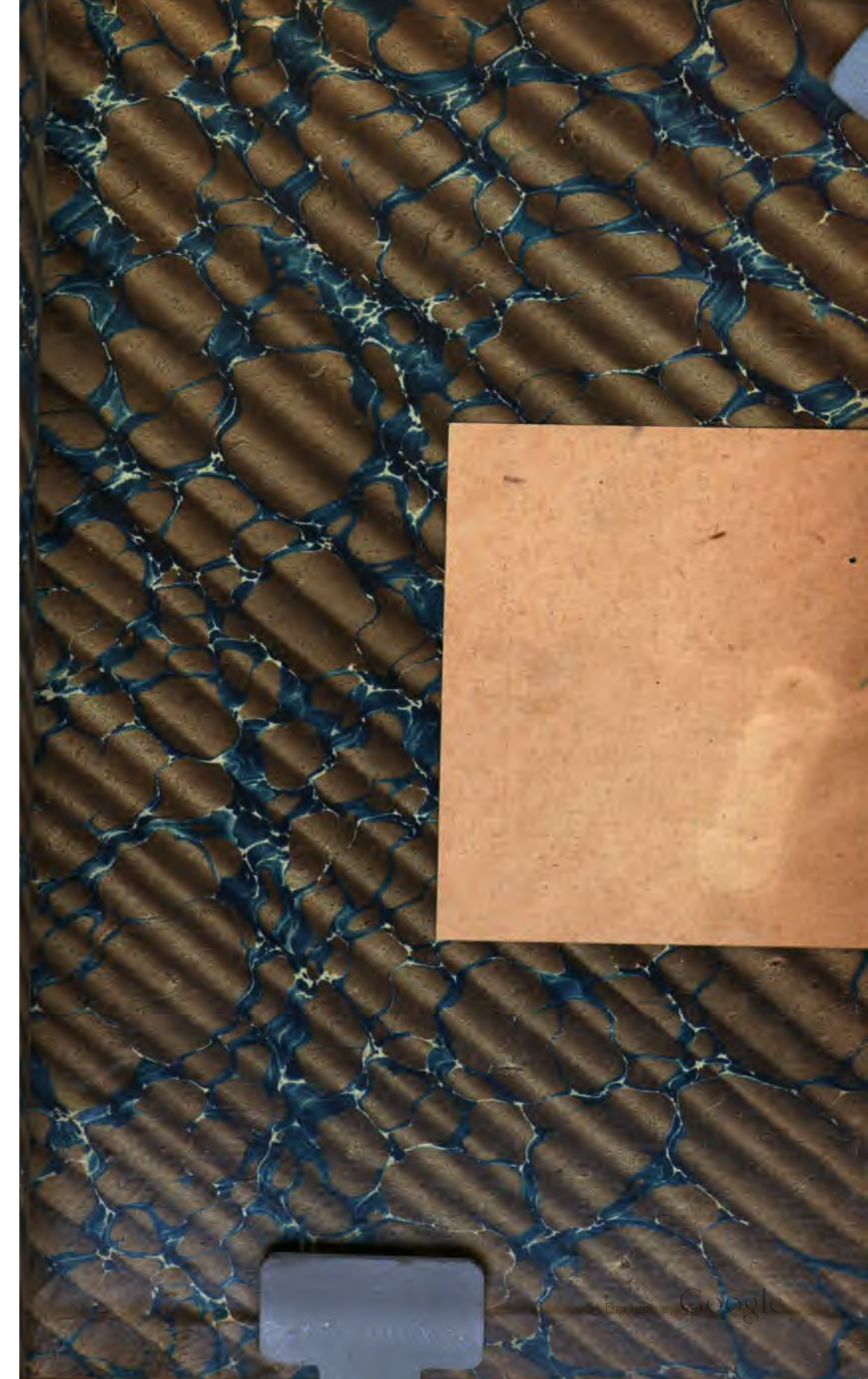
On ferait des concessions pour une réimpression arrivant à plusieurs feuilles.

L'ancienne Maison DUPONT et C^e se chargerait aussi de mettre en volume les livraisons du *Bulletin* aux prix suivants :

1/2 reliure basane.....	1 fr. 50 c.
— chagrin.....	2 »

Les Sociétés savantes auxquelles le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD est adressé sont priées de vouloir bien nous faire parvenir leurs publications en échange.





Widener Library



3 2044 100 874 817